L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES

DES FAITS HISTORIQUES,

DES CHARTES, DES CHRONIQUES,

ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,

DEPUIS LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Cet ouvrage se trouve aussi :

Chez ARTHUS-BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, à Paris.

L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES
DES FAITS HISTORIQUES,
DES CHARTES, DES CHRONIQUES,
ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,
DEPUIS LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR,

Par le moyen d'une Table Chronologique, où l'on trouve les Olympiades, les Années de J. C., de l'Ère Julienne ou de Jules César, des Ères d'Alexandrie et de Constantinople, de l'Ère des Séleucides, de l'Ère Césaréenne d'Antioche, de l'Ère d'Espagne, de l'Ère des Martyrs, de l'Hégire; les Indictions, le Cycle Pascal, les Cycles Solaire et Lunaire, le Terme Pascal, les Pâques, les Épactes, et la Chronologie des Éclipses;

Avec deux Calendriers Perpétuels, le Glossaire des Dates, le Catalogue des Saints; le Calendrier des Juifs; la Chronologie historique du Nouveau Testament; celle des Conciles, des Papes, des quatre Patriarches d'Orient, des Empereurs Romains, Grecs; des Rois des Huns, des Vandales, des Goths, des Lombards, des Bulgares, de Jérusalem, de Chypre; des Princes d'Antioche; des Comtes de Tripoli; des Rois des Parthes, des Perses, d'Arménie; des Califes, des Sultans d'Iconium, d'Alep, de Damas; des Empereurs Ottomans; des Schahs de Perse; des Grands-Maîtres de Malte, du Temple; de tous les Souverains de l'Europe; des Empereurs de la Chine; des grands Feudataires de France, d'Allemagne, d'Italie; des Républiques de Venise, de Gênes, des Provinces-Unies, etc., etc., etc.

PAR UN RELIGIEUX DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR;

Réimprimé avec des corrections et annotations, et continué jusqu'à nos jours,

Par M. DE SAINT-ALLAIS, chevalier de plusieurs Ordres, auteur de l'Histoire généalogique des Maisons souveraines de l'Europe.

TOME SEIZIÈME.

A PARIS,

RUE DE LA VRILLIÈRE, N°. 10, PRÈS LA BANQUE.

VALADE, IMPRIMEUR DU ROI, RUE COQUILLIÈRE.

1819.

L'ART

DE

VÉRIFIER LES DATES.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

LANDGRAVES DE HESSE.

HENRI, DIT L'ENFANT.

1247. HENRI, que sa longue minorité fit surnommer L'ENFANT, fils de Henri II, duc de Brabant, et de Sophie de Thuringe, né l'an 1244, fut reconnu, sans contradiction, pour le seul et légitime héritier de la Hesse et des biens allodiaux, que ses ancêtres du côté maternel, avaient possédés en Thuringe. Sa mère l'ayant amené, l'an 1249, en Hesse, lui fit rendre hommage par ses nouveaux sujets. Henri *l'Illustre*, margrave de Misnie et le plus proche héritier de la maison de Thuringe, après ce jeune prince, parut d'abord entrer dans ses intérêts, content, en apparence du landgraviat de Thuringe et des fiefs qui en dépendaient. Séduite par ses protestations de zèle et d'attachement, Sophie, qui était veuve pour lors et obligée de retourner en Brabant, lui confia la tutelle de son fils, pendant son absence ; mais le tuteur ne résista pas long-tems à la tentation d'envahir les biens de son pupille. Sophie, de retour en Hesse, l'an 1254, lui redemande les terres allodiales de la Thuringe. Sur son refus, elle implore le secours d'Albert,

duc de Brunswick, en lui promettant Elisabeth, sa fille, en mariage. Henri *l'Illustre*, de son côté, fait alliance avec l'archevêque de Mayence. L'an 1256, Albert porte le fer et le feu dans la Thuringe et ensuite dans la Misnie. Pendant son absence, l'archevêque de Mayence (Gérard I) vient faire le dégât dans le Brunswick; mais il est surpris dans une rencontre par un officier du duc, qui l'amène prisonnier à Brunswick, et ne le relâche qu'au bout d'un an, après en avoir tiré une rançon considérable. La guerre continue pendant les quatre années suivantes, à l'avantage du duc; mais l'an 1261, Henri *l'Illustre*, qui avait été obligé d'abandonner ses états, y rentre avec des forces puissantes qu'il avait obtenues de ses voisins, et recouvre la plupart des places de Thuringe. Ces succès ne furent pas de longue durée. Albert oblige de nouveau son ennemi à sortir du landgraviat. Mais la dureté avec laquelle il traite les Thuringiens, les soulève contre lui. Un gentilhomme d'entre eux s'étant joint au corps, commandé par un des fils de Henri *l'Illustre*, met en déroute les troupes du duc de Brunswick, le blesse lui-même et le fait prisonnier le 28 octobre 1263, entre Halle et Leipsick, avec les princes d'Anhalt, de Schwerin, et un grand nombre d'officiers de marque. Henri *l'Illustre*, à cette nouvelle, revient de Bohême, où il était retiré, et rentre triomphant dans ses états. La duchesse Sophie et le landgrave, son fils, tournèrent alors toutes leurs vues du côté de la paix. Des amis communs la négocièrent, et les conditions en furent réglées l'an 1264. Elles portaient, 1°. que le duc Albert serait remis en liberté moyennant la cession de huit châteaux et la somme de huit mille marcs d'argent; 2°. que la Hesse resterait au jeune landgrave, et que la Thuringe, à l'exception de quelques fiefs, cédés par l'archevêque de Mayence à Sophie, appartiendrait au margrave de Misnie et à sa postérité. Henri de Brabant, possesseur tranquille de la Hesse, y rétablit le bon ordre, et l'y maintint au milieu des troubles qui agitèrent l'Allemagne, pendant la vacance de l'empire. Il bâtit le château de Cassel, où il fit sa résidence, et celui de Ziérenberg. L'an 1265, il fit un pacte de confraternité et de succession réciproque entre lui et les margraves de Misnie. C'est le premier traité de cette nature, suivant M. Pfeffel, dont il soit fait mention dans le droit public d'Allemagne. A l'article de Werner, archevêque de Mayence, nous avons avancé, qu'en 1273, il avait eu des démêlés avec Henri de Brabant, landgrave de Hesse, pour des ravages qu'il faisait sur les terres de son église. Mais après un nouvel examen, cette assertion ne nous a point paru assez bien fondée, pour mériter notre créance. Nous ajouterons même, qu'il y a tout lieu de croire au contraire, que la bonne intelli-

gence n'a jamais été interrompue entre ces deux personnages. L'an 1292, le landgrave Henri obtint de l'empereur Adolphe de Nassau, le rang de prince et le droit de suffrage à la diète, par un diplôme daté de Francfort, et dont l'original se conserve à Ziégenhayn. Cette faveur fut le prix de la cession qu'il avait faite à Adolphe et à la couronne impériale, de sa ville patrimoniale d'Eschwège, dont il fut ensuite investi comme d'un fief de l'empire. (Pfeffel.) Quelque tems après, il voulut partager, suivant la coutume du tems, ses états entre ses enfants. Le prince Henri, son fils aîné, mécontent de la portion qu'on lui assignait, se révolta contre son père; mais l'empereur Adolphe prévint les suites de cette rébellion. Le jeune Henri étant mort l'an 1296, son frère Otton, devenu l'aîné, jaloux du prince Jean, son frère du second lit, qu'on avait, à son gré, trop favorisé dans le partage, renouvela les troubles à ce sujet. Les démêlés des deux frères furent poussés au point qu'Otton se vit contraint d'aller chercher un asile à Mayence. Le bruit s'étant répandu, vers l'an 1297, que son père était à l'extrémité, il passa dans la basse Hesse, où il se fit prêter serment de fidélité; mais la convalescence inopinée du landgrave, fit bientôt évanouir ses desseins. Il fut obligé, non-seulement, de restituer ce qu'il avait pris, mais encore, dit M. Mallet, de s'engager par serment à rester, durant la vie de son père, dans les lieux qui lui furent assignés. Le landgrave Henri prolongea sa carrière, dont la durée fut de soixante-quatre ans, jusqu'au 22 décembre 1308. Il avait épousé, l'an 1265, ADÉLAÏDE, fille d'Otton *l'Enfant*, duc de Brunswick; 2°. MATHILDE, fille de Thierri VI, comte de Clèves, qui lui survécut, suivant M. Mallet. Mais Rittershusius, Tolner, Imhoff, et M. Colini, lui donnent une troisième femme, ANNE, fille de Louis le Sévère, duc de Bavière. Quoi qu'il en soit, il eut du premier lit, Henri, mort, comme on l'a dit, en 1296, et Otton. Du second lit, sortirent Jean, et Louis, qui devint évêque de Munster. Henri de Brabant eut aussi plusieurs filles, dont les principales sont, Sophie, mariée à Otton I, comte de Waldeck; Adélaïde, femme de Berthold, comte de Henneberg; Mathilde, mariée à Godefroi, comte de Ziégenhayn; et deux Elisabeth, dont l'une épousa Jean, comte de Sayn, et l'autre, un seigneur d'Epstein.

OTTON ET JEAN.

1308. OTTON et JEAN, fils de Henri de Brabant, l'un du premier lit, et l'autre du second, partagèrent entre eux la Hesse, suivant les dispositions que leur père avait faites en mourant. Otton eut la haute Hesse, et établit sa résidence à

Marbourg. Jean, à qui échut la basse Hesse, se fixa à Cassel. Ce dernier mourut de la peste l'an 1311, avec sa femme ADÉLAÏDE, sans laisser de postérité.

OTTON I, SEUL.

1311. OTTON I resta seul maître de la Hesse par la mort de son frère. Henri, comte de Waldeck, lui déclara la guerre au sujet du château de Burabourg, qu'il répétait; et l'abbé de Fulde, s'étant joint au comte, vint faire le dégât dans la Hesse. Les archevêques de Mayence, Pierre et Mathias, qui se succédèrent, firent aussi revivre, les armes à la main, les prétentions de leur église sur quelques fiefs de la Hesse, qu'ils prétendaient lui appartenir. Le fils aîné d'Otton s'étant mis a la tête des troupes de son père, fit face à ces différents ennemis. Otton, excommunié par l'archevêque de Mayence, alla trouver le pape Jean XXII à Avignon pour se faire relever. A son retour, il trouva la guerre plus allumée qu'auparavant. Mais la mort ayant enlevé l'archevêque Mathias l'an 1328, Baudouin, archevêque de Trèves et administrateur de Mayence, consentit à un accommodement dont on ignore les conditions. Le landgrave Otton mourut le 17 janvier 1328, suivant Estor (*Origin. Juris publ. Hassiæ*), laissant d'ADÉLAÏDE, son épouse, fille du comte de Ravensberg, quatre fils et deux filles. Les fils sont Henri, qui suit; Louis, seigneur de Grebenstein, et père d'Herman, qui viendra ci-après; Otton, qui devint archevêque de Magdebourg en 1328; et Herman, seigneur de Nordeck. Les deux filles sont Anne, femme d'Albert, duc de Saxe; et Elisabeth, qui épousa un autre duc de Saxe.

HENRI II, DIT DE FER.

1328. HENRI II, dit DE FER, fils aîné d'Otton I, lui succéda dans toute la Hesse, à l'exception de quelques terres qui furent données en apanage à ses frères. Il avait fait ses preuves de valeur sous la régence de son père. Il eut depuis quelques démêlés avec les archevêques de Mayence; et il s'en tira toujours avec avantage. L'an 1360, il associa à la régence ses deux fils, Otton, dit *l'Archer*, et Henri qui vécut peu. Otton, ayant pris le parti de sa mère qui vivait dans une grande désunion avec son époux, se retira auprès de Thierri VIII, comte de Clèves, qui lui donna sa fille en mariage pour récompense des services qu'il lui avait rendus dans les guerres que ses voisins lui suscitèrent. Cette femme est apparemment Marie, troisième fille de Thierri, dont on a dit ci-dessus

qu'on ignorait le sort. Otton étant venu dans la Hesse avec son épouse, y mourut l'an 1366, sans laisser de postérité. Le landgrave alors se voyant sans enfants et hors d'espérance d'en avoir, jeta les yeux sur Herman, son neveu, fils de son frère Louis, mort depuis peu, pour le faire son héritier. Dans cette vue, l'ayant fait venir de Magdebourg, où il avait embrassé l'état ecclésiastique, il le maria avec Jeanne de Nassau, et l'associa, l'an 1367, à la régence. Otton, duc de Brunswick, petit-fils, par sa mère, du landgrave, jaloux de cette préférence, forma une ligue contre la Hesse sous le nom de *Ligue de l'Etoile*, parce que tous ceux qui en étaient se distinguaient par une étoile d'or ou d'argent qu'ils portaient sur leurs habits. Le landgrave Henri, pour arrêter les progrès de cet incendie, dont il vit les premières flammes, fit, en 1373, avec le margrave de Misnie et le landgrave de Thuringe, un pacte de confraternité héréditaire et de succession réciproque, au défaut d'héritiers mâles de l'une ou de l'autre maison; ce qui fut confirmé par l'empereur Charles IV. L'an 1376, le landgrave Henri de Fer termina ses jours dans un âge très-avancé. Sous son administration, la Hesse reçut de grands accroissements par les acquisitions qu'il fit. Il avait épousé ELISABETH, fille de Frédéric *le Vaillant*, landgrave de Thuringe, et en avait eu les deux fils qui moururent avant lui; avec deux filles, Elisabeth, mariée, suivant M. Mallet, à Ernest, duc de Brunswick (c'est apparemment d'Ernest, duc de Brunswick-Gottingen, mort l'an 1379, qu'il veut parler; car on n'en voit point d'autre de ce nom au quatorzième siècle); et Adélaïde, femme de Casimir III, roi de Pologne, qui la répudia.

HERMAN I, DIT LE SAVANT.

1376. HERMAN, dit LE SAVANT, fils de Louis de Hesse, succéda à Henri *de Fer*, son oncle, dont il était le collégue depuis 1367. La ligue de *l'Etoile*, formée par Otton, duc de Brunswick-Gottingen, se mit en mouvement, l'an 1372, pour lui enlever cette succession. Elle assiégea inutilement Cassel et Rothenbourg; mais elle brûla Immenhausen, et désola la campagne, avec le secours du landgrave de Thuringe. Herman triompha enfin des confédérés à la bataille de Hersfeld. Une nouvelle ligue composée principalement de la noblesse hessoise, qui avait déjà pris parti dans la première, s'éleva contre le landgrave vers l'an 1381. Celle ci avait une corne pour symbole. Les villes de Hesse demeurèrent fidèles à leur prince; et ayant réuni leurs forces, elles opposèrent confédération à confédération, et dissipèrent celle des nobles révoltés. Adolphe, archevêque de Mayence, renouvela, quel-

que tems après, les prétentions de son église sur certains fiefs de la Hesse; et étant entré à main armée dans le pays, il obligea Herman de recevoir de lui ces fiefs, et d'acheter la paix au prix de vingt mille florins. (Voy. *les archevêques de Mayence.*) L'an 1391, la noblesse de Hesse, toujours inquiète, reprit les armes contre le landgrave. Ce prince, qui n'aimait guère plus le repos, s'engagea, par la suite, dans plusieurs démêlés de ses voisins, et attira par là les armes étrangères dans son pays. Il mourut, le 23 mai 1413 (Mallet), sans avoir eu d'enfants de sa première femme JEANNE DE NASSAU-SAARBRUCK. Mais la seconde, nommée MARGUERITE, fille de Frédéric III, burgrave de Nuremberg, lui donna Louis, qui suit; Agnès, femme d'Otton *le Borgne*, duc de Brunswick-Gottingen; et Marguerite, mariée à Henri, duc de Brunswick-Wolfenbuttel.

LOUIS I, DIT LE PACIFIQUE.

1413. LOUIS I, dit LE PACIFIQUE, né l'an 1402 d'Herman I, lui succéda à l'âge de onze ans, sous la tutelle de Henri, duc de Brunswick, qui avait épousé la sœur de son père. Louis, pendant un règne de quarante-cinq ans, ne fut occupé que de mesures utiles à ses peuples et à ses voisins. L'an 1426, il prit la défense de l'abbé de Fulde, que son coadjuteur avait chassé, et le rétablit malgré les efforts d'une puissante ligue qui s'était déclarée pour l'usurpateur. L'an 1428, et l'an 1432, il pacifia les troubles et les dissensions qui s'étaient élevés parmi les princes de la maison de Brunswick.

C'était l'usage alors parmi les grandes maisons d'Allemagne de s'identifier en quelque sorte les unes avec les autres pour se transmettre réciproquement leurs héritages en cas d'événement. L'an 1435, Louis admit la maison de Brandebourg au pacte de succession réciproque de la maison de Hesse et de celle de Misnie. Il donna, l'an 1439, une preuve éclatante de sa prudence et de son désintéressement, en refusant la couronne impériale, qui lui était offerte par le plus grand nombre des électeurs, après la mort de l'empereur Albert II. Il unit, l'an 1453, à la Hesse les états de *Ziégenhayn*, et de Nidda, vacants par la mort du dernier comte; ce qui étendit la Hesse jusqu'auprès des bords du Mein. L'an 1457, il renouvela les pactes de confraternité entre sa maison et celles de Saxe et de Brandebourg. Louis mourut le 17 janvier de l'année suivante, laisant d'ANNE, fille de Frédéric I, électeur de Saxe, son épouse, Louis et Henri, qui furent landgraves après lui; Frédéric, mort en 1464; Herman, qui devint électeur de

Cologne en 1480 ; et Elisabeth, femme de Jean, comte de Nassau-Weilbourg. (*Voyez* Frédéric I, *électeur de Brandebourg.*)

LOUIS II, DIT LE COURAGEUX, ET HENRI III.

1458. LOUIS, fils aîné de Louis I, né le 7 septembre 1438, succéda d'abord seul au landgraviat ; mais au bout de quelques années, pressé par son frère Henri, né l'an 1440, de partager la succession avec lui, il consentit à lui céder la haute Hesse, avec le comté de Nidda, et garda la basse Hesse, avec le comté de Ziégenhayn. Louis fit sa résidence à Cassel, et Henri à Marbourg. Ce partage ne réconcilia point sincèrement les deux frères. Ils vécurent fort mal ensemble, et affectèrent de prendre des partis opposés dans les guerres de leurs voisins. Ils en vinrent ensuite à des hostilités directes entre eux. Enfin, l'an 1471, on parvint à les amener à un traité de paix. Cette même année, le landgrave Louis mourut le 6 novembre, laissant de MATHILDE, fille de Louis II, comte de Wurtemberg, qu'il avait épousée en 1451 (morte en 1495), deux fils, qui furent tous deux nommés Guillaume, et que nous allons voir lui succéder.

GUILLAUME I, DIT LE VIEUX, ET GUILLAUME II, DIT LE NOIR ET LE PUINÉ, LANDGRAVES A CASSEL.

HENRI III, LANDGRAVE A MARBOURG.

1471. GUILLAUME I, né le 14 juillet 1466, et GUILLAUME II, né le 26 août 1468, succèdent à Louis II, leur père, dans le landgraviat de la haute Hesse, sous la tutelle de Mathilde, leur mère. Mais bientôt le landgrave Henri, leur oncle s'empare de la tutelle et de la régence, qu'il conserva tant qu'il vécut. L'an 1473, Henri prit le parti d'Herman, son frère, contre Robert, archevêque de Cologne, qu'Herman avait entrepris de supplanter, et le soutint contre tous les efforts de Charles *le Téméraire*, duc de Bourgogne, qui était venu au secours de Robert. Henri fit arrêter ce dernier, l'an 1478, comme il traversait la Hesse, et le retint prisonnier jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1480. Les comtés de Catzenelenbogen et de Dietz etant venus à vaquer cette dernière année, par la mort du comte Philippe, dernier mâle de sa maison, Henri, son gendre, par ANNE, sa femme, recueillit cette succession, qu'il réunit à la Hesse. Mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort le 12 janvier 1483, à l'âge de quarante-trois ans. De son mariage, il laissa Guillaume, qui suit ; avec deux filles, Mathilde, qui

épousa Jean II, duc de Clèves, et Elisabeth, femme de Jean, comte de Nassau-Dillenbourg. (*Voyez* Christophe, *marquis de Bade.*)

GUILLAUME I, DIT LE VIEUX, GUILLAUME II, DIT LE JEUNE, LANDGRAVES A CASSEL, ET GUILLAUME III, DIT LE PLUS JEUNE, LANDGRAVE A MARBOURG.

1483. GUILLAUME III, dit LE PLUS JEUNE, né le 7 septembre 1471, succéda à Henri III, son père, dans la basse Hesse, sous la tutelle de sa mère. Guillaume II demande à partager la haute Hesse avec son frère Guillaume I, qui veut le réduire à un apanage. Maximilien, roi des Romains, prend le parti de Guillaume II, et oblige son frère à lui accorder le partage qu'il demande. L'an 1492, Guillaume I entreprend le pèlerinage de la Terre-Sainte. Il en revint, l'année suivante, avec l'esprit tellement affaibli, qu'on l'obligea de résigner ses états à son frère, et de se contenter d'une pension pour son entretien et celui de sa famille. S'étant retiré, l'an 1499, dans le château de Spangenberg, il y mourut le 18 février 1515. Si quelques-uns ont qualifié de *Sage* le père de ces enfants, ce ne peut être que par dérision. C'est ainsi que nous l'avons dénommé nous-mêmes, à l'article de Georges, duc de Simmeren, après l'avoir désigné sous le surnom de *Vieux*, à l'article de Georges, duc de Deux-Ponts; ce qui donnerait lieu d'en faire, mal-à-propos, deux hommes différents, et de confondre encore ce Guillaume le Vieux avec le landgrave Guillaume IV, qui viendra ci-après, et à qui le surnom de *Sage* fut donné à plus juste titre.

Guillaume III meurt, le 17 février 1500, d'une chute qu'il avait faite à la chasse, sans laisser d'enfants de sa femme ELISABETH, fille de Philippe, électeur palatin, qu'il avait épousée en 1498. Elle se remaria depuis à Philippe de Bade, troisième fils du margrave Christophe.

GUILLAUME II, SEUL LANDGRAVE DE HESSE.

1500. GUILLAUME II se trouva seul possesseur de la Hesse, par la mort de Guillaume III. Mais Jean, duc de Clèves, et Jean, comte de Nassau, beaux-frères de Guillaume III, lui disputèrent les comtés de Catzenellenbogen et de Dietz; ce qui occasiona un procès qui dura cinquante sept ans. L'an 1503, Guillaume III entra dans la guerre d'Albert, duc de Bavière-Munich, contre Robert, fils de l'électeur palatin, que Georges le Riche, duc de Bavière, et le dernier de la branche de

Landshut, avait fait son héritier. Il s'empara de plusieurs places dans le Palatinat, dont quelques unes sont restées à la Hesse. Le 11 juillet de l'an 1509 fut le terme de ses jours. Ce prince aima les sciences, et son goût fut tourné principalement vers l'astronomie. Il employa la plus grande partie de son loisir à la cultiver, et y fit d'assez grands progrès. Il avait épousé, 1°. l'an 1496, YOLANDE, fille de Ferri II, comte de Vaudemont, morte, l'an 1500, sans laisser d'enfants; 2°. l'an 1500, ANNE, fille de Magnus, duc de Mecklenbourg, qui fut mère de Philippe, qui suit; d'Elisabeth, mariée, l'an 1525, à Jean-Georges, duc de Saxe; et de Madeleine, morte sans alliance.

PHILIPPE LE MAGNANIME.

1509. PHILIPPE LE MAGNANIME, fils de Guillaume II, né le 13 novembre 1504, succède à son père sous la tutelle d'Anne de Mecklenbourg, sa mère, à qui le testament de ce prince avait associé dans le titre de curateurs, Philippe, comte de Waldeck, Conrad de Mansbach, et Roland, docteur en droit. Anne de Brunswick, femme de Guillaume I, souffrait impatiemment que son époux fût exclus de l'administration de la Hesse. L'ayant tiré de sa retraite, elle le fit reparaître sur la scène. Mais une armée qu'on lui opposa, l'obligea, au seul bruit de sa marche, de s'enfuir à Homberg, et d'aller, de là, se renfermer au lieu d'où il était parti. Il y mourut, comme on l'a dit, le 18 février 1515, laissant de son épouse, fille de Guillaume, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, cinq filles: Elisabeth, mariée, 1°. le 1er. octobre 1525, à Louis, duc de Deux-Ponts, 2°. à Georges, duc de Simmeren; Mathilde, femme de Conrad, comte de Tecklenbourg; Catherine, mariée à Adam, comte de Beiklingen; et deux mortes sans alliance. La mère de ces filles survécut à son époux.

La régente, Anne de Mecklenbourg, après avoir triomphé de ses ennemis, faisait jouir la Hesse d'un calme profond, depuis six ans, lorsqu'en 1516, un nouvel ennemi vint le troubler. François de Sickingen, gentilhomme du palatinat du Rhin, dont on a déjà parlé plusieurs fois, étant entré dans ce pays sous prétexte de venger quelqu'injustice qu'on avait faite à un de ses parents, pille le comté de Catzenellenbogen, où il prend le château de Nasteden, avec quelques autres places, et met le siége devant Darmstadt. Philippe, margrave de Bade, négocie un traité de paix entre Sickingen et la régente. Les conditions en sont dures pour la Hesse, qui est obligée de payer à Sickingen, trente-cinq mille écus pour les frais de la guerre, outre un dédommagement pour les biens qu'il re-

vendiquait au nom de son parent. Ce furieux, malgré la satisfaction qu'il avait obtenue, ne cessant d'infester les frontières de la Hesse, le jeune landgrave se mit à la tête de ses troupes, pour le repousser, et l'empêcha de rentrer dans ce pays.

La régence d'Anne expira l'an 1518. L'empereur, considérant à la fois le mérite précoce de Philippe et le besoin que la Hesse avait d'un chef tel que lui, hâta l'époque de sa majorité, et lui remit le gouvernement de ses états, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans. Sickingen, écarté de la Hesse, continuait ses ravages en différentes parties de l'Allemagne. Le landgrave Philippe, apprenant, l'an 1522, qu'après avoir dévasté la campagne du pays de Trèves, il assiégeait la capitale, marche au secours de la place, et réussit à la délivrer, avec le secours du comte d'Isembourg et de l'électeur palatin. Philippe s'arme de nouveau, l'an 1525, pour repousser un corps d'anabaptistes, composé, en partie, de ses vassaux, qui renouvelait, en Hesse, les fureurs de Sickingen. S'étant présenté devant Fulde, où les ennemis s'étaient retranchés au nombre de six mille, il les oblige, à la première sommation, de se rendre à discrétion. Peu de temps après, il s'allie, pour exterminer cette secte, avec le duc de Brunswick et les électeurs de Mayence, de Saxe et de Brandebourg. Ces princes, le 14 mars de la même année, livrent bataille à Thomas Muncer, chef de ces fanatiques, près de Franckenhausen, en Saxe. Muncer, défait, ramène ses troupes le lendemain au combat. Battu de nouveau, il est pris et conduit à Mulhausen, où, sur la fin de l'année, il eut la tête tranchée, avec Pfeiffer, son lieutenant, non moins scélérat que lui. Philippe, l'an 1526, à la persuasion de l'électeur de Saxe, embrasse le luthéranisme, malgré les efforts que sa mère et Georges, duc de Saxe, firent pour l'en détourner. S'étant rendu, la même année, à la diète de Spire, il se joint à l'électeur de Saxe, pour demander la liberté de religion. La diète les renvoie à l'évêque du lieu, qui la refuse. Le dépit qu'en eurent les deux princes, fut cause qu'ils firent faire publiquement le prêche à la luthérienne, dans leur palais. L'archiduc Ferdinand ayant ensuite proposé à la diète de prendre des mesures pour s'opposer aux Turcs, qui menaçaient la Hongrie, le landgrave, à la tête des princes luthériens, déclare, que le Christianisme étant une religion qui doit tout souffrir, ce serait aller contre son esprit que d'employer la force pour arrêter les progrès des Turcs; discours qui choqua les princes catholiques et ceux qui n'avaient pas changé de religion. L'an 1529, il tente, inutilement, de réunir Luther et Zuingle sur l'eucharistie, dans une conférence qu'il fit tenir à Marbourg. Elle dura les trois premiers

jours d'octobre, et l'on n'y convint d'aucun article (Raynaldi.) Philippe fut un des princes qui signèrent, l'an 1530, la confession de foi qui fut présentée, le 25 juin, à l'empereur, dans la diète d'Augsbourg, et à laquelle on a donné le nom de cette ville. L'an 1531, le 29 mars, il signe avec les autres princes protestants, la fameuse ligue de Smalkade, pour la défense de la liberté germanique. Ses ambassadeurs à la diète de Nuremberg, refusent, l'an 1532, de signer l'accord conclu, le 22 août de cette année, entre les Catholiques et les Protestants. L'an 1534, après avoir inutilement sollicité la restitution du duché de Wurtemberg, dont l'empereur avait dépouillé le duc Ulric, pour le donner au roi des Romains, le landgrave passa secrètement en France, et obtint du roi François Ier., une somme de cent mille écus d'or, avec laquelle il leva des troupes à son retour, pour la défense du prince dépouillé. Le 13 mai de la même année, il fond sur l'armée impériale, campée près de Lauffen, dans le Wurtemberg, et la met en déroute. Cette victoire procura le rétablissement du duc de Wurtemberg.

Le landgrave, dégoûté de sa femme, pense, du vivant de celle-ci, à en épouser une autre, et propose sérieusement le cas aux théologiens de sa communion. Luther, Mélancthon, et d'autres disciples les plus fameux de cet hérésiarque, s'étant assemblés au mois de décembre 1539, rendent une décision conforme au désir de ce prince. Rien n'est plus ridicule que le discours qu'adressèrent les nouveaux docteurs, au landgrave, en cette occasion. Après avoir avoué que Jésus-Christ a aboli la polygamie, ils disent que la loi qui permettait aux Juifs la pluralité des femmes, à cause de la dureté de leur cœur, n'a pas été expressément révoquée. Ils se croient en conséquence autorisés à user de la même indulgence envers le landgrave, qui avait besoin d'une femme de moindre qualité que sa première épouse, afin de la pouvoir mener avec lui aux diètes de l'empire, où la bonne chère lui rendait la continence impossible. D'après cette étonnante décision, Philippe donna sa main, le 13 mars 1540, à Marguerite de Saal, fille d'un pauvre gentilhomme, qu'il entretenait depuis long-tems à titre de concubine.

L'an 1546, Philippe et l'électeur de Saxe se mettent en campagne pour prévenir la résolution que l'empereur avait prise de faire la guerre aux Protestants. Ils emportent Dillingen et Donawert. L'empereur les met l'un et l'autre, par décret du 20 juillet, au ban de l'empire. L'année suivante, après la bataille de Muhlberg, gagnée par l'empereur, le 24 avril, contre l'électeur de Saxe, le landgrave se soumet au vainqueur

par l'entremise de l'électeur de Brandebourg et de Maurice, duc de Saxe, son gendre. Il fut convenu que le landgrave, prosterné devant l'empereur, demanderait, à genoux, pardon du passé; qu'il paierait cent cinquante mille florins d'or; qu'il lui remettrait toute son artillerie avec toutes ses munitions de guerre; qu'il réformerait ses troupes, et ferait raser ses forteresses, à l'exception d'une seule, à son choix. A ce prix, Charles lui promit de ne pas le retenir en aucune prison. Le landgrave accepta toutes ces conditions, et satisfit aux engagements, qui, par leur nature, pouvaient être remplis dans le moment. Ce fut à Halle, dans la Saxe, le 18 juin, qu'il vint se présenter à l'empereur, qui parut satisfait de sa soumission. Mais quand il voulut s'en retourner dans ses états, le duc d'Albe et Granvelle, évêque d'Arras, l'ayant invité à souper, l'arrêtèrent prisonnier de la part de ce prince. Le landgrave en appela à son sauf-conduit; mais il se trouva que, par un changement léger, on y lisait que l'empereur ne le retiendrait pas dans une prison perpétuelle (1). Toute la ligue de Smalkalde fut alors dissipée, et les Protestants furent chargés d'impôts et de contributions. (Pfeffel.) L'an 1552, le landgrave est remis en liberté dans le mois d'août; mais il est arrêté de nouveau près de Maestricht, par les ordres de la gouvernante des Pays-Bas. Cette seconde détention fut très-courte. Le 4 septembre suivant, l'empereur fit élargir le landgrave, qui retourna dans ses états.

Philippe, l'an 1557, termine, par l'arbitrage des électeurs palatin et de Saxe, la contestation qu'il avait avec la maison de Nassau, touchant les comtés de Catzenellenbogen et de Dietz, vacants depuis quelques années par défaut de ligne directe. Le premier de ces deux comtés, dont la ville de Darmstadt est la capitale, devient le partage de la maison de Hesse, et l'autre celui de la maison de Nassau. Les Huguenots de France trouvèrent un défenseur zélé dans le landgrave Philippe, auquel ils s'adressèrent pour en obtenir du secours. L'an 1562, il met le maréchal de ses troupes à la tête de celles que Dandelot, frère de l'amiral de Coligni, avait rassemblées en Allemagne, pour le secours du prince de Condé. Le 31 mars 1567 fut le terme de ses jours. Il avait épousé, l'an 1523, CHRISTINE, fille de Georges le Barbu, duc de Saxe, morte le 15 avril

(1) Cet acte portait qu'il n'éprouverait aucune détention; mais au mot *aucune* (en allemand *einige*), Granvelle avait substitué *ewige* (*perpétuelle*), que le landgrave avait signé, par inattention, dans le double qui lui avait été remis.

1549, après lui avoir donné Guillaume, qui suit : Louis, landgrave de Marbourg, mort le 9 octobre 1604, sans lignée ; Philippe, landgrave de Rhinfels, mort le 20 novembre 1583, sans postérité ; Georges, tige des landgraves de Hesse-Darmstadt ; Philippe-Louis, mort au berceau ; Agnès, femme de Maurice, électeur de Saxe, puis de Frédéric, duc de Saxe ; Anne, mariée à Wolfgang, comte palatin de Deux-Ponts ; Barbe, femme de Georges, prince de Montbéliard ; Elisabeth, alliée à Louis VI, comte palatin du Rhin ; et Christine, femme d'Adolphe, duc de Holstein Gottorp. Marguerite Saal, que Philippe avait épousée, comme on l'a dit, du vivant de sa première femme, le fit père de six fils, qui moururent sans alliance, et d'une fille, qui fut mariée deux fois. (Mallet.) Ce prince avait l'esprit grand et élevé ; il aimait les sciences, et fonda l'université de Marbourg.

LANDGRAVES DE HESSE-CASSEL.

GUILLAUME IV.

1567. GUILLAUME IV, dit LE SAGE, fils aîné du landgrave Philippe I, né le 14 juin 1532, eut en partage la basse Hesse, dont Cassel était la capitale, avec le comté de Ziégenhayn, et une partie de la seigneurie d'Iter, suivant le testament de son père. Peu de tems après la mort de ce dernier, Guillaume et ses frères envoyèrent, en noms communs, une députation à l'empereur Maximilien, pour recevoir de lui l'investiture simultanée de tous les fiefs qu'ils tenaient de l'empire, avec la confirmation de tous leurs droits et priviléges. Cette investiture fut suivie du nouveau privilége accordé à leurs tribunaux « de prononcer sans appel dans tous les procès où la chose contestée » n'excéderait pas la valeur de six cents florins du Rhin ; somme » assez considérable alors pour que le plus grand nombre des » causes pût être terminé dans le pays même, sans recourir à » la voie des appels aux tribunaux de l'empire, voie toujours » plus ou moins pénible, longue et onéreuse aux parties ». (Mallet.) Guillaume se fit une grande réputation par sa prudence et son habileté dans les affaires. La plupart des princes de l'Europe prirent ses avis, et se trouvèrent bien de les avoir suivis. A la politique, il joignit l'étude des mathématiques, où il fit de grands progrès. Ses états jouirent pendant sa régence d'une parfaite tranquillité. Il les augmenta de plusieurs domaines qui lui vinrent par succession. Le pape Grégoire XIII ayant publié, l'an 1582, son nouveau calendrier, avec ordre à tous

les fidèles de l'adopter, l'électeur de Saxe écrivit au landgrave Guillaume, comme à un des plus habiles astronomes de son tems, pour le consulter sur ce sujet. Guillaume sans entrer dans l'examen de ce calendrier, fut d'avis de ne le point adopter, à cause du ton impérieux que prenait le pape dans sa bulle. Cet avis fut adopté par tous les princes protestants, à la diète qui se tint sur la fin de juin de la même année, à Augsbourg. Guillaume mourut le 25 août 1592, à l'âge de soixante ans, laissant de SABINE, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, qu'il avait épousée l'an 1566 (morte le 17 août 1582); Maurice, qui suit; et trois filles, savoir, Anne-Marie, née l'an 1567, mariée, en 1589, à Louis, comte de Nassau-Saarbruck; Hedwige, née en 1569, mariée, en 1597, à Ernest, comte de Schauenbourg; et Christine, née en 1578, alliée, en 1598, à Jean-Ernest, duc de Saxe-Eisenach.

MAURICE.

1592. MAURICE, né le 25 mai 1572, succède au landgrave Guillaume, son père, à l'âge de vingt ans. Dès-lors, il était en état de figurer parmi les savants, dans tous les genres, par la variété de ses connaissances; poëte, helléniste, hébraïsant, géomètre, astronome, et même théologien. Elevé dans la secte luthérienne, il la quitta pour embrasser le calvinisme. Ce fut la source de tous les malheurs qu'il éprouva dans la suite. En 1604, il entra dans la ligue formée par les princes protestants, à Heidelberg, pour la défense de leurs droits, qu'ils prétendaient violés par les jugements de la chambre impériale et du conseil aulique, trop favorables aux Catholiques. La mort de Louis, son oncle, landgrave de Hesse-Marbourg, décédé, cette même année, sans laisser de postérité, causa dans la Hesse une révolution, où Maurice, comme chef de la branche aînée, eut la plus grande part. Louis, prévoyant les troubles que sa succession pourrait occasioner, avait tâché de les prévenir par son testament, en instituant pour héritiers, par égales portions, les deux branches de Cassel et de Darmstadt. Mais à cet acte, il avait apposé deux clauses, dont il faisait dépendre sa validité; l'une que ses successeurs ne feraient aucun changement à la religion établie dans ses états, suivant la confession d'Augsbourg; l'autre, que celui où ceux de ses héritiers qui formeraient quelque difficulté ou quelque opposition, contre ce testament, seraient exclus du bénéfice qu'ils pourraient en espérer. Maurice représentait seul la maison de Cassel, et voulait s'attribuer, en conséquence, la moitié de l'héritage de son oncle; mais celle de Darmstadt avait trois

princes, qui prétendirent que la succession devait se partager par têtes. Après d'assez longues contestations, on convint de s'en rapporter au jugement d'une cour, d'*Austregues* (c'est ainsi qu'on nomme les arbitres en Allemagne), qui partagea la succession litigieuse en deux portions égales, conformément aux prétentions de Maurice, et assigna à chaque partie les lieux les plus voisins de ses états. Ainsi, Marbourg et son université, qui étaient un objet d'une grande importance, échurent à Maurice, avec la partie septentrionale de la principauté du même nom. Ce qui est au midi fut réuni aux états de Darmstadt. L'université de Marbourg semblait devoir prendre un nouveau lustre, sous un prince ami des sciences, comme l'était Maurice : mais son entêtement pour le calvinisme, qu'il voulut faire prévaloir dans cette académie, attachée à la lettre de la confession d'Augsbourg, y occasiona de grands troubles. Maurice vint à bout de les assoupir par des actes de sévérité.

Les princes de la branche de Darmstadt ne virent pas sans dépit le calme rétabli dans Marbourg. Le jugement des austregues, qui avaient adjugé la moitié de ce landgraviat à Maurice, leur tenait toujours au cœur, et ils ne cherchaient que l'occasion de s'en relever. Mais l'empereur Rodolphe, qu'ils tentèrent de faire entrer dans leurs vues, était trop indolent pour les seconder au préjudice de son repos. Il fallut attendre, pour agir, un nouveau règne; et Mathias, frère de Rodolphe, lui ayant succédé, l'an 1612, dans l'empire, les princes de la branche de Darmstadt, après l'avoir gagné par des marques d'attachement, intentèrent, devant lui, un procès en règle à Maurice, pour la succession de Marbourg. Une sentence qu'ils obtinrent au conseil aulique, en 1613, enjoignit à Maurice, de répondre dans l'espace de quatre mois, aux plaintes et aux demandes de sa partie, faute de quoi il serait censé l'avoir fait, et l'on devait aller en avant. Maurice, dans la crainte de succomber, appelle à son secours les princes de Saxe et de Brandebourg, et les engage à renouveler le pacte héréditaire de confraternité et de succession réciproque qui unissait leurs maisons à la sienne. Mais, dans le même tems, on suscita à Maurice un nouveau procès, où il ne trouva pas des juges plus favorables que pour le premier. Les comtes de Waldeck, qui, jusqu'alors s'étaient reconnus vassaux de la maison de Hesse, secouèrent tout-à-coup le joug de cette dépendance, et obtinrent un décret qui les déclarait, en termes équivalents, feudataires immédiats de l'empire.

Le procès pour la succession de Marbourg ne fut pas si promptement jugé. Ce ne fut qu'en 1623, après la mort de Mathias, que Maurice, par arrêt du 1er. avril, rendu par

Ferdinand II, perdit, non-seulement les états que les princes de Darmstadt lui contestaient, mais fut condamné à restituer les revenus qu'il en avait retirés jusqu'alors. Le fondement le plus plausible de ce jugement était, que Maurice, par son changement de religion, se trouvait dans le cas exprimé dans la première clause du testament du landgrave de Marbourg. Ce fut envain que Maurice appela du tribunal qui le condamnait, à l'empereur mieux informé, et de l'empereur, aux états de l'empire. Tilli, général de Ferdinand, se rendit, à la tête d'une armée nombreuse, dans la Hesse, qu'il traita en pays ennemi. Le malheureux landgrave, ne pouvant soutenir le spectacle de ses états ravagés, prit le parti, l'an 1624, de s'en éloigner, et d'aller chercher des amis en différentes cours d'Allemagne. Son absence, pendant laquelle son fils Guillaume administra la Hesse, ni l'acte qu'il donna de sa soumission aux arrêts qui le condamnaient, ne remédièrent point aux malheurs de ses sujets. Enfin, perdant l'espérance de rétablir ses affaires, il abdiqua, au mois de mars 1627, en faveur de ce même fils, et alla passer le reste de ses jours en divers châteaux de sa dépendance. Ce fut dans celui d'Eschwège, sur la Werra, qu'il termina sa vie, à l'âge de soixante ans, le 15 mars 1632. Il avait épousé, 1°. le 24 septembre 1593, AGNÈS, fille de Jean-Georges, comte de Solms-Laubach (morte le 23 septembre 1602), dont il eut Otton, mort, le 7 août 1617, des suites d'une blessure qu'il se fit lui-même en maniant imprudemment une arme à feu, et Guillaume, qui suit; 2°. le 23 mai 1603, JULIENNE, fille de Jean, comte de Nassau-Dillenbourg (morte le 15 février 1643), qui le fit père de Philippe, tué le 27 août 1626, à la bataille de Lutter; d'Herman, seigneur de Rodenberg, au comté de Schauenbourg; de Maurice, mort le 16 février 1633; de Frédéric, prince d'Eschwège, tué l'an 1655, en Pologne, où il accompagnait le roi de Suède, son beau-frère; d'Ernest, tige de la branche de Hesse Rhinfels; de Christian, mort le 14 décembre 1641; et d'Agnès, femme de Jean-Casimir, prince d'Anhalt-Dessau; avec deux autres filles.

GUILLAUME V, DIT LE CONSTANT.

1627. GUILLAUME V, dit LE CONSTANT, né le 14 février 1602, succéda au landgraviat de Hesse-Cassel, par la cession que Maurice, son père, lui en avait faite. La nécessité le contraignit de souscrire au jugement impérial, qui privait sa branche de la succession de Marbourg, en attendant des con-

jonctures plus favorables pour s'en relever. Malgré son ressentiment contre la branche de Darmstadt, qui le privait de ce riche domaine, il vint à bout de se concerter avec le landgrave Georges II, pour abolir dans leur maison le partage des biens héréditaires entre frères, et y établir le droit de primogéniture, ou de majorat; ce qui fut confirmé, l'an 1628, par l'empereur. (Mallet, *Hist. de Hesse*, t. III, p. 131.) Busching prétend néanmoins que ce droit était établi dans la branche de Darmstadt, dès l'an 1606. L'édit rendu, le 6 mars 1629, par l'empereur, pour obliger les Protestants à restituer les biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés depuis 1555, excita un soulèvement auquel Guillaume prit part comme tous les autres intéressés. Il entra dans la confédération de Leipsick, qu'ils formèrent l'année suivante pour leur commune défense. Gustave-Adolphe, roi de Suède, étant venu à leur secours, le landgrave Guillaume vint le trouver, l'an 1631, dans son camp de Werben, et augmenta le nombre de ses alliés, par un traité de ligue offensive et défensive, qu'il conclut avec lui. L'an 1632, apprenant que ce monarque, campé sous les murs de Nuremberg, courait risque d'être affamé par Walstein, général des Impériaux, il se met en marche avec ses troupes pour aller le dégager, tandis que le duc de Saxe-Weimar et Bannier arrivent de différents quartiers pour le même objet. Il eut part, quelques jours après leur jonction, à la bataille terrible qui se donna entre les Impériaux et les Suédois, sans aucun succès décisif. La perte de celle de Nordlingue, où ces derniers furent défaits, l'an 1634, ne changea point ses dispositions à leur égard, bien différent de plusieurs autres princes que ce revers avait détachés de leur parti. Tandis qu'ils reprenaient le dessus par de nouveaux succès, il continua de faire la guerre à l'empereur, mais avec peu d'avantage; et sans la bataille de Witstock, gagnée par les Suédois, le 14 septembre 1636, il eût été obligé d'abandonner toutes les conquêtes qu'il avait faites en Westphalie, du vivant de Gustave-Adolphe. Cet événement ayant rétabli ses affaires, il se jeta sur le comté d'Oost-Frise, où il leva de fortes contributions. Il comptait poursuivre ses avantages, lorsque la mort l'arrêta, le 21 septembre 1637. On prétend, mais sans fondement, qu'il avait été empoisonné par son général Mélander, qui, l'an 1640, mécontent de la régente de Hesse, passa au service de la maison d'Autriche. Guillaume avait épousé, le 21 septembre 1619, AMÉLIE-ELISABETH DE HANAU, dont il laissa Guillaume, qui suit; Philippe, mort en 1638; Charlotte, née l'an 1627, mariée, l'an 1650, à Charles-Louis, électeur palatin du Rhin; et deux autres filles mortes dans le célibat.

GUILLAUME VI.

1637. **Guillaume** VI, né le 23 mai 1629, succéda au landgrave Guillaume V, son père, sous la tutelle d'Amélie-Élizabeth, sa mère. Cette princesse, vraie héroïne, continua la guerre que son époux avait commencée contre l'empereur et les princes de son parti. La défection de son général Mélander n'abattit point son courage. Elle ne fut pas plus ébranlée par les mouvements que se donna Georges II, landgrave de Hesse-Darmstadt, pour lui enlever la régence pendant la minorité de son fils. En vain il la menaça d'exécuter lui-même contre elle et contre son fils l'arrêt de proscription que Ferdinand II avait prononcé contre le feu landgrave, et que l'empereur régnant venait de confirmer. En vain l'électeur de Saxe, se portant pour médiateur, voulut-il profiter de la conjoncture pour la détacher de l'alliance de la France et de la Suède. La princesse amusa l'électeur et le landgrave, par une feinte négociation, jusqu'à l'arrivée du secours qu'elle attendait de la Suède; alors elle rompit les conférences, et renouvela son traité avec les deux couronnes. Ses troupes, réunies depuis à celles de France, commandées par le maréchal de Guébriant, battirent, en 1642, le général Lamboi près de Kerpen. Après d'autres avantages remportés sur les Impériaux, elle reprit le château de Marbourg et le comté de Catzenellenbogen. L'an 1648, par le traité de Westphalie, elle obtint pour le landgrave, son fils, et ses successeurs, outre une somme de six cent mille écus en espèces, la plus grande partie du comté de Schauenbourg, et l'abbaye de Hirschfeld déclarée principauté séculière avec une voix à la diète, et le droit de primogéniture dans les deux branches de Hesse-Cassel et de Hesse-Darmstadt. Ce fut l'une des dernières opérations de sa régence. L'an 1650, elle remit à son fils l'administration de son état. Elle ne survécut guère à sa démission, étant morte à Cassel, le 8 août 1651. Guillaume, son fils, tandis qu'elle exerçait la régence, avait fait ses preuves de valeur en 1644, dans un combat livré contre un corps de lorrains, près de Nuys, où Rabenhaupt, qui commandait pour elle dans cette place, fut fait prisonnier. Ce prince, après la mort de sa mère, donna ses soins pour réparer les maux que la guerre de trente ans avait faits à la Hesse. Il y avait lieu d'espérer qu'il la remettrait dans un état florissant. Mais une apoplexie l'emporta le 26 juillet 1663, à l'âge de 34 ans. Ce prince avait épousé, le 9 juillet 1649, **Hedwige-Sophie**, fille de Georges-Guillaume, électeur de Brandebourg, dont il laissa Guillaume, qui suit; Charles, qui vient après; Philippe, qui a commencé la branche rapportée ci-après de Hesse-Philippsthal, Georges, mort à Genève, le 4 juillet 1674;

Charlotte-Amélie, femme de Christiern V, roi de Danemarck; et Elisabeth-Henriette, mariée à Frédéric III, électeur de Brandebourg, et premier du nom, roi de Prusse.

GUILLAUME VII.

1663. GUILLAUME VII, né le 21 juin 1651, successeur de Guillaume VI, son père, sous la régence d'Hedwige-Sophie, sa mère, mourut à Paris, le 21 novembre 1670, dans sa vingtième année, sans avoir été marié. Son corps, transporté à Cassel, y fut inhumé l'année suivante avec les cérémonies d'usage. Ce prince avait relevé l'université de Marbourg, qui avait été presque anéantie pendant la guerre de trente ans. Il y harangua en latin, l'an 1668, lorsque, par un usage qui peut paraître aujourd'hui singulier, il en fut élu recteur. (Mallet.)

CHARLES.

1670. CHARLES, second fils de Guillaume VI, né le 3 août 1654, succéda au landgraviat de Hesse-Cassel, après la mort de Guillaume VII, son frère aîné. Sans aimer la guerre, il sut se faire respecter de ses voisins, et jouit d'une paix constante jusqu'à sa mort, arrivée le 23 mars 1730. Il avait du goût pour les arts et la magnificence, et la ville de Cassel lui est redevable de ses embellissements. Ce prince avait épousé, le 21 mai 1673, MARIE-AMÉLIE, fille de Jacques, duc de Curlande, morte le 16 juin 1711, dont il laissa Frédéric, qui suit; Guillaume, et deux autres fils, avec deux filles, qui sont Sophie-Charlotte, femme de Frédéric-Guillaume, duc de Mecklenbourg-Schwerin, et Marie-Louise, alliée à Jean-Guillaume, prince de Nassau-Dietz.

FRÉDÉRIC I.

1730. FRÉDÉRIC I, né le 28 avril 1676, était déjà célèbre avant de succéder au landgrave Charles, son père. Il s'était signalé, à la tête des troupes de son père et de celles des cercles, à la bataille de Spire, en 1703, à celle d'Hochstet, en 1704, au siége de Traerbach, la même année, à celui de Toulon, en 1707. Charles XII, roi de Suède, l'avait nommé généralissime de ses armées de terre et de mer, et lui avait confié la régence de ses états pendant son absence. Veuf, en 1705, de LOUISE-DOROTHÉE-SOPHIE, fille de Frédéric I, roi de Prusse, il avait épousé en secondes noces, le 4 avril 1715, ULRIQUE-ELÉONORE, fille de Charles XI, roi de Suède; et cette princesse étant montée sur le trône de Suède en 1719, avait engagé les états de cette

couronne à élire pour leur roi Frédéric, son époux. Devenu landgrave de Hesse-Cassel, il établit, pour gouverner cet état, une régence, à la tête de laquelle il mit Guillaume, son frère. Celui-ci eut, en qualité de comte de Hanau, quelques démêlés avec l'électeur de Mayence, qui voulut employer la violence contre lui. Guillaume s'adressa au roi de Prusse, et lui demanda sa protection. Le 29 juin 1740, le roi écrivit une lettre à l'électeur pour l'avertir de cesser ses hostilités, et lui déclara qu'il était prêt à secourir Guillaume, qui était attaché à sa maison par des pactes de confraternité. Cette lettre fit effet; l'électeur de Mayence prit des sentiments plus doux et plus chrétiens, et tout s'arrangea à l'amiable. (*Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, tom. I, pag. 281, note 21.) Frédéric mourut le 5 avril 1751, sans laisser de postérité. (*Voy.* Frédéric I, *roi de Suède.*)

GUILLAUME VIII.

1751. GUILLAUME VIII, comte de Hanau, succéda au roi Frédéric, son frère, dans le landgraviat de Hesse-Cassel. Il était né le 10 mars 1682, et avait épousé, le 27 septembre 1717, DOROTHÉE-GUILLELMINE DE SAXE-ZÉITZ, dont il avait eu Frédéric, qui suit, et Marie-Amélie. Guillaume mourut au château de Rinteln, la nuit du 28 au 29 janvier 1760, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

FRÉDÉRIC II.

1760. FRÉDÉRIC II, né le 14 août 1720, fut élevé par le philosophe de Crouzas. Ayant embrassé la religion catholique, il fut obligé, en 1754, d'émanciper ses trois fils, de céder à Guillaume, l'aîné, provisionnellement le comté de Hanau, et de le laisser élever dans la religion calviniste. S'étant déclaré pour la France, il vit le prince Ferdinand de Brunswick entrer subitement, le 13 février 1761, dans la Hesse, et après divers avantages remportés sur les Français, mettre le siége devant Cassel, dont il se rendit maître. Le landgrave Frédéric mourut le 31 octobre 1785. Il avait épousé, 1°. le 17 mai 1740, MARIE, fille de Georges II, roi de la Grande-Bretagne, morte le 16 janvier 1772; 2°. le 10 janvier 1778, PHILIPPINE-AUGUSTE-AMÉLIE DE BRANDEBOURG-SCHWEDT, née le 10 octobre 1745. Il a eu, du premier lit,

1°. Georges-Guillaume, dont l'article suit;
2°. Charles, landgrave, né le 19 décembre 1744, vice-roi de Norwège en 1792; feld-maréchal danois, gouverneur des duchés de Sleswick et de Holstein. Il a épousé, le

30 août 1766, Louise, fille de Frédéric V, roi de Danemarck, née le 30 janvier 1750. De ce mariage sont issus:

A. Frédéric, né le 24 mai 1771, général au service de Danemarck;

B. Chrétien, né le 16 août 1774;

C. Marie-Sophie-Frédérique, née le 28 octobre 1767, mariée, le 31 juillet 1790, à Frédéric VI, roi de Danemarck et de Norwège;

D. Julie-Louise-Amélie, née le 19 janvier 1773;

E. Louise-Caroline, née le 28 septembre 1789, mariée, le 20 janvier 1810, à Guillaume, duc de Sunderbourg-Beck;

3°. Frédéric, landgrave, né le 11 septembre 1747, a épousé, le 2 décembre 1786, Caroline-Polixène, fille de Charles-Guillaume, prince de Nassau-Usingen, née le 4 août 1762. De ce mariage sont issus:

A. Guillaume, né le 24 décembre 1787, marié, le 10 novembre 1810 à Charlotte, fille du prince Frédéric de Danemarck, née le 30 octobre 1789. Leurs enfants sont:

a. Caroline-Frédérique, née le 15 août 1811;

b. Marie-Louise-Charlotte, née le 9 mai 1814;

c. Louise-Wilhelmine, née le 7 septembre 1817;

B. Frédéric-Guillaume, né le 25 avril 1790;

C. Georges-Charles, né le 14 janvier 1793;

D. Louise-Caroline-Frédérique, née le 9 avril 1794;

E. Marie-Wilhelmine-Frédérique, née le 21 janvier 1796, mariée, le 12 août 1817, à Georges-Frédéric, grand-duc du Mecklenbourg-Strelitz;

F. Auguste-Wilhelmine-Louise, née le 25 juillet 1797, mariée, le 6 mai 1818, à Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge.

GUILLAUME IX, PREMIER ÉLECTEUR.

1785. GUILLAUME IX (Georges-Guillaume), né le 3 juin 1743, succéda, le 31 janvier 1760, à son aïeul Guillaume VIII dans le comté de Hanau, et le 31 octobre 1785, à son père Frédéric II, dans le landgraviat de Hesse-Cassel. Le 27 avril 1803, il prit le titre d'*électeur*. Ce prince, dépouillé de ses états en 1806, y est rentré en 1813. Il a épousé, le premier septembre 1764, WILHELMINE-CAROLINE, fille de Frédéric V, roi de Danemarck. De ce mariage sont issus un prince et deux princesses:

1°. Guillaume, prince héréditaire, né le 28 juillet 1777, fut général au service de Prusse. Il a épousé, le 13 février 1797, Frédérique-Auguste-Christine, fille de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, dont il a :

a. Frédéric-Guillaume, né le 30 août 1802 ;
b. Caroline-Frédérique-Wilhelmine, née le 29 juillet 1799 ;
c. Marie-Frédérique-Wilhelmine-Christine, née le 6 septembre 1804 ;

2°. Marie-Frédérique, née le 14 septembre 1768, mariée, le 29 novembre 1794, à Alexis-Frédéric-Christian, duc d'Anhalt-Bernbourg ;
3°. Caroline-Amélie, née le 11 juillet 1771, mariée, le 24 avril 1802, à Emile-Léopold-Auguste, duc de Saxe-Gotha.

Pour la suite des événements de ce règne, *voyez* la chronologie qui se trouve à la fin de cet Ouvrage.

LANDGRAVES DE HESSE-PHILIPPSTHAL.

PHILIPPE.

1663. PHILIPPE, troisième fils de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, naquit le 14 décembre 1655. Il eut Creuzberg en apanage, et fit bâtir la citadelle de Philippsthal. Il mourut d'apoplexie, à Aix-la-Chapelle, le 18 juin 1721, d'où son corps fut porté à la Haye, où il avait fait ériger un tombeau pour sa famille dans l'église allemande. Il avait épousé, en 1680, CATHERINE-AMÉLIE, fille de Charles-Otton, comte de Solms-Laubach, morte en 1736. Il en eut :

1°. Charles, qui continue la première branche ;
2°. Philippe, né le 31 juillet 1686, commandant de Rhinfels, mort à Mayence au mois de mai 1717. Il avait épousé, le 27 août 1714, Marie, fille de Georges-Albert, comte de Styrum, morte en 1754. Il n'en eut qu'une fille unique, Amélie-Sophie, née le 8 juin 1716, morte en bas âge ;
3°. Guillaume, qui fonda la branche de Hesse-Philippsthal-Barchfeld, rapportée ci-après ;
4°. Wilhelmine-Hedwige, née le 9 octobre 1681, princesse accomplie, morte de la petite vérole au mois d'août 1699 ;

5°. Amana, née le 13 mars 1685, morte le premier avril 1686;
6°. Frédérique-Henriette, née le 16 juillet 1688, tuée par l'explosion d'un magasin à poudre à Maestricht, en 1771;
7°. Sophie-Auguste, née le 6 avril 1695, morte en 1728, épouse de Pierre de Holstein-Sunderbourg.

CHARLES.

1721. CHARLES, né le 23 septembre 1682, servit d'abord en Danemarck, et passa ensuite au service de France, où il fut créé lieutenant-général des armées du roi le 18 mars 1721. Il succéda au landgraviat de Hesse-Philippsthal au mois de juin suivant. Le roi de Danemarck le créa chevalier de l'Eléphant le 6 juin 1731. Ce prince mourut le 7 mai 1770. Il avait épousé, le 24 novembre 1725, CAROLINE-CHRISTINE, fille de Jean-Guillaume, duc de Saxe-Eisenach, morte en 1743. Il en eut :

1°. Guillaume, qui suit;
2°. Charlotte-Amélie, née le 10 août 1730, morte en 1802, veuve d'Antoine-Ulric, duc de Saxe-Meinungen.

GUILLAUME.

1770. GUILLAUME, né le 29 août 1726, landgrave de Hesse-Philippsthal le 7 mai 1770, fut général de cavalerie en Hollande. Il épousa, le 26 juin 1755, ULRIQUE-ELEONORE DE HESSE-PHILIPPSTHAL, morte le premier février 1795. Il est mort le 8 août 1810, ayant eu les enfants qui suivent :

1°. Charles, prince héréditaire de Hesse-Philippsthal, né le 6 novembre 1757, fut tué devant Francfort, le 2 janvier 1793. Il avait épousé, le 24 juin 1791, Victoire-Amélie-Ernestine, fille du prince François-Adolphe-d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg-Hoym. Elle s'est remariée en 1797 à Charles, comte de Wimpfen. Le prince Charles de Hesse-Philippsthal a eu de ce mariage une princesse, nommée Caroline-Wilhelmine-Ulrique-Eléonore, mariée en 1812 à son oncle Ernest-Constantin, landgrave de Hesse-Philippsthal;
2°. Frédéric, né le 4 septembre 1764, mort sans alliance en 1792;
3°. Louis, dont l'article suit;
4°. Ernest-Constantin, rapporté après son aîné;
5°. Julienne-Wilhelmine, née le 8 juin 1761, mariée au

comte Philippe-Ernest de Schauenbourg-Lippe, mort le 14 février 1787.

LOUIS.

1810. LOUIS, né le 8 octobre 1760, fut capitaine-général des troupes de Ferdinand, roi de Naples. Ce fut lui qui défendit la forteresse de Gaëte, en 1806, lorsque les troupes françaises, sous le commandement de Joseph Buonaparte, voulant exclure Ferdinand de ses états, vinrent mettre le siége devant cette place, au mois de février. La défense de Gaëte fut admirée de toute l'Europe. Elle ne se rendit que le 18 juillet, après six mois et demi de siége. Huit jours avant, le prince Louis avait été blessé grièvement à la tête d'un éclat de bombe, au moment où, sur un bastion, il encourageait ses canonniers. Ce prince devint landgrave de Hesse-Philippsthal à la mort de son père, le 8 août 1810. Il décéda lui-même le 15 février 1816. Il avait épousé, le 22 janvier 1791, MARIE-FRANCISQUE, comtesse Bergh de Trips, née le 8 août 1771, morte en 1806. Il en eut pour fille unique une princesse, nommée Marie-Caroline, née le 13 janvier 1793, mariée, le 19 décembre 1810, dans l'église paroissiale de Cassel, au comte Ferdinand de la Ville-sur-Illon, colonel au service de France.

ERNEST-CONSTANTIN.

1816. ERNEST-CONSTANTIN, né le 8 août 1771, a succédé au landgrave Louis, son frère, le 15 février 1816. Il a épousé, 1°. le 10 avril 1796, CHRISTIANE-LOUISE, fille de Frédéric-Charles, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, née le 2 novembre 1775, morte le 25 décembre 1808; 2°. le 17 février 1812, CAROLINE-WILHELMINE-ULRIQUE-ELÉONORE, fille de son frère Charles, prince héréditaire de Hesse-Philippsthal. Les enfants du landgrave sont :

Du premier lit :

1°. Ferdinand, né le 15 octobre 1799 ;
2°. Charles, né le 22 mai 1803 ;
3°. François-Auguste, né le 26 janvier 1805 ;

Du second lit :

4°. Victoire-Emilie-Alexandrine, née le 28 mars 1813.

BRANCHE DE HESSE-PHILIPPSTHAL-BARCHFELD.

GUILLAUME.

1721. GUILLAUME, né le 2 avril 1692, troisième fils de Phi-

lippe, landgrave de Hesse-Philippsthal, fut colonel de cavalerie au service des états-généraux de Hollande, et mourut en 1761. Il avait épousé, le 31 octobre 1724, WILHELMINE-CHARLOTTE, née le 24 novembre 1704, morte en 1766, fille de Lebrecht, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg. Il en eut, entr'autres enfants :

1°. Adolphe, qui suit ;
2°. Catherine, morte en 1798, épouse du prince d'Isenbourg ;
3°. Anne-Frédérique, morte en 1785, épouse du prince de la Lippe-Detmold ;
4°. Dorothée, décédée en 1799, femme du prince de Lœwenstein-Wertheim.

ADOLPHE.

1761. ADOLPHE, landgrave de Hesse-Philippsthal-Barchfeld, né le 23 juin 1743, succéda à son père en 1761, et mourut le 17 juillet 1803. Il avait épousé le 18 octobre 1781, WILHELMIN-ELOUISE, née duchesse de Saxe-Meinungen, dont il eut trois princes :

1°. Charles, qui suit ;
2°. Guillaume, né le 10 août 1786, marié, le 22 août 1812, à Julienne, fille de Frédéric, prince de Danemarck, née le 13 février 1788 ;
3°. Ernest, né le 28 janvier 1789, général au service de Russie.

CHARLES.

1803. CHARLES, né le 27 juin 1784, général au service de l'empereur de Russie, succéda à son père le 17 juillet 1803. Il a épousé, le 19 juillet 1816, AUGUSTA, princesse de Hohenlohe-Ingelfingen-Œlsingen, née le 16 novembre 1793.

LANDGRAVES DE HESSE-DARMSTADT.

GEORGES I, DIT LE PIEUX.

1567. GEORGES I, dit LE PIEUX, dernier des fils du landgrave Philippe I, né le 10 septembre 1547, eut, pour sa part, un quart de la succession de son père, qui comprenait le district de Darmstadt, et mourut le 7 février 1596. Il avait épousé, 1°. l'an 1572 MADELEINE, fille de Bernard, comte

de Lippe, morte le 26 février 1587; 2°. le 24 mai 1589, Léonore, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, et veuve de Joachim-Ernest, prince d'Anhalt, morte le 2 janvier 1618. Du premier lit, il laissa Louis, qui suit; Philippe de Hesse-Busbac, mort sans lignée le 28 avril 1643; Frédéric, qui a fait la branche de Hesse-Hombourg; Christine, mariée l'an 1594, à Frédéric Magnus, comte d'Erpach, morte le 26 mars 1596; Elisabeth, alliée à Jean-Casimir, comte de Nassau-Saarbruck, morte en 1625.

LOUIS LE FIDÈLE, Ier. LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

1596. Louis, fils aîné de Georges le Pieux, né le 24 septembre 1577, fut le premier qui prit le titre de landgrave de Hesse-Darmstadt. Son attachement inviolable à la maison d'Autriche lui mérita le surnom de *Fidèle*. L'an 1622, le marquis de Bade-Dourlach et le comte de Mansfeld, chef du parti qui combattait pour l'électeur palatin fugitif et proscrit, n'ayant pu mettre dans ses intérêts le landgrave Louis, font une irruption subite dans ses terres qu'ils ravagent, et, l'ayant pris dans sa fuite avec Jean, son fils, ils les livrent au palatin, qui les traîne prisonniers à sa suite, dans l'espérance qu'ils serviront à lui faire obtenir des conditions de paix plus favorables de l'empereur. Mais ce prince ayant pris le parti, la même année, de mettre bas les armes et de s'abandonner à la discrétion de l'empereur, relâcha, en conséquence, le landgrave et son fils. Louis, de retour en ses terres, fut bien dédommagé par l'empereur de la disgrâce qu'il avait essuyée. Depuis 1604, il était en querelle avec Maurice, landgrave de Hesse-Cassel, pour la succession du landgrave de Marbourg, dont il demandait les trois quarts pour lui et ses deux frères. L'empereur, par arrêt du 1er. avril 1623, lui adjugea la succession entière avec tous les revenus perçus jusqu'à ce jour par sa partie. (*Voy.* Maurice, *landgrave de Hesse-Cassel.*) Louis, secondé par les troupes de Tilli, qui occupaient Marbourg, prit possession, le 18 mars 1624, de toute la principauté qui faisait, depuis long-tems, l'objet de ses vœux et de ses regrets. Il alla lui-même à Marbourg recevoir les serments de la régence, de l'université et de la bourgeoisie, et il y signala dès le commencement son zèle pour la religion luthérienne, à laquelle il devait un si grand accroissement de puissance. Il relégua ou destitua les professeurs et prédicateurs réformés que Maurice y avait établis. Ce prince termina ses jours le 27 juillet de l'an 1626, laissant de Madeleine, fille de Jean-Georges, électeur

de Brandebourg, qu'il avait épousée, l'an 1597 (morte le 24 mai 1616), Georges, qui suit; Jean, landgrave de Hesse-Buzbac, célèbre capitaine de son tems, mort le 1er. avril 1631, sans lignée; Henri, mort à Sienne, le 11 octobre 1629; Frédéric, qui s'étant fait catholique, devint chevalier de Malte, grand-prieur d'Allemagne, évêque de Breslaw, l'an 1670, et mourut le 25 février 1682; Anne-Eléonore, femme de Georges, duc de Brunswick-Lunebourg; et trois autres filles.

GEORGES II.

1626. GEORGES II, né le 17 mars 1605, succéda au landgrave Louis, son père. Après la mort de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel, il disputa l'an 1637, à sa veuve la régence pendant la minorité de son fils. Mais il eut affaire à une héroïne qui se joua de ses menaces et rompit toutes ses mesures. Ce prince passa tranquillement le reste de ses jours sans prendre part aux affaires publiques, et mourut le 11 juin 1661. Il avait épousé, le 1er. avril 1627, SOPHIE-ÉLÉONORE, fille de Jean-Georges I, électeur de Saxe, morte le 2 juin 1671, dont il laissa Louis, qui suit; Georges, dit de Lauterbach, mort le 19 juillet 1676; Sophie-Eléonore, femme de Guillaume-Christophe, landgrave de Hesse-Hombourg; Amélie-Madeleine, femme de Philippe-Guillaume de Neubourg, depuis électeur palatin; et quatre autres filles.

LOUIS II.

1661. LOUIS II, fils et successeur de Georges II, né le 15 janvier 1630, gouverna paisiblement son état jusqu'à sa mort, arrivée le 4 mai 1678. L'histoire fait l'éloge de sa probité, de sa modération et de son équité. Il avait épousé, 1°. le 24 novembre 1650 MARIE-ELISABETH, fille de Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, morte le 17 juin 1665; 2°. le 15 décembre 1666, ELISABETH-DOROTHÉE, fille d'Ernest, duc de Saxe-Gotha, morte le 24 août 1709. Du premier lit, il laissa Louis, qui suit; Madeleine-Sibylle, femme de Guillaume-Louis, duc de Wurtemberg-Stutgard; et deux autres filles. Du second lit sortirent sept enfants, qui tous survécurent à leur père. Les principaux sont Louis, Ernest-Louis, qui suit; Georges, lieutenant-général des armées de l'empereur, grand-écuyer de l'archiduc Charles, prétendu roi d'Espagne, et gouverneur établi par lui en Catalogne, tué le 14 septembre 1705, à la première attaque de Montjoui de Barcelone; Philippe, qui commanda dans Naples, en 1708, les troupes de l'empereur, et

fut gouverneur de Mantoue en 1714; Léopold-Frédéric, qui, ayant embrassé la religion catholique, comme Georges Léopold et Frédéric, ses frères, entra dans l'état ecclésiastique; puis l'ayant quitté, passa au service du czar Pierre le Grand, et mourut le 13 octobre 1708; Sophie-Louise, née le 6 juillet 1670, mariée, le 11 octobre 1688, à Albert-Ernest II, prince d'Oëttingen; et Elisabeth-Dorothée, née le 24 avril 1676, mariée, en février 1700, à Frédéric-Jacques, landgrave de Hesse-Hombourg.

LOUIS III.

1678. Louis III, fils aîné de Louis II et de Marie-Elisabeth de Holstein, né le 22 juin 1658, ne survécut que quatre mois à son père, et mourut sans enfants le 31 août 1678.

LOUIS IV, ou ERNEST-LOUIS.

1678. Louis IV, ou Ernest-Louis, fils de Louis II et d'Elisabeth-Dorothée de Saxe, né le 15 décembre 1667, succéda au landgrave Louis III, son frère, sous la régence de sa mère, et mourut le 12 septembre 1739, laissant de Dorothée-Charlotte, fille d'Albert, margrave de Brandebourg-Anspach, qu'il avait épousée le 10 décembre 1687 (morte le 15 novembre 1705), Louis, qui suit.

LOUIS V.

1739. Louis V, successeur de Louis IV, son père, né le 5 avril 1691, avait été déclaré, au mois de juin 1722, lieutenant-feld maréchal des armées de l'empereur. Il mourut le 17 octobre 1768, laissant de Charlotte-Christine, fille unique de Jean Reinhard, comte de Hanau-Lichtenberg, le dernier de sa branche, qu'il avait épousée le 5 avril 1717 (morte le 1er. juillet 1726):

1°. Louis, dont l'article suit;

2°. Georges-Guillaume, prince de Hesse-Darmstadt, né 11 le juillet 1722, mort le 21 juin 1782. Il avait épousé, le 15 mars 1748, Marie-Louise-Albertine, comtesse de Linange-Heidesheim, morte le 11 mars 1818. Il en eut les enfants qui suivent:

a. Louis-Georges, landgrave, né le 27 mars 1750;

b. Georges, né le 14 juin 1754;

c. Frédérique-Caroline, née le 20 août 1752, mariée, le 18 septembre 1768, à Charles-Louis-Frédéric IV,

duc de Mecklenbourg-Strelitz, morte le 22 mai 1782;

d. Charlotte-Wilhelmine, née le 5 novembre 1755, seconde femme, le 28 septembre 1784, de Charles-Louis-Frédéric IV, duc de Mecklenbourg-Strelitz, morte le 12 décembre 1785;

e. Louise-Henriette, née le 15 février 1761, mariée, en 1777, à Louis VII, grand-duc de Hesse-Darmstadt, son oncle;

3°. Louise-Caroline, née le 11 juillet 1732, mariée, le 22 janvier 1751, à Charles-Frédéric, margrave de Bade-Dourlach, morte le 8 avril 1773.

LOUIS VI.

1768. Louis VI, né le 15 décembre 1719, succéda au landgrave Louis, son père. Il était déjà comte de Hanau-Lichtenberg par la mort de Jean Reinhard, son aïeul maternel, arrivée le 27 mars 1736, sans laisser de postérité mâle. Cette succession lui ayant été contestée par l'électeur de Mayence et l'électeur de Saxe, il y fut maintenu par arrêt du conseil souverain d'Alsace, rendu l'an 1750. Il mourut le 6 avril 1790. Il avait épousé, le 12 août 1741, Christine-Caroline, morte le 30 mars 1774, fille de Chrétien, duc de Deux-Ponts. De ce mariage sont isssus :

1°. Louis VII, qui suit;

2°. Frédéric-Louis, né le 10 juin 1759, décédé sans enfants;

3°. Christian-Louis, né le 25 novembre 1763, ancien feld-maréchal d'empire;

4°. Caroline, née le 2 mars 1746, mariée, le 27 septembre 1768, à Frédéric-Louis-Guillaume-Chrétien, landgrave de Hesse-Hombourg;

5°. Frédérique-Louise, née le 16 octobre 1751, mariée, le 14 juillet 1769, à Frédéric-Guillaume I, roi de Prusse;

6°. Amélie-Frédérique, née le 20 juin 1754, mariée, le 15 juillet 1774, à Charles-Louis, prince héréditaire de Bade, mort le 15 décembre 1801;

7°. Louise, née le 30 janvier 1757, mariée, le 3 octobre 1775, à Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar.

LOUIS VII, PREMIER GRAND-DUC.

1790. Louis VII, né le 14 juin 1753, grand-duc de Hesse, perdit, par la révolution française, les possessions qu'il avait

en France. Par le recès de 1803, il céda la partie allemande de la seigneurie de Lichtenberg au margrave de Bade. Mais il en fut amplement indemnisé par l'acquisition de plusieurs bailliages du Palatinat et de l'électorat de Mayence, et par celle du duché de Westphalie. La confédération du Rhin, dans laquelle il fut compris, concourut de nouveau à l'agrandissement de ses états, ainsi que les traités qu'il fit subséquemment avec la France. Il prit alors (1806) le titre de *grand-duc*. Par suite des arrangements de 1815 et 1816, il perdit le duché de Westphalie; mais il obtint Mayence et un district considérable, entre la Moselle et le Rhin. Ce prince a épousé, le 19 février 1777, LOUISE-CAROLINE-HENRIETTE, fille de Georges, prince de Hesse-Darmstadt. De ce mariage sont issus :

1°. Louis, grand-duc héréditaire, né le 26 décembre 1777, marié, le 19 juin 1804, avec Wilhelmine-Louise, fille de Charles, prince héréditaire de Bade, dont deux princes :
   a. Louis, né le 9 juin 1806;
   b. Charles-Guillaume-Louis, né le 23 avril 1809;

2°. Louis-Georges-Charles-Frédéric-Ernest, né le 31 août 1780, a contracté, le 29 janvier 1804, un mariage morganatique avec Caroline Ottilie, née le 23 avril 1786, comtesse de Nidda, fille d'André Tœrœk de Szendrœ, gentilhomme hongrois. De ce mariage est née, le 11 novembre 1804 :
   Louise-Charlotte-Georgette-Vilhelmine, comtesse de Nidda;

3°. Frédéric-Auguste-Charles-Antoine, né le 14 mai 1788;

4°. Emile-Maximilien-Léopold-Auguste-Charles, né le 3 septembre 1790, lieutenant-général hessois.

Pour les événements relatifs à ces deux derniers règnes, on renvoie à la chronologie qui se trouve à la fin de cet ouvrage.

LANDGRAVES DE HESSE-RHINFELS,

OU DE ROTHENBOURG.

ERNEST.

1632. ERNEST, le plus jeune des enfants de Maurice, landgrave de Hesse-Cassel, et de Julienne de Nassau, né le 8 décembre 1623, eut pour sa part dans la succession de son père,

1°. la plus grande partie du bas comté de Catzenelenbogen, comme Rhinfels, Saint-Goar, Gewershausen; 2°. les bailliages de Reichenber et de Florstatt; 3°. Rothenbourg et ses dépendances dans la basse Hesse. Ayant épousé, le 1er. juillet 1647, MARIE-ELÉONORE, fille de Philippe-Reinhard, comte de Solms, il porta les armes contre l'empereur, et fut fait prisonnier à la bataille de Geisecke, par le général Lamboi. Ce malheur lui fut salutaire. Pendant sa détention, il prit sur la religion des sentiments différents de ceux dans lesquels il avait été élevé. Remis en liberté l'an 1652, il fit profession ouverte de la foi catholique avec sa femme, qu'il perdit au mois d'août 1689. Il se mésallia, l'année suivante, en épousant la fille d'un petit officier d'armée, nommée ERNESTINE, dont il n'eut point d'enfants. Son attachement pour l'empereur attira chez lui les armes des Français, qui vinrent assiéger Rhinfels sur la fin de l'an 1692. Mais la place fut si bien défendue par la garnison que Charles, landgrave de Hesse-Cassel, y avait mise à la prière d'Ernest, que le siége fut levé le 8 janvier de l'année suivante. Ernest mourut à Cologne, le 12 mai de la même année, laissant de son premier mariage Guillaume, qui suit, et Charles, auteur de la branche de Hesse-Wanfried, qui finit en la personne de Christian-Auguste, son second fils, mort, l'an 1755, sans postérité.

GUILLAUME.

1693. GUILLAUME, fils aîné du landgrave Ernest, eut, en lui succédant, un procès avec Charles, landgrave de Hesse-Cassel, au sujet de la ville de Rhinfels, dont celui-ci refusait de retirer ses troupes, quoique la cause qui avait engagé Ernest à lui remettre cette place eût cessé. L'affaire fut portée à la cour impériale, et y demeura indécise durant plusieurs années. Par le traité de paix conclu l'an 1713, à Utrecht, entre le roi de France et les Provinces-Unies, le monarque consentait que, dans le traité à faire avec l'empire, la forteresse de Rhinfels et la ville de Saint-Goar demeurassent avec leurs dépendances au landgrave de Hesse-Cassel, moyennant un équivalent raisonnable au prince de Hesse-Rhinfels, et à condition que la religion catholique, de la manière qu'elle s'y trouvait établie, serait exercée sans aucune altération. Mais l'empereur refusa de se conformer à cette disposition : il prétendit que Guillaume fût rétabli dans la possession de Rhinfels, et que Charles rappelât les troupes qu'il y entretenait. Le landgrave de Hesse-Cassel refusant d'obéir à l'empereur, on fut contraint d'en venir contre lui à la voie de l'exécution. Il en prévint les derniers effets par

un accommodement. Guillaume, tranquille possesseur de Rhinfels, professa la religion catholique jusqu'à sa mort, arrivée le 20 novembre 1725. De son mariage, contracté, l'an 1669, avec MARIE-ANNE, fille de Ferdinand-Charles, comte de Lœwenstein-Wertheim (morte le 16 octobre 1688), il laissa un fils, qui suit, et deux filles.

ERNEST-LEOPOLD.

1725. ERNEST-LÉOPOLD, fils du landgrave Guillaume, né le 25 juin 1684, lui succéda l'an 1725, et mourut le 25 septembre 1731, laissant d'ELÉONORE-MARIE-ANNE, fille de Maximilien-Charles, prince de Lœwenstein-Wertheim; qu'il avait épousée le 12 novembre 1704, deux fils qui lui succédèrent l'un après l'autre; Polymnie-Christine-Jeanne, mariée à Charles-Emmanuel, prince de Piémont, puis roi de Sardaigne; Eléonore-Philippine, femme de Jean-Chrétien, comte palatin du Rhin, prince de Sulzbach; Charlotte; mariée, le 23 juin 1728, à Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, morte le 14 juin 1740; Christine-Henriette, née le 11 novembre 1717, mariée, le 4 mai 1740, à Louis-Victor-Amédée-Joseph de Savoie, prince de Carignan.

JOSEPH.

1731. JOSEPH, né le 22 septembre 1705, successeur du landgrave Ernest-Léopold, son père, épousa, le 30 décembre 1725, CHRISTINE-ANNE-LOUISE, fille de Louis-Otton, prince de Salm. Il mourut en 1750, n'ayant eu qu'une fille, Anne-Marie-Victoire-Christine, née le 25 février 1728, mariée, le 11 décembre 1745, à Charles de Rohan, prince de Soubise, mort le 4 juillet 1787.

CONSTANTIN.

1750, CONSTANTIN, fils du landgrave Ernest-Léopold, né le 21 mai 1716, épousa, le 25 août 1745, MARIE-EVE DE STARHEMBERG, morte en 1773, et le landgrave, en 1778. De ce mariage sont issus :

1°. Charles-Emmanuel, dont l'article suit;
2°. Christian, né le 30 novembre 1750, mort en 1783;
3°. Charles-Constantin, né le 10 janvier 1752, général français, qui a figuré dans la révolution;
4°. Ernest, né le 28 septembre 1758, tué en 1784, à Teffis, en combattant contre les Perses;

5°. Clémentine-Frédérique-Ernestine, née le 5 juin 1747;
6°. Marie-Hedwige-Eléonore-Christine, née le 17 juin 1747, mariée, le 17 juillet 1766, à Jacques-Léopold, prince héréditaire, puis duc de Bouillon;
7°. Marie-Antoinette-Frédérique-Josephe, née le 31 mars 1753, chanoinesse de Thorn;
8°. Wilhelmine, née le 16 février 1755.

CHARLES-EMMANUEL.

1778. CHARLES-EMMANUEL, landgrave, né le 5 juin 1746, succéda à son père, le 30 décembre 1778, et mourut le 23 mars 1812. Il avait épousé, le premier septembre 1771, LÉOPOLDINE-ALDEGONDE, fille de François-Joseph, prince de Lichtenstein, née le 30 janvier 1754. De ce mariage sont issus:

1°. Victor-Amédée, dont l'article suit;
2°. Léopoldine-Clotilde, née le 12 septembre 1787, mariée, le 7 septembre 1811, à Charles, prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Bartenstein.

VICTOR-AMEDÉE.

1812. VICTOR-AMÉDÉE, landgrave, né le 2 septembre 1779, succéda à son père le 23 mars 1812. Il a épousé, 1°. le 10 août 1799, LEOPOLDINE-PHILIPPINE, fille de Philippe-Joseph, prince de Furstenberg, née le 10 avril 1781, morte le 7 juin 1806; 2°. le 10 septembre 1812, ELISABETH-ELÉONORE-CHARLOTTE, fille de Charles-Louis, prince de Hohenlohe-Langenbourg, née le 21 novembre 1790.

LANDGRAVES DE HESSE-HOMBOURG.

FRÉDÉRIC I.

1596. FRÉDÉRIC I, le plus jeune des fils de Georges le Pieux, landgrave de Hesse-Darmstadt, né le 5 mars 1585, eut pour son partage la ville de Hombourg, à trois lieues de Francfort, avec le bailliage dont elle était le chef-lieu. Il mourut le 9 mai 1638, laissant de MARGUERITE-ELISABETH, fille de Christophe, comte de Leinengen, qu'il avait épousée en 1622, Louis-Philippe, qui suit; Guillaume-Christophe, qui vient après; Georges-Christophe, mort sans postérité, le 11 août 1677; Frédéric, qui a continué la branche; et Anne-Marguerite, mariée, l'an 1650, à Philippe-Louis, duc de Holstein-Wisembourg.

LOUIS-PHILIPPE.

1638. Louis-Philippe, fils aîné de Frédéric I, né le 20 août 1623, succéda, l'an 1638, à son père dans le landgraviat de Hesse-Hombourg, et mourut sans enfants le 16 mars 1643.

GUILLAUME-CHRISTOPHE.

1643. Guillaume-Christophe, né le 16 novembre 1625, fut le successeur de Louis-Philippe, son frère, dans le landgraviat de Hesse-Hombourg, auquel il réunit la seigneurie de Bingenheim, dont il était déjà pourvu. Il épousa, 1°. le 21 avril 1650, Sophie-Eléonore, fille de Georges II, landgrave de Hesse-Darmstadt, morte le 7 octobre 1663; 2°. l'an 1665, Anne-Elisabeth, fille d'Auguste, duc de Saxe-Lawenbourg, avec laquelle il eut de grandes brouilleries qui aboutirent à une séparation. Il avait eu de son premier mariage, plusieurs enfants, auxquels il survécut, étant mort le 27 août 1681, sept ans avant sa seconde épouse, dont il n'eut point d'enfants.

FRÉDÉRIC II.

1681. Frédéric II, né le 30 mai 1633, recueillit la succession du landgrave Christophe, son frère. Les inclinations martiales qu'il avait apportées en naissant, ne lui avaient point permis de rester jusqu'alors dans l'oisiveté. Il s'était d'abord attaché au service de la Suède, et avait eu, l'an 1659, une jambe emportée d'un coup de canon au siége de Copenhague, entrepris par le roi Charles-Gustave. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, l'ayant depuis attiré auprès de lui, le fit gouverneur de Poméranie. L'an 1675, il se couvrit de gloire à la bataille de Fehrbellin, où les Suédois furent battus par les troupes de l'électeur. Après la mort de Guillaume-Christophe, son frère, la douairière de Darmstadt lui contesta, au nom de ses enfants, l'hérédité de Bingenheim. Mais on accommoda cette querelle au moyen d'une somme de cent mille écus, que donna Frédéric à cette princesse, par forme de dédommagement. Il mourut le 14 janvier 1708, après avoir été marié trois fois: 1°. le 12 mai 1661, avec Marguerite Brahé de Winzenburg, fille d'Abraham, comte de Winzenburg, chancelier de Suède, et veuve de Jean, comte d'Oxensticrn, grand-maréchal de Suède, morte sans enfants l'an 1669; 2°. l'an 1671, avec Louise-Elisabeth, fille de Jacques, duc de Curlande, decédée le 26 décembre 1690; 3°. le 17 avril 1692, avec Sophie-Sibylle, comtesse de Leiningen-Westerbourg, veuve

de Jean-Louis de Leiningen-Heidesheim. Du second lit, il laissa Frédéric-Jacques, qui suit; Casimir-Guillaume, mort le 8 octobre 1726. Il avait épousé, en 1721, Christine-Charlotte, fille de Guillaume-Maurice, comte de Solms-Braunfels, dont il eut Louis-Guillaume, qui viendra plus bas; et Ulrique-Eléonore, née le 31 mai 1726. Le landgrave Frédéric II eut encore plusieurs fils morts sans postérité, et plusieurs filles.

FRÉDÉRIC-JACQUES.

1708. Frédéric-Jacques, né le 19 mai 1673, hérita du landgraviat de Hesse-Hombourg par la mort de Frédéric, son père. Les Etats-Généraux, au service desquels il se mit, l'élevèrent au grade de lieutenant-général de cavalerie, dont il se montra digne par sa valeur et son habileté. Il mourut en 1746, ayant survécu aux huit enfants qu'il avait eus de ses deux femmes, Elisabeth-Dorothée, fille de Louis II, landgrave de Hesse-Darmstadt, qu'il avait épousée le 14 février 1700, morte le 9 septembre 1721; et Christine, fille de Frédéric Louis, comte de Nassau Otweiler, à laquelle il avait donné sa main le 7 octobre 1728.

LOUIS-GUILLAUME.

1746 Louis-Guillaume, né le 15 avril 1724, de Casimir-Guillaume, fils du landgrave Frédéric II, succéda au landgrave Frédéric-Jacques, son oncle. Il mourut en 1751, laissant de son épouse, Louise-Ulrique de Solms-Braunfels, un fils, Fréderic-Louis-Guillaume-Chrétien, qui suit.

FRÉDÉRIC-LOUIS.

1751. Frédéric-Louis, né le 30 janvier 1748, succéda, sous la tutelle de Louise-Ulrique, sa mère, au landgrave Frédéric-Charles-Guillaume, son père. Ce prince, par la confédération rhénane, perdit sa souveraineté. Mais au mois de juin 1815, il y fut réintégré, et obtint, en outre, la seigneurie de Meissenheim, sur la Lauter, avec un territoire de dix mille habitants. Le 17 juillet 1817, il entra dans la confédération germanique, avec une voix virile dans l'assemblée générale, et part à une voix curiale à la diète. Le landgrave Frédéric-Louis a épousé, le 27 septembre 1768, Caroline, fille de Louis VI, landgrave de Hesse-Darmstadt. De ce mariage sont issus :

1°. Frédéric-Louis, prince héréditaire, né le 30 juillet

1769, général au service de l'empereur d'Autriche, marié, le 7 avril 1818, à Elisabeth, fille de Georges III, roi de la Grande-Bretagne, née le 22 mai 1770;

2°. Louis-Guillaume, né le 29 août 1770, lieutenant-général au service de Prusse, marié le 2 août 1804, à Auguste-Amélie, fille de Frédéric-Auguste, duc de Nassau-Usingen, née le 30 décembre 1778; (séparés)

3°. Philippe-Auguste-Frédéric, né le 11 mars 1779, feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche. Il se distingua dans les campagnes de 1813, 1814 et 1815;

4°. Gustave-Adolphe-Frédéric, né le 17 février 1781, général-major autrichien;

5°. Ferdinand-Henri-Frédéric, né le 26 avril 1783, général-major autrichien;

6°. Léopold-Victor-Frédéric, né le 10 février 1787, décédé;

7°. Caroline-Louise, née le 26 août 1771, mariée, le 21 juillet 1791, à Louis, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, mort le 28 avril 1807;

8°. Louise-Ulrique, née le 26 octobre 1772, mariée, le 19 juin 1793, à Charles-Gunther de Schwarzbourg-Rudolstadt;

9°. Christine-Amélie, née le 29 juin 1774, mariée, le 12 juin 1792, à Frédéric, prince héréditaire d'Anhalt-Dessau, mort le 25 mai 1814;

10°. Auguste-Frédérique, née le 28 novembre 1776, mariée, le 3 mai 1818, à Frédéric-Louis, grand-duc héréditaire de Mecklenbourg-Schwerin;

11°. Amélie-Marie-Anne, née le 14 octobre 1785, mariée, le 12 janvier 1804, au prince Guillaume de Prusse, frère du roi.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES COMTES,

PUIS PRINCES DE WALDECK (*).

Le comté de Waldeck, situé entre l'évêché de Paderborn, la Hesse, l'archevêché de Mayence et le duché de Westphalie, s'étend sur six milles de longueur et cinq de largeur, et non pas sur seize lieues en tout sens, comme le marque le dictionnaire géographique portatif. La ville qui lui donna son nom, et dont le château est presque entièrement ruiné, n'est pas regardée comme sa capitale, mais Corbach, dont l'étendue, la population et le commerce sont plus considérables. La maison de Waldeck descend des comtes de Swalenberg, et se divisait autrefois en deux branches, celle de Wildungen et celle d'Eisenberg, qui fut élevée, en 1682, au rang des princes de l'empire, au banc desquels elle prit séance en 1686. Mais cette dignité s'éteignit dans la personne même de Frédéric qui en avait été revêtu et qui mourut sans postérité mâle en 1692. L'empereur la transmit néanmoins à Frédéric-Antoine-Ulric, de la ligne de Wildungen, qui en jouit encore, quoique les collatéraux soient restés au rang des comtes. Au comté de Waldeck sont annexés la seigneurie de Dedinghausen et le comté de Pyrmont, à la réserve de la petite ville de Lugde, qui appartient à l'évêque de Paderborn.

Sans remonter avec M. Falke (*Cod. tradit. Corbeiensium*) au-delà de Charlemagne, pour trouver les premiers comtes de

(*) Article dressé sur les mémoires de M. Ernst, chanoine régulier de l'abbaye de Rolduc, au duché de Limbourg.

Waldeck, nous n'en prendrons la liste qu'au milieu du onzième siècle, où l'on commence à la vérifier.

HENRI I.

Henri, nommé fils d'Hériman, était encore enfant, *puer*, en 1043. Avec l'âge, il accrut sa puissance; et on le voit qualifié comte et avoué de l'église de Paderborn en 1102 et 1105. (Falke, *Cod. tradit. Corbeiens.* p. 125.)

WIDEKIND I.

Widekind, nommé fils de Henri dans un acte de l'an 1113, et comte de Swalenberg dans un autre de l'an 1120, fonda, l'an 1128, le monastère de Marienmunster avec le consentement de Bernard, évêque de Paderborn, énoncé dans la charte de ce prélat, donnée à ce sujet le 25 août de la même année. Bernard y reconnaît formellement Widekind pour son proche parent : *Vir nobilis*, dit-il, *et catholicus nobis propinquâ consanguinitate conjunctus.* De sa femme, nommée Lutrude, Widekind laissa deux fils, Wolcwin et Widekind, avec une fille, mariée, 1°. à Adalbert, comte d'Everstein, mort avant l'an 1147; 2°. à Louis de Lare. (Schaten, *Annal. Paderborn. ad an.* 1128; Falke, *Cod. Trad. Corbeiens*, pag. 125-216.)

WOLCWIN.

Wolcwin, nommé comte de Swalenberg et avoué de Paderborn en divers actes des années 1137, 1142 et 1153, mourut en 1178. De sa femme Luitgarde, fille de Poffon, comte de Richenbach, il laissa Widekind, qui suit, Herman et Henri de Waldeck. (Falke, p. 221.)

WIDEKIND II.

Widekind, fils de Wolcwin, et son successeur au comté de Waldeck, s'avisa, l'an 1188, avec son frère Herman, de porter le ravage dans l'évêché de Paderborn. Mais ils furent repoussés et défaits par les soldats de l'évêque, qui s'emparèrent ensuite du château de Brobeck, où plusieurs des fuyards s'étaient retirés. Widekind, l'année suivante, étant près de partir pour la Terre-Sainte, voulut réparer les torts qu'il avait faits à l'église de Paderborn; et dans ce dessein, il lui engagea son avouerie de Paderborn pour la somme de trois cents marcs. Widekind mourut, dans ce voyage, sans laisser de postérité mâle.

HERMAN.

Herman, frère de Widekind et son successeur, s'étant rendu, l'an 1193, à Francfort avec Bernard, évêque de Paderborn, y renonça formellement à toute prétention sur l'avouerie de cette église : ce que l'empereur Henri VI confirma par un diplôme daté du 12 décembre de la même année. (Schaten, *Annal. Paderborn*, pag. 628.) Peu de tems après, Herman et Henri, son frère, reçurent de Gérard, évêque d'Osnabruck, l'investiture d'un fief de sa mouvance, par une charte où ils sont nommés *Fratres H et H de Walderge*. (Jung, *Cod. diplom. monum. pro Hist. Benthlemiensi*, n°. 10, pag. 27.) Herman, l'an 1198, fut présent au couronnement d'Otton IV, roi des Romains, dont il obtint un diplôme, où il porte simplement le nom d'Herman de Waldeck. M. Falke le regarde comme la souche des comtes de Waldeck qui vinrent dans la suite. M. Hann (*Collect. monum. vet.*, pag. 811) dit au contraire que c'est Henri, frère d'Herman; mais il brouille tellement les choses, qu'il n'y a aucun fond à faire sur son récit. M. Falke, qui parle d'après les chartes, donne à Herman trois fils, Wolcwin, dont il ne présente que le nom; Adolphe, qui suit, et Henri, prévôt de l'église de Paderborn, vivant encore l'an 1275.

ADOLPHE.

Adolphe, fils d'Herman, paraît en qualité de comte de Waldeck en 1230, 1237 et 1254 (Falke.) Il avait sur l'avouerie du monastère d'Ulegdorp des prétentions qui lui étaient contestées par Conrad de Hochstadt, archevêque de Cologne, et dont il fut obligé de se désister. (Kremer, *Acad. Beitræge*, tom. II, pag. 264.) Il fit la guerre ensuite avec Widekind, son fils, évêque d'Osnabruck, à l'abbaye de Corwei. Mais Engilbert, archevêque de Cologne, et l'évêque de Paderborn, s'étant rendus médiateurs, la paix se fit par un traité conclu le 21 juillet 1267. (Schaten, *Annal. Paderborn. ad hunc an.*) Adolphe termina ses jours l'année 1271 au plus tard. De sa femme Hélène, que M. Falke dit avoir été fille du comte d'Arnsberg, il laissa Adolphe, évêque de Liége en 1301 ; Godefroi, évêque de Minden ; Otton, qui suit; et Widekind, dont on vient de parler.

OTTON I.

Otton, fils d'Adolphe, semble lui avoir succédé en 1271. Il entra, l'an 1277, dans la confédération de plusieurs princes

contre Sifroid de Westerbourg, archevêque de Cologne. (Kremer, *Acad. Beitr.*, tom. III, pag. 150.) Il termina sa carrière l'an 1305. (Wenck, *Hist. de Hesse*, tom. I, pag. 385.) De sa femme SOPHIE, fille de Henri *l'Enfant*, landgrave de Hesse, vivante encore le 10 juillet 1306, il laissa Henri, qui suit; Godefroi, chanoine de Mayence; Adélaïde, mariée, en 1314, à Guillaume I, comte de Catzenelenbogen, morte en 1329, et d'autres enfants. (Wenck, *Hist. de Hesse*, pag. 385-413.)

HENRI II.

1305. HENRI, successeur d'Otton, son père, au comté de Waldeck, combattit, l'an 1308, avec d'autres princes pour Conrad de Berg, évêque instrus de Munster, contre Louis, évêque d'Osnabruck, qui avait pris le parti d'Otton, évêque légitime de Munster, supplanté par Conrad. La bataille qui se donna sur Hartfeld, fut avantageuse à la bonne cause, et fit repentir Henri d'avoir embrassé la mauvaise. (Erdman, *Chron. Osnabr. apud Meibom.*, t. II, p. 223.) Nous avons dit ci-dessus, d'après M. Mallet, que le comte Henri déclara la guerre au landgrave Otton, pour le château de Brandebourg qu'il répétait. (Mallet, *Hist. de Hesse*, t. I, p. 184.) Mais d'anciens monuments nous apprennent, au contraire, que, l'an 1312, Henri voyant Otton, son oncle, landgrave de Hesse, armé contre Albert II, duc de Brunswick, s'engagea de fournir au premier des troupes, et de faire un château vis-à-vis de Gudenberg, petite ville de la Hesse, appartenante au duc, pour l'empêcher de faire de là des courses en ce pays. (Kuchenbecker, *Analect. Hassiac.*, pag. 333.)

L'an 1322, une guerre qu'avait le comte Henri avec Henri de Wirnenbourg, archevêque de Cologne, fut terminée par la médiation de Louis, évêque de Munster. (Schaten, *Annal. Paderborn*, pag. 178.) Le comte de Waldeck reconnut ce service, l'an 1324, en marchant au secours du prélat contre le duc de Gueldre. Mais les soins pacifiques de l'évêque d'Utrecht réconcilièrent les deux partis au moment où ils étaient près d'en venir à une bataille. (*Ibid.*) Henri II cessa de vivre en 1334. Il avait épousé, suivant M. Falke (pag. 125), ADELAÏDE, de la maison de Clèves, dont il laissa Otton, qui suit; Thierri, prevôt de l'église de Munster; et Henri, prévôt de celle de Minden.

OTTON II.

1334. OTTON, fils aîné de Henri II, et comte de Waldeck après lui, entreprit, contre l'abbé de Corwei, une guerre que

des arbitres, choisis de part et d'autre, terminèrent au mois d'avril 1349, par un jugement qui condamna Otton à payer à l'abbé, trois cents marcs par forme de dédommagement. Otton, s'étant attaché à l'empereur Charles IV, lui rendit des services importants qui ne furent pas sans récompense. Par une lettre datée de Cologne, le 13 février 1349, Charles lui assigna une somme de seize cents marcs d'argent, avec promesse de le protéger contre ses ennemis. (Lunig, *Spicil.*, tom. II, pag. 1424.) On n'aperçoit plus de trace de son existence après l'an 1367. De MATHILDE de BRUNSWICK, sa femme, il laissa un fils, qui suit.

HENRI III.

1367 au plutôt. HENRI, dit *de Fer*, à cause de son armure, fils d'Otton II, paraît avoir été associé au gouvernement, par son père, dès l'an 1360. Nous le voyons en effet, cette année, faire le siège de Corbach, aujourd'hui la capitale du comté de Waldeck, et la contraindre de reconnaître sa juridiction. (Delderbeck, pag. 1246.) L'an 1374, il mena ses troupes, accompagné de l'évêque de Bamberg, au secours d'Adolphe de Nassau, évêque de Spire, et compétiteur de l'archevêché de Mayence. Mais il échoua dans cette entreprise. (*Hist. Landgr. Thuring. apud Pistor.*, tom. I, pag. 352.) M. Falke (pag. 126) le montre encore vivant en 1393. Il avait épousé, suivant Moréri, l'an 1370, ELISABETH DE BERG, dont il eut Henri, qui suit; Adolphe, tige de la ligne des comtes de Waldeck-Landau, qui finit dans son petit-fils; Otton, mort l'an 1495; et Gutte, mariée en 1393, à Bernard, comte de Lippe.

HENRI IV.

HENRI IV, successeur, après l'an 1393, du comte Henri III, son père, forma des prétentions sur le duché de Lunebourg, contre Frédéric, duc de Brunswick. Le voyant déterminé à lui résister, il le fit arrêter, le 5 juin 1400, avec Rodolfe, duc de Saxe, et d'autres princes, comme ils revenaient de la diète de Francfort, où le premier avait été désigné pour remplacer l'empereur Wenceslas, qu'on avait résolu de déposer. Dans cette surprise, qui eut lieu à Fritzlar, en Hesse, Frédéric fut tué en se défendant, et le duc de Saxe, avec d'autres, fait prisonnier. (Meibom., *Dissert. de Frederico duce de Brunswic. et Luneb. inter script. rer. German.*, tom. III, pag. 422.) Mais Henri eut la prudence de rendre la liberté à ses captifs, et de leur restituer ce qui leur avait été pris. Il se réconcilia, par ce moyen, avec le duc de Saxe et les princes des maisons de Thu-

ringe et d'Anhalt. Mais il ne put échapper au ressentiment de ceux de Brunswick, qui, pour venger la mort de leur frère, lui firent la guerre, ainsi qu'à l'archevêque de Mayence, Jean de Nassau, son protecteur, qu'ils soupçonnaient de complicité avec lui. Les hostilités finirent sans succès de part et d'autre, lorsque Robert, roi des Romains, eut rendu, *le samedi après la Purification* 1403, son arrêt par lequel il condamnait à l'exil les chevaliers Fréderic d'Hertingshausen et Cunzman de Falkenberg, qui, après le comte de Waldeck, avaient eu le plus de part à la mort du duc de Brunswick. (Meibom., *ibid.*, p. 424.) Le comte Henri, l'an 1420, *le vendredi après la Saint-Denis* (11 octobre), fit une alliance défensive avec Louis, landgrave de Hesse (Lunig, *Spicil.*, tom. II, pag. 1427); et pour l'attacher plus étroitement à ses intérêts, il lui engagea son comté, vers le carnaval de l'an 1426. Sa femme et son fils, à l'insu desquels cette convention avait été faite, en furent très-mécontents, ainsi que l'archevêque de Mayence, avec lequel Henri était en traité pour le même objet. Le prélat, ayant en vain offert au landgrave le remboursement de la somme qu'il avait délivrée au comte, prit les armes avec le fils de celui-çi et l'archevêque de Cologne, dont les forces réunies les rendirent maîtres du comté de Waldeck. De là ils entrèrent, vers la Saint-Michel 1426, dans la Hesse, où ils trouvèrent plus de résistance. Quelques princes tentèrent, sans succès, de réconcilier les parties belligérantes. Mais une victoire remportée sur l'archevêque de Mayence, fit ce que les négociations n'avaient pu opérer. Le comte de Waldeck consentit à rendre au prélat et au landgrave, l'argent qu'il avait reçu d'eux; après quoi, il demeura maître de disposer à son gré de son comté. (Windeck, *Hist. Sigismundi imper. apud Menken inter. script. rer. Germ.*, tom. I, pp. 1190, 1200 et 1202.) Le landgrave, après cela, remit, par acte du 27 janvier 1428, aux habitants de Waldeck, l'hommage qu'ils lui avaient prêté, comme à leur seigneur engagiste. (Lunig., *ibid.*, pag. 1428.) Mais, l'an 1431, le besoin d'argent le détermina, du consentement d'Otton, son neveu, comte de Waldeck-Landau, à mettre son comté dans la mouvance du landgrave de Hesse. (Imhoff et Lunig.) Le comte Henri n'existait plus au mois d'octobre 1438. C'est tout ce qu'on peut dire de plus précis sur le tems de sa mort. Il avait épousé, l'an 1398, MARGUERITE, fille de Waleran (et non pas de Jean), comte de Nassau-Wisbaden, vivante encore l'an 1426, dont il eut Volrath, qui suit; Henri, dont le fils, nommé comme lui, devint le mari d'Anastasie d'Isembourg, ou plutôt de Wied et de Runkel (ainsi Moréri se trompe en la disant femme de Henri IV.) Mathilde, abbesse

d'Herford, en 1407, était aussi fille de Henri IV et de Marguerite.

VOLRATH I.

Volrath, nommé par M. Falke, Walrave, né le 8 mars 1409, avait succédé, l'an 1438, à son père Henri IV, comme le prouvent des actes de 1444 et de 1473. Les villes de Waldeck ayant, par son ordre et celui de son frère, prêté hommage au landgrave, il leur assura sa protection et la conservation de leurs priviléges. (Rousset, *Supplém. au corps diplom.*, tom. I, part. 2, pag. 385.) Cette inféodation fut par la suite une source de contestations entre les comtes de Waldeck et les landgraves de Hesse, qui, par là, se prétendaient fondés à regarder ces comtes comme dépendants absolument d'eux. Un jugement du conseil aulique, rendu l'an 1549, pour assurer à la maison de Waldeck, les priviléges des comtes d'empire, ne mit pas fin à la querelle. Elle continua jusqu'au 3 avril 1647, qu'elle fut terminée par une transaction projetée dès le 2 avril 1635, et ratifiée ensuite, l'an 1648, par le traité de Westphalie. L'état des comtes d'empire, par cet accord, fut assuré aux comtes de Waldeck, dont la sujétion féodale envers la Hesse, demeura restreinte à quelques terrains. La mort de Wolrath I est rapportée à l'an 1474. De Barbe, son épouse, comtesse de Wertheim, il laissa Philippe, qui suit, et Elisabeth, femme d'Albert II, duc de Brunswick-Grubenhagen. A ces enfants, Moréri ajoute Frédéric, évêque de Munster, qui nous paraît un être chimérique.

PHILIPPE I.

1474. Philippe I, fils aîné du comte Volrath et son successeur, fut attaché à l'archiduc Maximilien, qu'il servit avec zèle et succès dans la guerre qu'il eut avec le duc de Clèves. Ce prince, pour récompense de ses services, lui assigna, le 16 octobre 1483, une rente annuelle de cent florins du Rhin. (Lunig, *Spicil. sæc.*, tom. II, pag. 1429.) La reconnaissance de Maximilien ne se borna point à ce don. Parvenu au trône impérial, il accorda en fief à Philippe toutes les mines et salines du comté de Waldeck. (*Ibid.*, pag. 1429.) Philippe mourut au plus tard en 1514. Il avait épousé Catherine, fille de Conon, comte de Solms-Laubach, dont il eut Philippe, qui suit; François, chanoine de Cologne, puis en 1530, évêque de Minden, ensuite, au mois de juin, évêque de Munster, et enfin évêque d'Osnabruck; et Georges, mort à Paris, on ne dit pas en quelle année.

PHILIPPE II.

Philippe II, né l'an 1487, est nommé comme nouveau comte de Waldeck dans le traité d'alliance conclu le 23 août 1514, entre Richard, archevêque de Trèves, et le landgrave de Hesse. Il y est dit que, dans le cas où il s'éleverait quelques dificultés entre les parties contractantes, il serait choisi pour un des arbitres. (De Hontheim, *Hist. diplom. Trevir.*, tom. II, pag. 597.) Le comte Philippe disparaît en 1538. Il avait épousé, 1°. Adélaïde, fille d'Otton, comte de Hoya, et non de Hoyen; 2°. Anne, fille de Jean III, duc de Clèves. Du premier lit, il eut Volrath, Otton, bailli de Steinfort, et Elisabeth, mariée, en 1525, à Jean de Melun, vicomte de Gand. Du second, sortirent Philippe, chanoine de Mayence; François, mort en 1580; Jean, surnommé Pie, dont la postérité finit en 1597; et trois filles.

VOLRATH II, OTTON, PHILIPPE III, FRANÇOIS ET JEAN.

Ces cinq frères, par l'intervention de François, leur oncle, évêque de Munster, de Minden et d'Osnabruck, et de Philippe, landgrave de Hesse, firent, le 19 novembre 1538, un pacte de succesion en vertu duquel le comté de Waldeck fut divisé en deux portions, dont la première fut le partage des deux aînés, Wolrath et Otton; et le second devint le lot des trois autres, issus du second lit, auxquels les deux premiers furent de plus obligés de faire une pension de cinq cents florins, à raison du douaire d'Anne, leur mère, qui leur était affecté. (Dumont, *Corps diplom.*, tom. IV, part. 2, pag. 183.) Volrath fut un des présidents du colloque (et non de la diète) de Ratisbonne, en 1546 et non 1547. L'intérêt du Luthéranisme qu'il avait embrassé, le fit entrer dans la ligue de Smalkalde; mais bientôt il s'en retira, et, le 18 juillet 1547, il fit sa paix avec l'empereur, auquel, par un réversal du 21 juin de l'année suivante, il promit de se comporter en tout, dans la suite, envers lui, comme le doit un fidèle vassal. (Lunig, *Spicil. sæcul.*, tom. II, pag. 1430.) Les comtes Philippe III et Jean, son frere eurent depuis querelle ensemble, au sujet des successions paternelle et maternelle. Le landgrave de Hesse s'étant rendu médiateur entre eux, Philippe renonça, le 6 décembre 1557, à toutes ses prétentions, moyennant une somme de douze mille écus. (Dumont, *Corps dipl.*, tom. V, part. 1, pag. 166.) Le comte Jean étant mort sans enfants, l'an 1568, François, son frère,

par les soins du landgrave de Hesse, et du duc de Clèves, prit des arrangements, le 29 juin, avec sa veuve, pour une somme d'argent qu'il répétait. (Dumont, *ibid.*, pag. 168.) Les états de Waldeck prêtèrent serment, la même année, au landgrave Maurice, comme à leur suzerain. (Lunig, *part. Special. continut.*, tom. III, pag. 376.) Le comte Volrath II mourut le 15 avril 1578, laissant de sa femme ANASTASIE, fille de Henri, comte de Schwarzenbourg, Josias, qui suit; Volrath, né l'an 1562, mort en 1587; Catherine, femme de Frédéric, comte de Hoya; Gutte, femme de Henri, seigneur de Plauen; et Anastasie-Catherine, mariée, en 1586, à Wolfgang, comte de Lœwenstein-Wertheim, morte en 1620.

JOSIAS.

1578. JOSIAS, né le 8 mars 1554, succéda au comte Volrath II, son père, et mourut l'an 1588, laissant de MARIE, son épouse, fille d'Albert, comte de Barby, Christian, qui suit, et Volrath, tige de la branche de Waldeck-Wildungen, qui finit le 9 novembre 1692, dans la personne de son fils puîné, Georges-Frédéric, célèbre par ses belles actions, qui lui méritèrent, en 1682, le titre de prince de l'empire. Les états-généraux, au service desquels il était entré dès l'an 1665, l'avaient nommé lieutenant-général de leurs armées, et lui avaient donné le gouvernement d'Utrecht. Il avait ensuite commandé les armées de l'empereur Léopold, qui, l'an 1685, le créa grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en Poméranie.

CHRISTIAN.

1588. CHRISTIAN, né le 27 décembre 1585, successeur de Josias, son père, au comté de Waldeck, mourut en 1638, laissant de sa femme ELISABETH, fille de Jean, comte de Nassau-Dillenbourg, Philippe, qui suit; Jean, mort sans enfants, l'an 1668; Sophie-Julienne, alliée, en 1634, à Herman, landgrave de Hesse; et cinq autres filles.

PHILIPPE IV.

1638. PHILIPPE, fils du comte Christian, et son successeur, né l'an 1613, fut tué, l'an 1645, au combat de Tabor. D'ANNE-CATHERINE DE SAYN, sa femme, il laissa Christian-Louis, qui suit; Josias, qui, après plusieurs belles actions, conduisit les troupes auxiliaires des ducs de Brunswick-Lunebourg en Candie, où il mourut, le 8 août 1669, d'une blessure qu'il avait reçue le 16 juillet précédent; et d'autres enfants.

CHRISTIAN - LOUIS.

1645. CHRISTIAN-LOUIS, né le 29 juin 1635, termina, l'an 1647, par une transaction passée avec le landgrave de Hesse, la contestation qui régnait depuis long-tems entre les deux maisons, touchant la mouvance de Waldeck. (*Voyez ci dessus* Volrath I.) L'année suivante, Christian Louis réunit à son comté celui de Pyrmont, en vertu de la disposition testamentaire de Jean-Louis, dernier comte de Gleichen, faite en faveur des comtes Christian et Volrath de Waldeck. Ferdinand, évêque de Paderborn, prélat célèbre par ses talents et ses vertus, réclama cette succession comme un fief ouvert à son église; et, ayant pris les armes, il se rendit maître de Pyrmont après un siége vigoureusement poussé. Mais les Suédois remirent les comtes de Waldeck en jouissance de ce comté, qui leur fut assuré par la paix de Westphalie. Les évêques de Paderborn persistèrent néanmoins dans leur opposition, qui fut enfin levée, l'an 1668, par un traité qui assurait à leur église le comté litigieux à l'extinction des mâles de Waldeck. (Imhoff, *aliique.*) Christian-Louis introduisit dans sa maison, l'an 1695, le droit de primogéniture; ce qui fut confirmé par un décret impérial du 22 août 1697. (Lunig, *Spicil. secul.*, tom. II, p. 1893.) Ses talents militaires lui méritèrent dans les armées de l'empereur le grade de général-feld-maréchal. Il mourut le 21 décembre 1706, après avoir épousé, 1°. ANNE-ELISABETH DE RAPPOLSTEIN, morte en 1676; 2°. JEANNE DE NASSAU-IDSTEIN. L'aîné des enfants sortis de ces deux mariages, au nombre de vingt-cinq, fut le comte qui suit.

FRÉDÉRIC-ANTOINE-ULRIC.

1706. FRÉDÉRIC-ANTOINE-ULRIC, né le 27 novembre 1676, fut le successeur du comte Christian-Louis, son père. S'étant attaché à l'empereur Charles VI, il fut élevé, par un rescrit de ce prince, du 6 janvier 1712, à la dignité de prince de l'empire. Mais il ne publia cette promotion qu'au mois de décembre 1717, et ce ne fut que le 19 septembre 1719 qu'il fut introduit dans le collége des princes séculiers du cercle du haut Rhin. Nous voyons même qu'à la diète de l'empire les princes de Waldeck ne siégèrent que parmi les comtes. Frédéric-Antoine-Ulric mourut le 1er. janvier 1728, laissant de LOUISE, son épouse, fille de Chrétien, duc de Birkenfeld, un grand nombre d'enfants, dont les principaux sont Chrétien-Philippe et Charles-Auguste, qui suivent, et Louise, mariée à Fréderic-Bernard, comte de Deux-Ponts-Birkenfeld.

CHRÉTIEN-PHILIPPE.

1728. CHRÉTIEN-PHILIPPE, né le 13 octobre 1701, succéda, dans le mois de janvier 1728, à Frédéric-Antoine-Ulric, son père, et le suivit quatre mois après au tombeau, sans laisser de postérité.

CHARLES-AUGUSTE-FRÉDÉRIC.

1728. CHARLES-AUGUSTE-FRÉDÉRIC, né le 24 septembre 1704, fut le successeur de Chrétien-Philippe, son frère, après avoir été capitaine au service du roi de Prusse. Étant passé depuis à celui de l'empereur, il devint feld-maréchal de ses armées et propriétaire d'un régiment d'infanterie. En 1747, il commanda aux Pays-Bas en qualité de général des Hollandais. S'étant retiré depuis en son comté, il y mourut le 29 août 1763. CHRISTINE ou CHRETIENNE, fille de Chrétien III, duc de Deux-Ponts, qu'il avait épousée l'an 1741, le fit père de:

1°. Charles-Auguste-Frédéric, dont l'article suit;
2°. Christian-Auguste, né le 6 décembre 1744, décédé sans enfants;
3°. Georges, qui succéda à Frédéric;
4°. Louis, né le 16 décembre 1752, décédé;
5°. Louise, née le 29 janvier 1750, mariée, le 23 avril 1775, à Frédéric-Auguste, duc de Nassau-Usingen.

FRÉDÉRIC.

1763. FRÉDÉRIC, né le 25 octobre 1743, prit les rênes du gouvernement en 1766. Il obtint, en 1803, une voix virile à la diète et entra, le 18 avril 1807, dans la confédération rhénane. Il mourut en 1812, sans avoir été marié. Georges, son frère, lui succéda.

GEORGES.

1812. GEORGES, prince de Waldeck, né le 6 mai 1747, mourut le 9 septembre 1813. Il avait épousé, le 12 septembre 1784, ALBERTINE-CAROLINE-AUGUSTE, fille d'Auguste, prince de Schwarzbourg-Sondershausen, née le 1 février 1768. De ce mariage sont issus:

1°. Georges-Frédéric-Henri, qui suit;
2°. Frédéric-Louis-Hubert, né le 3 novembre 1790;
3°. Jean-Louis, né le 24 septembre 1794;
4°. Wolrad-Georges-Charles, né le 23 avril 1798;

5°. Charles, né le 12 avril 1803;
6°. Hermann, né le 10 septembre 1809;
7°. Christine-Frédérique-Auguste, née le 23 mars 1787;
8°. Ida-Caroline-Louise, née le 26 septembre 1796, mariée, le 23 juin 1816, à Guillaume, prince de Lippe-Schaumbourg;
9°. Caroline-Françoise-Mathilde, née le 10 avril 1801, abbesse de Schaken.

GEORGES-FRÉDÉRIC-HENRI.

1813. GEORGES-FRÉDÉRIC-HENRI, né le 20 septembre 1789, succéda à son père le 9 septembre 1813.

Le prince de Waldeck est aujourd'hui membre de la confédération germanique, et occupe à la diète la dernière place avant les villes, en participant à la seizième voix curiale. Dans l'assemblée générale, il précède les maisons de Reuss et de Lippe.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES COMTES,

DUCS, PUIS ROIS DE WURTEMBERG.

Le duché de Wurtemberg, compris au duché de Suabe, est un composé de plusieurs comtés et seigneuries, acquis, ou par mariages ou par achat, ou par droit de conquête. Ses bornes sont, au nord, l'évêché de Spire, le palatinat du Rhin, le comté de Hohenlohe, les territoires des villes impériales de Halle et d'Heilbron, l'archevêché de Mayence et quelques domaines du territoire de l'ordre Teutonique; au levant, les comtés de Limbourg et de Hohenlohe, les territoires des villes impériales de Gemund, Halle et Ulm, les seigneuries de Rechberg et Wiesensteig, la prévôté d'Elwangen et le comté d'Oeting; au sud-est, les domaines de la maison d'Autriche; au midi, les mêmes, avec les terres de Furstenberg, le Zollern et le Brisgaw; au couchant, la principauté de Furstenberg, celle de Strasbourg, le margraviat de Bade, dont il est séparé par la forêt Noire. La rivière la plus considérable est le Necker (*Nicer*, *Nicrus*), qui du midi au septentrion, traverse presque le milieu du duché, et reçoit la plus grande partie des petites rivières du pays, dont les plus remarquables sont le Rems, l'Ens, le Nagold et le Kocher. Son etendue, du midi au nord, et de l'orient au couchant, est d'environ seize milles, non compris les parties détachées de sa pointe méridionale, ni la seigneurie de Heindenheim, qui est pareillement séparée du reste. Ce duché comprend soixante et dix villes, tant grandes que petites, et environ douze cents, tant bourgs que bourgades, villages et hameaux. C'est sans contredit l'une des plus fertiles et des plus agréables contrées de l'Alle-

magne. Il abonde en blé, vin, fruits et bestiaux; et enfin tout ce qui est indispensable pour les premiers besoins, ou qui sert aux agréments et aux commodités de la vie. Les habitants s'attachent beaucoup à l'agriculture, et l'industrie, encouragée par la sagesse des souverains, va chaque année en augmentant; et de là vient que la population est très-considérable, à proportion de l'étendue du pays. Réunie à celle de Montbéliard et des seigneuries qui y sont attachées, elle va au-delà de six cent mille âmes.

Le duc de Wurtemberg exerce la justice sans appel, en matière criminelle; et pour le civil, il est en possession du privilége *de non appellando*. Son duché est un fief masculin de l'empire. A la diète de Ratisbonne, il a deux voix dans le collège des princes, l'une comme duc de Wurtemberg, l'autre en qualité de comte-princier de Montbéliard. Dans sa qualité de duc de Wurtemberg, il doit être compté parmi les anciennes augustes maisons, dont le droit d'alternative a été fixé par des traités de 1640 et de 1740. Dans le cercle de Suabe il exerce, en commun avec l'évêque de Constance, le droit de convoquer les membres du cercle; et en particulier, il est revêtu de la dignité de directeur du cercle, dans les diètes duquel il a deux voix; l'une comme duc de Wurtemberg, l'autre comme seigneur de Fussingue. Sa part au comté de Limbourg, nouvellement acquise, lui vaut le titre de membre du cercle de Franconie.

Son autorité est restreinte par celle des états du pays, sans le consentement desquels il ne peut faire aucune loi ni établir de nouvelles impositions. Ces états, depuis la séparation de la noblesse, consistent en quatorze prélats ou abbés, et en soixante et dix villes et bailliages.

Tous les ans, un nombre fixe des députés des états du pays s'assemble deux fois, avec le consentement du duc, pour régler les affaires ordinaires et les tailles du pays. Mais, dans les affaires d'une plus grande importance, le duc convoque extraordinairement une assemblée générale de tous les députés des états du pays, et ne les congédie qu'après avoir tout arrangé par une délibération commune.

La religion dominante du pays est celle de la confession d'Augsbourg; et quoique le duc Charles-Alexandre ait embrassé la religion catholique, il a garanti aux états, par des déclarations solennelles des années 1729, 1732 et 1733, qu'aucun changement ne serait fait dans la constitution religieuse de tout le duché; que, dans toutes les églises et écoles de sa dépendance, on n'enseignerait que la religion luthérienne, et qu'il n'exercerait ni ne ferait exercer dans tout le pays aucun acte du

culte catholique, excepté dans la chapelle de la cour. Le duc Charles renouvela et confirma cette déclaration en 1744 et 1759. Pour l'avancement des sciences, il y a deux universités dans le duché, l'une à Tubinge, fondée en 1477, et l'autre à Stuttgard. Celle-ci, dans ses commencements, avait la forme d'un institut d'éducation militaire, établi en 1770 par le duc Charles. Cinq ans après, cet institut fut transféré (l'an 1775) d'un château isolé, solitude où il avait reçu sa première éducation, à Stuttgard, et y acquit par degrés, en peu de tems, par des succès brillants et la culture des sciences et des arts la plus étendue, une si grande réputation et une telle consistance, que l'empereur Joseph II, qui l'honora de sa présence, lui accorda, en 1781, le titre et tous les droits d'une université d'Allemagne. Outre cela, il y a un grand gymnase à Stuttgard, et cinquante-deux écoles répandues dans les différentes villes du pays, où l'on enseigne différentes langues. Parmi les établissements qui ont pour objet l'éducation particulière, on doit remarquer les quatre monastères protestants et le séminaire théologique attaché à l'université de Tubinge. C'est dans ces quatre séminaires, subordonnés tous à celui de Tubinge, que l'on forme par degrés, depuis l'âge de quinze ans, jusqu'à l'âge de vingt-quatre, les jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique. Leur nombre monte à deux-cent cinquante; c'est aux frais du pays qu'ils sont élevés; et après avoir acquis les qualités relatives à leur état, ils sont appelés successivement à remplir les différentes charges ecclésiastiques. (Breyer, *Jus public. Wirtemb.*)

Le duché tire son nom de l'ancien château de Wurtemberg, situé en Suabe, dans le bailliage de Canstadt, entre les villes de Canstadt et d'Eslingen. Ce château a été la résidence des comtes de Wurtemberg, jusqu'en 1320, que le comte Eberhard l'établit à Stuttgard; et quoique le duc Eberhard-Louis l'ait transféré, en 1727, à Louisbourg, son successeur, Charles-Alexandre, la rétablit de nouveau, l'an 1733, à Stuttgard qui est aujourd'hui l'une des plus belles villes de l'Allemagne, par son château que le duc Charles a commencé l'an 1746, et par les embellissements que ce prince ajouta chaque année à la ville. L'origine des comtes de Wurtemberg se perd dans l'obscurité des tems. Quelques modernes prétendent la faire descendre des anciens rois de France, et soutiennent que le roi Clovis, époux de Clotilde, conféra, vers l'an 500, à un certain Emerich, son parent, à titre de dynastie ou de baronnie, les châteaux de Wurtemberg et de Beutelspach, avec les terres voisines; que cet Emerich eut un fils, nommé comme lui, possesseur du château de Wurtemberg, et maire du palais

sous le roi Dagobert, etc. Ces prétendus Emerichs, ainsi que la postérité qu'on leur donne, sont autant d'êtres fabuleux, qui n'ont de fondement que dans l'imagination extravagante de quelques chroniqueurs. D'autres, aussi mal fondés, font descendre les comtes de Wurtemberg d'un prétendu Albert, qui vivait, disent-ils, en 752, et avait épousé une comtesse de Ferrette.

Dépourvus totalement de témoignages authentiques de l'histoire, pour éclaircir la naissance de la maison de Wurtemberg, nous sommes obligés de descendre au treizième siècle pour avoir une suite non interrompue de ses comtes, et de commencer par :

ULRIC I.

Ulric et son frère Hartman étaient neveux, par leur mère, du comte Hartman de Grœningen, qui, l'an 1243, vendit à l'empereur Fréderic II un comté dans l'Albégau pour le prix de trois mille deux cents marcs d'argent, sous la condition que, sa mort arrivant avant l'échéance du paiement, l'argent serait remis à ses neveux, les comtes de Wurtemberg. Ceux-ci étaient donc les héritiers du comte Hartman de Grœningue, qui, par conséquent, n'avait point d'enfants. Ils devinrent les chefs de deux branches differentes de la maison de Wurtemberg; et dans le partage qu'ils firent de leurs domaines, Ulric eut le château de Wurtemberg dont il se disait comte dans sa signature, et Hartman eut le château de Grœningen, dont il se qualifiait aussi comte en signant, *comes Hartmannus senior de Groeningen.* Peut-être n'emploie-t-il ici le terme de *senior* que pour se distinguer d'un fils de même nom que lui. Quoi qu'il en soit, il conserva les armes de la famille de Wurtemberg, qui étaient trois bois de cerf. Il mourut dans la prison d'Asperg, où, vaincu dans un combat, il avait été renfermé. Ses descendants ne furent guère plus que lui favorisés du sort. Obligés de vendre leur terre de Grœningen, ils se retirèrent dans la haute Suabe, à Landau dont ils se qualifièrent *comtes;* titre que l'extrême pauvreté où ils se trouvèrent réduits, les obligea ensuite de quitter pour se contenter de celui de *seigneurs.* Cette branche, sans avoir pu se relever, s'éteignit au dix-septième siècle.

Il n'en fut pas de même de celle d'Ulric. Ce fut un grand guerrier qui eut continuellement les armes à la main ; ce qui le rendit formidable non-seulement aux villes et aux seigneurs de son voisinage, mais à l'empire même. Sa vie, selon Trithême, fut un enchaînement de succès et de triomphes. Les villes et les bailliages de Stuttgard, de Constadt, de Vaiblingen, de Lem-

berg, une partie des bailliages de Schorndorf et Goeppingen, constituèrent le gros de son comté tel qu'il était alors, et dont le château de Wurtemberg, où il résidait et qu'il prit soin d'agrandir, formait comme le centre. Attaché d'abord à l'empereur Frédéric II, il prit ensuite le parti de Henri Raspon, qui lui promit de nouveaux fiefs. Richard de Cornouailles, qui prit ensuite le titre de roi des Romains, travailla de même à mettre Ulric dans ses intérêts, et lui confirma, l'an 1260, la possession des fiefs que les rois Guillaume de Hollande et Raspon lui avaient accordés. Ulric avait acquis, en 1251, de l'évêque de Constance, la ville de Wittlingen pour onze cents marcs d'argent. Il ne la garda pas long-tems et l'échangea, l'an 1255, avec Henri de Hurn et de Furstenberg, pour la moitié du comté d'Urach. Henri, devenu, l'an 1260, par la mort de Berthold, son frère, possesseur de l'autre moitié, la vendit, en 1265, pour trois mille cent marcs d'argent à Ulric II et à Eberhard, son frère.

La mort d'Albert, comte de Dillingen, ayant fait vaquer la charge de grand-maréchal du duché de Suabe, l'advocatie de la ville d'Ulm et l'advogtie de Pürs, Conradin, fils du roi Conrad, transporta ses titres, l'an 1259, à Ulric I; ce qui n'empêcha pas celui ci de reconnaître pour empereur Richard de Cornouailles, qu'il vint saluer à Worms au mois d'août 1260. Non content de lui confirmer les fiefs de l'empire qu'il possédait, Richard lui promit une somme de mille marcs d'argent, pour sûreté de laquelle il lui engagea la ville impériale d'Eslingen. Le 20 février 1265 fut le terme de ses jours. Il avait épousé, 1°. MATHILDE D'OCHTENSTEIN, morte en couches l'an 1255; 2°. AGNÈS, fille de Boleslas, duc de Lignitz, en Silésie, décédée le 13 mars 1265. Ulric fut surnommé *au gros pouce*, parce qu'il avait ce doigt de la main plus gros qu'il n'est d'ordinaire. Il fut enterré, ainsi que sa seconde femme, dans l'église collégiale de Stuttgard. De sa première femme, il eut Ulric et Eberhard, qui suivent. La seconde le fit père de Luitgarde, femme d'Albert de Lœwensten, rappelée, avec son mari, dans des actes de 1288 et de 1302; de Mathilde, alliée à Frédéric, comte de Treshindingen; et d'Agnès, femme de Louis, comte d'Oetingen.

ULRIC II ET EBERHARD I.

1265. ULRIC II et EBERHARD I, son frère, furent les successeurs d'Ulric, leur père, au comté de Wurtemberg. Le premier n'est connu que par quelques chartes. Il est rappelé avec son frère dans des actes de 1270 et 1273, donnés par Egloff

de Stenstingen : *Ulricus Eberhardus fratres comites de Wurtemberg*. Ils donnèrent ensemble, en 1278, une charte à l'évêque de Constance pour certains droits qu'il répétait sur eux. (*Archiv. de l'évêché de Constance.*) Depuis ce tems, Ulric disparaît dans l'histoire. Mais les actions éclatantes d'Éberhard, dont nous allons raconter les principales, lui valurent le surnom d'*Illustre;* ce qui, dans le style du tems, se prenait en bonne et mauvaise part. S'étant joint aux margraves de Bade, il avait profité de la longue vacance de l'empire pour envahir, dans la Suabe, l'Alsace, la Franconie et le palatinat du Rhin, les terres impériales, et celles dont les seigneurs étaient morts sans laisser d'héritiers capables de défendre ce qu'ils leur avaient transmis. Mais l'empereur Rodolphe, se voyant affermi sur le trône, prit les armes, en 1276, pour les contraindre de rendre ce qu'ils avaient usurpé, tant sur l'empire que sur les princes, leurs voisins, et en vint à bout, avec l'aide du comte palatin, son gendre. (Struv., *Corp. Hist. Germ.*, page 610.) Ennemi du repos, il s'engagea dans de nouvelles querelles avec les villes de Suabe. L'empereur, sur les plaintes qu'elles lui portèrent, déclara la guerre, en 1284, au comte de Wurtemberg, et vint, avec une puissante armée, ravager son pays. Eberhard, n'osant se mesurer avec lui dans une bataille rangée, alla se renfermer dans sa ville de Stuttgard, où Rodolphe ne tarda pas à venir l'assiéger. Craignant d'être forcé dans cette place, Eberhard en sortit pour venir se jeter aux pieds de l'empereur, et obtint grâce, en se remettant à sa discrétion. Le traité par lequel ils se réconcilièrent fut conclu le jour de saint Martin 1286, et confirmé, l'année suivante, par un autre plus détaillé. Ce fut l'archevêque de Mayence qui négocia la paix entre eux; en quoi il réussit d'autant plus facilement, que l'empereur et le comte étaient parents, comme le prouve un diplôme du premier, daté de l'an 1284, où le second est appelé *nobilis Eberhardus comes, avunculus noster dilectus*. La parenté, ou plutôt l'affinité de Rodolphe et d'Eberhard, consistait en ce que Cunégonde de Habsbourg, sœur de Rodolphe, avait épousé Otton d'Ochstenstein, frère de Mathilde, mère d'Éberhard.

Eberhard, *Dei gratiâ comes de Wurtemberg*, fut choisi pour avoué, l'an 1291, par les religieux de l'abbaye de Melck, et, la même année, par ceux de Madelberg. Après la mort de Rodolphe, il se déclara pour Albert, fils de ce prince, qui prétendait lui succéder à l'empire; et lorsqu'Adolphe de Nassau, compétiteur d'Albert, vint, l'an 1293, à Eslingen, tous les comtes et seigneurs de Suabe, à l'exception d'Éberhard, se présentèrent pour lui rendre hommage. Mais on voit que, peu de tems après, ce comte reconnut Adolphe, comme le

prouvent, 1°. sa signature apposée à un diplôme de ce prince, donné en faveur de l'abbaye d'Hirsange, au mois de mars 1293 (v. st.); 2°. l'honneur que fit l'épouse d'Adolphe à la comtesse ADÉLAÏDE DE WERDENBERG, femme d'Eberhard, de tenir un de ses enfants sur les fonts de baptême.

Eberhard, devenu veuf, épousa en secondes noces ERMENGARDE, fille de Rodolfe I, marquis de Bade; témoin un acte de l'an 1297, où ils passèrent accord avec les héritiers d'Hesson, marquis de Bade, touchant la succession et la dot d'Ermengarde : *Eberhardus comes de Wirtemberg et Irmengardis ejus comitis collectanea quondam illustris Rudolfi filia.*

La soumission d'Eberhard envers l'empereur Adolphe n'était pas assez sincère, pour être à l'épreuve des revers que ce prince essuya. L'an 1298, il l'abandonna pour se tourner du côté d'Albert, son rival, auquel il vint offrir ses services à Strasbourg, avec les comtes de Fribourg, de Deux-Ponts et d'Hohenlohe, et les seigneurs de Lichtenberg et d'Ochstenstein. Pour récompense de son zèle, Albert, après qu'Adolphe eut été tué, l'an 1298, dans une bataille, lui céda, par son diplôme du 19 novembre de la même année, le bourg de Remss et la ville de Neu-Waiblingen, qui, depuis l'accommodement fait avec Rodolphe, étaient entre les mains du chef de l'empire, comme des gages des sentiments pacifiques du comte. Eberhard, la même année, ou la suivante, fut de plus gratifié par Albert de la charge de landgvogt, sur une partie considérable des villes impériales de Suabe. Il acquit, l'an 1308, le comté d'Asperg, d'Ulric, qui en était possesseur, et non des comtes palatins de Tubinge, avec la moitié de Calw, des comtes de Schelklingen.

L'empereur Albert étant mort l'an 1308, on fit quelque mouvement çà et là pour mettre Eberhard au rang de ceux qui briguaient la couronne impériale. Mais Henri de Luxembourg ayant prévalu, le fit citer à la diète de Spire, pour répondre au plaintes formées contre lui par les villes de Suabe. Eberhard, s'y étant rendu bien escorté, refuse fièrement de satisfaire aux griefs allégués contre lui, et quitte ensuite l'assemblée, se moquant des prières et des menaces de l'empereur. Choqué de cette bravade, ainsi que toute l'assemblée, Henri prit la résolution de lui faire la guerre, et mit Conrad de Weinsberg à la tête de l'armée impériale, à laquelle se joignirent les villes de Suabe, confédérées contre Eberhard. Etant entrée, l'an 1311, dans le Wurtemberg, cette armée y met tout à feu et à sang. Eberhard, n'osant commettre sa fortune au risque d'une bataille, fait fortifier ses places, dont les historiens comptent jusqu'à quatre-vingts. Elles ne mirent

pas le pays à l'abri des incursions ennemies, et Conrad de Weinsberg, aidé par les habitants d'Eslingen, en détruisit la plupart. De ce nombre fut le château de Wurtemberg, qui fut pris et rasé. On brisa même et on dispersa les tombeaux des anciens comtes de Wurtemberg, dans la collégiale de Beutelspach. Tout le pays fut bientôt au pouvoir de l'ennemi, à l'exception des villes et forteresses d'Urach, de Neiffra, de Séebourg et de Wittlingen, qui se défendirent. Eberhard se tenait cependant renfermé dans son château d'Asperg, près du Necre ou Necker, que sa situation rendait presque imprenable; mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il se rendit auprès de son beau frère, le marquis de Bade, à Besigheim, où l'on dit qu'il resta caché dans une tour jusqu'au 24 août 1313, époque de la mort de l'empereur Henri VII. Cet événement rétablit les affaires du comte de Wurtemberg. Les places qu'il avait perdues revinrent bientôt à son obéissance, tant par la force de ses armes que par l'affection de ses sujets, qui, à son approche, lui ouvrirent, pour la plupart, les portes de leurs villes.

Après la double élection, qui suivit la mort de Henri VII, Eberhard embrassa le parti de Frédéric d'Autriche. Il fit, l'an 1315, une perte qui lui fut très-sensible: ce fut celle du prince Ulric, son fils, qui, de son mariage avec Irmengarde, comtesse de Hohenberg, laissa un fils de même nom que lui, avec une fille, Agnès, née en 1294, et mariée, en premières noces, vers l'an 1318, à Ulric, comte de Helfenstein, puis, étant devenue veuve, remariée, en 1326, à Conrad de Schlusselberg, après la mort duquel elle se retira auprès de son fils unique, le comte de Helfenstein, où elle mourut dans un âge très-avancé. Elle a sa sépulture à Blaubeuren. Ulric, frère d'Agnès et petit-fils d'Eberhard, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint chanoine, puis prévôt de Saint-Gui de Spire, de Sindelfingen et de Halle. Ce fut à lui que Guillaume et Jean d'Asperg vendirent, en 1340, leur ville et château de Beilstein. Il mourut le 23 août 1348.

Le comte Eberhard acquit, l'an 1317, de Conrad et Louis, ducs de Teck, la ville de Rosenfeld avec les châteaux et villages qui en dépendaient. L'an 1321, du consentement du pape Jean XXII, auprès duquel il se rendit à Avignon, et de Rodolfe, évêque de Constance, il transféra l'église collégiale de Beutelspach à Stuttgard, et y ajouta six chanoines avec autant de vicaires.

L'anticésar Frédéric ayant été fait prisonnier, le 28 septembre 1322, à la bataille de Muhldorf, le comte Eberhard, qui jusqu'alors avait été du nombre de ses partisans, l'aban-

donna et reconnut son antagoniste, Louis de Bavière. Il n'y perdit rien. Louis, par reconnaissance, confirma tous les engagements que Frédéric et Léopold, son frère, avaient pris avec le comte de Wurtemberg au nom de l'empire. D'anciennes querelles, au sujet de la dot qui fut assignée à sa femme, sur le château de Reichenberg et jamais payée, le portèrent, l'an 1325, à faire le siége de cette place, qui appartenait au margrave de Bade. Mais ayant échoué dans cette entreprise, le chagrin qu'il en conçut lui causa une maladie dont il mourut, à Stutgard, le 5 juin de la même année.

Les filles d'Eberhard et d'Ermengarde sont : Agnès, mariée, en 1317, à Henri, comte de Werdenberg ; Adélaïde, dite aussi Mathilde, alliée à Craffton, comte de Hohenlohe; Irmengarde, mariée, en 1319, à Rodolfe, comte de Hohenberg ; et Marguerite, femme d'Eitel-Frédéric, comte de Zollern. (Sattler, *Hist. des comtes de Wurtemb.*, tome I.)

ULRIC III.

1325. ULRIC III, petit-fils d'Eberhard, fut son successeur au comté de Wurtemberg. Il avait acquis, l'an 1324, des deux frères Walter et Burchard de Horbourg, la terre et seigneurie de ce nom, avec le château de Bilstein, la ville de Reichenwager, les château et ville de Zellenberg, avec leurs appartenances en Alsace, pour quatre mille quatre cents marcs d'argent, l'usufruit réservé aux vendeurs pendant leur vie. Ulric ne prit possession de cette acquisition qu'en 1328, après un nouvel acte de vente auquel s'opposa l'évêque de Strasbourg, parce qu'une partie de la seigneurie relevait de son église. Un accommodement termina, l'année suivante, la contestation.

Ulric fut en faveur auprès de l'empereur Louis de Bavière, qui lui confirma, l'an 1330, toutes les concessions qu'il avait faites à son père, et le nomma en même tems landvogt d'Alsace. Mais, l'année suivante, il lui retira cette advogtie pour la donner à Rodolfe, comte de Hohenberg. Il n'en fut pas de même de l'advogtie de Suabe, dont on voit qu'Ulric prenait encore le titre en 1336. Conrad de Schlusselbourg, époux d'Agnès de Wurtemberg, se voyant sans enfants, vendit, cette même année, à Ulric la ville et le château de Grœningen avec leurs dépendances ; et l'empereur, en confirmant cette vente, décora Ulric de la dignité de porte-étendard ou guidon de l'empire, qu'il avait attachée, l'an 1322, à la seigneurie de Grœningen, lorsqu'il en avait investi Conrad de Schlusselbourg.

Louis de Bavière s'étant pourvu par un décret contre l'interdit dont le pape Jean XXII avait frappé ses terres, Ulric fit

publier ce décret à Reutlingen et dans toutes les autres villes impériales de Suabe ; ce qui irrita le pontife au point qu'il fulmina, l'an 1341 (1) des censures contre Ulric. Celui-ci avait assisté, l'an 1339, à une assemblée que les seigneurs de Lorraine tinrent à Metz. Il y donna dans un tournoi plusieurs marques de son adresse et de sa valeur. Mais, en s'en retournant, il fut arrêté sur la route, près de Benfeld, par un seigneur de Vinstingen, qui, l'ayant fait prisonnier, ne le relâcha, dit-on, qu'après avoir tiré de lui une rançon de cent mille marcs d'argent. Ulric à ses domaines ajouta, l'an 1342, la ville et le château de Tubinge, que les comtes de Golzon et Guillaume, qui en étaient propriétaires, lui vendirent avec l'advogtie du monastère de Bebenhausen. (Senckerb., *Select.*, tome II, page 235.) Il acquit, outre cela, l'advogtie des monastères de Herrenalb et de Denkendorf. Il acheta de plus les comtés d'Aichelberg et de Vaingen et les villes de Winnenden, de Guglingen et de Beilstein.

Ulric termina ses jours, le 11 juillet 1344, d'une manière funeste, ayant été tué en Alsace par un gentilhomme du pays, qui l'avait surpris avec sa femme. De SOPHIE, son épouse, comtesse de Pfirth, il laissa deux fils, qui suivent, et une fille, Catherine, qui épousa Ulric, comte de Helfenstein. (Sattler, *Hist. des comtes de Wurtemb.*, tome I.)

EBERHARD II ET ULRIC IV.

1344. EBERHARD et ULRIC, son frère, attachés à l'usage ancien de leur maison, gouvernèrent en commun le comté de Wurtemberg après la mort d'Ulric III, leur père. Le caractère des deux frères formait un parfait contraste. L'aîné, ne respirant que la guerre, s'attira le surnom de *Querelleur*, ou de *Contentieux*, par les combats qu'il livra souvent sans cause à ses voisins. Ulric, ami de la paix, évita tout ce qui pouvait la troubler, et abandonna la partie principale du gouvernement à son frère. Mais à la fin, entraîné par les conseils de sa femme CATHERINE DE HELFENBERG, il demanda le partage du pays. Cependant Eberhard, soutenu par l'empereur Charles IV, l'obligea de se désister de sa demande. L'empereur Louis de Bavière étant mort l'an 1347, Charles IV, son successeur, confirma les deux

---

(1) Il y a ici erreur dans la date, ou dans le nom du pape qui fulmina les censures. Jean XXII mourut le 4 décembre 1334 : si la date de 1341 est bonne, on doit rapporter la bulle à Benoît XII, successeur de Jean.

frères dans les fiefs et dignités dont ils étaient revêtus, et les gratifia de 70,000 florins, pour avoir été des premiers à le reconnaître. Eberhard, à la faveur de son titre de landvogt, se regardant comme souverain de la Suabe, voulut exiger des villes impériales de ce duché des sommes considérables, et, sur leur refus, il prit les armes pour emporter de force ce qu'il ne pouvait obtenir de gré. S'étant toutes réunies, après un échec que celle d'Ulm essuya, elles portèrent leurs plaintes de cette tyrannie à Charles IV, et ne le firent pas en vain. Ce prince, alors affermi sur le trône impérial, parla en maître, et somma Eberhard de se démettre de son advogtie, qu'il transféra à Robert (et non Robin), comte palatin du Rhin. Le comte de Wurtemberg, loin d'obéir, fit un traité secret avec la maison d'Autriche pour se maintenir. Mais après diverses hostilités exercées entre lui et les villes de Suabe, il fut contraint de leur accorder la paix, et de se réconcilier avec l'empereur, en renonçant à l'advogtie, et en cédant à l'empire la ville d'Alen, qui lui avait été engagée par les comtes d'Oëttingen. Ce fut en 1360 que cette réconciliation se fit. Elle fut sincère de part et d'autre. L'empereur rendit au comte son advogtie, et le soutint de toute son autorité dans une querelle qu'il eut avec la noblesse du pays, qui voulait se soustraire à sa domination. Eberhard obtint de plus deux prérogatives singulières : la première fut que ses causes, celles de ses officiers et de ses sujets, ne pourraient être évoquées devant des juridictions étrangères; la seconde, que la fille unique d'Eberhard serait habile à succéder dans tous les fiefs à l'extinction des descendants mâles. En échange, Eberhard abandonna à l'empereur, comme roi de Bohême, toute suzeraineté sur les villes et bourgs de Neuwembourg (et non pas Nuremberg), de Beilstein, de Botwar et d'Eversberg.

L'empereur ayant mis la ville d'Eslingen au ban de l'empire, pour quelque sujet de mécontentement qu'elle lui avait donné, chargea le comte de Wurtemberg de l'exécution de cet arrêt. Eberhard assiégea la place, dont il se rendit maître, condamna les habitants à une forte amende envers l'empereur, et tira d'eux outre cela une somme considérable pour les frais de son expédition. Ce succès l'enhardit à étendre ses contributions sur d'autres villes, même impériales, du cercle de Suabe, qu'il fit plier à ses volontés sous le poids de ses armes victorieuses. L'empereur, avec lequel il partageait le produit de ces exactions, l'appuyait de son autorité. Mais ce qui mit le comble à l'indignation publique, ce fut la licence que prenait le chef de l'empire d'aliéner à prix d'argent les villes qui relevaient immédiatement de sa couronne. Celles de Suabe, indignées de voir qu'on les vendait comme du bétail sans leur consentement,

formèrent entre elles, l'an 1376, au nombre de seize, pour la défense de leur liberté, une ligue à laquelle accédèrent bientôt quatorze autres villes. (Crantz., *Saxon.*, l. 10, c. 3; Struv., *Corp. Hist. German.*, p. 745.) L'empereur s'étant mis en marche pour les réduire, échoua devant la ville d'Ulm dont il entreprit le siége. (*Chron. Elwang. ad an.* 1376.) Les armes du comte Eberhard, qui vint les attaquer après la retraite de l'empereur, n'eurent pas un meilleur succès. Leur ayant livré bataille, le 14 mai 1377, près de Reutlingue, il fut mis en déroute avec perte de plusieurs seigneurs de son parti; et son fils Ulric, qui l'accompagnait, ne put éviter le même sort que par la fuite. (*Chron. Elwang.*, *ibid.*) Wenceslas ayant succédé, l'an 1378, à Charles IV, son père, dans l'empire, prit le parti des villes pour avoir leur appui contre les princes qui lui étaient opposés. Celles qu'Eberhard avait opprimées étaient toujours en état de guerre avec lui, et faisaient de tems en tems des excursions dans le Wurtemberg. Mais Eberhard s'en vengea par une victoire signalée qu'il remporta sur elles, le 23 août 1388, près de Weil; victoire, néanmoins, qui lui coûta des larmes par la perte qu'il fit de son fils Ulric dans l'action. C'était le seul enfant mâle qu'il eut de sa femme ELISABETH DE HENNEBERG. Ulric était marié avec Elisabeth, fille de l'empereur Louis de Bavière, dont il laissa un fils, qui viendra ci-après, et une fille, Sophie, sur laquelle Marie, duchesse-douairière de Lorraine, jeta les yeux pour la faire épouser au duc Jean I, son fils. (Le mariage fut contracté par les députés de Marie, l'an 1353, à Bade; mais il ne s'accomplit qu'en 1361, attendu le bas âge du duc.) Le comte Eberhard termina ses jours le 16 mars 1392, après avoir augmenté les domaines de sa maison d'un grand nombre de terres, dont les principales sont Gundelfingue, que le mariage d'Elisabeth de Bavière avait apporté à son fils Ulric; Hohenstauffen, qu'il racheta des seigneurs de Riethein, à qui la maison d'Autriche l'avait engagé; les comtés d'Achalm et de Pfullingen; les villes de Boltringen, de Sindelfingen et la forêt de Schoenberg. (Sattler., tome I.)

EBERHARD III.

1392. EBERHARD III, petit-fils d'Eberhard II par Ulric son père, fut surnommé LE PACIFIQUE ou LE DOUX (*Mitis*), pour le distinguer de son aïeul, et LE VIEUX, pour ne pas le confondre avec son fils. La noblesse de Wurtemberg prit pour faiblesse les actes de désintéressement et d'équité par où il débuta. Dans ce préjugé, elle renouvela les efforts qu'elle avait faits sous Eberhard *le Querelleur*, pour se soustraire à la domination

du comte, et se rendre immédiate envers l'empire. Le comte, indigne de ce soulèvement, ne tarda pas à la détromper sur le jugement qu'elle portait de lui. Ayant pris les armes pour se faire obéir, il marcha vers le château de Heimsheim, où les principaux des rebelles s'étaient retranchés, emporta la place, et fit prisonniers tous ceux qui la défendaient. Cet acte de vigueur apprit aux mutins à le respecter, et assura la tranquillité de ses états pour la suite de son règne. Eberhard fut un des comtes les plus puissants de la haute Allemagne. Sa cour, l'une des plus brillantes, était fréquentée par les évêques de Constance et d'Augsbourg, le prévôt d'Elwangen, les ducs de Teck et d'Ursslingen, le margrave de Hochberg, huit comtes, cinq barons et près de soixante et dix gentilshommes, et peuplée d'un grand nombre d'officiers et de conseillers. Après la déposition de Wenceslas, roi des Romains, il fut un des concurrents pour la dignité impériale en 1400, et l'un des principaux membres de la ligue formée contre Robert, successeur de Wenceslas. Il assista, l'an 1414, au concile de Constance. Mais, dans les principes d'économie, il s'éloigna du système de ses prédécesseurs. Il fit peu d'acquisitions, et hypothéqua plusieurs de ses terres. Ce comte mourut le 16 mai 1417, pleuré de ses sujets, qu'il gouvernait en père, et regretté de ses voisins, dont il était le conciliateur dans les difficultés qui s'élevaient entre eux. Il avait épousé, 1°. l'an 1380, ANTOINETTE, fille de Bernabo Visconti, seigneur de Milan, morte en 1405; 2°. ELISABETH, fille de Jean II, burgrave de Nuremberg, décédée en 1430. Du premier lit sortit Eberhard, qui suit, et du second vint Elisabeth, alliée, en 1430, à Jean, comte de Werdenberg, puis à Albert *le Pieux*, duc de Bavière. (Sattler, t. II.)

EBERHARD IV.

1417. EBERHARD IV, dit LE JEUNE, né le 23 août 1388, le même jour qu'Ulric, son aïeul, fut tué au combat de Weil (Imhoff, p. 231), succéda au comte Eberhard, son père, dans le Wurtemberg. Il y joignit le comté de Montbéliard, qu'il avait déjà par son mariage avec HENRIETTE, petite-fille, par Henri, son père, d'Etienne, comte de Montbéliard et de Montfaucon. (Voyez *les comtes de Montbéliard*, tome II, page 553.) De cette alliance sortirent deux fils, Louis et Ulric, qui suivent, avec une fille, Anne, mariée, l'an 1420, à Philippe de Catzenellenbogen, morte le 16 avril 1471. Eberhard, père de ces enfants, ne régna que deux ans, et mourut le 2 juillet 1419.

LOUIS I ET ULRIC V.

1419. LOUIS I et ULRIC V, fils d'Eberhard IV, lui succédèrent en bas âge, sous la tutelle de Henriette, leur mère, qui s'acquit une estime universelle par la prudence et la sagesse qu'elle fit paraître dans l'exercice de cet emploi. Parvenus à l'âge de majorité, les deux frères, pour la première fois, contre l'usage dominant jusqu'àlors dans la famille, partagèrent entre eux, le 23 janvier 1442, les états de leurs père et mère. La portion qui échut à Louis fut la plus grande partie du haut Wurtemberg, avec le comté de Montbéliard. Louis, né l'an 1409, avait hérité du caractère pacifique de son aïeul, avec un grand fonds de religion. Le lieu de sa résidence fut le château d'Aurach. Il augmenta ses domaines par l'acquisition de la ville de Blaubeuren, qui lui fut vendue par Conrad de Holfenstein, avec les châteaux de Gernhausen, Ruck et Blanenstein, l'advogtie sur le monastère de Blaubeuren, et treize villages, pour la somme de quarante mille florins. Il ne prit aucune part à la guerre des villes impériales, où fut enveloppé son frère. La chartreuse de Guterstein fut son ouvrage, ainsi que la collégiale de Heremberg. Sa mort arriva le 23 septembre 1450. De MATHILDE, fille de Louis *le Barbu*, électeur palatin, qu'il avait épousée en 1434, il laissa deux fils, Louis (II) et Eberhard (V), qui suivent; avec deux filles, Mathilde, alliée, en 1451, à Louis II, landgrave de Hesse, et Elisabeth, qui épousa, 1°. l'an 1453, Jean, comte de Nassau-Saarbruck, 2°. Henri, comte de Stolberg. Les fils du comte Louis, étant encore mineurs à la mort de leur père, demeurèrent sous la tutelle de leur oncle paternel, le comte ULRIC V. Mais, excités par leur oncle maternel Frédéric, électeur palatin, ils eurent beaucoup de querelles avec Ulric; et de là vint que, dans une diète tenue à Lemberg en 1457, on appela pour la première fois, outre les prélats et la noblesse, les députés des villes et de l'état de la bourgeoisie, pour prendre part au gouvernement. C'est ainsi qu'on posa les fondements des prérogatives du tiers-état. LOUIS II mourut sans héritiers en 1457, et son frère Eberhard eut dans la suite le bonheur, comme on le verra bientôt, de réunir dans sa main tout le Wurtemberg et d'en devenir le premier duc. (Sattler, *Hist. de Wurtemb.*, t. II.) Mais reprenons d'abord ce qui concerne Ulric V, frère de Louis I.

ULRIC V, né l'an 1410, après avoir partagé le Wurtemberg avec Louis, son frère, choisit le château de Stutgard pour le lieu de sa résidence. Il captiva tellement les cœurs de ses sujets, qu'ils

le surnommèrent unanimement LE BIEN-AIMÉ. Voulant augmenter, d'après l'exemple de son frère et de ses ancêtres, la portion de son héritage par des acquisitions, il acheta la seigneurie de Heidenheim avec d'autres bourgs et villages. Mais le défaut d'économie et les dépenses que lui occasionèrent différentes guerres qu'il eut à soutenir, l'obligèrent à revendre le tout. Il n'avait pas les mêmes sentiments pacifiques que son frère ; car il se laissa engager, l'an 1449, par son ami le margrave, Albert de Brandebourg, dans une guerre funeste avec les villes impériales. Mais la guerre qui lui fit le plus de tort, fut celle qu'il entreprit, de concert avec ce margrave et d'autres princes, à l'instigation de l'empereur Frédéric III, contre les princes qu'il avait mis au ban de l'empire, savoir, Frédéric *le Victorieux*, électeur palatin, et Louis, duc de Bavière-Landshut. Dans celle-ci, l'an 1462, il fut défait et pris par l'électeur palatin près de Seckenheim, avec Charles, margrave de Bade, et Georges de Bade, évêque de Metz. Sa prison fut d'une année, et pour en sortir, il fut contraint de payer cent mille florins, et de céder la ville de Marbach (et non de Marbourg), à l'électeur palatin, comme à son nouveau suzerain, sans parler d'autres concessions onéreuses. Ce fut alors qu'il commença à tourner ses dispositions vers la paix et à suivre de meilleurs principes d'économie. Mais la prodigalité de ses fils répandit de l'amertume sur les dernières années de sa vie qu'il termina l'an 1482. Il avait épousé, 1°. l'an 1440, MARGUERITE, fille d'Adolfe II, duc de Clèves, et veuve de Guillaume, duc de Bavière, morte en 1443; 2°. l'an 1445, ÉLISABETH, fille de Henri *le Riche*, duc de Bavière-Landshut, décédée en 1451; 3°. MARGUERITE, fille d'Amédée VIII, duc de Savoie, et veuve de Louis IV, électeur palatin, morte en 1480. Outre plusieurs filles qu'il eut de ces trois mariages, le second lui donna deux fils, Eberhard, qui viendra ci-après, et Henri, qui, destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, pour éviter un partage, obtint la coadjutorerie de l'archevêché de Mayence. Mais la conduite imprudente qu'il tint dans cette place l'en ayant fait déchoir, il quitta le clergé pour rentrer dans l'état politique, et demanda le partage dans les domaines de sa maison. Eberhard *le Barbu*, son cousin, lui remit par accommodement fait à Urach, l'an 1473, le comté de Montbéliard avec les seigneuries de Franche-Comté et d'Alsace. Ses domaines étant devenus l'objet de la cupidité de Charles, duc de Bourgogne, ce prince, après l'avoir fait prisonnier en 1475, vint se présenter devant Montbéliard, dont il fit le siége. La résistance qu'il éprouva dans cette expédition, le détermina à faire amener Henri sur une montagne vis-à-vis du château. L'ayant fait coucher sur un tapis de ve-

jours noir, il annonçait par là aux assiégés qu'il allait le faire décapiter s'ils ne se rendaient. Cet appareil, qui fut répété plusieurs fois, n'ébranla point la fidélité du commandant de la place. Le duc, voyant que ce stratagême ne lui réussissait point, lève le siège. Mais la posture où il avait mis le comte Henri fit une telle impression sur l'esprit de celui-ci, qu'il en eut l'esprit affaibli le reste de ses jours. Ayant recouvré sa liberté, il céda la souveraineté de Montbéliard à son frère, et ne se réserva que les seigneuries d'Alsace, avec une pension. Mais de nouveaux écarts de sa raison déterminèrent Eberhard *le Barbu* à le renfermer, en 1490, au château d'Urach, où il mourut en 1519. Heureusement la tige de la famille de Wurtemberg fut conservée par ses fils; car les deux Eberhard, dont l'un était son cousin, l'autre son frère, moururent, comme on le verra, sans héritiers. ELISABETH, sa première épouse, fille de Simon, comte de Buttel, lui donna Ulric, qui viendra ci-après; et d'ÈVE, fille de Jean, comte de Salm, sa seconde femme, il eut Georges, qui fut comte de Montbéliard, avec une fille, Marie, femme, dit-on, de Henri *le Jeune*, duc de Brunswick-Lunebourg. (Sattler, *Histoire de Wurtemb.* tom. II et III.)

LOUIS II.

1450. LOUIS II, né, l'an 1439, de Louis I, et de Mathilde, succéda, l'an 1450, dans le Wurtemberg à son père, et mourut, l'an 1457, sans avoir été marié.

EBERHARD V, DIT LE BARBU, PREMIER DUC DE WURTEMBERG.

1457. EBERHARD V, second fils de Louis I, né le 2 décembre 1445, succéda au comte Louis II, son frère, à l'âge de 12 ans, sous la tutelle d'Ulric le Bien-Aimé, son oncle, et la surveillance de Jean Nauclerus, son précepteur, l'un des plus savants hommes de la Suabe. Mais ses officiers nobles lui ayant corrompu le cœur, il secoua par force le joug de la tutelle, l'an 1459, sans avoir fait aucun progrès dans les lettres, et passa les premières années de sa jeunesse dans toutes sortes d'extravagances. Des réflexions néanmoins, occasionées par les infirmités où ses excès l'avaient jeté, le ramenèrent de bonne heure à des sentiments plus raisonnables. Il entreprit, l'an 1468, un pèlerinage en Palestine, et fit deux voyages en Italie, où il lia connaissance avec les hommes les plus estimés de ce pays, et principalement avec Laurent de Médicis. BARBE, fille de Louis de Gonzague, marquis de Mantoue, qu'il épousa, femme aussi prudente que ver-

tueuse, contribua beaucoup à la réforme de sa conduite. Elle le rendit le protecteur des lettres, qu'elle cultivait elle-même avec un grand succès, et l'engagea à prendre sous sa sauve-garde le célèbre Reuchlin, persécuté par les théologiens de Cologne. Ce fut par les avis de cette respectable épouse qu'il fonda, l'an 1477 (et non 1482), l'université de Tubinge. Il avait pris quelques années auparavant, de concert avec elle, les intérêts d'Ulric, son oncle, contre les prétentions injustes de Henri, son fils, et prêté les mains, en 1473, à la convention d'Urach, en vertu de laquelle le comté de Montbéliard, appartenant à Eberhard, fut cédé à Henri. Après la mort d'Ulric, Eberhard *le Jeune*, autre cousin de notre comte, lui abandonna tout ce qui lui appartenait dans le Wurtemberg, par le traité de Minzingen, fait en 1482, avec le consentement de l'empereur et des états du pays. C'est dans cet acte que l'indivisibilité du pays et le droit de primogéniture furent établis pour la première fois, comme des lois fondamentales de la famille et du Wurtemberg.

La prudence du comte Eberhard, sa puissance et sa fidelité constante à ses engagements, lui valurent l'amitié des empereurs Frédéric III et Maximilien I, aussi bien que l'estime de ses coétats. Il fut l'un des principaux membres de la ligue de Suabe, formée en 1488. L'empereur Maximilien, tenant sa première diète, en 1495, à Worms, l'eleva, sans qu'il en eût fait la demande, à la dignité ducale, et en même tems confirma toutes les conventions et prérogatives de sa maison, ajoutant néanmoins qu'en cas d'extinction de la postérité mâle, le duché serait dévolu à l'empire. Mais Eberhard ne jouit pas long-tems du nouveau titre qu'il avait acquis, étant mort le 25 février de l'année suivante 1496, à Tubinge, pleuré de ses sujets qui l'aimaient comme leur père, et regretté de l'empereur lui-même. Les deux enfants qu'il avait eus de son mariage étant morts au berceau, la branche d'Urach finit en lui. (Sattler, tom. III et IV.)

EBERHARD VI, DIT LE JEUNE.

1496. EBERHARD, fils aîné du comte Ulric V, né l'an 1447, remplaça le comte Eberhard *le Barbu*, son cousin, dans le duché de Wurtemberg. Ayant passé sa jeunesse à la cour magnifique de *Philippe le Bon*, duc de Bourgogne, il en rapporta un vif penchant pour la prodigalité, avec un grand dégoût pour toutes les occupations sérieuses; ce qui empoisonna, comme on l'a dit, les dernières années de son père. Lorsqu'après la mort de ce prince il lui eut succédé dans ses domaines, il prit un tel éloignement pour les affaires du gouvernement, qu'il

fit, en 1482, une convention à Minzingen, par laquelle il fit cession à son cousin Eberhard *le Barbu*, de sa portion entière, en se contentant d'une pension, et se réservant le droit d'obtenir le gouvernement après la mort de ce même Eberhard. Les choses restèrent en cet état, quelques peines qu'Eberhard *le Jeune* se fût données, pour annuler un traité dont il n'avait pas tardé à se repentir. Les traités suivants, conclus à Stuttgard en 1485, à Francfort en 1489, et à Eslingen en 1492, sans toucher au fond essentiel de la convention de Minzingen, ne faisaient que modifier certains points accessoires. Enfin la mort d'Eberhard *le Barbu*, qui ne laissait point d'héritier, le fit entrer, comme son légitime successeur, dans la pleine jouissance du duché de Wurtemberg. Mais l'imprudence de son gouvernement contrariait tellement toutes les conventions, la constitution et les vrais intérêts du pays, que ses officiers eux-mêmes, encouragés par tous ses autres sujets, lui refusèrent, en 1498, l'obéissance, et portèrent leurs griefs à l'empereur Maximilien I. Ce prince, les trouvant bien fondés, obligea le duc, par le traité de Horb, en 1498, à se démettre du gouvernement et à le céder à son neveu, qui suit, quoiqu'encore mineur. Eberhard voulut ensuite revenir contre ce traité, mais ce fut en vain. S'étant retiré chez Philippe, électeur palatin, il mourut dans le mépris, l'an 1504, au château de Lindenfels, sans laisser aucun fruit de son mariage avec ÉLISABETH, fille d'Albert, électeur de Brandebourg, dont il vécut presque toujours éloigné.

ULRIC VI.

1498. ULRIC, fils aîné du comte Henri, que son imbécillité avait fait renfermer à Urach, succéda au duc Eberhard *le Jeune* après sa déposition. Né le 8 février 1487, il n'avait que douze ans lorsqu'il parvint au duché. Pour le conduire dans son adolescence, on lui forma un conseil composé de douze personnes tirées des trois états du pays, dont le gouverneur était à leur tête. A peine eut-il atteint l'âge de seize ans, que l'empereur Maximilien le déclara majeur, en 1503, contre l'usage et les conventions, qui demandaient un âge plus avancé pour la majorité. Il avait tellement captivé la bienveillance de l'empereur par la vivacité de son esprit et ses autres belles qualités, qu'il lui fit épouser sa nièce Sabine, fille d'Albert *le Sage*, duc de Bavière. L'an 1504, il se vit enveloppé dans la guerre que Maximilien venait de déclarer à l'électeur palatin et à son fils Robert, pour soutenir les droits du duc Albert, son beau-père, sur l'héritage de la ligne bavaroise de Landshut. Ulric remplit les intentions de l'empereur si parfaitement, que, dans une seule

campagne, il emporta le riche couvent de Maulbronn, les villes de Neustadt sur le Kocher, de Weinsberg, de Gérolsheim et le comté de Lœwenstein. Ces conquêtes lui restèrent par le traité de paix conclu l'année suivante, à l'exception du comté de Lœwenstein, qu'il rendit aux comtes de ce nom. Outre cela, il déclara la petite ville de Marbach feudataire de l'électeur palatin ; et son beau-père, Albert *le Sage*, pour le dédommager des frais de la guerre, lui donna la seigneurie considérable de Heidenheim, avec l'advogtie sur les trois couvents d'Anhausen, de Kœnigsbronn et de Herbrechtingen. Mais ce bonheur extraordinaire gâta le caractère du jeune duc, qui n'était pas encore formé : il prit du goût pour le faste et la dépense, et abusa, pour le satisfaire, de son autorité. Mais il ne le fit pas impunément : ses sujets, irrités des impôts dont il les surchargeait, commencèrent à murmurer, et les paysans, qui en supportaient le plus grand poids, excitèrent une révolte. On tint à Tubinge une assemblée des états, où, le 8 juillet 1516, on obligea le duc de souscrire à une convention dont l'empereur lui-même se rendit garant, et en vertu de laquelle ses sujets se chargèrent du paiement de ses dettes en échange des priviléges importants qu'ils obtinrent. C'est ce traité qui a été pris pour base de toutes les conventions suivantes entre les ducs et leurs sujets. Ulric se brouilla, vers le même tems, avec son épouse, et il y eut du tort, à ce qu'on prétend, de part et d'autre. La duchesse, s'étant retirée dans sa famille en Bavière, inspira à cette maison puissante et à l'empereur la plus grande animosité contre son époux. Ulric se fit une autre affaire qui eut de fâcheuses suites. Ayant soupçonné d'un commerce illégitime avec sa femme un de ses courtisans, nommé Jean de Hutten, il le tua de sa propre main. Cette violence ne manqua pas d'exciter contre lui le ressentiment de toute la famille de Hutten. Elle porta son accusation devant l'empereur, qui mit de la partialité dans son jugement. L'interdit qu'il prononça contre le duc, fut différé de quelque tems par l'entremise du cardinal de Gurk, qui ménagea, en 1516, un accommodement à Blaubeuren. Mais les parties n'en ayant point rempli les conditions, et quelques sujets du duc agissant eux-mêmes contre leur souverain, on le menaça pendant trois ans de renouveler l'interdit, de le déposséder de son gouvernement et de l'attaquer à main armée. Ulric voulut se mettre en état de defense contre ses ennemis, et ne fit que multiplier ses dettes et les griefs de ses sujets. C'est dans cette situation critique qu'il fit, après la mort de Maximilien, une nouvelle démarche imprudente qui acheva d'irriter contre lui la ligue de Souabe, qu'il avait déjà indisposée pour s'être séparé d'elle. Un de ses

officiers ayant été mis à mort dans une rixe, les auteurs du meurtre se réfugièrent à Reutlingue, ville impériale et membre de la ligue. Ulric demande aux magistrats de Reutlingue les coupables pour les punir. On lui allègue, pour se dispenser de les livrer, le droit d'asile attaché à la ville. Furieux de ce refus, il va faire le siége de Reutlingue, et, après s'être rendu maître de la place, il l'incorpore à ses états. La ligue de Suabe à ce coup se réveille. Toutes ses forces, soutenues par celles de Guillaume de Bavière et de la famille de Hutten, vont fondre sur le Wurtemberg, qu'elles dévastent d'un bout à l'autre. Ulric, abandonné de seize mille suisses qui faisaient le gros de son armée, perd en six semaines tous ses états. Mais la ligue victorieuse, trouvant cette conquête trop difficile à conserver, vend le duché de Wurtemberg, l'an 1520, à Charles Quint, nouvel empereur, pour la modique somme de 220 mille florins. Ce prince le céda, l'an 1530, à Ferdinand, son frère, dans le partage qu'il fit avec lui des domaines de leur maison. Le duc déposé sentit vivement sa disgrâce. Mais tous les efforts qu'il fit pour rentrer dans ses états, soit par la voie des armes, soit par celle des négociations, échouèrent pour lors. Il passa le tems de son exil tantôt à Hohentweil, qu'il venait d'acheter, tantôt en Suisse, tantôt à Montbéliard, et enfin, au bout de quelques années, il se retira chez son fidèle ami Philippe, landgrave de Hesse. C'est pendant le séjour qu'il fit auprès de lui, qu'à sa persuasion il embrassa la doctrine de Luther. Il attendait cependant toujours le retour de la bonne fortune. Son espérance ne fut point trompée; et, après quatorze ans d'humiliation, il vit les tentatives qu'il ne cessait de faire pour son rétablissement, couronnées de tout le succès qu'il pouvait désirer. La ligue de Suabe fut rompue; et le roi de France, François I, fournit à Ulric de l'argent pour lever des troupes, à la tête desquelles se mit le landgrave, son ami loyal. Ulric, après avoir défait, le 13 mai 1534, l'armée de Ferdinand près de Lauffen sur le Necker, eut le bonheur de reconquérir son duché plus rapidement qu'il ne l'avait perdu, et d'y rentrer triomphant aux acclamations de ses sujets, dégoûtés d'une domination qui leur était devenue odieuse. La situation critique où se trouvait alors la maison d'Autriche, et principalement Ferdinand, qui bien qu'élu roi des Romains dès l'an 1531, n'était pas encore reconnu dans cette qualité par les Protestants, amena la convention de Cadan, qui fut signée, le 19 juin 1534, par la médiation de l'électeur de Saxe. C'est en vertu de ce traité que Ferdinand reconnut Ulric possesseur légitime de Wurtemberg, mais à cette condition onéreuse que ce duché, sans perdre les priviléges attachés à un état d'empire, serait

considéré comme un arrière-fief de la maison d'Autriche, pour lui être dévolu à l'extinction des mâles légitimes de la maison de Wurtemberg. Ulric, étant entré peu de tems après dans la ligue de Smalkalde, introduisit, l'an 1535, la religion de Luther dans ses états, sans éprouver aucune résistance de la part des habitants. Ayant fait main-basse sur les biens des collégiales et des monastères, il les employa à fonder des écoles et à payer les gages des ministres de son église.

Lorsque l'union de Smalkalde eut éclaté, l'an 1546, par une guerre ouverte, le duc de Wurtemberg fut un des plus empressés à renforcer, par la jonction de ses troupes, l'armée des confédérés ; mais, après avoir serré de près celle de l'empereur pendant plusieurs mois sur les bords du Danube, ils se séparèrent par la mésintelligence des chefs. La victoire remportée, le 24 avril de l'année suivante, à Muhlberg, par le duc d'Albe, général de l'empereur, ruina entièrement les affaires de la ligue. Le vainqueur étant entré dans le Wurtemberg, envahit la plupart des places de ce duché, tandis qu'Ulric, ayant pris la fuite à son approche, se tenait renfermé dans Hohentwiel. Il se crut trop heureux de trouver dans l'électeur palatin un négociateur habile et zélé, qui prévint sa ruine entière par le traité d'Heilbronn, conclu le 8 janvier 1548. Il n'en fut pas quitte à bon marché : outre la somme de 300 mille florins qu'il fut obligé de payer, il souscrivit à plusieurs conditions humiliantes, telles que la reddition de ses meilleures forteresses, la promesse de renoncer à l'union de Smalkalde, et l'engagement d'aller se présenter en personne à l'empereur, dans l'espace de six semaines, pour lui faire des excuses à genoux et se soumettre à sa décision en tout ce qui concernait la religion et l'état de l'empire. Ce n'est qu'à des conditions si dures qu'il rentra en possession de son duché. Cependant, il ne put empêcher l'introduction de l'*interim* dans ses états. Mais un nouvel orage s'éleva presque aussitôt contre le duc. Ferdinand, roi des Romains, s'opposa à son rétablissement, prétendant que le duché de Wurtemberg était un fief forfait pour cause de félonie, parce que les troupes du duc avaient fait une invasion hostile dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche. On nomma des commisiaires pour juger ce procès. Mais la mort d'Ulric, arrivée le 6 novembre 1550, prévint la sentence funeste qui allait être portée contre lui. De son mariage, il laissa un fils, qui suit, et une fille morte sans alliance.

CHRISTOPHE, DIT LE PACIFIQUE.

1550. CHRISTOPHE, fils unique du duc Ulric, né le 12 mai

1515, n'avait que quatre ans lorsque son père se vit obligé par Guillaume, duc de Bavière, son beau-frère, et par la ligue de Suabe, d'abandonner ses états. Après qu'on eut vendu le duché de Wurtemberg à la maison d'Autriche, Guillaume, sans appuyer les justes prétentions de son neveu, le remit aux princes de cette maison, qui le firent élever à Inspruck, puis à Vienne, par un instituteur nommé Michel Tifferni, qui devint son ami fidèle. L'empereur Charles-Quint l'ayant emmené avec lui dans un voyage qu'il fit en Espagne, il se déroba dans la route, craignant, avec quelque fondement, qu'on ne le jetât dans un couvent, et se rendit en Bavière, d'où il passa chez les Grisons pour y être plus en sûreté. Le traité de Cadan ayant rétabli son père, l'an 1534, dans ses états, il se rendit auprès de lui, après l'avoir perdu de vue depuis seize ans. Mais son attachement pour sa mère et la maison de Bavière, ainsi que la profession qu'il faisait encore de la religion catholique, prévinrent tellement Ulric contre ce fils, qu'il lui accorda sans peine la permission qu'il demanda de s'éloigner de lui et de passer en France. Le roi François I, dont il gagna l'estime et la confiance, le chargea, l'an 1536, de lever dix mille lansquenets pour son service, dans la guerre qu'il avait avec l'empereur. Après avoir passé huit ans en France, il retourna auprès de son père, dont il regagna les bonnes grâces en abjurant la religion catholique pour embrasser le Luthéranisme. Ulric lui fit épouser, en 1544, ANNE, princesse de Brandebourg-Anspach, et lui confia le gouvernement de Montbéliard, où il alla résider.

Après la mort de son père, étant revenu dans le Wurtemberg, il en prit possession ; et, l'an 1552, par le traité de Passau, il parvint à terminer le procès intenté au duc Ulric, accusé de félonie, à éloigner de ses forteresses les troupes espagnoles, et à faire abolir l'*interim*. Dégagé de toutes les entraves qui l'avaient empêché de suivre ses vues, il s'occupa principalement à donner de la consistance à la nouvelle religion adoptée dans son pays et aux établissements qui en étaient des suites. Il ne négligea pas cependant les autres parties de l'administration. A des coutumes bizarres et souvent contradictoires, il substitua un code de lois raisonnées, qu'il fit publier en 1555, après avoir consulté les états du pays. Ce code et quantité d'ordonnances qu'il rendit pour la réformation de la police, l'emménagement des forêts, l'égalité des poids et mesures, la suppression de la mendicité, l'encouragement de l'industrie, lui méritèrent le surnom de *Législateur* du Wurtemberg. Les ambassadeurs qu'il envoya, l'an 1552, au concile de Trente, suivirent exactement ses intentions, en prenant hautement, dans cette assemblée, la défense de la confession d'Augsbourg.

Ses conseils eurent une grande influence dans la convention de Passaw, faite la même année, dans la paix religieuse arrêtée, l'an 1556, à Augsbourg, dans les assemblées des princes protestants, tenues l'an 1557, à Francfort, et, l'an 1561, à Naumbourg. Les efforts qu'il fit, soit par argent, soit par ses conseils, pour étendre sa religion, ne se bornèrent point à l'Allemagne. Ils se firent sentir en France, chez les Grisons et jusqu'en Pologne : heureux s'il eût fait pour l'amour de la vérité ce qu'un zèle aveugle lui fit entreprendre pour les progrès de l'erreur! Son économie le mit en état de faire des acquisitions et d'embellir son pays de plusieurs châteaux. Bon époux, bon père, bon parent, il fut adoré de son épouse, chéri de ses enfants; il donna de son propre mouvement le comté de Montbéliard, avec les seigneuries d'Alsace et de Franche-Comté, au comte Georges, son oncle, qu'Ulric avait réduit à se contenter de la seigneurie de Reichenweiler. Ce fut lui-même qui l'excita à se marier dans un âge avancé; et, par cet acte généreux, la succession mâle de Wurtemberg s'est conservée, comme on le verra, jusqu'à nos jours.

Christophe mourut le 28 décembre 1568, laissant de son épouse, morte le 20 mars 1589, un fils, qui suit; et six filles, dont les principales sont Sabine, femme de Guillaume IV, landgrave de Hesse-Cassel, et Léonore, alliée à Georges I, landgrave de Hesse-Darmstadt.

LOUIS III.

1568. Louis, successeur de Christophe, son père, au duché de Wurtemberg, à l'âge de quinze ans, resta jusqu'à celui de vingt ans sous la tutelle de sa mère, des trois princes d'empire, ses voisins, amis intimes de sa maison, et des principaux conseillers d'état. Elevé dans la religion protestante, il en devint un des principaux appuis. Dans la vue de former une union de l'église grecque et de l'église luthérienne, il ménagea une correspondance entre les théologiens de Tubinge et Jérémie II, patriarche de Constantinople. Mais elle n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. (Voyez *les patriarches de Constantinople.*) Le collége fondé par lui à Tubinge, pour de jeunes princes et gentilshommes, et une maison de plaisance bâtie à Stuttgard, perpétueront la mémoire de son nom. Il mourut, dans sa quarantième année, à Stuttgard, le 8 août 1593, sans avoir eu d'enfants de ses deux femmes, Dorothée-Ursule, de la maison de Bade, et Ursule, fille de Georges-Jean, comte palatin de Lutzelstein.

FRÉDÉRIC.

1593. **Frédéric**, né, l'an 1557, de Georges, comte de Montbéliard, et de Barbe, fille de Philippe, landgrave de Hesse, succéda, en 1558, à son père dans le comté de Montbéliard, et au duc Louis, son cousin, dans le Wurtemberg, en 1593, après avoir été sous la tutelle de celui-ci jusqu'en 1581, époque où il prit possession du comté de Montbéliard. Sa grande passion fut d'agrandir ses états, de les améliorer et de les embellir. Il ouvrit solennellement à Tubinge le collége fondé par le duc Louis, et dota celui de Montbéliard. Il retira des mains de la maison de Bade les terres de Besigheim, de Mandelsheim, d'Altensteig, de Liebenzell. Il acquit le château de Falkenstein, et jouit pendant quelque tems du duché d'Alençon, qui lui fut cédé par le roi Henri IV à titre d'hypothèque, pour les sommes que Frédéric et ses prédécesseurs avaient avancées aux Protestants de France. Il donna un nouvel essor au commerce, en rendant navigable le Necker; il perfectionna les manufactures de toile, il simplifia les opérations des forges de fer à Kœnigsbronn et dans le Val-Saint-Christophe. Mais son plus grand soin fut de délivrer son duché de la sujétion féodale à laquelle il était tenu envers la maison d'Autriche, par le traité de Cadan. Il en vint à bout au moyen de 400 mille florins qu'il paya; et par transaction faite le 24 janvier 1599, l'empereur Rodolphe II reconnut que *le duché de Wurtemberg n'était pas un arrière-fief de l'Autriche*, *mais un état immédiat*, comme il l'avait été avant le traité de Cadan. On conserva néanmoins à la maison d'Autriche le droit de dévolution dans le cas d'extinction des descendants mâles de celle de Wurtemberg. (Puffendorf, Imhoff.) Frédéric termina ses jours le 29 janvier 1608, décoré des ordres de Saint-Michel, en France, et de la Jarretière, en Angleterre. Il avait épousé, le 22 mai 1581, **Sibylle**, fille de Joachim-Ernest, prince d'Anhalt, morte en 1614. Les principaux enfants nés de ce mariage, sont Jean-Frédéric, qui suit; Louis-Frédéric, souche de la ligne de Montbéliard; Jules-Frédéric, tige de la ligne de Weitlingen; Frédéric-Achille, mort en 1631, sans lignée; Magnus, tué, l'an 1622, au combat de Wimpfen; Sibylle-Elisabeth, femme de Jean-Georges I, électeur de Saxe; Eve-Christine, mariée à Jean-Georges, marquis de Brandebourg-Jagerndorf; et Barbe, alliée à Frédéric I, marquis de Bade-Dourlach.

JEAN-FRÉDÉRIC.

1608. **Jean-Frédéric**, dit **le Pacifique**, né le 5 mai 1582,

ayant succédé au duc Frédéric, son père, se fit un devoir d'adhérer à l'union que les princes protestants, excités par l'électeur palatin, Fredéric IV, formèrent pour le maintien de leur religion et des droits qu'ils prétendaient en résulter. Par une suite de cet engagement, il prit part aux affaires qui s'agitaient alors sur la succession de Juliers et de Berg, aux différents des chanoines catholiques et protestants de Strasbourg, et aux efforts que firent plusieurs princes à l'instigation de Frédéric V, nouvel électeur palatin, pour empêcher Philippe de Soettern, évêque de Spire, de relever les fortifications de son château d'Udenheim, qu'Emicon, l'un de ses predécesseurs, avait acquis en 1316. Par delibération prise entre eux, l'an 1618, à Heilbronn, les confedéres firent marcher vers Udenheim, qu'on nomma depuis Philipsbourg, un corps de quatre mille hommes, qui, accompagnés de douze cents pionniers et munis d'une bonne artillerie, s'emparèrent de la place le 18 juin de la même année, et en démolirent tous les nouveaux ouvrages. Le ban prononcé, l'an 1621, contre l'électeur palatin, fournit à l'évêque de Spire, en 1623, la facilité de rétablir ces ouvrages qui furent beaucoup augmentés par la suite et ont rendu Philipsbourg une des plus fortes places de l'Europe. Spinola, genéral espagnol, ayant dissipé la ligue des partisans de l'électeur Fréderic, par la conquête qu'il fit de ses places, le duc de Wurtemberg ne travailla plus qu'à maintenir la paix dans ses états, ainsi que dans le cercle de Suabe dont il était colonel. Mais sa patience fut souvent exercée par les violences des généraux de l'empire et les vues despotiques de Ferdinand II. Ulric mourut le 18 juillet 1628, laissant de Barbe-Sophie, son épouse, fille de Joachim-Frédéric, électeur de Brandebourg, qu'il avait épousée l'an 1609 (morte le 24 février 1636), Eberhard, qui suit; et Frédéric, tige du rameau de Neustadt, qui s'éteignit dans la personne de Frédéric-Auguste, son fils, mort sans lignée en 1716.

Le duc Jean-Fréderic avait fait avec ses frères sur la succession, dans les états de leur père, une convention mémorable, par laquelle il établissait de nouveaux principes par rapport aux fils apanagés.

EBERHARD III ou VII.

1628. Eberhard, né le 16 septembre 1614, succéda au duc Jean-Frédéric, son père, sous les tutelle et regence de Louis-Frédéric, comte de Montbeliard, second fils du duc Frédéric. Les conjonctures critiques où les Protestants se trouvaient alors en Allemagne, rendirent fort difficile, au régent, l'exercice de

son emploi. L'empereur Ferdinand II ayant publié, le 6 mars 1629, son fameux édit pour la restitution des biens ecclésiastiques, les revenus du duc de Wurtemberg se trouvaient fort diminués par cette loi. Le régent fit, en vain, des représentations, tendantes à prouver que l'édit ne pouvait s'appliquer aux couvents et autres biens du Wurtemberg : on n'en poursuivit point l'exécution avec moins de rigueur et de célérité. Louis-Frédéric étant mort dans ces entrefaites, le 25 juin 1631, Jules-Frédéric, son frère, qui le remplaça, ne vit point d'autre parti à prendre pour la défense du jeune duc, que d'entrer dans la confédération qui se formait alors entre les princes protestants assemblés à Leipsick : mais ce parti lui réussit mal. Les Impériaux, étant entrés dans le Wurtemberg, se rendirent maîtres du pays, et obligèrent l'administrateur et son pupille de renoncer à la ligue de Leipsick, et de se soumettre aux ordres de l'empereur. Mais bientôt après, les armes de Gustave-Adolphe, roi de Suède, reprirent le dessus, et les Impériaux furent chassés du Wurtemberg. Jules-Frédéric s'étant démis de l'administration en 1632, Eberhard s'en chargea lui-même, et n'eut rien de plus à cœur, même après la mort de Gustave-Adolphe, arrivée le 16 novembre de cette année, que d'entretenir une alliance étroite avec la Suède. Il n'en tira pas cependant l'avantage qu'il espérait. La défaite totale que les Suédois essuyèrent, en 1634, à Nordlingue, entraîna les suites les plus funestes pour Eberhard. Tout son duché fut inondé des troupes victorieuses de l'empereur, et le duc lui-même se vit forcé de s'exiler avec toute sa famille à Strasbourg. Les revenus des monastères furent de nouveau rendus aux moines ; mais on en détacha des portions considérables pour les généraux et les courtisans de l'empereur. Quelques villes du Wurtemberg, avec leurs bailliages, furent aussi adjugées sous le titre d'hypothèque à la maison d'Autriche. Après des tentatives souvent répétées, mais toujours sans fruit, soit par la voie des armes, soit par l'intercession de ses amis, pour se faire rétablir dans son duché, Eberhard fut obligé, l'an 1638, de faire à Prague, avec l'empereur Ferdinand III, un traité de paix, dont les principales conditions furent qu'*il se conformerait à l'édit de restitution ; qu'il laisserait subsister les aliénations et donations faites par la cour impériale, de plusieurs terres de son duché, et qu'il abandonnerait à la maison d'Autriche les seigneuries d'Achalm et de Hohentwiel.* C'est accommodement, en remettant Eberhard en possession d'une partie de ses états, n'y rétablit point la tranquillité. Tant que la guerre dura en Allemagne, c'est-à-dire dans le cours des dix années suivantes, ils demeurèrent exposés aux excursions des puissances belligérantes. Les ravages y furent

si grands, qu'à la fin de la guerre, il s'y trouva un vide de cinquante mille familles. La paix de Westphalie ayant remis Eberhard, l'an 1648, dans la pleine jouissance de ses états, il donna ses soins pour réparer les maux dont une longue guerre avait affligé ses sujets. On vit alors se repeupler et se relever de leurs ruines les lieux que les troubles avaient détruits et rendus déserts. Le Wurtemberg reprit une nouvelle face, et redevint une des plus florissantes portions de l'Allemagne. En faisant le bien de ses sujets, Eberhard n'oublia pas ses intérêts personnels. Ayant fait, par son économie, plusieurs acquisitions considérables, il les mit sous une administration particulière, en leur donnant le nom de bien domanial, et y attacha un fidéi commis perpétuel. Sa mort arriva le 12 juillet 1674, à Stutgard. Il avait épousé, 1°. l'an 1637, ANNE-DOROTHÉE, fille du rhingrave Jean-Casimir, morte le 27 juillet 1655; 2°. le 26 juin 1656, MARIE-DOROTHÉE-SOPHIE, fille de Joachim-Ernest, comte d'Oëttingen, décédée le 29 juin 1698. Les enfants du premier lit qui lui survécurent, sont Guillaume-Louis, qui suit; Frédéric-Charles, tige d'un rameau particulier; Charles-Maximilien; et Sophie-Louise, femme de Christian-Ernest, margrave de Brandebourg-Bareuth. Du second lit sortirent Georges-Frédéric, Louis et Jean-Frédéric, qui se distinguèrent dans le service, et moururent sans lignée; Sophie-Charlotte, mariée, le 20 septembre 1688, à Jean-Georges, duc de Saxe-Eisenach; et d'autres enfants.

GUILLAUME-LOUIS.

1674. GUILLAUME-LOUIS, né le 7 janvier 1647, successeur d'Eberhard, son père, ne jouit du Wurtemberg que l'espace d'environ trois ans, étant mort le 23 juin 1677. De MADELEINE-SIBYLLE, fille de Louis II, langrave de Hesse-Darmstadt, qu'il avait épousée le 6 novembre 1673, il laissa un fils, qui suit, et trois filles, dont la dernière, Madeleine-Willelmine, fut mariée à Charles-Guillaume, margrave de Bade-Dourlach.

LOUIS, OU EBERHARD-LOUIS.

1677. EBERHARD-LOUIS, né le 18 septembre 1676, succéda au duc Guillaume-Louis, son père, l'an 1677, sous l'administration de Frédéric-Charles, son oncle, qui exerça cet emploi jusqu'en 1693, et mourut le 20 novembre 1698. Frédéric-Charles avait servi avec gloire dans la guerre de 1688, et en 1697 dans les armées de l'empereur Léopold, qui l'avait nommé feld-maréchal de l'empire. Le duc Eberhard-Louis, son neveu,

aussi sincèrement attaché que lui aux intérêts de l'empire, donna des preuves de son zèle par des actes de valeur, qui lui méritèrent le grade de feld marechal de l'empereur, de l'empire et du cercle de Suabe, et dans les années 1711 et 1712, le commandement de l'armée impériale. Sous son gouvernement s'éteignirent les lignes de Weitlingen et de Montbéliard, celle-là en 1707, et celle-ci en 1723. Eberhard Louis prit possession des terres de l'une et de l'autre, et s'arrangea a ce sujet avec la branche d'Oels, en Silésie, de la ligne de Weitlingen. Mais il fut enveloppé dans un procès très facheux, dont il ne vit point la fin, et qu'il transmit à ses successeurs. Ses parties étaient les descendants illégitimes du dernier duc de Wurtemberg-Montbéliard, Léopold-Eberhard. Le roi de France, en qualité de seigneur suzerain de quelques terres de cette succession, situées en Franche-Comté, prit les intérêts des demandeurs, quoique le conseil aulique de Vienne eût prononcé en faveur du duc Eberhard Louis. Il mit en séquestre ces seigneuries, et ne les rendit à la maison de Wurtemberg qu'en 1748, en vertu d'un traité, par lequel elle reconnut les droits de suzeraineté du roi de France, disputés jusqu'alors sur les seigneuries de Blamont, de Clermont, d'Héricourt et de Chatelot. Le duc Eberhard-Louis mourut le 31 octobre 1733, après avoir perdu, le 25 novembre 1731, Frédéric-Louis, son fils unique, qu'il avait eu, le 14 décembre 1698, de Jeanne-Elisabeth, son épouse, fille de Frédéric le Grand, margrave de Bade-Dourlach. Frédéric Louis ne laissa de son mariage, contracté le 8 décembre 1716, avec Henriette-Marie, fille de Philippe-Guillaume, margrave de Brandebourg-Schwedt, qu'une fille, Louise-Frédérique, née le 3 février 1723, mariée, l'an 1746, à Frédéric, duc de Mecklenbourg-Schwerin, et veuve en 1785.

CHARLES-ALEXANDRE.

1733. Charles-Alexandre, fils aîné de Frédéric-Charles, second fils d'Eberhard III ou VII, duc de Wurtemberg, né le 24 janvier 1684, devint le successeur d'Eberhard-Louis au duché de Wurtemberg. S'étant dévoué au service de l'empereur, il eut part aux actions les plus importantes dans la guerre de la succession d'Espagne. Il se signala principalement aux batailles de Cassano en 1705, et de Turin en 1706. Il défendit avec gloire, en 1713, Landau, contre le maréchal de Villars, et mit le comble à sa gloire dans la guerre contre les Turcs, depuis 1716 jusqu'en 1718. Il était dès-lors chevalier de la Toison-d'Or, général-feld-maréchal des armées de l'empereur, son conseiller aulique, gouverneur de Belgrade, et commandant-général du

royaume de Servie. Il mourut, le 12 mars 1737, à l'âge de cinquante-trois ans, dans le sein de l'église catholique, où Dieu lui avait fait la grâce d'entrer dès l'an 1712. De son mariage, contracté le 1er. mai 1727, avec MARIE-AUGUSTE, fille d'Anselme-Frédéric, prince de la Tour et Taxis, morte le 1er. février 1756, il laissa :

1°. Charles-Eugène, dont l'article suit;
2°. Eugène-Louis-Adam-Jean-Népomucène-Joseph-Raphaël, né le 31 août 1729, mort quelques jours après;
3°. Louis-Eugène; } qui ont successivement gouverné,
4°. Frédéric-Eugène, } et dont les articles suivent;
5°. N...... né le 1er. août 1733;
6°. Auguste-Elisabeth-Marie, née le 30 octobre 1734; mariée, le 3 septembre 1753, avec Charles-Anselme, prince de la Tour et Taxis, morte le 4 juin 1787.

CHARLES, OU CHARLES-EUGÈNE.

1737. CHARLES, ou CHARLES-EUGÈNE, fils aîné de Charles-Alexandre, né le 11 février 1728, entra, le 12 mars 1737, en possession du Wurtemberg, n'étant âgé que de neuf ans. Conformément à l'observance légale de sa maison, il demeura sous la tutelle de sa mère, à laquelle fut associé Charles-Rodolphe, duc de Wurtemberg-Neustadt, le plus proche agnat de sa maison. Cet adjoint, à raison de son âge avancé, s'étant déchargé de son emploi, l'an 1738, fut remplacé par Charles-Frédéric, duc de Wurtemberg-Oels. Le duc mineur ayant été conduit à la cour de Frédéric II, roi de Prusse, y passa deux ans, pendant lesquels il développa des talents et une maturité de jugement qui firent abréger la durée de sa minorité. Il n'avait pas encore atteint sa seizième année, lorsque l'empereur Charles VII le déclara majeur par son rescrit du 7 janvier 1744. Depuis cette époque, le Wurtemberg ne cesse de ressentir les heureuses influences du gouvernement de son chef. L'agriculture y a fait des progrès considérables par le défrichement des terres incultes; les campagnes y ont reçu de nouveaux trésors par les arbres étrangers qu'on y a transplantés, et la botanique s'y est perfectionnée par les plantes qu'on y a transportées de différentes contrées de l'ancien et du nouveau monde. L'entretien des bestiaux, et surtout des bêtes à laine, y a porté cette branche de l'économie rurale à un très-grand degré d'amélioration et de finesse. L'achat des brebis espagnoles y a produit les toisons les plus estimées de l'Allemagne. Les haras s'y sont multipliés, et fournissent des chevaux en grand nombre et de très bonne es-

pèce. Les métiers et les manufactures de draps et de toiles damassées se soutiennent, encouragés par ses regards bienfaisants. On fabrique à Louisbourg, de la porcelaine, qui acquiert de jour en jour de la célébrité. De nouveaux chemins, qui croisent en tous sens le duché, y facilitent et étendent le commerce. Jamais la guerre n'a troublé le repos de Wurtemberg sous ce gouvernement. Dans celle qu'occasiona la succession de la maison d'Autriche, des armées nombreuses, en traversant ce Wurtemberg, respectèrent la neutralité que le souverain avait embrassée. Quoique, dans les années 1756 et 1763, le duc ait cru devoir se déclarer pour le maintien de la constitution de l'empire, ses frontières ne furent point entamées par les puissances belligérantes. Il entretint cependant un corps de troupes qui surpassait les forces militaires de ses ancêtres, et que les connaisseurs admiraient pour la justesse et la promptitude des évolutions. Une caisse d'assurance tranquillisa les citoyens contre les désastres que les incendies peuvent occasioner. Une compagnie, chargée du soin des pauvres veuves, pourvut à leur soulagement. Des maisons établies pour l'entretien des orphelins et des enfants des soldats, ont mérité à Charles le glorieux nom de *Père du peuple.*

Il a suppléé aux lois du pays, suivant les besoins du tems, par des additions ou des changements convenables. L'administration de la justice, aussi prompte qu'impartiale, fixe principalement son attention. Un zèle éclairé pour le progrès des lettres, lui rendait chers les intérêts de l'université de Tubinge et de celle de Stuttgard, appelée de son nom, comme étant son ouvrage, *la Caroline.* Celle-ci, embrassant plus de branches des sciences qu'on n'a coutume d'en cultiver dans les universités, attira un nombre considérable de jeunes gens des pays les plus éloignés. Il manquait une bibliothèque publique dans le Wurtemberg : Charles en a fondé une à Stuttgard, déjà très-considérable par le nombre, le prix, la variété et la rareté des monuments d'érudition, et qu'il ne cessa d'enrichir par de nouvelles acquisitions. (On y compte, nous le tenons de source, jusqu'à huit mille éditions de la Bible, en différentes langues.) A l'université de Stuttgard, ce prince a joint une académie des arts, qui dispensa du besoin qu'on avait auparavant d'appeler des étrangers pour en donner des leçons.

Les états de Charles ont été agrandis par des achats nombreux et importants, dont nous nous contenterons d'indiquer les principaux, savoir, la petite ville de Boenigheim, avec quelques villages, dont l'électeur de Mayence était auparavant propriétaire, la seigneurie de Justingen, et une partie considérable du duché de Limbourg.

L'éclat de la maison de Wurtemberg s'est répandu sous le gouvernement de Charles, par le mariage de ses deux nièces, filles de Frédéric, son frère, dont les noms ont brillé sur les deux principaux trônes de l'Europe, celui d'Autriche et celui de Russie. Cette illustration, et la gloire personnelle qui lui revient des grandes choses qu'il a faites en tout genre dans ses états, n'ont point corrompu le cœur de Charles, ni ne lui ont inspiré cet orgueil qui séduit les âmes vulgaires, avec des avantages incomparablement moins éblouissants. En voici la preuve. « En 1778, ce digne prince, dit le baron de Ris- » beck (*Voy. d'Allem.*, t. I, pp. 16-17), choisit le jour de » sa naissance pour publier un manifeste dont voici la subs- » tance : Je suis homme, et par conséquent fort éloigné de » la perfection : je n'espère pas même l'acquérir ; la faiblesse » qui accompagne la nature humaine m'empêche d'y prétendre. » Si je suis parvenu au rang où vous me voyez, c'est moins » par ma capacité que par un effet de la bonté divine, qui » règle toutes nos destinées. Je fais librement cet aveu, comme » doit le faire tout homme qui pense bien ; et cette considé- » ration me rappelle mes obligations envers tous les hommes, » et encore davantage mes devoirs envers le souverain seigneur » de l'univers. Je considère ce jour, qui commence ma cin- » quantième année, comme le commencement de la seconde » période de mon existence. J'assure mes très-chers sujets, » que toutes les années qu'il plaira à la divine providence » de m'accorder, seront consacrées à leur bonheur.

» On verra, dans la suite, que la prospérité de Wurtem- » berg sera un effet de l'amour du souverain pour son peuple, » et de la confiance du peuple envers son souverain. Un » sujet qui a de bons sentiments, sait qu'en plusieurs circons- » tances, le bien public doit être préféré à l'avantage parti- » culier, et il ne murmure point si tout ne réussit pas selon » ses vues et sa fantaisie. Nous espérons que chacun de nos » sujets vivra désormais dans l'espoir de trouver en son prince » un père soigneux et tendre. Plaise à Dieu que l'on ne se » dispute plus entre nous que l'honneur de rendre service à » son pays » !

Le duc Charles s'est marié deux fois. Sa première femme a été ELISABETH-FRÉDÉRIQUE-SOPHIE, fille unique de Frédéric, margrave de Brandebourg-Bareith. Ce mariage, accompli le 26 septembre 1748, fut rompu par la mort de la duchesse, le 6 avril 1780. Le duc s'est remarié, le 2 février 1786, à FRANÇOISE, comtesse de Hohenheim. Il mourut, sans postérité, le 24 octobre 1793, emportant dans la tombe les regrets

et les bénédictions de tous ses sujets, et le glorieux surnom de *Père du Peuple*. Son frère, Louis-Eugène, lui succéda.

LOUIS-EUGÈNE.

1793. LOUIS-EUGÈNE, né le 5 janvier 1731, prit les rênes du gouvernement le 24 octobre 1793. Ce prince était entré au service en France. Il avait été nommé maréchal de camp le 25 août 1749, créé chevalier des ordres du roi en 1756, et lieutenant-général de ses armées, par pouvoir du 1er. janvier 1757. Il s'était distingué dans le corps d'armée que Louis XV fournit, dans la guerre de sept ans, à l'impératrice reine de Hongrie, Marie-Thérèse. Le duc Louis-Eugène entra dans la coalition formée contre la France, et perdit, en 1794, le Montbéliard, que ses successeurs n'ont point recouvré. Il survécut peu à cet événement, étant descendu dans la tombe le 20 mai 1795. Les états de Wurtemberg ont à regretter d'avoir vu, sous ce règne, la dissolution de la célèbre académie de Stuttgard, qui était une des plus estimées de l'Europe. Il avait épousé, le 10 août 1752, SOPHIE-ALBERTINE, comtesse de Brichlingen, née le 14 décembre 1728. De ce mariage, il n'a laissé que deux princesses :

1°. Wilhelmine-Frédérique, née le 3 juillet 1764, mariée, le 20 octobre 1789, à Craffton-Ernest, prince d'Œttingen-Wallerstein;
2°. Henriette-Charlotte-Frédérique, née le 11 mars 1767, mariée, le 5 juillet 1796, à Charles-Joseph-Ernest-Justin, prince de Hohenlohe-Bartenstein, et morte le 23 mai 1817.

FRÉDÉRIC-EUGÈNE.

1795. FRÉDÉRIC-EUGÈNE, né le 31 janvier 1732, succéda au duc Louis-Eugène, son frère, le 21 mai 1795. Ce prince, ayant embrassé de bonne heure la carrière des armes, avait servi en qualité de lieutenant-général dans les armées prussiennes. Ayant quitté le service de Prusse pour rentrer en Allemagne, il fut créé général de la cavalerie de l'empire, au cercle de Suabe. Ce prince mourut d'apoplexie dans la nuit du 22 au 23 décembre 1797. Il avait épousé, le 29 novembre 1753, FRÉDÉRIQUE-DOROTHÉE-SOPHIE, fille de Frédéric-Guillaume, margrave de Brandebourg-Schwedt. De ce mariage sont issus :

1°. Frédéric, premier roi de Wurtemberg, qui suit;
2°. Frédéric-Louis-Alexandre, duc de Wurtemberg, feld-

maréchal au service de Wurtemberg, né le 30 août 1756, mort le 20 septembre 1817. Il avait épousé, 1°. le 27 octobre 1784, Marie-Anne, fille du prince Adam Czartoryski, née le 15 mars 1768; 2°. Henriette, fille de Charles, prince de Nassau-Weilbourg. Les enfants du prince Frédéric-Louis-Alexandre, sont,

Du premier lit :

a. Adam-Charles-Guillaume Stanislas-Eugène-Paul-Louis, né le 16 janvier 1792, lieutenant-général des armées de Wurtemberg ;

Du second lit :

b. Alexandre-Paul-Louis-Constantin, né le 9 septembre 1804 ;
c. Marie-Dorothée-Louise-Wilhelmine-Caroline, née le premier novembre 1797, abbesse d'Obristenfeld;
d. Louise-Amélie-Wilhelmine-Philippine, née le 28 juin 1799, mariée, le 24 avril 1817, à Joseph, prince héréditaire de Saxe-Hildbourghausen ;
e. Pauline-Thérèse-Louise, née le 11 septembre 1800;
f. Elisabeth-Alexandrine-Constance, née le 27 février 1802 ;

3°. Eugène-Frédéric-Henri, duc de Wurtemberg, né le 21 novembre 1758, lieutenant-général au service de Prusse, marié le 21 janvier 1787, à Louise, fille de Christian-Charles, prince de Stolberg-Gedern, née le 13 octobre 1764, veuve d'Auguste-Frédéric, duc de Saxe-Meinungen. Le duc de Wurtemberg en a eu les enfants qui suivent :

a. Frédéric-Eugène-Paul-Charles-Louis, né le 8 janvier 1788, lieutenant-général au service de Russie;
b. Frédéric-Georges-Ferdinand, né le 14 juin 1790, mort jeune ;
c. Charles-Frédéric-Henri, né le 13 décembre 1792, mort jeune ;
d. Frédéric-Paul-Guillaume, né le 25 juin 1797 ;
e. Frédérique-Sophie-Louise, née le 4 juin 1789, mariée, le 29 septembre 1811, à Auguste, prince de Hohenlohe-Œhringen ;
f. N...., née le 15 décembre 1802 ;

4°. Guillaume-Frédéric-Philippe, duc de Wurtemberg, né le 27 décembre 1761, ancien lieutenant-général au service de Danemarck, aujourd'hui feld-maréchal au

service de Wurtemberg. Il a épousé, le 28 août 1800, Frédérique-Françoise-Wilhelmine, comtesse Rhodis de Tunderfeldt. De ce mariage sont issus :

a. Chrétien-Frédéric-Alexandre, comte de Wurtemberg, né le 5 novembre 1801 ;

b. Chrétien-Frédéric-Auguste-Ferdinand, comte de Wurtemberg, né le 21 mars 1805, décédé ;

c. Frédéric - Guillaume - Alexandre - Ferdinand, comte de Wurtemberg, né le 6 juillet 1810 ;

d. Frédéric-Alexandre-François-Constantin, comte de Wurtemberg, né le 30 novembre 1811 ;

e. Frédérique-Marie-Alexandrine-Charlotte-Catherine, née le 29 mai 1815 ;

5°. Frédéric-Auguste-Ferdinand, né le 22 octobre 1763, duc de Wurtemberg, feld-maréchal au service d'Autriche, marié, 1°. le 18 mars 1795, avec Albertine-Wilhelmine, fille de Christian-Gonthier, prince de Schwarzbourg-Sondershausen, divorcée ; 2°. le 23 février 1817, à Marie-Cunégonde-Pauline, née le 29 novembre 1771, fille de François-Georges-Charles, prince de Metternich ;

6°. Charles-Frédéric-Henri, né le 3 mai 1770, duc de Wurtemberg, fut général-major au service de Russie ;

7°. Alexandre Frédéric-Charles, duc de Wurtemberg, né le 24 avril 1771, général de cavalerie au service de Russie, marié, le 17 novembre 1798, avec Antoinette-Ernestine-Amélie, née le 28 août 1779, fille de François, duc de Saxe-Cobourg. De ce mariage sont issus :

a. Ernest, né le 9 décembre 1804 ;

b. Frédéric-Guillaume, né le 29 avril 1810 ;

c. Antoinette-Frédérique-Auguste-Marie-Anne, née le 17 septembre 1799 ;

8°. Charles-Frédéric-Henri, né le 3 juillet 1772, lieutenant-général au service de Wurtemberg ;

9°. Sophie-Dorothée-Auguste-Louise, née le 25 octobre 1759, mariée, le 17 octobre 1776, à Paul Petrowitz, grand-duc, puis empereur de Russie, mort le 24 mars 1801 ;

10°. Elisabeth-Wilhelmine-Louise, née le 17 juillet 1765, mariée, le 6 janvier 1788, à François-Joseph-Charles, grand-duc héréditaire de Toscane, depuis empereur d'Allemagne, sous le nom de François II, et aujourd'hui empereur d'Autriche, morte le 19 février 1790 ;

11°. Frédérique-Elisabeth-Amélie, née le 21 avril 1767, mariée, le 26 juin 1781, à Pierre-Frédéric-Louis de

Holstein-Gottorp-Oldenbourg, morte le 24 novembre 1785.

FREDERIC I, PREMIER ROI DE WURTEMBERG.

1797. FRÉDÉRIC I (II), né le 6 novembre 1754, succéda à son père, le 23 décembre 1797. Le premier janvier 1806, il prit le titre de roi. Il mourut le 30 octobre 1816. Il avait épousé, 1°. le 11 octobre 1780, AUGUSTINE-CAROLINE-FRÉDÉRIQUE-LOUISE, née le 3 décembre 1764, morte le 27 septembre 1788, fille de Charles-Guillaume de Brunswick-Wolfenbuttel; 2°. le 18 mai 1797, CHARLOTTE-AUGUSTE-MATHILDE, princesse royale d'Angleterre, née le 29 septembre 1766, fille de Georges III, roi de la Grande-Bretagne. Du premier lit sont issus :

1°. Frédéric-Guillaume-Charles, qui suit;
2°. Paul-Charles-Frédéric-Auguste, né le 19 janvier 1785, marié, le 28 septembre 1805, avec Catherine-Charlotte-Georgine, née le 17 juin 1787, fille de Frédéric, duc de Saxe-Hildbourghausen, dont deux princes et deux princesses :
   a. Frédéric-Charles-Auguste, né le 21 février 1808;
   b Frédéric-Auguste-Eberhard, né le 24 janvier 1813;
   c. Frédérique-Charlotte-Marie, née le 9 janvier 1807;
   d. Pauline-Frédérique-Marie, née le 25 février 1810;
3°. Frédérique-Catherine-Sophie-Dorothée, née le 21 février 1783, mariée, le 22 août 1807, à Jérôme, alors roi de Westphalie, aujourd'hui duc de Montfort.

GUILLAUME I.

1816. GUILLAUME I (Frédéric-Guillaume-Charles), né le 27 août 1781, monta sur le trône le 30 octobre 1816. Ce prince a épousé, 1°. le 8 juin 1808, CHARLOTTE, fille de Maximilien-Joseph, roi de Bavière, mariage non consommé et déclaré nul en juillet 1814; 2°. le 24 janvier 1816, CATHERINE PAULOWNA, née le 21 mai 1788, fille de Paul Ier., empereur de Russie, et sœur de l'empereur Alexandre, morte le 7 janvier 1819. De ce mariage sont nées deux princesses :

1°. Marie-Frédérique-Charlotte, née le 30 octobre 1816;
2°. Sophie-Frédérique-Mathilde, née le 17 juin 1818.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES DUCS,

PUIS ROIS DE BAVIÈRE.

Nota. On doit peut-être attribuer à la confusion et à l'obscurité qui règnent dans la chronologie des premières dynasties des ducs de Bavière, le silence des Bénédictins à cet égard. Comme elles sont éteintes depuis nombre de siecles, ces savants n'ont pas jugé à propos de les rapporter en détail dans le troisième tome in-folio de l'*Art de vérifier les Dates*. Dans la nouvelle édition qu'il publie de cet ouvrage, *M. de Saint-Allais* a cru devoir suppléer, autant que possible, à cette omission. Il a pensé que le public lui saurait quelque gré des recherches qu'il a faites pour atteindre ce but, d'autant que la connaissance de ces dynasties, dont sont issues plusieurs races souveraines, intéresse à la fois les nations qu'elles ont régies, la littérature et l'histoire générale. Cette addition a nécessité quelques changements dans l'historique de l'ancienne édition, dont on a toutefois conservé la substance. On indiquera la fin du travail de M. de Saint-Allais et le commencement du texte des Bénédictins.

LA Bavière, en latin *Bajaria* ou *Bajouria*, en allemand, *Boyer* ou *Boyerland*, aujourd'hui *Bayern*, d'où vint ensuite le terme corrompu de *Bavaria*, doit sa première dénomination aux Boïens, ancien peuple de la Gaule Celtique, qui, l'an 589 avant Jésus-Christ, ayant quitté leur demeure pour passer le Rhin, vinrent s'établir en Bohême. En ayant été chassés par les Marcomans, sous le règne d'Auguste, ils se retirèrent dans le Norique, qui prit alors le nom de pays des Boïens.

A la chute de l'empire romain, les Bavarois ajoutèrent au Norique la conquête du pays qui forme aujourd'hui l'Autriche, le Tyrol et une partie de la Rhétie. Ces provinces, sous le

règne d'Honorius, empereur d'Occident, leur furent long-tems disputées par les Huns et les Alains, qui inondaient l'Allemagne de leurs hordes barbares, et portaient partout le fer et le feu. Affaiblis par des guerres sanglantes et multipliées, les Bavarois se trouvèrent, dans la suite, hors d'état de résister à des ennemis non moins puissants; c'étaient les Francs. Cette nation, en débordant le Rhin pour se jeter dans la Gaule, avait triomphé des peuples qui s'étaient réunis pour s'opposer à ses conquêtes. Fiers de leurs succès, les Francs prétendaient asservir toute la Germanie méridionale; mais les Bavarois, pour ne point se soumettre à leurs lois, implorèrent, vers la fin du cinquième siècle, les secours et la protection de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui régnait en Italie. Ce prince les protégea puissamment, et nomma pour les gouverner et commander leurs armées, un duc de leur nation, nommé Théodon, issu de l'illustre famille des Agilolphingiens, qui, depuis des siècles avait donné des rois aux Boïens. C'est par ce prince que l'on commencera la chronologie des ducs de Bavière.

THÉODON I.

508 environ. THÉODON I, issu d'une race qui fut long-tems chère aux anciens Boïens, et qui comptait pour chef le fameux Agilolfe ou Agilulphe, dont le nom et les faits, ainsi que ceux de plusieurs de ses descendants, étaient, disent d'anciennes chroniques, célèbres dans le monde, avant l'entrée de Pharamond dans les Gaules, fut établi duc de Bavière, par Théodoric, roi des Ostrogoths. Il mourut vers l'an 511. Il était fils, selon plusieurs historiens, d'Adelger, roi de Bavière en 456. Des auteurs, qui disent tout au hazard, lui donnent pour femme REGINOPIRGE, sans indiquer de quelle famille elle est issue. Il laissa pour enfants :

1°. Théodon II, dont l'article va suivre;

2°. Utilon, qui, ayant vaincu le roi de Danemarck, reçut en récompense le marquisat d'Anvers. Plusieurs auteurs disent que son fils, Sigebert ou Hugobert, fut la souche de la deuxième race royale de France, c'est-à-dire des *Carlowingiens*; d'autres font encore sortir de ce prince les comtes *d'Habsbourg*, dont vint la maison d'*Autriche-Ancienne*. Il mourut vers l'an 565.

THEODON II, DIT L'INTRÉPIDE.

Vers 511. THÉODON II, fils de Théodon I, succéda à son père vers l'an 511. Il se rendit célèbre dans une guerre contre les Romains qu'il défit vers l'an 520. Il mourut en 537, laissant :

1°. Théodobald I, dont l'article viendra :

2°. Otton, qui fut aussi duc de la haute Bavière et qui mourut en 545 ;

3°. Théodon, qui forme la première branche des ducs de la basse Bavière, souche de la dynastie bavaroise des rois des Lombards, en Italie, rapportée ci-dessous.

THEODOBALD I.

537. THÉODOBALD I, fils de Théodon II, fut fait duc de la haute Bavière vers 537. Il mourut en 567, laissant un fils, Thassillon, qui suit.

THASSILLON I.

567. THASSILLON I succéda à son père, en 567, dans le duché de la haute Bavière. Les circonstances le favorisèrent

---

DUCS DE LA BASSE BAVIÈRE.

THEODON I.

537. THÉODON I, fils de Théodon, IIe. de la branche-mère, portait le titre de duc de la basse Bavière en 537. Il mourut en 565, et fut père de :

THEODEBERT I.

565. THÉODEBERT I, fils du précédent, se mit en possession du duché de la basse Bavière en 565. Il mourut en 584, laissant :

GARIBALD I.

584. GARIBALD I, fils de Théodebert I, succéda à son père. Il rechercha l'alliance des Lombards, et maria sa fille aînée à Evin, l'un de leurs chefs, qui était duc de Trente. Childebert, roi d'Austrasie, qui se regardait comme suzerain de la Bavière, prit ombrage de ces liaisons, et déclara la guerre à Garibald. Ce prince, pour éviter le danger qui le menaçait, s'unit plus fortement aux Lombards, en mariant Théodelinde, sa fille, à Autharis, leur roi. Alors les Austrasiens, qui, de leur côté avaient fait une alliance intime avec les empereurs grecs de Constantinople, inondèrent l'Italie de leurs troupes et forcèrent Autharis à demander la paix. Garibald mourut en 592, dépouillé de ses états. Il laissa les enfants qui suivent :

1°. Gontold-Gondoald ou Gontebauld ; ce prince, en-

singulièrement pour l'agrandissement de ses états; car Garibald I, duc de la basse Bavière, son cousin, ayant voulu secouer le joug de Childebert, roi d'Austrasie, et faire alliance avec les Lombards, pour le soutenir dans son entreprise, fut entièrement chassé de l'Allemagne par Childebert, qui donna, l'an 588, toutes ses terres à Thassillon, de sorte que ce dernier réunit les possessions des diverses branches de la maison de Bavière, et les gouverna sous la suzeraineté du roi d'Austrasie.

Thassillon fit une autre expédition, en 594, contre les Zechs qui ravageaient les bords du Danube, et contre les Slaves et les peuples de la Carinthie qui les soutenaient. Il défit les uns et

DUCS DE LA BASSE BAVIÈRE.

veloppé dans les disgrâces de son père, et dépouillé par les Austrasiens, se réfugia en Lombardie, auprès de Théodelinde, sa sœur, et fut, à sa sollicitation, créé duc *d'Asti*. Il mourut en 615, et il eut pour fils:

Aribert, qui fut roi des Lombards;

2°. N***, mariée à Evin, duc de Trente, et l'un des chefs des Lombards;

3°. Théodelinde, mariée à *Autharis*, roi des *Lombards*, mort à Pavie en 590. Cette princesse jouissait de l'estime et de la vénération des Lombards, qui voulurent s'en rapporter à elle pour le choix d'un roi. Elle désigna Agilulphe, qui était alors duc de Turin, et l'épousa. Ce prince, à la sollicitation de son épouse, renonça à l'Arianisme, gouverna avec éclat et sagesse, et mourut l'an 615 (1). Théodelinde est la fondatrice de la célèbre église de *Monza*, où les rois d'Italie se font sacrer avec la couronne de fer. Ce fut au couronnement d'Agilulfe qu'on se servit, pour la première fois, de cette couronne, qui cependant est d'or, mais que Théodelinde avait fait renforcer en dedans par un cercle de fer. Ce dernier nom lui est toujours resté. (*Voyez* pour la suite de cette branche, les rois des Lombards, en Italie, t. IV, in-8°., pag. 384, et tom. I, in-4°., pag. 581, colonne I.)

(1) Quelques auteurs prétendent qu'Agilulfe avait été trahi et livré par Romilde, sa seconde femme, au prince des Abares, qui l'avait fait mettre à mort dès l'an 600. Mais aucune preuve n'appuye ce dire.

les autres, et rendit ainsi la paix à son pays. Il mourut en 598, laissant un fils, Garibald, qui suit :

GARIBALD I, ou GERBAUD.

598. GARIBALD I, fils du précédent, succéda au duché de Bavière en 598. Plusieurs auteurs le confondent, et n'en font qu'un seul personnage avec Garibald I, duc de la basse Bavière, son cousin, qui était mort dès l'an 592, tandis que celui dont il est question ne mourut qu'en 612, laissant de GÉLA, son épouse, fille du duc de Frioul, le fils qui suit :

THEODON III.

612. THÉODON III succède à son père, Garibald I, dans tous les états de Bavière en 612. Il épousa REGINOTRUDE, princesse du sang de France et fille de Théodebert II, roi d'Austrasie; elle le convertit au Christianisme et l'engagea à recevoir le baptême des mains de saint Rupert, qui devint le premier apôtre des Bavarois, et le fondateur de l'église de Salzbourg. Théodon III mourut vers l'an 630, laissant :

1°. Théodebert I, dont l'article va suivre ;

2°. Thassillon, mort vers l'an 650, laissant les trois fils qui suivent ;

a. Théodon IV, dont l'article viendra ci-après ;

b. Théodebert ;

c. Grimoald I, dont l'article viendra plus loin;

3°. Rodoald, qui se rendit en Lorraine auprès de Dagobert, pour se justifier de s'être révolté contre lui ; il fut mis à mort par ses ennemis.

THEODEBERT I.

Vers 630. THEODEBERT I, digne héritier de la piété et des vertus de Théodon III, son père, ne fit que paraître un instant sur le trône ; car il descendit dans la tombe la même année qu'il succéda, laissant pour fils :

HUGOBERT, ou HUGIBERT I.

Vers 630. HUGOBERT I. Ce prince, qui régnait sous l'autorité de Dagobert I, roi de France, donna avis à ce monarque qu'une horde de douze mille bulgares venait de se réfugier sur les confins de la Bavière, et qu'elle demandait permission de s'établir dans ces contrées. Le roi de France, à qui de pareils

hôtes donnaient de l'ombrage, envoya, l'an 631, un ordre secret à tous les Bavarois de faire main-basse sur les Bulgares, une certaine nuit qu'il déterminait, et de les égorger. Le secret fut gardé, et cet ordre barbare si bien exécuté, qu'il ne s'en sauva que huit cents, avec un de leurs capitaines, nommé Alcioc ou Alticée, qui les conduisit chez les Vénèdes.

Ce fut aussi sous le règne d'Hugobert I que le roi Dagobert réforma les anciennes lois de la Bavière et en ajouta de nouvelles. Hugibert, que beaucoup d'historiens ont oublié, mourut l'an 653, laissant une seule fille du nom de Plectrude.

THÉODON IV.

653. THÉODON IV, fils de Thassillon, et petit-fils de Théodon III, succéda à Hugibert, son cousin, vers l'an 653. La mollesse des rois d'Austrasie facilitait aux ducs de Bavière les moyens de se soustraire à leur domination : et Théodon n'attendit point l'agrément de Sigebert pour se mettre en possession des états de ses pères. Il paraît même qu'il les gouverna en souverain, et sans aucune marque de dépendance.

Sous son règne parurent, dans la Bavière, saint Vital, saint Viterpe et saint Emmeran. Il sera question de ce dernier à l'article d'Ute. La date de la mort de Théodon IV est incertaine. Il laissa les enfants qui suivent :

1°. Théodebert II, dont l'article suit ;
2°. Lambert, qui, pour venger l'insulte prétendue faite à sa sœur par saint Emmeran, le fit martyriser à Helfendorf, en 652 ;
3°. Ute, qui fut séduite par Sigisbaud, jeune seigneur bavarois. On prétend que saint Emmeran, pour les soustraire l'un et l'autre à la vengeance du duc Théodon, c'est-à-dire à une mort certaine, autorisa Ute à rejeter sur lui le crime de Sigisbaud. Le saint personnage fut victime de cette complaisance, puisque Lambert, frère d'Ute, le fit mettre à mort comme il est dit ci-dessus.

THÉODEBERT II.

Vers 660. THÉODEBERT II, fils de Théodon IV, lui succéda au duché de Bavière. Ce prince ne laissa qu'une fille, qui suit :

Gontrade, que Liutprand, roi des Lombards, fils d'Ansprand, demanda en mariage, en reconnaissance des secours que Théodebert avait fournis à son père.

GRIMOALD I.

Vers 670. GRIMOALD I, fils de Thassillon, mort en 650, et petit-fils de Théodon III, succéda au duché de Bavière à la mort de Théodebert II, son cousin germain, qui ne laissait point de postérité mâle. Grimoald I mourut en 695, laissant le fils qui suit.

THÉODON V.

695. THÉODON V succéda au trône de son père en 695. Il gouverna jusqu'à l'année de sa mort, arrivée en 708, et laissa les enfants qui suivent :

1°. Théodon VI, dont l'article va suivre ;
2°. Grimoald II, qui succèda à son frère ;
3°. Hugobert II, qui succède à ses deux frères.

THEODON VI.

708. THÉODON VI monta sur le trône de Bavière en 708. Ce prince, sollicité par Ansprand de lui fournir des troupes pour rétablir Liutpert I, son pupille, sur le trône des Lombards, envoya, l'an 712, une armée assez considérable en Italie. Avec ce secours, Ansprand détrôna Aribert II, fils et successeur de Ragimbert, usurpateur du trône de Luitpert I. Mais ce dernier étant mort dans ces entrefaites, Ansprand régna lui-même sur les Lombards. Théodon VI fut un prince d'une grande piété. Il entreprit le voyage de Rome en 717, sous le pontificat de Grégoire II. Il accueillit favorablement saint Corbinien et le pria de prêcher l'évangile dans ses états. Il mourut en 720, sans postérité de sa femme PILITRUDE, qui se remaria à Grimoald II, qui suit.

GRIMOALD II.

720. GRIMOALD II succède à son frère en 720, et épouse PILITRUDE, sa belle-sœur. Saint Corbinien fit tous ses efforts pour rompre ce mariage, qu'il considérait comme incestueux ; mais n'ayant pu y réussir, il se retira de Freiseng, où Grimoald tenait sa cour.

Dans ce même tems, Grimoald, à l'exemple de ses pères, n'ayant pas voulu reconnaître l'autorité des maires d'Austrasie, se vit menacé par Charles-Martel, lequel fit entrer une armée formidable en Bavière, et défit les troupes du duc, qui perdit lui-même la vie dans la mêlée.

Le vainqueur dépouilla les enfants de Grimoald de l'héritage de leur père, et Pilitrude, sa femme, finit malheureusement ses jours en France; d'autres disent en Italie. Ces enfants furent :

1°. Firmin, qui chercha à soulever les Saxons pour l'appuyer dans ses prétentions au duché de Bavière. Toutes ses entreprises tournèrent contre lui, et il mourut tellement oublié, que la plupart des historiens ne l'ont pas mentionné, ou l'ont fait fils d'un duc temporaire établi par Charles-Martel, en Bavière;

2°. Théobald, dont l'existence est avérée, et qui fut emmené prisonnier en France par Charles-Martel, après la défaite de son père. Mais ayant pris part à une révolte de Sonichilde, belle-mère de Pepin et de Carloman, il fut condamné à mort en 741 ;

3°. Sonichilde, seconde femme de *Charles-Martel.* Elle fut mère de Griffon, dépouillé par Pepin, son frère, roi de France. Tous les historiens s'accordent à dire que cette princesse était du sang Agilolphingien, mais ils ne désignent pas son origine d'une manière certaine. Les Annales ecclésiastiques du père Lecointe la disent fille d'un frère ou d'une sœur du duc Odilon. Mais ce prince n'eut ni frère ni sœur; et alors, au lieu d'être sa nièce, elle ne fut que sa concubine.

HUGOBERT II.

725. HUGOBERT II, troisième fils de Théodon V, et frère de Théodon VI et de Grimoald II, succéda à ce dernier en 725. Divers historiens l'appellent Hugibert et Hugombert. C'était un homme courageux, entreprenant et d'un travail infatigable. A peine eut-il fait son traité avec Charles-Martel, qui avait vaincu son frère, qu'il chercha à le rompre, et à prendre parti dans la guerre que les Saxons faisaient à ce prince. Mais cette expédition ne fut pas heureuse, et Hugobert fut obligé de se soumettre. Il mourut en 739, laissant le fils qui suit.

ODILON I, DIT AUSSI UTILON.

739. ODILON I fut préféré par Charles-Martel pour occuper le trône de Bavière, à ses cousins germains, Firmin et Théobald, fils dépouillés du malheureux Grimoald II. Il succéda donc à son père Hugobert II, en 739. Mais, comme ce jeune prince aspirait à régner avec indépendance, il n'eut pas de peine à entrer dans le parti que *Sonichilde*, sa cousine, seconde

femme de Charles-Martel, fomenta contre Pepin et Carloman, ses beaux-fils, à l'effet de procurer un établissement plus considérable à Griffon, son propre fils. Il se déclara contre ces princes, qui, bien informés de ses dispositions et de ses liaisons avec les ducs d'Aquitaine, de Saxe et d'Allemagne, leurs ennemis, firent marcher, en 743, une armée considérable en Bavière. Odilon fut mis en déroute et obligé de se soumettre.

Il ne dut la conservation de sa couronne qu'aux instances et aux sollicitations de HILTRUDE, sa femme, sœur de Pepin et de Carloman. Mais depuis cet événement, il fut allié fidèle et sincère de ses beaux-frères, et gouverna ses états avec la plus grande sagesse, jusqu'à sa mort, arrivée en 754. Il ne laissa qu'un fils, dont l'article suit (1).

THASSILON II.

754. THASSILLON II succède à Odilon Ier., son père. Il accompagna Pepin, roi de France, son oncle, dans l'expédition qu'il fit contre les Lombards, en 756, et donna des preuves du plus grand courage, quoique dans un âge tendre.

L'année suivante, Thassillon se rendit à Compiègne pour y prêter foi et hommage à Pepin, qui y avait assemblé les états de son royaume. Cette cérémonie se fit en présence des principaux seigneurs bavarois, qui prêtèrent, avec leur duc, le serment de fidélité. Ce serment fut renouvelé, après l'assemblée, sur les corps de saint Denis, de saint Germain et de saint Martin, et s'étendait, non-seulement à Pepin, mais encore à ses deux fils, Charlemagne et Carloman, comme étant ses successeurs, et ayant déjà reçu l'onction de la main du pape.

On connaît, par les anciennes lois bavaroises, en quoi consistait la dépendance de ce duché. C'était le roi d'Austrasie

---

(1) C'est à tort que plusieurs écrivains donnent pour deuxième fils à Odilon Ier, *saint Chrodegand*, chancelier de France et ministre d'état de Charles-Martel. Ce prélat, qui fut le trente-cinquième évêque de Metz et fondateur de l'abbaye de Gorze, était issu de la famille royale d'Austrasie, et mourut le 6 mars 766 On appuye cette opinion, 1°. sur le dire de plusieurs écrivains accrédités, qui le mentionnent comme issu du *sang d'Austrasie*; 2°. parce que Hiltrude, dans son discours à Carloman, pour obtenir la réintégration de son mari dans le duché de Bavière, ne parle que de Thassillon seul, et qu'elle eût cité ses fils, si elle en avait eu deux; 3° que saint Chrodegand ne pouvait être oublié dans une semblable circonstance, puisqu'il aurait été d'âge et de capacité à remplir l'honorable emploi de chancelier et de ministre d'état de Charles-Martel, père d'Hiltrude.

qui créait le duc ou qui agréait celui que le peuple avait choisi, pourvu, toutefois, que dans l'un ou l'autre cas, il fut pris dans la race des *Agilolphingiens*. Le roi d'Austrasie avait droit de condamner à mort les sujets du duc, et celui-ci devait soutenir ceux qui étaient chargés de faire de semblables exécutions. Le duc devait, sous peine de déposition, se soumettre à certains édits que les rois d'Austrasie jugeaient à propos de faire publier dans la Bavière. Cette dépendance était devenue d'autant plus odieuse aux ducs de cette province, qu'ils n'obéissaient plus aux rois d'Austrasie, mais bien à leurs maires du palais, qui avaient usurpé l'autorité souveraine. Ainsi, l'on ne doit pas s'étonner si les princes bavarois cherchèrent à s'affranchir d'une pareille servitude; mais toujours malheureux dans leurs entreprises, ils furent obligés de se soumettre chaque fois qu'ils s'étaient révoltés; et comme Charles-Martel et Pepin, roi de France, son fils, s'étaient saisis de l'Austrasie, ils conservèrent la suzeraineté sur le duché de Bavière, qui en dépendait. Thassillon II, en prêtant un serment de fidélité aussi solennel, ne pensait pas qu'il le fausserait un jour, et qu'il attirerait sur sa maison une ruine totale. Ce jeune prince, doué de très-grandes qualités, avait épousé LUITPURGE, l'une des filles de Didier, roi des Lombards; Charlemagne, son cousin, avec lequel il s'était lié d'amitié pendant la guerre d'Italie, de 756, avait aussi épousé une autre fille de Didier, sœur de Luitpurge: mais l'ayant répudiée au bout d'un an, sous prétexte de stérilité, cet événement occasiona une guerre sanglante entre Charlemagne et Didier, dans laquelle ce dernier succomba, ainsi que toute sa famille. Charlemagne s'empara de tous les états de Lombardie, en 774, et les annexa à son vaste empire.

Luitpurge, femme de Thassillon, ne vit pas indifféremment sa maison anéantie par les Français; elle fit usage de tout l'ascendant que ses charmes lui donnaient sur l'esprit de son mari, pour le porter à déclarer la guerre à Charles, contre la foi qu'il lui avait jurée. Thassillon, malheureux dans son entreprise, fut reçu en grâce, et sincèrement pardonné par Charlemagne; mais loin de demeurer fidèle, et de profiter de la générosité du vainqueur, il rompit, toujours à la sollicitation de sa femme, deux autres fois ses traités, reprit les armes, et appela les Huns, ennemis naturels des Bavarois, à son secours.

Le monarque français, averti secrètement de ces menées par des seigneurs bavarois, fut indigné d'un parjure aussi souvent répété, et se résolut à prendre des mesures pour le punir. Il convoqua les états de l'empire à Ingelheim, en 786, pour y travailler au procès de Thassillon. L'assemblée était composée des seigneurs de Saxe, d'Allemagne, de Bavière, d'Austrasie

et de Lombardie. Charles aimait à les faire trouver ensemble, pour les accoutumer peu-à-peu à un même gouvernement. Thassillon, invité à se rendre aux états, y vint sans aucune défiance, parce qu'il ne croyait pas Charlemagne instruit de ses desseins ; mais il fut bien étonné, lorsqu'il vit ses propres sujets l'accuser en pleine diète, et fournir des preuves irrévocables de sa félonie. Alors, pénétré de ses fautes, il les avoua sans détour, et donna encore des éclaircissements qui ne firent que les aggraver : c'étaient ses traités secrets avec Arégise, duc de Bénévent, et l'impératrice Irène. Les seigneurs le déclarèrent atteint et convaincu de trahison, et le condamnèrent à mort.

Mais Charlemagne, ne pouvant se résoudre à verser le sang de son parent, fit commuer la peine en une détention perpétuelle dans un cloître.

Thassillon demanda en grâce qu'on attendit, pour le faire raser, qu'il fut hors du palais, afin de lui épargner la honte de paraître sans cheveux devant la cour.

L'histoire rend justice à Charlemagne sur ses intentions généreuses et sa clémence envers Thassillon II. Elle n'attribue tous les malheurs qui accablèrent ce prince, qu'à ses perfidies et à ses parjures, causés à la vérité par l'extrême amour qu'il portait à Luitpurge, sa femme.

Thassillon II, issu de la plus ancienne dynastie de l'Europe, et doué de toutes les vertus nécessaires pour briller sur le trône, se vit ainsi traîner dans un cloître, comme un prince incapable de gouverner, infidèle à ses serments et traître à son pays, sans espoir même que son sceptre puisse passer à ses enfants. Ce prince infortuné, relégué d'abord à l'abbaye de Saint-Goar, fut transféré à Laurescheim, puis à Metz, et enfin à Jumièges, où l'on croit qu'il termina ses jours. De LUITPURGE, ou LIUTBERGE, son épouse, qui fut aussi cloîtrée en 786, il laissa les enfants qui suivent :

1°. Théodon, qui, enveloppé dans la disgrâce de son père, fut enfermé dans l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves ;
2°. Théodebert, aussi relégué dans un cloître ;
3°. N......, religieuse à l'abbaye de Chelles, près Paris ;
4°. N......, religieuse à Notre-Dame de Soissons.

Fin de la dynastie des Agilolphingiens.

DYNASTIE FRANÇAISE,

DITE DES CARLOVINGIENS.

CHARLES, DIT CHARLEMAGNE.

786. L'empereur CHARLEMAGNE, après avoir fait déposer le duc Thassillon II, annexa, en 786, la Bavière à son vaste empire; il ne voulut plus donner à cette province des ducs héréditaires, dans la crainte qu'à l'instar de leurs prédécesseurs ils ne se révoltassent sans cesse contre leur suzerain. Il nomma donc, pour administrer et pour commander les Bavarois, des comtes particuliers. Le premier d'entre eux, nommé *Gérald*, était frère d'Hildegarde, femme de Charlemagne. Ce nouveau gouverneur était un homme de génie et d'une valeur extraordinaire; il contribua beaucoup, à la tête de ses Bavarois, au gain de la bataille perdue par les Huns en Pannonie, en 797. Et dans le cours du règne de Charlemagne, on voit partout les troupes de Bavière se signaler dans les armées, et souvent décider de la victoire par leur valeur et leur bravoure. Charlemagne fit, en 805, un partage de ses états entre ses fils, dont les articles suivent:

1°. Charles, roi de la France orientale;
2°. Pepin, roi d'Italie;
3°. Louis, dit le Débonnaire, empereur d'Occident, dont il sera question après ses deux frères aînés.

CHARLES II.

805. CHARLES, fils aîné de Charlemagne, obtint toute la France en deçà de la Loire, la Touraine, une partie du royaume de Bourgogne et de l'Allemagne; puis la Neustrie, l'Austrasie, la Thuringe, la Hesse, la Frise, la Saxe, et la partie septentrionale de la Bavière, appelée Nordgaw, où se trouve Ingolstadt. Mais le règne de ce prince fut de peu de durée, étant descendu dans la tombe en 811, sans laisser de postérité.

PEPIN I, ROI D'ITALIE.

805. PEPIN I, roi d'Italie, second fils de Charlemagne, avait eu toute l'Italie, le Turgaw, le pays de Coire, une partie de l'Allemagne, et la plus grande portion de la Bavière. Ce fut ce prince qui commanda, en chef, la célèbre bataille livrée aux Huns, au-delà du Danube, en 797, et dans laquelle les Bavarois,

conduits par Gérald, leur comte, firent des prodiges de valeur. Pepin eut pour ministre le célèbre Adélard, abbé de Corbie, et cousin germain de Charlemagne. Ce sage conseiller avait rendu le règne de son maître glorieux et florissant pour les peuples. Pepin mourut en 810. Le nom de sa femme est resté inconnu. Plusieurs historiens prétendent qu'il n'eut que des concubines, et regardent comme bâtard Bernard, son fils, roi d'Italie. Un auteur estimé (M. de Valois) pense le contraire.

BERNARD I, roi d'Italie.

Bernard I, roi d'Italie, fut confirmé dans toutes les possessions de Pepin, son père, par Charlemagne, son aïeul, en 811. On lui donna pour conseiller Wala, gouverneur de Saxe, frère du sage Adélard.

Un an après la mort de Charlemagne, arrivée en 814, Bernard vint trouver l'empereur Louis le Débonnaire, son oncle, à Aix-la-Chapelle, pour lui prêter serment de fidélité. Il fut delà, avec ce prince, tenir la diète de Paderborn, en 815, et en reçut la mission d'aller à Rome, pour arranger des différents qui venaient de naître entre ce monarque et le pape Léon III.

Dans une autre diète tenue à Aix-la-Chapelle, en 817, Louis le Débonnaire associe à l'empire Lothaire, son fils aîné, donne le royaume d'Aquitaine à Pepin, et celui de *Bavière* à Louis, sur ses deux autres fils, pour les consoler de l'élévation de leur frère.

Bernard, mécontent de voir qu'on lui enlève la Bavière et quelques autres possessions, trempe dans une conspiration contre l'empereur, et se voit déclaré coupable de félonie, et condamné à mort, malgré qu'il fut venu généreusement se confier à la clémence de Louis, et embrasser ses genoux. La peine de mort fut commuée en celle d'avoir les yeux crevés; cruelle et barbare opération qui ne donna que trois jours de plus d'existence pénible et affreuse à l'infortuné Bernard !.... Il mourut, le 17 avril 818, à l'âge de dix-neuf ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Ambroise de Milan, laissant de Cunégonde, son épouse, un fils, qui suit :

Pepin, à qui Louis le Débonnaire donna en apanage les seigneuries de Péronne et de Saint-Quentin. Il est appelé, dans plusieurs chartes, fils de *Bernard*, *roi des Lombards*. Il se joignit, en 834, à plusieurs grands du royaume, pour secourir l'empereur Louis le Débonnaire, contre son fils Lothaire, et aida à le tirer de Saint-Denis, où il était relégué. A la mort de ce monarque, il prit le parti de ce même Lothaire contre

Charles le Chauve, roi de France; mais ayant succombé, il fut privé de ses biens, lui et son fils aîné Bernard, et obligés, l'un et l'autre, de se réfugier en Bavière, où ils eurent pour tout apanage le comté de *Lengenfeld*. Il laissa les enfants qui suivent :

A. Bernard, que les auteurs allemands font chef des comtes de *Lengenfeld*, tige de la maison royale de *Bavière* d'aujourd'hui, mais que d'autres disent être mort sans postérité;

B. Herbert, souche certaine des comtes de *Vermandois*, de *Troyes* et de *Meaux*; puis des seigneurs de *Ham* et de *Saint-Simon*;

C. Pepin, comte de Senlis et de Valois.

Lorsque Louis le Débonnaire fit le partage de ses états entre ses trois fils, il ne croyait pas qu'un second mariage le rendrait père d'un quatrième enfant, auquel il faudrait former un royaume, en prenant sur la portion des trois aînés. C'est précisément ce qui arriva; et de là des dissensions scandaleuses dans la famille royale, et des guerres parricides entre le père et les fils. Ce fut à la suite d'une de ces guerres avec Louis le Germanique, qui avait été défait et mis en fuite, que l'empereur Louis mourut, en 840, du chagrin d'avoir toujours à lutter contre ses propres enfants.

LOUIS II, DIT LE GERMANIQUE, ROI DE BAVIÈRE.

817. LOUIS II, troisième fils de l'empereur Louis le Débonnaire, fut déclaré roi de Bavière en 817, à la diète d'Aix-la-Chapelle. On peut voir les démêlés de ce prince avec son père et ses deux frères, à l'article de Louis le Débonnaire, dans la chronologie des rois de France, et à celui de Louis le Germanique, aux rois Carlovingiens, en Italie. Les torts de Louis II envers son père, dont il prit toutefois la défense contre Lothaire, n'ont pas entièrement terni l'éclat de ses vertus, et les historiens le mettent au rang des plus grands princes qui aient régné en Allemagne. Il mourut à Francfort, le 28 août 876, et fut enterré dans l'eglise de Saint-Nazaire de l'abbaye de Lauresheim. D'EMME, sa femme, morte au mois de mars 876, il laissa :

1°. Carloman, roi de Bavière, dont l'article va suivre;
2°. Louis III, qui succéda au précédent, et dont l'article vient après;
3°. Charles, dit le Gros, roi de France et empereur d'Occident, dont l'article viendra;

4°. Hildegarde, abbesse de Zurich, morte en 857 ;
5°. Berthe, aussi abbesse de Zurich, morte en 877 ;
6°. Ermengarde, morte en 866.

CARLOMAN I.

876. CARLOMAN I, fils aîné du roi de Bavière, Louis le Germanique, succéda à son père, en 876, dans la portion des états qui lui avait été assignée, et dans laquelle se trouvait la Bavière. Ce prince, déjà célèbre par plusieurs victoires qu'il avait remportées sur Rostic, duc de Moravie, et Gonducaire, comte de Carinthie, est cité dans l'histoire comme roi d'Italie, parce qu'ayant conduit une armée formidable dans cette contrée, et détrôné Boson, duc de Milan, il y fit des actes de souverain, et y confirma des donations faites aux églises par ses ancêtres, Charlemagne et Louis le Débonnaire. Quelques auteurs même lui donnent le titre d'empereur. Il mourut de paralysie, le 3 avril 880, et fut enterré dans le monastère de Saint-Maximilien, qu'il avait fondé à *Ættingen*. Il ne laissa point de postérité d'HILDEGARDE, sa femme, qu'on dit être fille d'Arnoul, parent d'Ermentrude, reine de France; mais il avait eu de Litovinde, noble carinthienne, sa concubine, deux enfants naturels qui suivent :

1°. Arnoul, élu empereur d'Occident ;
2°. Gizèle, mariée, en 890, à Zuentibold, duc de Moravie.

LOUIS III, ROI DE BAVIÈRE ET DE SAXE.

880. LOUIS III, frère de Carloman, lui succéda au royaume de Bavière, en 880. Ce prince s'était déjà acquis de la célébrité par le gain qu'il fit de la bataille d'Andernach, le 8 octobre 876, sur Charles le Chauve, roi de France, son oncle ; il était, en outre, roi de Saxe et d'une partie considérable de l'Allemagne; il joignit encore à ses vastes états une grande portion de la Lorraine. Il fit, en 881 et 882, la guerre aux Normands qui dévastaient cette dernière province, et qui menaçaient d'envahir la Saxe. La perte qu'il fit de la bataille d'*Ebersdorf*, lui causa tant de chagrin, qu'il mourut à Francfort, le 20 janvier 882. Il fut enterré à l'abbaye de Lauresheim. Il avait épousé LUITEGARDE, fille de Ludolfe, duc de Saxe, de laquelle il avait eu :

1°. Louis, tombé par une fenêtre à Ratisbonne, et mort de cet événement en 880 ;
2°. Hildegarde.

Louis II avait eu un fils naturel nommé HUGUES, qui fut tué dans un combat contre les Normands, en 879.

CHARLES LE GROS, ROI DE BAVIÈRE ET DE FRANCE, ET EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

882. CHARLES LE GROS, roi de France, empereur d'Allemagne, et frère des deux rois précédents, leur succéda dans le royaume de Bavière; il nomma pour y commander, pendant son absence, le duc Arnoul, son neveu, fils naturel de Carloman. L'apathie que Charles le Gros apporta dans le gouvernement de la France, et la lâcheté qu'il montra contre les Normands qui dévastaient ce beau pays, le firent déposer en 887, dans l'assemblée de Tribur. Ce prince mourut le 12 janvier 888, et fut enterré dans l'abbaye de Reichnaw. Certains auteurs prétendent qu'il fut étranglé. Il avait épousé, 1°. N...., fille du comte Erckanger; 2°. RICHARDE, princesse d'Ecosse, fondatrice de l'abbaye d'Andlaw, où elle mourut le 19 août 911. Il n'avait eu qu'un fils du premier lit, qui mourut jeune, et un fils naturel, nommé BERNARD, qu'il envoya à la cour de l'empereur Arnoul, pour y être élevé.

ARNOUL I, ROI DE BAVIÈRE ET EMPEREUR.

888. ARNOUL I, fils naturel du roi Carloman I, avait été pourvu, à la mort de ce dernier, du duché de Carinthie. Il fut déclaré roi de Germanie et empereur d'Allemagne par une élection libre des états de l'empire, réunis à Tribur en 887, après la déposition de Charles le Gros, son oncle.

Il battit les Normands sur la Dyle, près de Louvain, en 891; chassa de toute la Lombardie, en 894, Guy de Spolette, son concurrent à l'empire, et prit d'assaut Rome en 896. Il s'y fit couronner empereur par Formose.

Il fit déclarer, en 895, Zwentibold, son fils naturel, roi de Lorraine, et mourut le 29 novembre 899. Il avait épousé, 1°. AGNÈS, fille de l'empereur d'Orient, Léon le Philosophe (1); 2°. ODE, fille de Théodon, comte en Bavière. Cette princesse fut accusée d'adultère et citée à la diète de Ratisbonne, en juin 898; mais elle fut déclarée innocente par soixante et douze

(1) Plusieurs auteurs n'ont pas mentionné ce mariage, qui se trouve néanmoins reconnu par des historiens fidèles et du premier mérite. On sait d'ailleurs que l'empereur Arnoul s'était lié étroitement avec celui de Constantinople, Léon le Philosophe, et que celui-ci lui envoya, à Ratisbonne, une ambassade considérable, à la tête de laquelle se trouvait l'évêque Lazare, qui lui remit des présents magnifiques.

juges. Il ne vint aucun enfant du premier lit, quoiqu'en disent certains auteurs, entr'autres Trithême et Barre, qui en nomment deux, *Arnoul* et *Werinher*. Mais ils sont dans l'erreur; car si Arnoul eût été fils de l'empereur Arnoul, les Allemands, qui étaient alors très-attachés au sang de Charlemagne, l'eussent porté sur le trône de l'empire, et comme fils du défunt, et comme frère aîné ou puîné de Louis IV, dont il sera question tout à l'heure. Trithême et Barre se sont tellement trompés sur cet Arnoul, qu'ils lui font épouser Agnès, fille du roi de Hongrie; tandis que l'Arnoul qui épouse cette princesse, était Arnoul le Mauvais, fils de Luitpold, duc de Bavière, dont il sera question plus avant. Du second lit vinrent:

1°. Louis IV, qui succéda à son père;
2°. Heedwige, que quelques-uns appellent Luitgarde, mariée à Otton le Grand, duc de Saxe; elle fut mère de l'empereur Henri l'Oiseleur;
3°. Berthe, mariée à Luitard, comte de Clèves.

Enfants naturels de l'empereur Arnoul et d'Hélérende, sa concubine.

1°. Zwentibold, ou Zwendebaud, déclaré roi de Lorraine ou d'Austrasie, par son père, à la diète de Worms, en 895. Ce prince, méchant et cruel, fit révolter les Lorrains contre lui, et fut tué dans un combat près de la Meuse, le 13 août 900, par les troupes de l'empereur Louis IV, son frère, à qui ses peuples s'étaient donnés. D'autres auteurs prétendent qu'il fut assassiné par ses propres sujets. Il avait épousé, en 897, *Ode*, qui se remaria à un comte nommé *Gérard*.
2°. Ratebold, ou Rathold, établi par l'empereur Arnoul, son père, gouverneur de Milan en 896. Plusieurs auteurs le font la souche des anciens comtes d'*Andechs*, de *Hohenwart*, de *Wolfrätshausen*, et des ducs de *Méranie*. Mais cette opinion a été victorieusement réfutée par des historiens célèbres et dignes de foi, qui ont trouvé l'origine des comtes d'Andechs, ducs de Méranie, dans *Arnoul de Scheyren*, descendant du duc Arnoul de Bavière. (*Voy.* à la table le mot *Andechs*.)
3°. N...., enlevée par Engelshalk, gouverneur de l'Autriche, qui se réfugia chez Zwentibold, roi des Moraves. Etant tombé ensuite au pouvoir de l'empereur, il eut les yeux crevés, et fut relegué dans un cloître, pour punition de ce rapt. Zwentibold, dont les troupes

furent défaites, se retira aussi dans un couvent, où il mourut quelque tems après.

LOUIS IV, ROI DE BAVIÈRE, EMPEREUR D'OCCIDENT.

899. LOUIS IV, fils de l'empereur Arnoul, fut déclaré son successeur dans la diète de Forcheim, en 900. Comme il n'était alors âgé que de sept ans, les états chargèrent de la régence de l'empire, Hatton, archevêque de Mayence, et Otton, duc de Saxe, beau-frère de Louis. Ils donnèrent le commandement des armées à Léopold, duc de Bavière.

Les Huns dévastèrent l'empire par leurs fréquentes et barbares incursions sous ce règne ; ils furent néanmoins battus à plusieurs reprises ; mais en 907, ayant pénétré jusques dans la Bavière, ils livrèrent, près d'Ansberg, une bataille aux Allemands, où Léopold, duc de Bavière, laissa la vie. Louis IV perdit aussi contre les Huns une bataille en 910, et fut obligé de leur en payer un tribut annuel. Ce jeune monarque eut tant de chagrin de cet événement, qu'il en mourut le 21 novembre 912. Il fut enterré à Ratisbonne, dans l'église de Saint-Emmeran. Il était âgé de dix-huit ans, et n'avait pas encore contracté d'alliance. C'est par erreur que plusieurs auteurs lui donnent femme et enfants.

Ainsi finit la dynastie française des Carlovingiens dans le royaume de Bavière.

Ici commence le texte chronologique des Bénédictins.

LÉOPOLD.

895. LÉOPOLD, ou LIUTPOLD, père du duc Arnoul, ne fut d'abord qu'un des marquis de Bavière, et remplaça, en 895, le comte Engildéon, qui lui-même avait remplacé Engilséalque en 893. Engildéon était mari d'HILDEGARDE, fille de Louis III, roi de Saxe, et ensuite de la France orientale. Léopold dut lui-même être le gendre ou le mari d'une autre HILDEGARDE, fille de Louis II ou le Germanique, et sœur de Berthe, qu'on peut croire avoir été la mère d'Erkanger et de Berthold, nonces de la chambre en Suabe, d'où vient qu'Arnoul fut appelé *neveu*, c'est-à-dire proche parent d'Erkanger et de Berthold. Léopold est lui-même dit neveu de l'empereur Arnoul ; mais la preuve que ce ne fut que par sa femme, et non par sa mère, c'est que ni lui ni son frère Aribon ne portèrent des noms carlovingiens, au lieu que le fils de Léopold se nomma Arnoul, et qu'Arnoul eut un fils de même nom que lui, avec un autre qu'il nomma Louis, et une fille qui s'appela Judith. Or, l'on sait que c'était par les noms des enfants qu'on perpétuait le souvenir d'une

alliance illustre. Les noms de Léopold et d'Aribon n'indiquaient qu'une origine bosienne, comme l'auteur de l'ouvrage qui a pour titre *Origines Boicæ* (le comte du Buat) prétend l'avoir démontré. Mais il a reconnu depuis que cette origine pouvait n'être celle de Léopold que par sa mère, fille ou sœur du duc Ratold, père d'Engilbert, et que son système a le défaut de ne pas expliquer comment le duc Arnoul descendait des *anciens rois* aussi bien que des *anciens empereurs;* et s'il a prouvé que la maison de Léopold et d'Arnoul dut être la même que celle de Henri et d'Adalbert, auteurs de la maison des marquis septentrionaux, c'est, selon lui, une objection de plus contre l'origine bosienne masculine de Léopold et d'Arnoul, puisque Henri, duc de France, et le fameux Adalbert de Bamberg, son fils, furent certainement Francs et d'une des maisons les plus illustres de la France proprement dite. Tout au contraire s'explique, dit-il, en faisant descendre Léopold des *Albérics*, l'un desquels fut envoyé dans le Frioul et la Marche orientale de Bavière en 817. Cet Alberic ou Albiger, qui eut une des Marches de Bavière, était neveu d'Unroch et cousin germain d'Adelhard, fils d'Unroch, principal ministre de Louis le Débonnaire et oncle de la reine Hermentrude, femme de Charles le Chauve. De cette même maison furent encore Ernuste, duc et premier ministre de Louis le Germanique, et ses neveux, Uton, Bérenger et Waldon, cousins de Charles le Chauve. De la même maison étaient encore Eberhard, duc de Frioul et père d'Unroch et de Bérenger. Ce dernier est le même qui fut rival de Gui et devint roi d'Italie. On compte entre ses alliés, Germains ou Bavarois, un *Albéric* qui dut être frère de Léopold et d'Aribon, père d'un autre Albéric, *cousin germain du duc Arnoul* et père d'Hérolt, qui fut archevêque de Salzbourg, mais déposé ensuite pour avoir pris part à la révolte des fils du duc Arnoul. Toute cette maison descendait d'Albéric, fils d'Adèle, qui elle-même était, suivant Henschenius, fille de Dagobert II, et fonda le monastère de Psalz, près de Trèves. Le comté de Trèves resta dans la maison des Adelhard dont était la mère de la reine Hermentrude, et ce fut une autre branche de la même maison qui produisit Henri, duc de Thuringe et de Saxe, tué l'an 886, par les Normands sous les murs de Paris, où l'empereur Charles le Gros l'avait envoyé pour défendre cette ville. Ce duc Henri laissa de BARBE, son épouse, fille d'Otton I, duc de Saxe, trois fils, savoir, ADALBERT, à qui on a donné pour surnom le nom de son château de Bamberg, ADHELHARD et HENRI. Ces deux derniers périrent dans la guerre qu'ils eurent avec la maison de Worms; Adalbert ne leur survécut que pour mourir sur un échafaud en 906 ou plutôt en 908, suivant Marianus Scotus.

(*Voy. ci-dessus* Hatton, *archevêque de Mayence.*) De BRUNHILDE, son épouse, Adalbert laissa un fils âgé de cinq ans, et nommé comme lui, qui fut père de LÉOPOLD, souche des marquis d'Autriche, et de BERTHOLD, marquis de la France orientale et souche des marquis septentrionaux de Bavière. Il paraît que Léopold, neveu de l'empereur Arnoul, s'éleva au-dessus du rang de marquis qu'avait eu Engildéon. Reginon lui donne le titre de duc lorsqu'il parle de sa mort, et dans l'armée qu'il commandait lorsqu'il fut tué par les Hongrois, en 907, le 6 ou le 30 de juin, était Uton, évêque de Frisingue, qui fut aussi tué, par où il paraît que Léopold avait le commandement des armées dans toute la Bavière. (Le comte du Buat, *Origin. Boicæ.*) (Voyez ci-après *les margraves et ducs d'Autriche.*)

ARNOUL, DIT LE MAUVAIS.

907. ARNOUL, fils de Léopold, lui succéda, du consentement de Louis IV, roi de Germanie, au duché de Bavière. En 913, ayant joint ses troupes à celles d'Erkanger et de Berthold de Suabe, ses oncles, il défit entièrement l'armée combinée des Hongrois et des Bohémiens au passage de l'Inn. Enflé de ce succès, il voulut se rendre indépendant et prétendit traiter d'égal avec le roi Conrad, en quoi il se croyait d'autant mieux fondé, qu'il jouissait de plusieurs droits régaliens qui ne lui étaient communs avec aucun autre duc, tels que celui de nommer aux évêchés de son duché, qu'il appelait même son royaume. Un grand nombre de seigneurs fomentaient son orgueil par leurs adulations, ne reconnaissant d'autre chef que lui dans l'empire. Conrad, irrité de plusieurs bravades d'Arnoul et de ses partisans, se mit en marche pour les réduire. Tous se soumirent, à l'exception d'Arnoul, d'Erkanger et de Berthold. Cités à la diète d'Altheim, l'an 916, le premier y fut proscrit, et les deux autres, quoique Conrad eût épousé leur sœur, furent condamnés à perdre la tête : ce qui fut exécuté. Arnoul, toujours obstiné dans sa révolte, fut vaincu dans une bataille et obligé de se retirer avec sa femme et ses enfants chez les Hongrois. Dans son désespoir, il amena ces barbares en Allemagne, et livra, l'an 919, à leur tête, une bataille à Conrad, qui mourut quelque tems après d'une blessure qu'il y avait reçue. Arnoul, aspirant à la couronne de Germanie, voulut s'opposer à Henri de Saxe, élu pour successeur de Conrad. Henri, étant venu l'assiéger dans Ratisbonne, l'engagea à se soumettre en lui confirmant le duché de Bavière. Le traité qu'ils firent ensemble prouve bien que Henri sentait la difficulté de réduire Arnoul par la force. « Non-seulment, lui dit-il, dans cet acte, je vous » laisse en possession du domaine de Bavière et de tout le No-

» rique, mais je consens encore que les évêques, les prêtres,
» les moines, et tous les ecclésiastiques de vos états, vous
» soient soumis, que vous ayez sur eux une entière juridiction,
» et que vous soyez le maître de conférer les biens et les digni-
» tés de l'église à qui bon vous semblera, pourvu que vous
» abdiquiez le vain nom de roi, *modo regis nomine inutili abdi-*
» *cato*. Je vous abandonne tout le reste. Que demanderez-
» vous davantage, et que pouvez-vous désirer de plus? »
(Aventin.) Arnoul, content de ces conditions, mit bas les armes, et continua de gouverner ses états avec une autorité absolue, plus jaloux d'une puissance effective que d'un titre qui n'eût rien ajouté à son pouvoir. Appelé en Italie, l'an 934, contre le roi Hugues, il fut vaincu près de Vérone, et contraint de retourner en Bavière. Il y mourut le 11 juillet 937, et fut inhumé à Saint-Emmeran de Ratisbonne. De GERBERGE, son épouse, fille de Rodolfe, comte d'Altorf (1), il eut trois fils (2) et une fille. Les fils sont Eberhard, dont il sera parlé dans la suite; Arnoul, auteur des comtes de Scheyren et de Wittelsbach, dont descendent les ducs de Bavière d'aujourd'hui (3); Louis, mort sans lignée; et Judith, femme de Henri de Saxe, duc de Bavière. Nous avons suivi la foule des historiens en flétrissant Arnoul du surnom de *Mauvais* : mais il paraît qu'on doit plutôt s'en rapporter à Hépidan qui le qualifie de très bon duc des Bavarois (*ad an.* 913), et à Dithmar qui le représente (l. I) comme un prince recommandable par ses qualités de corps et d'esprit. Le seul défaut qu'on ait à lui reprocher, c'est son ambition qui lui fit voir d'un œil jaloux Conrad et

---

(1) D'autres lui donnent pour femme AGNÈS, fille de Taxus, roi de Hongrie, et tante de saint Etienne. On ajoute que cette princesse abjura le paganisme et reçut le baptême, avant son mariage, au château de Scheyren, en Bavière, conjointement avec sa sœur Béatrix, qui épousait en même tems Berthold, père d'Arnoul. (*Note de l'Editeur.*)

(2) Ce qu'on lit ci-après, article d'Eberhard, exige au moins un quatrième fils, Herman.

---

(3) *COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.*

(*Addition de l'Editeur.*)

ARNOUL I.

937. ARNOUL I, comte de Scheyren, second fils d'Arnoul le Mauvais, se ligua, avec son frère Herman, pour disputer à Eberhard, leur aîné, la succession du duché de Bavière. Mais l'empereur Otton, à qui ces trois princes, quoique divisés, refusaient de rendre hommage,

Henri, successivement élevés, par préférence sur lui, au trône de Germanie.

EBERHARD.

937. **Eberhard**, fils aîné d'Arnoul, et les autres fils de celui-ci, prétendirent être ducs patrimoniaux de Bavière, et refusèrent d'aller à la cour d'Otton, pour prendre de lui leur duché. Otton entra aussitôt en Bavière; mais cette expédition ne fut pas heureuse. Eberhard fut reconnu duc de Bavière par le pape Léon VII. Otton ne tarda pas cependant de rentrer en Bavière, en 939. Eberhard, alors, se soumit avec ses frères, à l'exception de celui d'entre eux qui se nommait Arnoul. Eberhard, réduit à la condition de comte, mourut en 966.

BERTHOLD.

939. **Berthold**, devenu seul duc de Bavière, en 939, eut un règne très-agité par les mêmes révoltes, qui troublèrent aussi celui d'Otton I; sans doute parce que ses neveux (ou du moins Arnoul, l'un d'entre eux) eurent pour alliés Giselbert, duc de Lorraine, et Eberhard ou Eberhald, marquis de la France orientale, dont le nom donné au fils aîné d'Arnoul, paraît indiquer que ce prince s'était marié dans la maison d'Eberhald. Quoi qu'il en soit, la qualité de gendre de Giselbert, par **Wiltrude**, sa femme, n'engagea point Berthold à suivre son beau-père dans sa révolte et celle d'Eberhard, contre Otton I, roi de Germanie. Ces deux rebelles, poursuivis par Otton, ayant péri, le second, dans un combat près d'Andernach, le premier, en se noyant dans sa fuite, Berthold les suivit de près au tombeau, ou peut être les y devança-t-il, étant mort, selon Witikind, l'an 942. Berthold avait épousé, en premières noces, **Béatrix**,

---

COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.

donna l'investiture de la succession de leur père à Berthold. Arnoul, réduit à la seigneurie de Scheyren, et mécontent de ce partage, se constitua dans une guerre continuelle contre l'empereur Otton I, et servit avec zèle les intérêts de Ludolphe, fils de ce monarque, qui s'était révolté contre son père. L'an 953, il lui livra la ville de Ratisbonne, et fit soulever, en sa faveur, les principales villes de la Bavière. Otton, obligé de marcher en personne contre ce fils rebelle et contre Arnoul de Scheyren, les assiégea dans Ratisbonne, en 955. La valeur d'Arnoul triompha, dans plusieurs sorties heureuses, des troupes impériales; mais enfin, dans une de ces actions où la victoire semblait

fille de Taxus, roi de Hongrie. Il ne laissa point d'enfants de ses deux mariages.

HENRI I, DIT LE QUERELLEUR.

942. HENRI, second fils de Henri L'OISELEUR, roi de Germanie, né à Nordhausen, son père étant déjà sur le trône, c'est-à-dire l'an 918 ou plutôt, mérita le surnom de QUERELLEUR par son caractère inquiet et turbulent. Après la mort de l'auteur de ses jours, il disputa le trône de Germanie à son frère Otton qui était l'aîné, et eut plusieurs partisans, qui se fondaient, pour l'appuyer, sur ce qu'il était venu au monde pendant la royauté de son père, et par conséquent l'an 918 au plutôt. Mais le parti d'Otton ayant prévalu, Henri fut contraint de se soumettre à lui comme à son souverain. Tancmar, fils naturel d'Otton, s'étant révolté contre lui, pour la seconde fois, l'an 937, avec Eberhald ou Eberhard, comte palatin, vint assieger le château de Badelick, aujourd'hui Bellick, sur le Roer, dans le comté de la Marck, où il fit prisonnier Henri, son oncle, qu'il remit entre les mains d'Eberhald, qui l'emmena prisonnier. Mais sur la nouvelle de la mort de Tancmar, massacré peu de tems après, Eberhald se jetant aux pieds de son captif, lui demanda pardon, et obtint son absolution, en promettant de seconder le désir que Henri avait toujours de régner. La promesse d'Eberhald n'était pas sincère; car lui-même et Giselbert, duc de Lorraine, aspirèrent à la royauté. Henri, l'an 939, entraîné par ses amis, étant venu de Saxe, en Lorraine, s'unit avec Giselbert pour lever l'étendard de la révolte. Mais Otton, étant survenu en dili-

---

COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.

pencher pour lui, son cheval s'étant abattu, il fut percé soudainement de plusieurs traits. Ce prince laissa un fils, qui suit.

BERTHOLD I.

955. BERTHOLD I succéda à son père dans le comté de Scheyren, en 955, mais il ne lui survécut que quelques mois, ayant été tué, la même année, dans une bataille contre les Hongrois. Cependant, quelques auteurs prolongent son existence jusqu'en 982. Il laissa les enfants qui suivent :

1°. Wernher, qui continue la lignée ;
2°. Henri, duc de Carinthie, d'Istrie et de Frioul, s'étant révolté, en 976, contre l'empereur Otton II, son bienfaiteur, il fut défait, dans une bataille rangée, en 978. Ce prince mourut en 984 ;

gence, les obligea de prendre la fuite après un rude combat qu'il leur livra. Henri, l'année suivante, fut réconcilié, par les soins de Mathilde, sa mère, avec Otton, qui lui donna, en signe de retour de son amitié, le duché de Lorraine. Otton eut bientôt lieu de se repentir de ce bienfait. Henri mécontenta les Lorrains, au point qu'ils le chassèrent honteusement l'année suivante. Le roi de Germanie, ne jugeant pas à propos de travailler à son rétablissement, lui substitua le comte Otton. Henri ne put pardonner au roi, son frère, de l'avoir abandonné dans cette occasion, et chercha celle de se venger. Voyant son armée irritée des fréquentes expéditions auxquelles Otton l'employait il conspira, avec plusieurs seigneurs, pour le faire assassiner à Quedlimbourg, où il devait célébrer, l'an 942, les fêtes de Pâques. Mais Otton ayant découvert la conjuration peu de tems avant qu'elle éclatât, fit arrêter les complices, et les condamna, pour la plupart, à perdre la tête; ce qui fut exécuté. Du nombre de ceux auxquels il fit grâce, fut Henri, qu'il envoya prisonnier au château d'Ingelheim. Henri, la même année, s'étant échappé de sa prison, vint se présenter dans l'état le plus lugubre, au roi, son frère, dans la diète de Francfort. Ce fut alors qu'Otton, non content de lui pardonner, lui conféra le duché de Bavière, vacant par la mort de Berthold. Henri, depuis ce tems, étant demeuré fidèle à son frère, reçut de lui, en 952, la Marche de Vérone et d'Aquilée. Il prouva depuis la sincérité de son attachement envers Otton, en marchant contre Ludolfe, son fils rebelle, qui enleva à son oncle,

---

COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.

3°. Arnoul, qui fut comte de Sundgaw. Il mourut vers l'an 1010, laissant d'Adélaïde, sa femme, trois fils :

a. Berthold, comte d'Andechs;
b. Arnoul, qui succéda à Berthold, et devint la souche des comtes d'Andechs et ducs de Méranie, éteints en 1248;
c. Frédéric, dit Hocke, ou le Rude, surnom qu'il mérita, pour avoir dépouillé le monastère d'Atel, que son frère Arnoul avait fondé, et maltraité les moines;

4°. Babon, que des auteurs disent, sans preuves suffisantes, auteur des comtes d'Abensberg.

WERNHER I.

955. WERNHER I, fils aîné de Berthold, lui succéda dans le comté de Scheyren, vers l'an 955. On ignore l'époque de sa mort; mais on lui connaît deux fils :

la Bavière, où bientôt après il fut rétabli. Mais Henri ne survécut pas long-tems à ce recouvrement, étant mort l'an 955. Il avait épousé JUDITH, fille du duc Arnoul le Mauvais (Oefel, *Script. Boici*, tom. I, pag. 462), dont il eut un fils, qui suit, et peut-être d'autres enfants. (Struv., *Corp. Hist. German.*, tom. I, pp. 275-277-280.)

HENRI II.

955. HENRI II, dit HEZILON et LE JEUNE, que la plupart des modernes confondent avec son père, devint son successeur au duché de Bavière. On ne sait presque aucun événement de sa régence, qui finit avec sa vie, en 995. Ce fut lui et non son père, qui épousa GISÈLE, fille de Conrad *le Pacifique*, roi de Bourgogne, dont il eut Henri, qui suit.

HENRI III, DIT LE BOITEUX ET LE SAINT.

995. HENRI, dit LE BOITEUX et LE SAINT, né l'an 972, après avoir succédé au duc Henri le Jeune, son père, au duché de Bavière, mérita, autant par ses vertus, que par sa naissance, d'être élevé sur le trône de Germanie, l'an 1002, après la mort de l'empereur Otton III. Dithmar, dans le prologue de son cinquième livre, trace ainsi la descendance de Henri *le Boiteux*:

> Henricus scandit, postquam puerilia vicit,
> Ardua virtutum, natus de stemmate Regum.
> Huic pater Henricus Dux, et genitrix erat ejus
> Gislà, suis meritis æquans vestigia Regis
> Conradi patris, Burgundia regna tenentis.

(*Voy.* Henri II *parmi les empereurs.*)

COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.

1°. Otton I, qui suit;
2°. Saint Gothard, abbé d'Altaich et de Hirchfeld, puis évêque de Hildesheim. Il fonda, l'an 1023, l'église collégiale de Sainte-Croix, à Hildesheim, puis les abbayes de Saint-Maurice et d'Althausen. Il mourut en 1038, et fut canonisé en 1131, par Innocent II, au concile de Reims.

OTTON I.

OTTON I, comte palatin de Scheyren, mourut vers l'an 1040, laissant quatre fils:

1°. Otton II, qui suit;

HENRI IV.

1034. HENRI IV, fils de Sigefroi, comte de Luxembourg, et frère de Cunégonde, femme de l'empereur Henri II, obtint le duché de Bavière, du roi, son beau-frère, l'an 1004. Ce don lui fut fait dans un plaid royal, tenu à Ratisbonne, le 21 mars de cette année, avec le consentement de tous ceux qui étaient présents, et le symbole de ce don fut une lance à laquelle était pendue une bannière. Henri IV manqua de reconnaissance envers son bienfaiteur. S'étant révolté contre lui, il entraîna, dans son parti, les Bavarois, après avoir tiré d'eux une promesse de ne point élire ni accepter, du moins avant trois ans, d'autre duc que lui. Mais la diligence de l'empereur arrêta ses desseins. L'ayant chassé de la Bavière, il convoqua, l'an 1009, une diète à Ratisbonne, où il engagea les seigneurs bavarois, autant par menaces, que par caresses, à renoncer, malgré leur serment, à l'obéissance de leur duc, et déclara qu'il retenait la Bavière pour lui-même. Henri IV et son frère Thierri, évêque de Metz, ne laissèrent pas de donner beaucoup d'embarras au roi, qui fut obligé de faire le siége de Metz, en 1012. On fit alors une espèce d'accord; mais Henri ne fut rétabli qu'après avoir été privé de son duché pendant huit ans et presque autant de mois, et ce fut l'impératrice, sa sœur, qui l'intronisa de nouveau à Ratisbonne, en 1018. Ce prince vécut et garda son

---

COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.

2°. Eckard;
3°. Conrad;
4°. Arnoul, comte de Dachaw.

OTTON II.

Vers 1040. OTTON II, successeur d'Otton I, mourut vers l'an 1078, laissant les enfants qui suivent :

1°. Otton III, qui continue la lignée;
2°. Eckard, } dont on ignore la destinée.
3°. Bernard, }

OTTON III.

Vers 1178. OTTON III, comte palatin de Scheyren et de Wittelsbach, mourut en 1101, laissant de RICHARDE, sa femme :

1°. Otton IV, qui lui succéda;
2°. Udalric;

duché jusqu'au premier septembre de l'an 1025. (Voy. *les comtes de Luxembourg.*)

HENRI V.

1025. HENRI V, fils de Frédéric, comte de Luxembourg et neveu du duc Henri IV, ayant été pourvu de la Bavière par le roi de Germanie Henri III, se montra reconnaissant par une fidélité constante envers son bienfaiteur, qu'il suivit dans quelques-unes de ses expéditions. Mais il ne paraît pas qu'il ait été de celle d'Italie, entreprise en 1046. S'étant transporté, l'année suivante, dans le royaume de Lorraine, il mourut, le 13 octobre, à Trèves, sans lignée, et fut enterré à l'abbaye de Saint-Maximin.

CONRAD I.

1047. CONRAD I, fils de Ludolfe et petit-fils d'Ezon, comte palatin de la France orientale, parvint au duché de Bavière en 1047 : mais, ayant excité des troubles dans l'empire, il fut déposé, l'an 1053, dans la diète de Mersebourg, et alla mourir, l'année suivante, en Hongrie, sans laisser de postérité.

HENRI VI.

1052. HENRI, fils aîné de l'empereur Henri III et d'Agnès d'Aquitaine, né le 11 novembre 1050, fut nommé duc de Bavière, l'an 1052, par son père, qui transporta ce titre, l'année suivante, à son autre fils, qui suit.

COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.

3°. Herman, qui devint, par simonie, évêque d'Augsbourg, en 1096. Il mourut en 1133;

4°. Sophie, mariée à Thierri VI, comte de Hollande, morte en 1157. D'autres écrivains prétendent qu'elle était fille d'Otton, comte de Rineck.

OTTON IV.

1101. OTTON IV succéda à son père dans les comtés de Scheyren et de Wittelsbach. L'an 1119, le châteeu de Scheyren fut converti en monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Trithème place, mal à propos, cette fondation sous l'an 1131 ; un bref du pape Calixte II, de l'an 1124, rectifie cette erreur. Otton IV fut, en 1132, le médiateur de la paix entre Henri le Superbe, duc de Bavière, Otton IV, comte de Wofratshausen, et Henri, son frère, évêque de Ratisbonne. Ce prince

CONRAD II.

1054. CONRAD II, fils puîné de l'empereur Henri III et d'Agnès d'Aquitaine, né l'an 1052, devint duc de Bavière, en 1054, après l'espèce de démission donnée au nom de son frère aîné qui n'avait que quatre ans. Conrad mourut en 1056.

AGNÈS, IMPÉRATRICE.

1056. L'empereur Henri III étant mort, et son fils Henri IV, qui était en bas âge, lui ayant succédé, AGNÈS, mère de ce dernier, qui était alors sa tutrice, se fit donner le duché de Bavière dans une assemblée qui fut tenue à Ratisbonne, en présence du pape Victor II, pendant les fêtes de Noël de l'an 1056. Elle le garda jusqu'en 1069, tems auquel elle abdiqua volontairement pour se retirer à Rome. Nous suivons l'annaliste saxon. D'autres prétendent qu'Agnès se démit du duché en 1061, et que ce fut alors qu'il fut donné à Otton, qui suit.

OTTON II.

1061. OTTON II, fils de Sigefroi, comte de Nordheim, fut en butte à la jalousie des grands, parce qu'il les éclipsait par son mérite et son crédit. On l'accusa d'avoir voulu suborner Eginon pour tuer l'empereur. Ajourné, pour ce sujet, à la diète de Mayence, tenue dans le mois d'août 1070, il demanda un sauf-conduit qui lui fut refusé. L'empereur assembla une nouvelle diète à Goslar, dans laquelle Otton, absent, fut privé de ses honneurs et condamné à mort. Otton prit les armes pour

---

COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.

mourut vers l'an 1148, ou vers 1155, selon d'autres, laissant d'HELICA DE LENGENFELD, sa femme, les enfants qui suivent :

1°. Otton IV, qui continue la lignée;
2°. Frédéric, dit le Barbu, mort en 1192. Il fut gouverneur de la Bavière, sous l'autorité d'Otton le Grand, son frère, lorsqu'il en devint duc;
3°. Conrad, archevêque de Mayence en 1160, administrateur de l'archevêché de Salzbourg en 1177. Le pape Alexandre III le créa cardinal prêtre-évêque de Sabine. Il mourut vers 1203;
4°. Otton le jeune, comte de Wittelsbach, qui laissa, de Bénédicte, sa femme, un fils, nommé Otton de Wittelsbach. L'empereur Philippe de Suabe, ayant promis une de ses filles en mariage à ce prince, instruit, dans la suite, de sa conduite

se défendre ; mais à la fin, il fit la paix avec l'empereur, sans pouvoir néanmoins recouvrer son duché, dont on avait déjà disposé en faveur d'un autre : on lui rendit seulement une partie de ses autres biens. Otton, mécontent, se jeta dans le parti de Rodolphe, puis dans celui d'Herman, tous deux compétiteurs de Henri IV. Il commanda leurs armées jusqu'en 1083, époque de sa mort, laissant une grande réputation de valeur. Il avait épousé RICHENSE, veuve d'Herman de Werle, dont il eut Henri le Gras, comte de Nordheim, decédé l'an 1101 ; Sigefroi, comte de Bomenebourg ; Conrad ou Cunon, comte de Bicklhing ou Billüng; et Ethelinde, première femme de Welphe, qui suit.

WELPHE, OU GUELFE I.

1071. WELPHE I (IVe. dans ligne d'Est), fils d'Albert-Azzon II, marquis d'Est, et de Cunégonde, sœur de Welphe III, duc de Carinthie et marquis de Vérone, fut nommé duc de Bavière, par l'empereur Henri IV, après la déposition d'Otton de Nordheim, son beau-père, dont il avait d'abord pris la défense et qu'il abandonna ensuite pour obtenir sa place. C'est à lui qu'on rapporte, comme à sa souche, la branche de la maison d'Est, établie en Allemagne. Il était dès-lors et depuis long-tems très-puissant en Suabe par le soin qu'Ermentrude, son aïeule maternelle, avait pris, en 1055, de l'appeler d'Italie pour le mettre en possession des terres de ce duché, que Welphe, son fils, par son testament, qu'elle fit casser, avait léguées à l'abbaye de Weingart. Il servit, avec autant de

---

COMTES DE SCHEYREN ET DE WITTELSBACH.

répréhensible, éludait l'exécution de cette promesse; Otton, pour s'en venger, l'assassina à Bamberg, le 22 juin 1208. Ce crime atroce ne fut pas impuni. Pour se soustraire au juste châtiment qu'il méritait, Otton de Wittelsbach prit la fuite ; mais il fut découvert et atteint l'année suivante, près de Ratisbonne, par le comte de Pappenheim, grand-maréchal de l'empire, qui le tua ;

5° N...., mariée à Otton III, dernier des comtes de Wofratshausen, mort en 1236.

OTTON V.

OTTON V, comte de Wittelsbach, devint duc de Bavière, sous le nom d'Otton I, dit le Grand, le 21 juin 1180. (*Voyez* son article aux *ducs de Bavière.*)

succès que de zèle, pendant plusieurs années, l'empereur Henri IV. Mais comme ce prince ne tenait compte des sages conseils que Welphe lui donnait, celui-ci se déclara contre lui dans la diète de Tribur, tenue à la mi-octobre 1076, où ses ennemis, supérieurs en forces, le déposèrent, et élevèrent à sa place Rodolphe de Suabe. Henri, déterminé à se venger de Welphe et de Berthold, duc de Carinthie, ses deux adversaires les plus puissants et les plus animés, entra, vers la Toussaint 1078, sur leurs terres, où il fit le dégât. (*Bertholdi Constant. Chron.*) L'anticésar Rodolphe ayant été tué l'an 1080, Welphe fut du nombre des seigneurs, qui, l'année suivante, lui donnèrent pour successeur, dans une diète, Herman de Luxembourg. Il accompagna ce nouveau roi de Germanie, la même année, dans son expédition contre l'armée de Henri, qu'ils défirent, au mois d'août, dans la plaine d'Hochstet, après quoi ils allèrent faire le siége d'Augsbourg, qu'ils furent contraints de lever. (Murat, *ad an.* 1081.) Mais Welphe, étant revenu devant Augsbourg, l'an 1084, vint à bout de s'en rendre maître, et en chassa l'évêque Sigefroi, partisan de Henri IV. Ce triomphe, néanmoins, fut de courte durée; car Henri, qui était alors en Italie, étant repassé, vers le commencement d'août, en Allemagne, reprit Augsbourg avec la même facilité que cette ville s'était rendue à ses ennemis. (Murat., *ad an.* 1084.) Ce coup changea les dispositions des Bavarois envers leur duc, contre lequel ils se déclarèrent pour suivre le parti de l'empereur. Mais s'étant réconciliés avec Welphe, à Pâques de l'an 1086, ils s'allièrent aux Saxons et marchèrent avec eux à Wurtzbourg, pour en faire le siége. L'empereur, étant accouru avec une armée de vingt mille hommes au secours de la place, livra aux assiégeants, le 11 août, une bataille où il fut défait avec perte de quatre mille hommes. Les vainqueurs, après cela, étant entrés dans Wurtzbourg, rétablirent l'évêque Albéron que l'empereur avait chassé. (*Annal. Saxo et alii.*) Mais ce prince étant revenu, peu de tems après, avec de nouvelles forces, reprit la place et y rappela l'evêque schismatique que les confédérés en avaient fait sortir. (*Chron. Usperg.*)

Welphe avait deux frères consanguins, Hugues et Foulques, nés du second mariage d'Azzon II, avec Gersende, fille d'Herbert *Eveille-Chien*, comte du Maine. On a parlé ci-devant des aventures d'Azzon et de Hugues, son fils, dans le Maine, et des efforts que firent les Manseaux en divers tems pour mettre le second en possession de ce comté. Azzon, l'an 1097, arrivé à l'âge de plus de cent ans, partagea, aux approches de la

mort, ses états d'Italie, qui comprenaient une grande partie de la Ligurie, entre Hugues et Foulques, sans faire mention de Welphe, qu'il croyait suffisamment doté par le duché de Bavière, qu'il lui avait procuré. Welphe, irrité de cette disposition, ne tarda pas, après la mort de son père, à tenter une descente en Italie, pour revendiquer la portion de ses états qu'il prétendait devoir lui revenir. Mais il trouva les avenues de la Lombardie fermées par ses deux frères ; ce qui montre, dit Muratori, quelle était leur puissance en ce pays-là. Loin d'être découragé par cet obstacle, Welphe, pour le franchir, fait alliance avec Henri, duc de Carinthie, et vient à bout, avec son secours, de forcer le passage. Le succès de ses armes fut tel, dit Berthold de Constance, qu'il recouvra une grande partie de l'héritage paternel. Mais, après son départ, le marquis Foulques, son frère, à qui Hugues, son autre frère, avait vendu sa part, se remit en possession de ce que Welphe lui avait enlevé. Il faut néanmoins, dit Muratori, qu'il y ait eu depuis, entre les enfants de Welphe IV et Foulques, quelque convention au moyen de laquelle la branche d'Est, établie en Allemagne, ait obtenu quelque portion de ce qu'elle répétait en Ligurie; car nous voyons qu'elle jouissait du tiers de la ville de Rovigo, et qu'elle exerçait la puissance seigneuriale dans celle d'Est. (*Annal. d'Ital.*, t. VI, p, 325.)

L'an 1101, Welphe alla se joindre, vers le commencement d'avril, avec ses troupes, à la grande armée des croises, qui traversait l'Allemagne sous la conduite de Guillaume le Jeune, duc d'Aquitaine, pour aller à la conquête de la Terre-Sainte. Il eut part à la déroute qu'essuya cette armée en traversant l'Asie, et parvint, non sans de grandes peines, à Jérusalem, d'où, après avoir satisfait sa dévotion, il reprit la route de l'Europe. Mais une maladie l'ayant obligé de s'arrêter en Chypre, il y mourut cette même année 1101, ou la suivante : prince illustre, dit Muratori, par ses exploits militaires et par l'avantage qu'il eut d'avoir établi en Germanie une branche de la maison d'Est, d'où sortent celles de Brunswick, de Wolfenbuttel et de Lunebourg. Il avait épousé, en premières noces, ETHELINDE, fille du duc Otton II, son prédécesseur, qu'il répudia sans en avoir eu d'enfants. De JUDITH, sa seconde femme, veuve de Toston, frère d'Harald II, roi d'Angleterre, et fille de Baudouin V, comte de Flandre, morte en 1091, il laissa deux fils, Welphe, qui suit; et Henri, dit le Noir; avec une fille, Itta, ou Judith, que plusieurs historiens disent fille de l'empereur Henri III, mariée à Léopold le Beau, duc d'Autriche, suivant la conjecture de dom Jérôme Pez.

WELPHE II.

1101 ou 1102. WELPHE II (V^e^. dans la ligne d'Est), successeur de Welphe I, son père, au duché de Bavière, avait été marié par ce prince et par son aïeul, le marquis Albert-Azzon II, dès l'an 1089, à la célèbre comtesse MATHILDE, la plus riche héritière de l'Europe, et veuve, depuis l'an 1076, de Godefroi le Bossu, duc de Lorraine. Par le contrat de mariage, il était dit qu'après la mort de Mathilde, tous ses états reviendraient à Welphe, son époux ; mais c'était un jeu de la part de la princesse ; car dès l'an 1077, elle avait fait, secrètement, donation de tout son patrimoine à l'église de Rome. La découverte de ce mystère, jointe aux dégoûts que Mathilde donnait à Welphe, determina celui-ci à se séparer d'elle en 1095, et à retourner en Bavière. (Muratori, *Ann. d'Ital.*, t. VI, pp. 296-317.) Pour se venger de l'empereur Henri IV, qui, l'an 1091, lui avait enlevé Mantoue et d'autres places, Welphe, l'an 1105, prit le parti du jeune roi Henri V, révolté contre son père. Après la mort de ce dernier, Henri V mit le duc de Bavière à la tête de la grande ambassade qu'il envoya, l'an 1107, au pape Pascal II, en France, pour traiter avec lui de l'affaire des investitures. C'était, suivant le portrait qu'en fait l'abbé Suger dans la vie de Louis le Gros, un homme d'une corpulence extraordinaire, et d'une voix de tonnerre, qui faisait porter une épée nue devant lui comme pour intimider le pape et l'obliger, de force, à laisser Henri V jouir des investitures de même que son père avait fait. Mais tout se passa en menaces, et rien ne fut conclu.

L'an 1111, Welphe accompagna l'empereur à Rome, où il fut témoin de la capture du pape, sans néanmoins sans rendre complice; car il fit dans cette occasion la fonction de médiateur, suivant le témoignage de l'historien anonyme des Guelfes. L'année suivante, Welphe servit avantageusement l'empereur contre les Saxons, qu'il avait irrités, en faisant mettre leur duc, Lothaire, au ban de l'empire ; service dont ce prince le remercia, par une lettre où l'on voit que Henri, frère de Welphe, avait pris le parti des Saxons, et leur avait amené des troupes. (*Origin. Guelf.*, t. II, l. VI, p. 311.) L'empereur, en 1115, joignit Welphe à l'évêque de Wurtzbourg, pour aller traiter de la paix avec les Saxons. (*Annal. Saxon.*)

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'année de la mort de Welphe II, décédé sans laisser de postérité. Mais M. Scheid prouve, par un ancien écrit, qu'il finit ses jours, l'an 1120, à Kauffingen, sur le Lech, d'où il fut porté à l'abbaye de Wingart, en Suabe,

pour y être inhumé auprès de son père, qu'on y avait transporté de Chypre.

HENRI VII, DIT LE NOIR.

1120. HENRI, dit LE NOIR, de la couleur de ses cheveux, fut le successeur de Welphe, son frère, au duché de Bavière. Il avait épousé, du vivant de son père, WULFHILDE, fille aînée de Magnus, duc de Saxe, et avait presque toujours habité la Lombardie, tant que vécut son frère, au nom duquel, comme au sien, il gouverna les domaines qu'ils possédaient en ce pays. Par une de ses chartes, datée de l'indiction VII, on voit qu'il possédait le château d'Est, et qu'il suivait, quoique bavarois de naissance, la loi des Lombards. (*Origin. Guelf.*, t. II, p. 315 et 473.) Ce prince eut part aux grands événements arrivés de son tems, et fut un des médiateurs de la pacification faite, en 1122, entre le pape Calixte II, et l'empereur Henri V, par rapport aux investitures. Dans la diète qui se tint, l'an 1125, après la mort de ce prince, pour lui donner un successeur, il porta Fréderic de Hohenstauffen, et se retira de l'assemblée en voyant la pluralité des voix pour Lothaire de Supplenbourg; mais il revint ensuite, sur les remontrances de l'évêque de Ratisbonne, à l'avis du plus grand nombre; et approuva le choix de Lothaire. Sa mort arriva, l'an 1126, au château de Ravenspourg (et non pas à l'abbaye de Weingart, comme le marque M. Mallet), seize jours avant celle de WULFHILDE, sa femme, décédée au château d'Altorf. (*Origin. Guelf.*, l. VI, p. 325.) Tous deux furent inhumés à l'abbaye de Weingart, que le premier avait rétablie, après un incendie qui l'avait consumée. M. Mallet (*Hist. de la maison de Brunswick*, p. 49) dit que l'un et l'autre prirent l'habit monastique sur la fin de leurs jours. Cela n'est certain que de Henri, qui, étant à l'extrémité, se fit revêtir de cet habit, et devint, par là, ce qui s'appelait alors *Monachus ad succurrendum;* mais on ne voit pas que sa femme l'ait imité en ce point. De leur mariage, ils laissèrent trois fils et quatre filles. Les fils sont, Conrad, qui, s'étant fait moine à Clairvaux, mourut à Bari, en revenant de la Terre-Sainte; Henri, qui suit; et Welphe, qui eut pour sa part les biens paternels situés en Italie. (*Origin. Guelf.*, l. VI, p. 360.) Les filles sont, Judith, mariée à Fréderic le Borgne, duc de Suabe; Sophie, femme, 1°. de Berthold III, duc de Zeringen; 2°. de Luitpold ou Léopold, marquis de Stirie; Mathilde, qui eut pour premier époux, Léopold, marquis de Vohobruck, et pour second, Gebhard de Sulzbach;

Wulfhilde, la quatrième fille de Henri le Noir, fut mariée à Rudolfe de Phullendorff, comte de Bregentz, en Suabe.

HENRI VIII, dit LE SUPERBE.

1126. Henri, dit le Superbe et le Magnanime, en succédant à Henri le Noir, son père, au duché de Bavière, reçut de l'empereur Lothaire, un précieux gage d'estime et d'affection, par le don qu'il lui fit de la main de Gertrude, sa fille, âgée pour lors de douze ans. Les noces furent célébrées avec une magnificence extraordinaire, aux fêtes de la Pentecôte 1127, dans un lieu de la Bavière nommé Gunzinlech, par Otton de Saint-Blaise. Henri, outre ce duché, possédait, du chef de sa mère, les biens allodiaux de la maison de Billüng, en Saxe, du nombre desquels était la ville de Lunebourg. Sa femme, de plus, lui apporta en dot Brunswick et la contrée du Veser, dont Nordheim était le chef-lieu. « Dès que son père » eut cessé de vivre, dit l'historien anonyme des Guelfes, il » convoqua une assemblée générale à Ratisbonne, où, s'étant » rendu avec un corps de troupes, il examina juridiquement » tous les désordres qu'il apprit s'être commis, soit dans la » ville, soit au-dehors, termina les guerres que les grands du » pays se faisaient depuis long-tems, et, leur ayant intimé les » conditions d'une paix solide qu'il voulait établir, il leur fit » promettre de s'y conformer avec la plus grande exactitude, » après quoi, s'étant fait payer le tribut que les bourgeois lui » devaient, il sortit de la ville, laissant tous les esprits saisis » de terreur, et alla détruire les forts des brigands et des pros- » crits dans toute l'étendue de la province. »

Henri, la même année (*Chron. Saxon.*), alla joindre son beau-père devant la ville de Nuremberg, qu'il assiégeait, et que Frédéric de Hohenstauffen, avec Conrad, son frère, soutenait dans sa révolte. Cette expédition ne réussit point d'abord; mais Lothaire étant revenu devant la place avec son gendre, vint à bout de la réduire. La querelle durait toujours entre la maison d'Est et le saint siége, touchant le patrimoine de la comtesse Mathilde. Le pape Innocent II, vaincu par les instances de Lothaire, consentit enfin, par sa bulle du 8 juin de l'an 1133, à le céder au duc Henri, pour sa vie et celle de sa femme, sous la condition d'un cens annuel de cent livres, et à la charge d'en faire hommage au saint siége. (*Baron ad an.* 1133, n. 5.) C'est ainsi que la Marche de Toscane et le duché de Spolète, avec une portion de ce qui constitue aujourd'hui le royaume de Naples, revinrent à la maison d'Est. Lothaire, se disposant, l'an 1136, à faire une seconde expé-

dition en Italie, se démit du duché de Saxe en faveur de Henri, pour l'engager à le suivre. (*Helmold.*, l. I, n. 543, et *Albert Stad. ad hunc an.*) Henri, par ses exploits, seconda parfaitement les armes de son beau-père en cette contrée; mais il eut le malheur de le perdre, l'an 1138, en retournant avec lui en Allemagne. Cet événemement fut le terme de sa prospérite. Son ambition l'ayant porté à briguer le trône vacant de Germanie, il fut supplanté par Conrad de Hohenstauffen Sur le refus que Henri fit de lui remettre les ornements impériaux qu'il avait emportés, après avoir reçu les derniers soupirs de Lothaire, Conrad travailla à le dépouiller avec autant d'ardeur que son beau-père en avait mis à l'enrichir. L'ayant fait mettre au ban de l'empire, dans la diète tenue, l'an 1138, à Wurtzbourg, il donna, dans celle de Goslar, qui suivit de près, la Bavière à Léopold, marquis d'Autriche, et la Saxe à Albert, dit l'Ours, comte d'Ascanie, qui avait des prétentions sur ce duché, du chef de sa mère, fille de Magnus, duc de Saxe. Dès lors, Henri, dont le cortége était le plus nombreux et le plus brillant, se trouva plongé dans une extrême solitude. « Chose étonnante, dit Otton de » Frisingue, ce prince, dont l'autorité s'étendait des frontières » du Danemarck jusqu'à celles du royaume de Sicile, tomba » en peu de jours dans un si grand abyme de misère, que » presque tous ses vassaux et ses amis, l'ayant abandonné, il se » vit réduit à retourner d'Augsbourg en Saxe, n'ayant plus que » quatre personnes pour l'accompagner. » (*Chron.* l. VII, c. 23.) Mais avec les secours que l'impératrice Richense lui fournit, il se soutint dans la Saxe, ayant une armée supérieure à celle de l'empereur et d'Albert. Résolu de leur livrer bataille, il vint les attaquer sur les confins de la Saxe et de la Marche de Brandebourg. Déjà les armées étaient en présence, lorsqu'Albéron, archevêque de Trèves, qui était dans l'armée impériale, fit proposer un accommodement, dont les conditions furent, 1°. que Henri demeurerait possesseur de la Saxe; 2°. que l'empereur investirait Albert l'Ours, de la Marche de Brandebourg; 3°. qu'on oublierait les dommages soufferts de part et d'autre. Quelque déterminé qu'on fût à se battre du côté de Henri, l'animosité de ses troupes ne put tenir contre les foudres du vin de la Moselle, que le prélat médiateur fit offrir à leurs chefs. (Brower, *Hist. Trevir.*, t. II, p. 37.) Le traité conclu, les deux armées se séparèrent. Henri, regrettant toujours la Bavière, se préparait néanmoins à y rentrer, lorsque la mort l'enleva dans l'abbaye de Quedlimbourg, le 19 septembre 1139: « Prince recommandable à tous égards, dit » Otton de Frisingue, et aussi distingué par la noblesse de

» son âme que par celle de sa naissance. » Il fut inhumé au monastère de Lautern, ou Kayserslautern, en Suabe, auprès de Lothaire, son beau-père. Sa mort ne passa point pour naturelle dans l'esprit de plusieurs, et fut attribuée au poison, suivant l'annaliste saxon et la chronique de Mont-Serain. De GERTRUDE, sa femme, morte en 1143, il laissa un fils, qui viendra ci-après.

LEOPOLD D'AUTRICHE.

1138. LÉOPOLD, dit LE LIBÉRAL, fils de Léopold, dit *le Pieux*, marquis d'Autriche, et d'Agnès de Franconie, fut investi de la Bavière, dans la diète de Goslar, en 1138, après le ban de Henri le Superbe, par l'empereur Conrad, dont il était frère utérin. Welphe, frère de Henri le Superbe, lui contesta ce don, et prit les armes pour l'empêcher d'en jouir. L'empereur vint au secours de Léopold, et poussa si vivement son rival, qu'il l'obligea de se renfermer dans le château de Weinsberg, en Suabe, dont il fit aussitôt le siége. Les habitants, affectionnés à Welphe, firent une vigoureuse résistance. Dans une sortie qu'il voulut faire à leur tête, il leur donna, dit-on, pour mot de ralliement *Heiwelf*. Frédéric, duc de Suabe, frère de l'empereur, qui commandait à ce siége, ayant découvert ce mot, ajoute-t-on, donna aux siens celui de *Weibelingen* ou *Geibelingen*, du nom d'un village de Suabe où il avait été élevé. Ces noms, depuis, ont été fameux en Italie. On entendait par Welfs, qu'on appelait *Guelphes*, les antagonistes de l'empereur, et par *Gibelins* ses partisans. (*Dodechin et Andr. Presbyt.*) La sortie que fit Welphe sur ceux qui assiégeaient le château de Weinsberg, ne fut point heureuse. Il fut repoussé avec perte. La place étant réduite aux abois, les habitants furent contraints de se rendre à discrétion. On ne permit qu'aux femmes de sortir librement avec ce qu'elles pourraient emporter de plus précieux. Satisfaites de cette grâce, elles abandonnent leurs richesses, chargent leurs maris sur leurs épaules, et sortent ainsi de la place. L'empereur fut si touché de cette action, qu'il pardonna aux habitants, et leur permit de retourner chez eux en liberté. (*Chron. S. Pantaleon., ad an.* 1140.) Welphe, depuis la sortie malheureuse qu'il fit sur ceux qui l'assiégeaient dans Weinsberg, n'y était point rentré. Ainsi l'on se trompe en le mettant du nombre de ceux que leurs femmes emportèrent en sortant de la place. Il continua la guerre, soutenu par Roger, roi de Sicile, qui, pour se maintenir sur son trône, cherchait à occuper l'empereur en Allemagne. Léopold, toujours harcelé, quoique presque toujours

vainqueur, par son rival, ne jouissait pas tranquillement de la Bavière, dont les peuples, toujours attachés au sang de leurs anciens maîtres, ne lui rendaient qu'une obéissance forcée. Il pensa même périr dans une sédition que les partisans de Welphe excitèrent à Ratisbonne. L'ayant étouffée, non sans peine, il en punit les auteurs, et réduisit la ville au parti de la soumission. Ce fut l'un de ses derniers exploits. Il mourut à Altaich, le 18 octobre 1142, sans enfants de MARIE, son épouse, fille de Sobieslas I, duc de Bohême. (*Voyez* Léopold IV, *margrave d'Autriche.*)

HENRI IX D'AUTRICHE, DIT JOCHSAMERGOTT.

1142. La mort de Léopold donna de nouvelles espérances à Welphe de recouvrer la Bavière pour son neveu : mais l'empereur Conrad, dans une diète de Francfort, tenue à la Pentecôte en 1142, déclara duc de Bavière HENRI, frère de Léopold ; et, pour le mieux affermir dans cette possession, il lui fit épouser GERTRUDE, veuve de Henri le Superbe. Elle persuada à son fils du premier lit, Henri le Lion, de renoncer à sa prétention sur la Bavière, par l'espérance qu'elle lui donna d'être bientôt maître de la Saxe ; ce qu'elle fit effectivement. Mais le fils, croyant avoir également droit à l'un et l'autre duché, réclama dans la suite contre cette convention. Welphe, son oncle, reprit les armes pour sa défense, l'an 1149, au retour de la Terre-Sainte, où il avait accompagné Conrad, et ravagea la Bavière ; mais ayant été battu, le 8 février 1150, par Henri d'Autriche et par le fils de l'empereur, il fut obligé de se retirer. (Martenne, *Amplis. Coll.*, tome II, *præf.*) Henri le Lion revendiquant toujours la Bavière, l'empereur Frédéric I, successeur de Conrad, pour terminer ces contestations, cita les compétiteurs aux diètes de Wurtzbourg et de Worms. Henri d'Autriche n'ayant point comparu, l'empereur jugea le procès à la diète de Goslar, en 1154 : il rendit à Henri le Lion le duché de Bavière ; mais il en détacha le pays situé entre les rivières d'Inn et d'Ens, qui fut incorporé à l'Autriche, érigée depuis en duché, en faveur de Henri IX, sans relever de la Bavière comme auparavant, et rendue héréditaire dans sa maison, en faveur tant des filles que des mâles : ce jugement fut confirmé à la diète de Ratisbonne, où Henri d'Autriche mourut le 13 janvier 1177. Après la mort de Gertrude, sa première femme, arrivée en 1143, il avait épousé, en 1149, THÉODORA, nièce de Manuel, empereur des Grecs, dont il eut deux fils, Leopold et Henri. (Voyez *les margraves d'Autriche et les comtes palatins du Rhin.*)

HENRI X, DIT LE LION, DUC DE BAVIÈRE.

1154. HENRI X, dit LE LION, fils de Henri le Superbe, né l'an 1129, ayant été rétabli dans le duché de Bavière par l'empereur Frédéric I, suivit ce prince, l'an 1154, dans sa première expédition d'Italie. Ce fut alors qu'il lia connaissance avec ses parents de la branche cadette, composée de quatre têtes, qu'on nommait les marquis d'Est, et qui, étant toujours restée en Italie, avait profité de l'éloignement de l'aînée pour s'agrandir à ses dépens. Henri, trop généreux pour employer sa puissance à dépouiller, même légitimement, des princes de son sang, leur abandonna, pour la somme de quatre cents marcs une fois payée, toute sa portion des biens de la famille, ne s'en réservant que la mouvance. L'acte original de cette cession existe encore aujourd'hui dans les archives de Modène. (Muratori, *Antichita estensi*, part. I, c. 34.) De retour en Allemagne, il fit alliance avec Waldemar I, roi de Danemarck, pour dompter les Slaves ou Vandales occidentaux qui infestaient les côtes du Danemack et de l'Allemagne. Une nouvelle révolte des Lombards ayant obligé l'empereur, en 1158, de repasser au-delà des monts, Henri fut encore de la partie, et ne contribua pas médiocrement à la réduction des rebelles. Rendu à ses états, Henri renoue son alliance avec le roi de Danemarck. Tandis que celui-ci fait une descente dans l'île de Rugen, il porte la guerre chez les Obodrites, peuple vandale qui occupait une partie du Holstein et du Mecklenbourg. Niclot, leur chef, périt, dans une rencontre, par l'épée des Saxons; et ses fils, réduits à demander la paix, ne l'obtiennent qu'à des conditions assez dures. Henri, se portant dès-lors pour maître, ou du moins pour suzerain de ce pays, commence à y bâtir la ville et le château de Schwerin, et à y fonder les évêchés de Ratzebourg et de Mecklenbourg, qu'il pourvoit de pasteurs choisis de sa main. L'an 1163, les Vandales, impatiens du joug qu'on leur avait imposé, se révoltent, ayant à leur tête Wortizlas, l'aîné des fils de Niclot. Il est fait prisonnier par les Saxons dans un combat, et conduit à Brunswick, où, quelque tems après, il est mis à mort pour avoir excité un nouveau soulèvement. Furieux de cette exécution, Prébislas, frère de Wortizlas, ne garde plus de ménagement. La guerre se rallume avec une extrême vivacité. Tous les Vandales, depuis l'Elbe jusqu'à la Peine, y prirent part. Le roi de Danemack et le duc ayant renouvelé leur alliance, y firent entrer Albert l'Ours, margrave de Brandebourg. Henri et Albert ayant en peu de tems pénétré dans l'intérieur du pays ennemi, en brûlèrent les villes, rasè-

rent les forts et ravagèrent les campagnes. Waldemar, de son côté, avec une flotte nombreuse, désolait les côtes des Vandales et détruisait leurs vaisseaux dans l'embouchure des grandes rivières. Prébislas, poussé à bout, prit le parti de la soumission. Il obtint grâce, en promettant de se faire chrétien, et de se reconnaître vassal du duc de Saxe. C'est de lui que descendent les ducs de Mecklenbourg. L'an 1169, Welphe, mécontent de Henri, son neveu, le prive de sa succession qu'il assure à l'empereur. Dans le même tems, Henri le Lion se voit déchu d'une espérance encore plus flatteuse que l'empereur lui avait donnée; c'était celle de lui succéder dans l'empire. Mais ce prince se dédit, en faisant élire roi des Romains, Henri, son fils, par la diète de Bamberg, tenue au commencement de juin 1169. L'amitié commença dès-lors à se refroidir entre l'empereur et le duc. Celui-ci ne tarda pas à donner une preuve de son ressentiment par le refus qu'il fit à l'empereur, la même année, de marcher en Lombardie pour combattre les rebelles. (*Origin. Guelf*, tome III, *præf.*, p. 22.)

L'an 1172, vers la Chandeleur, suivant la chronique de Weingart, le duc Henri part avec un cortége magnifique pour la Terre-Sainte, où il ne fit rien de mémorable que des présents au saint sépulcre et aux deux ordres des chevaliers du Temple et de l'Hôpital. En allant et en revenant, il fut reçu avec de grands honneurs à Constantinople par l'empereur Manuel. On conserve encore, dans la citadelle de Hanovre, plusieurs reliques qu'il rapporta, l'an 1173, de son voyage. (*Origin. Guelf.*, tome III, pp. 80-82.)

L'an 1174, le duc Henri accompagne avec ses troupes l'empereur dans son cinquième voyage au-delà des monts. Mais, l'année suivante, après la levée du siége d'Alexandrie de la Paille, voyant que l'armée impériale s'affaiblissait de jour en jour, il s'en sépara, avec ses gens, pour retourner dans ses états. L'empereur, informé de sa retraite, court après lui, et, l'ayant joint près du lac de Côme, il le conjure à genoux de revenir, sans pouvoir rien obtenir; sur quoi l'impératrice, qui était présente, dit à son époux que Henri ne daignait pas même relever : *Levez-vous, monseigneur; souvenez-vous de ceci, et que Dieu s'en souvienne aussi.* Tel est le récit du P. Barre, d'après la chronique de Schaumbourg. Mais Otton de Saint-Blaise (*Chron.*, c. 23) dit, au contraire, que Henri, invité par l'empereur, étant en Allemagne, à se joindre à lui pour son expédition de Lombardie, n'y consentit point, sur le refus que Frédéric fit de lui céder la ville de Goslar pour les frais de son voyage. La chronique du Mont-Serain (*ad an.* 1180), différente de ces deux récits, porte que Henri, ligué secrètement

avec les rebelles de Lombardie, refusa de prendre part à cette expédition, alléguant l'excommunication dont était frappé l'empereur pour son attachement à l'antipape Victor. L'abbé d'Usperg, avouant le voyage de Henri au-delà des monts, lui fait abandonner le camp de l'empereur pendant le siége d'Alexandrie, et prête à Frédéric les mêmes soumissions pour l'engager à revenir. Mais ce qui est certain, c'est que dès-lors l'amitié fut entièrement rompue entre ces deux princes. Les voisins de Henri, jaloux de sa puissance, excités par Frédéric, ne se firent pas prier pour se jeter sur ceux de ses domaines qui étaient le plus à leur bienséance. Henri, non content de les repousser, va faire le dégât sur leurs terres. Ceux-ci, hors d'état de lui résister, portent leur plaintes à l'empereur, insistant principalement sur les ravages que les troupes saxonnes ont exercés dans les lieux consacrés à la religion. Frédéric, ravi de trouver l'occasion de dépouiller Henri, mais voulant le faire en règle, le fait citer à trois diètes consécutives, où il refuse de comparaître. On en tient une quatrième, l'an 1180, à Wurtzbourg, où, ayant pareillement fait défaut, il est déclaré, par délibération unanime de l'assemblée, déchu de tous les fiefs qu'il tenait de l'empire, et réduit à ses biens allodiaux. En conséquence de ce jugement, le duché de Bavière fut donné à Otton, comte palatin de Wittelsbach; Bernard d'Ascanie, fils puîné d'Albert l'Ours, obtint le duché de Saxe; l'archevêque de Cologne eut le duché de Westphalie et d'Angrie; ses autres vassaux furent déclarés immédiats, et recouvrèrent ainsi leur liberté. C'est de cette époque que la plupart des états dont l'Allemagne est composée, peuvent dater, ou les commencements, ou les grands accroissements de leur fortune. On voit alors un Ottocare, marquis de Stirie, quitter son ancien titre pour prendre celui de duc; un Berthold, comte d'Andechs et marquis d'Istrie, qui avait tenu jusqu'alors le comté de Tyrol comme vassal de la Bavière, s'arroger le titre de duc de Méranie, et exercer chez lui les droits de la souveraineté. Les prélats ne s'oublièrent point en cette occasion : on vit les évêques de Salzbourg, de Passaw, d'Augsbourg, de Ratisbonne, donner dans leurs diocèses, pour le temporel, la loi qu'ils recevaient auparavant des ducs de Bavière.

Henri le Lion, abandonné de tout le monde, se retira d'abord en Angleterre auprès du roi, son beau-père. Mais ce monarque, obligé, par des raisons politiques, de vivre en paix avec l'empereur, se contenta de négocier en faveur de son gendre, et, par la médiation du pape Luce III, il lui obtint la permission de retourner dans sa patrie, c'est-à-dire dans ses états de Brunswick. En 1188, dit M. de Saint-Marc, Frédéric, voulant

passer à la Terre-Sainte, tint à Goslar une diète à laquelle il invita le duc Henri, qui, de retour chez lui, n'avait rien eu de plus pressé que de reprendre les armes pour reconquérir la Saxe sur le duc Bernard. L'empereur, craignant, pour cette raison, de le laisser en Germanie durant son absence, lui donna l'option ou de se contenter de la restitution d'une partie des états qu'il avait perdus, en renonçant à toute autre prétention, ou de les recouvrer tous à condition de le suivre en Asie, ou enfin de s'exiler encore de Germanie l'espace de trois ans, avec Henri, son fils aîné. *Le duc aima mieux*, dit Arnoul de Lubeck (*lib.* 3, c. 78), *sortir du pays, que d'aller où son inclination ne le portait pas, et de souffrir aucune diminution dans ses anciens honneurs.* L'empereur s'étant mis en route pour la Terre-Sainte en 1189, Henri ne tarda pas plus d'un an après son départ à retourner en Allemagne, après avoir fait prendre les devants à son fils de même nom que lui, et cela sur ce qu'il apprit que ses ennemis profitaient de son absence pour mettre ses terres au pillage. Il s'empara pour lors de Lubeck et de quelques autres places; et il eût poussé plus loin ses conquêtes, si le roi Henri, fils de l'empereur, ne fût pas venu avec une bonne armée s'opposer à ses progrès. Il fallut alors accepter la paix qui lui fut offerte, et il le fit aux conditions les moins désavantageuses qu'il lui fut possible. Ce prince mourut le 6 août 1195, et fut inhumé à Brunswick. Il fut surnommé le Lion, comme on l'a dit ailleurs, parce qu'il portait la figure de cet animal sur son bouclier. Mais il ne méritait pas moins ce surnom pour sa valeur et sa générosité, qu'il fit également briller dans la bonne et la mauvaise fortune. Entre les ouvrages qui rendirent son gouvernement mémorable, on remarque la ville de Munich qu'il fonda en 1175, et deux ponts qu'il fit construire sur le Danube, l'un à Ratisbonne, l'autre à Lawembourg, ville de basse Saxe, qu'il avait fondée, ou du moins amplifiée en 1157. Il avait épousé en premières noces, l'an 1147, CLÉMENCE, fille de Conrad, duc de Zeringen, dont il fut séparé sous prétexte de parenté, l'an 1162 (*Chron. Weingart.*), après en avoir eu deux filles, N..., morte en bas âge, et Richense (1), mariée, 1°. à Fréderic, duc de Suabe; 2°. à Canut VI, roi de Danemarck. Henri donna sa main ensuite (l'an 1168) à MATHILDE, fille de Henri II, roi d'Angleterre (morte en 1189), qui le fit père de Henri le Jeune, qui conserva le titre de duc de Saxe, et fut comte palatin du Rhin; de Ludère, mort en 1190 à Augsbourg; d'Otton, qui fut empereur; de Guillaume, surnommé le Gros,

(1) M. Mallet confond cette seconde fille avec la première.

qui a continué la maison ; de Mathilde, femme, 1°. de Godefroi III, comte du Perche ; 2°. d'Enguerrand III, sire de Conci. Scheid (*Origin. Guelf.*, l. VII, p. 179.) ajoute à ces enfants une fille naturelle, nommée Mathilde, que Henri eut d'Ide, fille de Godefroi, comte de Castrois, de Hombourg, etc., laquelle épousa Burwin, prince des Obodrites, dont elle eut, entr'autres enfants, Henri, prince de Mecklenbourg. (*Voyez* Henri le Lion, *duc de Saxe*, et le même Henri, *duc de Brunswick.*)

OTTON DE WITTELSBACH, DIT LE GRAND.

1180. OTTON, fils d'Otton, comte palatin de Wittelsbach, et d'Hélica, comtesse de Lengenfeld, fut pourvu du duché de Bavière, par l'empereur Frédéric I, après la destitution de Henri le Lion. Il rentra par-là dans un ancien domaine de sa maison, étant issu au huitième degré d'Arnoul, comte de Scheyren, second fils d'Arnoul le Mauvais, duc de Bavière. Otton s'était attaché à Frédéric, dans le palais duquel il avait exercé la charge de grand-maître. Il suivit ce prince dans ses expéditions d'Italie, força le passage des Alpes avec lui, et contribua singulièrement à la prise de Milan, de Ferrare et d'autres villes. Il s'acquitta aussi, avec beaucoup de distinction, de plusieurs ambassades à Rome et à Constantinople. L'empereur, en reconnaissance de tant de services, lui conféra le duché de Bavière après la proscription de Henri le Lion. Otton en prit possession le 29 juin 1180, et remit ce duché dans sa maison. Frédéric en avait démembré l'Autriche; il en détacha encore le Tyrol, dont le comte prit alors le titre de duc de Méranie; les comtés de Stirie et de Carinthie, dont les margraves s'érigèrent pareillement en ducs; et la ville de Ratisbonne qui fut déclarée libre et impériale, sans parler de la ville d'Augsbourg, de l'archevêché de Salzbourg, des évêchés de Frisingue et de Passaw, dont les possesseurs profitèrent de la circonstance pour s'étendre et se rendre plus indépendants. Otton fut reçu sans contradiction des Bavarois, qui retrouvaient en lui le sang de leurs anciens ducs. Il était d'ailleurs né dans leur pays, et il y possédait des terres et des dignités. Toutes ces considérations attachèrent si étroitement ces peuples à leur nouveau duc, qu'il eût été bien difficile à Henri, même dans des conjonctures plus favorables, de faire revivre ses droits sur eux. Il ne voulut pas même le tenter, et la postérité d'Otton a joui depuis de cette belle partie, de ses dépouilles jusqu'à nos jours. Otton mourut le 11 juillet 1183, et fut inhumé dans l'église de Scheyren. Il avait épousé AGNÈS, fille de Thierri, comte de Wasserbourg,

dont il eut Louis, son successeur au duché; Sophie, mariée à Herman I, landgrave de Thuringe; et Mathilde, mariée à Rapoton, seigneur de Craibourg.

LOUIS I.

1183. Louis I succéda en bas âge, l'an 1183, à Otton le Grand, son père, dans le duché de Bavière, sous la tutelle de Conrad de Wittelsbach, archevêque de Mayence, son oncle. L'an 1192, il apaisa les troubles excités par quelques seigneurs dans la basse Bavière. Il eut guerre, l'an 1202, avec l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Ratisbonne. L'an 1210, il fut du nombre des princes qui se déclarèrent contre l'empereur Otton IV, après que le pape Innocent III l'eut excommunié. (Naugis.) L'empereur Frédéric II ayant mis au ban de l'empire Henri de Saxe, comte palatin du Rhin, en 1214, donna le Palatinat à Louis, duc de Bavière; et, pour mieux lui en assurer la possession, il maria la fille aînée du comte palatin, à Otton, fils du duc de Bavière. (Voy. *les comtes palatins du Rhin.*) En 1217, Louis partit pour la croisade, avec André, roi de Hongrie, Léopold, duc d'Autriche, et d'autres princes. Ils eurent d'abord quelques succès en Syrie et en Egypte; mais la fin de cette expédition fut malheureuse. Louis, chargé, l'an 1225, par l'empereur, de la conduite de son fils Henri, roi des Romains, avec défense à ce jeune prince de rien faire que par son conseil, s'acquitta sagement de cette commission. Frédéric crut néanmoins, dans la suite, qu'il avait voulu soulever ce jeune prince contre lui. Le 15 novembre 1231, Louis fut assassiné sur le pont de Kelheim, par un inconnu, qui fut mis en pièces par les officiers du prince. On prétend que cet homme était un assassin d'Egypte, envoyé par le Vieux de la Montagne, avec qui Frédéric avait fait alliance. Louis avait épousé, en 1204, Ludomille, veuve d'Albert, comte de Bogen, et fille de Przemislas, duc de Bohême, dont il eut Otton, qui succéda au duché.

OTTON II, L'ILLUSTRE.

1231. Otton II, surnommé l'Illustre, palatin du Rhin, en 1227, parvint au duché de Bavière, en 1231, après la mort de Louis I, son père. On le voit qualifié duc de Bavière, dès l'an 1227, dans une lettre pleine de fiel, que l'empereur Frédéric II lui écrivit, et dont, à raison de sa singularité et de sa briéveté, nous donnons ici la traduction. « J'ai appris, dit » Fredéric, par des lettres d'Eberhard, archevêque de Salz-

» bourg, et de Frédéric, duc d'Autriche, qu'un prestolet » (*Sacerdotulum*), nommé Albert, autorisé par Grégoire, » qu'on nomme pape (c'est Grégoire IX), ose lancer contre » nous des propos injurieux, et que cet homme réside impu- » nément dans les villes, bourgs et châteaux de votre dépen- » dance. Je vous laisse à juger combien est impie une pareille » insolence. *Qu'on punisse de mort*, dit l'Ecriture, *celui qui* » *maudira son prince.* Avez-vous donc oublié que mon aïeul et » moi, vous avons tiré, vous et votre grand-père, de la pous- » sière, pour vous élever au faîte de la grandeur? Payer d'in- » gratitude un si grand service, c'est se rendre coupable du » crime de lèze-majesté. Donné au camp devant Faenza, le 4 des » nones d'octobre ». (Tolner, *Cod. dipl.* p. 64.) On voit qu'un accès de colère avait dicté cette lettre, et que Frédéric, en l'écrivant, ne se ressouvenait point que les ancêtres d'Otton possédaient, en Allemagne, un grand duché, tandis que ceux de Frédéric, les Hohenstauffen, étaient réduits à se contenter d'un médiocre patrimoine. Il paraît, au reste, qu'Otton ne tarda pas à faire revenir l'empereur de ses préventions, et qu'il continua de le servir avec la même fidélité qu'auparavant. Après avoir hérité de la Bavière, il soutint le parti de Frédéric, contre son fils révolté. Attaqué par ses voisins, il se défendit avec valeur. Son attachement pour Frédéric, lui mérita d'être enveloppé dans l'anathême du pape Innocent IV, contre ce prince et ses partisans. Il n'en demeura pas moins dévoué aux intérêts de Frédéric, ainsi qu'à ceux de Conrad, son fils et son successeur. Il défendit vigoureusement ce dernier en Allemagne, contre l'anticésar Guillaume, tandis que Conrad était occupé à repousser les troupes papales qui étaient entrées dans le royaume de Naples. Mais, pour le malheur de celui-ci, Otton mourut subitement, le 29 novembre 1253, et fut inhumé au monastère de Scheyren. Trithême se trompe, en rapportant la mort de ce prince à l'an 1245. Il avait épousé, vers l'an 1225, AGNÈS, fille de Henri de Saxe, comte palatin du Rhin, dont il eut Louis, qui suit; Henri, duc de la basse Bavière, qui fit une branche, éteinte en 1340; Gébehard, comte de Hirschberg; et Elisabeth, mariée, 1°. en 1246, à Conrad IV, roi des Romains, père du jeune Conradin; 2°. en 1259, à Mainard, comte de Tyrol.

LOUIS II, DIT LE SÉVÈRE.

1253. LOUIS II, surnommé LE SÉVÈRE, et Henri, son frère, gouvernèrent, d'abord en commun, les états de leur

père Otton II. Mais, en 1255, ils en vinrent à un partage. Louis eut le palatinat du Rhin, avec la haute Bavière, et Henri la basse, avec titre de duché. Ce dernier reçut du secours de son aîné, dans la guerre qu'il eut contre Ottocare II, roi de Bohême. L'an 1256, une jalousie mal fondée le porta à faire mourir, le 18 janvier, MARIE, fille de Henri II, duc de Brabant, sa première femme, par la main du bourreau (c'est ce qui lui mérita le surnom, trop doux, de Sévère). Pour expier ce forfait, il fit bâtir, par le conseil du pape, l'an 1266, l'abbaye cistercienne de Furstenfeld, sur la rivière d'Ammer, en Bavière. On voit encore sur les murs du cloître, au rapport de Butkens, le distique suivant, qui atteste sa fondation.

Conjugis innocuæ fusi monumenta cruoris
Pro culpa pretium claustra sacrata vides.

L'empire, depuis long-tems privé d'un chef légitime, souffrait de cette anarchie au point de se voir à la veille de sa ruine entière. Touchés de cette situation déplorable, les principaux états de l'Allemagne tinrent, l'an 1273, un congrès à Francfort pour procéder à l'élection d'un empereur; mais il y eut tant de difficultés et de dissensions parmi ceux qui exerçaient la voix active, qu'il ne fut jamais possible de convenir d'un chef agréable à la pluralité. Pour mettre fin à ces débats funestes, on eut recours à un expédient; ce fut de remettre l'élection à l'arbitrage du duc de Bavière, et de s'engager à reconnaître pour empereur celui qu'il nommerait. Louis, en vertu de ce compromis, dont il ne s'était chargé qu'avec répugnance, se détermina en faveur de Rodolphe de Habsbourg, auquel il donna la préférence sur un grand nombre d'autres compétiteurs. En conséquence, toute l'assemblée, à l'exception d'Ottocare, roi de Bohême, proclama empereur ou roi des Romains, le 29 septembre 1273, Rodolphe, qui fut couronné le 24 octobre suivant, à Aix-la-Chapelle. (Adlzreitter, tom I, p. 649.) C'est ainsi que la maison de Bavière posa les premiers fondements de l'élévation et de la puissance de celle de Habsbourg. Rodolphe ne se montra point ingrat envers Louis. Celui-ci vivait mal avec Henri, son frère, duc de la basse Bavière, qui, par une guerre obstinée, dévastait ses états pour avoir une plus ample part dans l'héritage paternel. Nous avons deux lettres que Rodolphe lui écrivit pour l'engager à mettre fin à ses hostilités. Par la première datée de l'an 1275, il lui représente combien il est de son intérêt de se réconcilier avec son frère, et combien est vaine l'espérance dont on le flatte de

l'appui du roi de Castille (Alphonse *le Sage*), qui déjà, dit-il, a renoncé simplement, entre les mains du souverain pontife, à tout droit, action et demande, par rapport à la dignité impériale qu'il s'attribuait jusqu'alors injustement : *Dictus rex omni juri et actioni et quæstioni, quam sibi in imperio competere asserebat, in manibus summi pontificis simpliciter renunciavit, et ex toto imperiali dignitati, quam huc usque sibi illicité adscribebat, nomine ac re cessit.* (La renonciation d'Alphonse s'était effectivement faite sur la fin de l'an 1274, dans une entrevue que Grégoire X eut avec lui au retour du concile de Lyon.) Cette lettre ayant fait impression sur le cœur de Henri, le roi des Romains lui en écrivit, l'an 1276, une seconde qui acheva de le désarmer et de le faire consentir à un traité de paix dont les arbitres furent Léon, évêque de Ratisbonne, et Frédéric, burgrave de Nuremberg. (Hergott, *Généal. Habsburg.*, tom. III, pag. 457-458.) Louis, réconcilié avec son frère, joignit ses armes à celles du roi des Romains contre Ottocare, roi de Bohême, qu'ils poursuivirent avec la plus grande vivacité. Il se voyait près d'être accablé sans l'intervention des princes de l'empire, qui contraignirent Rodolphe de lui accorder une suspension d'armes pour travailler à un accommodement. Ce fut principalement le duc Louis qui négocia la paix qu'Ottocare obtint en renonçant à l'Autriche, à la Stirie, à la Carinthie, à la Carniole et à la Goritie, dont il s'était emparé. (Leibnitz, *Cod. Juris. gent.*, part. 2, p. 100.) Louis, après avoir si bien servi le roi des Romains, attendait pour sa récompense l'Autriche, avec d'autant plus de fondement, qu'elle avait autrefois appartenu, du moins en partie, à la Bavière. Mais Rodolphe trompa ses espérances, en donnant ce duché à son propre fils Albert. (Voyez *les ducs d'Autriche.*)

Louis mourut à Hadelbing, le 1er. janvier 1294, à soixante-cinq ans. Après la mort de MARIE DE BRABANT, sa première femme, il avait épousé en secondes noces, l'an 1260, ANNE, fille de Conrad, duc de Glogaw, morte le 27 avril 1273; il prit une troisième alliance, la même année, avec MATHILDE, fille de l'empereur Rodolphe, morte comme, le prouve M. Crollius, le 19 juin 1323. Mathilde fut la mère de toute la maison palatine et de Bavière. Elle eut deux fils, Rodolfe, comte palatin du Rhin, et Louis, qui suit; avec une fille, Anne, suivant Rittershusius, Tolner, Imhoff, et M. Colini, femme de Henri, dit l'*Enfant*, landgrave de Hesse. De son second mariage, le duc Louis avait eu un fils, nommé comme lui, et tué, l'an 1289, dans un tournoi par Craton, comte de Hohenlohe. (Voy. *les comtes palatins du Rhin.*)

LOUIS III, DUC DE BAVIERE, PUIS EMPEREUR.

1294. LOUIS III, second fils de Louis le Sévère, et son successeur, fut d'abord sous la tutelle de sa mère Mathilde, n'étant âgé que de huit ans à la mort de son père. On fit un partage provisionnel entre les deux frères : Rodolfe eut le Palatinat du Rhin et une portion de la haute Bavière ; le reste échut à Louis : l'électorat demeura en commun, et l'empereur Adolphe décida (comme son prédécesseur avait déjà fait en 1290, pour Louis le Sévère et Henri son frère), que la voix des deux frères ne serait comptée que pour une dans les élections. Louis, dans la suite, s'étant plaint de ce partage, il y eut, en 1313, une transaction entre les deux frères : Rodolfe devait gouverner en nom commun le Palatinat, et Louis la haute Bavière : Rodolfe, outre cela, devait jouir de l'électorat sa vie durant, et Louis après lui ; ensuite cette dignité devait échoir à l'aîné des enfants des deux lignes. Louis ayant été élu empereur en 1314, Rodolfe se déclara contre son frère, et fut dépouillé de ses états : on ne rendit aux enfants de Rodolfe, après sa mort, que le Palatinat du Rhin, avec le haut Palatinat, qui servit de compensation pour la basse Bavière, dont Louis, s'étant mis en possession à l'extinction du dernier de ses princes, réunit ainsi dans sa main toute la Bavière. Louis mit aussi dans sa maison l'électorat de Brandebourg, les comtés de Hollande, de Zéelande, du Hainaut et de Tyrol. Ce fut en 1340 que s'éteignit dans la personne de Jean, cousin de Louis III, la race des ducs de la basse Bavière.

L'an 1341, Louis de Bavière, en qualité d'empereur, ayant assemblé une diète à Francfort, y publia un code de lois pour la haute Bavière. Ce code fut successivement adopté par les états de la basse Bavière, et devint enfin la loi universelle de cette province. Louis finit ses jours le 21 octobre 1347, à l'âge de soixante et un ans. (*Voy.* Louis V *aux empereurs.*) Il épousa, 1°. BÉATRIX, fille de Henri, duc de Glogaw, morte en 1322; 2°. en 1324, MARGUERITE, fille de Guillaume, comte de Hollande, morte en 1356. Il eut du premier lit, Louis, qui obtint l'électorat de Brandebourg ; Etienne, qui a continué les ducs de Bavière ; Anne, mariée à Mastin de l'Escale, seigneur de Vérone ; Mathilde, femme de Frédéric le Sévère, landgrave de Thuringe. Du second lit sortirent Elisabeth, femme, 1°. de Jean, dernier duc de la basse Bavière ; 2°. d'Ulric IV, fils unique d'Eberhard II, comte de Wurtemberg ; Guillaume, comte de Hollande et de Zéelande, du chef de sa mère ; Louis

le Romain, électeur de Brandebourg après son frère aîné; Albert, comte de Hollande et de Zéelande après Guillaume; Agnès, religieuse; Anne, femme de Gunther, comte de Schwarzbourg.

ETIENNE, SURNOMMÉ L'AGRAFFE.

1347. ETIENNE, duc de Bavière en 1347, après la mort de Louis, son père, eut, en 1362, la guerre avec les états du Tyrol et d'autres princes, pour la tutelle de Mainard, comte de Tyrol, son neveu. Ce jeune prince fut élevé à Munich; mais étant retourné en Tyrol, il y périt de poison en 1363, à l'âge de quatorze ans. Sa succession fut long-tems disputée par les armes entre les ducs de Bavière et les ducs d'Autriche; mais l'empereur Charles IV, par un traité fait en 1369, fit céder le Tyrol, par les ducs de Bavière, aux ducs d'Autriche, moyennant une somme d'argent et la réserve de trois villes de ce comté. Le même empereur, par la bulle d'or, avait détruit la convention faite entre Rodolphe et Louis, pour exercer conjointement l'électorat, qui fut attribué au comte palatin seul. Etienne mourut le 10 mai 1375, suivant Aventin, et, suivant Adlzreitter, le 10 mai 1377. Il avait épousé, 1°. ELISABETH, fille, selon Adlzreitter, de Frédéric II, roi de Sicile; 2°. MARGUERITE, fille de Jean, burgrave de Nuremberg, dont il n'eut point d'enfants. Il laissa du premier lit Etienne, duc de Bavière à Ingolstadt, père de Louis le Barbu, son successeur, et de la fameuse Isabeau, femme de Charles VI, roi de France (ce Louis le Barbu fut l'aïeul de Louis le Bossu, mort le 7 avril 1445, sans lignée); Frédéric, duc à Landshut, dont les descendants n'ont été qu'à la troisième génération; Jean, duc à Munich, qui a continué la maison jusqu'à présent; Elisabeth, mariée à Otton, dit *le Joyeux* et *le Hardi*, duc d'Autriche; et Agnès, femme de Jacques I, roi de Chypre. (*Voyez* Rodolfe II *et* Robert I, *comtes palatins du Rhin.*)

JEAN, DIT LE PACIFIQUE.

1375. Les trois frères, enfants d'Etienne l'Agraffé, possédèrent la Bavière en commun pendant plusieurs années; ils firent ensuite un partage, en 1392, mais avec un pacte de famille, où il était dit qu'aucune portion du duché ne pourrait être portée, par les filles, dans une maison étrangère, et que la succession serait toujours recueillie par les mâles des autres branches. La ville de Munich, avec une grande partie de la

haute Bavière, échut à JEAN, qui mourut le 8 août 1397, et fut inhumé dans le tombeau de son père, au monastère d'Andechs. Il avait épousé CATHERINE, fille de Mainard, comte de Goritie et de Tyrol, dont il eut Ernest, qui suit; Guillaume, qui fut le protecteur du concile de Bâle; et Sophie, mariée à l'empereur Wenceslas, roi de Bohême.

ERNEST.

1397. ERNEST, duc de Bavière, gouverna son duché par indivis avec GUILLAUME, son frère. Louis le Barbu, duc d'Ingolstadt, fit révolter les habitants de Munich, qui chassèrent les deux frères de leur ville; mais les rebelles furent soumis en 1404. Ernest, avec son fils, remporta une victoire complète sur le même duc Louis, en 1422. Ernest bâtit plusieurs églises, aima les gens de lettres, et mourut le premier juillet 1438. Il avait épousé, en 1393, ELISABETH, fille de Bernabo Visconti, seigneur de Milan, morte en 1432, dont il eut Albert, qui suit; Beatrix, mariée, 1°. à Herman, comte de Cilley, 2°. à Jean, comte palatin de Neumarck, fils de l'empereur Robert; et Elisabeth, mariée, 1°. à Adolphe, duc de Berg; 2°. à Hesson, comte de Linange.

ALBERT I, DIT LE PIEUX.

1438. ALBERT I, surnommé LE PIEUX, sans qu'on aperçoive le fondement de ce titre, duc de Bavière et comte de Vohbourg, avait donné, du vivant d'Ernest, son père, des preuves de sa valeur en divers combats. Elevé en Bohême, près du roi Wenceslas, les états, après la mort de l'empereur Albert II, lui offrirent, par une ambassade solennelle, en 1440, le trône de Bohême, que celui-ci laissait vacant, ainsi que l'empire. Mais le duc de Bavière, apprenant que la veuve de ce prince venait d'accoucher d'un fils posthume, refusa généreusement l'offre, disant qu'il ne lui convenait pas d'accepter un diadême étranger, au détriment du véritable héritier. Il gouverna ses états en paix, favorisa les lettres, et fut l'amour de ses sujets. Il mourut le premier mars 1460, et fut inhumé dans l'église d'Andechs. Ce prince avait épousé, 1°. ELISABETH, fille d'Eberhard III, comte de Wurtemberg, dont il n'eut point d'enfants, et qui le méprisa pour ses amours illicites; 2°. le duc son père étant encore vivant, AGNÈS BERNAWERIN, fille d'un baigneur d'Augsbourg, le charma tellement par son esprit et sa beauté, que ne pouvant l'avoir pour maîtresse, il la prit

pour son épouse. Le duc Ernest, indigné de cette mésalliance, donna ordre d'arrêter Agnès, et, l'ayant en son pouvoir, la fit jeter dans le Danube, près de Straubing, le 12 octobre 1436, pendant l'absence de son fils. (Oefel, *Script. Boici.*, tom. II, pag. 513.) Albert, à son retour, se voyant privé de l'objet qu'il chérissait le plus, tomba dans un chagrin inexprimable. Mais cédant ensuite à la raison d'état, il épousa, la même année, la princesse ANNE, fille d'Eric, duc de Brunswick-Grubenhagen, qui lui donna cinq fils et trois filles. Les fils sont : Jean, Sigismond et Albert, qui suivent ; Christophe, né l'an 1449, célèbre par sa force prodigieuse, mort sans alliance, en 1493, à Rhodes, en revenant de la Palestine ; et Wolfgang, décédé pareillement sans avoir été marié, l'an 1514. Les filles d'Albert *le Pieux* sont : Elisabeth, femme d'Ernest, électeur de Saxe ; Marguerite, alliée, en 1465, à Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue ; et Barbe, religieuse à Munich. La chronique bavaroise dit que le duc Albert était d'une taille avantageuse, d'un caractère enjoué, et qu'il aimait fort la musique et la chasse.

JEAN ET SIGISMOND.

1460. JEAN, né l'an 1437, et SIGISMOND, son frère, né l'an 1439, fils d'Albert *le Pieux*, administrèrent en commun l'électorat de Bavière, après sa mort. Mais Jean étant décédé trois ans après, sans enfants, Sigismond remit le gouvernement, en 1465, à son frère Albert, et se retira.

ALBERT II.

1465. ALBERT II, surnommé LE SAGE, né l'an 1447, eut le duché de la haute et basse Bavière, par la cession de Sigismond, son frère, en 1465. Les dissensions des habitants de Ratisbonne lui donnèrent occasion, en 1486, de s'emparer de cette ville, qui avait fait autrefois partie de la Bavière : mais il ne la garda que six ans. Albert vit, l'an 1487, à Inspruck, CUNÉGONDE d'Autriche, fille de l'empereur Frédéric III, qui y était élevée sous la tutelle de Sigismond, comte de Tyrol. Épris des grâces de cette princesse, il l'épousa sans l'aveu de l'empereur, mais du consentement de Sigismond, qui lui assura la succession du Tyrol. L'empereur, irrité, menaça de porter la guerre en Bavière. Albert, renonça, pour l'apaiser, à la cession du Tyrol, rendit Ratisbonne à l'empire, et fut, par là, réconcilié avec son beau-père. Il fit, vers le même

tems, un accord avec Georges de Bavière, duc de Landshut, pour la réunion de la basse Bavière avec la haute, en cas de décès de Georges, sans hoirs mâles : mais ce dernier ayant marié sa fille à Philippe, comte palatin, donna, par testament, tous ses états en dot à sa fille; ce qui ayant occasioné une guerre intestine, l'empereur les adjugea en pleine diète au duc Albert. Le comte palatin prit les armes contre l'exécution de ce jugement ; mais ses troupes furent défaites, et il fallut en venir à un accommodement. L'assemblée des princes de l'empire, tenue en 1505, accorda la basse Bavière au duc Albert, le haut Palatinat, aux enfants du comte palatin et à l'empereur, pour les frais de la guerre, les trois villes du Tyrol qui avaient été auparavant réunies à la Bavière. Albert, considérant que le partage des biens est la ruine des grandes maisons, introduisit, avec le consentement de son frère et des états du pays, le droit de primogéniture en faveur des seuls aînés de la maison, ne laissant aux puînés qu'un apanage convenable. Ce prince mourut le 18 mars 1508. Il eut, de son épouse, Guillaume, qui lui succéda; Louis, mort sans alliance, en 1545; Ernest, évêque de Passau, puis archevêque de Salzbourg; Sybille, mariée à Louis, électeur palatin; Sabine, femme d'Ulric VI, duc de Wurtemberg; et Susanne, alliée, 1°. à Casimir, marquis de Brandebourg; 2°. à Otton-Henri, électeur palatin, morte le 12 avril 1543. Ce fut l'électeur Albert qui fonda, en 1472, l'université d'Ingolstadt.

GUILLAUME I, DIT LE CONSTANT.

1508. GUILLAUME I, fils aîné d'Albert, né le 13 novembre 1493, duc de la haute et basse Bavière, se concilia, pour le gouvernement, avec Louis, son frère, après la mort duquel le droit de primogéniture resta dans toute sa vigueur. Guillaume, l'an 1519, s'étant mis à la tête de la ligue de Suabe, fit la guerre avec succès à Ulric VI, duc de Wurtemberg. Bon catholique, il sut préserver la Bavière contre les nouveaux réformateurs, qui ne purent jamais y pénétrer. L'an 1526, il envoya des troupes au secours de Louis, roi de Bohême et de Hongrie, contre les Turcs. Ce prince étant mort l'an 1526, les états de Bohême offrirent leur couronne à Guillaume; mais Ferdinand d'Autriche lui fut préféré, comme ayant épousé Anne, sœur et unique héritière de Louis. Guillaume entra dans la ligue catholique, faite à Nuremberg, en 1538, contre la ligue de Smalkalde, formée par les Protestants. Il mourut le 6 mars 1550, et fut inhumé dans l'église collégiale de Munich. Il avait

épousé, selon Moréri, en 1522, MARIE-JACQUELINE, fille de Philippe, marquis de Bade, mort en 1533, et d'Elisabeth, fille de Philippe, électeur palatin. Elle mourut en 1580, et fit son époux père d'Albert, son successeur; de Mathilde, mariée à Philibert, marquis de Bade; et d'autres enfants.

ALBERT III, DIT LE MAGNANIME.

1550. ALBERT III, surnommé LE MAGNANIME, né le 1er. mars 1528, reçut de l'empereur, en 1550, après la mort de Guillaume, son père, l'investiture de la Bavière. L'irruption que fit dans ses états, Maurice, électeur de Saxe, à la tête de l'armée protestante, en 1552, causa la ruine de plusieurs monastères en Franconie et en Bavière. L'empereur, surpris, fut obligé de faire la pacification de Passaw. Albert présida, l'an 1556, à la diète de Ratisbonne, où l'on accorda aux Bavarois, pour un tems, la communion sous les deux espèces; mais cette permission fut révoquée aussitôt qu'il eut appris qu'elle avait été refusée par le concile de Trente. Albert, après s'être acquis la réputation d'un prince magnanime et d'un zélé défenseur de la religion catholique, mourut le 24 octobre 1579. Il avait épousé, en 1546, ANNE D'AUTRICHE, fille de l'empereur Ferdinand I, dont il eut Guillaume, son successeur; Marie, femme de Charles, archiduc d'Autriche, morte en 1608; Ferdinand, qui, par un mariage inégal, a fait la branche des comtes de Wartenberg; Ernest, évêque de Frisingue, de Liége, archevêque de Cologne, évêque de Munster et de Hildesheim, mort le 7 février 1612; et d'autres enfants.

GUILLAUME II, DIT LE RELIGIEUX.

1579. GUILLAUME II, surnommé LE RELIGIEUX, fils et successeur d'Albert le Magnanime, né le 29 septembre 1548, fut un prince aussi zélé que son père et son aïeul, pour le maintien de la religion catholique dans ses états, contre les Luthériens. Il bâtit et dota beaucoup d'églises; il soutint, par ses armes, Ernest, son frère, dans l'archevêché de Cologne, auquel il avait été nommé, l'an 1583, au lieu de Gebhard Truchsess, dernier archevêque, qui avait embrassé le Luthéranisme, et s'était marié. En 1596, Guillaume remit le gouvernement de ses états à son fils Maximilien, pour se consacrer à la retraite, où il passa vingt-neuf ans dans les œuvres de piété. Il mourut, le 7 février 1626, à l'âge de soixante et dix-huit ans, et fut inhumé dans l'église des Jésuites de Munich,

qu'il avait fait bâtir. Guillaume fut un prince économe, sans être avare. En mourant, il laissa le plus riche mobilier qui fut en Europe, et entr'autres effets, un service en or, estimé, dit-on, plus de trente millions : ce qui est difficile à croire. Il avait épousé, le 22 février 1568, RENÉE, fille de François, duc de Lorraine, et de Christine de Danemarck, dont il eut Maximilien, qui suit ; Philippe, évêque de Ratisbonne, cardinal en 1596, mort le 21 mai 1598; Ferdinand, archevêque de Cologne en 1612, évêque de Liége, Munster et Paderborn, mort en 1650 ; Albert, qui eut, par la mort de son beau-frère, le landgraviat de Leuchtenberg et le comté de Halle, qu'il échangea contre d'autres biens, avec la maison régnante de Bavière, et ne laissa que deux fils, l'un électeur de Cologne, et l'autre évêque de Frisingue et de Ratisbonne : Marie-Anne, mariée, en avril 1600, à Ferdinand, archiduc d'Autriche, depuis empereur; Madeleine, alliée, en 1613, à Wolfgang-Guillaume, comte palatin de Neubourg : les autres enfants moururent jeunes.

MAXIMILIEN, PREMIER ÉLECTEUR.

1596. MAXIMILIEN, né le 17 avril 1573, devenu électeur de Bavière, en 1506, par l'abdication de son père, a été l'un des plus grands princes qui aient gouverné la Bavière. Il conserva la paix et l'abondance dans ses états pendant les dix premières années de sa régence. Les troubles arrivés, en 1607, à Donawert, ville alors impériale, la firent mettre au ban de l'empire : le duc de Bavière, chargé de l'exécution de cet arrêt, prit la ville, qui lui resta pour les frais de la guerre. Mais trois ans après, elle fut rétablie dans son ancienne liberté. Ces troubles, dans la suite, occasionèrent la guerre de trente ans, qui désola l'Allemagne. Les Protestants ayant élu, l'an 1609, pour chef de l'union qu'ils appelaient *évangéliqye*, Frédéric IV, électeur palatin, les Catholiques, de leur côté, mirent à la tête de leur ligue le duc Maximilien. Ce prince, l'an 1610, obtint de la chancellerie impériale la titre de *sérénissime*, qui appartenait alors aux seuls électeurs. Il a depuis été vendu, sous l'empereur Léopold, par la chancellerie, à tous les princes qui ont bien voulu le payer. En 1619, les états de Bohême, ne voulant plus reconnaître pour leur roi l'archiduc Ferdinand, offrirent la couronne à l'électeur palatin, Frédéric V. Maximilien marcha, avec son armée, au secours de Ferdinand ; ayant d'abord soumis les révoltés de la haute Autriche, il marcha ensuite en Bohême, où il remporta, le 8 novembre 1620, une

victoire complète sur l'armée de Frédéric, sous les murs de Prague, s'empara de la ville, et réduisit en peu de jours la Bohême sous l'obéissance de l'empereur. Frédéric, mis au ban de l'empire, se vit enlever ses états, le haut Palatinat par Maximilien, et le bas Palatinat par les Espagnols. Tilli, général des Bavarois, battit le marquis de Bade-Dourlach, le comte de Mansfeld et le duc de Brunswick, en différents combats. Le 25 février 1623, l'empereur conféra, dans la diète de Ratisbonne, la dignité électorale à Maximilien, qui fut reçu le 7 mars, et obtint le haut Palatinat en dédommagement de la haute Autriche, que l'empereur lui avait engagée. Tilli vainquit, en 1626, le roi de Danemarck, et le contraignit, en 1629, de faire la paix. Cette continuité de prospérité fut interrompue par la fortune de Gustave-Adolphe, roi de Suède, appelé au secours des Protestants d'Allemagne en 1630. Vainqueur à Leipsick, au passage du Lech, où Tilli fut blessé à mort, Gustave pénétra dans la Bavière, prit Munich et d'autres villes; mais il fut obligé de lever le siége d'Ingolstadt. Ayant été tué à Lutzen, dans les bras de la victoire, en 1632, ses armées conservèrent la supériorité sur les Catholiques jusqu'à la bataille de Nordlingue, en 1634, où les Suédois succombèrent. Ils se relevèrent de ce revers par l'alliance que Christine, leur reine, fit, en 1635, avec la France. Les succès de cette guerre varièrent néanmoins beaucoup dans la suite. Les troupes de Maximilien se trouvèrent à toutes les actions et à tous les siéges. Son général Merci, heureux à Dutlingue ou Tutlingen, le 24 novembre 1643, et à Mariendal, le 5 mai 1645, fut battu, le 3 août de cette dernière année, à Nordlingue, par les Français. Maximilien, forcé de faire une trève à Ulm, en mars 1647, avec les Suédois, reprit, peu de tems après, l'alliance des Catholiques. Les Suédois et les Français s'étant répandus dans la Bavière, ce prince fut obligé de se retirer, avec toute sa maison, à Salzbourg. Enfin la paix, conclue à Munster, le 24 octobre 1648, après trente années d'hostilités, remit la tranquillité dans l'empire. L'électorat resta à Maximilien avec le haut Palatinat, nommé depuis le Palatinat de Bavière; le bas Palatinat fut rendu à Charles-Louis, comte palatin, et un huitième électorat créé en sa faveur. Maximilien avait réuni à ses états le landgraviat de Leuchtenberg, le comté de Chamb et la seigneurie de Mindelheim: il bâtit un magnifique palais à Munich, fortifia ses places, construisit plusieurs églises, fit beaucoup de bien aux maisons religieuses, et mérita les noms de Grand et de Salomon d'Allemagne, qu'on lui donna. Il mourut à Ingolstadt, le 27 septembre 1651, âgé de soixante-dix-huit ans, après avoir gouverné près de cinquante-six ans; et fut inhumé dans l'église de Saint-

Michel des Jésuites, à Munich, auprès du duc Guillaume, son père. Il avait épousé, 1°. le 5 février 1595, ELISABETH, fille de Charles, duc de Lorraine, et de Claude de France, morte, sans enfants, le 4 janvier 1635; 2°. le 15 juillet de cette année, MARIE-ANNE-D'AUTRICHE, fille de l'empereur Ferdinand II et de Marie-Anne de Bavière, dont il eut Ferdinand-Marie, qui suit; Maximilien-Philippe, landgrave de Leuchtenberg, administrateur de l'électorat pendant la minorité de Maximilien-Emmanuel, son neveu, et mort le 20 mars 1705, sans laisser d'enfants de Maurice-Fébronie de la Tour d'Auvergne, fille de Frédéric-Maurice, duc de Bouillon. L'électrice Marie-Anne mourut le 28 septembre 1665. (Voyez *les rois de France.*)

FERDINAND-MARIE.

1651. FERDINAND-MARIE, né le 31 octobre 1636, succéda, l'an 1651, à Maximilien I, son père, dans l'electorat, sous la tutelle d'Albert, son oncle. Après la mort de l'empereur Ferdinand III, arrivée en 1658, le comte de Furstenberg, son député à la diète électorale, brigua pour lui le trône impérial à l'instigation de l'électrice, sa femme. Maximilien, l'ayant su, désavoue le comte, et fait dire à la diète que si elle se réunissait pour lui imposer la couronne impériale, il secouerait la tête pour la faire tomber. Sa mère lui ayant fait des reproches à se sujet, « Madame, dit-il, j'aime mieux être un riche élec-» teur qu'un pauvre empereur. » Il eut, dans le même tems, une contestation avec l'électeur palatin, pour le vicariat de l'empire; contestation qui n'a été terminée qu'en 1724, par une transaction. Il conserva pendant toute sa vie la tranquillité dans ses états, et observa, en se tenant toujours sous les armes, une exacte neutralité dans les guerres de Hollande et d'Allemagne, terminées par la paix de Nimègue, en 1678. Il mourut à Schleisheim, le 26 mai 1679. Ce prince avait été fiancé, du vivant de son père, avec HENRIETTE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE, fille du duc Victor-Amédée et de Christine de France: le mariage se fit le 22 juin 1652. La duchesse mourut le 18 mars 1676, laissant vivants, Marie-Anne Christine-Victoire, mariée, le 7 mars 1680, à Louis, dauphin de France; Maximilien-Emmanuel, qui suit; Joseph-Clément, électeur de Cologne, évêque de Liége, de Ratisbonne et d'Hildesheim, mort le 12 novembre 1723; Violante-Béatrix, mariée, en 1689, à Ferdinand III, grand-duc de Toscane.

MAXIMILIEN-EMMANUEL.

1679. MAXIMILIEN-EMMANUEL, né le 11 juillet 1662, suc-

céda, l'an 1679, à Ferdinand-Marie, son père. Les Turcs ayant assiégé Vienne, en 1683, Maximilien fut un des premiers princes qui amenèrent du secours à cette place. Il commanda ses troupes à tous les siéges et actions des années suivantes, en Hongrie, à Gran, Esseck, Bude, et emporta d'assaut la ville de Belgrade en 1688. La guerre ayant été portée sur le Rhin et dans les Pays-Bas, Maximilien se trouva, l'an 1689, avec ses troupes, au siége de Mayence. Nommé gouverneur-général des Pays-Bas espagnols, il commanda, avec le prince d'Orange, en 1692, au combat de Steinkerque, et, en 1693, à la bataille de Nerwinde, où les Français eurent tout l'avantage, et au siége de Namur, qui fut pris par les alliés en 1695. La paix de Ryswick, en 1697, remit le calme dans l'Europe : mais la mort de Charles II, roi d'Espagne, arrivée le 1er. novembre 1700, occasiona une nouvelle guerre. Maximilien avait perdu, le 6 février 1699, Joseph-Ferdinand, etc. (il avait douze noms de baptême), son fils du premier lit, mort à Bruxelles, âgé de six ans : c'était celui à qui, par le traité signé à la Haye, le 6 octobre 1698, entre la France, l'Angleterre et les Etats-Généraux, on avait destiné la couronne d'Espagne. Maximilien s'était ensuite déclaré pour Philippe de France, lorsqu'il eut appris que Charles II l'avait déclaré son héritier universel par son testament du 2 octobre 1700, et il persévéra dans ce parti, auquel il rendit d'importants services. L'an 1702, au mois de septembre, il s'empara, sur les Impériaux, d'Ulm et de Memmingen; le 11 mars de l'année suivante, il défit les Impériaux près de Passaw; le 8 avril, il prit Ratisbonne. Le 20 septembre de la même année, secondé par le maréchal de Villars, il remporta une nouvelle victoire à Hochstet, près de Donawert, sur l'armée impériale, commandée par le comte de Styrum. Passaw, qu'il conquit le 9 janvier 1704, ajouta un nouveau degré de gloire à ses armes. Mais la deuxième bataille d'Hochstet, gagnée le 13 août suivant par les Impériaux, l'obligea d'abandonner ses états et de se retirer en France, tandis que Marlborough embrasait la Bavière jusqu'à Munich, en représailles de l'incendie du Palatinat. Maximilien fut mis en même tems au ban de l'empire, avec son frère, l'électeur de Cologne; la tête du premier fut de plus mise à prix, et l'un et l'autre furent dépouillés de leurs électorats. Maximilien se trouva, l'an 1706, à la bataille de Ramillies et en d'autres occasions, où il montra toujours une grande valeur, quoique rarement couronnée par le succès. La paix d'Utrecht, suivie du traité de Bade, en 1714, rétablit les deux électeurs dans leurs états. Celui de Bavière, voyant le flambeau de la guerre rallumé en Hongrie contre les Turcs, envoya au secours de l'empereur six mille hommes de ses

troupes, qui contribuèrent beaucoup au gain de la bataille de Belgrade, donnée le 16 août 1717. Ce prince, grand dans l'adversité comme dans la bonne fortune, mourut le 26 février 1726, âgé de soixante-quatre ans (1). Maximilien-Emmanuel avait épousé, 1°. le 15 juillet 1689, MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, fille de l'empereur Léopold et de Marguerite-Thérèse d'Espagne, morte le 24 décembre 1692, dont il eut Joseph-Ferdinand-Léopold, né le 27 octobre 1692, destiné à la couronne d'Espagne, mort à Bruxelles, le 6 février 1699 (ce fut une des victimes de la médecine : attaqué d'une indisposition légère, on lui fit faire une diète outrée, qui le fit mourir d'inanition au sein de l'abondance); 2°. le 2 janvier 1695, THÉRÈSE-CUNÉGONDE-SOBIESKA, morte le 11 mars 1730. (Elle était fille de Jean Sobieski, roi de Pologne, et de Marie-Casimire-Louise de la Grange d'Aquien.). Un incident pensa rompre cette alliance. L'envoyé de l'électeur exigeait en dot une somme de 500,000 livres impériales. Un financier les aurait comptées sur-le-champ; un roi de Pologne ne put le faire. La reine, à son insu, s'engagea de payer une partie de cette dot : pour cela, elle fit charger dix vaisseaux suédois de bled de Pologne, pour la France, où la famine faisait des ravages, et, par un commerce lucratif, elle trouva le moyen d'acquitter sa parole. Maximilien-Emmanuel eut, de ce second mariage, Charles-Albert, son successeur, puis empereur; Clément-Auguste, né le 16 août 1700, évêque de Munster, de Paderborn, d'Hildesheim et d'Osnabruck, archevêque et électeur de Cologne, mort le 6 février 1761; Jean-Théodore, né le 3 sep-

(1) Ici, on a supprimé un fait imputé mal à propos à Maximilien-Emmanuel, et l'on se croit d'autant plus fondé à relever cette erreur dans cet endroit même, qu'elle caractérise de traits odieux un prince admiré par de grandes qualités. Voici le texte de la suppression. « On » lui reproche un trait de cruauté, qui fut l'effet, dit-on, de la soif » de l'or dont il était altéré. Un gentilhomme vénitien, nommé *Antoine Bragardin*, étant à Munich, fut accusé de posséder le secret de » faire de l'or. Par le refus qu'il fit de le communiquer au duc, il fut » arrêté comme magicien, et *brûlé*, l'an 1691, avec deux chiens, » qu'on disait ses démons familiers. (*Gal. Philos.*) » Cette assertion est erronée sous tous les rapports. L'événement qu'on place ici en 1691 est de l'année 1590; il est rapporté dans l'histoire de Bavière, par M. Blanc, édition de 1680 : *Marc Bragadin*, et non Antoine Bragardin, *eut la tête tranchée à Munich*, peine méritée par ses nombreuses fourberies. C'est donc sous le règne de Guillaume le Religieux qu'on doit placer le supplice de cet imposteur, qui avait déjà trompé plusieurs villes d'Italie. (*Note de l'Editeur.*)

tembre 1703, évêque de Ratisbonne, de Frisingue et de Liége, cardinal, mort le 27 janvier 1763; et d'autres enfants.

CHARLES-ALBERT, ÉLECTEUR, PUIS EMPEREUR.

1726. CHARLES-ALBERT, né le 6 août 1697, succéda, le 26 février 1726, dans l'électorat de Bavière, à Maximilien-Emmanuel, son père. Il avait fait, en 1717, la campagne en Hongrie contre les Turcs. En 1731, il protesta, avec l'électeur de Saxe, contre la garantie proposée de la pragmatique sanction, établie par l'empereur Charles VI, pour la succession de la maison d'Autriche, quoique, par son contrat de mariage avec Marie-Amélie, seconde fille de l'empereur Joseph, on l'eût fait consentir à toutes les renonciations demandées. L'an 1732, il fit alliance, le 4 juillet, avec l'électeur de Saxe, pour le maintien de leurs droits. Après la mort de l'empereur Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740, l'électeur de Bavière fut un des prétendants à la succession autrichienne, se fondant sur le testament de Ferdinand I, fait en 1543. (Voy. *les rois de Bohême.*) Soutenu par les armées françaises, il s'empare, l'an 1741, de la haute Autriche, et détache des partis pour aller jusqu'aux portes de Vienne. C'était là qu'il devait marcher lui-même avec toutes ses forces, pour contraindre Marie-Thérèse, par la prise de sa capitale, à subir la loi qu'il voulait lui imposer. Mais, impatient de se faire couronner roi de Bohême, il tourne vers Prague, qu'il prend, par escalade, le 26 novembre. Les états du pays le reconnaissent pour roi le 19 du mois suivant. Le maréchal comte de Saxe lui ayant fait compliment sur sa royauté, « Oui, dit-il, je suis roi de Bohême comme vous » êtes duc de Curlande » : et l'événement a prouvé qu'il disait vrai. Terring, son maréchal, étant retourné en Bavière, pour défendre ce pays contre les Autrichiens, est battu, le 17 janvier 1742, devant Scharding, par le général Bérenklau, qui s'en était emparé. Cet échec fut la source de tous les malheurs de la Bavière. Charles-Albert l'apprend à Manheim, presque en même tems que son élection à l'empire, faite le 24 janvier. Il reçoit la couronne impériale à Francfort, le 12 février suivant; mais le retour en Bavière lui est fermé par l'invasion des Autrichiens. Ayant recouvré, l'an 1743, une partie de son électorat, par la valeur du comte de Seckendorf, il rentre dans Munich le 19 avril. Il n'y resta que deux mois. Le 18 juin, voyant la Bavière sur le point d'être envahie pour la troisième fois, il se retire à Augsbourg, et de là se rend, le 28, à Francfort. Le roi de Prusse, après une nouvelle rupture avec la reine de Hongrie, étant entré, l'an 1744, dans la Bohême, l'empe-

reur profite de cette diversion pour retourner à Munich. Arrivé le 22 novembre, il y meurt le 20 janvier 1745, consumé par le chagrin et les maladies. Ce prince avait épousé, le 5 octobre 1722, MARIE-AMÉLIE D'AUTRICHE, seconde fille de l'empereur Joseph I, morte le 11 décembre 1756, dont il eut Maximilien-Joseph, qui suit; Marie-Antoinette, née le 18 juillet 1724, mariée, le 13 juin 1747, à Frédéric-Christian-Léopold, prince électoral, puis électeur de Saxe; Joséphine-Anne, née le 7 août 1734, mariée, le 10 juillet 1755, à Louis-Georges, margrave de Bade; Joséphine-Marie-Antoinette, née le 30 mars 1739, mariée, le 23 janvier 1765, à Joseph II, roi des Romains, puis empereur, dont elle était la seconde femme. (*Voyez* Charles VII, *empereur*, Louis XV, *roi de France*, et Marie-Thérèse, *reine de Bohême.*)

MAXIMILIEN-JOSEPH.

1745. MAXIMILIEN-JOSEPH, né le 28 mars 1727, succéda, le 20 janvier 1745, dans l'électorat de Bavière, à Charles-Albert, son père; mais il n'en devint paisible possesseur que par le traité de Fuessen, signé le 18 avril de la même année, par lequel il renonça à ses prétentions sur la succession autrichienne. Depuis ce tems, il ne s'occupa qu'à réparer les malheurs que la funeste élection de son père avait attirés sur la Bavière. Il vit, sans y prendre part, les querelles qui agitèrent l'Allemagne de son tems. Tandis que le feu de la guerre dévorait les états de ses voisins, il fit régner la paix dans les siens, avec tous les avantages qui en sont la suite. Ce prince mourut, sans lignée, de la petite vérole, à Munich, le 30 décembre 1777, universellement regretté de ses sujets. Après sa mort, le conseil de conférence s'étant assemblé, fit lecture d'un acte en vertu duquel la copossession de tous les états dont jouissait le feu électeur, avait été, par lui, cédée à son plus proche agnat, Charles-Théodore, électeur palatin. Maximilien-Joseph avait épousé, le 8 juillet 1747, MARIE-ANNE DE SAXE, née le 29 août 1728, fille de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe, et de Marie-Josephe d'Autriche. Par sa mort, l'électorat de Bavière fut éteint, conformément à une des clauses du traité de la paix de Westphalie.

CHARLES-THÉODORE.

1778. CHARLES-THÉODORE, électeur palatin, n'avait pas, pour traiter avec l'Autriche, attendu la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière; mais les négociations ne purent

être assez secrètes. Le bruit courut que la Bavière serait échangée contre les Pays-Bas, qui seraient érigés en royaume de Bourgogne. Frédéric II, roi de Prusse, ne put voir tranquillement un tel échange, qui centralisait les forces de la maison d'Autriche; ainsi moins par intérêt pour les princes bavarois de la ligne des Deux-Ponts, que mû par ceux de la Prusse, il se décida à s'opposer à l'arrangement projeté. Il envoya secrètement à Charles II, duc de Deux-Ponts, et lui offrit son appui. Ce prince ne balança pas à accepter les offres qui lui furent faites; il protesta contre tous les traités faits et à faire, invoqua sa majesté prussienne, qui alors parut armée pour le soutien du faible. La France approuvait secrètement les efforts de la Prusse; mais liée par le traité de 1756 avec l'Autriche, elle était hors de mesure d'appuyer les droits du duc de Deux-Ponts. Elle offrit cependant sa médiation, et parvint à empêcher l'effusion du sang. Le congrès, et ensuite le traité de Teschen, du 13 mai 1779, concilia les différentes prétentions. L'intégrité de la Bavière fut garantie, et l'Autriche dut se contenter du petit district (cercle de l'Inn) situé entre le Danube, l'Inn et la Salza : tout le reste demeura à la Bavière, comme précédemment. Charles-Théodore avait institué, l'an 1768, l'ordre du Lion. Il mourut, le 16 février 1799, sans postérité, 1°. de MARIE-ELISABETH-AUGUSTE, sa cousine germaine, qu'il avait épousée le 17 janvier 1742, fille de Joseph-Charles, comte palatin de Sulzbach : elle avait fondé, en 1766, l'ordre de Sainte Elisabeth; 2°. de MARIE-LÉOPOLDINE, archiduchesse d'Autriche, qu'il avait épousée le 15 février 1795.

MAXIMILIEN-JOSEPH, ROI DE BAVIÈRE.

1799. MAXIMILIEN-JOSEPH, né le 27 mai 1756, chef de la branche de Bischweiler-Deux-Ponts-Birckenfeld, succéda, le 1er. février 1795, à son frère Charles II, dans le duché de Deux-Ponts, alors occupé par les Français, et le 16 février 1799, à Charles-Théodore, électeur palatin et de Bavière. Le 26 décembre 1805, il prit le titre de *roi*. Il a épousé, 1°. le 30 septembre 1785, MARIE-WILHELMINE-AUGUSTE, fille de Georges, prince de Hesse-Darmstadt, morte le 30 mars 1796; 2°. le 9 mars 1797, FRÉDÉRIQUE-WILHELMINE-CAROLINE, née le 13 juillet 1776, fille de Charles-Louis, prince héréditaire de Bade. Les enfants de Maximilien-Joseph sont :

Du premier lit :

1°. Louis-Charles-Auguste, prince royal, né le 25 août 1786, marié, le 12 octobre 1810, avec Thérèse-Char-

lotte-Louise-Frédérique-Amélie, née le 8 juillet 1792, fille de Frédéric, duc de Saxe-Hildbourghausen, dont deux princes et une princesse:

a. Maximilien-Joseph, né le 28 novembre 1811;
b. Otton-Louis, né le 1er. juin 1815;
c. Mathilde-Caroline-Frédérique-Wilhelmine-Charlotte, née le 30 août 1813;

2°. Charles-Théodore-Maximilien-Auguste, né le 7 juillet 1795;

3°. Auguste-Amélie, née le 21 juin 1788, mariée, le 13 janvier 1806, à Eugène de Beauharnais, alors vice-roi d'Italie, aujourd'hui prince d'Eichtadt, duc de Leuchtenberg;

4°. Charlotte-Auguste, née le 8 février 1792, mariée, 1°. le 8 juin 1808, à Guillaume-Frédéric, prince royal de Wurtemberg, mariage non consommé et déclaré nul en juillet 1814; 2°. le 10 novembre 1816, à François I, empereur d'Autriche;

Du second lit:

5°. Elisabeth-Louise, } nées le 12 novembre 1801;
6°. Amélie-Auguste, }

7°. Frédérique-Sophie-Dorothée-Wilhelmine, } nées le 27 janv. 1805;
8°. Marie-Anne-Léopoldine, }

9°. Louise-Wilhelmine, née le 30 août 1808;

10°. Maximilienne-Joséphine-Caroline-Elisabeth, née le 21 juillet 1810;

Pour les événements de ce dernier règne, *voyez* la chronologie qui se trouve à la fin de cet ouvrage.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES DUCS,

PUIS ROIS DE SAXE.

La Saxe comprenait autrefois presque toute la partie septentrionale de l'Allemagne, entre l'Oder, la Sala, l'Issel et la mer Germanique. Les Saxons, sortis du Holstein et du Jutland, occupèrent ce pays : ceux qui passèrent le Weser, vers le couchant, furent appelés Westphales; ceux d'entre l'Elbe et l'Oder furent nommés Ostphales. Les bas Saxons habitèrent, entre le Weser et l'Elbe, jusqu'à la forêt de Hartz ou Harz; les hauts Saxons étaient placés entre cette forêt et celle de Bohême. Ces peuples eurent anciennement leurs chefs, qui portaient le titre de rois, puis de ducs. Jaloux de leur liberté, ils la défendirent long-tems contre les rois de France de la première race, contre Charles-Martel, Pepin et Charlemagne. Ce dernier fut trente ans à les subjuguer, et il y réussit, après avoir vaincu Witikind, le plus fameux de leurs chefs, à qui il laissa le duché d'Angrie. La Saxe resta soumise aux descendants de Charlemagne, qui y envoyèrent des ducs pour le gouverner.

Ludolphe, un des descendants de Witikind, fut comte en Saxe, puis duc. Il mourut le 6 septembre 864, laissant d'Hatwige, son épouse, fille d'Eberhard, duc de Frioul, deux fils, Brunon et Otton. Brunon fut tué, le 2 février 880, dans une bataille contre les Normands. Il eut pour successeur son frère, Otton, qui suit.

OTTON I.

880. Otton, fils puîné de Ludolphe, fut le premier qui posséda le duché de Saxe héréditairement. Il rendit de grands ser-

vices à l'empereur Arnoul, dans les guerres d'Italie, et fut tuteur du jeune roi Louis IV, son beau-frère. Après la mort de ce prince, on lui offrit la couronne : mais il la refusa pour raison de son grand âge, et proposa Conrad, comte de Franconie, qui fut reconnu de tous les peuples. Otton mourut le 13 novembre 912. Il avait épousé HEDWIGE, sortie du second mariage de l'empereur Arnoul, dont il eut Henri, qui suit; Adélaïde, abbesse de Quedlimbourg; et Barbe, femme du comte Henri, tige des anciens margraves d'Autriche.

HENRI I.

912. HENRI, surnommé L'OISELEUR, né l'an 876, succéda à son père Otton dans ses biens héréditaires, qui consistaient principalement dans les terres de Brunswick et de Zell. Mais Conrad, roi de Germanie, craignant qu'en lui confiant tous les fiefs d'Otton, il ne le rendît trop puissant, se contenta de l'investir du duché de Saxe, et donna celui de Thuringe à un seigneur nommé Burkard. Henri, excité par les états de Saxe, prend les armes pour venger cette injure; et étant entré dans la Thuringe, il en chasse le nouveau duc. Conrad envoie contre Henri, son frère, Eberhard, qui, lui ayant livré bataille près d'Eresbourg, y reçut l'un des plus terribles échecs. Le carnage y fut si grand, que les Saxons mirent en question par raillerie, si l'enfer était assez grand pour contenir cette multitude presque infinie qu'ils y avaient envoyée en un jour. Conrad voulut prendre sa revanche en personne, et n'y réussit pas. La Saxe fut non-seulement victorieuse sous le gouvernement de Henri, mais elle devint florissante par le soin qu'il prit de la policer et de l'embellir. Avant lui, elle n'avait point de villes; il en fit bâtir plusieurs, dont Goslar, dans la basse Saxe, est la principale, avec des fortifications pour les mettre en sûreté; il tira des campagnes la neuvième partie des habitants libres, et les transporta dans ces villes pour les civiliser et les exercer dans les arts. Enfin, il changea presque entièrement la face et les mœurs de ce duché. Conrad étant mort l'an 919, Henri fut élu pour lui succéder. (*Voyez* Henri l'Oiseleur, *roi de Germanie.*)

OTTON II, DUC DE SAXE, PREMIER EMPEREUR.

936. OTTON, dit LE GRAND, fils de Henri I, et de Mathilde, sa seconde femme, fut duc de Saxe et roi de Germanie en 936, puis empereur. Otton, à son premier voyage d'Italie en 951, donna le gouvernement de la Saxe septentrionale, sur l'Elbe, à Herman, fils de Billüng, comte de Stubenskorn; et, en 960 ou

961, suivant M. Lorenz, il le fit duc héréditaire du même pays, réservant seulement à sa maison les domaines qu'elle avait possédés à titre d'hérédité. (*Voyez* Otton I, *parmi les empereurs.*)

HERMAN BILLING, OU BILLUNG.

960 ou 961. HERMAN, fils de Billüng, seigneur de Stubenskorn, servit le roi Otton, dans toutes ses guerres, avec zèle et distinction; il était déjà gouverneur ou duc militaire de la Saxe, lorsqu'Otton fit le siége de Mayence en 953 : quelques années après, il obtint en propriété ce duché, pour lui et ses hoirs mâles. Herman bâtit la ville de Lunebourg, et défendit ses frontières contre les courses des Danois et des Sclaves. En 965, après la mort de Géron, il fut fait burgrave de Magdebourg. Herman finit ses jours à Quedlimbourg, le 1er. avril 973. Il avait épousé HILDEGARDE DE WESTERBOURG, dont il eut Bennon, qui suit; Luidger; Mathilde, mariée, 1°. à Baudouin III, comte de Flandre; 2°. à Godefroi *le Vieux*, comte de Verdun (la généalogie de saint Arnoul fait cette Mathilde fille de Conrad, roi de Bourgogne, mais d'autres écrivains la donnent au duc Herman); Suanechilde, femme de Thetmar, frère de Géron, archevêque de Cologne, puis d'Eckart, marquis de Misnie.

BENNON, OU BERNARD I.

973. BENNON succéda, l'an 973, à son père Herman, dans le duché de Saxe. Il se distingua par sa valeur et par son zèle pour la défense des églises. Bennon contint les Sclaves; mais il chargea ses peuples d'impôts. De son tems, les Saxons furent vaincus, dans une bataille, par les Danois, près de Stade. Bennon mourut le 9 février 1010. Il avait épousé GEYLA, fille d'un prince de Poméranie, dont il eut Bernard, qui suit, et Dietmar.

BERNARD II.

1010. BERNARD II succéda, l'an 1010, à Bennon, son père, dans la Saxe. Son gouvernement fut rempli de troubles; il se souleva contre l'empereur Henri II, et entraîna dans sa révolte presque toute la Saxe. Il maltraita les églises de Brême et de Hambourg, et opprima les Sclaves. Il assista, l'an 1024, à l'élection de l'empereur Conrad II. L'empereur Henri III tira de grands secours de lui dans la guerre qu'il eut contre les Bohémiens, en 1039 et 1041. Bernard mourut en 1062. Il avait épousé, 1°. BERTRADE, fille de Harald VI, roi de Norwège;

2°. EILIKE, fille de Henri, marquis de Schweinfurt, dont il eut Ordulphe, qui suit; Herman, qui eut pour partage la province de Nordalbing, aujourd'hui le Holstein; et Ide ou Raëlinde, femme, 1°. de Frédéric, duc de Lothier; 2°. d'Albert, comte de Namur.

ORDULPHE, OU OTTON.

1062. ORDULPHE, fils de Bernard II, lui succéda au duché de Saxe en 1062. Les Sclaves se révoltèrent contre lui, et retournèrent au Paganisme. Ordulphe leur fit, pendant plusieurs années, une guerre, dans laquelle il fut toujours malheureux. Ce duc mourut en 1073. Il avait épousé, 1°. GISÈLE, fille d'Olaüs, roi de Norwège; 2°. GERTRUDE, fille de Conrad, second fils de Bernard II, margrave de Brandebourg. Il eut du premier lit Magnus, qui lui succéda.

MAGNUS.

1073. MAGNUS, fils d'Ordulphe, fut à peine investi du duché de Saxe après la mort de son père, qu'il se mit à la tête des seigneurs saxons avec Otton de Saxe, duc de Bavière, contre l'empereur Henri IV. Les Saxons, l'an 1075, ayant été obligés de se soumettre à l'empereur, ce prince s'assura de Magnus et des autres chefs, qu'il envoya en différentes villes de l'empire pour y être gardés à vue. Le duc de Saxe, remis en liberté l'année suivante, soutint toujours les droits des Saxons. L'an 1093, il subjugua les Sclaves rebelles, après leur avoir pris quatorze villes. Il mourut en 1106. Magnus avait épousé, en 1070, SOPHIE, fille de Bela I, roi de Hongrie, qui lui donna deux filles, Wulfhilde, mariée à Henri le Noir, duc de Bavière, à qui elle apporta en dot les biens allodiaux de sa maison, dont faisait partie la principauté de Lunebourg; et Eilike, laquelle, ayant eu pour sa part les margraviats de Saltwedel et de Brandebourg, qui dépendaient alors de la Saxe, épousa Otton de Ballenstedt, souche de la maison d'Ascanie ou d'Anhalt, qu'elle fit père d'Albert l'Ours (morte en 1140); Richarde, troisième fille de Magnus, épousa Eckart, comte de Scheyren. (*Orig. Boicæ.*) Magnus fut le dernier duc de Saxe de la maison de Billünd.

LOTHAIRE DE SUPPLENBOURG, DEPUIS EMPEREUR.

1106. LOTHAIRE DE SUPPLENBOURG, fils de Gebehard, comte de Querfurt et de Supplenbourg, avait donné dans sa jeunesse des marques de sa valeur en différentes guerres. L'empe-

reur Henri V, à la mort du duc Magnus, décédé sans enfants mâles, lui donna le duché de Saxe en 1106. Il gouverna les Saxons et les Sclaves avec beaucoup de prudence. Cependant, quelques sujets de mécontentement qu'il eut de l'empereur en 1113, le détachèrent de son service, et le portèrent même à former contre lui une ligue, dans laquelle entra Sigefroi, comte palatin du Rhin. Henri proscrivit les rebelles dans une diète, tenue pour cet effet à Erfort. Lothaire, poursuivi par Hogier, comte de Mansfeld, lieutenant-général de l'empereur, se trouva réduit au point d'être obligé de venir, nu-pieds et en chemise, demander pardon à ce monarque, le jour de ces noces, célébrées le 7 janvier 1114, dans la diète de Mayence. (Albéric.) Mais à peine eût-il été absous, qu'il trama, dans la diète même, une nouvelle conspiration, avec plusieurs des princes et des seigneurs qui s'y trouvaient. Celle-ci fut plus dangereuse. Il est vrai que le comte de Mansfeld ravagea la Saxe et la Westphalie; mais il fut battu par les rebelles près de la forêt de Welfenshelts, dans son propre comté. Cet échec des troupes impériales fut suivi d'une défection presque générale. L'an 1119, les princes, assemblés à Fritzlar, somment l'empereur de leur rendre justice sur leurs griefs, et menacent, s'il balance à les satisfaire, de le déposer. Henri, pour les apaiser, tient à Tribur une diète, où il publie une paix générale, et restitue aux mécontents les fiefs et les terres qu'il avait appropriés au domaine de l'empire, sans égard pour leur ancienne possession. Les princes de Saxe alors se réconcilient avec lui. L'an 1125, Lothaire fut élu empereur après la mort de Henri V. (V. *les empereurs*.) Il avait épousé, en 1113, RICHENSE, fille et héritière de Henri le Gras, duc de Saxe sur le Weser, dont le père, Otton de Nordheim, duc de Bavière et de Saxe, sur le Weser, descendait de Henri de Saxe, frère cadet de l'empereur Otton le Grand : elle réunissait dans sa main les biens allodiaux de cette partie de la Saxe et de Brunswick. Gertrude, sa fille unique, porta cette riche succession à Henri *le Superbe*, duc de Bavière, qui fut investi, en 1136, par l'empereur Lothaire, son beau-père, du comté de Nordheim, sur le Weser, et de la seigneurie de Brunswick. Lothaire, à ces honneurs, ajouta, la même année, le duché de Saxe.

HENRI LE SUPERBE, DUC DE BAVIÈRE ET DE SAXE.

1136. HENRI LE SUPERBE, fils de Henri le Noir, duc de Bavière, et de Wulfhilde de Saxe, ayant été pourvu du duché de Saxe, par l'empereur Lothaire, son beau-père, s'attira l'indignation de Conrad, roi des Romains, successeur de Lothaire,

en refusant de le reconnaître. Conrad l'ayant mis, l'an 1138, au ban de l'empire, donna la Saxe à Albert l'Ours, margrave de Brandebourg. Les états de Saxe, qui avaient paru d'abord approuver la proscription de Henri, reviennent de leur premiere impression, et se joignent à Henri pour chasser son compétiteur, déjà maître en partie de ce duché. Henri, vainqueur d'Albert, conclut, en 1139, une trève d'un an avec le roi des Romains, et mourut le 19 septembre de la même année, laissant un fils à peine âgé de dix ans, qu'il recommanda en mourant à l'archevêque de Magdebourg et aux autres princes saxons. (Voy. *les ducs de Bavière.*)

HENRI, DIT LE LION.

1139. HENRI, dit LE LION, né l'an 1129, élevé sous la tutelle de Welphe, son oncle, depuis marquis de Toscane, prétendit au duché de Saxe, par l'organe de son tuteur, aussitôt après la mort de Henri *le Superbe*, son père. Mais il ne fut confirmé qu'en 1142, à la diète de Francfort. On vit dès-lors briller en lui d'éminentes qualités avec une grande ardeur pour recouvrer l'héritage entier de ses ancêtres. L'an 1147, accompagné de son tuteur, il porta la guerre dans le pays des Dithmarses, qui fait aujourd'hui partie du Holstein, sous prétexte de venger la mort de Rodolfe, comte de Stade, qu'ils avaient tué cinq ans auparavant, et dont le comté lui était dévolu faute de postérité. Il dompta la férocité de ce peuple barbare et le contraignit de subir le joug de sa domination. Il lui restait à recouvrer la Bavière, usurpée sur sa maison par celle d'Autriche. Mais il ne put y réussir tant que l'empereur Conrad vécut, malgré les grands mouvements qu'il se donna pour cela, de concert avec son oncle. C'était à Frédéric I, successeur de Conrad, et cousin de Henri le Lion par sa mère, qu'était réservé le mérite de son rétablissement dans ce duché. Frédéric n'obligea pas un ingrat. Henri signala sa reconnaissance envers lui dans plusieurs occasions importantes. Mais des intérêts opposés les ayant brouillés dans la suite, les choses en vinrent au point que Henri se vit dépouillé, banni, proscrit, et obligé de mener une vie errante pendant plusieurs années. Les ennemis que l'empereur lui avait suscités, partagèrent entre eux les états qu'il tenait de l'empire. On a parlé ci-devant, à l'article des ducs de Bavière, de la désertion que Henri éprouva dans sa disgrâce en ce duché. Il subit le même sort en Saxe, où les comtes de Schauenbourg (aujourd'hui de Holstein), de Ratzebourg, d'Oldenbourg, de Schwerin, de Luchow, de Diépholtz, de Hoya, et d'autres grands vassaux de la Saxe, secouèrent le joug de Henri et s'érigèrent dans leurs terres en souverains indépendants. Les évêques rele-

vant de la Saxe ne furent pas les moins empressés à profiter du malheur de Henri pour se retirer de sa mouvance et se mettre en pleine liberté. On vit alors les archevêques de Brême ou de Hambourg et ceux de Magdebourg, les évêques d'Osnabruck, de Paderborn, de Verden, de Munster, d'Halberstadt, usurper les droits régaliens, et réunir en leurs personnes l'autorité temporelle à la puissance spirituelle sur leurs diocésains. Le duché de Saxe, ainsi dégradé, fut adjugé par l'empereur, l'an 1180, au prince qui suit. (Voy. *les ducs de Bavière.*)

BERNARD III D'ASCANIE.

1180. **Bernard III d'Ascanie**, fils d'Albert l'Ours, comte d'Anhalt ou d'Ascanie et de Bellenstedt, margrave de Brandebourg, et petit-fils d'Otton d'Ascanie, et d'Eilike de Saxe, fille du duc Magnus, fut investi, en 1180, par l'empereur Frédéric I, du duché de la Saxe orientale et du cercle de Wittemberg, où il fit sa demeure. Le duché d'Angrie et de Westphalie échut à l'archevêque de Cologne. Henri le Lion ne laissa pas ceux qui l'avaient dépouillé tranquilles possesseurs de leur proie. Les plus fidèles de ses vassaux, Bernard de Welpe, Adolphe, comte de Holstein, Bernard, comte de Ratzebourg, et Gunzelin, comte de Schwerin, ayant réuni les forces que Henri leur avait confiées à celles qu'ils avaient rassemblées par ses ordres, attaquèrent ses ennemis près d'Osnabruck, et remportèrent sur eux une victoire complète. Leur principal chef, Simon, comte de Tecklenbourg, vassal de la Saxe, ayant été fait prisonnier, fut conduit, chargé de fers, au duc, et n'obtint sa liberté qu'en faisant un nouveau serment de fidélité, qu'il ne viola plus depuis. Mais ce succès fut bien contre-balancé par une division fatale qui en fut la suite. Le duc de Holstein, s'attribuant tout l'honneur de cette journée, prétendait que les prisonniers devaient lui appartenir. Henri les lui disputa, et, par cette contestation déplacée, occasiona la désertion de ce puissant allié. Cependant, ayant marché quelque tems après avec un corps d'armée en Thuringe, il en défit le landgrave avec son frère, le comte palatin de Saxe, et plus de quatre cents gentilshommes. Le nouveau duc de Saxe, Bernard, n'échappa que par la fuite, et les débris de son armée furent disperses et poursuivis jusqu'à Mulhausen. L'empereur, informé par celui-ci de son désastre, vole en Saxe, où la terreur qu'inspira sa présence, détacha des intérêts de Henri presque tous ses officiers et ses vassaux. L'an 1182, tandis que l'archevêque de Cologne fait le siége de Brunswick, l'empereur, accompagné de Bernard d'Ascanie, entreprend celui de Lunebourg, et ces

deux villes font une égale résistance qui oblige à convertir l'un et l'autre siége en blocus. Mais la ville de Ratzebourg, quoique située au milieu d'un lac, ouvre volontairement ses portes à Frédéric. Henri, retiré à Stade, se voit, en peu de tems, abandonné de la plupart de ses troupes, que l'empereur, par ses émissaires, avait trouvé moyen de débaucher. Réduit alors à prendre le parti de la soumission, il consent que la diète d'Erfort décide de son sort. L'arrêt que rendit cette assemblée, le condamna, l'an 1186, à trois ans d'exil, en lui conservant néanmoins ses biens patrimoniaux, en quelque endroit qu'ils fussent situés. Henri partit pour l'Angleterre, où il fut honorablement accueilli par le roi Henri II, son beau-père. Bernard d'Ascanie demeura, par sa retraite, en paisible jouissance du duché de Saxe jusqu'à la mort de l'empereur Frédéric. Mais, après cet événement, Henri le Lion étant revenu, l'an 1191, en Allemagne, reprit, en peu de tems, la Saxe sur le duc Bernard. Cette hardiesse heureuse réveille l'animosité des états de l'empire contre le duc Henri. Ils le déclarent ennemi public dans les diètes de Mersbourg et de Goslar, et le roi des Romains, Henri VI, se dispose à le dépouiller de ses terres allodiales de Brunswick et de Lunebourg, qui seules avaient échappé au naufrage de son ancienne puissance. Henri le Lion prévint ce coup funeste par une prompte soumission, appuyée de la médiation du comte palatin du Rhin, oncle du roi des Romains. La Saxe par là fut rendue à Bernard, qui vécut dans la suite en paix avec Henri le Lion. Celui-ci toutefois ne renonça pas absolument à ses droits sur ce duché. Quelque redevable que fût Bernard à Henri VI, sa reconnaissance néanmoins ne le rendit pas aveuglément dévoué à toutes ses volontés. Ce prince ayant formé le dessein de rendre l'empire héréditaire dans sa maison, le duc de Saxe fut des premiers à s'y opposer. L'estime que Bernard s'attira par cette conduite généreuse, engagea les archevêques de Trèves et de Cologne, et plusieurs autres membres de la diète d'Andernach, assemblée l'an 1198, à lui offrir l'empire vacant par la mort de Henri VI. Bernard eut la modération feinte ou réelle de refuser. Arnold de Lubeck fait un portrait assez désavantageux du duc Bernard : « Ce nouveau duc de Saxe, dit-il, que l'empereur Frédéric » avait substitué à Henri le Lion, et qui devait tenir serrées » les rênes du gouvernement, n'agissait qu'avec lenteur et » nonchalance. Ce n'était plus alors ce même Bernard qui » s'était montré si vaillant pendant qu'il n'était que comte : » dès qu'il fut duc, il parut au-dessous de sa dignité, et ne » montra plus qu'un homme timide, incertain, négligent ; » loin de soutenir son nom de prince, il ne put ni se faire

» honneur dans l'empire comme son prédécesseur, ni s'attirer » le respect des autres princes, ou même de sa simple no- » blesse. » Bernard termina ses jours en 1212. Il avait épousé, 1°. JUTTE, princesse danoise, à ce qu'on prétend, morte en 1191; 2°. SOPHIE, fille de Louis, dit *de Fer*, landgrave de Thuringe. Du premier lit vinrent Albert, qui suit; Henri, dit *le Gras* et *le Vieux*, fait prince d'Anhalt par l'empereur Frédéric II en 1218. (C'est de lui que descend toute la maison d'Anhalt d'aujourd'hui.) Du second lit sortit Henri le Jeune, comte d'Ascanie, mort en 1243.

ALBERT I.

1212. ALBERT I succéda, l'an 1212, au duc Bernard, son père, dans le duché de Saxe. L'an 1227, il joignit ses troupes aux confédérés contre Waldemar II, roi de Danemarck, s'empara de plusieurs villes, et remporta une grande victoire, le 22 juillet, à Bornhavet. (Mallet.) Il accompagna, l'an 1228, l'empereur Frédéric II en Orient, et combattit vaillamment contre les Sarrasins en Egypte. Albert mourut en 1260. Il avait épousé HÉLÈNE, fille d'Otton, surnommé *l'Enfant*, duc de Brunswick, et de Mathilde de Brandebourg, dont il eut Albert II, qui suit; Jean, qui eut en partage une partie de la basse Saxe, et fut la tige des ducs de Saxe-Lawenbourg, éteints en 1689 et mentionnés plus loin; Rodolfe, marié à Anne, fille de Louis, comte palatin du Rhin; Frédéric, évêque de Mersbourg; Judith, femme d'Eric IV, roi de Danemarck, puis d'un burgrave de Rothenbourg; Mathilde, mariée à Jean, comte de Holstein-Wagrie; Agnès, femme de Henri III, duc de Breslaw; Marie, femme de Barnime, duc de Poméranie; Elisabeth, alliée à Conrad, comte de Brène, et Sophie, qu'on fait mal à propos, suivant M. Pauli, femme de Jean I, margrave de Brandebourg. Mathieu Paris rapporte que le duc Albert était d'une stature si démesurée, qu'étant venu à Londres, en 1230, chacun accourait pour le voir et l'admirer.

ALBERT II.

1260. ALBERT II, fils et successeur d'Albert I, eut, dans son partage, la haute Saxe, et fit sa résidence à Wittemberg. L'an 1288, après la mort de Henri *l'Illustre*, marquis de Misnie, il obtint l'investiture du Palatinat de Saxe, avec le vicariat de l'empire. Albert assista à trois élections d'empereurs, celle de Rodolphe I, celle d'Adolphe et celle d'Albert I, d'où ses successeurs prétendirent être seuls de leur maison en possession du droit d'élire les empereurs. L'an 1288, après la mort

de Henri *l'Illustre*, il fut investi par l'empereur Rodolphe, son beau-père, du Palatinat de Saxe, qui est resté dans sa maison. (Struvius, *Corp. Hist. Germ*, p. 620.) Albert mourut, suivant plusieurs historiens, le 25 août 1298, à Aix-la-Chapelle, étouffé par la foule au couronnement de l'empereur Albert I, son beau-frère; d'autres mettent sa mort en 1302 et 1308. Il avait épousé, l'an 1273, AGNÈS, fille de l'empereur Rodolphe I (morte en 1322), dont il eut Rodolfe I, qui suit; Albert, évêque de Passaw, mort en 1342; Wenceslas, mort en 1327; et Otton, mort en 1349. (*Voy.* Henri l'Illustre, *landgrave de Thuringe.*)

RODOLFE I.

RODOLFE I succéda, l'an 1298 ou 1308, à son père dans le duché de Saxe : il obtint ensuite le burgraviat de Magdebourg. Mais, dès l'an 1290, l'empereur Rodolphe I l'avait investi du comté de Bren et de Wettin, vacant par la mort du comte Otton III, son proche parent, décédé sans enfants. (Struv. *Corp. Hist. German.*, p. 620) Il assista, l'an 1308, à l'élection de l'empereur Henri VII. L'an 1314, étant à la diète d'élection à Francfort, il se déclara pour Frédéric d'Autriche, et s'attira l'inimitié de Louis de Bavière, qui resta empereur. L'an 1322, il fit une irruption dans le Brandebourg, et assiégea inutilement Francfort-sur-l'Oder. Il donna sa voix, l'an 1346, pour l'élection de Charles IV, roi des Romains. Ce prince le favorisa contre la prétention des ducs de Saxe-Lawenbourg, qui voulaient jouir du droit d'élire l'empereur, conjointement avec les ducs de la haute Saxe. Rodolfe mourut fort âgé, l'an 1356. Il avait épousé, 1°. JUDITH DE BRANDEBOURG, fille du margrave Otton le Long, morte en 1326; 2°. CUNÉGONDE, princesse de Pologne, morte en 1333; 3°. AGNÈS, comtesse de Lindau, décédée en 1343. Il eut du premier lit, Rodolfe II, qui suit, et Otton; du second lit : Wenceslas, électeur après son frère; Béatrix, femme d'Albert le Jeune, prince d'Anhalt-Dessau; Elisabeth, femme de Woldemar I, prince d'Anhalt-Dessau; et Agnès, mariée à Bernard III, prince d'Anhalt-Bernbourg.

RODOLFE II.

1356. RODOLFE II succéda, l'an 1366, à Rodolfe I, son père. Eric, duc de Saxe-Lawenbourg, renouvela le procès pour le droit d'élection, qui leur fut accordé à l'alternative, par provision seulement; mais l'empereur Charles IV termina définitivemnt la querelle, par une bulle datée de Francfort,

au mois de juin 1376, en faveur de Wenceslas, frère et successeur de Rodolfe. Après la mort de Guillaume, duc de Lunebourg, Rodolfe fit la guerre, pour revendiquer ce duché, à son neveu, Albert de Saxe, fils d'Agnès de Lunebourg. Rodolfe mourut le 6 décembre 1370. Il avait épousé ELISABETH, comtesse de Ruppin et de Lindau, morte en 1373, sans enfants.

WENCESLAS.

1370. WENCESLAS, frère de Rodolfe II, lui succéda préférablement à Albert, fils d'Otton, qui était l'aîné de Wenceslas. Une bulle de l'empereur Charles IV, datée de Metz, lui accorda cette préférence. Wenceslas entra dans la guerre entre Albert, son neveu et les ducs de Brunswick; mais, ayant assiégé la ville de Zelle, il y fut tué en 1388. Il avait épousé CECILE DE CARRARA, fille de François, seigneur de Padoue, morte en 1429, après lui avoir donné Rodolfe III, qui suit; Albert III, duc après son frère; Wenceslas, désigné archevêque de Magdebourg, mort en 1402; Marguerite, mariée, en 1386, à Bernard, duc de Brunswick-Lunebourg; Anne, mariée à Frédéric de Brunswick, frère du précédent, puis à Balthasar, landgrave de Thuringe.

RODOLFE III.

1388. RODOLFE III succéda, l'an 1388, à Wencelas, son père, dans l'électorat de Saxe. C'était un prince sage et magnanime : mais il fut malheureux dans la guerre qu'il fit à l'électeur de Mayence, en 1393. L'an 1400, il accompagna Frédéric, duc de Brunswick, qu'on venait d'élire empereur au lieu de Wenceslas. Frédéric, le 2 août, fut attaqué et tué en chemin, et Rodolfe blessé. L'empereur Sigismond l'envoya en Bohême pour traiter avec les Hussites; mais il y périt par le poison, en 1418. Rodolfe avait épousé, 1°. ANNE, fille de Balthasar, marquis de Misnie, morte en 1395, dont il eut deux fils, Wenceslas et Sigismond, qui furent écrasés, l'an 1406, à Wittemberg, avec d'autres personnes, par la chute d'une tour; 2°. le 6 mars 1396, BARBE, fille de Rupert, duc de Lignits, morte en 1435. Il ne laissa qu'une fille, nommée Barbe, mariée, en 1412, à Jean, margrave de Brandebourg.

ALBERT III.

1418. ALBERT III succéda, l'an 1418, dans l'électorat, à Rodolfe, son frère, et y fut confirmé, l'an 1422, par l'empereur Sigismond, à Breslaw. Il mourut, la même année, de la

frayeur qu'un incendie imprévu lui causa, sans laisser d'enfants d'Offéga, sa femme, fille de Conrad II, duc d'Oels, en Silésie. Il fut le dernier électeur de Saxe, de la maison d'Ascanie. Après sa mort, Eric IV, duc de Saxe-Lawenbourg, prétendit à l'électorat, comme étant de la même maison, et descendant d'Albert I, électeur de Saxe, et parce que ses ancêtres avaient toujours reçu l'investiture simultanée des états qu'il réclamait. L'empereur Sigismond n'eut aucun égard à ses prétentions, et se crut en droit de disposer de l'électorat. Comme l'empereur n'avait ni argent ni troupes pour continuer la guerre contre les Hussites, Frédéric *le Belliqueux*, marquis de Misnie, lui fournit l'un et l'autre, et battit les Hussites à Brixen, en 1421. Sigismond, pour le récompenser, lui accorda l'électorat, le 6 juin de l'an 1423, par préférence à ses compétiteurs, Eric, dont nous parlons, Louis, comte palatin du Rhin, et Frédéric, électeur de Brandebourg : ce dernier, s'étant emparé de Wittemberg et de ses environs, le marquis de Misnie fut obligé de les racheter, moyennant vingt-huit mille marcs d'argent, outre cent mille florins d'or qu'il paya comptant à Sigismond. Il transmit l'électorat de Saxe à ses descendants, qui le possèdent encore aujourd'hui (1785).

FRÉDÉRIC I DE MISNIE, DIT LE BELLIQUEUX.

1423. Fréderic le Belliqueux, deuxième fils de Frédéric *le Vaillant*, landgrave de Thuringe et marquis de Misnie, ayant obtenu de l'empereur l'électorat de Saxe, le jour de l'Ascension 1423, en reçut l'investiture en 1425, à Bude, en Hongrie, du consentement des électeurs. L'an 1426, il marche avec les électeurs de Trèves et de Brandebourg, en Bohême, contre les Hussites, et fait, avec la colonne qu'il commandait, le siége de Mies ou de Mysa. Procope le Rasé vole au secours de la place. A son arrivée, une terreur panique s'empare de toute l'armée saxonne; elle se débande, et Procope fait un affreux carnage de la première colonne, le 15 juillet. Les deux autres colonnes n'attendirent pas qu'il vînt à elles pour prendre la fuite. Les Hussites pénétrèrent ensuite dans la Misnie et la Lusace, qu'ils ravagèrent. Frédéric ne survécut guère à ce désastre, étant mort le 4 janvier 1428. Ce prince avait épousé Catherine, fille de Henri I, duc de Brunswick, morte le 28 décembre 1422, dont il eut Frédéric II, qui suit; Sigismond, évêque de Wurtzbourg, en 1440; Guillaume, dont il sera parlé ci-après; Anne, mariée à Louis, landgrave de Hesse, morte en 1463; et Catherine, mariée, en 1441, à Frédéric II, électeur de Brandebourg.

FREDERIC II.

1428. FRÉDÉRIC II, dit LE BON, né le 24 août 1411, électeur de Saxe après la mort de son père, en 1428, souffrit beaucoup des ravages des Hussites, contre lesquels il ne put avoir aucun succès. Frédéric le Pacifique, landgrave de Thuringe, étant mort, l'an 1439, sans postérité, l'électeur de Saxe se mit en possession de ce pays, comme plus proche héritier. Mais Guillaume, son frère, prétendit avoir sa part de cette succession ; ce qui occasiona une guerre longue et sanglante entre les deux partis. Elle fut enfin terminée, l'an 1451, par un accommodement qui assura la Thuringe à Guillaume, au moyen de la cession qu'il fit de la Misnie à l'électeur. Celui-ci mourut le 7 février 1464. Il avait épousé, le 23 juin 1432, MARGUERITE D'AUTRICHE, fille d'Ernest, duc de Carinthie, morte le 12 février 1486, dont il eut Ernest, qui suit; Albert, dit *le Courageux*, chef de la branche albertine (1) ; Amélie, femme de Louis le Riche, duc de Bavière; Anne,

---

(1) Cet ALBERT, né le 27 juillet 1443, et mort le 13 septembre 1500, laissa de sa femme SIDONIE ou ZEDENE, fille de Georges Podiébrad, trois fils et une fille. Les fils sont Georges, qui suit ; Henri, qui vient ensuite; Frédéric, chevalier teutonique; la fille, Catherine, femme, 1°. de Sigismond, landgrave d'Alsace; 2°. d'Eric, duc de Brunswick.

GEORGES, surnommé *le Riche* et *le Barbu*, né le 27 août 1471, mourut catholique le 17 avril 1539, après avoir eu de BARBE, son épouse, fille de Casimir IV, roi de Pologne, Jean, mort, l'an 1537, sans enfants d'Elisabeth, son épouse, fille de Guillaume II, landgrave de Hesse; Frédéric, aussi mort, l'an 1539, sans laisser de postérité d'Elisabeth, fille d'Ernest, comte de Mansfeld; Christine, mariée à Philippe, landgrave de Hesse; et Madeleine, femme de Joachim II, électeur de Brandebourg.

HENRI, dit *le Pieux*, second fils d'Albert *le Courageux*, introduisit le Luthéranisme en son pays, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Saint-Jacques de Compostelle et à la Terre-Sainte. Il était né le 16 mars 1473, et mourut le 19 août 1541, laissant de CATHERINE, fille de Magnus, duc de Mecklenbourg, Maurice, qui suit; Auguste, qui devint électeur après son frère ; Sidonie, première femme d'Eric *le Jeune*, duc de Brunswick-Gottingen ; Emilie, mariée à Georges, marquis de Brandebourg; et Sibylle, alliée à François I, duc de Saxe-Lawenbourg.

MAURICE, successeur de Henri *le Pieux*, son père, obtint, l'an 1547, de l'empereur Charles-Quint, l'électorat de Saxe, après que Jean-Frédéric en eut été dépouillé. (*Voy.* Maurice, *dans la suite des électeurs.*)

femme d'Albert, surnommé l'Achille, électeur de Brandebourg ; Hedwige, abbesse de Quedlimbourg ; et Marguerite, abbesse de Seuzelitz.

ERNEST.

1464. ERNEST, souche de la branche ernestine, l'aînée de toutes celles de la maison de Saxe, né le 25 mars 1441, électeur de Saxe en 1464, fut médiateur, en 1474, des différents entre les rois Mathias, de Hongrie ; Casimir, de Pologne ; et Uladislas, de Bohême. L'an 1476, il réduisit la ville de Quedlinbourg, révoltée contre l'abbesse. Il obligea, l'an 1478, la ville de Halle à se soumettre à l'archevêque de Magdebourg. Ce prince fit plusieurs lois sur les monnaies et la police. L'an 1482, il défendit à sa noblesse d'exercer le commerce. Cette même année, Guillaume, landgrave de Thuringe, et frère de l'électeur Frédéric II, mourut le 27 septembre, ne laissant de sa femme, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Albert II, que deux filles. Ernest et Albert, ses neveux, lui succédèrent en vertu de son testament dans la Thuringe, qu'ils partagèrent entre eux, mais de manière que la meilleure partie échut à l'aîné. Le 26 août 1486 fut le terme de ses jours. Il avait épousé, en 1462, ELISABETH, fille d'Albert III, duc de Bavière, morte le 23 février 1484, dont il eut Frédéric III, qui suit ; Albert, archevêque et électeur de Mayence, en 1482 ; Ernest, archevêque de Magdebourg, en 1476 ; Jean, électeur après son frère ; Christine, mariée à Jean, depuis roi de Danemarck ; et Marguerite, femme de Henri, duc de Brunswick-Zelle.

FRÉDÉRIC III, DIT LE SAGE.

1486. FÉDÉRIC III, surnommé LE SAGE, né le 17 janvier 1463, électeur après la mort d'Ernest, son père, en 1486, chef du conseil et gouverneur-général de l'empire, sous l'empereur Maximilien I, fonda l'université de Wittemberg, en 1502. Du nombre des professeurs qu'il y établit, fut Martin Luther, religieux augustin, né d'un père forgeron, l'an 1483, à Islèbe, dans le comté de Mansfeld. Luther donna successivement dans cette académie des leçons de philosophie et de théologie, avec beaucoup de succès. On remarqua seulement en lui un grand penchant pour les nouveautés La lecture des ouvrages de Jean Hus lui avait inspiré une haine violente contre les pratiques de l'église, et surtout contre les théologiens scholastiques. Il confondit les abus, qui n'étaient que trop fréquents alors, avec les règles et les opinions de l'école, avec les dogmes consacrés par les décisions de l'église universelle, attaqua les uns et les autres,

et voulut tout réduire à l'autorité de l'écriture interprétée à sa manière, indépendamment de la tradition. C'est ce qu'on aperçut sensiblement dans les thèses qu'il publia en 1516. L'année suivante, il s'éleva, en chaire, contre le trafic honteux que faisaient des indulgences, ceux que le pape Léon X avait chargés de les publier, et bientôt après il attaqua les indulgences mêmes et le pouvoir de celui qui les accordait. De là il passa à d'autres matières de doctrine, sur lesquelles il débita des nouveautés scandaleuses. (Voy. *le pape Léon X.*) Poursuivi par ses adversaires et menacé par le saint siége, il trouva un asile dans la protection de l'électeur, son souverain. Ce n'était pas, de l'aveu de M. Robertson, pour des considérations théologiques, que Frédéric soutenait Luther. « Il paraît, dit cet historien, que ce » prince fut toujours étranger à ces sortes de disputes, et qu'il » y prenait très-peu d'intérêt. Mais il avait fait de grandes » dépenses pour la fondation de sa nouvelle université, et il » pressentit que l'éloignement de Luther, qu'on demandait à » Rome pour le juger, porterait un coup funeste à cet éta- » blissement ». Voilà ce qui détermina Frédéric *le Sage* à protéger contamment cet hérésiarque, qui, fier d'un tel appui, ne garda plus aucune modération, ni dans sa doctrine, ni dans sa conduite, ni dans ses discours. Frédéric refusa, en 1519, la couronne impériale, et donna sa voix à l'archiduc Charles, qui fut empereur. Ce prince mourut le 5 mai 1525, sans avoir pris d'alliance.

JEAN DIT LE CONSTANT.

1525. JEAN, dit LE CONSTANT, né le 30 juin 1467, succéda, l'an 1525, à Frédéric, son frère, dans l'électorat. S'étant rendu, l'an 1530, à la diète d'Augsbourg, il y présenta, tant en son nom, qu'en ceux de plusieurs princes de l'empire, à Charles-Quint, la confession de foi, qu'ils nommaient évangélique, et qui fut depuis appelée la *confession d'Augsbourg*. Il mourut le 16 août 1532, après avoir épousé, 1°. en 1499, SOPHIE, fille de Magnus, duc de Mecklenbourg, morte le 12 juillet 1503; 2°., en 1513, MARGUERITE, fille de Woldémar, prince d'Anhalt-Coethen, morte le 9 octobre 1521. Il eut du premier lit, Jean-Frédéric, qui suit; et du second, Jean-Ernest, duc de Cobourg, et Marie, femme, en 1536, de Philippe, duc de Poméranie.

JEAN-FRÉDÉRIC, DIT LE MAGANIME.

1532. JEAN-FRÉDÉRIC, dit LE MAGNANIME, fils de Jean le Constant, né le 30 juin 1503, électeur en 1532, remit dans sa

maison le burgraviat de Magdebourg, chassa de la Saxe Henri III, duc de Brunswick, et s'empara de Wolfenbuttel, en 1542. Etant à la diète de Spire, en 1544, il y obtint l'expectative du duché de Juliers. Mais bientôt après, ayant été déclaré chef de la ligue de Smalkalde, formée par les Protestants, il fut mis au ban de l'empire. Nullement ébranlé par cette sentence, il fit la guerre avec le landgrave de Hesse, à l'empereur Charles-Quint, perdit contre lui la bataille de Muhlberg, le 24 avril 1547, et y demeura prisonnier. Sa captivité fut de cinq ans. Pour en sortir, il fut obligé, l'an 1552, de renoncer à l'électorat et à tous ses états, sans exception. Tout ce que l'empereur daigna lui laisser et à ses enfants, se réduisit à cinquante mille florins, pour lesquels on lui céda des domaines jusqu'à la concurrence de cette somme. L'électeur Maurice, son successeur, étant mort, comme on le verra ci-après, le 11 juillet 1553, il ne négligea rien pour se faire rendre ce qu'il avait perdu; mais ce fut en vain. Tout ce que les négociations du roi de Danemarck et d'autres princes purent obtenir en sa faveur, fut qu'en lui laissant, pour sa vie, le titre d'électeur né, Auguste, successeur de Maurice, son frère, lui abandonnerait les comtés d'Altenbourg, de Sachsenbourg, d'Isenberg, etc,, et que la ligne d'Auguste venant à manquer, tout ce qui avait appartenu à Jean-Frédéric, lui reviendrait. Cette transaction fut signée par Jean-Frédéric, quelques heures avant sa mort, arrivée le 3 mars 1554, au château de Weimar, et par ses fils, qui, l'année suivante, ratifièrent le tout dans une assemblée tenue à Naumbourg. Ce fut là aussi qu'on renouvela, dans le même tems, l'ancien pacte de confraternité héréditaire de succession et de défense réciproque, souvent violé jusqu'alors par le malheur des conjonctures, entre les maisons de Saxe, de Brandebourg et de Hesse. (Imhoff.) M. de Thou fait de l'électeur Jean-Frédéric l'éloge suivant : « C'était, dit-il, » un grand homme, et qui, de l'aveu même de ses ennemis, » égalait par la douceur de son caractère, par sa prudence, par » sa grandeur d'âme, les plus excellents princes; supérieur » même à plusieurs d'entre eux par la constance avec laquelle » il triompha de la mauvaise fortune ». Il avait épousé, l'an 1527, SIBYLLE, fille de Jean *le Pacifique*, duc de Clèves, de Berg et de Juliers, dont il laissa trois fils :

1°. Jean-Frédéric II, duc de Saxe-Gotha, né le 8 janvier 1529. Il se rendit encore plus odieux que son père à l'empereur, pour avoir donné retraite à Guillaume de Grumbach et à ses complices, proscrits pour avoir assassiné l'évêque de Wurtzbourg. Lui-même ayant été mis au ban de l'empire par l'empereur Maximilien II, l'exé-

cution de ce décret fut confiée à l'électeur Auguste, qui, l'ayant assiégé dans le château de Grimmenstein, l'obligea, par famine, de se rendre, le 13 avril 1567. Conduit alors prisonnier à Vienne, et de là à Neustadt, en Autriche, il y mourut après vingt-huit ans de captivité, le 9 mai 1595. En vertu de son ban, ses biens avaient été confisqués, et adjugés, dans la diète provinciale de Saalfeld, tenue le 8 janvier 1567, à Jean-Guillaume, son frère, que l'empereur avait chargé d'exécuter ce jugement. Mais, à la prière des électeurs palatin et de Saxe, ils furent rendus dans la diète de Spire, l'an 1570, à ses enfants, qui firent ensuite (le 6 novembre 1572) avec leur oncle, un nouveau partage, en vertu duquel ils recouvrèrent les principautés d'Eisenach et de Cobourg, avec les préfectures de Gotha, de Tenneberg et de Volkenrode. Jean-Frédéric avait épousé, 1°., le 26 mai 1555, Agnès, fille de Philippe I, landgrave de Hesse, morte le 24 novembre suivant; 2°., le 12 juin 1558, Elisabeth, fille de Frédéric II, électeur palatin, morte le 8 février 1594. Il en eut les enfants qui suivent, outre deux princes, morts jeunes:

a. Jean-Casimir, duc de Saxe-Cobourg, né le 12 juin 1564, mort le 16 juillet 1633. Il avait épousé, 1°. l'an 1586, Anne, sa cousine, fille d'Auguste, électeur de Saxe, morte sans enfants, le 7 août 1613; 2°. Marguerite, fille de Guillaume, duc de Brunswick-Lunebourg, morte aussi sans postérité;

b. Jean-Ernest, duc de Saxe-Eisenach, né le 9 juillet 1566, mort le 13 octobre 1638, sans enfants, 1°. d'Elisabeth, fille de Jean, comte de Mansfeld, morte le 12 avril 1596; 2°. de Christine, fille de Guillaume IV, landgrave de Hesse, morte le 19 août 1658. La succession, dont faisait partie celle de Jean-Casimir, qu'il avait recueillie, revint à ses deux cousins, fils de Jean-Guillaume, qui suit;

2°. Jean-Guillaume, duc de Saxe-Weimar, qui a continué la branche aînée de la maison de Saxe, rapportée à la suite de la branche régnante;

3°. Jean-Frédéric III, mort sans alliance, le 31 octobre 1565.

BRANCHE CADETTE ÉLECTORALE,

PUIS ROYALE DE SAXE, DITE ALBERTINE.

MAURICE.

1548. MAURICE, né le 21 mars 1521, de Henri, duc de Saxe, dit *le Pieux*, et de Catherine, fille de Magnus, duc de Mecklenbourg, petit-fils, par son père, d'Albert, dit *le Courageux*, fils puîné de l'électeur Frédéric II, se distingua dans sa jeunesse en différentes guerres. Il servit l'empereur Charles-Quint, en 1544. contre la France, et, en 1546, contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique protestant, il ne voulut jamais s'unir. L'an 1548, le 24 février, l'empereur l'investit, à la diète de Ratisbonne, de l'électorat de Saxe, au lieu de son cousin, Jean-Frédéric, mis au ban de l'empire, et dépouillé de ses états. Charles ne trouva pas néanmoins dans le nouvel électeur, un partisan aussi dévoué qu'il l'espérait à ses volontés. Irrité du refus que faisait l'empereur de rendre la liberté au landgrave de Hesse, Maurice, gendre du prisonnier, trame sourdement, l'an 1550, une ligue avec le roi de France et plusieurs princes d'Allemagne, et, pour mieux la couvrir, il consent de faire le siége de la ville de Magdebourg, que l'empereur avait mise au ban de l'empire. Mais il fait volontairement traîner ce siége, afin d'avoir le tems de rassembler plus de forces, et de s'assurer un plus grand nombre d'alliés. Enfin, après avoir pris la place au bout de treize mois, il leve le masque, et la ligue éclate. L'électeur de Saxe marche avec une forte armée à Inspruck, dans le dessein d'y surprendre l'empereur; mais ce prince lui échappe, et se sauve de nuit, malade, ayant la goutte, et par un tems affreux, avec ses officiers et les troupes de sa maison. Il se retire à Wilach, place forte de Carinthie. Les confédérés reprochèrent très-vivement à Maurice d'avoir favorisé l'évasion de l'empereur. Il se contenta de répondre, *qu'il n'avait pas de cage pour un si bel oiseau.* En sortant d'Inspruck, l'empereur avait rendu la liberté au ci-devant électeur Jean-Frédéric. Celui-ci, malgré les mauvais traitements qu'il avait reçus de ce prince, aima mieux l'accompagner dans sa fuite, que de suivre Maurice triomphant et maître de son duché. Ferdinand, roi des Romains, muni des pleins pouvoirs de l'empereur, traite avec les chefs de la ligue, et les engage à signer, le 2 août 1552, la pacification de Passaw. Albert, margrave de Brandebourg-Bareith, est le seul qui refuse d'y souscrire. L'empereur se sert de lui

pour se venger de Maurice. Albert, avec ses troupes, ravage impitoyablement les provinces de la haute Allemagne. La chambre impériale le met au ban de l'empire, et commet l'électeur de Saxe pour exécuter cette sentence. L'an 1553, l'électeur gagne contre le margrave, le 9 juillet, la bataille de Sivershusen, près de Peine; mais il y reçoit des blessures, dont il meurt deux jours après. Il avait épousé, le 9 janvier 1541, AGNÈS, fille de Philippe, landgrave de Hesse, dont il eut Anne, deuxième femme de Guillaume, prince d'Orange.

AUGUSTE DIT LE PIEUX.

1553. AUGUSTE, surnommé LE PIEUX, né le 31 juillet 1526, deuxième fils de Henri *le Pieux*, duc de Saxe, et de Catherine de Mecklenbourg, fut administrateur de l'évêché de Mersbourg, en 1544; succéda, en 1553, à son frère Maurice dans l'électorat de Saxe; fit, en 1554, la convention de Naumbourg avec l'ancien électeur Jean-Frédéric et ses enfants: renouvela, en 1555, le pacte de confraternité avec les maisons de Brandebourg et de Hesse; sécularisa, l'an 1561, tous les évêchés de sa dépendance, et reçut, en 1566, de l'empereur Maximilien II, l'investiture de ses états avec dix étendards : solennité qui fut la dernière de cette espèce en Allemagne, les investitures d'apparat ayant été depuis abolies par désuétude.

Jean-Frédéric, duc de Saxe, fils de l'électeur déposé, sentait vivement la perte que son père et lui avaient faite, et désirait ardemment de recouvrer l'héritage dont il était privé. Un gentilhomme de Saxe, nommé Groumbach, s'offrit de satisfaire ce désir. Chassé de son pays pour crimes, en 1563, il s'était retiré avec ses complices à Gotha, résolu de se venger de l'électeur Auguste, que l'empereur Ferdinand avait chargé de faire exécuter l'arrêt de sa proscription. Il trame d'abord contre lui un assassinat. Le complot ayant été découvert, l'électeur Auguste, muni d'une commission impériale, marche à Gotha, où Groumbach, soutenu par le duc, s'était renfermé avec une troupe de soldats attachés à sa fortune. La place, après une vigoureuse résistance, est obligée de se rendre. Le duc Jean-Frédéric, aussi malheureux que son père, est arrêté et conduit à Vienne dans une charrette avec un bonnet de paille sur la tête, et ses états sont donnés à Guillaume, son frère. Groumbach et ses complices expièrent leurs crimes dans les supplices en 1567.

Les réformés ayant voulu s'introduire dans les états d'Auguste, ce prince les en écarta, et fit dresser le fameux corps de doctrine, connu sous le nom de *Formule de Concorde*, pour réunir les Luthériens qui commençaient à se diviser. Auguste

céda, l'an 1579, à Joachim II, électeur de Brandebourg, le burgraviat de Magdebourg, en se réservant le titre avec quelques bailliages, et obtint, en 1583, une partie du comté vacant de Henneberg pour les frais de la guerre de Gotha. Il s'opposa, l'an 1582, dans la diète d'Augsbourg, à la réception du calendrier grégorien, parla long-tems pour montrer qu'on ne pouvait l'admettre sans donner atteinte à la liberté germanique, attendu le ton impérieux que le pape y prenait pour le faire adopter; et son avis fut suivi par tout le parti protestant. Auguste mourut le 11 février 1586, laissant ses finances en très-bon ordre. Il avait épousé, 1°. le 7 octobre 1548, ANNE, fille de Christiern III, roi de Danemarck, morte le 1er. octobre 1585, dont il eut Christian, qui suit; Elisabeth, mariée, en 1568, à Jean-Casimir, comte palatin (puîné) du Rhin; Dorothée, alliée, en 1585, à Henri-Jules, duc de Brunswick; Anne, mariée, en 1585, à Jean-Casimir, duc de Saxe-Cobourg; et treize autres enfants, morts en bas âge. Un second mariage qu'il fit, le 3 janvier 1586, avec AGNES-HEDWIGE, fille de Joachim-Ernest, prince d'Anhalt, ne lui donna point d'enfants: sa veuve se remaria à Jean, duc de Holstein. Auguste embellit la Saxe de plusieurs édifices publics, et dépensa des sommes considérables à faire bâtir le château d'Augustebourg; ce qui n'empêcha pas qu'après sa mort on ne trouvât dix-sept millions d'écus dans son trésor. (De Grace, *Hist. de l'univers*, tom. V, part. 2, pag. 49.)

CHRISTIAN I.

1586. CHRISTIAN I, fils d'Auguste et son successeur, né le 29 octobre 1560, quitta la religion luthérienne pour embrasser la réformée. Il envoya, l'an 1591, du secours à Henri IV, roi de France, contre la ligue. Sa mort arriva le 25 septembre de de la même année. Ce prince avait épousé, l'an 1582, SOPHIE, fille de Jean-Georges, électeur de Brandebourg, morte le 7 décembre 1522, dont il eut Christian II, qui suit; Jean-Georges, électeur après son frère; Auguste, administrateur de l'évêché de Naumbourg; Sophie, mariée, en 1610, à François, duc de Poméranie; et Dorothée, abbesse de Quedlinbourg.

CHRISTIAN II.

1591. CHRISTIAN II, fils de Christian I, né le 23 septembre 1583, succéda, l'an 1591, à son père, sous la tutelle de Frédéric-Guillaume, duc de Saxe-Altenbourg, qui lui fit reprendre la religion luthérienne au lieu du Calvinisme introduit par son

père. L'an 1610, il obtint de l'empereur Rodolphe II, le 27 juin, l'investiture des états vacants de Juliers; mais elle n'eut point d'effet. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 23 juin 1611, sans enfants. Ce prince avait épousé, dans le mois de septembre 1602, HEDWIGE, fille de Frédéric II, roi de Danemarck.

JEAN-GEORGES I.

1611. JEAN-GEORGES I, né le 5 mars 1585, administrateur de l'évêché de Mersbourg en 1603, électeur, après Christian II, son frère, en 1611, prit le parti de l'empereur contre les Bohémiens, et s'empara, l'an 1620, de Bautzen en Lusace. L'édit de Ferdinand II, de 1629, pour la restitution des biens ecclésiastiques, le fit entrer dans l'alliance de la Suède. Ses troupes, jointes à celles de cette couronne, contribuèrent à la victoire qu'elles remportèrent à Leipsick le 7 septembre 1631. Le 13 du même mois, il reprit Leipsick, et reconquit ensuite toute la Misnie que les Impériaux lui avaient enlevée. De là étant entré dans la Bohême, il se saisit de Leutmérits le 28 octobre, conduisit ensuite son armée devant Prague qui lui ouvrit ses portes le 11 novembre, et se logea dans le palais du général de Walstein, qui en était sorti quelques jours auparavant. Tout le reste de la Bohême suivit l'exemple de la capitale, excepté Pilsen, Budweis et Tabor. Les bannis de Bohême revinrent alors prendre possession de leurs biens; les paysans soulevés pillèrent ceux des ecclésiastiques qui s'étaient absentés, et assommèrent les soldats de l'empereur. Mais Prague fut reprise, le 15 mai 1632, par Walstein, qui acheva, dans le cours du même mois, la conquête de ce royaume. L'électeur Jean-Georges continua néanmoins la guerre dans les trois années suivantes, sans se laisser ébranler ni par les revers, ni par les sollicitations qu'on lui fit pour le détacher du parti de la Suède. Mais, l'an 1635, irrité de voir le général Oxenstiern déclaré à Heilbronn, chef de la ligue protestante, il fait sa paix, le 10 mai, dans Prague avec l'empereur à des conditions très-avantageuses, dont les principales furent que l'exercice de la religion protestante serait libre dans l'empire, à l'exception des pays héréditaires de la maison d'Autriche; que l'électeur de Saxe jouirait pendant cinquante ans des revenus ecclésiastiques; qu'il disposerait de trois places dans l'archevêché de Magdebourg, et que son fils en serait administrateur. Plusieurs princes et villes impériales accédèrent à ce traité. Jean-Georges obtint de plus pour les frais de la guerre la haute et la basse Lusace. Cet accommodement ne lui procura pas toutefois la tranquillité qui en était l'objet. Il fut obligé, pour défendre ses états, de prendre les armes contre les Suédois,

qui le battirent, le 23 octobre de la même année, à Dommitz, et, le 4 octobre 1636, à Witstock. Il fut plus heureux le 24 septembre 1643, au combat de Dutlingue, où il aida les Impériaux à battre les Français. Il fit ensuite avec les Suédois une trève qui dura jusqu'au traité de Westphalie. Ce prince mourut le 8 octobre 1656 « Jean-Georges dit un habile homme, joi-» gnait à peu de talents une âme mercenaire. L'intérêt momen-» tané qui le réglait, le rendait incertain dans ses démarches ; » il en faisait trop ou pas assez. Moins fait pour fortifier le parti » qu'il embrassait que pour affaiblir le parti contraire, il n'était » propre qu'à faire durer les troubles. » (Condillac.) Il avait épousé, 1°. le 16 septembre 1604, SIBYLLE-ELISABETH, fille de Frédéric, duc de Wurtemberg, morte, le 20 janvier 1606, sans enfants : 2°. le 19 juillet 1607, MADELEINE-SIBYLLE, fille d'Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, morte le 12 février 1659, dont il eut Jean-Georges, qui suit; Auguste, auteur de la branche de Weissenfels; Christian, tige de la branche de Mersbourg; Maurice, auteur de la branche de Zeitz (ces trois branches sont à présent éteintes); Sophie-Eléonore, mariée, en 1627, à Georges II, landgrave de Hesse-Darmstadt; Marie-Elisabeth, mariée, en 1630, à Frédéric, duc de Holstein-Gottorp; Madeleine-Sibylle, alliée, 1°. en 1634, à Christiern, prince royal de Danemarck; 2°. en 1652, à Frédéric-Guillaume II, duc de Saxe-Altenbourg.

JEAN-GEORGES II.

1656. JEAN-GEORGES II, né le 31 mai 1613, électeur en 1656, exerça le vicariat de l'empire en 1657 et 1658. Il assista, cette dernière année, à l'élection de l'empereur Léopold. En 1664, il contribua, dans la diète de Ratisbonne, à la déclaration de guerre contre les Turcs. En 1672, il fit alliance avec l'électeur de Brandebourg. Il envoya, l'an 1674, du secours à l'empereur, dans la guerre sur le Rhin. Sa mort arriva le 22 août 1680. Ce prince avait épousé, le 11 novembre 1638, MADELEINE-SIBYLLE, fille de Christian, margrave de Brandebourg-Bareith, morte le 20 mars 1687, après lui avoir donné Jean-Georges, qui suit; et Erdmuth-Sophie, mariée, en 1662, à Christian-Ernest, margrave de Brandebourg-Bareith.

JEAN-GEORGES III.

1680. JEAN-GEORGES III, fils et successeur de Jean-Georges II, né le 20 juin 1647, commanda, en 1673, les troupes de son père, sur le Rhin, et devint électeur en 1680.

Il contribua, l'an 1683, à la levée du siége de Vienne, formé par les Turcs. Il entra, l'an 1686, dans l'alliance conclue à Augsbourg, entre l'empereur, l'Espagne, la Suède, et autres princes, fit les campagnes suivantes, et assista au siége de Mayence en 1689. Il commanda l'armée de l'empire, sur le Rhin, en 1691. Ce prince mourut le 22 septembre de la même année. à Tubinge, âgé de quarante-quatre ans. Il avait épousé, le 9 octobre 1666, ANNE-SOPHIE, fille de Frédéric III, roi de Danemarck, morte le premier juillet 1717, après lui avoir donné Jean-Georges, qui suit, et Frédéric-Auguste, électeur après son frère.

JEAN-GEORGES IV.

1691. JEAN-GEORGES IV, né, le 18 octobre 1668, de Jean-Georges III et d'Anne-Sophie, électeur en 1691, mourut, le 27 avril 1694, sans enfants Il avait épousé, le 17 avril 1692, ÉLÉONORE-ERDMUTH-LOUISE DE SAXE-EISENACH, et veuve de Jean Frédéric, margrave de Brandebourg-Anspach, morte le 9 septembre 1696.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I.

1694. FRÉDÉRIC-AUGUSTE I, né le 12 mai 1670, succéda, l'an 1694, à son frère, Jean Georges IV, dans l'électorat. Ce prince fit, en 1695, une campagne en Hongrie contre les Turcs, avec huit mille hommes de ses troupes, força le sultan de se retirer de Lippa, le 17 août 1696, et livra, près de Pesth, une sanglante bataille aux Turcs, dont le succès, quoique non décisif, conserva néanmoins la Transylvanie. Le 27 juin 1697, Fredéric-Auguste fut élu roi de Pologne par une partie de la nation, et se maintint contre le prince de Conti, élu par une autre partie des Polonais. Il fut couronné le 15 septembre suivant. (Voyez *les rois de Pologne.*) Sa mort arriva le 1 février 1733. Il avait épousé, le 10 janvier 1693, CHRISTINE-EBERHARDINE, fille de Christian-Ernest, margrave de Brandebourg-Bareith, dont il eut Frédéric-Auguste, qui suit.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II.

1733. FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, né le 7 octobre 1696, devint électeur de Saxe le 1 février 1733, fut élu roi de Pologne, par une partie des Polonais, le 5 octobre suivant, et couronné le 17 janvier 1734. (Voy. *les rois de Pologne.*) L'an 1740, après la mort de l'empereur Charles VI, il se réunit aux prétendants, à la succession de la maison d'Autriche, comme ayant épousé la fille aînée de l'empereur Joseph ; mais il renonça dans la

suite à ses prétentions, par les traités faits avec la reine de Hongrie les 20 décembre 1743 et 8 janvier 1745. Piqué de ces traites, le roi de Prusse déclare la guerre à l'électeur de Saxe dans le mois d'août 1745. « Tous ceux qui se liguent, dit-il, » avec les puissances que je combats, sont mes ennemis. Le roi » de Pologne, électeur de Saxe, a conclu un traité défensif » avec Marie-Thérèse, il est mon ennemi, et je lui déclare que » je marche contre lui. » Telle est la substance du mémoire que le roi de Prusse publia avant d'entrer en Saxe. La même année 1745, le prince d'Anhalt ayant battu, le 15 décembre, à la vue de Dresde, l'armée de l'électeur, commandée par le général Renard, s'empare de Leipsick, dont il tire une contribution de deux millions d'écus. Á cette nouvelle, le roi de Prusse accourt avec toute son armée, fait investir Dresde, d'où l'électeur s'était sauvé, entre dans la ville, désarme deux régiments de milice qui en faisaient la garnison, se rend au palais, traite les deux princes et les trois princesses de Saxe avec tous les honneurs dus à leur rang, et donne des fêtes brillantes. Le 25 décembre suivant, traités conclus à Dresde, l'un entre le roi de Prusse et l'électeur de Saxe, l'autre entre le roi de Prusse et la reine de Hongrie. Par le premier, l'électeur de Saxe cède au roi de Prusse ce qui est en contestation entr'eux, et s'oblige à lui payer, à la foire de Leipsick prochaine, un million d'écus d'Allemagne. L'an 1756, l'Europe étonnée fut témoin d'un acte d'hostilité dont elle n'avait point vu d'exemple depuis long-tems. Sans déclaration de guerre, et au milieu d'une profonde paix entre la Saxe et la Prusse, le prince Ferdinand de Brunswick entre en Saxe, le 29 août, à la tête de soixante mille prussiens, et s'empare de Leipsick. Cette invasion est accompagnée d'un manifeste où le roi de Prusse déclare qu'il est forcé à cette entreprise par les projets hostiles de la reine de Hongrie, que sa prudence l'oblige à prévenir, en attaquant cette princesse dans ses états de Bohême. L'électeur essaie en vain de détourner l'orage qui le menace, en faisant faire au roi de Prusse des propositions de neutralité Pour réponse, il ne reçoit que ces mots accablants : *Tout ce que vous me proposez ne me convient pas ; je n'ai point de proposition à faire.* Celui qui parlait ainsi entrait en même tems à la tête d'une armée en Saxe. L'électeur sort de Dresde, le 10 septembre, et se rend au camp de Pirna, où dix-sept mille saxons étaient campés. Le même jour le roi de Prusse arrive à Dresde, entre dans le palais où la reine-électrice était restée, et exige d'elle la clef des archives. Sur son refus, on enfonce les portes ; et le roi de Prusse, après avoir examiné tous les papiers, est surpris de n'y trouver aucune trace de l'alliance offensive qu'il supposait

conclue entre la Saxe, la Russie et l'Autriche, contre lui. Il fait investir le camp des Saxons à Pirna, et de celui qu'il occupe à Zedlitz, il commande dans la Saxe en conquérant. Bataille de Welmina, ou de Lowositz, sur les frontières de Bohême, le 1 octobre, entre le roi de Prusse et le comte de Brown, général des Autrichiens, envoyés pour dégager le camp de Pirna. Elle ne fut point décisive; mais l'armée saxonne fut obligée, le 15 du même mois, de se rendre par capitulation. Le même jour, l'électeur de Saxe se retire au château de Kœnigstein, et de là, douze jours après, à Varsovie. La Saxe reste à la discrétion du roi de Prusse jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, en Saxe, le 15 février 1763. Durant tout cet intervalle, il y exerça le droit de conquête avec la plus grande rigueur. Dès qu'il se vit maître de Leipsick et de Dresde, il établit un bureau militaire à Torgaw, pour la perception des revenus de l'électorat, fit ouvrir les arsenaux, s'empara des armes et des munitions, vida les caisses du souverain, établit les plus fortes contributions qu'il renouvela selon ses besoins, et enrôla les Saxons par force pour recruter ses troupes. Si les lois de la guerre peuvent autoriser cette conduite, il en faut d'autres pour justifier les excès auxquels les officiers de ce monarque se portèrent contre des particuliers attachés à la cour de Saxe, et surtout contre le comte de Bruhl, ministre de son altesse électorale. Non contents de piller la superbe maison de campagne de ce ministre, les Prussiens brûlèrent les magnifiques tableaux qu'il y avait rassemblés, et coupèrent à trois pieds de terre tous les arbres du parc. Il serait à souhaiter, pour la gloire du roi de Prusse, qu'il eût désavoué publiquement des procédés si peu conformes à la dignité de son caractère, à l'élévation de son âme, et à la générosité de son cœur. Frédéric-Auguste rapporta dans son électorat des infirmités qui le conduisirent au tombeau, le 5 octobre 1763. Ce prince avait épousé, le 20 août 1719, MARIE-JOSEPHE D'AUTRICHE, fille aînée de l'empereur Joseph I, morte à Dresde, où elle était restée après la retraite de son époux, le 17 novembre 1757. Elle lui donna Frédéric-Christian, qui suit; François-Xavier-Auguste, né le 25 août 1730, qui fut administrateur de l'électorat pendant la minorité de son neveu; Charles-Christian, né le 13 juillet 1733, nommé duc de Curlande; Albert-Casimir, duc de Teschen, né le 11 juillet 1738, lieutenant-gouverneur-général du royaume de Hongrie, marié, le 8 avril 1766, à Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur François et de Marie-Thérèse, impératrice-reine, morte le 24 juin 1798; Clément-Wenceslas, né le 28 septembre 1739, évêque de Frisingue et de Ratisbonne, électeur de

Trèves, évêque d'Augsbourg; Marie-Amélie, mariée, le 9 mai 1738, à don Carlos, roi de Naples, aujourd'hui (1787) roi d'Espagne; Marie-Anne, alliée, le 13 juin 1747, à Maximilien-Joseph, électeur de Bavière; Marie Josephe, mariée, le 9 février 1747, à Louis, dauphin de France; Marie-Elisabeth, née le 9 février 1736; Marie-Christine; et Marie Cunégonde, née le 10 novembre 1740, princesse-abbesse d'Essen et Thorn depuis le 16 juillet 1776. (Voyez *les rois de Pologne.*) Frédéric-Auguste, en montant sur le trône de Pologne, avait embrassé, comme son père, la religion catholique, dans laquelle ses descendants ont persévéré, quoique la confession d'Augsbourg soit la seule règle du culte public en Saxe.

FRÉDÉRIC-CHRISTIAN.

1763. FRÉDÉRIC-CHRISTIAN-LÉOPOLD, né le 5 septembre 1722, devint électeur de Saxe après Frédéric-Auguste II, son père, le 5 octobre 1763. Il mourut le 17 décembre suivant. Il avait épousé, le 13 juin 1747, MARIE-ANTOINETTE DE BAVIÈRE, fille de l'empereur Charles VII, dont il eut :

1°. Frédéric-Auguste, dont l'article suit;

2°. Antoine-Clément, né le 27 décembre 1755, marié, 1°. le 24 octobre 1781, à Marie-Charlotte, fille de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, morte le 28 décembre 1782; 2°. le 18 octobre 1787, avec Marie-Thérèse-Josephe-Charlotte-Jeanne, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur Léopold II;

3°. Maximilien-Marie, né le 13 avril 1759, marié, le 9 mai 1792, avec Caroline-Marie-Thérèse, fille de Ferdinand, duc de Parme, morte le premier mars 1804. De ce mariage sont issus :

a. Frédéric-Auguste-Albert-Marie, né le 18 août 1797;

b. Clément-Marie-Joseph, né le premier mai 1798;

c. Jean-Népomucène-Marie, né le 12 décembre 1801;

d. Marie-Amélie-Frédérique, née le 10 août 1794;

e. Marie-Ferdinande-Amélie-Xavière, née le 27 avril 1796;

f. Marie-Anne-Caroline, née le 15 novembre 1799, mariée, le 28 octobre 1817, à Léopold-Jean-Joseph-François-Ferdinand-Charles, prince héréditaire de Toscane;

g. Marie-Josephe, née le 6 décembre 1803;

4°. Marie-Amélie-Anne-Josephe, née le 26 septembre

1757, mariée, le 12 février 1774, à Charles II, duc de Deux Ponts, dont elle est veuve depuis le premier avril 1795;

5°. Marie-Anne-Thérèse-Josephe, née le 27 février 1761.

FRÉDERIC-AUGUSTE III, roi de Saxe.

1763. Frédéric-Auguste III, né le 29 décembre 1750, électeur de Saxe, le 17 décembre 1763, gouverna sous la régence du prince Xavier, son oncle, jusqu'en 1768, qu'il parvint à la majorité. Les premiers soins de ce prince furent le rétablissement du commerce et de l'industrie, et le perfectionnement de la législation. La torture fut abolie du code saxon en 1770. L'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, dernier rejeton mâle de sa branche, étant mort le 30 décembre 1777, Frédéric-Auguste, pour soutenir les droits de sa mère à sa succession, s'allia contre l'Autriche avec Frédéric II, roi de Prusse. Mais cette guerre fut aussitôt assoupie, et par le traité de Teschen, du 10 mai 1779, l'Autriche renonça à ses droits sur la Bavière. L'électeur de Saxe, aux droits de sa mère, recueillit une somme de six millions de florins, et il fit reconnaître tous les droits que la couronne de Bohême avait sur les seigneuries de Glaucha, de Walsenbourg et de Lichtenstein. Frédéric-Auguste a pris le titre de roi le 20 décembre 1807. Il a épousé, le 29 janvier 1769, Marie-Amélie-Auguste, née le 11 mai 1752, fille de Frédéric, prince de Deux-Ponts, sœur du roi de Bavière. De ce mariage est issue :

Marie-Auguste-Antoinette, princesse royale de Saxe, née le 21 juin 1782.

Pour les événements de ce règne, on peut consulter la chronologie qui se trouve à la fin de cet ouvrage.

BRANCHE AINÉE.

DUCS DE SAXE-WEIMAR.

Les possessions de cette branche, aujourd'hui grand-ducale, sont les principautés de Weimar et d'Eisenach, une partie du duché d'Altenbourg et du comté de Henneberg, auxquelles il faut joindre les acquisitions qu'elle a faites par suite du congrès de Vienne. Ces états ont une surface de cent quatre-vingt-trois lieues carrées, et une population de cent quatre-vingt-treize

mille âmes. Le chef de la branche a une voix à l'assemblée générale. Il fait partie de la confération germanique.

JEAN-GUILLAUME.

1554. Jean-Guillaume, duc de Saxe-Weimar, né le 3 mars 1530, fils de Jean Frédéric, premier du nom, électeur de Saxe, servit en France sous le roi Henri II, et mourut le 2 mars 1573. Il avait épousé, le 15 janvier 1560, Dorothée Susanne, fille de Frédéric III, électeur palatin, morte le 29 mars 1592. Il en eut : 1°. Frédéric-Guillaume I, auteur de la branche des ducs de Saxe-Altenbourg, laquelle n'a formé que trois degrés, et s'est éteinte en 1672, par la mort, sans postérité, de Frédéric-Guillaume III; 2°. Jean, dont l'article suit; 3°. Sybille-Marie, née en 1563, morte le 20 février 1569; 4°. Marie, née le 2 mai 1571, abbesse de Quedlimbourg.

JEAN.

1573. Jean, duc de Saxe-Weimar, né le 22 mai 1570, mort le 31 octobre 1605, avait épousé, le 2 janvier 1593, Dorothée-Marie, fille de Joachim-Ernest, prince d'Anhalt, morte le 18 juillet 1617. Il en eut : 1°. Jean-Ernest, dont l'article suit; 2°. Frédéric, né en 1596, tué au combat de Fleurus, le 19 août 1622, servant sous le commandement du comte de Mansfeld; 3°. Jean, né en 1597, mort le 6 octobre 1604; 4°. Guillaume, qui continue la lignée; 5°. Albert, né en 1599, mort, le 20 décembre 1644, sans enfants de Dorothée, fille de Frédéric-Guillaume, duc de Saxe-Altenbourg, qu'il avait épousée le 14 juin 1633, morte le 10 avril 1675; 6°. Jean-Frédéric, né en 1620, mort le 17 octobre 1628; 7°. Ernest, tige de la branche des ducs de Saxe-Gotha, rapportée ci-après; 8°. Frédéric-Guillaume, né en 1602, mort en 1619; 9°. Bernard, né le 6 août 1604, mort le 8 juillet 1639, l'un des plus grands hommes de guerre de son tems.

JEAN-ERNEST I.

1605. Jean-Ernest I, né en 1594, succéda à son père, le 31 octobre 1605. Ce prince, ayant pris du service en Autriche, mourut en Hongrie, le 4 décembre 1626, sans postérité.

GUILLAUME.

1626. Guillaume, né le 11 avril 1598, succéda à Jean-Ernest, son frère, l'an 1641. Il partagea les biens de sa maison

avec Ernest, duc de Saxe-Gotha, son autre frère. Il eut pour lui le duché de Weimar, qu'il transmit à ses descendants. Il mourut le 17 mai 1662, laissant d'ELÉONORE-DOROTHÉE, fille de Jean-Georges, prince d'Anhalt, qu'il avait épousée le 25 mai 1625, morte le 26 décembre 1664, 1°. Jean-Ernest II, qui suit; 2°. Jean-Guillaume, né en 1630, mort en 1639; 3°. Adolphe-Guillaume, né en 1632, qui servit long-tems chez les Suédois. De Marie-Elisabeth, fille d'Auguste, duc de Brunswick, qu'il avait épousée en 1663, il eut cinq fils, dont quatre moururent avant lui, et le dernier né posthume, le 30 novembre 1668, mourut le 23 février 1671; 4°. Jean-Georges, qui a fondé la branche des ducs de Saxe-Eisenach, éteinte en 1741; 5°. Bernard, duc de Saxe-Jéna, né en 1638, mort le 3 mai 1678. Il avait épousé, le 18 juillet 1662, Marie de la Trémoille, morte le 24 août 1682, fille de Henri, duc de Thouars. Il en eut plusieurs enfants, entr'autres: *a.* Jean-Guillaume, duc de Jéna, né en 1675, mort de la petite vérole, le 4 novembre 1690; *b.* Charlotte-Marie, née le 20 décembre 1669, mariée, le 3 novembre 1683, à Guillaume-Ernest, duc de Saxe-Weimar, avec lequel elle divorça en 1690; 6°. Frédéric, né le 18 mars 1640, mort en 1656; 7°. Dorothée-Marie, née le 14 avril 1641, mariée, le 3 juillet 1656, à Maurice, duc de Saxe. Elle mourut le 11 juillet 1675.

JEAN-ERNEST II.

1662. JEAN-ERNEST II, né le 11 septembre 1627, hérita d'une partie des biens de la branche d'Altenbourg. Il mourut le 25 mai 1683. Il avait épousé, le 14 juin 1656, CHRISTINE-ELISABETH, fille de Jean-Christian, duc de Holstein-Sleswick-Sonderbourg, morte le 7 juin 1679. Il en eut:

1°. Guillaume-Ernest, qui suit;

2°. Jean-Ernest, né le 22 juin 1664, duc de Juliers, de Clèves, de Mons, d'Angrie et de Westphalie, landgrave de Thuringe, marquis de Misnie, prince-comte de Henneberg, comte de la Marck et de Ravensberg, et seigneur de Ravenstein. Il mourut le 10 juin 1707. Il avait épousé, 1°. le 11 octobre 1684, Sophie-Auguste, fille de Jean, prince d'Anhalt-Zerbst, morte le 14 septembre 1694; 2°. le 4 novembre suivant, Charlotte-Dorothée-Sophie, fille de Frédéric, laugrave de Hesse-Hombourg. Les enfants du duc Jean-Ernest sont,

Du premier lit :

a. Ernest-Auguste, dont l'article viendra;
b. Jeanne-Charlotte, née le 23 novembre 1693;

Du second lit :

c. Charles-Frédéric, né le 30 octobre 1695, mort le 30 mars 1696;

d. Jean-Ernest, né le 25 décembre 1696, mort le 1er. août 1715;

e. Marie-Louise, née le 18 décembre 1697, morte le 29 décembre 1704;

3°. Anne-Dorothée, née en 1657, morte le 23 juin 1704, abbesse de Quedlimbourg;

4°. Wilhelmine-Christine, née le 26 novembre 1658, mariée à Christian-Guillaume, comte de Schwarzbourg, morte le 30 juin 1712;

5°. Eléonore-Sophie, née le 22 mars 1660, mariée, le 3 juillet 1684, à Philippe, duc de Saxe-Mersbourg, morte le 4 fevrier 1687.

GUILLAUME-ERNEST.

1683. GUILLAUME-ERNEST, né le 19 octobre 1662, épousa, le 3 novembre 1683, sa cousine CHARLOTTE-MARIE, fille de Bernard, duc de Saxe-Jéna; ils divorcèrent en 1690. Elle mourut, sans lui avoir donné d'enfants, le 6 janvier 1703, et lui le 19 août 1728.

ERNEST-AUGUSTE.

1728. ERNEST-AUGUSTE, né le 19 avril 1688, succéda à son oncle le 19 août 1728. Il épousa, 1°. le 24 janvier 1716, ELÉONORE-WILHELMINE, fille d'Emmanuel, prince d'Anhalt-Coëthen, morte le 30 août 1726; 2°. le 7 avril 1734, SOPHIE-CHARLOTTE-ALBERTINE, née le 27 juillet 1713, fille de Georges-Frédéric-Charles, margrave de Culmbach. Il mourut en 1748, laissant les enfants qui suivent: *du premier lit :* 1°. Guillaume-Ernest, 2°. Wilhelmine-Auguste, nés le 4 juillet 1717; 3°. Jean-Guillaume, né en 1719, mort à Dresde en 1732; *du second lit :* 4°. Ernest-Auguste-Constantin, qui suit; 5°. Ernestine-Auguste-Sophie, née le 5 janvier 1740, mariée à Ernest-Frédéric-Charles, duc de Saxe-Hildbourghausen.

ERNEST-AUGUSTE-CONSTANTIN.

1748. ERNEST-AUGUSTE-CONSTANTIN, né le 2 juin 1737, épousa ANNE-AMÉLIE, née le 24 octobre 1739, fille de Charles, duc de Brunswick-Wolfenbuttel. Il mourut le 28 mai 1758, ayant eu deux fils: 1°. Charles-Auguste, qui suit; 2°. Frédéric-Ferdinand-Constantin, né le 8 septembre 1758.

CHARLES-AUGUSTE, PREMIER GRAND-DUC.

1758. CHARLES-AUGUSTE, né le 3 septembre 1757, succéda, le 28 mai 1758, sous l'administration de sa mère, fut déclaré majeur et prit les rênes du gouvernement le 3 septembre 1775. Ce prince fut général de cavalerie au service de la Prusse, et n'entra dans la confédération rhénane qu'après les événements malheureux de la campagne de 1806. Il a pris, le 9 juin 1815, le titre de *grand-duc*. Comme doyen de la ligne ernestine de Saxe, il est en possession du seniorat d'Oldisleben. Il a épousé, le 3 octobre 1775, LOUISE, fille de Louis VI, landgrave de Hesse-Darmstadt, née le le 30 janvier 1757. De ce mariage sont issus :

1°. Charles-Frédéric, grand-duc héréditaire, né le 2 février 1783, lieutenant-général au service de Russie, marié, le 3 août 1804, à Marie Paulowna, fille de Paul I, empereur de Russie, née le 16 février 1786, dont un prince et deux princesses :
   - *a.* Charles-Alexandre-Auguste, né le 4 juin 1818;
   - *b.* Marie Louise-Alexandrine-Catherine-Anne-Elisabeth-Caroline, née le 3 février 1808;
   - *c.* Marie-Louise-Auguste-Catherine, née le 30 septembre 1811;

2°. Charles-Bernard, né le 30 mai 1792, général-major au service du roi des Pays-Bas, marié, le 30 mai 1816, à Ida, fille de Georges, duc de Saxe-Meinungen, née le 25 juin 1794. De ce mariage est née, le 31 mars 1817, Louise-Wilhelmine-Adélaïde;

3°. Caroline-Louise, née le 19 juillet 1786, décédée sans alliance.

DUCS DE SAXE-GOTHA.

Les possessions de cette branche sont : la principauté de Gotha, la seigneurie supérieure de Kranchfeld, le comté supérieur de Gleichen, la majeure partie de la principauté d'Altenbourg, et un district du comté de Henneberg, ce qui forme en tout une surface de cent cinquante-deux lieues carrées, et une population de cent quatre-vingt-dix mille âmes. Le duc de Saxe-Gotha est membre de la confédération germanique et a une voix à l'assemblée générale.

ERNEST I, DIT LE PIEUX

1605. ERNEST I, né le 25 décembre 1601, septième fils de

Jean, duc de Weimar, fut un prince d'une grande piété : sage économe, politique, profond, il recueillit, par son grand âge, préférablement à ses neveux et petits-neveux, le riche héritage d'Altenbourg, en Misnie, et de Cobourg, en Franconie, en vertu du droit de proximité de degré qui a lieu en Allemagne lorsqu'il ne s'agit point des électorats et des plus grands fiefs. Il céda néanmoins, pour le bien de la paix, qu'il voulut toujours conserver, le quart de ses héritages à ses neveux des branches de Weimar et d'Eisenach, aînées de la sienne. Il mourut le 16 mars 1675. Il avait épousé, le 24 octobre 1636, ELISABETH-SOPHIE, fille unique de Jean-Philippe, duc de Saxe-Altenbourg, morte le 25 décembre 1680. Il en eut dix-huit enfants, entr'autres : 1°. Frédéric, dont l'article suit ; 2°. Albert, né le 24 mars 1642, duc de Saxe-Cobourg, général des armées de l'empereur. Il mourut au mois d'août 1699, ayant épousé, 1°. le 18 juillet 1676, Marie-Elisabeth, fille d'Auguste, duc de Brunswick, morte le 15 février 1687, n'ayant eu qu'un fils, Ernest-Auguste, né le 1er. septembre 1677, mort le 18 août 1678 ; 2°. le 24 mai 1688, Susanne-Elisabeth, comtesse de Kempenski, en Bohême, dont il n'eut point d'enfants : 3°. Bernard, duc de Saxe-Meinungen, auteur de la branche de ce nom, rapportée ci-après ; 4°. Henri, duc de Rombild, né le 16 novembre 1650, général des ingénieurs des armées impériales, mort le 13 mai 1710. Il avait épousé, le 1er. mars 1676, Marie-Elisabeth, fille de Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt, morte sans enfants le 26 août 1715 ; 5°. Christian, duc de Saxe-Eisenberg, né le 6 janvier 1653, mort le 28 août 1707. Il avait épousé, 1°. le 13 février 1677, Christine, fille de Christian, duc de Saxe-Mersbourg, morte le 13 mars 1679, dont il eut une fille unique, Christine, née le 4 mars 1679, mariée, le 15 février 1699, à Philippe-Ernest, duc de Holstein-Gluksbourg ; 2°. le 8 février 1681, Sophie-Marie, fille de Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt, morte sans enfants le 22 août 1712 ; 6°. Ernest, souche des ducs de Saxe-Hildbourghausen ; 7°. Jean-Ernest, auteur de la branche des ducs de Cobourg-Saalfeld : 8°. Elisabeth-Dorothée, née le 3 janvier 1640, mariée, le 15 décembre 1666, à Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt ; 9°. Dorothée-Marie, née le 12 février 1654, morte, sans avoir été mariée, le 17 juin 1682.

FRÉDÉRIC I.

1675. FRÉDÉRIC I, né le 15 juillet 1646, eut l'administration des états qu'avait possédés son père. Ce dernier avait établi le *séniorat* dans sa famille, c'est-à-dire que l'aîné des frères devait toujours avoir le gouvernement de tous les domaines de la maison, et les puînés chacun une pension de huit mille

florins; mais Frédéric, voyant que cette disposition du testament paternel mécontentait tous ses frères, fit une convention avec les quatre derniers pour leur céder à chacun, en terres, au moins dix-huit mille florins de rente, se réservant, pour lui et pour sa postérité, le droit de supériorité. Mais Albert et Bernard, ses deux autres frères, voulurent des conditions plus avantageuses. Enfin, après de nouvelles contestations, la principauté de Gotha demeura à Frédéric, avec d'autres domaines. Il ordonna que désormais son état ne serait plus divisé. Il institua un ordre de chevalerie, ayant pour symbole une foi ou deux mains jointes l'une à l'autre avec cette devise : *Fidèlement et constamment*. Il mourut d'apoplexie le 12 août 1691. Il avait épousé, 1°. le 14 novembre 1669, MADELEINE-SYBILLE, fille d'Auguste, duc de Saxe-Hall, administrateur de Magdebourg, morte le 7 janvier 1681; 2°. le 14 août de la même année, CHRISTINE, fille de Frédéric, marquis de Bade, veuve d'Albert, marquis de Brandebourg-Anspach, morte sans enfants le 21 décembre 1705. Du premier lit sont issus : 1°. Frédéric II, qui suit; 2°. Jean-Guillaume, major-général au service de l'empereur, né le 4 octobre 1677, tué au siége de Toulon le 15 août 1707; 3°. Anne-Sophie, née le 22 décembre 1670, mariée, le 15 octobre 1691, à Louis-Frédéric, comte de Schwarzbourg-Rudolstadt, morte le 24 juin 1718; 4°. Dorothée-Marie, née le 22 janvier 1674, première femme d'Ernest-Louis, duc de Saxe-Meinungen; 5°. Frédérique, née le 24 mars 1675, mariée, le 20 mai 1702, à Jean-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst; 6°. Jeanne, née le 1er. octobre 1680, mariée, le 20 juin 1702, à Frédéric, duc de Mecklenbourg-Strélitz.

FRÉDÉRIC II.

1691. FRÉDÉRIC II, né le 23 juillet 1676, fut fait chevalier de l'ordre de l'Eléphant en 1694, et mourut le 23 mars 1732. Il avait épousé, le 7 juin 1696, MADELEINE-AUGUSTE, fille de Charles-Guillaume, prince d'Anhalt-Zerbst, morte le 11 octobre 1740. Il en a eu : 1°. Frédéric, dont l'article suit; 2°. Guillaume, né le 12 mars 1701; 3°. Charles-Frédéric, né le 20 septembre 1702, mort en 1703; 4°. Jean-Auguste, né le 17 février 1704, père d'Auguste-Louise-Frédérique, née le 30 novembre 1752, mariée, en 1780, à Frédéric-Charles, prince héréditaire de Schwarzbourg-Rudolstadt; et de Louise, née le 9 mars 1756, mariée, en 1775, à Frédéric-François de Mecklenbourg-Schwerin; 5°. Christian-Guillaume, né le 28 mai 1706; 6°. Louis-Ernest, né le 29 décembre 1707; 7°. Emmanuel, né le 5 avril 1709, mort le 10 avril 1710;

8°. Maurice, né le 11 mai 1711; 9°. Charles, né en 1714, mort en 1715; 10°. Jean-Adolphe, né le 18 mai 1721; 11°. Sophie, née le 30 mai 1697, morte en 1703; 12°. Christine, née le 27 février 1705, morte le 25 mars suivant; 13°. Christine-Wilhelmine, née le 28 mai 1706; 14°. Sophie, née le 14 août 1712, morte le 12 novembre suivant; 15°. Frédérique, née le 17 juillet 1715, morte le 9 novembre 1718; 16°. Madeleine-Sybille, née le 15 août 1718, morte le 19 novembre suivant; 17°. Auguste, née le 29 novembre 1719.

FRÉDÉRIC III.

1732. FRÉDÉRIC III, né le 14 avril 1699, duc de Saxe-Gotha et d'Altenbourg, mort le 10 mars 1772, avait épousé, le 8 août 1729, LOUISE-DOROTHÉE, morte le 11 novembre 1767, fille d'Ernest-Louis, duc de Saxe-Meinungen. Il en eut: 1°. Frédéric, né le 20 janvier 1735, mort sans postérité; 2°. Ernest II, qui suit; 3°. Auguste, né le 14 août 1747; 4°. Frédérique-Louise, née le 30 janvier 1740.

ERNEST-LOUIS.

1772. ERNEST-LOUIS, né le 30 janvier 1745, succéda au duc Frédéric III, son père, le 10 mars 1772. Ce prince mourut le 20 avril 1804. Il avait épousé, le 21 mars 1769, MARIE-CHARLOTTE-AMÉLIE-ERNESTINE, fille d'Antoine-Ulric, duc de Saxe-Meinungen. De ce mariage sont issus :

1°. Emile-Léopold-Auguste, qui suit;
2°. Frédéric, né le 28 novembre 1747.

ÉMILE-LÉOPOLD-AUGUSTE.

1804. EMILE-LÉOPOLD-AUGUSTE, duc de Saxe-Gotha, né le 23 novembre 1772, a succédé à son père le 20 avril 1804. Il a épousé, 1°. LOUISE-CHARLOTTE, fille de Frédéric-Louis, prince de Mecklenbourg-Schwerin; 2°. le 24 avril 1802, CAROLINE-AMÉLIE, fille de Guillaume, électeur de Hesse. Du premier lit est issue une princesse, nommée Dorothée-Louise-Pauline-Charlotte-Frédérique-Auguste, née le 21 décembre 1800, mariée, le 31 juillet 1817, à Ernest-Antoine-Charles-Louis, duc de Saxe-Cobourg-Saalfeld.

DUCS DE SAXE-MEINUNGEN.

Les possessions de cette branche consistent en une partie du comté de Henneberg. Elles ont une surface de cinquante lieues

carrées, et une population de cinquante-six mille âmes. Le duc de Saxe-Meinungen est membre de la confédération germanique, et a une voix à l'assemblée générale.

BERNARD.

1675. **Bernard**, né le 10 septembre 1649, duc de Saxe-Meinungen, puis de Cobourg, troisième fils d'Ernest le Pieux, duc de Saxe-Gotha, mourut le 27 avril 1706. Il avait épousé en premières noces, le 20 novembre 1671, **Marie-Hedwige**, fille de Georges, landgrave de Hesse-Darmstadt, morte le 19 avril 1680; 2°. le 25 janvier 1681, **Elisabeth-Eléonore-Sophie**, fille d'Antoine-Ulric, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, morte le 15 mars 1725. Ses enfants furent, *du premier lit* : 1°. Ernest-Louis, qui suit; 2°. Bernard, mestre-de-camp au service des Hollandais, mort d'apoplexie le 25 octobre 1694; 3°. Jean-Ernest, né en 1674, mort en 1675; 4°. Frédéric-Guillaume, né le 19 février 1679; 5°. Georges-Ernest, né le 26 mars 1680, mort le premier janvier 1699; 6°. Marie-Elisabeth, née en août 1676, morte le 22 décembre suivant; *du second lit* : 7°. Antoine-Auguste, né le 20 juin 1684, mort le 10 decembre suivant, 8°. Antoine-Ulric, rapporté plus loin; 9°. Elisabeth-Ernestine-Antoinette, née le 3 décembre 1681, abbesse de Sandrech, en 1713; 10°. Eléonore-Frédérique, née le 2 mars 1683; 11°. Wilhelmine-Louise, née le 19 janvier 1686, mariée, le 20 décembre 1703, à Charles, duc de Wurtemberg-Juliusbourg.

ERNEST-LOUIS Ier.

1706. **Ernest-Louis I**, né le 7 octobre 1672, mort en 1724, avait épousé, 1°. le 19 septembre 1704, **Dorothée-Marie**, fille de Frédéric, duc de Saxe-Gotha, morte le 18 avril 1713; 2°. le 3 juin 1714, **Elisabeth-Sophie de Brandebourg**, fille de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Du premier lit sont issus : 1°. Joseph-Bernardin, né en 1706, colonel d'un régiment d'infanterie, mort en 1724; 2°. Frédéric-Auguste, né le 4 novembre 1707, mort le 25 décembre suivant; 3°. Ernest-Louis, qui suit; 4°. Charles-Frédéric, rapporté ci-après, 5°. Louise-Dorothée, née le 10 août 1710, mariée, le 8 août 1729, à Frédéric III, duc de Saxe-Gotha.

ERNEST-LOUIS II.

1724. **Ernest-Louis II** succéda à Ernest-Louis Ier., son père. Il mourut le 24 février 1729, à l'âge de dix-neuf ans et demi, étant né le 28 août 1709.

CHARLES-FRÉDÉRIC.

1729. CHARLES-FRÉDÉRIC, né le 18 juillet 1712, duc de Saxe-Meinungen, le 24 février 1729, mourut aussi sans postérité le 18 avril 1743.

ANTOINE-ULRIC.

1743. ANTOINE-ULRIC, né le 22 octobre 1687, fils aîné du second lit de Bernard, succéda à Charles-Frédéric, son neveu, le 18 avril 1743, et mourut le 27 janvier 1763. Il avait épousé, le 26 septembre 1750, CHARLOTTE-AMÉLIE, fille de Charles, landgrave de Hesse-Philippstal, morte en 1802. De ce mariage sont issus : 1°. Auguste-Frédéric, qui suit; 2°. Georges Frédéric, mentionné ci-après; 3°. Marie-Charlotte-Amélie-Ernestine, née le 11 septembre 1751, mariée, le 21 mars 1769, à Louis-Ernest, duc de Saxe-Gotha; 4°. Wilhelmine-Louise, née le 6 août 1752; 5°. Amélie-Auguste, née le 4 mars 1762.

AUGUSTE-FRÉDÉRIC.

1763. AUGUSTE-FRÉDÉRIC, né le 17 novembre 1754, succéda à son père le 27 janvier 1763, et mourut le 22 juin 1782, sans postérité de LOUISE, princesse de Stolberg-Gedern, qu'il avait épousée le 5 juin 1780.

GEORGES-FRÉDÉRIC.

1782. GEORGES-FRÉDÉRIC, né le 4 février 1761, succéda à son frère, en 1782, au duché de Saxe-Meinungen. Il mourut le 24 décembre 1803. Il avait épousé, le 27 novembre 1782, LOUISE-ELÉONORE, fille de Christian-Albert-Louis, prince de Hohenlohe-Langenbourg, née le 11 août 1763. De ce mariage sont issus : 1°. Bernard, qui suit; 2°. Adélaïde, née le 13 août 1792, mariée, le 11 juin 1818, à Guillaume-Henri, duc de Clarence, fils de Georges III, roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande; 3°. Ida, née le 25 juin 1794, mariée, le 31 mai 1816, à Charles-Alexandre-Auguste, duc de Saxe-Weimar.

BERNARD.

1803. BERNARD-ERIC-FREUD, né le 17 décembre 1800, a succédé, le 24 décembre 1803, à son père Georges-Frédéric, sous la tutelle de sa mère.

DUCS DE SAXE-HILDBOURGHAUSEN.

Cette branche possède la moitié de la principauté de Cobourg et la principauté de Hildbourghausen, avec une très petite partie du comté de Henneberg, ce qui forme en tout une surface de trente-six lieues carrées, et une population de trente-trois mille âmes. Le chef de cette branche est membre de la confédération germanique, et a une voix à l'assemblée générale.

ERNEST.

1675. Ernest, né le 12 juin 1655, duc de Saxe-Hildbourghausen, sixième fils d'Ernest le Pieux, duc de Saxe-Gotha, se signala à la bataille de Fleurus, en 1690, et au combat de Leuze, en 1691, à la tête d'un régiment de cavalerie, pour le service des Etats-Généraux. Il mourut le 17 octobre 1715. Il avait épousé, le 10 février 1680, Sophie-Henriette, fille de Georges-Frédéric, prince de Waldeck. Il en eut : 1°. Ernest-Frédéric, qui suit ; 2°. Charles-Guillaume, né en 1686, mort en 1687 ; 3°. Joseph-Marie-Frédéric-Guillaume-Hollandin, né le 5 octobre 1702. Il servit dans les troupes impériales, où il fut général d'artillerie, et abjura la religion protestante à Naples, au mois d'octobre 1727. Il épousa, le 18 avril 1734, Louise-Victoire, princesse de Soissons, morte en 1763, fille d'Eugène-Jean-François, prince de Soissons. Il mourut en 1787 ; 4°. Sophie-Charlotte, née en 1682, morte en 1684 ; 5°. autre Sophie-Charlotte, née en 1685, morte en 1710.

ERNEST-FRÉDÉRIC Ier.

1715. Ernest-Frédéric I, né le 21 août 1681, brigadier de cavalerie au service de Hollande, puis major-général des armées de l'empereur, mourut le 9 mars 1724. Il avait épousé, le 4 février 1704, Sophie-Albertine, fille de Georges-Louis, comte d'Erpach, morte le 22 novembre 1727. De ce mariage sont issus : 1°. Ernest-Louis Hollandin, né le 23 novembre 1704, mort le 26 du même mois ; 2°. Ernest-Louis-Albert, né le 6 février 1707, mort le 17 avril suivant ; 3°. Ernest-Frédéric, qui suit ; 4°. Frédéric-Auguste, né en 1709, mort en 1710 ; 5°. Louis-Frédéric, né le 11 septembre 1710, général d'artillerie de l'électeur de Bavière, en 1742 ; 6°. Emmanuel-Frédéric, né en 1715 ; 7°. Sophie-Elisabeth, née en 1705, morte en 1708 ; 8°. Albertine-Elisabeth, née le 3 août 1713, mariée, le 5 février 1735, à Charles-Louis-Frédéric, prince de Mecklenbourg-Strélitz.

ERNEST-FRÉDÉRIC II.

1724. Ernest-Frédéric II, né le 17 décembre 1707, succéda à son père le 9 mars 1724, et gouverna par lui-même, le 16 décembre 1728, étant parvenu à l'âge de majorité. Il mourut en 1745. Il avait épousé, le 19 juin 1726, Caroline, fille de Philippe-Charles, comte d'Erpach, née le 29 septembre 1700. De ce mariage sont issus : 1°. Ernest-Frédéric-Charles, qui suit; 2°. Frédéric-Auguste-Albert, né le 8 août 1728; 3°. Frédéric-Guillaume-Eugène, né le 8 octobre 1730, marié, le 13 mars 1778, avec Chrétienne-Sophie-Caroline, sa nièce; 4°. Sophie-Amélie-Caroline, née le 21 juillet 1732, mariée, le 28 janvier 1749, à Louis-Frédéric-Charles, prince de Hohenlohe-Œringen.

ERNEST-FRÉDÉRIC-CHARLES.

1745. Ernest-Frédéric-Charles, né le 10 juin 1727, mort au mois de septembre 1780, avait épousé, 1°. le 1er. octobre 1749, Louise, fille de Christian VI, roi de Danemarck, morte en 1756; 2°. le 20 janvier 1757, Christine-Sophie-de Brandebourg-Bareuth, morte la même année; 3°. Ernestine-Auguste-Sophie, fille d'Ernest-Auguste, duc de Saxe-Weimar. De ce dernier mariage sont issus : 1°. Frédéric, qui suit; 2°. Chrétienne-Sophie-Caroline, née le 4 décembre 1761, mariée à son oncle, Frédéric-Guillaume-Eugène.

FRÉDÉRIC.

1780. Frédéric, né le 29 avril 1763, duc régnant de Saxe-Hildbourghausen, succéda à son père le 23 septembre 1780, sous la tutelle de Joseph-Marie-Frédéric-Guillaume-Hollandin, son grand-oncle, auquel, à sa majorité, il abandonna le gouvernement jusqu'à la mort de ce prince, arrivée le 4 janvier 1784. Il a épousé, le 3 septembre 1785, Charlotte-Georgine-Louise-Frédérique, morte le 14 mai 1818, fille de Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de Mecklenbourg-Strélitz. Les enfants du duc Frédéric sont :

1°. Joseph-Georges-Frédéric-Ernest-Charles, prince héréditaire, né le 27 août 1789, marié, le 24 avril 1817, avec Louise-Amélie-Wilhelmine-Philippine, fille de Louis, duc de Wurtemberg ;
2°. Georges-Charles-Frédéric, né le 24 juillet 1796;
3°. Frédéric-Guillaume-Charles-Louis-Georges, né le 4 octobre 1801 ;

4°. Edouard-Charles-Guillaume-Chrétien, né le 3 juillet 1804;
5°. Catherine-Charlotte-Georgine-Frédérique-Louise-Sophie-Thérèse, née le 17 juin 1787, mariée, le 28 septembre 1805, à Paul-Charles-Frédéric-Auguste, frère du roi de Wurtemberg;
6°. Thérèse-Charlotte-Louise-Frédérique-Amélie, née le 8 juillet 1792, mariée, le 12 octobre 1810, à Louis-Charles-Auguste, prince royal de Bavière;
7°. Charlotte-Louise-Frédérique-Amélie-Alexandrine, née le 28 janvier 1794, mariée, le 24 juin 1813, à Georges-Guillaume-Auguste, duc de Nassau;

DUCS DE SAXE-COBOURG-SAALFELD.

Cette branche possède la principauté de Saalfeld, qui fait partie de celle d'Altenbourg, celle de Cobourg, une partie du comté de Henneberg, et, depuis 1816, la seigneurie de Baumholder, sur la rive gauche du Rhin. Toutes ces possessions ont une surface de soixante-douze lieues carrées, et une population de soixante-dix-neuf mille habitants. Le duc de Saxe-Cobourg-Saalfeld fait partie de la confédération germanique, et il a une voix à l'assemblée générale.

JEAN-ERNEST.

1675. JEAN-ERNEST, duc de Saxe-Saalfeld, né le 22 août 1658, septième fils d'Ernest, duc de Saxe-Gotha, mourut le 17 décembre 1729. Il avait épousé, 1°. le 18 février 1680, SOPHIE-HEDWIGE, fille de Christian, duc de Saxe-Mersbourg, morte le 1er. août 1686; 2°. le 1er. décembre 1690, CHARLOTTE-JEANNE, fille de Josias, prince de Waldeck, morte le 1er. février 1699. Ses enfants furent, *du premier lit:* 1°. Christian-Ernest, qui suit; 2°. Christine-Sophie, née en 1681, morte en 1697; 3°. Charlotte-Wilhelmine, née le 4 juin 1685, mariée, le 25 décembre, 1705, à Reinhart, comte de Hanau; *du second lit:* 4°. Guillaume-Frédéric, né le 16 août 1691; 5°. Charles-Ernest, né le 12 septembre 1692; 6°. François-Josias, qui a continué la lignée; 7°. Sophie-Wilhelmine, née le 9 août 1693, mariée, le 8 février 1720, à Frédéric-Antoine, prince de Schwarzbourg, morte le 4 décembre 1727; 8°. Henriette-Albertine, née le 8 juillet 1694, morte le 1er. avril 1695; 9°. Louise-Amélie, née le 24 août 1695, morte le 12 août 1713; 10°. Charlotte, née le 30 octobre 1696, morte

le 2 novembre suivant ; 11°. Henriette-Albertine, née le 20 novembre 1698.

CHRISTIAN-ERNEST.

1729. CHRISTIAN-ERNEST, né le 18 août 1683, succéda au duché de Saxe-Saalfeld, le 17 décembre 1729, et mourut le 15 mai 1745. Il avait épousé, le 18 août 1724, CHRISTINE-FRÉDÉRIQUE DE LOSS, dont il n'eut point d'enfants.

FRANÇOIS-JOSIAS.

1745. FRANÇOIS-JOSIAS, né le 25 septembre 1697, fils puîné de Jean-Ernest, succéda à son frère consanguin, Christian-Ernest, le 16 mai 1745. Il mourut le 16 septembre 1764. Il avait épousé, le 2 janvier 1723, ANNE-SOPHIE, fille de Louis-Frédéric, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt. Il en eut : 1°. Ernest-Frédéric, qui suit ; 2°. Chrétien-François, né le 25 janvier 1730 ; 3°. Frédéric-Josias, né le 26 décembre 1737, feld-maréchal au service d'Autriche ; 4°. Charlotte-Sophie, née le 24 septembre 1731, mariée à Louis, prince de Mecklenbourg-Schwerin, 5°. Frédérique-Caroline, née le 24 juin 1735, mariée, le 22 novembre 1754, à Chrétien-Frédéric-Charles-Alexandre, margrave de Brandebourg-Anspach.

ERNEST-FRÉDÉRIC.

1764. ERNEST-FRÉDÉRIC, né le 18 mars 1724, épousa, le 23 avril 1749, SOPHIE-ANTOINETTE, fille de Ferdinand Lebrech, duc de Brunswick-Wolfenbuttel. Il mourut le 8 septembre 1800, ayant eu les enfants qui suivent : 1°. François-Frédéric-Antoine, qui lui succéda ; 2°. Louis-Charles-Fréderic, né le 2 janvier 1755, feld-maréchal-lieutenant au service de l'empereur ; 3°. Caroline-Ulrique-Amélie, née le 19 octobre 1753, religieuse.

FRÉDÉRIC-FRANÇOIS-ANTOINE.

1800. FRÉDÉRIC-FRANÇOIS-ANTOINE, né le 15 juillet 1750, mort le 9 décembre 1806, avait épousé, le 13 juin 1777, Auguste-Caroline, fille de Henri XXIV, prince Reuss d'Ebersdorf, née le 19 janvier 1757. De ce mariage sont issus :

1°. Ernest-Antoine-Charles-Louis, qui suit :

2°. Ferdinand-Georges-Auguste, né le 28 mars 1785, général-major au service de l'Autriche, marié, le 2 janvier 1816, avec Marie-Antoinette-Gabrielle, princesse

de Kohary, née le 2 juillet 1797. Ce prince ayant obtenu l'expectative des biens du prince de Kohary, en Hongrie, prend le titre de *duc de Saxe-Cobourg-Saalfeld-Kohary*. Il a eu un prince de son mariage, nommé Ferdinand, né le 29 octobre 1816;

3°. Léopold-Georges-Chrétien-Frédéric, né le 16 décembre 1790, feld-maréchal au service de la Grande-Bretagne, marié, le 2 mai 1816, à Caroline-Charlotte-Auguste, fille de Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles, régent de la Grande-Bretagne, morte le 6 novembre 1817;

4°. Sophie-Frédérique-Caroline-Louise, née le 18 août 1778, mariée, le 23 février 1804, à Emmanuel, comte de Mensdorf de Pouilly;

5°. Antoinette-Ernestine-Amélie, née le 28 août 1779, mariée, le 17 novembre 1798, avec Alexandre-Frédéric-Charles, duc de Wurtemberg;

6°. Julienne-Henriette-Ulrique, née le 23 septembre 1781, nommée Anna Fœdorowna, depuis son mariage, contracté le 26 février 1796, avec Constantin Paulowitch, grand duc de Russie, frère de l'empereur;

7°. Marie-Louise-Victoire, née le 17 août 1786, mariée, le 21 décembre 1805, au prince Emich-Charles de Linange.

ERNEST-ANTOINE-CHARLES-LOUIS.

1806. ERNEST-ANTOINE-CHARLES-LOUIS, duc régnant de Saxe-Cobourg-Saalfeld, né le 2 janvier 1784, général de cavalerie au service d'Autriche, a épousé, le 31 juillet 1817, DOROTHÉE-LOUISE-PAULINE-CHARLOTTE-FRÉDÉRIQUE-AUGUSTE, fille d'Emile-Léopold-Auguste, duc de Saxe-Gotha, née le 21 décembre 1800. De ce mariage est issu :

Auguste-Ernest-Charles, prince héréditaire, né le 21 juin 1818.

DUCS DE SAXE-LAWENBOURG.

Le duché de Saxe-Lawenbourg, ou de la basse Saxe, est situé sur les deux bords de la rivière de l'Elbe, depuis Domitz, dans le Mecklenbourg, jusqu'à trois lieues près de Hambourg. Les ducs ont pris leur titre de la ville de Lawenbourg, qui forme avec

ses deux châteaux, sur les deux bords de la rivière, un passage de grande importance sur l'Elbe.

Albert l'Ours, fils d'Otton, comte d'Ascanie, obtint de l'empereur Conrad III, l'an 1142, la Marche et l'électorat de Brandebourg, qu'il transmit à Otton, son fils aîné. Bernard, son second fils, obtint, l'an 1180, de l'empereur Frédéric I, le duché de Saxe, avec une grande partie de la dépouille du duc Henri le Lion. Il laissa deux fils, Albert I, électeur de Saxe; et Henri, estimé la tige de la maison d'Anhalt. Albert I fut père d'Albert II, et de Jean, qui a fait la branche de Saxe-Lawenbourg. Les descendants d'Albert II se trouvent parmi les ducs et électeurs de Saxe.

JEAN I.

1260. Jean I, second fils d'Albert I, eut en partage la basse Saxe, et fit sa résidence à Lawenbourg. La haute Saxe échut à son frère aîné Albert. L'an 1261, Jean fit donation du pays de Triebs à l'évêché de Schwerin. Il concourut, l'an 1273, à l'élection de l'empereur Rodolphe I, et mourut le 20 juillet de l'an 1285. Il avait épousé, suivant les uns, Ingelburge, fille d'Eric, roi de Suède, ou, selon d'autres, Hélène, fille de Herman, duc de Sleswick, dont il laissa Jean, qui suit; Albert; Eric, qui viendra ci-après; et Hélène, mariée, le 14 février 1297, à Adolfe, comte de Schaumbourg, morte en 1315. Albert, second fils de Jean I, mourut en 1314, ayant eu pour épouse Marguerite, dont on ignore l'origine, qui lui donna Albert, mort, en 1344, sans enfants de Sophie, comtesse de Ziegenhayn, et Eric, qui s'empara par surprise des villes de Bergedorff et de Mollen, que les habitants de Lubeck recouvrèrent ensuite avec le secours de ceux de Hambourg. Il mourut sans postérité.

JEAN II.

1285. Jean II, successeur de son père Jean I, concourut, l'an 1308, à l'élection de l'empereur Henri VII, et, l'an 1314, à celle de Louis de Bavière. Il fit des protestations contre la branche albertine, qui s'attribuait tous les droits de l'electorat de Saxe; mais il s'accorda avec elle, l'an 1308, à condition que ces dignités et droits reviendraient à la partie qui survivrait à l'autre. Il mourut, l'an 1315, sans hoirs. On lui donne pour épouse Elisabeth, dont on ne connaît pas l'origine.

ERIC I.

1315. Eric I, successeur de Jean II, son frère, soutint, l'an 1346, le parti de Gunther de Schwarzbourg, élu empereur contre Charles IV; mais, l'an 1350, il s'accorda enfin avec ce dernier, à condition qu'on ne lui ferait point préjudice dans son droit prétendu à l'électorat. Il mourut l'an 1360, laissant d'Elisabeth, fille de Bogislas III, duc de Poméranie, Eric, qui suit, et Judith, mariée à Magnus, deuxième fils d'Albert I, duc de Mecklenbourg.

ERIC II.

1360. Eric II, après avoir remplacé son père Eric I, eut de nouvelles contestations pour le droit à l'électorat avec Rodolfe II, électeur de Saxe, mais sans aucune réussite. Ayant pris sous sa protection les brigands de son pays, il se compromit par-là avec les villes de Lubeck, de Hambourg et de Lunebourg, et le duc Albert III, son cousin, qui lui firent la guerre et le réduisirent. Il mourut, l'an 1376, laissant d'Agnès, son épouse, fille de Henri I, comte de Holstein, un fils, qui suit.

ERIC III.

1376. Eric III, successeur d'Eric II, son père, renouvela pour lui et ses hoirs avec Wenceslas et Rodolfe III, ducs de Saxe, le pacte de succession éventuelle, fait l'an 1308, de tous leurs états, dignités et droits, et en obtint la confirmation de l'empereur Charles IV. Il mourut l'an 1411, laissant de Sophie, sa femme, fille de Magnus Torquatus, duc de Brunswick, Eric, qui suit; Jean, tué à Ratzebourg en 1414; Magnus, évêque de Camin et de Hildesheim, mort l'an 1452; Albert, chanoine de la cathédrale d'Hildesheim, mort l'an 1422; Bernard, qui succéda à son frère Eric IV; Catherine, mariée à Jean III, duc de Mecklenbourg; Scholastique, femme de Jean, duc de Sagan, morte l'an 1463; Marguerite, épouse de Wolrad l'Ancien, comte de Mansfeld; et Agnès, femme de Vratislas VII, duc de Poméranie, morte l'an 1415.

ERIC IV.

1411. Eric IV, fils aîné d'Eric III, auquel il succéda, fut un prince turbulent. Il surprit la ville de Mollen, qui avait été

donnée en nantissement aux habitants de Lubeck, et y mit le feu. Après la mort du dernier électeur de Saxe de la maison d'Ascanie, il demanda sa succession en vertu du pacte de famille, comme en étant le plus proche agnat; mais l'empereur Sigismond donna cet électorat, l'an 1423, à Frédéric *le Victorieux*, marquis de Misnie. Éric, pour conserver son droit, avait pris de l'évêque de Bamberg l'investiture de la charge de grand-maréchal de l'empire. L'an 1433, il porta ses contestations au concile de Bâle, mais inutilement. Il mourut, l'an 1435, sans laisser d'enfants d'ÉLISABETH, son épouse, fille de Conrad, comte de Weinsberg.

BERNARD.

1435. BERNARD fut le successeur de son frère Eric IV dans le duché de Saxe-Lawenbourg. Il était déjà entré en guerre avec Frédéric I, électeur de Brandebourg, et avait fait une irruption dans le pays de Prignitz : mais il en fut chassé par l'électeur l'an 1433. Depuis, il vit son propre pays ravagé par les troupes de Brandebourg, et sa forteresse d'Ertenbourg rasée l'an 1437. Bernard mourut de la peste l'an 1463. Il avait épousé ADÉLAÏDE, fille de Vratislas IX, duc de Poméranie, dont il eut Jean, qui suit, et Sophie, mariée à Gérard VII, duc de Juliers, morte en 1473.

JEAN III.

1463. JEAN III, fils du duc Bernard, après lui avoir succédé, prétendit au titre d'électeur, et refusa d'accepter de l'empereur l'investiture de son duché sans cette qualité. Il s'attribua de plus, en 1465, les titres de grand-maréchal de l'empire et de palatin de Saxe. Cette conduite lui attira une défense absolue de la part de l'empereur Frédéric III d'usurper ces honneurs. La même année, il entra en querelle avec les habitants de Lubeck, au sujet de la ville de Mollen, mais sans aucun succès. Il mourut le 15 mars 1507, laissant de DOROTHÉE, son épouse, fille de Frédéric II, électeur de Brandebourg, Eric, chanoine de Cologne, élu, l'an 1503, évêque de Hildesheim; évêché qu'il résigna, l'an 1504, à Jean, son frère. Éric, devenu, l'an 1508, évêque de Munster, fit de belles ordonnances et rendit la sûreté aux grands chemins. Ce prélat mourut en 1522. Les autres enfants de Jean III sont Magnus, qui suit; Bernard, chanoine et grand-prévôt du chapitre de Cologne, mort l'an 1524; Jean, à qui Éric, son frère aîné, résigna l'évêché d'Hil-

desheim. Ce prélat retira, l'an 1518, de Burchard de Saldern, le château et le domaine de Lawenstein, qui avait été engagé par ses prédécesseurs; mais voulant s'emparer ensuite des biens propres de Saldern, qui s'était réfugié près d'Eric, duc de Brunswick, la guerre commença, l'an 1519, entre ces deux princes. L'évêque remporta la victoire à Soltan sur le duc, et le fit prisonnier avec son frère François, évêque de Minden, et s'empara non-seulement de cette ville, mais de tout l'évêché. S'étant opposé, l'an 1522, à la décision de l'empereur sur leur différent, il fut mis au ban de l'empire, et la maison Brunswick le réduisit dans l'espace de deux ans, au même état où il avait réduit l'évêque de Minden. L'an 1523, il fut réconcilié avec l'empereur, et il obtint la paix à Leudlinbourg, moyennant la cession d'une grande partie de son domaine. Il résigna son évêché, l'an 1527, et mourut à Ratzebourg, l'an 1547.

Le duc Jean III, outre les quatre fils dont nous venons de parler, laissa quatre filles: Anne, mariée, 1°. l'an 1490, à Jean, comte de Ruppin et de Lindau; 2°. à Frédéric, comte de Spiegelberg; Sophie, femme d'Antoine, comte de Schaumbourg; Hélène, mariée à N., aussi comte de Schaumbourg; et d'autres enfants, morts en bas âge, ou religieuses.

MAGNUS.

1507. MAGNUS, second fils et successeur de Jean III, fut un prince magnanime et d'une grande pénétration. Il fut le premier de sa maison qui s'abstint des qualités et armes électorales, et reçut de nouvelles lettres d'investiture, dans lesquelles on fit la réserve qu'elles ne pourraient nuire à l'avenir ni à lui ni aux droits de ses héritiers: cette clause a été répétée dans les investitures suivantes. Magnus reprit, l'an 1517, Hadelen et le pays de Wursten sur l'archevêque de Brême. Il eut avec Henri, évêque de Ratzebourg, de grands différents, qui portèrent préjudice à cet évêché. Ayant encouru, pour ce sujet, l'excommunication du pape, cette punition n'arrêta pas ses ravages. Il répara, dans la suite, les dommages qu'il avait causés, et l'excommunication fut levée par la médiation de Jean, évêque de Lubeck. Magnus mourut l'an 1543, laissant de CATHERINE, que Moréri dit fille de Henri l'Ancien, duc de Brunswick-Lunebourg (ce que nous ne garantissons pas), morte le 29 juin 1563; Dorothée, mariée, l'an 1552, à Christian III, roi de Danemarck, morte le 7 octobre 1571; Catherine, mariée à Gustave I, roi de Suède, morte en 1535; François, qui suit; Sophie, épouse d'Antoine, comte d'Ol-

denbourg, morte le 1er. juin 1571; et Ursule, qui épousa, l'an 1551, Henri VI, duc de Mecklenbourg, morte l'an 1552.

FRANÇOIS I.

1543. FRANÇOIS I succéda au duc Magnus, son père. Il s'était opposé, l'an 1537, avec beaucoup de zèle, aux Anabaptistes de Munster. Il renouvela ses prétentions au sujet de l'électorat, et obtint de l'empereur Maximilien II, des commissaires pour les examiner. Il les renouvela encore sous l'empereur Rodolphe II, l'an 1577, mais inutilement. Enfin, il s'accorda avec Auguste, électeur de Saxe, à ce sujet, et renonça à porter les armes électorales. Son grand âge l'engagea, l'an 1581, à se démettre du gouvernement, et à le céder à son fils aîné; ce qui causa un si grand mécontentement parmi les autres fils, qu'ils fermèrent les portes de la ville de Lawenbourg à leur père, qui en fut affligé au point qu'il en mourut dans un village, le 19 mars de la même année, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Ce prince avait épousé, l'an 1540, SIBYLLE, fille de Henri *le Pieux*, duc de Saxe, dont il eut cinq fils et trois filles. L'aîné des fils (Magnus), fut un prince ennemi du repos et déréglé dans ses mœurs. Il demeura long-tems en Suède, où il épousa, l'an 1568, Sophie, fille de Gustave I, roi de Suède. Jean, successeur de Gustave I, et beau-frère de Magnus, indigné de sa conduite scandaleuse, l'obligea de quitter la Suède. Il y laissa sa femme, et emmena sa concubine en Allemagne, où il fut mal reçu par ses frères. Magnus, ayant pris les armes en 1574, s'empara de Ratzebourg, pilla la ville, et traita cruellement les ecclésiastiques ainsi que les laïques. Le pape l'excommunia, et les princes de la basse Saxe, ayant assemblé une puissante armée contre lui, le contraignirent de retourner en Suède, d'où il revint troubler de nouveau ses frères; mais le duc François II se saisit de sa personne, par adresse, l'an 1588, et le tint enfermé dans le château de Ratzebourg, jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1603. Sophie, sa femme, mourut en Suède, l'an 1591. Ce prince laissa un fils, Gustave, né l'an 1574, qui fut élevé en Suède, où il mourut le 11 novembre 1592, après s'être inutilement efforcé de faire valoir ses droits sur le duché de Lawenbourg. Les autres fils de François I sont François, qui suit; Henri, né l'an 1550, qui, ayant embrassé la religion luthérienne, fut archevêque de Brême, l'an 1567, évêque d'Osnabruck, l'an 1574, administrateur de Paderborn, en 1577, donna du secours, l'an 1583, mais sans succès,

à Gebbhard Truchsess, électeur de Cologne, déposé pour cause d'hérésie, et mourut le 23 avril 1585 : Maurice, qui servit, l'an 1579, dans l'armée des Provinces-Unies contre les Espagnols, et mourut l'an 1616; Frédéric, né en 1554, évêque suffragant de Cologne, prévôt du chapitre de Brême, et chanoine de Strasbourg, lequel signala son zèle pour les Catholiques contre les Protestants, et mourut le 8 décembre 1586. Le duc François I, eut aussi trois filles : Dorothée, mariée, le 10 décembre 1570, à Wolfgang, duc de Brunswick-Grubenhagen, morte l'an 1586; Ursule, mariée, l'an 1569, à Henri, duc de Brunswick; et Sidonie-Catherine, mariée, 1°. l'an 1567, à Wenceslas-Adam, duc de Teschen; 2°. le 16 février 1586, à Emeric Forgatz, comte de Trentschin, morte au mois de juin de l'an 1594.

FRANÇOIS II.

1581. FRANÇOIS II, né l'an 1547, second fils du duc François I, lui succéda au duché de Saxe-Lawenbourg. Il servit d'abord dans les troupes de Philippe II, roi d'Espagne, sous le commandement d'Alexandre, prince de Parme. Ayant pris le gouvernement de ses états, il fit publier, l'an 1585, une ordonnance concernant la religion luthérienne. L'an 1588, il fit enfermer son frère aîné, Magnus, qui excitait de nouveaux troubles dans la basse Saxe. François II mourut l'an 1619. Il avait épousé, 1°. l'an 1574, MARGUERITE, fille de Philippe, duc de Poméranie, morte le 8 septembre 1581; 2°. l'an 1582, MARIE, fille de Jules, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, morte le 13 août 1626. De ces deux mariages sortirent dix-neuf enfants, dont les principaux sont Auguste, qui suit; Jules-Henri, qui viendra ensuite; François-Charles, qui, s'étant mis au service de la Suède, fut fait prisonnier, l'an 1630, par le comte de Pappenheim : après quoi, s'étant fait catholique, il voyagea plusieurs fois en Italie, et mourut sans enfants le 2 mai 1669; Rodolphe-Maximilien, qui, ayant embrassé la religion catholique en Italie, servit ensuite l'empereur contre les Suédois, commanda en qualité de général d'artillerie, l'an 1631, à la bataille de Leipsick, et sauva le général Tilli des mains des ennemis qui l'emmenaient prisonnier (il mourut le 1er. octobre 1647); et François-Henri, colonel dans l'armée suédoise, qui eut en partage Franzhagen au pays de Lawenbourg, mort le 26 novembre 1658.

AUGUSTE.

1619. AUGUSTE, né le 17 février 1576, après avoir succédé

au duc François II, son père, se conduisit si sagement dans les guerres qui désolaient l'Allemagne, qu'il empêcha les irruptions des ennemis dans son duché, et secourut de ses propres biens, comme un bon père, ses sujets qui étaient dans la nécessité. Il mourut le 18 janvier 1656, âgé de quatre-vingts ans. Il avait épousé, 1°. l'an 1621, ELISABETH-SOPHIE, fille de Jean-Adolphe, duc de Sleswick, morte l'an 1627; 2°. l'an 1633, CATHERINE, fille de Jean XVI, comte d'Oldenbourg, morte le 29 février 1644. Du premier lit, il laissa Anne-Elisabeth, née le 23 août 1624, mariée, l'an 1665, à Guillaume-Christophe, landgrave de Hesse-Hombourg, qui s'en fit séparer après avoir dépensé sa dot, décédée l'an 1688; et Sibylle-Hedwige, née le 30 juillet 1625, mariée, l'an 1654, à son cousin François-Erdman, duc de Saxe-Lawenbourg, morte le premier août 1703.

JULES-HENRI.

1656. JULES-HENRI se mit en possession du duché de Saxe-Lawenbourg après la mort d'Auguste, son frère. Ayant embrassé la religion catholique, il servit l'empereur, en 1618, contre les Bohémiens. Il assista, l'an 1653, au nom de sa maison, à la diète de Ratisbonne. Ce prince mourut le 20 novembre 1665. Il avait épousé, en premières noces, ANNE, fille d'Edzar II, comte d'Ostfrise, et veuve, 1°. de Frédéric IV, électeur palatin; 2°. d'Ernest-Frédéric, margrave de Bade, morte sans enfants l'an 1621. Il contracta, le 27 février 1628, un second mariage avec ELISABETH-SOPHIE, fille de Jean-Georges, électeur de Brandebourg, et veuve de Janus, prince de Radziwil, morte le 24 décembre 1629. Il contracta une troisième alliance avec ANNE-MADELEINE POPPEL DE LOBKOWITZ, veuve de Zbinko, comte de Colowrat, qui lui apporta plusieurs terres en Bohême, morte le 7 septembre 1668. Du second lit est venu François-Erdman, qui suit; et du troisième, Marie-Benigne-Françoise, née le 19 juillet 1635, mariée, l'an 1651, à Octave Picolomini, duc d'Amalfi, morte en 1690; et Jules-François, qui viendra après son frère.

FRANÇOIS-ERDMAN.

1665. FRANÇOIS-ERDMAN, né le 25 février 1629, avait servi, l'an 1656, dans l'armée des Suédois, du vivant de Jules-Henri, son père, auquel il succéda. Sa régence ne fut que d'environ neuf mois. Il mourut, le 31 juillet 1666, sans enfants de SI-

BYLLE-HEDWIGE, fille d'Auguste, duc de Saxe-Lawenbourg, qu'il avait épousée l'an 1654.

JULES-FRANÇOIS.

1666. JULES-FRANÇOIS, né à Prague, le 16 septembre 1641, successeur du duc François-Erdman, son frère, servit l'empereur en qualité de feld-maréchal. L'an 1670, il chercha à concilier ses prétentions à l'électorat avec Jean-Georges II, électeur de Saxe, et l'on projeta là-dessus un pacte de famille et de succession mutuelle, qui n'eut point d'exécution. Il obtint seulement, en 1671, de l'électeur de Saxe, de pouvoir porter dans ses armes les épées de grand-maréchal de l'empire, les pointes renversées. Il dégagea, l'an 1683, la ville de Mollen et ses dépendances, que tenaient les habitants de Lubeck, et s'en remit en possession. Il mourut le dernier mâle de sa maison le 29 septembre 1689. Il avait épousé, le 9 avril 1668, HEDWIGE-AUGUSTE, fille du comte palatin Chrétien-Auguste de Sulzbach morte le 29 octobre 1681. Il eut de ce mariage, Anne-Marie-Françoise, née le 13 janvier 1672, mariée, 1°. le 20 octobre 1690, à Philippe-Guillaume, comte palatin du Rhin de Neubourg, dont elle eut une fille, mariée à Ferdinand, duc de Bavière; 2°. le 2 juillet 1697, à Jean-Gaston, grand-duc de Toscane, morte le 15 octobre 1741 ; et Françoise-Sibylle-Auguste, née le 21 janvier 1675, mariée, le 28 mars 1690, à Louis-Guillaume, margrave de Bade-Baden, décédée le 11 juillet 1733.

La succession de Saxe-Lawenbourg a été beaucoup contestée, 1°. par l'électeur de Saxe, qui se fondait sur le traité de confraternité du mois de septembre 1670 et de 1671, et sur l'expectative accordée à la maison électorale de Saxe, en 1507, par l'empereur Maximilien I, confirmée depuis par l'empereur Charles V à l'électeur Maurice de Saxe. Ce droit fut confirmé de nouveau à la branche électorale de Saxe par l'empereur Léopold, en 1660 et en 1687; mais, en 1697, l'électeur de Saxe vendit ses droits à l'électeur de Brunswick-Lunebourg, à condition qu'il en prendrait également l'investiture, et que l'électeur de Saxe succéderait dans le duché de Lunebourg au défaut des électeurs de Brunswick-Lunebourg; 2°. les ducs de Saxe de la branche ernestine s'opposèrent à la transaction de 1697, fondés sur l'expectative de 1507, accordée à la branche ernestine, comme l'aînée de sa maison; 3°. les princes d'Anhalt fondaient leur opposition sur les droits du sang, étant descendus, comme les derniers ducs, de Bernard, comte d'Ascanie, à qui le pays de Lawenbourg fut donné; 4° les ducs de Mecklenbourg

alléguaient des traités de successions mutuelles faits, en 1421 et 1538, entre les ducs de Mecklenbourg et de Saxe-Lawenbourg; 5°. les ducs de Holstein-Gottorp réclamaient des dépendances du bailliage de Rheinbeck, dont le duc François s'était emparé dans le siècle précédent; 6°. la couronne de Suède formait des prétentions sur le pays de Hadeln, comme dépendant du duché de Bremen, dont elle était en possession; 7°. les deux filles du duc Jules-François prétendaient à des terres dont les filles pouvaient hériter; mais elles furent déboutées de leurs demandes, et n'ont eu de la succession que les terres situées en Bohême; 8°. les ducs de Brunswick-Lunebourg s'appuyaient sur ce que les états de Lawenbourg avaient appartenu autrefois à Henri le Superbe et à Henri le Lion, leurs ancêtres, et qu'à l'extinction de cette maison de Saxe, ils devaient être réunis à la maison dont ils avaient été distraits. La maison de Brunswick-Lunebourg est restée jusqu'à présent en possession du tout par forme de séquestre, et le suffrage à la diète a été suspendu.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

MARGRAVES DE MISNIE.

La Misnie, érigée en margraviat au dixième siècle, ainsi que la Lusace, pour arrêter les courses des Normands et des Sclaves, n'a pas toujours eu la même étendue. Bornée aujourd'hui par le duché de Saxe, la principauté d'Anhalt, la Lusace, la Bohême, la Thuringe et la Franconie, elle forme à-peu-près un carré de quarante lieues de longueur sur autant de largeur. Son nom lui vient de sa capitale, nommée en allemand Meissen, dont originairement elle n'excédait guère le territoire.

Nul écrivain n'a traité des premiers margraves de Misnie, avec plus d'exactitude que le célèbre Georges Eccard, dans ses *Origines saxones*. C'est le guide que nous suivrons, aussi loin qu'il pourra nous conduire, dans la chronologie historique que nous allons tracer de ces princes.

GONTHIER ET RICDAG.

Gonthier, fils d'Eckard ou d'Eggihard, issu d'une ancienne et noble famille de Thuringe, mais non pas du fameux Witikind, duc de Saxe, comme plusieurs modernes le supposent, jouissait du margraviat de Misnie, sous l'empereur ou roi de Germanie, Otton I. Etant entré, l'an 953, dans la conspiration de Ludolphe, fils de ce prince, contre son père, il fut condamné avec lui et privé de son honneur, dit l'historien Witikind, c'est-à-dire de son margraviat, qui fut donné à Ricdag ou Rigdaw, premier comte de Mansfeld, dont il avait épousé la sœur. Gonthier rentra néanmoins en grâce auprès d'Otton, qui, l'an 968, l'envoya devant lui en Calabre,

avec Sigefroi, pour venger la perfidie que les Grecs lui avaient faite lorsqu'ils lui amenèrent Théophanie pour épouser son fils. Gonthier, après la mort d'Otton I, continua de servir l'état sous Otton II, qu'il paraît avoir suivi dans toutes ses expéditions. Il périt à la dernière, où ce monarque, surpris dans une embuscade par les Grecs, le 13 juillet 982, vit toute son armée taillée en pièces, et n'échappa lui-même que par la fuite. Gonthier laissa de son mariage, Eckard, Gunzelin et Brunon. Sa veuve, dont on ignore le nom et la naissance, épousa, en secondes noces, Micislas I, duc de Pologne. Ricdag survécut à Gonthier, et continua de gouverner la Misnie, dont les limites étaient déjà fort reculées. Mais, l'an 984, Boleslas II, duc de Bohême, lui enleva, par surprise, la ville de Mersbourg, avec la meilleure partie du margraviat. Ricdag étant mort l'année suivante, la Misnie, qu'il n'avait pas su défendre, fut refusée à Charles, son fils, qui, par là, se vit réduit à son comté de Mansfeld et aux biens allodiaux de sa maison. Gerburge, sœur de Charles, se fit religieuse à Quedlimbourg, où elle mourut en 1022; et N., son autre sœur, épousa Boleslas Chrobri, duc de Pologne. Ricdag avait fondé lui-même l'abbaye de Gerbstadt, dont Elsvit, sa sœur, fut abbesse. (Eccard, *hist. geneal. princip. saxon.* pag. 158-167.)

ECKARD I.

985. Eckard, fils de Gonthier, fut pourvu par l'empereur Otton III du margraviat de Misnie après la mort de Ricdag. Il attaqua aussitôt le duc de Bohême pour le contraindre à rendre les conquêtes qu'il avait faites dans ce pays, et il y réussit. Il se fit même, dans la suite, un ami de ce prince et un allié. Eckard accompagna l'empereur Otton III dans sa première expédition d'Italie, et le reçut ensuite dans sa capitale, lorsqu'il se disposait à porter la guerre en Pologne. L'an 1002, après la mort de ce prince, il prétendit lui succéder, et prit même d'avance les ornements impériaux. Mais il échoua dans cette entreprise, ayant été tué en trahison, le 30 avril de la même année, par les enfants du comte Sigefroi. Swanechilde, son épouse, fille d'Herman Billüng, duc de Saxe, et veuve de Ditmar, marquis de Lusace, le fit enterrer à Iéna, d'où il fut ensuite transféré à Naumbourg, dont il avait fondé l'évêché. Il laissa de son mariage, quatre fils et trois filles. Les fils sont Herman, Eckard, Gonthier et Godelscalc, mari de Gertrude, fille du comte Echert III, de laquelle il se sépara, l'an 1018, suivant les annales d'Hildesheim. Leutgarde, l'aînée des filles du margrave Eckard, fut enlevée du monastère de Quedlimbourg,

où elle était élevée, par Werinhaire, ou Werner, fils de Lothaire, margrave de Brandebourg, qui l'épousa, l'an 998: Mathilde, la seconde, fut mariée à Dideric ou Thierri, comte de Wettin, de qui descend la branche électorale de Saxe; Odda, la troisième, devint la femme de Boleslas Chrobri, duc de Pologne. (Voy. *les ducs de Pologne.*)

GUNZELIN.

1002. GUNZELIN, après la mort d'Eckard, son frère, se porta pour margrave de Misnie, au préjudice de ses neveux. Pour réussir dans son dessein, il mit dans ses intérêts Boleslas Chrobri, duc de Pologne, qui lui amena des troupes avec lesquelles il fit des conquêtes, mais non pas aussi rapidement qu'il s'en était flatté. Herman, fils aîné d'Eckard, lui opposa une vigoureuse défense. Gunzelin, ayant inutilement assiégé la ville de Strelen sur l'Elbe, se vengea sur celle de Rochlits sur la Mulde, qu'il prit et livra aux flammes. Herman et son frère Eckard se dédommagèrent de cette perte par la prise d'un château sur la Saala que Gunzelin avait fait fortifier avec soin, et où il avait déposé ses trésors. L'empereur Henri II ne vit pas d'un œil indifférent ces hostilités. Mais, détourné par d'autres occupations, il laissa plusieurs années s'écouler avant de les faire cesser. Enfin, l'an 1011, s'étant rendu en Misnie, avec un nombreux cortége de seigneurs, il examina la cause des contendants, et condamna Gunzelin à céder le margraviat à Herman, son neveu; ce qui fut exécuté.

HERMAN.

1011. HERMAN, fils aîné du margrave Eckard, ayant été mis en possession de la Misnie par l'empereur, eut presque aussitôt un nouveau concurrent dans la personne d'Eckard, son frère. Celui-ci ayant été trouver Boleslas, duc de Pologne, son beau-frère, concerta avec lui les moyens de supplanter Herman. L'empereur, informé de cette intrigue, fait citer Eckard, et, sur son refus de comparaître, saisit tous ses domaines. Eckard prit enfin le parti de la soumission. Mais le duc de Pologne s'étant ouvertement révolté, Henri fit marcher contre lui le marquis Geron, qui périt dans un combat qu'ils se livrèrent. Herman vivait alors en bonne intelligence avec Eckard, puisqu'ils assistèrent l'un et l'autre aux funérailles de Geron, qui se firent au monastère de Neubourg, entre la Bode et la Saala. Les deux frères prouvèrent encore mieux leur union, en concourant, l'an 1029, à la translation de l'évêché de Zeitz à

Naumbourg, et à la construction de la nouvelle cathédrale, ce qui leur mérita à chacun une statue dans ce temple, où elles subsistent encore de nos jours (1787). M. Georges Eccard met la mort d'Herman en 1032, et lui donne pour femme REGCHINDE, dont il ne laissa point d'enfants mâles; mais elle ne fut pas la seule, suivant M. Pauli, qui lui fait épouser, en 1001, GODILE, veuve de Lothaire, margrave de Brandebourg.

ECKARD II.

1032. ECKARD II fut le successeur d'Herman, son frère. Il se rendit agréable, par son attachement et ses services, à l'empereur Henri III, qui le qualifie, dans un de ses diplômes, de très-fidèle vassal, *fidelissimus fidelis*. Les historiens, Herman le Contract et Lambert d'Aschaffenbourg, placent sa mort, qu'ils disent avoir été subite, en 1046. Eckard n'ayant laissé d'UTE, sa femme, qu'une fille, nommée Lutgarde, mariée à Werner, margrave de Brandebourg, la Misnie rentra, par le droit féodal, dans la main de l'empereur.

GUILLAUME DE WEIMAR.

1046. GUILLAUME, comte d'Orlamunde, en Thuringe, fut pourvu du margraviat de Misnie, par l'empereur Henri III, après la mort d'Eckard II. Son nom était celui de son père, mort en 1003, et de son aïeul, décédé l'an 963. Ce dernier était petit-fils, par Poppon, son père, dont on place la mort en 945, d'un autre Poppon, duc de Thuringe et marquis de la frontière des Sorabes, qui fut déposé, par l'empereur Arnoul, en 892. Le margrave Guillaume avait deux frères, Otton et Poppon, suivant l'annaliste saxon. L'an 1061, l'empereur ou roi des Romains, Henri IV, le mit, avec le duc de Bohême et l'évêque de Naumbourg, à la tête d'une armée bavaroise qu'il envoyait au secours d'André I, roi de Hongrie, contre Bela, son frère, qui lui disputait sa couronne. Bela fut victorieux dans une bataille où il fit prisonnier son frère et le margrave de Misnie. Mais Joas, quatrième fils de Bela, dit Lambert d'Aschaffenbourg, fut si charmé du mérite de Guillaume, qu'il engagea son père non-seulement à lui rendre la liberté, mais encore à lui donner SOPHIE, sa fille, en mariage. L'an 1062, dit l'annaliste saxon, Guillaume, étant parti pour aller revoir son beau-père et sa femme, qui était restée chez lui, fut arrêté à la seconde journée par une maladie qui l'emporta. Udalric, marquis (mais non duc) de Carinthie, ajoute-t-il, devint le second époux de sa veuve, dont il n'avait point laissé de lignée; et Magnus, duc de Saxe, fut le troisième.

OTTON, DIT LE VIEUX OU D'ORLAMUNDE.

1062. OTTON fut le successeur de Guillaume, son frère, au margraviat de Misnie, ainsi qu'au comté d'Orlamunde. Il obtint, de plus, de l'archevêque de Mayence, divers fiefs en Thuringe, à condition qu'il en paierait la dîme, et engagerait, par son exemple, les Thuringiens à subir la même loi, contre laquelle ils s'étaient jusqu'alors soulevés. Cet engagement, au rapport de Lambert d'Aschaffenbourg, le rendit fort odieux aux peuples. Il mourut l'an 1067, laissant d'ADÉLAÏDE, son épouse, fille de Lambert II, comte de Louvain, trois filles, Ode, Cunégonde et Adèle. Ecbert II, comte de Brunswick, qui viendra ci-après, épousa la première, dont il n'eut point d'enfants. Cunégonde fut mariée à un prince de Russie, qu'elle fit père d'une fille, qui épousa, 1°. Gonthier, seigneur en Thuringe, dont elle eut un fils, nommé Sizon; 2°. Conon, comte de Billüng, fils d'Otton, duc de Nordheim, à qui elle donna quatre filles. Adèle, troisième fille d'Otton et d'Adélaïde, fut alliée avec Adalbert, comte de Ballenstadt, qui fut tué par Eginon le Jeune de Conradesbourg, laissant d'elle Otton, dit *le Riche*, qui fut père d'Albert l'Ours, marquis de Brandebourg, et Sigefroi, comte palatin du Rhin. (*Annalista Saxo*, *apud Eccard.*, *Corp. hist. med. ævi*, tome I, page 493.) Adélaïde, aïeule de ces enfants, après la mort d'Otton, son mari, épousa en secondes noces, Dedon III, marquis de Lusace, suivant Lambert d'Aschaffenbourg. (*Ad an.* 1070.)

ECBERT I.

1067. ECBERT I, fils de Ludolphe, comte de Brunswick, et de Gertrude, fille d'Arnoul de Gand, comte de Frise, après avoir succédé, l'an 1057, à Brunon, son frère, dans le comté de Brunswick, fut substitué, l'an 1067, par le roi Henri IV, au margrave Otton, dans la Misnie. Il avait épousé, à Tribur, HERMENGARDE, veuve d'Otton, duc de Schweinfurt, dont il voulut ensuite se séparer, après avoir eu d'elle un fils, qui suit, et Gertrude, femme de Henri le Gras, qui viendra ci-après. Mais la mort, dit Lambert d'Aschaffenbourg, le surprit, l'an 1068, avant qu'il pût exécuter ce dessein. La femme qu'il voulait substituer à Hermengarde était Adelaïde, fille de Lambert II, comte de Louvain, et veuve d'Otton, son prédécesseur. (Eccard, *Hist. généal. Marchion. Misnens.*, page 284.)

ECBERT II.

1068. ECBERT II fut le successeur d'Ecbert I, son père, au

margraviat de Misnie comme au comté de Brunswick. Il fut tué, l'an 1090, en faisant la guerre à l'empereur Henri IV, sans laisser de postérité d'ODE, sa femme, fille d'Otton le Vieux, son prédécesseur en Misnie. (Voyez *les comtes et ducs de Brunswick.*)

GERTRUDE, HENRI LE GRAS, ET HENRI LE VIEUX.

1090. GERTRUDE, sœur d'Ecbert II, à qui elle succéda au marquisat de Misnie et au comté de Brunswick, eut consécutivement trois maris, THIERRI DE CATLENBOURG, HENRI LE GRAS, comte de Nordheim, qu'elle fit père de Richense, femme de Lothaire de Supplenbourg, qui devint empereur, et de Gertrude, mariée à Sigefroi, comte palatin du Rhin; et HENRI LE VIEUX, marquis d'Illebourg, que l'annaliste saxon donne pour un des plus puissants seigneurs de Saxe. Ce fut aussi l'un des plus grands adversaires de l'empereur Henri IV. ayant été pris dans une bataille contre ce prince, il fut mis dans une prison, d'où il eut le bonheur de s'échapper. Il mourut, suivant le même auteur, en 1103, laissant sa femme enceinte.

HENRI LE JEUNE.

1103. Après la mort de Henri le Vieux, Gertrude, sa veuve, ayant déclaré qu'elle était enceinte, ceux qui avaient intérêt de n'en rien croire, prétendirent qu'elle ne l'était pas réellement, et qu'elle employait l'artifice pour le paraître. Gertrude ayant fourni des preuves indubitables de sa grossesse, et étant effectivement accouchée quelque tems après, ils changèrent de batteries, et répandirent le bruit, qu'à une fille qu'elle avait mise au monde, elle avait substitué le fils d'une cuisinière, qui était né dans le même tems. C'était Conrad, comte de Wettin, neveu de Henri le Vieux, qui était le plus ardent à faire passer le fils de Gertrude pour supposé, dans la vue de se faire adjuger la Misnie. Il fallait, par conséquent, que le fief de Misnie eût changé de nature depuis dix ans, et que de féminin il eût été déclaré masculin, puisque le sexe de Gertrude ne l'avait pas empêchée de succéder à son frère. Quoi qu'il en soit, Gertrude triompha de ces discours, et continua de gouverner le margraviat, comme tutrice de son fils, jusqu'à sa majorité. HENRI LE JEUNE, c'est ainsi qu'on le nomma, n'oublia pas, lorsqu'il fut en état de porter les armes, l'injure que Conrad et ses gens lui avaient faite en calomniant sa naissance. Il pria ses vassaux de l'aider à se venger, et il fut servi comme il le souhaitait. Heldolfe, officier de Conrad, qui avait le plus appuyé

les discours de son maître, étant tombé entre leurs mains, ils lui coupèrent le nez et la langue, après lui avoir arraché les yeux. Conrad eut ensuite son tour. Le jeune Henri lui ayant déclaré la guerre, le fit prisonnier, et l'enferma, dit la chronique du Montsercin ou de Pétersberg, *dans un lit* (apparemment une cage) *de fer, où il le retint et l'accabla de maux.* La même chronique ajoute que le margrave Henri le jeune finit ses jours en 1127. Mais elle se trompe sur ce point, et confond Henri de Misnie avec Henri de Stade, dont l'annaliste saxon met, en effet, la mort en 1127. Mais pour l'autre, il atteste qu'il mourut de poison en 1123. Il avait épousé, suivant Albert de Stade, la fille d'Udon II, marquis de Stade, dont il ne laissa point d'enfants.

CONRAD LE PIEUX.

1123. Conrad, comte de Wettin, étant sorti de prison après la mort de Henri le Jeune, réclama le margraviat de Misnie comme petit-fils de Mathilde, fille du margrave Eccard. Telle était, en effet, sa descendance : fils de Thiémon et d'Ide, fille d'Otton, comte de Nordheim, il avait pour aïeul paternel Thierri, mari de Mathilde, fille d'Eckard I. Mais l'empereur Henri V avait disposé de la Misnie, comme d'un fief vacant, en faveur de Wibert le Riche et d'Herman de Wincebourg. Lothaire, duc de Saxe, et le comte Albert se déclarèrent pour Conrad, qu'ils aidèrent à chasser ses deux compétiteurs. Conrad avait un frère nommé Dedon, qui fonda, l'an 1124, près de Halle, l'abbaye de Montsercin et de Pétersberg, et partit, avant de l'avoir achevé, pour la croisade, laissant à Conrad le soin d'y mettre la dernière main. Le duc Lothaire, parvenu, l'an 1125, à l'empire, continua sa protection à Conrad. Le marquisat de Lusace étant venu à vaquer, l'an 1136, par la mort du margrave Henri, décédé sans lignée, ce prince l'en gratifia préférablement à d'autres compétiteurs. L'empereur Conrad le Salique, successeur de Lothaire, ajouta à ce bienfait le comté de Rochlits, qui prend son nom du chef-lieu situé sur la Mulde, à sept lieues de Leipsick. (*Chron. Montis, Sereni.*) Le margrave Conrad accompagna ce monarque, l'an 1147, dans son expédition de la croisade. Il fit, l'an 1156, à la Terre-Sainte un second voyage, au retour duquel il se retira, le 29 novembre, au monastère de Pétersberg, où il mourut le 5 février 1157 (1). Wichman, archevêque de Magdebourg,

(1) Le P. Barre rapporte de Conrad un trait qui manque ici pour caractériser ce prince. Suénon, roi de Danemarck, son gendre, voulant se défaire secrètement de Waldemar, prince dont l'influence et

fit la cérémonie de ses funérailles avec Bocon, évêque d'Havelberg, en présence de ses enfants et de ses officiers. Il avait épousé LUCCARDE ou LUITGARDE, que les uns font sœur de l'empereur Conrad, d'autres fille d'Albert, comte en Suabe, et qui paraît à M. Eccard plutôt fille d'Albert II, comte de Habsbourg. Elle était morte le 19 juin 1146, et fut inhumée auprès de son époux, qu'elle fit père de Henri, mort dans l'enfance; d'Otton, qui suit; de Thierri, marquis de Lusace; de Dedon, comte de Rochlits; de Henri, comte de Wettin; de Frédéric, comte de Brêne; et de six filles, dont trois se firent religieuses au monastère de Gerberstadt; Ode; Berthe, qui en devint abbesse; et Agnès, qui fut abbesse de Quedlimbourg. Gertrude, la quatrième fille de Conrad, épousa Herman III, comte palatin du Rhin, et fonda, étant veuve, le monastère de Saint-Théodore de Bamberg, où elle mourut; Adèle ou Adélaïde, la cinquième, épousa, 1°. Suenon III, roi de Danemarck, 2°. un comte Albert, fils d'un marquis de même nom; Sophie, la dernière, fut mariée à Gebbehard, fils d'une sœur de l'empereur Lothaire, et comte de Bavière.

OTTON LE RICHE.

1157. OTTON, fils de Conrad, lui succéda au margraviat de Misnie. Le profit considérable qu'il tira des mines d'argent de Freyberg, dont il avait fait la découverte, lui fit donner le surnom de RICHE. Son opulence lui enfla le cœur et étendit son ambition. Se trouvant trop resserré dans la Misnie, il voulut envahir la Thuringe. Ce fut dans ce dessein qu'il y acquit plusieurs domaines dans lesquels il fit bâtir des forteresses,

---

l'ambition lui portaient ombrage, chercha à l'attirer sur les terres de Conrad. Lorsqu'ils furent à Staden, dans le duché de Brême, Suénon dépêcha quelques personnes de confiance au margrave de Misnie, pour lui donner avis de son arrivée, et le prier, en même tems, de se saisir de Waldemar. Mais Conrad, indigné de cette perfidie, lui fit répondre que Waldemar ayant accompagné Suénon sur sa parole, il aimerait mieux voir son gendre, sa fille et son petit-fils chassés de leurs états, que d'user de la moindre violence à son égard, et de déshonorer, par une action infâme, le reste d'une vie qu'il avait toujours travaillé à rendre exempte de reproches; qu'au reste, il lui promettait toute sorte d'assistance en ce qui ne blesserait pas son devoir, et qu'à l'âge où il était, il lui offrait de prendre lui-même les armes, s'il le souhaitait, pour lui aider à repousser ses ennemis. Suénon, se voyant ainsi hors d'état de réussir dans son projet, n'alla pas plus loin, et s'en retourna dans ses états. (Hist. Génér. d'Allem., tome V, p. 40.) (*Note de l'Editeur.*)

d'où il faisait des excursions dans tout le pays. Louis III, landgrave de Thuringe, ne vit pas ces entreprises d'un œil indifférent. Après avoir sommé vainement Otton de mettre fin à ses brigandages, il envoya, pour user de représailles, un corps de troupes en Misnie, où elles firent le dégât. Otton étant accouru pour les repousser, fut pris dans un combat, et amené au château de Wartberg, près d'Eisenach, où il resta prisonnier. L'abandon des forteresses qu'il avait élevées, fut le prix de sa liberté, qu'il recouvra, l'an 1183, par la médiation de l'empereur Frédéric I. (*Christop. Cellar. de orig. comit. Wettin.*, paragraphe 16.) Ce ne fut pas la seule disgrâce qu'éprouva le margrave Otton. Il avait épousé, l'an 1147, HEDWIGE, fille d'Albert l'Ours, margrave de Brandebourg, dont il eut deux fils, Albert et Thierri, avec deux filles, Adèle ou Adélaïde, femme d'Ottocare I, roi de Bohême, et Sophie, mariée à Ulric, de la race aussi des ducs de Bohême. Ayant fait un testament par lequel il donnait la Misnie à son fils aîné, et une certaine quantité de fiefs à son cadet, avec le titre de comte de Weissenfels, il changea ensuite ces dispositions, à la sollicitation de sa femme, et mit le cadet à la place de l'aîné. Celuici, informé du passe-droit qu'on lui faisait, se souleva par le conseil, dit-on, de Bernard, duc de Saxe, son parent; et s'étant rendu maître de la personne de son père, il l'enferma dans un château sous bonne garde, exigeant de lui, pour sa délivrance, la confirmation du premier testament. L'empereur Frédéric fut très-irrité de cet attentat, qu'il aurait vengé luimême, d'une manière exemplaire, sans la nécessité où il se trouvait de partir pour la croisade. Mais à son départ, il chargea son fils Henri de suppléer pour lui à cet égard. Albert, sur les menaces de ce jeune prince, consentit à relâcher son père, après avoir fait un accommodement avec lui. Mais à son retour, se trouvant trop gêné par les conditions de son élargissement, Otton déclara la guerre à son fils. Elle se fit de part et d'autre avec acharnement. Mais le roi Henri ayant fait venir le père et le fils à Wurtzbourg, réussit à les réconcilier. Otton mourut, au retour de cette assemblée, le 18 février 1189, suivant la chronique de Pétersberg, et fut inhumé dans l'église cistercienne de Celle, qu'il avait fondée, et où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau ainsi que celui de sa femme.

N. B. A l'article de Louis III, landgrave de Thuringe, on n'a point parlé de ses démêlés avec Otton le Riche, parce qu'on s'en était tenu au récit de l'anonyme d'Erfort, qui n'en fait point mention. C'est Christophe Cellarius, *de Orig. Comitum Wettin.*, qui nous apprend ce que nous rapportons ici de ces démêlés.

ALBERT, DIT LE SUPERBE.

1189. ALBERT, fils aîné d'Otton, se mit en possession de la Misnie, aussitôt après la mort de son père. Il ne paraît pas qu'il ait assisté à ses funérailles. Mais ayant appris qu'il avait laissé en dépôt 300 mille marcs d'argent à l'abbaye de Celle, il s'y rendit en diligence, et se fit remettre ce trésor, dont il se servit ensuite pour faire la guerre à Thierri, son frère, dans la vue de lui enlever son héritage. Thierri ayant imploré le secours du landgrave de Thuringe, ne put l'obtenir qu'à condition d'épouser sa fille. Mais Albert, malgré cette assistance, le poussa si vivement, que se trouvant hors de mesures, il prit le parti d'abandonner le pays et de passer en Palestine, d'où il ne revint qu'après la mort de son frère. Elle ne se fit pas longtems attendre. Albert finit ses jours le 24 juin de l'an 1195, empoisonné, dit-on, par un de ses officiers nommé Hugold, ainsi que SOPHIE, son épouse, fille de Frédéric, duc de Bohême, dont il ne laissa point d'enfants. L'un et l'autre furent inhumés dans l'église de Celle, où l'on voit encore de nos jours leur tombeau.

THIERRI, DIT L'EXILÉ.

1195. THIERRI, ou DIETRICHT, comte de Weissenfels, fils puîné d'Otton le Riche, ayant appris en Palestine la mort d'Albert, son frère, prit aussitôt le titre de marquis de Misnie, et fit ses dispositions pour retourner en Allemagne. Mais l'empereur Henri VI, qui voulait envahir cette succession, avait envoyé des ordres pour l'arrêter. Thierri, pour se dérober à ceux qui en étaient chargés, fut obligé de se faire porter dans une malle au vaisseau où il devait s'embarquer. Mais à son arrivée, il trouva que la Misnie était sous la main de l'empereur, qui la garda jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'au 28 septembre 1197. Alors, Thierri se mit en possession de ce margraviat, sans contradiction. L'an 1210, il y ajouta celui de Lusace, qu'il prétendait lui appartenir par la mort de Conrad, son cousin, décédé sans lignée masculine. Mais il eut pour concurrent Albert, margrave de Brandebourg, qui avait épousé la fille de Conrad. Après bien des contestations, la Lusace inférieure lui fut adjugée; mais pour cela, il fallut qu'il promît à l'empereur Otton IV, quatre mille marcs d'argent, dont ce prince lui remit ensuite le tiers. Une chose remarquable, c'est qu'il prenait le titre de marquis de Lusace, dès l'an 1200, comme le prouve M. Eccard par des chartes émanées de lui. L'an 1212, ce même empereur Otton, pour fortifier son parti contre le

pape Innocent III, devenu son ennemi, fit avec Thierri une convention, dont l'original existe encore dans les archives de la maison de Brunswick. Thierri était entreprenant, et voulait étendre ses droit au-delà de leurs bornes. La noblesse de Misnie ne souffrit pas qu'il donnât impunément atteinte à ses priviléges. S'étant armée pour les défendre, elle s'assura de la ville de Leipsick. Thierri, peu de tems après, la reprit, et y exerça cruellement sa vengeance. Les nobles ne pouvant résister à ses armes, eurent recours à son médecin, qui, s'étant laissé corrompre, l'empoisonna, suivant l'ancienne chronique de Misnie. Il mourut le 17 février 1220, laissant de sa femme JUTTE ou JUDITH, fille d'Herman I, landgrave de Thuringe, un fils, qui suit. Jutte survécut à son époux, et s'étant remariée, l'an 1223, à Poppon, comte de Henneberg, elle finit ses jours en 1235.

HENRI L'ILLUSTRE, OU LE CLÉMENT.

1220. HENRI, surnommé L'ILLUSTRE et LE CLÉMENT, fils de Thierri, né l'an 1218, lui succéda aux margraviats de Misnie et de Lusace. Né avec l'âme guerrière, il n'eut pas, néanmoins, la férocité des militaires de son tems. La douceur de ses mœurs et son humanité, lui firent autant de réputation que sa valeur. L'an 1237, il combattit, au nom de l'empire, contre les Prussiens encore idolâtres, et remporta sur eux de grands avantages. Les états d'Autriche, après la mort de leur duc, Frédéric le Belliqueux, arrivée le 15 juin 1246, l'appelèrent pour prendre possession de ce duché. Mais les Bohémiens rendirent inutile ce choix par leur opposition. Il eut guerre, l'année suivante, avec les margraves de Brandebourg, Otton III et Jean I. (Voy. *l'article de ceux-ci*). L'an 1247, Henri-Raspon, landgrave de Thuringe et palatin de Saxe, son oncle maternel, étant décédé sans laisser de postérité, l'empereur Frédéric II lui conféra ces deux principautés comme fiefs vacants qui étaient rentrés dans sa main. (*Pour la suite, voyez la Thuringe*).

Quoique Dresde soit renfermée dans la Misnie, c'est proprement la ville de Meissen qui doit en être regardée comme la capitale, parce que l'autre l'est de toute la Saxe électorale.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES COMTES,

PUIS DUCS DE BRUNSWICK.

Les duchés de Brunswick, de Wolfenbuttel, de Lunebourg et d'Hanovre, font partie de la basse Saxe, entre l'Elbe et le Weser. Ce pays, soumis par Charlemagne, eut ensuite des ducs particuliers, descendants de Witikind. Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, posséda toute la Saxe de même qu'Otton le Grand, son fils. Ce prince, à son voyage d'Italie, donna la Saxe à gouverner à Herman Billüng, qui bâtit la ville de Lunebourg, et y posséda, avec ce duché, celui de Lawenbourg, qui a été long-tems distrait, comme on l'a vu ci-dessus, de celui de Brunswick, et s'y trouve aujourd'hui réuni. Les descendants de Billüng y ont été les maîtres pendant cent cinquante ans, comme il est rapporté à l'article de l'électorat de Saxe. Il y avait dans le même tems en Saxe des margraves dans le pays de Brunswick, et des ducs sur la Werra; ils descendaient de Henri de Saxe, frère puîné de l'empereur Otton le Grand, qui lui conféra le duché de Bavière. Henri laissa deux fils, Henri-Hézelon, duc de Bavière, et Brunon, qui suit.

BRUNON I.

955. BRUNON I, fils puîné de Henri de Saxe, duc de Bavière, et petit-fils de Henri I, roi de Germanie, fut margrave en Saxe l'an 955. Il mourut en 972, laissant d'HILDESWINDE de Croatie, sa femme, un fils, qui suit.

BRUNON II.

972. BRUNON II, margrave en Saxe et seigneur de Bruns-

wick (en latin *Brunonis Vicus*), sur l'Ocker, en basse Saxe, fils de Brunon I, devint si puissant, qu'il ambitionna la couronne impériale ; mais il n'eut pas assez de crédit pour y parvenir. Il mourut en 1006. Sa femme, GISÈLE, fille d'Herman II, duc de Suabe, le fit père de Ludolphe, qui suit. Elle épousa en secondes noces (et non en premières) Ernest I, duc de Suabe, et en troisièmes, l'an 1016, Conrad, dit *le Salique*, qui devint empereur, IIe. du nom.

LUDOLPHE.

1006. LUDOLPHE devint margrave en Saxe et seigneur de Brunswick après la mort de Brunon, son père. Il augmenta la ville de Brunswick, et l'orna de plusieurs églises. Sa mort arriva le 23 avril 1038. Il avait épousé (suivant l'annaliste saxon, pag. 469) la comtesse GERTRUDE, fille d'Arnoul de Gand, comte de Frise, dont il eut Brunon III, qui suit, et Ecbert, qui vient après son frère. Ludolphe est le premier qui se soit qualifié comte de Brunswick. C'est ainsi qu'il souscrivit, l'an 1028, un diplôme de l'empereur Conrad II, en faveur de l'abbaye de Corwei : *Liudulfus comes et privignus imperatoris.*

BRUNON III.

1038. BRUNON III, margrave en Saxe, succéda, l'an 1038, à Ludolphe, son père, dans le comté de Brunswick. L'an 1057, Brunon allant avec son frère Ecbert à la cour de l'empereur, à Mersbourg, où tous les princes saxons étaient mandés, rencontra à Niendorf, près de la Saale, Otton, margrave en Thuringe. Brunon et Otton étaient depuis long-tems ennemis : mais ce qui achevait d'irriter le premier contre le second, c'était la découverte qu'on venait de faire d'une conspiration tramée par celui-ci contre les jours du jeune roi Henri IV, dont Brunon était cousin germain. Dès qu'ils s'aperçurent, ils coururent l'un sur l'autre, se percèrent de leurs armes, et tombèrent morts de leurs chevaux. Ecbert, quoique blessé, mit ses ennemis en fuite. (*Lambert. Schafnab. ad an.* 1057.)

ECBERT I.

1057. ECBERT I fut le successeur de Brunon, son frère. Otton, marquis de Misnie, étant décédé l'an 1067, l'empereur Henri IV conféra cet état à Ecbert, son cousin. Celui-ci bâtit le château de Wolfenbuttel, et mourut après les fêtes de Noël 1068, en revenant de Goslar, où il avait célébré cette solen-

nité avec l'empereur. (*Lambert Schafn.*) Ecbert avait épousé HERMENGARDE, veuve d'Otton, duc de Schwinfurt, fille de Maginfroi, comte de Suze, et de Berthe, fille d'Ardouin, roi d'Italie, dont il eut Ecbert II, qui suit, et Gertrude, mariée à Henri le Gras, duc de Saxe, sur la Werra. (Voy. *les marquis de Misnie.*)

ECBERT II.

1068. ECBERT II, margrave en Saxe et en Thuringe, eut la seigneurie de Brunswick avec le margraviat de Misnie, en 1068, après la mort d'Ecbert I, son père. L'empereur Henri IV chercha, l'an 1075, à le dépouiller de ses états. Ecbert fut, depuis, un des plus grands adversaires de ce prince, dont il défit l'armée, en 1089, devant le château de Gleichen, qu'il assiégeait, et que sa victoire délivra; mais, l'année suivante, 1090, Ecbert fut surpris dans un moulin près de Brunswick, par des soldats de l'empereur, qui le tuèrent. Il laissa sa succession à Gertrude, sa sœur, n'ayant point eu d'enfants d'ODE, son épouse, fille d'Otton le Vieux, marquis de Misnie. (*Voy.* Ecbert II, *marquis de Misnie.*)

GERTRUDE ET HENRI LE GRAS.

1090. GERTRUDE, fille d'Ecbert I, succéda, l'an 1090, à Ecbert II, son frère dans le comté de Brunswick et le marquisat de Misnie. Elle était veuve, pour lors, de Thierri de Catlenbourg, et remariée à HENRI LE GRAS, fils et successeur d'Otton II, duc de Saxe sur la Werra, et comte de Nordheim. Henri obtint ensuite de l'empereur Henri IV, la Frise; mais comme il voulut, en 1101, prendre possession des comtés qui en dépendaient, l'évêque d'Utrecht et les Frisons lui tendirent une embuscade dans laquelle il perdit la vie, le 10 avril. Henri fut enterré à l'abbaye de Bursfeld, qu'il avait fondée. De son mariage, il laissa deux filles, Richense, qui suit: et Gertrude, femme, 1°. de Sigefroi, comte palatin du Rhin; 2°. d'Otton I, comte de Rineck. La veuve de Henri le Gras épousa, en troisièmes noces, Henri le Vieux, marquis d'Illbourg, qu'elle perdit en 1103, étant enceinte de lui, et auquel elle survécut jusqu'en 1117. (Voy. *les marquis de Misnie.*)

RICHENSE ET LOTHAIRE, COMTE DE SUPPLENBOURG, DEPUIS EMPEREUR.

1113. RICHENSE, fille aînée de Henri le Gras et de Gertrude, fut mariée, l'an 1113, à Lothaire, comte de Supplen-

bourg ou Supplingbourg. Elle porta en dot à son époux, la Saxe sur la Werra, et le Brunswick. Lothaire était déjà en possession du duché de Saxe, dont l'empereur Henri V l'avait pourvu, l'an 1106, après la mort de Magnus, dernier de la maison de Billüng. L'an 1125, Lothaire fut élu roi de Germanie. Deux ans après (l'an 1127), il maria Gertrude, sa fille unique, qu'il avait eue de Richense, à Henri *le Superbe*, duc de Bavière. Lothaire mourut, l'an 1137, et Richense, l'an 1141. (*Voy.* Lothaire, *duc de Saxe, et* Lothaire, *empereur.*)

HENRI LE SUPERBE, DUC DE BAVIÈRE ET DE SAXE.

1136. HENRI, dit LE SUPERBE, duc de Bavière, était fils de Henri le Noir, et petit-fils de Welphe, duc de Bavière, dont le père, Albert-Azzon II d'Est, avait épousé Canize ou Cunégonde, héritière de l'ancienne maison des Welphes, comtes d'Altorff, en Suabe. Henri fut investi, en 1136 (suivant Albert de Stade), par l'empereur Lothaire II, dont il devint le gendre, des duchés de Saxe, sur l'Elbe et sur la Werra, et des comtés de Nordheim, ou Northeim, et de Brunswick. (Voy. *les ducs de Bavière.*) Il eut pour fils, Henri, qui suit.

HENRI LE LION.

1139. HENRI LE LION, duc de Saxe et de Bavière, succéda, l'an 1139, à son père. Réduit par le jugement de la diète de Wurtzbourg, rendu l'an 1180, à ses biens allodiaux, il se cantonna dans l'Ostphalie, ou la partie du duché de Saxe qui s'étendait du Weser à l'Elbe, et s'y maintint de manière que l'empereur ne put la lui ôter, ni par ses arrêts ni par ses armes. Presque toute cette vaste étendue de terrain était le patrimoine du duc; il la tenait de ses ancêtres à ce titre, et non de l'empire, qui ne pouvait lui ôter que les fiefs qu'il lui avait donnés. On l'attaqua bien, à la vérité, dans ses provinces comme ailleurs, mais c'était moins pour les lui enlever que pour l'y vaincre. Obligé de s'expatrier, l'an 1183, par jugement de la diète d'Erfort, son éloignement donna lieu à de grands désordres. « Pendant l'absence du duc, dit Arnoul » de Lubeck, il n'y avait point de roi en Israël. Chacun faisait » dans nos provinces ce que bon lui semblait. On avait réussi » à exiler le seul prince qui eût pu exercer quelque empire » sur le pays; car Henri y avait établi le bon ordre et la plus » parfaite tranquillité. Non-seulement il avait soumis ses propres états, mais il avait su mettre un frein aux peuples » étrangers et barbares, en sorte que chacun vivant en paix et

» en sûreté, tout le pays avait prospéré et s'était enrichi de » toute sorte de biens. Mais depuis qu'on l'eût exilé, chaque » seigneur, devenu le tyran de son canton, exerçait et souf- » frait tour-à-tour mille violences ». De retour l'an 1185, Henri s'établit à Brunswick, dont il fit la capitale des états qui lui étaient retés. Sa présence fit respirer ses peuples, calma les dissensions, et réprima la tyrannie des nobles. Les efforts, néanmoins, qu'il fit pour recouvrer ses autres fiefs, furent inutiles. L'an 1188, l'empereur se disposant à partir pour la croisade, et ne pouvant le déterminer à le suivre, l'obligea de retourner en Angleterre, lieu de son premier exil, de peur qu'il ne se prévalût de son absence pour rentrer dans les domaines dont on l'avait dépouillé. Henri, apprenant de là que ses voisins, profitant eux-mêmes de son éloignement, commençaient à entamer son patrimoine, revint l'année suivante, et prit aussitôt les armes pour recouvrer ce qu'on lui avait enlevé. Après d'heureux succès, il eut quelques revers, qui l'engagèrent à demander la paix au roi des Romains, Henri, depuis empereur, auquel il donna ses deux fils en otage. Ce prince lui promit souvent de le rétablir dans ses honneurs, et ne lui tint jamais parole. Affaibli par l'âge, le duc Henri ne s'occupa plus qu'à policer les états qu'on lui avait laissés. Il mourut le 6 août 1195, après avoir fait le partage de ses biens entre ses trois fils. Henri, le premier, eut Brunswick; Otton, le second, eut Halderschen; Guillaume, le troisième, eut Lunebourg. (Voy. *les ducs de Bavière.*)

HENRI, COMTE PALATIN ET DUC DE SAXE, SURNOMMÉ LE LONG ET LE BEAU.

1195. HENRI, l'aîné des fils de Henri le Lion, prit le titre de duc de Saxe et de comte de Brunswick, après la mort de son père. Pour gagner la faveur du roi des Romains, qui fut depuis l'empereur Henri VI, et obtenir le rétablissement de son père, il l'avait suivi, l'an 1190, jusqu'au fond de l'Italie, et lorsqu'on y eut appris la mort de l'empereur Frédéric, il avait employé son crédit auprès du pape Celestin III, son parent,

GUILLAUME DE LUNEBOURG.

1195. GUILLAUME, fils de Henri le Lion et de Mathilde d'Angleterre, sa seconde femme, né l'an 1184, gouverna le duché de Brunswick, conjointement avec ses frères, Henri et Otton, jusqu'en 1203. Alors il se fit entre eux un partage, dans lequel entra le pays dont Lunebourg est le chef-lieu, pays qui, s'étendant au nord de l'Elbe jusqu'à la mer baltique et aux frontières des Sclaves, devint le lot de Guillaume. Attaché à l'empereur Otton IV, son frère,

pour faire avancer le couronnement impérial du roi des romains. Mais, voyant que ses services étaient méconnus de ce dernier, il s'était évadé de son armée, et, par sa fuite, l'avait mis dans la nécessité de faire une retraite honteuse. Ce ne fut, suivant Albert de Stade, qu'à travers mille dangers, qu'avait fait semer sur sa route la vengeance de l'empereur, que le prince saxon, par de longs circuits et à la faveur d'un déguisement, revint dans les états de son père. Le ressentiment de l'empereur s'accrut encore, depuis, par le mariage que le jeune Henri contracta, l'an 1194, avec AGNÈS, fille de Conrad de Suabe, comte palatin du Rhin, et cousine germaine du premier. Mais Conrad, après avoir protesté que cette alliance s'était faite contre son gré, réussit à réconcilier son gendre avec l'empereur, qui voulut bien que celui-ci l'accompagnât encore dans sa nouvelle expédition d'Italie (1). Conrad étant mort l'an 1196, l'empereur ne fit nulle difficulté d'investir Henri de Saxe du palatinat qu'il laissait vacant. Ce dernier assista, l'an 1198, au couronnement d'Otton, son frère, élu, par une faction, roi de Germanie. Henri lui demanda, en 1200, l'investiture du comté de il contint, par les armes, les seigneurs saxons dans le parti de ce prince. Guillaume mourut jeune en 1213. Il avait épousé, en 1202, HÉLÈNE, fille de Waldemar I, roi de Danemarck, dont il eut Otton, surnommé l'Enfant, qui suit.

OTTON I, DIT L'ENFANT, DUC DE BRUNSWICK ET DE LUNEBOURG.

1213. OTTON I, né l'an 1204, et dit L'ENFANT, à cause de sa longue minorité, recueillit, en 1213, la succession de Guillaume, son père, et, dans la suite, celle de ses oncles. L'an 1227, l'empereur Frédéric II, après la mort de Henri, oncle d'Otton, acheta de ses deux filles leurs prétentions sur les biens allodiaux de Brunswick, et s'empara de cette ville. Mais Otton, jugeant indigne de son sang et de lui-même de souffrir qu'un héritage qui lui était dévolu de plein droit, tombât en des mains étrangères, rassembla sourdement, de concert et avec l'aide de ses parents, un corps de troupes, qu'il amena, pendant la nuit, au pied des murs de Brunswick. Les ayant escaladés, tandis que les habitants, d'intelligence avec lui, demeuraient en repos, il égorge une partie de la garnison impériale, met l'autre en fuite, et

(1) M. Mallet (*Hist. de Brunswick*, tome II, page 6) suppose vers ce tems un voyage de Henri de Saxe, en Orient, et cite en preuve Arnold de Lubeck, qui n'en parle nullement.

Brunswick; mais Otton rejeta cette demande, prétendant posséder ce duché par indivis avec son frère. L'an 1203, les trois frères, Henri, Otton et Guillaume, firent entre eux le partage des biens patrimoniaux. Hanovre fut le chef-lieu de la portion de Henri, Brunswick de celle d'Otton, et Lunebourg de celle de Guillaume. Mais Henri, s'étant brouillé, peu de tems après, avec Otton, passa dans le parti de Philippe de Suabe, qui lui disputait le trône. Ces deux frères, après la mort de Philippe, se réconcilièrent. Frédéric II, nouveau concurrent d'Otton, n'ayant pu s'attacher Henri, le mit au ban de l'empire, en 1214, et donna le palatinat du Rhin à Louis, duc de Bavière. Mais les fiançailles du fils de Louis avec une fille de Henri, conclues peu de tems après, firent lever la proscription et rétablir Henri dans le palatinat. Henri se brouilla de nouveau, l'an 1218, avec Frédéric, en retenant les ornements impériaux qu'Otton, son frère, lui avait confiés en mourant, pour les remettre à l'empereur qui serait légitimement élu. Il fallut que l'autorité du pape intervînt, pour obliger Henri, dans la diète de Goslar, à se dessaisir de ce dépôt entre les mains de Frédéric. Henri avait, dans son lot de la succession de son père, le comté de Stade avec l'avouerie de l'église de Brême. S'étant laissé gagné par l'archevêque Gérard, il en fit donation, soumet la place, avec le château de Tanquarderode et tout son territoire, à sa domination. Cet événement, qui est de la même année 1227, valut à la ville de Brunswick plusieurs beaux priviléges, dont Otton la gratifia. On ne doit point, néanmoins, y comprendre l'affranchissement qu'elle n'obtint, comme on le verra ci-après, que l'an 1314. (*Meibom. Apol. pro Ottone IV*, *Rer. German.*, tome III, page 154.) Henri, fils de l'empereur Frédéric et roi des Romains, ne laissa pas Otton en paisible jouissance du domaine qu'il avait si heureusement recouvré. Otton, qui l'avait prévu, fit alliance avec Waldemar II, roi de Danemarck, qui lui amena un prompt secours. Mais les deux princes, attaqués, près de Bornhowède, par l'armée impériale, perdirent la bataille, et Otton, fait prisonnier par Henri, comte de Schwerin, ne se racheta qu'en cédant au duc de Saxe, l'un des généraux ennemis, la ville d'Hidsackar pour sa rançon. (Mallet.) Pendant sa captivité, plusieurs de ses vassaux, excités par les évêques de Magdebourg et d'Halberstadt, entreprirent de se rendre maîtres de Brunswick. Mais les margraves de Brandebourg, beaux-frères d'Otton, étant accourus à la défense de la place, rendirent inutiles les efforts des rebelles.

Otton, depuis qu'il eut recouvré Brunswick, avait pris le titre de seigneur de cette ville au lieu

l'an 1223, à cette église, ne s'en réservant que l'usufruit pour sa vie. Ce prince mourut en 1227, ne laissant que deux filles, Agnès, mariée à Otton II, fils de Louis II, duc de Bavière, et Gertrude, mariée à Herman V, margrave de Bade. (*Voyez* Henri de Saxe, *comte palatin du Rhin.*) Quelques-uns ont donné, l'on ne sait pourquoi, le surnom *d'Impie* à cet Henri.

de celui de seigneur de Lunebourg qu'il portait auparavant. C'était un nouveau grief de l'empereur contre lui. Mais Otton le désarma dans la suite par les soumissions qu'il lui fit, et les services importants qu'il lui rendit. Le pape Grégoire IX était alors brouillé avec l'empereur au point de vouloir le déposer, après l'avoir excommunié et fait mettre à sa place Henri, son fils, déjà roi des Romain. Otton, sollicité par ce dernier d'entrer dans son parti, lui résista généreusement. Cette marque de fidélité envers son légitime souverain commença à rapprocher Otton de Frédéric. Ce prince, s'étant laissé fléchir par les amis d'Otton, lui permit, l'an 1235 (et non pas 1239, comme le marque Imhoff), de se rendre à ses pieds dans la diète de Mayence. Là, prosterné devant lui, et témoignant un grand regret d'avoir encouru son indignation, il lui remit, comme au chef de l'empire, tous ses domaines, ne demandant qu'à rentrer dans ses bonnes grâces. Frédéric l'ayant relevé, non-seulement lui rendit à titre de fief tout ce qu'il avait résigné entre ses mains, mais l'érigea en duché, et fit asseoir Otton sur le banc des princes, après avoir reçu son serment de fidélité envers sa personne et envers l'empire : en foi de quoi il lui fit expédier des lettres féodales, rapportées par Meibomius, d'où nous avons tiré tout ce qui vient d'être dit. (*Meibom. Hist. Erect. Ducat. Brunsw.*, page 508.) « Ce diplôme, dit M. Mallet, dont le récit diffère en quelques points du nôtre, passé au grand sceau, nommé *bulle d'or*, est encore subsistant, et il est produit à la cour impériale toutes les fois que les princes de la maison de Brunswick reçoivent l'investiture de leurs états. » Frédéric acquit, par ses faveurs, un ami sincère et constant dans la personne d'Otton, et termina les querelles qui subsistaient depuis plus d'un siècle entre les maisons de Wilblingen et des Welphes. Les partis qui en portèrent les noms s'éteignirent partout en Allemagne. Mais les noms trop fameux de Gibelins et de Guelfes demeurèrent en Italie aux impérialistes et aux anti-impérialistes, et ils y acquirent, sous ce règne, une nouvelle et funeste célébrité.

De retour chez lui, Otton réclama contre la donation que son oncle Henri avait faite du comté de Stade à l'église de Brême. Voyant ses raisons meprisées, il vint avec une armée

se présenter devant Brême, dont il entreprit le siége. On fit alors un traité au moyen duquel l'archevêque Gérard II, en cédant quelques fiefs au duc, conserva le comté litigieux à son église. (Imhoff.) Otton finit ses jours le 9 juin de l'an 1252. Il avait épousé MATHILDE ou MARIE, fille d'Albert, margrave de Brandebourg, dont il eut Albert, qui suit; Jean, qui fit la première branche de Lunebourg, laquelle s'éteignit dans les petits-fils de Jean, nommés Otton et Guillaume, dont le premier mourut en 1354 et le second en 1368 ou 1369; Conrad, évêque de Verden; Otton, évêque d'Hildesheim; Mathilde, alliée à Henri le Gras, comte d'Anhalt; Hélène, femme, 1°. d'Herman II, duc de Thuringe, 2°. d'Albert I, duc de Saxe; Adélaïde, mariée, en 1265, à Henri I, landgrave de Hesse; Elisabeth, alliée, en 1251, à Guillaume II, comte de Hollande, depuis roi des Romains. La mère de ces enfants, après la mort de son époux, fixa son séjour dans la ville de Lunebourg, qui paraît lui avoir été assignée pour son douaire.

ALBERT I, SURNOMMÉ LE GRAND ET DE SALTZA.

1252. ALBERT I, dit LE GRAND, posséda, en commun avec ses frères, la succession d'Otton, leur père. Mais les deux derniers ayant embrassé l'état ecclésiastique, Albert et Jean partagèrent entre eux cet héritage de manière que les pays voisins de Brunswick, de Wolfenbuttel, de Calenberg, de Gottingen, avec une partie des villes et châteaux de même nom, échurent à l'aîné, et que les provinces de Lunebourg et de Zell furent le partage du second, outre la jouissance par indivis avec Albert de la ville de Brunswick et de quelques autres districts. Albert prit le nom de duc de Brunswick, et Jean celui de duc de Lunebourg, dénominations qui furent dès-lors affectées aux deux branches dont ils sont les auteurs; car ces provinces, ainsi partagées, sont restées telles jusqu'à nos jours, quoiqu'il y ait eu plusieurs variations dans leurs limites et leurs dépendances respectives. Albert s'était déjà signalé par sa valeur du vivant de son père. En 1252, il avait mené du secours à Ottocare, roi de Bohême, contre Bela IV, roi de Hongrie, qu'il fit prisonnier. A la valeur, Albert joignait un grand fonds de douceur. Cette dernière qualité le rendit méprisable aux yeux de certains de ses ministériaux qui tiraient leur nom du château d'Assebourg. Ils lui firent diverses insultes, dont la plus sanglante fut la suivante. Les ducs de Brunswick portaient dans leurs armoiries deux lions (passants) depuis le duc Henri le Lion qui les tenait des rois d'Angleterre, ses ancêtres. Ces ministériaux,

pour insulter le duc Albert, mirent sur leurs boucliers un loup acharné sur le dos d'un lion. « Comme cet emblême n'était » nullement équivoque, dit Albert Krantz, que nous copions, » il emut la bile du tranquille duc, qui ne put souffrir qu'au » mépris de sa personne on ajoutât l'outrage. Le lion tiré par » les oreilles s'éveille; il prend les armes contre ces insolents, » et, après les avoir tenus long-tems assiégés dans le château » d'Assebourg, il les y force, et, les ayant chassés de la place » impitoyablement, il se l'approprie et y établit sa demeure. » Tout ce que les bannis purent obtenir par le moyen de leurs » amis, à force de prières, ce fut de pouvoir se retirer au » château de Brakel. Mais tandis que le duc était occupé à ce » siége, il arriva que Frédéric (*lisez* Conrad), comte d'Ebers- » tein, s'étant ligué avec l'archevêque de Mayence (Gérard I), » fit une invasion dans la terre de Gottingen sans aucune dé- » claration préalable de guerre, comme les lois militaires » l'exigent. Le duc avait laissé à Gottingen un commandant » avec un corps de troupes suffisant pour défendre le pays, » trop faible néanmoins pour combattre de front une armée » si puissante. Mais ayant rassemblé à la hâte, comme le tems » le lui permit, un certain nombre de chevaux et une assez » grande multitude de paysans, cet officier se mit à suivre » l'ennemi à petit bruit, pour observer où il asseierait son » camp. Or, il arriva qu'un soir l'archevêque et le comte étant » tombés à la ferme d'un monastère, firent camper leurs troupes » à l'entour, et y entrèrent eux-mêmes pour y prendre du » repos. Le commandant du duc, après avoir tout observé, » voyant que le silence et la sécurité régnaient par-tout, fait » subitement irruption, au milieu de la nuit, dans la métairie, » où il saisit le prélat et le comte qu'il emmène au camp » du duc, après avoir repoussé ceux qui étaient accourus à » leurs secours L'archevêque est envoyé prisonnier à Brunswick » où il resta l'espace d'un an. A l'égard du comte, pour le » punir de sa félonie, le duc le fit pendre par les pieds à une » potence, où il termina sa vie. » La chronique d'Erfort (p. 266) raconte ceci un peu différemment. (Krantzius, *Saxoniæ*, liv. VIII, capp. 21-22.)

L'an 1259, Albert secourut la ville de Lubeck contre Jean, comte de Holstein, prit sous sa protection la ville de Hamelen, et lui confirma ses priviléges en 1261. Dans la guerre qu'Albert eut avec Henri *l'Illustre*, landgrave de Thuringe, pour la défense de Henri *l'Enfant*, après avoir remporté divers avantages, il fut blessé et pris dans un combat donné, le 28 octobre 1263, entre Halle et Leipsick. pour se racheter, l'année suivante, il lui en coûta huit mille marcs d'argent et la cession de quelques

villes et châteaux. (*Voy.* Henri l'Enfant, *landgrave de Hesse.*) Durant le cours de cette guerre, qui eut des interruptions, Albert fut appelé en Danemarck pour délivrer la reine-douairière et son fils, le jeune roi Eric, de la captivité où ils étaient retenus dans le Holstein. Il réussit très-bien dans cette entreprise glorieuse, et il en fut récompensé par la dignité de gouverneur ou de vice-roi de Danemarck que la reine lui fit donner, et par le choix qu'elle se proposait de faire de lui pour son époux. Mais les Danois ne purent s'accommoder à son joug, ni supporter les réformes qu'il voulut faire dans l'état. S'étant soulevés, ils l'obligèrent d'abandonner le pays avec les établissements qu'il y avait faits, et les grandes espérances dont il s'y était flatté. Albert eut avec les évêques de Minden et de Hildesheim de petites guerres qui ne produisirent aucun événement mémorable. Ce prince mourut le 15 août 1278. Il avait épousé, 1°. ELISABETH, fille de Henri, duc de Brabant, morte sans enfants, 2°. (suivant Meibom, Imhoff et Pfeffinger) ADÉLAÏDE, fille de Boniface le Grand, marquis de Montferrat, dont il eut Henri, dit *le Merveilleux*, qui eut en partage Grubenhagen, et dont les descendants ont fini en 1596; Albert le Gras, qui suit; Guillaume, qui eut Wolfenbuttel en partage, et mourut sans lignée en 1292; Ludère et Conrad, chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem: Otton, chevalier du Temple; et Mathilde, mariée à Henri III, duc de Glogaw.

ALBERT II, DIT LE GRAS ET LE JEUNE.

1278. ALBERT II, dit LE GRAS et LE JEUNE, second fils d'Albert *le Grand*, eut dans le partage fait avec ses frères, de la succession paternelle, la ville de Gottingen, avec les pays situés dans le voisinage du Werderen et de la Leine, l'Ober-Wald, le pays de Calenberg, Nordheim et Hanovre: à quoi il ajouta, après la mort de Guillaume, son frère, Brunswick et les terres qui en dépendaient. Sa régence fut sage et douce. Il veilla sur tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité de ses états. Il accorda divers priviléges aux villes de Brunswick et de Gottingen; et ceux que la première obtint de lui furent si étendus, que la souveraineté de ses successeurs, sur cette ville, fut extrêmement restreinte et incertaine dès ce tems-là. Il mourut, l'an 1318, après avoir eu de sa femme RICHSA, princesse de Mecklenbourg, un grand nombre d'enfants, dont les principaux sont Otton, Magnus et Ernest, qui lui succédèrent; Ludère ou Lothaire, grand maître de l'ordre Teutonique; Albert, évêque d'Halberstadt; et Henri, évêque d'Hildesheim.

OTTON, MAGNUS I, ET ERNEST.

OTTON, dit *le Libéral*, MAGNUS, dit *le Débonnaire*, et ERNEST, tous trois fils d'Albert *le Gras*, lui succédèrent dans ses états, qu'ils possédèrent par indivis, mais de manière qu'Otton y eut la principale autorité. Ce même Otton ayant épousé AGNÈS, veuve de Woldemar, margrave de Brandebourg, jouit pendant quelque tems de cette Marche, et fut contraint ensuite de la céder au fils de l'empereur Louis de Bavière. Ce duc étant mort l'an 1334, ses frères, Magnus et Ernest, partagèrent leurs états. Le premier eut Brunswick, dont sa postérité prit le nom, et le second Gottengen. Magnus I, l'an 1339, fit alliance avec les princes ses voisins, et les villes de Hambourg et de Lubeck, pour le maintien de la paix publique. Il mourut en 1368, laissant de SOPHIE, fille de Conrad, margrave de Brandebourg, Magnus Torquatus, qui suit; Albert, archevêque de Brême, mort en 1395; et d'autres enfants. (Voy. *les ducs de Brunswick-Gottingen.*)

MAGNUS II, TORQUATUS.

1368. MAGNUS II, surnommé TORQUATUS à cause du collier d'argent qu'il portait, succéda à Magnus I, son père, en 1368. Il avait eu avec la maison de Saxe, pour le duché de Lunebourg, de grandes contestations, qui furent terminées par les mariages des fils de Magnus avec les filles de Wenceslas, électeur de Saxe. Magnus, fait prisonnier du vivant de son père, dans une guerre avec l'évêque de Hildesheim, qu'il avait injustement provoqué, s'était racheté, en 1367, par la cession des deux seigneuries de Sangerhausen et de Landsberg; ce qui avait tellement affecté le père, alors malade, qu'il en était mort de chagrin. (Krantz, *Saxon.* liv. 9, c. 30.) Magnus, oubliant le revers que sa témérité lui avait attiré, s'engagea dans une nouvelle guerre avec Albert, duc de Saxe-Lawenbourg, qui, du chef d'Elisabeth, sa mère, fille de Guillaume de Lunebourg, se portait pour héritier de ce prince, et avait été investi de sa succession par l'empereur Charles IV. Magnus avait encore les armes à la main contre Albert, lorsqu'il fut tué, l'an 1373, par Otton, comte de Schauenbourg, dans un combat particulier. De sa femme, que Moréri nomme CATHERINE, et fait sans fondement fille de Woldemar, électeur de Brandebourg, il eut Frédéric, duc à Einbeck, élu empereur en 1400, après la déposition de Wenceslas à Francfort, et assassiné près de Fritzlar, le 5 juin de la même année; Bernard, qui suit; Henri, duc de Brunswick, mort en 1416, lequel épousa Sophie de Pomé-

ranie, dont le fils, Guillaume, a continué l'ancienne ligne de Brunswick, éteinte en 1634 dans Frédéric-Ulric, évêque de Werden, et Otton, évêque de Werden et archevêque de Brême; Hélène, mariée à Albert de Mecklenbourg, roi de Suède; Agnès, alliée à Bogislas VI, duc de Pomeranie; et Sophie, femme d'Eric III, duc de Saxe-Lawenbourg. Les trois fils laïques de Magnus soutinrent vaillamment la guerre qu'il leur avait laissée à soutenir contre les ducs de Saxe. Enfin, l'an 1388, ils remportèrent sur eux, à Winsen, une victoire complète, qui termina ce long et sanglant démêlé, en faisant retourner le pays de Lunebourg sous la domination de ses maîtres légitimes. Les trois frères alors firent entre eux un pacte solennel, par lequel ils établissaient le droit de primogéniture.

FRÉDÉRIC.

1388. FRÉDÉRIC, l'aîné des fils de Torquatus, réunit toute la succession paternelle dans sa main. (Imhoff.) La réputation de valeur et de sagesse qu'il se fit, engagea les électeurs à jeter les yeux sur lui, le 26 mai de l'an 1400, dans la diète de Rensée, pour le substituer à l'empereur Wenceslas, qu'ils avaient déposé. Frédéric, ayant promis d'accepter la couronne impériale lorsqu'elle lui serait décernée, se hâta d'aller dans ses états rassembler des forces pour subjuguer ceux qui refuseraient d'adhérer à son élection. Mais sur la route, le futur empereur fut arrêté, le 5 juin 1400, près de Fritzlar, dans la Hesse, par Henri IV, comte de Waldeck, qui, ne voulant que l'arrêter, le tua dans la chaleur d'un combat qu'il eut à essuyer pour vaincre sa résistance. De sa femme ANNE, fille de Wenceslas, électeur de Saxe, il ne laissa que deux filles, dont l'aînée, Catherine, devint femme de Henri, comte de Schwarzenbourg, et Anne, la seconde, épousa Frédéric, archiduc d'Autriche. Après la mort de Frédéric, ses deux frères, Bernard et Henri, convinrent d'abolir le droit de primogéniture qu'ils avaient établi, et partagèrent entre eux, l'an 1409, ses états de manière que le premier eut, pour son lot, le duché de Brunswick, et le second celui de Lunebourg, avec le pays voisin de Calenberg (Imhoff), à condition, néanmoins, que les deux villes de ce nom resteraient en communauté. (Mallet.)

DUCS DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL.

HENRI I.

1409. HENRI I, que les uns disent fils aîné, les autres second

fils de Magnus Torquatus, gouverna le duché de Brunswick en prince sage et zélé, pour le maintien de la justice et de la tranquillité publique, alors sans cesse troublée par l'esprit turbulent de la noblesse et des grands. (Mallet.) Il mourut, l'an 1416, après avoir épousé, 1°. l'an 1386, SOPHIE, fille de Wratislas, duc de Poméranie; 2°. MARGUERITE, fille d'Herman, landgrave de Hesse. Du premier lit, il laissa Guillaume, qui suit, avec une fille, Catherine, mariée à Frédéric I, électeur de Saxe; et du second, Henri, qui viendra ci-après.

GUILLAUME I ET HENRI II.

1416. GUILLAUME, fils aîné de Henri I, s'unit avec HENRI II, son frère, contre leur oncle Bernard, duc de Lunebourg, alléguant que leur père avait été lésé dans le partage fait en 1409. Après douze ans de contestations, on fit un accommodement, qui ajouta le pays de Calenberg aux états des deux ducs de Brunswick. Ceux-ci se brouillèrent à leur tour au sujet du partage de leurs domaines, qu'ils paraissent avoir possédés d'abord en commun. Louis de Hesse fut encore le médiateur dans cette querelle, comme il l'avait été dans la précédente, et la termina en adjugeant à Guillaume le pays de Calenberg, et à Henri celui de Wolfenbuttel. Ces derniers partages, dit M. Mallet, ont donné lieu aux distinctions constamment usitées, dès lors, des provinces connues sous le nom de Zell, de Wolfenbuttel et de Calenberg. Ainsi séparées, elles ont eu chacune leur régence et leur forme propre d'administration. Depuis ce partage, Guillaume eut encore d'autres différents avec Henri, son frère, et les ducs de Lunebourg, ses cousins. Les ayant accommodés après quelques hostilités, il tourna ses armes contre les étrangers, et fit la guerre avec tant de succès aux Danois et à la plupart de ses voisins, qu'il en mérita les surnoms de *Belliqueux* et de *Victorieux*. Otton *le Borgne*, duc de Gottingen, cousin des ducs Guillaume et Henri, étant mort, l'an 1463, sans postérité, sa succession leur revint; mais on ignore de quelle manière ils la partagèrent. Après la mort de Henri, décédé pareillement sans lignée le 6 décembre 1473, Guillaume, son frère, ne trouva point d'opposition pour réunir à son duché de Calenberg ceux de Wolfenbuttel et de Gottingen, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 25 juillet 1482. Il avait épousé, 1°. l'an 1423, CECILE, fille de Frédéric I, électeur de Brandebourg; 2°. l'an 1459, MATHILDE, fille d'Otton, comte de Holstein-Schauenbourg, dont il laissa, suivant Imhoff, trois fils, Frédéric, Guillaume et Otton. M. Mallet n'admet que les deux premiers. Quoi qu'il en soit, le troisième, s'il exista, ne laissa point de postérité. Ce

fut à celui-ci, suivant ceux qui soutiennent son existence, qu'échut en partage la succession d'Otton *le Borgne*, duc de Gottingen.

FRÉDERIC ET GUILLAUME II.

1482. Frédéric, dit *l'Inquiet*, et Guillaume II, dit *le Jeune*, succédèrent à Guillaume I, leur père, et vécurent dans une mésintelligence presque continuelle. Frédéric, qui ne se plaisait que dans les querelles et les combats, porta les armes hors du pays et dans le pays jusqu'à ce que, fait prisonnier par son frère, il perdit pour toujours la liberté dont il faisait un si mauvais usage. Il mourut l'an 1494, sans laisser de postérité d'Anne, son épouse, fille d'Eric, duc de Grubenhagen. Guillaume, son frère, recueillit sa succession, et le suivit au tombeau l'an 1495, laissant de sa femme Elisabeth, fille d'Otton, comte de Stolberg, morte en 1499, deux fils, qui suivent, avec une fille, Anne, mariée à Guillaume I, landgrave de Hesse.

HENRI III ET ERIC I.

1495. Henri III, dit par quelques-uns *l'Ancien*, et par d'autres *le Mauvais*, et Eric, dit *le Vieux*, succédèrent à Guillaume I, leur père, dont ils possédèrent pendant quelques années les états en commun, apparemment parce qu'ils étaient alors mineurs. Le partage en ayant été fait en 1498, selon M. Busching, ou l'an 1503, suivant M. Mallet, les pays de Brunswick et de Wolfenbuttel échurent à Henri, et ceux de Gottingen, d'Hanovre et de Calenberg, à Eric. Le premier étant allé au secours du comte d'Oldembourg qui voulait réduire sous ses lois un canton de l'Ostfrise, voisin de ses états, fut tué, le 23 juin 1514, en donnant l'assaut au château de Léer-Ort, laissant de Catherine de Pomeranie, sa femme, un fils, Henri IV, dit *le Jeune*, qui lui succéda, et quatre autres qui, ayant embrassé l'état ecclésiastique, obtinrent les évêchés de Brême, de Werden, de Minden, etc.

Eric survécut un grand nombre d'années au duc Henri, son frère, n'etant mort qu'en 1540. De son tems, Jean, évêque d'Hildesheim, frère du duc de Saxe-Lawenbourg, prélat économe, ayant entrepris de retirer des terres de son église, que ses prédécesseurs avaient engagées à divers seigneurs, ceux-ci, résolus de se défendre, vinrent trouver, l'an 1516, le duc Eric et le duc Henri *le Jeune*, son neveu, avec lesquels ils firent une confédération dans laquelle entrèrent un grand nombre de seigneurs d'Hildesheim. L'évêque, de son côté, fit

alliance avec les princes de Lunebourg. On en vint à une bataille sanglante et décisive dans la bruyère de Soltau, près de Werden, où le prélat et le duc de Lunebourg remportèrent une victoire complète, le 28 juin 1519, qui était le jour même de l'élection de l'empereur Charles-Quint. Le duc Eric y ayant été fait prisonnier avec un grand nombre d'officiers et de soldats, se racheta par une convention particulière. A peine eut-il été remis en liberté, que, s'étant rendu auprès du nouvel empereur, il réussit à lui persuader que l'évêque d'Hildesheim était l'auteur des troubles et le premier agresseur. Avant de juger le fond de l'affaire, Charles-Quint ordonna préalablement que toutes les hostilités cessassent, que les conquêtes faites de part et d'autre fussent mises en séquestre entre ses mains, et que les prisonniers fussent mis en liberté. L'évêque et le duc, son allié, n'ayant tenu compte de ce décret, l'empereur prononça contre eux, l'an 1521, l'arrêt du ban et de l'arrière-ban dont il les avait menacés, et en commit l'exécution au duc Henri de Brunswick-Wolfenbuttel, qui, avec l'aide du duc Eric, son oncle, se mit en possession de toutes les places de l'évêché d'Hildesheim, à la réserve de la capitale et de trois autres places. L'évêque ayant fait de vains efforts pour recouvrer ce qu'on lui avait pris, on fit, l'an 1523, par la médiation des électeurs de Mayence, de Saxe et de Brandebourg, une convention portant que les ducs de Brunswick garderaient leurs conquêtes, consistant en sept villes, seize châteaux, dix-neuf bailliages, etc.; et que les prisonniers seraient délivrés sans rançon. L'évêque d'Hildesheim se voyant exclus de ce traité, et n'osant même rentrer dans son évêché, le résigna l'an 1527, et se retira chez le duc de Saxe-Lawenbourg, son frère, auprès duquel il mourut l'an 1547.

Le duc Eric I étant mort, comme on l'a dit, en 1540, laissa de sa femme CATHERINE, fille d'Albert *le Courageux*, duc de Saxe, et veuve de Sigismond, landgrave d'Alsace, un fils de même nom que lui, et dont le partage fut la principauté de Calenberg, avec celle de Gottingen. (Voy. *les ducs de Brunswick-Gottingen.*)

HENRI IV, DIT LE JEUNE.

1514. HENRI IV, né le 10 novembre 1489, remplaça le duc Henri II, son père, dans ses états de Brunswick-Wolfenbuttel. Ce fut un prince fougueux, ennemi de son repos et de celui de l'Allemagne, qu'il désola plus d'une fois par le fer et le feu. Après avoir fait ses premières armes dans les troupes de Saxe, en France, il alla servir l'empereur Charles-Quint en Italie. De

là étant revenu avec peu de gloire en Allemagne, il se joignit à Georges, duc de Saxe, et à Philippe, landgrave de Hesse, contre les paysans révoltés qu'ils défirent. L'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, et le landgrave de Hesse ayant pris les armes contre lui, le dépouillèrent de ses états en 1542. Ayant tenté d'y rentrer, il fut pris dans un combat et enfermé à Ziégenhayn, d'où il sortit après la victoire remportée sur les confédérés par l'empereur, le 24 avril 1547, à Mulhberg. Attaqué ensuite par Albert, margrave de Brandebourg, il fut vainqueur, avec le secours de Maurice de Saxe, le 9 juillet 1553, à Sivershuse, dans un combat où il perdit deux de ses fils du premier lit, Charles-Victor et Philippe-Magnus, avec son cousin Frédéric de Lunebourg. Son inconstance ou quelque secret motif d'intérêt lui fit ensuite abandonner la foi de ses pères, pour embrasser le Luthéranisme, dont il avait été l'ennemi le plus déclaré. Il mourut dans cette secte, le 12 juin 1568, à l'âge de soixante et dix-neuf ans. De MARIE, fille de Henri, duc de Wurtemberg, qu'il avait épousée en 1515, morte en 1542, il ne laissa point d'enfants. SOPHIE, fille de Sigismond, roi de Pologne, sa seconde épouse, dont il avait obtenu la main en 1556, mourut le 28 mai 1575. Parmi les nombreux fruits de ce mariage, les principaux sont : Jules, qui suit; et Claire, mariée à Philippe II, duc de Brunswick-Grubenhagen.

JULES.

1568. JULES, fils et successeur de Henri IV, né le 10 juillet 1558, abandonna la religion catholique dans le tems que son père la professait encore, et s'attira par là son indignation. Parvenu à la régence, il dressa un corps de doctrine, qu'il voulut être observé dans ses états. La ville de Brunswick se maintenait depuis long tems dans une sorte d'indépendance envers ses ducs, auxquels elle ne rendait qu'un hommage très-limité. Jules, pour couper la racine des fréquentes querelles qu'ils avaient eues jusqu'alors avec elle, la fit consentir à un accord qui, bien qu'avantageux pour elle, n'opéra point, comme on va le voir, une paix durable et solide. Jules hérita, l'an 1584, du duché de Gottingen par la mort du duc Eric, son cousin. Il termina lui même ses jours le 3 mai 1589, ayant eu d'HEDWIGE, fille de Joachim II, électeur de Brandebourg, qu'il avait épousée le 25 février 1560 (morte le 22 octobre 1602), sept filles et quatre fils, dont l'aîné est Henri-Jules, qui suit. Le duc Jules est le fondateur de l'université d'Helmstadt, qui fut inaugurée, dit Busching, le 15 octobre 1576.

HENRI-JULES.

1589. HENRI-JULES, né le 15 octobre 1564, ayant succédé au duc Jules, son père, débuta par demander l'hommage à la ville de Brunswick. Mais elle ne voulut le rendre qu'avec une clause qui en énervait le sens et la réduisait presque à rien. Vainement il la fit mettre au ban de l'empire, pour l'obtenir tel qu'il le désirait; vainement, assisté du roi de Danemarck, son beau-frère et de quelques autres princes, l'assiégea-t-il à plusieurs reprises: cette ville, secourue par la ligue anséatique dont elle faisait partie, se défendit toujours avec succès, et obligea le duc, enfin, à la laisser jouir de ses franchises, qui approchaient de l'indépendance. L'acquisition qu'il fit, en 1596, du duché de Grubenhagen, par la mort du duc Philippe II, époux de Claire, sa tante, décédé sans postérité, le consola des pertes et des humiliations que les Brunswickois lui avaient fait essuyer. Il est vrai que cette succession, à ne consulter que le degré de parenté, devait plutôt revenir à la branche de Lunebourg; mais la diligence de Henri-Jules prévalut sur le bon droit des légitimes héritiers. Henri-Jules mourut le 20 juillet 1613, après avoir épousé, 1°. le 26 septembre 1585, DOROTHÉE, fille d'Auguste, électeur de Saxe, morte le 13 février 1587, dont il n'eut qu'une fille, Dorothée-Hedwige, femme de Rodolfe, prince d'Anhalt-Zerbst; 2°. le 19 avril 1590, ELISABETH, fille de Frédéric II, roi de Danemarck, décédée le 19 juillet 1626. Des six fils qu'il eut de ce second mariage, les deux plus célèbres, sont: Frédéric-Ulric, qui suit, et Christian, évêque protestant d'Halberstadt. Après deux de ses frères, morts en bas âge, avec le même titre, ce Christian, cousin germain, suivant le P. Barre, d'Elisabeth, femme de Frédéric V, électeur palatin du Rhin, prit les armes pour la défense de ce prince, élu roi de Bohême. Dans la guerre où ce parti l'engagea, il assouvit, par toutes sortes de barbaries, la haine qu'il portait aux Catholiques, et surtout aux prêtres. Sa mort, arrivée le 6 juin 1626, devant Goslar qu'il assiégeait, à l'âge de vingt-sept ans, les délivra d'un ennemi si cruel, qu'ils doutèrent s'il n'était pas l'antechrist.

Les filles que Henri-Jules eut de son second mariage, sont Sophie-Hedwige, mariée à Ernest-Casimir, comte de Nassau-Dillembourg; Elisabeth, femme. 1°. d'Auguste, duc de Saxe; 2°. de Jean-Philippe, duc de Saxe-Altenbourg; Hedwige, alliée, en 1619, à Ulric, duc de Poméranie, Dorothée, qui épousa Christian-Guillaume, administrateur de l'archevêché de Magdebourg; et Anne-Auguste, femme de Georges-Louis, comte de Nassau-Dillenbourg.

FRÉDÉRIC-ULRIC.

1613. FRÉDÉRIC-ULRIC, né le 5 avril 1591, songea, dès qu'il eut succédé au duc Henri-Jules, son pere, à terminer, d'une manière glorieuse, les longs démêlés de sa maison avec la ville de Brunswick. L'ayant investie avec toutes ses troupes, il en pressa si vivement et si constamment le siege, qu'après une longue et vigoureuse résistance, les habitants se soumirent, l'an 1617, aux conditions que ce prince leur imposa. Elles ne furent point dures; en recevant leur foi et hommage, Frédéric-Ulric leur assura, comme il avait été stipulé, la conservation de leurs anciens priviléges. Durant le cours de cette guerre, Frédéric-Ulric soutenait un procès à la chambre impériale, contre les ducs de Lunebourg, qui lui redemandaient le duché de Grubenhagen, dont Henri-Jules s'était emparé. Condamné à le restituer, il se soumit sans peine à ce jugement, dont il sentait lui-même l'équité. Son caractère pacifique ne put cependant garantir ses états des fureurs de la fameuse guerre de trente ans. Il fut contraint, l'an 1625, d'aller se joindre à Christiern IV, roi de Danemarck, son oncle, élu par les états de la basse Saxe, pour chef de leurs troupes contre les Impériaux. Mais Walstein, général de l'empereur, étant entré dans le duché de Brunswick, leva partout d'immenses contributions, et établit ses quartiers dans les deux évêchés de Gottingen et d'Einbeck. Touché de la désolation de son pays, Fréderic fut le premier à renoncer à la ligue protestante, et à demander grâce à l'empereur. Mais l'édit rendu par ce prince, l'an 1629, pour la restitution des biens ecclésiastiques usurpes par les Protestants, fit rentrer Frédéric dans le parti de la ligue. Après avoir vu ses états ravagés par Walstein et Papenheim, généraux de l'empereur, il recouvra Hildesheim, avec l'aide de Georges, duc de Lunebourg, et commençait à faire le siége de Wolfenbuttel, lorsqu'étant tombé de cheval, il se cassa la cuisse. Il mourut de cet accident, le 11 août 1634, sans avoir eu d'enfants, d'ANNE-SOPHIE, fille de Jean Sigismond, électeur de Brandebourg. En lui finit la branche de Brunswick-Wolfenbuttel, dont les états tombèrent dans celle de Lunebourg.

IIe. BRANCHE DE WOLFENBUTTEL.

AUGUSTE.

1634. AUGUSTE, fils de Henri, duc de Lunebourg, né le 10 avril 1579, forma la branche de Danneberg, et fit sa rési-

dence, d'abord à Hizger. Ce fut à lui qu'échut, l'an 1634, la succession de Frédéric-Ulric. Malgré la valeur et les efforts du prince Georges, son parent, il ne put réussir à reprendre Wolfenbuttel. L'an 1642, dans une conférence tenue à Goslar, il fit sa paix avec l'empereur, et consentit que Hildesheim serait remis à l'électeur de Cologne, comme à son légitime maître. L'empereur, de son côté, lui remit Wolfenbuttel, Einbeck, et les autres places fortes que ses troupes occupaient dans le Brunswick. Mais les Suédois, qu'Auguste avait abandonnés, refusèrent d'évacuer celles qu'ils occupaient dans ses états. Ce ne fut qu'à la paix de Westphalie, en 1648, qu'ils consentirent à se retirer. Auguste mourut le 27 septembre 1666, avec la réputation d'un prince des plus savants et des plus sages de l'Europe. Il avait épousé, 1°. l'an 1607, CLAIRE-MARIE, fille de Bogislas XIII, duc de Poméranie, décédée en 1623; 2°. la même année, DOROTHÉE, fille de Rodolfe d'Anhalt-Zerbst, qu'il perdit en 1634; 3°. l'année suivante, SOPHIE-ELISABETH, fille de Jean-Albert, duc de Mecklenbourg, morte en 1676. Du second lit, il eut, entr'autres enfants, Rodolfe-

---

BRANCHE DE BRUNSWICK-BEVERN.

FERDINAND-ALBERT I.

1666. FERDINAND-ALBERT I, fils d'Auguste, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, et d'Elisabeth, fille de Jean-Albert, duc de Mecklenbourg, né le 22 mai 1636, fut admis, dès son enfance, parmi les chanoines protestants de Strasbourg. Ses études achevées, il fit divers voyages dont il donna la relation au public. Il composa d'autres ouvrages dans le cours desquels ayant perdu son père, il eut dans la succession que cette mort lui ouvrait, les bailliages de Bevern, dont le chef-lieu est situé près d'Holzmunden sur le Weser. Il mourut le 23 avril 1687, laissant de CHRISTINE, fille de Frédéric, landgrave de Hesse-Escwegen, qu'il avait épousée le 25 novembre 1667, Auguste-Ferdinand, tué, le 2 juillet 1704, au combat de Schellenberg; Ferdinand-Albert, qui suit; Ferdinand-Christian, chanoine à Brunswick, mort en 1706; Ernest-Ferdinand, frère jumeau, qui viendra ci-après; Henri-Ferdinand, mort au siége de Turin en 1706; et Sophie-Eléonore, abbesse de Gundersheim, morte en 1710.

FERDINAND-ALBERT II.

1687. FERDINAND-ALBERT II, deuxième fils de Ferdinand-

Auguste et Antoine-Ulric, qui viendront ci-après; et du troisième lit, Ferdinand-Albert, auteur de la branche de Bevern.

RODOLFE-AUGUSTE.

1666. Rodolfe-Auguste, né le 16 mai 1627, et successeur d'Auguste, son père, se rendit maître, le 20 juin 1670, de la ville de Brunswick à la faveur de la discorde qui régnait entre les bourgeois et les magistrats. Il prit, en 1674, le parti de la Hollande, avec le duc de Lunebourg, dans la guerre qu'elle soutenait contre la France. Ce prince mourut, le 26 janvier 1704, sans laisser de postérité mâle de ses deux femmes, Christine-Elisabeth de Mulingen, qu'il avait épousée en 1650, morte en 1681, et de Rosine-Elisabeth, décédée en 1701.

ANTOINE-ULRIC.

1704. Antoine-Ulric, né le 4 octobre 1633, fut l'héritier de Rodolfe-Auguste, son frère, après avoir été long-tems comme son collègue. Passionné comme son père pour les belles-lettres, il leur consacra tout le tems qu'il pouvait dérober aux affaires. Ce prince embrassa, l'an 1710, la religion

---

BRANCHE DE BRUNSWICK-BEVERN.

Albert I, né le 19 mai 1680, lui succéda, l'an 1687, au duché de Bevern, et, l'an 1735, à Louis-Rodolfe, son beau-père, au duché de Brunswick-Wolfenbuttel. Il mourut le 3 septembre de cette dernière année, laissant trois fils et une fille. (Voy. *les ducs de Brunswick-Wolfenbuttel.*)

ERNEST-FERDINAND.

1735. Ernest-Ferdinand, né le 4 mars 1682, successeur de Ferdinand-Albert, son frère, au duché de Bevern, était chanoine luthérien à Brunswick depuis 1706, époque de la mort de Ferdinand-Christian, son frère jumeau. Il avait de plus succédé, en 1727, dans la charge de grand-maître de l'artillerie de l'empereur, au margrave de Brandebourg-Bareith. Il mourut le 14 avril 1746. Il avait épousé, le 5 août 1714, Eléonore-Charlotte, fille de Frédéric-Casimir, duc de Curlande, morte le 28 juillet 1748, qui lui donna onze enfants, dont les principaux sont: 1°. Auguste-Guillaume, qui suit; 2°. Fré-

catholique, et mourut le 27 mars 1714. De JULIENNE, fille, suivant Moréri, que nous ne garantissons pas, de Frédéric, duc de Holstein-Norbourg, qu'il avait épousée l'an 1656, il eut, outre plusieurs filles, trois fils, Auguste-Frédéric, prince de grande espérance, mort à l'âge de dix-neuf ans, des blessures qu'il avait reçues, le 19 août 1676, au siége de Philipsbourg; Auguste-Guillaume, qui suit; et Louis-Rodolfe, qui viendra ci-après.

AUGUSTE-GUILLAUME.

1714. AUGUSTE-GUILLAUME, second fils d'Antoine-Ulric, et son successeur, né le 8 mars 1662, fut adopté par le duc Rodolfe-Auguste, son oncle, qui lui donna en mariage, l'an 1681, sa seconde fille, CHRISTINE-SOPHIE, morte le 5 février 1695. Il épousa en secondes noces, la même année, SOPHIE-AMÉLIE, fille de Christian-Albert, duc de Holstein-Gottorp, décédée le 27 février 1710, et, le 12 septembre suivant, il donna sa main à ELISABETH-SOPHIE, veuve d'Adolfe-Auguste, de Holstein-Ploën. Ce prince mourut, sans laisser de postérité, le 23 mars 1731.

LOUIS-RODOLFE.

1731. LOUIS-RODOLFE, dit DE BLANKENBERG, troisième fils du duc Antoine-Ulric, né le 22 juillet 1671, devint l'héritier d'Auguste-Guillaume, son frère. Il épousa, le 12 avril

---

BRANCHE DE BRUNSWICK-BEVERN.

déric-Charles, qui lui succéda; 3°. Christine-Sophie, née le 11 janvier 1717, mariée à Frédéric-Ernest, prince de Calmbach-Bareuth.

AUGUSTE-GUILLAUME.

1746. AUGUSTE-GUILLAUME, né le 10 octobre 1715, duc de Bevern en 1746, mourut sans avoir été marié le 2 août 1781.

FRÉDERIC-CHARLES, DERNIER DUC DE BEVERN.

1781. FRÉDÉRIC-CHARLES, né le 5 avril 1729, succéda le 2 août 1781, à son frère le duc Auguste-Guillaume, et mourut au mois d'avril 1809, sans postérité d'ANNE-CAROLINE, sa veuve, fille de Guillaume-Henri, prince de Nassau-Saarbruck, née le 3 décembre 1751. Elle avait été mariée le 27 octobre 1782.

1690, Christine-Louise, fille d'Albert-Ernest, prince d'Oëttingen dont il eut Elisabeth-Christine, mariée, en 1708, à Charles VI, empereur ; Antoinette-Amélie, femme de Ferdinand-Albert, qui suit ; et Charlotte-Louise, alliée au prince Alexis, fils du czar Pierre le Grand. Louis-Rodolfe mourut à Brunswick, le 1er. mars 1735.

FERDINAND-ALBERT.

1735. Ferdinand-Albert, né, le 19 mai 1680, de Ferdinand-Albert I, duc de Brunswick-Bevern, et de Christine, fille de Frédéric de Hesse, prince d'Eschwege, fils puîné de Maurice, landgrave de Hesse-Cassel, hérita des états de Brunswick-Wolfenbuttel, après la mort de Louis-Rodolfe, son beau-père ; mais il n'en jouit que six mois, étant mort le 2 septembre 1735. Il avait servi avec gloire dans les armées de l'empereur qui l'avait nommé major-général, et l'avait pourvu, en 1715, du gouvernement de Comorre. D'Antoinette-Amélie, fille de Louis-Rodolfe, qu'il avait épousée le 5 octobre 1712, il laissa Charles, qui suit ; Antoine-Ulric, mort en 1775, père d'Ivan, proclamé empereur de Russie, l'an 1740, à l'âge de deux mois (Voyez *les empereurs de Russie*) ; Ferdinand, né le 11 janvier 1721, célèbre capitaine au service de Frédéric II, son beau-frère, mort en 1797 ; Albert, tué à l'âge de vingt ans, à la bataille de Praumitz, gagnée sur les Autrichiens, le 20 septembre 1745, par les Prussiens ; Elisabeth-Christine, mariée, l'an 1732, à Charles-Frédéric, prince électoral de Brandebourg, depuis roi de Prusse, sous le nom de Frédéric II.

CHARLES.

1735. Charles, né le 1er. août 1713, marié, le 2 juillet 1733, avec Philippine-Charlotte, sœur de Frédéric II, roi de Prusse, succéda au duc Ferdinand-Albert, son père, le 2 septembre 1735. Le duc Charles mourut le 26 mars 1780, laissant de son mariage : 1°. Charles-Guillaume, qui suit ; 2°. Frédéric-Auguste, né le 29 octobre 1740, mort en 1805, sans postérité de Frédérique-Sophie-Charlotte de Wurtemberg d'Oëls, morte le 4 novembre 1789 ; 3°. Maximilien-Jules-Léopold, né le 10 octobre 1752, qui périt dans l'Oder, près de Francfort, le 27 avril 1785, en voulant secourir lui-même plusieurs personnes que le débordement de ce fleuve avait mises dans le plus grand danger ; 4°. Sophie-Caroline, née le 8 octobre 1737, mariée à Frédéric, margrave de Brandebourg-Ba-

reuth, mort le 16 février 1763; 5°. Anne-Amélie, née le 24 octobre 1739, mariée avec Ernest-Auguste Constantin, duc de Saxe-Weimar, mort en 1758; 6°. Elisabeth-Christine-Ulrique, née le 8 novembre 1746, mariée, le 14 juillet 1765, à Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, dont elle fut séparée en 1769; 7°. Auguste-Dorothée, née le 2 août 1749, élue princesse abbesse de Gandersheim, le 3 août 1778.

CHARLES-GUILLAUME.

1780. Charles-Guillaume, né le 9 octobre 1735, succéda au duc Charles, son père, le 26 mars 1780, fut feld-maréchal au service de Prusse, et mourut en 1806. Il avait épousé Augustine, sœur du roi d'Angleterre, née le 11 août 1737, mariée le 16 janvier 1764, morte au mois de mars 1813. De ce mariage sont issus :

1°. Charles-Georges-Auguste, prince héréditaire, né le 8 février 1776, marié, le 14 octobre 1790, avec Frédérique-Louise-Wilhelmine, fille de Guillaume V, prince d'Orange. Il mourut sans postérité, le 20 septembre 1806;
2°. Georges-Guillaume-Chrétien, né le 27 juin 1769, décédé;
3°. Auguste, né le 18 août 1770, major au service de Hanovre. Il a, pour raison de santé, renoncé à son droit de primogéniture, le 27 octobre 1806, en faveur de son frère Frédéric-Guillaume;
4°. Frédéric-Guillaume, qui suit;
5°. Caroline-Amélie-Elisabeth, née le 17 mai 1768, mariée, le 8 avril 1795, à Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles, régent de la Grande-Bretagne.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

1806. Frédéric-Guillaume, duc de Brunswick et d'Oëls, connu sous le nom de prince de Brunswick, né le 9 octobre 1771, général au service de Prusse. La maison de Brunswick-Wolfenbuttel fut dépouillée de tous ses états, par suite de la guerre de 1807, qui amena le traité de Tilsitt; ils firent dès-lors partie intégrante du royaume de Westphalie, et ce ne fut qu'après la bataille de Leipsick, en 1813, que le duc Frédéric-Guillaume put en reprendre possession : mais il fut tué à la bataille de Quatre-Bras, ou de Ligny-sous-Fleurus, le 16 juin 1815. Il avait épousé, le 1er. novembre 1802, Marie-Elisa-

BETH-WILHELMINE, fille de Charles-Louis, prince héréditaire de Bade. De ce mariage sont issus :

1°. Charles-Frédéric-Auguste-Guillaume, qui suit;
2°. Charles-Maximilien-Frédéric-Guillaume, né le 25 avril 1806.

CHARLES-FRÉDÉRIC.

1815. CHARLES-FRÉDÉRIC-AUGUSTE-GUILLAUME, duc de Brunswick et d'Oëls, né le 3 octobre 1804, a succédé à son père, sous la tutelle du prince-régent de la Grande-Bretagne. Le duc de Brunswick fait partie de la confédération germanique; dans l'assemblée générale, il est le douzième état et jouit de deux suffrages.

DUCS DE BRUNSWICK-LUNEBOURG.

BERNARD I.

1409. BERNARD I, deuxième fils de Magnus Torquatus, eut en partage le duché de Lunebourg, qu'il transmit à ses descendants. La même année, il réunit à sa maison le comté de Hombourg. L'an 1416, après la mort de Henri, son frère, les deux fils de ce prince, Guillaume et Henri, s'unirent contre Bernard, leur oncle, alléguant que leur père avait été lésé dans le partage qu'il avait fait avec lui. Ce démêlé finit, l'an 1428, par un accommodement dans lequel Louis, landgrave de Hesse, fit les fonctions de médiateur. On y convint principalement d'un nouveau partage, par lequel Zell et ses dépendances furent annexées à la portion de Bernard, et le pays de Calenberg à celle de ses neveux. Bernard, depuis ce tems, vécut en paix jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1434. Il avait épousé, en 1486, MARGUERITE, fille de Wenceslas, électeur de Saxe, dont il eut Otton et Frédéric, qui suivent, et Catherine, femme de Casimir VI, duc de Poméranie. Le duc Bernard est le fondateur de la seconde maison de Lunebourg.

OTTON II, DIT LE BOITEUX, ET FRÉDÉRIC I, DIT LE DÉBONNAIRE.

1434. OTTON et FRÉDÉRIC succédèrent à Bernard, leur père, dans le duché de Lunebourg, qu'ils gouvernèrent en commun. Otton y ajouta le comté d'Eberstein par son mariage avec ELISABETH, fille du comte Herman. Ce prince, secondé par son

frère, eut soin d'assurer le cours de la justice et de maintenir la tranquillité dans ses états. Il mourut, l'an 1445, sans laisser de postérité.

Frédéric, étant resté seul duc de Lunebourg à la mort d'Otton, continua de marcher sur ses traces. Son amour pour la paix enchaîna sa valeur, mais il ne l'éteignit pas. Appelé par l'évêque de Munster qui était en guerre avec l'archevêque de Cologne, il vint à son secours l'an 1454, et fut pris dans un combat qu'il livra aux Coloniens. De retour à Lunebourg, après s'être racheté, il trouva cette ville agitée par des troubles, qu'il tâcha en vain de terminer. Il conçut de là un tel dégoût pour le monde, qu'il le quitta pour aller s'enfermer dans un cloître de Franciscains, qu'il avait fait bâtir à Zell, laissant la régence à ses deux fils, Otton et Bernard. Mais il fut bientôt obligé de la reprendre après la mort de ses enfants, dont l'aîné, dit le *Victorieux*, à cause d'une victoire qu'il avait remportée sur les rebelles de ses états, ne laissait qu'un fils en bas âge, le second étant mort sans lignée. « Frédéric, dit M. Mallet, régna encore sept ans; et lorsque la mort vint lui assurer (en 1478), ce repos qu'il avait tant désiré, ce petit-fils n'avait pas encore atteint l'âge de majorité ». Frédéric avait épousé, l'an 1430, MADELEINE, fille de Frédéric I, électeur de Brandebourg, morte en 1480.

HENRI I.

1478. HENRI, né, l'an 1468, d'Otton *le Victorieux*, succéda, l'an 1478, à Frédéric, son aïeul, dans le duché de Lunebourg. Comme il était mineur, il resta sous la tutelle des conseillers de régence et des magistrats de Lunebourg, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ainsi que l'avait réglé son aïeul. L'an 1514, il secourut Henri, duc de Wolfenbuttel, dans la guerre qu'il eut avec les Frisons. Mais quelques années après, il prit la défense de Jean, évêque d'Hildesheim, attaqué par ce même Henri, ligué avec Eric son oncle, duc de Calenberg, et François, son frère, évêque de Minden. Après des ravages et des cruautés réciproques, on en vint, l'an 1519, à une bataille décisive dans la bruyère de Soltau, près de Werden, où l'évêque d'Hildesheim remporta une victoire complète. Du nombre des prisonniers, fut le duc Eric avec un de ses neveux, Guillaume de Wolfenbuttel. On remarque comme une chose singulière, que cette bataille se donna le jour même de l'élection de l'empereur Charles-Quint (28 juin), et ceux qui aimaient à former des présages, en conclurent que le règne de ce prince serait accompagné de troubles et de guerres. L'an 1521, Charles tint une diète à Worms, où le duc Eric et l'é-

vêque d'Hildesheim comparurent sur la citation qui leur fut faite. Mais le prélat n'ayant point voulu souscrire au jugement de l'assemblée, qui lui était contraire, fut mis au ban de l'empire avec le duc de Lunebourg. Celui-ci, pour se mettre à l'abri des effets de la proscription, résigne ses états à ses fils, et passe en France, où il resta jusqu'en 1527, époque de la révocation de l'arrêt prononcé contre lui. Etant revenu alors dans son pays, il y mourut l'an 1532. Il avait épousé, le 27 février 1487, MARGUERITE, fille d'Ernest, électeur de Saxe, morte en 1529, dont il eut Elisabeth, mariée, en 1518, à Charles, duc de Gueldre, morte en 1572; Otton de Harbourg, qui a fait une branche, finie en 1642; Ernest de Zell, qui suit, auteur de toutes les branches qui subsistent aujourd'hui; Isabelle, femme de Charles d'Egmond, duc de Gueldre; et d'autres enfants. Henri épousa, dit-on, en secondes noces, Marie, fille de Henri, deuxième fils d'Ulric V, duc de Wurtemberg.

ERNEST I.

1532. ERNEST I, né le 26 juin 1497, second fils de Henri, administra, depuis la retraite de son père, le duché de Lunebourg avec Otton, son frère, et eut dans la suite, par le partage fait avec ce dernier, le duché de Zell. Il avait fait ses études dans l'université de Wittemberg, en Saxe, et les finissait lorsque Luther commença à débiter ses erreurs dans cette école. Ernest fut un de ses premiers et de ses plus ardents prosélytes. De retour en son pays, il communiqua la nouvelle doctrine à son frère. Bientôt, à l'aide des docteurs luthériens qu'il fit venir, il vint à bout d'abolir l'exercice de la religion catholique à Zell et à Lunebourg, malgré la réclamation du clergé. Mais, pour assurer la durée de cet ouvrage, il s'était auparavant allié avec l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, les princes d'Anhalt et de Mansfeld. Henri, son père, tente vainement, à son retour, de reprendre l'administration de ses états et d'y détruire le nouveau culte. Ernest et son frère, s'opposant à son rétablissement, ainsi qu'à celui de l'ancien culte, obligèrent ce prince à mener une vie privée le reste de ses jours. L'an 1529, les deux frères signèrent avec l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, et quelques autres états, cette fameuse protestation contre le décret de la diète de Spire, qui leur fit donner le nom de *Protestants*, qui est toujours demeuré à leur parti. A la diète d'Augsbourg, qui se tint l'année suivante, Ernest fut aussi de ceux qui présentèrent à l'empereur ce symbole de la nouvelle communion, si connu sous le nom de *confession d'Augsbourg*, et, l'année suivante, il entra dans la ligue de Smalkalde. L'an

1535, il contribua à dompter les Anabaptistes en Westphalie. Il marcha, l'an 1541, avec l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, contre Henri III, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, zélé catholique, qui faisait la guerre alors aux villes de Brunswick et de Goslar. En peu de tems, tout le duché de Henri fut soumis, et la forteresse même de Wolfenbuttel, sur laquelle il avait le plus compté, se rendit comme ses autres places. Tandis qu'il errait en Bavière et en France, Ernest établissait le Luthéranisme dans le duché conquis. L'an 1545, le duc de Wolfenbuttel étant rentré dans son pays avec des troupes que la France lui avait fournies, y recouvre quelques places. Mais bientôt, accablé par la ligue ennemie, il se trouve réduit à se remettre, lui et Charles-Victor, son fils, entre les mains du landgrave de Hesse, qui les envoya prisonniers dans sa forteresse de Ziégenhayn. La bataille de Mulhberg, où le landgrave fut fait prisonnier le 24 avril 1547, procura la délivrance du duc et de son fils, qu'il fut obligé d'amener à l'empereur dans la ville de Halle, pour être témoins de son humiliation. Le duc Ernest ne vivait plus alors, étant décédé le 11 janvier 1546. Il avait épousé, l'an 1528, SOPHIE, fille de Henri, duc Mecklenbourg, qu'il perdit, en 1541, après en avoir eu quatre fils, François-Otton, décédé sans enfants l'an 1559; Frédéric, mort de même sans postérité, le 9 juillet 1553, des blessures qu'il avait reçues au combat de Siverhuse, ou Sir; Henri, tige de la branche de Danneberg, maintenant Wolfenbuttel; et Guillaume, tige de la branche de Zell, depuis de Lunebourg. Trois filles sortirent aussi du mariage d'Ernest.

HENRI ET GUILLAUME.

1546. HENRI, fils aîné du duc Ernest, lui succéda avec GUILLAUME, son frère puîné, âgé seulement de onze ans à la mort de son père, étant né le 4 juillet 1535. Après qu'ils eurent gouverné le Lunebourg en commun l'espace de dix ans (Imhoff), Henri céda la régence à son frère, en se réservant le comté de Danneberg avec quelques autres terres et ses droits héréditaires. (Mallet.) Il était alors décidé à vivre dans le célibat; mais ayant changé depuis de résolution, il épousa URSULE DE SAXE-LAWENBOURG, dont il eut Jules-Ernest, mort sans postérité mâle l'an 1636; François, noyé près de Strasbourg, en 1601, à l'âge de vingt-neuf ans; Auguste, qui continua la branche de Wolfenbuttel après la mort du duc Frédéric-Ulric; Sibylle-Elisabeth, mariée à Antoine, comte de Delmenhorst; et Sidonie, morte fille le 4 septembre 1645. Le duc Henri mourut le 17 janvier 1598, âgé de soixante-cinq ans.

Guillaume fut un prince très-zélé pour le Protestantisme. L'an 1576, suivant M. Mallet, il fit publier un corps de lois et d'ordonnances sur tout ce qui est relatif à cette secte, sous le titre de *corpus doctrinæ Wilhelminum*. Le comté de Hoya, dans la Westphalie, étant venu à vaquer, l'an 1582, par la mort d'Otton, décédé sans enfants, Guillaume le partagea avec les ducs Eric de Calenberg et Jules de Wolfenbuttel. Trois ans après, le comté de Diepholz, situé pareillement en Westphalie, lui échut aussi en vertu d'une expectative qui avait été accordée à son aïeul par l'empereur Maximilien I. Guillaume, outre ces domaines, jouissait du duché de Zell, qui servit dans la suite à distinguer sa branche. Ce prince, après une régence tranquille, finit ses jours le 20 août 1592, ayant eu de DOROTHÉE, fille de Christiern III, roi de Danemarck, mariée en 1561, décédée le 6 janvier 1617, Ernest, qui suit; Christian, qui vient ensuite; Auguste, successeur de celui-ci; Frédéric-Ulric, duc de Calenberg, mort, en 1634, sans postérité légitime; Frédéric, qui remplaça son frère Auguste; Georges, qui, sans avoir succédé à Frédéric, ne joua pas un rôle moins brillant que ses frères; et Jean, chanoine de Menden. Guillaume eut aussi huit filles, dont l'une, nommée Marguerite, épousa Jean-Casimir, duc de Saxe-Cobourg. Par un pacte que firent ensemble les fils de Guillaume, il fut convenu que l'aîné de ces princes exercerait seul la régence, et qu'après lui ce serait celui qui le suivrait dans l'ordre de la naissance. La liberté de se marier était réservée à un seul d'entre eux, qui serait nommé par le sort, et ce fut Georges sur qui le sort tomba. (Mallet.)

ERNEST II.

1592. ERNEST II, né le 31 décembre 1564, succéda immédiatement à Guillaume, son père. Ce fut un prince versé dans l'histoire et la jurisprudence. Il fit alliance, en 1606, avec la ligue anséatique, et lui fournit des secours contre son parent, le duc Henri de Brunswick-Wolfenbuttel, qui voulait assujétir la ville de Brunswick à son joug, qu'elle avait presque entièrement secoué. Ernest mourut sans alliance le 2 mars 1611.

CHRISTIAN.

1611. CHRISTIAN, né le 19 novembre 1566, administrateur de l'évêché de Minden, succéda à son frère Ernest dans le duché de Brunswick-Zell en 1611. Il obtint la succession de Grubenhagen, en vertu d'un décret impérial en 1617. S'étant brouillé depuis avec l'empereur, il prit le parti de Frédéric V, électeur pa-

latin, ravagea la Westphalie avec une petite armée, accabla le peuple de contributions. Les gens de la campagne ayant osé murmurer, il les menaça de leur couper une main et un pied, disant qu'un seul de chacun de ces membres, suffisait pour des hommes de leur condition. C'est ce duc qui, s'étant enrichi des dépouilles des églises, fit battre une monnaie représentant d'un côté une main armée d'une épée, et sur l'exergue ces paroles : *Ami de Dieu, ennemi des prêtres.* Il aurait pu ajouter, *et le fléau des peuples.* Ses efforts néanmoins devinrent inutiles à celui qu'il prétendit venger. Il mourut sans alliance le 17 novembre 1633.

AUGUSTE.

1633. AUGUSTE, né le 19 novembre 1568, administrateur de l'évêché de Ratzebourg, succèda à son frère Christian en 1633. Il hérita de la principauté de Calenberg après la mort de Frédéric-Ulric, son frère, en 1634, et mourut, le 10 octobre 1636, sans alliance.

FRÉDÉRIC II.

1636. FRÉDÉRIC II, né le 24 août 1574, succéda, en 1636, à son frère Auguste dans le duché de Zelt. Il recueillit, en 1642, la succession de la branche de Harbourg et Mosbourg, et mourut, le 10 décembre 1648, sans alliance.

GEORGES.

GEORGES, frère de Frédéric II, mais décédé avant lui, a continué la ligne de Lunebourg dans la personne de son fils, qui viendra ci-après. Il était né le 27 février 1582. Ses talents militaires se perfectionnèrent dans plusieurs services. Après avoir fait ses premières armes sous le célèbre Maurice de Nassau, il fut appelé par Christiern IV, roi de Danemarck, et se distingua surtout, l'an 1611, au siége de Calmar, qui fut pris d'assaut. Christiern ayant pris la défense de Frédéric, électeur palatin, contre l'empereur Ferdinand II, qui l'avait proscrit, le prince de Harbourg (c'est ainsi que Georges se qualifiait alors) servit encore quelque tems sous ses drapeaux. Mais, voyant que le sort des armes lui était contraire, il l'abandonna pour aller se jeter dans l'armée impériale, où le général Tilli lui donna un commandement. Il se distingua principalement à la bataille de Lutter, gagnée par les Impériaux, le 27 août 1626, sur le roi de Danemarck. Ce fut lui qui, avec un corps de cavalerie, rompit l'infanterie danoise, qui, depuis plusieurs heures de combat, soutenait, sans s'ébranler, tout le choc de celle de Tilli. Mais l'édit que donna

l'empereur, en 1629, pour la restitution des biens ecclésiastiques usurpés par les Protestants, fit encore changer au duc Georges de parti. L'intérêt de sa maison, qui avait dépouillé tant d'églises, l'engagea à s'opposer à cette loi. Devenu l'ennemi de l'empereur, il alla se ranger sous les enseignes de Gustave-Adolphe, roi de Suède, que les princes protestants d'Allemagne avaient appelé à leur secours. Il joignit au corps de troupes que ce prince lui confia, quelques régiments des siennes, et sa bravoure, guidée par son habileté, lui valut des succès très-éclatants. Il forma le siége de Calenberg, poste de la plus grande importance, et le blocus de Wolfenbuttel, que le duc Frédéric-Ulric, son frère désirait de recouvrer sans s'exposer au péril d'un siége en forme. Mais ses entreprises n'eurent point cette fois de succès. Papenheim secourut ces deux places, et réussit à les mettre en bon état de défense. La mort de Gustave, qui périt dans ces circonstances à la bataille de Lutzen, fit perdre aux Protestants tout le fruit de leurs efforts et des victoires de ce grand prince. Mais les généraux qu'il laissa et les régents qui furent donnés à la Suède pendant la minorité de sa fille, rétablirent bientôt les affaires du parti. Le prince Georges agissant toujours de concert avec eux, remporta de grands avantages sur les Impériaux. En 1633, il les battit à Renteln, à Olendorff, à Minden, et leur enleva la ville d'Hildensheim, qu'il remit à son parent, le duc de Wolfenbuttel. Mais la victoire remportée, l'année suivante, par les Impériaux, à Nordlingue, le rapprocha d'eux, et lui fit prêter l'oreille aux promesses de la cour de Vienne. Il parut disposé à quitter le service des Suédois. Bientôt après, néanmoins, il reprit ses premiers sentiments, voyant qu'on exigeait de sa maison la cession de l'évêché d'Hildesheim. Il bloquait la ville de Wolfenbuttel et comptait s'en rendre maître, lorsque la mort l'enleva subitement le 11 avril 1641. Il avait, comme on l'a dit, tiré au sort avec ses frères, lequel d'entre eux se marierait, les autres devant rester dans le célibat, et le sort lui était tombé. En conséquence, il épousa, le 14 septembre de l'an 1617, ANNE-ELEONORE, fille de Louis I, landgrave de Hesse-Darmstadt, morte en 1649, dont il eut Christian-Louis, qui suit; Georges-Guillaume, duc après son frère; Jean-Frédéric, duc de Calenberg, né le 25 avril 1625, lequel se fit catholique en 1651, et mourut en décembre 1679 (Jean-Frédéric épousa Bénédictine-Henriette, fille d'Edouard, comte palatin, dont il eut deux filles, l'aînée, mariée au duc de Modène, et la seconde, à l'empereur Joseph; Sophie-Amélie, mariée, en 1643, à Frédéric III, roi de Danemarck; Ernest-Auguste, qui viendra après ses frères).

DUCS DE BRUNSWICK-LUNEBOURG,

ÉLECTEURS D'HANOVRE.

CHRISTIAN-LOUIS.

1648. Christian-Louis, fils aîné du duc Georges, né le 25 février 1622, succéda, en 1648, à son oncle, Fréderic II, dans les principautés de Lunebourg et de Grubenhagen, ainsi que dans les comtés de Hoya et de Diepholtz, laissant à Georges-Guillaume, son frère, par le partage fait entre eux, la principauté de Gottingue. Les deux autres fils de Georges, en vertu d'une convention faite avec leurs aînés, n'eurent aucune part dans les états de Lunebourg. Christian-Louis termina ses jours le 15 mars 1665, sans laisser de postérité. Il avait épousé, le 9 octobre 1653, Dorothée, fille de Philippe, duc de Holstein-Glucksbourg, remariée à Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg.

GEORGES-GUILLAUME.

1665. Georges-Guillaume, né le 16 janvier 1624, recueillit, en 1665, la succession de Christian-Louis, son frère. En 1668, il envoya du secours aux Vénitiens, en Candie, sous les ordres de Josias, comte de Waldeck. Il se trouva à la bataille d'Ensheim, le 4 octobre 1674, assiégea Trèves, gagna la bataille de Consarbruck, sur le maréchal de Créqui, le 1er. août 1675, et prit le maréchal après s'être rendu maître de Trèves, où il s'était enfermé. Il commanda ensuite l'armée contre les Suédois dans le duché de Brême, et prit Stade en 1676; il envoya des troupes aux siéges de Mayence et de Bonn en 1689; et consentit, en 1692, que le neuvième électorat, créé par l'empereur en faveur de sa maison, fût conféré à Ernest Auguste, son frère puîné. Il mourut le 28 août 1705, laissant d'Eléonore Desmier, fille d'Alexandre Desmier, seigneur d'Olbreuse, en Poitou, Sophie-Dorothée, mariée, en 1682, à Georges-Louis, prince héréditaire d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre.

ERNEST-AUGUSTE.

Ernest-Auguste, dernier fils du duc Georges, né le 20 novembre 1629, évêque d'Osnabruck en 1662, s'était accordé, l'an 1665, avec ses frères, pour la succession de leur père, et fit la branche d'Hanovre qui subsiste encore. Il envoya, avec

son frère Georges-Guillaume, des troupes au secours des Vénitiens, en Candie, l'an 1668: contribua beaucoup au gain de la bataille de Consarbruck en 1675; fit prisonnier ensuite, dans Trèves, le maréchal de Créqui; prit possession, en 1680, de la principauté de Calenberg, après la mort de Jean-Frédéric, son frère; envoya des troupes sur le Rhin en 1689, en Brabant en 1690; et obtint de l'empereur, le 19 décembre 1692, l'investiture de la dignité électorale. Le collége des électeurs et plusieurs autres princes de l'empire protestèrent contre cette innovation, et firent une ligue appelée celle des *princes correspondants*, contre l'établissement d'un neuvième électorat. L'an 1693, l'empereur prévint l'orage qui se formait à cette occasion, en suspendant les effets de l'investiture qu'il avait donnée au duc d'Hanovre, jusqu'à ce qu'elle fût approuvée du collége des princes.

Ernest-Auguste mourut le 28 janvier 1698. Il avait épousé, le 17 octobre 1658, SOPHIE, fille de Frédéric V, électeur palatin, déclarée la première dans la succession à la couronne d'Angleterre après la mort du roi Guillaume III, de la reine Anne et de leurs descendants, le 23 mars 1701, dans la première séance du parlement (morte le 8 juin 1714). De cette princesse, Ernest Auguste eut Georges-Louis, qui suit; Frédéric-Auguste, né le 3 octobre 1661, général de l'empereur, tué en Transylvanie en 1690; Maximilien-Guillaume, né le 14 décembre 1666, général des Vénitiens contre les Turcs, puis général de l'empereur, mort, le 27 juillet 1726, sans alliance; Charles Philippe, mort prisonnier chez les Turcs, le 1er. janvier 1690, des blesures reçues dans une rencontre avec les Tartares; Christian, qui se noya, le 31 juillet 1703, après la défaite des Impériaux, par les Français, à Munderkingen; Ernest, élu évêque d'Osnabruck le 2 mars 1716; et Sophie-Charlotte, mariée, en 1684, à Frédéric III, électeur de Brandebourg.

GEORGES-LOUIS.

1698. GEORGES-LOUIS, fils d'Ernest-Auguste, né le 28 mai 1660, servit avec gloire, en 1675, à Trèves; en 1684, en Hongrie contre les Turcs; et, en 1689, sur le Rhin. Il succéda, l'an 1698, à son père dans l'électorat, dont il fut investi par l'empereur le 9 janvier 1699. Il hérita, l'an 1705, du duché de Zell, par la mort de Georges-Guillaume, duc de Zell, son beau-père. L'an 1708, il est admis dans le collége électoral par décret des états de l'empire, donné, le 30 juin, à la diète de Ratisbonne. Son ambassadeur, en conséquence, prit séance dans l'assemblée, le 12 septembre suivant, au rang des électeurs.

Il alla joindre, en 1709, l'archiduc Charles en Espagne, et eut part aux victoires que les généraux de ce prince remportèrent, l'année suivante, à Almanza et à Saragoce. Mais la bataille de Villaviciosa, gagnée la même année par le duc de Vendôme, et les succès consécutifs de ce général depuis cette époque, firent dire à l'électeur que « l'union des Espagnols avec la » France était un nœud gordien qui serait indissoluble. »

Georges-Louis, appelé à la couronne d'Angleterre du chef de son aïeule, succeda à la reine Anne le 12 août 1714. L'an 1715, il acquiert, pour la somme de six cent mille dalers, les duchés de Brême et de Ferden, que les Danois avaient enlevés, l'an 1712, aux Suédois.

Il régnait de tems immémorial dans le duché d'Hanovre une coutume aussi barbare que singulière. Lorsqu'on était menacé d'un orage, le peuple s'assemblait dans les églises pour demander à Dieu que les vaisseaux qui devaient faire naufrage dans l'Océan germanique, vinssent se briser vers les côtes du pays, afin que les habitants pussent en recueillir les effets, sur lesquels ils prétendirent, comme bien d'autres peuples, avoir un droit légitime. L'électeur d'Hanovre, l'an 1724, rendit une ordonnance par laquelle il défendit, sous les plus rigoureuses peines, de continuer ces prières, et prononça la peine de mort contre ceux qui oseraient se saisir des effets que le malheur des naufrages jeterait sur les côtes de son électorat. Ce prince mourut le 22 juin 1727. (Voy. *les rois d'Angleterre.*)

DUCS DE BRUNSWICK-GRUBENHAGEN.

HENRI.

1278. HENRI, surnommé LE MERVEILLEUX, fils aîné d'Albert le Grand, eut, dans le partage que son père fit de sa succession entre ses enfants, quelque tems avant sa mort, Grubenhagen, avec ses dépendances, qui comprenaient Einbeck, Lutterberg, et d'autres lieux situés dans la Hartz, ou l'ancienne forêt Hercynie. Nullement satisfait des limites étroites de ses états, il voulut les etendre aux dépens de ses voisins. Le château d'Herlinsberg se trouvant à sa bienseance, il s'en rendit maître, et de là il fit des excursions fréquentes dans les environs. L'évêque d'Hildesheim, à qui la place appartenait, forma une ligue avec plusieurs seigneurs, pour la reprendre. On en vint, l'an 1284, à une bataille, où le duc Henri fut vainqueur. Cet evénement fut célébré par un poëte du tems, dont l'ouvrage a été mis au jour par Henri Meibomius, avec un ample commen-

taire. (*Rer. Germ.*, tom. I, pag. 784.) La paix se fit alors, et dura quelques années; mais les hostilités recommencèrent l'an 1291. Une nouvelle bataille rendit le prélat victorieux à son tour, et la place, qui faisait le sujet de la guerre, fut rasée par ses ordres. Guillaume, duc de Wolfenbuttel, étant mort sans postérité l'an 1292, le duc Henri, son frère, prit aussitôt les armes, et commença par se rendre maître de Brunswick. Mais il en fut chassé par Albert, son frère. (Imhoff.) Nous ignorons les autres exploits de Henri, dont la mort appartient à l'an 1332. De sa femme AGNÈS, fille d'Albert *le Dénaturé*, landgrave de Thuringe, il laissa trois fils, Henri, dit *le Jeune* et *de Grèce*, à cause de ses fréquents voyages en Orient, dont le fils Otton, quatrième époux de Jeanne Ire., reine de Naples, mourut sans postérité l'an 1393 (voyez *les rois de Naples*); Ernest, qui suit; et Jean, évêque d'Einbeck : avec trois filles: Alsine, femme de Frédéric, comte de Beichlingen; Irène, qui épousa l'empereur Andronic; et Agnès, femme de Henri, duc de Carinthie.

ERNEST.

1332. ERNEST, fils de Henri *le Merveilleux*, et son successeur dans une partie de ses états, les réunit ensuite tout entiers dans sa main, l'an 1361, suivant M. Mallet, après l'extinction de la branche de Henri *de Grèce*. Mais s'il est vrai, comme le marquent les Tables généalogiques, 1°. qu'Ernest termina sa vie l'an 1344; 2°. qu'Otton, fils de Henri *de Grèce*, prolongea la sienne jusqu'en 1393, c'est à la régence du successeur d'Ernest qu'appartient cette réunion. Il avait épousé, suivant M. Mallet, ELISABETH, fille de Henri *de Fer*, landgrave de Thuringe, et, selon d'autres, AGNÈS, fille de Henri, comte d'Eberstein; de l'un ou de l'autre de ces deux mariages, en les supposant également réels, il laissa trois enfants, dont l'aîné :

ALBERT II.

ALBERT II ajouta, à la succession de son père, la forteresse de Salz, qu'il acquit près d'Einbeck. Sa vie, qu'il passa dans l'étude continuelle de l'histoire, ne fut ni heureuse, ni utile à sa maison. Il mourut l'an 1397, laissant de SOPHIE, son épouse, fille d'Albert, duc de Saxe-Lawenbourg, un fils, qui suit.

ERIC.

ERIC, successeur d'Albert II, mourut l'an 1429, après avoir eu de sa femme ELISABETH, fille d'Otton *le Mauvais*, duc,

suivant Moréri, de Brunswick-Lunebourg (il fallait dire de Brunswick-Gottingen), un grand nombre d'enfants, dont les principaux sont Albert, qui suit, et Anne, femme d'Albert *le Pieux*, duc de Bavière, puis de Frédéric, duc d'Hanovre, mort, en 1494, sans enfants.

ALBERT III.

Albert III eut de sa femme Elisabeth, fille de Volrath, comte de Waldeck, qu'il avait épousée en 1471, trois fils avec une fille, et mourut en 1490.

PHILIPPE I.

Philippe I, l'aîné des enfants d'Albert III, fut le seul qui continua sa lignée. Ayant épousé Catherine, fille d'Ernest, comte de Mansfeld, il eut de cette alliance les trois fils suivants, et mourut le 4 septembre 1551, à l'âge de soixante-six ans.

ERNEST II.

Ernest II, fils aîné du duc Philippe I, et son successeur, né le 2 avril 1518, mourut le jour anniversaire de sa naissance de l'an 1567, ne laissant de Marguerite de Poméranie, sa femme, qu'une fille nommée Elisabeth, mariée, en 1568, à Jean *le Jeune*, duc de Holstein-Sunderbourg.

WOLFGANG.

1567. Wolfgang, second fils de Philippe, duc de Brunswick-Grubenhagen, et successeur d'Ernest, son frère, épousa Dorothée, fille de François, duc de Saxe-Lawenbourg, qu'il perdit, en 1586, sans en avoir eu de postérité. Lui-même finit ses jours le 14 mars 1595, à l'âge de soixante-quatre ans.

PHILIPPE II.

Philippe II, troisième fils du duc Philippe I, ne survécut qu'un peu plus d'un an à Wolfgang, son frère, qu'il avait remplacé, étant mort le 4 avril 1596, à l'âge de soixante-trois ans, sans enfants de Claire, fille de Henri III, duc de Brunswick-Wolfenbuttel. Ses états, après sa mort, furent envahis par Henri-Jules, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, neveu de sa femme, quoique la maison de Lunebourg y eut plus de droit.

DUCS DE BRUNSWICK-GOTTINGEN.

ERNEST.

1334. Dans le partage que MAGNUS et ERNEST, fils d'Albert *le Gras*, firent de la succession paternelle, en 1334, après la mort d'Otton, leur frère aîné, le dernier eut Gottingen, et continua la ligne de ce nom. Celui-ci, s'étant avisé, l'an 1373, de faire une irruption sur les terres de l'église de Magdebourg, fut battu et fait prisonnier par Bussonduss, chef de la milice archiépiscopale, avec soixante chevaliers et un grand nombre de Gottingois. Mais il ne paraît pas que leur captivité ait été de longue durée. (Pauli, *Hist. de Brandeb.*, t. V.) Ernest mourut l'an 1379, laissant de sa femme ELISABETH, fille de Henri II, landgrave de Hesse, un fils, qui suit.

OTTON I.

1379. OTTON I, fils, collégue, puis successeur d'Ernest, fut surnommé par les uns *le Mauvais*, et par les autres *le Guerrier*, « tant ces deux qualités, dit M. Mallet, se rapprochent aux » yeux des peuples, qui ont souvent autant à souffrir de l'une » que de l'autre. La Hesse eut en effet un dangereux voisin » dans ce prince belliqueux. »

Henri II, dit *de Fer*, landgrave de Hesse, n'ayant point d'enfants mâles, Otton, son petit-fils, par sa mère, prétendit être son héritier, et dans cette vue, déclara la guerre, du vivant de son père, à Herman, que Henri s'était associé, pour lui assurer sa succession. Ligué avec plusieurs seigneurs voisins, et même des vassaux de la Hesse, il porta ses armes jusques dans le cœur de ce pays et de la Thuringe, et y fit de longs et cruels ravages, qui n'aboutirent cependant à aucun avantage considérable. « Le landgrave conclut, pour sa défense, ce *pacte » de confraternité héréditaire* avec les princes de Misnie et de » Thuringe, qui subsiste encore aujourd'hui; et, puissamment » secondé par eux, il obligea le duc de Brunswick-Gottingen » à se désister de ses prétentions, et à laisser à la Hesse la paix » et son légitime souverain ». (*Voy.* Herman *le Savant, landgrave de Hesse.*) Otton eut ensuite avec la ville de Gottingen des démêlés dont l'issue lui fut si désavantageuse, que par un traité de paix fait avec les bourgeois de cette ville, quoiqu'alors peu considérable, il fut contraint de s'engager à n'y plus faire sa résidence, et n'avoir point de château ni dans ses murs ni aux environs. Otton *le Mauvais* termina ses jours

l'an 1394, laissant un fils, qui suit, et Elisabeth, femme d'Eric, duc de Brunswick-Grubenhagen.

OTTON.

1394. OTTON, dit LE BORGNE, fils d'Otton *le Mauvais* et son successeur, fut d'un caractère doux et pacifique, qui lui concilia les cœurs de ses sujets, que la conduite de son père avait aliénés. Sa régence fut sans éclat et n'en fut pas moins louable par le soin qu'il prit d'acquitter les dettes considérables dont il trouva son état chargé, et par son attention à ne jamais s'écarter des lois de la justice et de la modération. Malgré la faiblesse de son tempérament, il prolongea ses jours jusqu'en 1463, et les termina sans laisser de postérité d'AGNÈS, son épouse, fille d'Herman *le Savant*, landgrave de Hesse. En lui finit la première branche de Brunswick-Gottingen. Le duché de Gottingen passa ensuite à la branche de Wolfenbuttel, dont il fut détaché en quelque sorte, au bout de soixante-dix-sept ans, pour faire le lot d'un cadet, qui suit.

ÉRIC, DIT LE JEUNE.

1540. ÉRIC, dit LE JEUNE, fils d'Éric I, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, fut le successeur de son père dans les principautés de Gottingen et de Calenberg. Elevé dans la religion luthérienne par Elisabeth, sa mère, fille de Joachim I, électeur de Brandebourg, il embrassa depuis la religion catholique. Son inquiétude naturelle lui fit prendre différents partis où il ne fut pas heureux. Après la mort de Charles-Quint, auquel il s'était attaché, il passa au service de l'Espagne et combattit à la bataille de Saint-Quentin. Il fut ensuite employé dans les Pays-Bas, puis en Portugal; et de là, étant passé en Italie, il mourut à Pavie, l'an 1584, sans enfants de DOROTHÉE DE LORRAINE, sa seconde femme. Il avait épousé en premières noces SIDONIE, fille de Henri *le Pieux*, duc de Saxe de la branche albertine: mariage également stérile. Ses états, après sa mort, passèrent à Jules, son cousin, duc de Brunswic-Wolfenbuttel.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

COMTES ET PRINCES D'ANHALT.

Le comté d'Anhalt, érigé depuis en principauté, traversé par l'Elbe, et situé dans la haute Saxe, entre le duché de Saxe, la Marche de Brandebourg, le duché de Brunswick et le comté de Mansfeld, contient environ, dans l'état où il est réduit présentement, dix-huit lieues de lougueur sur quatre à cinq de largeur. « Une chose remarquable, dit M. Busching, t. X, » pag. 154, est que, dans le canton nommé Haderholz, près » de Heidelberg, à peu de distance de Gunsterberg, le pays de » Brunswick, celui d'Anhalt et celui de Stolberg, s'y ter- » minent tellement en pointe l'un vers l'autre, que chacun » des seigneurs souverains, peut être assis à la même table, et » néanmoins se trouver sur son territoire ». Ce pays, qui comprend vingt villes et deux bourgs, sans les villages, fut anciennement possédé par la maison d'Ascanie, qui jouissait outre cela du comté de Ballenstedt et du margraviat de Saltzwedeb ou de Soltzwedel. Otton *le Riche*, fils d'Esicon V, comte d'Ascanie, mort en 1123, laissa d'Elika, fille de Magnus, dernier duc de Saxe de la maison de Billüng, Alberg, surnommé *l'Ours*, qui devint marquis de Brandebourg en 1142, et mourut en 1169. Bernard, fils puîné de ce dernier, eut dans son partage le comté d'Anhalt, auquel il joignit, l'an 1180, par la nomination de l'empereur Frédéric I, le duché de Saxe, après la proscription de Henri le Lion. Etant mort l'an 1212, il laissa de son premier mariage deux fils, Albert, son successeur en Saxe, et Henri, qui suit.

La maison d'Anhalt jouissait, à la diète de l'empire, d'une

seule voix, que portait le doyen des princes régnants de la famille; elle est entrée, en 1807, dans confédération rhénane; à la diète de la confédération germanique, elle participe avec Holstein, Oldenbourg et Schwarzbourg, à la quinzième voix; dans l'assemblée générale, elle a trois voix particulières, les vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième. La maison d'Anhalt n'a jamais renoncé à ses prétentions à l'électorat de Saxe; et au duché de Lawenbourg, comme issue de Bernard, premier acquéreur; et toutefois l'électorat, autant qu'elle peut y avoir droit, se borne au cercle et à la ville de Wittemberg, qui appartiennent aujourd'hui à la Prusse.

HENRI, DIT LE VIEUX ET LE GRAS.

HENRI, dit LE VIEUX et LE GRAS, second fils de Bernard et de Jutte de Danemarck, fut déclaré, vers l'an 1218, prince d'Anhalt et comte d'Ascanie par l'empereur Frédéric II, dont il avait embrassé le parti après avoir quitté celui d'Otton IV, son compétiteur, qu'il avait d'abord suivi. « Jusqu'alors, dit » M. Pfeffel, il n'y avait point eu d'exemple que le titre de » prince eût servi à désigner une dignité particulière, dis» tincte et personnelle ». L'an 1238, il prit la défense de Ludolfe, évêque d'Halberstadt, contre les margraves de Brandebourg, Jean et Otton, auxquels il enleva la ville d'Hamersleben. L'histoire ne nous a point conservé d'autre trait mémorable de sa régence, qui finit par sa mort, arrivée, suivant Imhoff, l'an 1152. En mourant, il laissa cinq fils, Henri, Sigefroi, Bernard, Herman et Magnus, dont les deux derniers, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devinrent prévôts, celui-là d'Halberstadt, celui-ci de Lebus. Les trois autres partagèrent entre eux la principauté d'Anhalt et ses dépendances, de manière que l'aîné eut le comté d'Ascanie, la ville d'Aschersleben et le Vogtei, avec tous les châteaux nobles de sa maison; le second, la principauté de Bernbourg avec le comté de Ballenstadt; le troisième, les principautés de Dessau, de Zerbst et de Coëthen. Dans ce partage, il fut convenu que non-seulement les titres et marques d'honneur, mais le droit d'investiture simultanée, demeureraient communs entre les trois branches.

HENRI, DIT LE JEUNE.

1252. HENRI, dit LE JEUNE, fils aîné de Henri *le Vieux*, gouverna paisiblement, à ce qu'il paraît, les domaines qui lui étaient échus, jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1267. De MATHILDE, son épouse, fille d'Otton *l'Enfant*, duc de Brunswick, il

laissa deux fils, Henri et Otton, dont le premier, étant entré dans le clergé, devint archevêque de Magdebourg, et le second recueillit toute l'hérédité paternelle; mais il ne la transmit point à ses descendants. Il n'avait qu'un fils, nommé comme lui, que la mort enleva l'an 1305. Etant décédé lui-même en 1315, il eut pour héritier ALBERT I, dit *l'Ancien*, son cousin, fils de Sigefroi, lequel ayant peu survécu à son père sans laisser d'autre enfant qu'un fils en bas âge, toute la succession d'Otton fut dévolue à Bernard II, fils de Bernard I, comme à l'administrateur naturel des fiefs communs à toute sa maison en qualité de plus proche agnat. Bernard, en vertu de ce droit, se mit en possession de la ville d'Ascherslehen et de toute la principauté d'Anhalt, dont il obtint l'investiture de l'empereur Louis de Bavière pour lui-même et pour son pupille. Mais Otton ayant donné le château d'Aschersleben avec les autres domaines de l'Ascanie à sa femme Elisabeth, pour lui tenir lieu de douaire, Bernard lui permit de jouir de ses droits. Albert, frère de ce dernier, élevé, l'an 1304, à l'évêché d'Halberstadt, n'imita point cette générosité: il prétendit avoir droit au comté d'Ascanie, et en vint au point d'obliger la veuve d'Otton à concourir avec lui pour faire réunir son douaire à l'église d'Halberstadt. Mais ce projet ayant échoué par l'opposition de Bernard il prit les armes pour le faire réussir de force. Bernard se mit en état de défense, et, après des hostilités réciproques, on tint à Quedlimbourg, l'an 1316, des conférences, où l'évêque d'Halberstadt offrit de rendre ce qu'il avait usurpé, à condition que Bernard reconnaîtrait le tenir en mouvance de son église. Mais celui-ci protestant qu'il ne ferait jamais rien qui fût contraire aux droits de l'empire, dont l'Ascanie était un fief de bannière, ou préjudiciable aux intérêts de ses pupilles (son propre fils et celui d'Albert l'Ancien), on se sépara sans rien conclure. Bernard, ayant par-là gagné l'estime de l'empereur, reçut de sa main, l'an 1318, l'investiture de l'Ascanie. Mais la mort l'emporta la même année. Son fils, BERNARD III, héritier de ses dispositions, ne tarda guère à se brouiller avec l'évêque Albert, son oncle. La guerre se renouvela pour la succession litigieuse; et ce fut la veuve d'Otton, remariée à Frédéric, comte d'Orlamunde, qui en ralluma le flambeau par la nouvelle cession qu'elle fit, en 1322, de son douaire à l'évêque et au chapitre d'Halberstadt. Bernard, ayant assigné l'évêque en expoliation d'hoirie au tribunal de l'empereur, se fit investir, l'an 1323, à Nuremberg, des domaines qu'il revendiquait, et de tout le comté d'Ascanie. Il obtint, de plus, un édit impérial, par lequel il était enjoint à tous les vassaux du comté d'Anhalt de s'adresser au seul Bernard, pour

avoir l'investiture de leurs fiefs, avec défense de la recevoir de l'évêque ou de son chapitre. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la mort de l'évêque Albert, arrivée l'an 1326. Le chapitre alors, faisant revivre ses prétentions, se remit en possession de ce qu'il avait été contraint de restituer, et, pour avoir un évêque vigoureux et capable, par ses alliances, de maintenir ce qui venait d'être fait, il fixa son choix sur Albert, fils d'Albert *le Jeune*, (auteur de la branche de Brunswick-Gottingen et non de Brunswick-Lunebourg). Le nouveau prélat remplit les vues de ceux qui l'avaient élu. Fier de sa naissance et de l'appui de sa maison, il compta pour rien les décrets *inhibitoires*, *révocatoires et restitutoires*, que Bernard III obtint contre lui au conseil aulique, et refusa de rendre les domaines dont son chapitre l'avait rendu maître. Mais enfin, au bout de quelques années, soit craintes, soit remords de conscience, il consentit à mettre l'affaire en compromis, et, du consentement des parties, Otton, archevêque de Magdebourg, fut choisi pour arbitre. Celui ci, par son laud ou jugement, déclara injuste l'usurpation de l'évêque et du chapitre d'Halberstadt, et décida, en conséquence, que Bernard serait rétabli dans le comté d'Ascanie; ce qui fut ratifié, l'an 1340, par l'empereur Louis de Bavière, qui nomma, pour exécuteur de ce jugement, Ulric de Brandebourg. Mais l'évêque d'Halberstadt, qui s'attendait à une décision plus favorable, loin de se rendre, prit les armes pour empêcher Ulric d'exécuter sa commission, et y réussit. Ce fut en vain que Bernard III obtint de nouvelles lettres impériales qui l'envoyaient en possession du comté qu'il réclamait; et depuis ce tems, le surnom de *Dépouillé* lui demeura. (Sagittarius, *hist. Anhalt.*)

La maison d'Anhalt fit, dans la suite, de fréquents, mais impuissants efforts, pour rentrer dans le comté qu'elle avait perdu. L'évêché d'Halberstadt, au siècle dernier, ayant été sécularisé par la paix de Westphalie, et réuni à l'électorat de Brandebourg, les princes d'Anhalt, dans les conférences qui suivirent cette paix, renouvelèrent, par différents mémoires, leur demande pour la restitution de l'Ascanie, ou du moins pour une compensation équivalente. Tout ce que leur accordèrent, au bout de trente-cinq ans de procédures, les commissaires nommés à cet effet par jugement du 24 mai 1683, que l'empereur approuva, ce fut une investiture simultanée de l'Ascanie avec la maison de Brandebourg, et l'exemption de toute charge envers l'empire, pour tous leurs domaines, pendant l'espace de vingt-quatre ans. Imhoff, liv. IV, c. 10, pag. 369-371.)

Après avoir exposé les prétentions de la maison d'Anhalt sur

l'Ascanie, et l'état présent de ce comté, il est tems de revenir au point d'où nous sommes partis.

Nous avons assez parlé de la descendance de Henri *le Jeune*. Ses deux frères, Bernard et Sigefroi, fondèrent deux branches que nous allons parcourir, celle de Bernbourg et celle de Zerbst-Dessau.

BRANCHE DE ZERBST-DESSAU.

SIGEFROI.

1252. SIGEFROI, second fils de Henri *le Vieux*, eut, dans son partage de la succession paternelle, Zerbst, Dessau et Coëthen. S'étant mal trouvé, dit-on, de différentes guerres qu'il eut avec ses voisins, il se retira, l'an 1309, dans un monastère où il mourut l'année suivante. Les enfants qu'il eut de CATHERINE, comtesse de Gleichein, sa femme, suivant Rittershusius et Spener, sont Albert, qui suit; Henri, prévôt de l'église d'Hal-

---

PREMIÈRE BRANCHE DE BERNBOURG.

BERNARD I.

1252. BERNARD I eut, dans la succession de Henri *le Vieux*, son père, les domaines et seigneuries de Bernbourg, et de Ballenstedt. Ses exploits nous sont inconnus, et l'année de sa mort est incertaine. Il avait épousé N..., fille d'Abel, roi de Danemarck, dont il eut Bernard, qui suit; Jean, mort sans alliance l'an 1292; Albert, évêque d'Halberstadt; Rodolfe, décédé sans lignée en 1336; et Sophie, mariée à Théodore, comte de Honstein.

BERNARD II.

BERNARD II, fils aîné de Bernard I, et son successeur, reçut, en 1314, de l'abbesse de Quedlimbourg, l'investiture de plusieurs fiefs sur l'Elbe. Se voyant à la tête de la succession d'Otton, son cousin, il se fit un devoir de ne pas souffrir qu'on l'entamât impunément. Mais le succès, ainsi qu'on l'a déjà vu, ne couronna pas cette résolution. Elisabeth, veuve d'Otton, réclama le comté d'Ascanie, dont son époux l'avait gratifiée par forme de douaire. Bernard, par esprit d'équité, lui en ayant accordé la jouissance, elle eut la faiblesse de le transporter, après la mort de son fils, à l'église d'Halberstadt. Ce fut la matière d'un grand et long procès entre cette église et la maison d'Anhalt, procès qui, bien que souvent jugé à l'avantage de celle-ci, ne la fit jamais rentrer en possession de ce qu'elle avait perdu, comme nous l'avons expliqué ci-dessus. Bernard II termina ses jours vers la

berstadt; Sigefroi, chanoine de Magdebourg; et cinq filles religieuses.

ALBERT I, DIT L'ANCIEN.

1309. ALBERT I, dit *l'Ancien*, fils aîné de Sigefroi, s'était distingué par sa valeur long-tems avant de lui succéder. En 1288, s'étant mis à la tête de plusieurs princes, il donna la chasse aux brigands qui infestaient la Saxe, et en purga le pays. Il engagea son père, l'an 1292, à défendre, dans les tribunaux de justice, l'usage de la langue vandale, qui était un dialecte de l'esclavone, et à n'y permettre que celui de la langue allemande. Après la retraite de son père, étant déjà veuf, il rechercha une princesse de la maison de Misnie, qui lui fut refusée; ce qui occasiona, dit-on, une guerre dont il se trouva mal. Sigittarius (*hist. princip. Anhalt.*, pag. 77), place en 1316 la mort d'Albert *l'Ancien*, et sa sépulture à Coswick; mais il se trompe sûrement, en lui donnant pour femme ELISABETH, fille de Conrad, margrave de Brandebourg. Les enfants qu'Albert eut d'elle, suivant le même auteur, sont Albert, qui suit, Woldemar, Sigefroi, et Henri, dont les deux derniers

---

PREMIÈRE BRANCHE DE BERNBOURG.

fin de l'an 1318, laissant de sa femme HÉLÈNE, fille de Bogislas IV, duc de Wolgast, un fils, qui suit.

BERNARD III.

1318. BERNARD III, fils de Bernard II, et son successeur, étant parvenu à l'âge de majorité, fit des tentatives aussi impuissantes que celles de son père, pour recouvrer le comté d'Ascanie. Il fit encore une autre perte. Pressé par le besoin d'argent, il engagea la ville d'Acken à l'archevêque de Magdebourg, qui en resta maître faute de remboursement. Les pertes que Bernard avait faites lui valurent le surnom de *Dépouillé*. Sa mort arriva l'an 1348. Il avait épousé, 1°. l'an 1328, AGNÈS, fille de Rodolfe I, électeur de Saxe; 2°. N...., fille de Jean, roi de Bohême; 3°. MATHILDE, fille de Magnus, duc de Brunswick. De ces trois mariages sortirent Bernard, qui suit; Henri, qui vient ensuite; et Otton, qui mourut en 1400, laissant d'Hélene, sa femme, deux fils. Bernard, qui reparaîtra ci-après, et Otton, mort, en 1415, sans lignée.

BERNARD IV.

1348. BERNARD IV, fils aîné de Bernard III, et son successeur, reçut l'investiture, en 1348, de l'empereur. Sa régence fut paisible et

embrassèrent l'état ecclésiastique. Dans le partage que firent entre eux de la succession paternelle les deux autres, Albert eut Zerbst, comme la ville la plus considérable, et Dessau échut à Woldemar.

ALBERT II, DIT LE JEUNE, ET WOLDEMAR I.

1316. ALBERT II, dit LE JEUNE, et WOLDEMAR I, fils et successeurs d'Albert I, vécurent dans une telle concorde, qu'on ne s'aperçut presque pas que leurs portions fussent divisées. Nous voyons, en effet, qu'ils concoururent ensemble, l'an 1320, pour obtenir de l'empereur, Louis de Bavière, l'expectative de quelques terres dépendantes du Palatinat de Saxe et de la Marche de Landsberg; que l'an 1333, ils se joignirent à Bernard *le Dépouillé*, prince d'Anhalt-Bernbourg, pour demander au même empereur l'investiture du comté d'Ascanie, que l'église d'Halberstadt avait usurpé sur leur maison; et qu'en 1341, ils contribuèrent, à frais communs, pour la construction de la citadelle de Dessau, qui était dans le lot de Woldemar. (*Sagittar.*) Albert, l'an 1353, eut avec l'évêque de Brandebourg une guerre qui fut assoupie par l'archevêque de Magdebourg. L'an 1357, les deux frères Albert et Woldemar, acquirent d'Albert et de Gonthier, comtes de Lindau, le château de Roslau. Le prince

---

PREMIÈRE BRANCHE DE BERNBOURG.

n'en fut peut-être que plus sage pour n'avoir fourni aucun événement mémorable. Il mourut, en 1354, sans laisser d'enfants de sa femme, que Spener nomme ELISABETH, et dit fille de Frédéric *le Sérieux*, margrave de Misnie et landgrave de Thuringe. Si cela est, elle eut deux maris: car Frédéric, burgrave de Nuremberg, l'eut aussi pour épouse.

HENRI III.

1354. HENRI III, successeur de Bernard, son frère, selon Sagittarius, fit sa résidence tantôt à Bernbourg, tantôt à Coëthen. Il mourut, suivant Rittershusius et Spener, l'an 1374. laissant de sa femme SOPHIE, que les uns disent fille du comte de Gleichen. les autres fille de Henri, comte de Stolberg, deux fils, Rodolfe, qui devint évêque d'Halberstadt, et Bernard, qui suit; avec une fille, Adélaïde, abbesse de Gernrod.

BERNARD V.

1374. BERNARD V, second fils de Henri III, lui succéda. Etant entré en guerre, on ne sait en quelle année, avec Gunther de Schwarzbourg, il le défit dans une bataille et le fit prisonnier. Mais

Albert II mourut l'an 1362, et fut inhumé au monastère de Coswick. Il avait épousé, 1°. AGNÈS, fille de Wratislas, duc de Wolgast; 2°. BÉATRIX, fille de Rodolfe I, duc de Saxe. Du premier lit, il eut un fils, qui suit; et du second, Rodolfe, évêque de Schwerin, avec une fille qui eut pour époux Albert, comte de Barby.

Woldemar survécut à son frère Albert. L'an 1363, selon Sagittarius, ou plutôt 1367, suivant M. Pauli, étant allé au secours de Magnus Torquatus, duc de Brunswick, contre Gérard, évêque d'Hildesheim, il fut écrasé sous les chevaux dans un combat livré, le 3 septembre, à ce prélat. Il avait épousé, 1°. l'an 1343, BÉATRIX D'EST, fille d'Obizzon, prince de Ferrare; 2°. l'an 1345, ELISABETH, fille de Rodolfe I, électeur de Saxe, dont il eut un fils de même nom que lui, mort sans enfants l'an 1379.

JEAN.

1362. JEAN, fils d'Albert *le Jeune* et son successeur, acheta, l'an 1369, le château d'Albrechtshein des landgraves de Thuringe. (*Sagittar. Hist. Anhalt.*, pag. 90.) L'an 1378, il eut guerre

---

PREMIÈRE BRANCHE DE BERNBOURG.

l'archevêque de Magdebourg, fils de Gunther, et nommé comme lui, vengea son père dans la suite avec le secours du comte de Mansfeld, qui fit prisonnier à son tour Bernard et l'enferma dans son château, où il mourut, l'an 1411, après un an de captivité, sans laisser d'enfants d'ELISABETH, sa femme, qui vivait encore l'an 1426. (Sagitt, pp. 63-64.)

BERNARD VI.

1411. BERNARD VI, petit-fils de Bernard III par Otton, son père, mort en 1400, recueillit, en 1411, le succession de Bernard V. L'opinion qu'on avait de sa prudence et de son équité, le fit choisir pour arbitre des différents qui étaient entre Gunther II, archevêque de Magdebourg, et la ville de Halle. Cette affaire lui causa bien des peines, et il ne vint à bout d'accorder les parties qu'en 1435. (Sagittarius, page 65.) Ce ne fut qu'en 1454 qu'il reçut de l'empereur Frédéric III l'investiture de ses fiefs. (*Ibid.*) Vers le même tems, il fit construire un pont sur la Wipper, à Cornitz, près de Bernbourg. L'histoire se tait sur les autres traits de sa vie, dont le terme arriva l'an 1468. Il fut le dernier de sa branche, n'ayant laissé de sa femme HEDWIGE, fille de Henri VIII, dit *le Passereau*, duc de Sagan, en Silésie (morte en 1498), qu'une fille, nommée Mathilde, qui fut mariée à Sigismond, quatrième fils de Sigismond, prince d'Anhalt-Zerbst. Par son testament, il institua le prince Georges d'Anhalt-

avec Wratislas, duc de Poméranie, qu'il vainquit dans une bataille où il fit plusieurs prisonniers de marque, dont il tira de fortes rançons. (*Ibid.* pag. 92.) Il finit ses jours, en 1382, à Coswick, petite ville sur l'Elbe. Sa femme ELISABETH, que son père l'avait contraint d'épouser, était fille de Jean, comte de Henneberg. Ne pouvant vivre avec elle, il la quitta pour voyager, et ne revint au pays que lors que la mort de son père l'y eut rappelé pour en prendre le gouvernement. Il laissa de son mariage trois fils, savoir, Albert, Sigismond et Woldemar. Ce dernier mourut sans lignée.

ANHALT-COETHEN.

ALBERT, DIT LE BOITEUX.

1382. ALBERT, dit *le Boiteux*, fils aîné de Jean, eut Coëthen dans le partage de la succession de son père. Sigismond, frère d'Albert, ayant enlevé, dans une course, aux Magdebourgeois, une grande quantité de bétail, Gunther, leur archevêque, prit leur défense, et déclara la guerre aux deux frères, pour les contraindre à restituer ce qu'ils avaient

ANHALT-ZERBST-DESSAU.

SIGISMOND.

1382. SIGISMOND, second fils de Jean, eut Zerbst et ses dépendances en partage. L'an 1392, il concilia les différents qui étaient entre sa maison et celle de Misnie. Il fit alliance, en 1394, avec Albert, archevêque de Magdebourg, et, en 1399, avec Jean et Ulric, ducs de Mecklenbourg.

L'an 1400, attaché à Frédéric de Brunswick, élu nouvel-

PREMIÈRE BRANCHE DE BERNBOURG.

Zerbst, qui suit, pour son héritier, après avoir mis sa principauté sous la suzeraineté de l'église de Magdebourg.

GEORGES.

1468. GEORGES, fils de Georges I, prince d'Anhalt-Zerbst-Dessau, succéda, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, à Bernard VI, en vertu de son testament. Quoique né jumeau, c'était un autre Polydamas pour la force. Elle était si grande, qu'avec ses mains il réduisait et enlevait un ours, ce que huit personnes ensemble ne pouvaient faire. En 1489, il fut nommé par Joachim I, électeur de Brandebourg, gouverneur de Crossen et commandant des châteaux de Solbourg et de Leitz. Il mourut le 20 avril 1509, sans laisser d'enfants de sa femme AGNÈS, fille de Barnime, duc de Poméranie.

pris. Les hostilités réciproques, après avoir duré l'espace de trois ans, furent terminées, le jour de la *Fête de Dieu* 1407, par un traité conclu à Calbe, dont le duc de Brunswick fut le médiateur. (Sagittarius, pag. 93-94.) L'an 1413, Albert reçut, par engagement de Robert de Schierstedt, le château de Dornebourg, sur la Saale, près de Zerbst. Celui de Roslau, sur l'Ilm, relevait de lui, comme suzerain, et était possédé par l'abbesse de Quedlimbourg, qui lui en rendit hommage en 1415. Albert et Sigismond, son frère, avaient des prétentions sur l'électorat de Brandebourg. Ils y renoncèrent, l'an 1417, moyennant une somme de soixante mille florins que leur donna le nouvel électeur, Frédéric, burgrave de Nuremberg. Albert finit ses jours l'an 1424. Il avait épousé, 1°. Elisabeth, fille de Gunther II, comte de Mansfeld; 2°. Elisabeth, comtesse de Hohenstein, veuve de Brunon, seigneur de Querfurt. Du premier lit, il laissa Adolphe, qui suit; Woldemar, mort en 1436; Luitgarde, femme de Jean III, duc de Mecklenbourg-Stargard; et trois autres filles. Du second lit vint Albert, mort en 1487, laissant une nombreuse postérité.

ADOLPHE.

1424. Adolphe, successeur d'Albert *le Boiteux*, son père, conclut, en 1432, une alliance avec la ville de Magdebourg, lement empereur, il fit ses efforts pour lui sauver la vie, lorsque des assassins tombèrent sur lui près du village de Klein-Englis, et courut risque lui-même de périr en le défendant. Il mourut en 1405, laissant de Jutte, son épouse, fille de Gebhart, seigneur de Querfurt, Georges, qui suit; Sigismond, époux de Mathilde, fille de Bernard VI, dernier prince d'Anhalt-Bernbourg, mort sans enfants; Albert VI, décédé, sans lignée, en 1469; Elisabeth, femme d'Albert, comte de Mansfeld; et d'autres filles.

GEORGES I.

1405. Georges I, fils de Sigismond I et son successeur, obtint, en 1449, l'expectative de la succession de Wenceslas, seigneur de Biberstein. En 1467, la ville et le château de Dessau furent consumés par un incendie où il perdit une grande partie de ses archives. Il répara, autant qu'il lui fut possible, ce désastre par son économie, sans en prendre occasion de grever ses vassaux. Georges mourut, plus que centenaire, en 1474. Il avait épousé, 1°. Mathilde, dont nous ne connaissons point la maison; 2°. l'an 1445, Offega, fille de Conrad II, duc de Silésie-Oëls, et veuve d'Albert III, électeur de Saxe; 3°. Sophie, fille de Sigismond, comte de Hohenstein; 4°. Anne, fille d'Albert, comte de Ruppin. Du troisième lit, il laissa Wol-

contre les seigneurs de Veltheim, de Schulenbourg et d'Aversleben. L'an 1457, il obtint, de l'empereur Frédéric III, l'investiture du comte d'Ascanie, sans pouvoir, néanmoins, s'en mettre en possession. Il mourut en 1473. ANNE, fille de Brunon, seigneur de Querfurt, sa première femme, ne lui donna point d'enfants. De CORDULA, fille d'Albert, comte de Ruppin, sa seconde femme, il eut, entr'autres enfants, Guillaume, qui se fit cordelier; Magnus, nommé, l'an 1496, grand-juge de la chambre impériale, député, l'an 1512, par l'archevêque de Magdebourg, à la diète de Cologne, élu grand-prévôt de Magdebourg en 1516, et mort en 1524; et Adolphe, prévôt de Magdebourg avant son frère, puis élu, en 1514, évêque de Mersbourg, d'où il chassa les Juifs. Ce prélat, après avoir fait brûler, en 1519, les livres de Luther, embrassa, dans la suite, sa religion, et mourut le 24 mars 1526. Il fut le dernier de la première branche d'Anhalt-Coëthen. La succession de ce prince Adolphe passa à Georges I, prince d'Anhalt-Zerbst-Dessau.

IIe. BRANCHE

DES PRINCES D'ANHALT-COETHEN

WOLDEMAR.

1474. WOLDEMAR eut, pour sa part, dans la succession de son père, ... demar, qui fit la seconde branche d'Anhalt-Coëthen, et du quatrième, Ernest, qui viendra ci-après; Georges, qui succéda à Bernard VI dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg; Sigismond, frère jumeau de Georges, lequel, après s'être signalé par divers exploits militaires, fit le voyage de la Terre-Sainte avec Albert, duc de Saxe, et mourut sur la route en revenant; et Rodolfe, l'un des plus grands guerriers de son tems, très-attaché à Maximilien I, roi des Romains, pour lequel il se mit en otage entre les mains des Brugeois révoltés. (L'empereur Frédéric III reconnut cette générosité par la charge de grand-écuyer qu'il lui confia.) En 1507, Rodolfe fut nommé général dans la guerre de Gueldre contre Charles, comte d'Egmond, et, l'année suivante, il servit l'empereur dans la guerre contre les Vénitiens, où il défit quatre mille paysans sur la Brente. Il prit la ville de Vicence; mais les habitants la livrèrent aux ennemis en 1510. Il défendit Vérone, attaquée par les Vénitiens, et battit leur armée, en 1513, sur la rivière de Bachilion. Mais, la même année, il fut empoisonné, le 7 septembre, par les Véronais. (L'empereur Maximilien pleura sa perte.) Georges eut aussi de ses alliances Anne, mariée, en 1498, à Jean, comte d'Altenbourg, morte en 1531; Anne ou Agnès, femme de Jean,

Georges I, son père, les bailliages de Coëthen et de Ballenstadt. L'empereur Frédéric III ou IV, étant en guerre avec Charles, duc de Bourgogne, il lui mena cinq cents chevaux en 147 ;. Il rendit aussi des services importants à Maximilien, fils de Frédéric, qui ne les oublia pas lorsqu'il fut parvenu à l'empire. Il avait toujours à cœur le recouvrement du comté d'Ascanie, enlevé à sa maison par l'évêque d'Halberstadt. Frédéric lui en accorda l'investiture, par un diplôme impérial de 1495. Mais il ne put venir à bout de s'en mettre en possession, par la résistance que l'église d'Halberstadt lui opposa. Ce prince termina sa vie en 1508. De MARGUERITE, fille de Gunther, comte de Schwarzbourg, qu'il avait épousée en 1491 (morte en 1539), il eut Wolfgand, qui suit; Barbe, femme de Henri Réuss, comte de Plauen, morte en 1572 ; et Marguerite, mariée, en 1513, à Jean, électeur de Saxe, morte le 9 octobre 1521.

WOLFGAND.

1508. WOLFGAND, né l'an 1492, de Woldemar, lui succéda dans la principauté d'Anhalt-Coëthen. Il embrassa le Luthéranisme, et signa la confession d'Augsbourg en 1530. S'étant allié, l'an 1532, à l'électeur de Saxe, il eut part à ses disgrâces, et fut privé, comme lui, de sa principauté, dans laquelle il rentra néanmoins, comte de Hohenstein, et trois religieuses.

PRINCES

D'ANHALT - ZERBST - DESSAU.

ERNEST.

1474. ERNEST, prince d'Anhalt-Zerbst, par le partage qu'il fit, avec Woldemar, son frère, de la succession de Georges I, leur père, ne se distingua par aucun trait dont le souvenir ait passé à la postérité. Il mourut le 15 juin 1516. MARGUERITE, fille de Henri, duc de Munsterberg, petite-fille de Georges Podiébrad, qu'il avait épousée le 21 janvier 1494 (morte le 28 juin 1530), le fit père de trois fils, savoir : Jean, qui suit; Georges, né le 15 août 1507, lequel, ayant embrassé la religion luthérienne, contribua beaucoup à l'étendre dans la principauté d'Anhalt (savant dans les langues orientales et la controverse, il composa plusieurs ouvrages dogmatiques; il fut coadjuteur de l'évêché de Mersebourg, et mourut le 17 octobre 1553); Joachim, né le 8 août 1509, luthérien comme Georges, son frère, mort sans alliance le 16 décembre 1561.

JEAN.

1516. JEAN, fils aîné d'Ernest, né le 5 septembre 1504, vécut paisiblement au milieu des troubles qui agitaient l'Al-

l'an 1552, par le traité de Passaw. Il mourut, sans alliance, le 23 mars 1566.

lemagne de son tems. Il embrassa néanmoins la religion luthérienne, et contribua même à l'étendre; mais il s'abstint de prendre part aux guerres qu'elle occasiona. L'an 1541, il se chargea de la députation que la diète de Ratisbonne fit à Luther. Ce prince mourut le 4 février 1551. De MARGUERITE, fille de Joachim I, électeur de Brandebourg, et veuve de Georges, duc de Poméranie, qu'il avait épousée l'an 1532 (morte en 1543), il laissa trois fils, Charles, qui suit: Joachim-Ernest, qui viendra ensuite; Bernard, né l'an 1540, mort en 1570; avec deux filles, Marie, née le 1 décembre 1538, mariée avec Albert, comte de Barby, et morte le 25 avril 1563; et Elisabeth, abbesse de Gernrod, puis mariée à Wolfgang, comte de Barby. (*Sagittar.*)

CHARLES.

1551. CHARLES, fils aîné de Jean, et son successeur, né le 29 novembre 1534 (mardi après la Sainte-Catherine), fut enlevé, le 4 mars 1561, sans laisser d'enfants d'ANNE, fille de Barnime, duc de Poméranie, sa femme, laquelle s'étant remariée, l'an 1567, avec Henri, comte de Plauen, puis avec Josse, comte de Barby, finit ses jours en 1592.

JOACHIM-ERNEST.

1561. JOACHIM-ERNEST, né le 20 octobre 1536, succéda, l'an 1561, à Charles, son frère, et, l'an 1566, à Wolfgang, son cousin, mort sans postérité. Maître, par-là, de toute la principauté d'Anhalt, il prétendit encore rentrer dans le comté d'Ascanie, et protesta contre la foi et hommage que Sigismond, évêque d'Halberstadt, s'était fait rendre par les habitants de ce pays; mais il paraît qu'il en demeura là. En 1582, il fonda le collége de Zerbst. L'année suivante, il fit construire un pont de pierre sur la Mulde, qui passe à Dessau, et va près de là se jeter dans l'Elbe. Il mourut le 6 décembre 1586. AGNÈS, fille de Wolfgang, comte de Barby, qu'il avait épousée l'an 1560 (morte le 17 novembre 1569), le fit père de Jean-Georges, qui suit; de Christian, qui a fait la nouvelle branche de Bernbourg; d'Anne-Marie, née le 13 juin 1561, mariée, le 19 mai 1577, à Joachim-Frédéric, duc de Lignitz, morte le 14 novembre 1605; de Sibylle, née le 28 septembre 1564, mariée, le 22 mai 1581, à Frédéric, duc de Wurtemberg, morte le 16 novembre 1614. LÉONORE, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, à laquelle Joachim-Ernest se remaria, l'an 1571,

lui donna seize enfants, dont les principaux sont Bernard, né le 25 septembre 1572, et mort, l'an 1596, au service de l'empereur, à Tirnau, dans la Hongrie, où il commandait mille chevaux pour le cercle de Saxe (le zèle de la religion protestante l'avait amené, l'an 1590, en France, où il servit le roi Henri IV); Auguste, qui viendra ci-après, et fit la branche de Plœtzkau, puis de Coëthen; Rodolfe, qui fit celle de Zerbst; Jean-Ernest, né le 1er. mai 1578, employé d'abord au service des Provinces-Unies contre l'Espagne, puis en Hongrie, où il se distingua beaucoup à la tête d'un régiment d'infanterie saxone, à la prise d'Albe royale, en 1601, mort le 12 décembre de l'année suivante, en retournant à Vienne; Louis, né le 17 juin 1579, prince d'Anhalt-Coëthen, établi gouverneur des pays de Magdebourg et d'Halberstadt, en 1631, par le grand Gustave, mort le 7 janvier 1650, laissant de SOPHIE, fille de Simon, comte de la Lippe, qu'il avait épousée en secondes noces, le 12 septembre 1626, Guillaume-Louis, décédé sans lignée, le 13 avril 1665, à l'âge de vingt-sept ans, et Anne-Sophie, mariée à Gunther, comte de Schwarzbourg. Agnès-Hedwige, l'aînée des filles de Joachim-Ernest, née le 12 mars 1575, fut mariée, 1°. le 3 janvier 1586, à Auguste, électeur de Saxe; 2°. le 14 février 1588, à Jean, duc de Holstein-Sunderbourg, morte le 3 novembre 1616; Dorothée-Marie, née le 2 juillet 1574, mariée, en 1593, à Jean, duc de Saxe-Weimar, morte le 18 juillet 1617. Léonore, mère de ces enfants, se remaria, l'an 1589, à Georges, landgrave de Hesse-Darmstadt.

JEAN-GEORGES.

1586. JEAN-GEORGES, né le 9 mai 1567, suivant Imhoff, gouverna seul, comme fils aîné de Joachim-Ernest, tous les domaines de sa maison, après la mort de son père, durant l'espace de vingt ans. Non content de les bonifier, il voulut les augmenter par le recouvrement du comté d'Ascanie, pour lequel il obtint, en 1589, une commission impériale; mais cette entreprise, déjà tentée sans succès par son père et par Woldemar, prince d'Anhalt-Coëthen, n'eut point encore cette fois de réussite. Il eut aussi, avec Christian II, électeur de Saxe, une grande discussion, dont voici le sujet. On accusait à Dresde le chancelier d'Anhalt, nommé Blédermann, d'avoir tramé une conspiration contre la vie de l'électeur, et l'on y soutenait que le prétendu coupable, emprisonné sur cette accusation, par son maître, devait être remis, comme coupable de *lèze-majesté électorale*, entre les mains de ce prince, ou livré au pouvoir de l'empereur, pour être procédé contre

lui suivant la rigueur des lois. Mais le prince d'Anhalt était bien éloigné de se prêter à cette alternative. Il persista invariablement dans le principe, qu'il appartenait à lui seul de faire le procès à ses officiers et à ses sujets. L'empereur donna plusieurs rescrits qui lui enjoignaient sévèrement l'extradition du prisonnier. Les rois de France, d'Angleterre, de Danemarck, les électeurs palatin et de Brandebourg, et plusieurs princes, s'intéressèrent, dans cette occasion bruyante, en faveur du prince d'Anhalt. La contestation dura trois ans, au bout desquels elle fut accommodée par la médiation de Frédéric-Joachim, électeur de Brandebourg. Blédermann était mort alors, après avoir protesté de son innocence jusqu'au dernier soupir.

L'an 1606, Jean-Georges fit un partage avec ses frères, et retint pour lui le pays de Dessau, dont il choisit le chef-lieu pour sa résidence. Cette ville ne s'était pas encore relevée de l'incendie qui en avait consumé la plus grande partie en 1467. Il travaillait à la réparer, lorsque la mort le surprit à Dessau, le 13 mai 1618. DOROTHÉE, fille d'Albert, comte de Mansfeld, sa première femme, qu'il avait épousée, le 22 février 1588 (morte en 1594), le fit père de deux fils morts jeunes, et de trois filles, Sophie-Elisabeth, née le 1er. février 1589, mariée, le 25 octobre 1614, à Georges-Rodolphe, duc de Lignitz, morte le 9 février 1622; Agnès-Madeleine, née le 29 mars 1590, mariée, l'an 1617, à Otton, fils aîné de Maurice, landgrave de Hesse-Cassel, morte en 1626, neuf ans après son époux, décédé le 7 août 1617; Anne-Marie, née le 5 mars 1591, morte sans alliance en 1637. D'une autre DOROTHÉE, fille de Jean-Casimir, comte palatin, fils de l'électeur Frédéric III, qu'il avait épousée en 1595 (morte le 18 septembre 1618), il eut Jean-Casimir, qui suit; Georges-Aribert, seigneur de Worlieck et de Radegast, né le 3 juin 1606, mort le 14 novembre 1634, laissant d'Elisabeth, son épouse, fille de Christophe de Croseck, maréchal de la cour d'Anhalt, Christian-Aribert, mort sans alliance, le 14 juillet 1677, au service de l'empereur, près de Coblentz; Anne-Elisabeth, née en avril 1598, mariée, en 1617, à Guillaume-Henri, comte de Bentheim, morte en 1621; Eléonore-Dorothée, née le 6 février 1602, mariée, en 1625, à Guillaume, duc de Saxe-Weimar, morte le 26 décembre 1664; Sibylle-Christine, née le 10 janvier 1603, mariée, 1°. en 1627, à Philippe-Maurice, comte de Hanau-Munsterberg; 2°. à Frédéric-Casimir, comte de Hanau-Lichtenberg, morte le 11 février 1686; Cunégonde-Julienne, née l'an 1608, mariée, en 1642, à Herman, prince de Hesse-Cassel, morte en 1656; Susanne-Marguerite, née en

en 1610, femme de Jean-Philippe, comte de Hanau-Lichtenberg, en 1663; Jeanne-Dorothée, née en 1612, mariée, en 1635, à Maurice, comte de Bentheim-Tecklenbourg, morte le 16 avril 1695; et d'autres enfants.

JEAN-CASIMIR.

1618. Jean-Casimir, né le 7 décembre 1596, fut le successeur de son père dans la régence de Dessau. La crainte de voir ses domaines envahis par les Suédois, le porta, l'an 1631, à se mettre sous leur protection. Il mourut le 15 décembre 1660, laissant d'Agnès, sa première femme, fille de Maurice, landgrave de Hesse-Cassel, qu'il avait épousée le 23 février 1623, morte le 28 mai 1650, un fils, qui suit, et Louise, née le 3 février 1631, mariée, le 4 novembre 1648, à Christian, duc Lignitz, morte le 25 avril 1680. Sophie-Marguerite, fille de Christian, prince d'Anhalt-Bernbourg, sa seconde femme, qu'il avait épousée le 28 mai 1651, morte le 28 décembre 1673, ne lui donna point d'enfants.

JEAN-GEORGES II.

1660. Jean-Georges II, né le 6 novembre 1627, successeur de Jean-Casimir, son père, s'étant attaché à l'électeur de Brandebourg, fut nommé, par ce prince, général feld-maréchal de ses troupes, et en 1689, gouverneur de la ville et de la Marche de Berlin. Il mourut le 17 août 1693, et fut inhumé à Dessau. Henriette-Catherine de Nassau, fille de Henri, prince d'Orange, qu'il avait épousée en 1658, morte le 3 novembre 1708, le fit père de dix enfants, dont les principaux sont Léopold, qui suit; Elisabeth-Albertine, née le 1 mai 1665, abbesse protestante de Hervorden, puis mariée, le 30 mars 1686, à Henri, duc de Saxe, morte le 5 octobre 1706; Henriette-Amélie, née le 16 août 1666, mariée, le 26 novembre 1684, à Henri-Casimir, prince de Nassau-Dietz, morte le 18 avril 1726; Marie-Eléonore, née le 14 mars 1671, et mariée, le 3 septembre 1687, à Georges Radziwil, duc d'Olika, morte le 18 mai 1756; Eléonore-Dorothée, femme de Guillaume, duc de Saxe-Weimar; et Jeanne-Charlotte, née le 6 avril 1682, mariée, le 15 janvier 1699, à Philippe-Guillaume, margrave de Brandebourg en 1711, morte le 31 mars 1750.

LÉOPOLD.

1693. Léopold, né le 3 juillet 1676, succéda, l'an 1693,

au prince Jean-Georges, son père. Ce fut un des plus habiles capitaines de son tems. Le roi de Prusse auquel il s'attacha, le fit général-major au mois de mars 1699, chevalier de l'Aigle noir le 19 janvier 1703, général feld-maréchal en 1715, et quelque tems après, gouverneur de Magdebourg. Au mois de novembre 1727, il introduisit le droit de primogéniture dans sa maison. Il était le plus ancien général feld-maréchal de l'empire et de la Prusse, lorsque la mort l'enleva le 9 avril 1747. Il avait épousé, en septembre 1698, ANNE-LOUISE FOESSEN, fillé d'un bourgeois de Dessau, à laquelle l'empereur, par un diplôme du 9 décembre 1701, donna la qualité de princesse avec celle de prince pour les enfants nés ou à naître de son mariage. Elle mourut le 5 février 1745, après avoir donné à son époux, Guillaume-Gustave, né le 20 juin 1699, lieutenant-général des troupes de Prusse, mort le 16 décembre 1737, laissant six fils (1); qui embrassèrent tous le parti des armes (l'aîné, Guillaume, né le 15 mars 1727, fut tué, le 3 novembre 1760, au service de la Prusse, à la bataille de Torgau; Léopold-Louis, le second, né le 28 février 1729, employé au service de la même puissance, épousa, le 1er. novembre 1763, Charlotte-Antoinette de Prinzen; le troisième, Gustave, né le 26 mai 1730, fut tué, le 22 novembre 1757, à la bataille de Breslaw; le quatrième, Frédéric, né le 21 mai 1732, fut colonel d'un régiment de Prusse; le cinquième, Albert, né le 24 juin 1735, épousa, le 24 juin 1764, Sophie-Louise de Wedel; le sixième, Henri, né le 4 septembre 1736, mourut à Dresde le 14 septembre 1758). Léopold-Maximilien, qui suit, fut le second fils de Léopold; le troisième, Thierri, né le 2 août 1702, chevalier de l'Aigle noir et général feld-maréchal du roi de Prusse, quitta le service en 1751, et mourut le 2 décembre 1769. Le quatrième, Eugène-Fréderic-Henri, né le 27 décembre 1705, général-major du roi de Prusse, se retira ensuite du service de ce prince en 1735, pour passer à celui de la maison d'Autriche, et fit la campagne remarquable du prince Charles de Lorraine. Il entra ensuite au service de l'électeur de Saxe, qui le fit général de sa cavalerie, gouverneur de Wittemberg et chevalier de l'Aigle blanc. Le cinquième, Maurice, né le 31 octobre 1712, général feld-maréchal des troupes de Prusse, mourut le 12 avril 1760, après avoir servi, avec gloire, dans les troupes de

---

(1) D'un mariage morganatique qu'il avait contracté, en 1726, avec Jeanne-Sophie Hern, fille d'un négociant, morte en 1795. Ces enfants furent élevés, en 1749, au rang de comtes et de comtesse d'Anhalt. Il en existe encore quelques descendants.

Silésie. Louise, l'une des filles de Léopold, née le 21 août 1709, épousa, le 15 novembre 1724, Victor-Frédéric, prince d'Anhalt-Bernbourg, et mourut le 29 juillet 1732; Léopoldine-Marguerite, sœur de Louise, née le 8 décembre 1716, fut mariée, le 13 février 1739, à Henri-Frédéric, prince de Prusse, margrave de Brandebourg-Schwedt. Elle était prisonnière pour affaires d'état, depuis quatorze ans, à Colberg, lorsque les Russes prirent cette ville le 27 décembre 1761.

LÉOPOLD-MAXIMILIEN.

1747. LÉOPOLD-MAXIMILIEN, second fils de Léopold et son successeur dans la principauté d'Anhalt-Dessau, né le 25 septembre 1700, fut présent aux derniers exploits du prince Eugène de Savoie sur le Rhin. Il se fit un nom dans les deux premières guerres de Silésie, surtout aux batailles de Molvits, Czaslau, Hohen-Friedberg et Soer. En 1741, il s'empara habilement de la forteresse de Glogaw à-peu-près de la même manière que Laudohn s'empara de Schweidnitz. Au milieu du tumulte de la bataille de Czaslau, le roi de Prusse le nomma feld-maréchal de ses armées. Ce prince mourut le.......... 1751. Il avait épousé, le 25 mai 1737, GISÈLE-AGNÈS, fille unique de Léopold, prince d'Anhalt-Coëthen, dont il laissa Léopold-Frédéric-François, qui suit; Jean-Georges, né le 28 janvier 1748, général d'infanterie au service de Prusse; Albert-Frédéric, né le 22 août 1750, marié avec Henriette-Caroline-Louise, comtesse de la Lippe-Weissenfeld; et Henriette-Catherine-Agnès, chanoinesse de Hervorden, née en 1744, mariée, en 1779, à Jean-Henri, baron de Loen.

LÉOPOLD-FRÉDÉRIC-FRANÇOIS.

1751. LÉOPOLD-FRÉDÉRIC-FRANÇOIS, né le 10 août 1740, succéda à son père en 1751. Ce prince accéda à la confédération du Rhin, et prit le titre de *duc*, le 18 avril 1807. Il mourut le 9 août 1817. Il avait épousé, le 25 juillet 1767, LOUISE-HENRIETTE-WILHELMINE, fille de Henri, margrave de Brandebourg-Schwedt, dont il eut :

Frédéric, né le 27 décembre 1769, prince héréditaire, marié, le 12 juin 1792, à Christine-Amélie, veuve de lui, le 25 mai 1814, fille de Frédéric-Louis, landgrave de Hesse-Hombourg. De ce mariage sont issus :

a. Léopold-Frédéric, qui suit;
b. Georges-Bernard, né le 21 février 1796;

c. Frédéric-Auguste, né le 23 septembre 1799;
d. Guillaume-Woldemar, né le 29 mai 1807;
e. Amélie-Auguste, née le 18 août 1793, mariée, le 15 avril 1816, à Gonthier, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt;
f. Louise-Frédérique, née le 1er. mars 1798, fiancée à Gustave, prince de Hesse-Hombourg.

LÉOPOLD-FRÉDÉRIC.

1817. Léopold-Frédéric, né le 1er. octobre 1794, succéda au duché d'Anhalt-Dessau, à son aïeul Léopold-Frédéric-François, le 9 août 1817. Il a épousé, le 18 avril 1818, Frédérique-Wilhelmine-Louise-Amélie, fille de Frédéric-Louis-Charles, frère du roi de Prusse.

BRANCHE D'ANHALT-BERNBOURG.

CHRISTIAN I, ou CHRISTIERN.

1606. Christian I, ou Christiern, frère de Jean-Georges, né le 9 mai 1568, eut pour son lot, dans le partage des biens patrimoniaux, les seigneuries de Bernbourg et les bailliages de Ballenstadt et d'Hartzgerod, avec l'abbaye sécularisée de Gernrod. Il passa une grande partie de sa vie à voyager et à faire la guerre, et fut employé dans plusieurs négociations. En 1591, il mena en France une armée considérable, formée par Christian I, électeur de Saxe, et d'autres princes allemands, au secours de Henri IV, contre les Espagnols, joints aux ligueurs. Mais, arrivé dans ce royaume, il céda le commandement de ces troupes au vicomte de Turenne; et, s'étant mis à la tête de celles de Strasbourg, il marcha contre les Lorrains, sur lesquels il remporta deux avantages, le 8 septembre et le 1er. novembre 1592. Les villes confédérées d'Allemagne le députèrent vers l'empereur Rodolfe II, en 1609, pour lui exposer leurs griefs. En 1619, il aida le prince Maurice d'Orange à s'emparer de Juliers. L'électeur palatin, Frédéric V, élu roi de Bohême, l'ayant fait son général, il battit, cette même année, les comtes de Dampierre et de Bucquoi. L'année suivante (1620), il fut à son tour défait à la bataille de Prague, donnée le 8 novembre. L'an 1621, il fut mis au ban de l'empire par l'empereur Ferdinand II, avec lequel il ne tarda pas à se réconcilier. Le terme de ses jours arriva le 20 avril 1630, dans la soixante-troisième année de son âge. D'Anne, son épouse, fille d'Arnoul, comte

de Bentheim et de Tecklenbourg (morte le 9 décembre 1624), il laissa Christian, qui suit; Ernest, né le 19 mai 1608, mort à Naumbourg, le 3 décembre 1632, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Lutzen; Frédéric, né le 16 novembre 1613, seigneur de Hartzgerod et de Gernrod, colonel d'un régiment de Hesse, et grand chimiste, mort le 30 juin 1670. (Ce prince avait épousé, 1°. l'an 1642, Jeanne-Elisabeth, fille de Jean-Louis, comte de Nassau, morte le 2 mars 1647; 2°. l'an 1657, Anne-Catherine, fille de Simon, comte de la Lippe, morte en 1659, sans enfants. Mais il eut du premier lit, Guillaume, né le 18 août 1643, et mort sans lignée le 15 décembre 1709; avec deux filles. Les autres enfants que laissa Christian I, sont Eléonore-Marie, femme d'Albert, duc de Mecklenbourg-Gustrow; et Sophie-Marguerite, femme de Jean-Casimir, prince de Dessau.

CHRISTIAN II.

1630. Christian II, dit *le Jeune*, né le 9 août 1599, fit ses premières campagnes sous Charles-Emmanuel de Savoie, contre les Espagnols. Etant passé ensuite au service de l'électeur palatin, Frédéric, élu roi de Bohême, il combattit vaillamment pour lui, en 1620, à la bataille de Prague, où il fut fait prisonnier. L'empereur Ferdinand, au pouvoir duquel il était tombé, le traita avec distinction, et lui rendit, peu de tems après, la liberté. Il succéda, l'an 1630, au prince Christian I, son père. Il voyageait alors en divers pays. Etant revenu pour prendre possession de cet héritage, il recommença de nouveaux voyages, au bout desquels il vint mourir chez lui, le 22 septembre 1656. Il avait épousé, le 27 février 1625, Eléonore-Sophie, fille de Jean, duc de Holstein-Sunderbourg, morte le 5 janvier 1675, qui lui donna dix-sept enfants, dont les principaux sont Victor-Amédée, qui suit; Anne-Sophie, née le 13 septembre 1640, mariée, en 1664, à Georges-Frédéric, comte de Solms, morte veuve le 25 avril 1704; et Anne-Elisabeth, née le 19 mars 1647, mariée, le 3 septembre 1672, à Christian-Ulric, duc de Wurtemberg-Brentz, morte le 3 septembre 1680.

VICTOR-AMÉDÉE.

1656. Victor-Amédée, né le 6 octobre 1634, successeur de Christian II, son père, quitta la religion luthérienne, pour embrasser celle de Calvin. Il introduisit dans sa maison le droit de primogéniture, et le fit confirmer par l'empereur;

en 1678. La ville de Bernbourg lui a l'obligation d'un pont, presque entier de pierre, qu'il fit construire en 1706, sur la Saale, pour joindre la ville au faubourg. La même année, il fonda une maison pour douze orphelins. Il mourut le doyen, par l'âge, de tous les princes de l'empire, le 12 février 1718. D'ELISABETH, fille de Frédéric, comte palatin de Deux-Ponts, qu'il avait épousée le 16 octobre 1667 (morte le 17 avril 1677), il laissa Charles-Frédéric, qui suit; et Lebrecht, qui a fait la branche d'Hoym-Schaumbourg, ou de Bernbourg-Schaumbourg, qu'on verra ci-après.

CHARLES-FRÉDÉRIC.

1718. CHARLES-FRÉDÉRIC, né le 13 juillet 1668, héritier de Guillaume, seigneur de Hartzgerod et de Gernrod, mort sans lignée le 15 décembre 1709, succéda, l'an 1718, à Victor-Amédée, son père. Il mourut, le 21 avril 1721, au château de Ballenstadt, dans la cinquante-troisième année de son âge, après avoir été marié deux fois, 1°. le 25 juillet 1692, à SOPHIE-ALBERTINE, fille de Georges-Frédéric, comte de Solms-Sonneveld, morte le 12 juin 1708; 2°. le 1 mars 1712, à WILLELMINE-CHARLOTTE, fille de Godefroi-Christian Nusler, conseiller en chancellerie, élevée, le 19 décembre 1719, par l'empereur, à la dignité de comtesse de Ballenstadt, et morte le 30 mai 1740. Du premier lit, il laissa Victor-Frédéric, qui suit; Elisabeth-Albertine, née le 31 mars 1693, mariée, le 2 octobre 1710, à Gunther, prince de Schwarzbourg-Sondershausen; Charlotte-Sophie, née le 21 mai 1696, mariée à Auguste, prince de Schwarzbourg-Sondershausen, morte au mois d'août 1762; et Henriette-Frédérique, née le 24 janvier 1702, mariée, le 10 décembre 1721, à Léopold, prince d'Anhalt-Plœtzkau, morte le 4 avril 1723. Du second lit, il eut Frédéric, né le 14 mars 1713, mort en 1758, et Charles-Léopold, né le 1 juillet 1717, chevalier de l'ordre de Saint-Hubert, lieutenant-général des troupes de Hesse, créé, l'an 1723, avec son frère, par l'empereur, comte de Bachfeld, sans pouvoir succéder aux biens de la maison d'Anhalt.

VICTOR-FRÉDERIC.

1721. VICTOR-FRÉDÉRIC, fils aîné de Charles-Frédéric, et son successeur, né le 20 septembre 1700, épousa, 1°. le 15 novembre 1724, LOUISE, fille de Léopold, prince d'Anhalt-Dessau, morte le 29 juillet 1732; 2°. le 23 mai 1733, SOPHIE-FRÉDÉRIQUE-ALBERTINE, fille d'Albert-Frédéric,

margrave de Brandebourg, morte le 7 septembre 1750. Il finit ses jours le 18 mai 1765, laissant de son premier mariage, Sophie-Louise, née le 29 juillet 1732, mariée, le 20 mai 1753, à Frédéric-Gotlieb-Henri, comte de Solms-Bareuth; et du second lit, Frédéric-Albert, qui suit; Frédérique-Auguste, née le 28 avril 1744, mariée, le 27 mai 1764, à Frédéric-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst; et Christine-Elisabeth-Albertine, née le 14 novembre 1746, mariée, le 6 juin 1762, à Auguste, prince de Schwarzbourg-Sondershausen.

FRÉDÉRIC-ALBERT.

1765. FRÉDÉRIC-ALBERT, né le 15 août 1735, succéda, l'an 1765, à Victor-Frédéric, son père, et mourut le 9 avril 1796. Il avait épousé, le 4 juin 1763, LOUISE-ALBERTINE, fille de Frédéric-Charles, duc de Holstein-Ploen, morte le 9 avril 1769, laissant Alexis-Frédéric-Chrétien, qui suit, et Pauline-Christine-Wilhelmine, née le 23 février 1769, mariée, le 2 janvier 1796, à Léopold, prince de Lippe-Detmold, mort en 1802.

ALEXIS-FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN.

1796. ALEXIS-FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN, né le 12 juin 1767, succéda à son père, le 9 avril 1796, fut élevé à la dignité de duc par l'empereur d'Autriche, au mois de mars 1806, et accéda à la confédération du Rhin, le 18 avril 1807. Ce prince fait partie de la confédération germanique. Il a épousé, le 29 novembre 1794, MARIE-FRÉDÉRIQUE, née le 14 septembre 1768, fille de Guillaume, électeur de Hesse. De ce mariage sont issus:

1°. Alexandre-Charles, prince héréditaire, né le 2 mars 1805;
2°. Wilhelmine-Louise, née le 30 octobre 1799, mariée, le 21 novembre 1817, à Frédéric-Guillaume-Louis de Prusse.

BRANCHE D'ANHALT-PLŒTZKAU,

AUJOURD'HUI COETHEN.

AUGUSTE.

1606. AUGUSTE, né le 15 juillet 1575, eut, par le partage fait avec ses frères, Plœtzkau, sur la Saale. Ce fut un prince pacifique, qui fut témoin des agitations de l'Europe, sans y prendre part. La chimie fut son principal amusement. L'empereur, en 1651, le nomma arbitre des différents qui restaient

à terminer entre l'électeur de Brandebourg et l'électeur palatin, touchant la succession de Juliers. Le 22 août 1653 fut le terme de ses jours. SIBYLLE, fille de Jean-Georges, comte de Solms, qu'il avait épousée le 25 janvier 1618, lui donna sept enfants, dont les principaux sont Lebrecht, qui suit, et Emmanuel, qui viendra ensuite.

LEBRECHT.

1653. LEBRECHT, né le 5 avril 1622, fils aîné d'Auguste, joignit, en 1665, à la succession paternelle, celle de Guillaume-Louis, prince d'Anhalt-Coëthen, petit-fils de Joachim-Ernest, par Louis, son père, laquelle vint à vaquer, cette année, par faute de lignée. Lebrecht fut le contraste de son père. Autant passionné pour le tumulte des armes qu'Auguste l'était pour la vie paisible, il se mit successivement au service des Suédois et des Vénitiens. Son inclination prouve sa valeur ; mais l'histoire n'a point détaillé ses exploits militaires. Il mourut le 7 novembre 1669, sans laisser d'enfants de SOPHIE-ELÉONORE, fille de Henri Volrath, comte de Stolberg, qu'il avait épousée en 1655, morte le 13 septembre 1675.

EMMANUEL.

1669. EMMANUEL, né le 16 octobre 1631, servit, en 1665, dans l'armée de Suède contre le Danemarck. Etant passé ensuite au service des Vénitiens, il alla combattre pour eux en l'île de Candie, l'an 1669, contre les Turcs. Il succéda, la même année, à Lebrecht, son frère, et mourut le 8 novembre de l'année suivante, laissant un fils, qui suit, d'ANNE-ELÉONORE, son épouse, fille de Henri, comte de Stolberg, morte le 27 janvier 1690.

EMMANUEL-LEBRECHT.

1671. EMMANUEL-LEBRECHT, né posthume, le 20 mai 1671, prit la régence en main le 22 mai 1692. Il bâtit à Coëthen, en 1694, une église pour les Luthériens, et mourut le 30 mai 1704, laissant de GISÈLE-AGNÈS, son épouse, fille de Balthasar-Guillaume de Rathen, un fils, qui suit; Auguste-Louis, qui viendra ensuite; et Eléonore-Wilhelmine, mariée, 1°. le 5 mars 1714, à Frédéric-Erdman, duc de Saxe-Mersbourg; 2°. le 24 janvier 1716, à Ernest-Auguste, prince héréditaire de Saxe-Weimar, morte le 30 août 1726.

LÉOPOLD.

1704. Léopold, né le 29 novembre 1694, successeur d'Emmanuel-Lebrecht, son père, fut député, l'an 1711, par les princes de sa maison, pour complimenter Charles VI sur son avènement à la couronne impériale. Il s'acquitta de la même fonction, en 1714, auprès de Georges I, nouvellement élevé sur le trône de la Grande-Bretagne. Le 19 novembre 1728 fut le terme de ses jours. Il avait épousé, 1°. le 10 décembre 1721, Henriette-Frédérique, fille de Charles-Frédéric, prince d'Anhalt-Bernbourg, morte le 4 avril 1723; 2°. le 21 juillet 1723, Charlotte-Frédérique-Amélie, fille de Frédéric-Guillaume-Adolphe, prince de Nassau-Siégen, remariée, le 8 mai 1730, avec Albert-Wolfgang, comte de la Lippe-Schaumbourg-Buckbourg, morte le 24 septembre 1748. Du premier lit, Léopold laissa Gisèle-Agnès, née le 21 septembre 1722, mariée, le 25 mai 1737, à Léopold-Maximilien, prince d'Anhalt-Dessau, morte le 20 avril 1751.

AUGUSTE-LOUIS.

1728. Auguste-Louis, né le 9 juin 1697, succéda, l'an 1728, à Léopold, son frère. Le roi de Prusse lui ayant donné de l'emploi dans ses troupes, il mérita, par sa valeur, d'être élevé au grade de lieutenant-général. Il mourut le 6 août 1755. Guillelmine-Agnès, fille de Louis-Christian de Westhenau, sa première femme, qu'il avait épousée le 23 janvier 1722, créée comtesse de l'empire la même année, morte le 15 janvier 1725, ne lui donna que deux filles, décédées avant lui. S'étant remarié, le 14 janvier 1726, à Christine-Jeanne-Emélie, fille d'Erdmann, comte de Promnitz, il laissa d'elle Charles-Georges-Lebrecht, qui suit; Frédéric-Erdmann (*), et

---

(*) *PRINCES D'ANHALT-PLESS.*

FRÉDÉRIC-ERDMANN.

1733. Frédéric-Erdmann, né le 26 octobre 1731, épousa, le 13 juin 1766, Louise-Ferdinande, née le 30 septembre 1744, fille de Henri-Ernest, comte de Stolberg-Wernigerode. Il mourut le 12 décembre 1797, ayant eu de ce mariage:

1°. Emmanuel-Ernest-Erdmann, né le 9 janvier 1768, décédé;
2°. Frédéric-Ferdinand, dont l'article suit;
3°. Henri, né le 30 juillet 1778;
4°. Chrétien-Frédéric, né le 15 novembre 1780;

Jeanne-Guillelmine, née le 4 novembre 1728, mariée, le 17 décembre 1749, à Frédéric-Jean-Charles, prince de Schœneich-Carslath. Devenu veuf une seconde fois, le 20 février 1732, Auguste-Louis contracta une troisième alliance avec ANNE-FRÉDÉRIQUE DE PROMNITZ, sœur de sa précédente femme, morte le 31 mars 1750, dont il laissa Charlotte-Sophie-Gisèle-Frédérique, née le 25 août 1733, et Marie-Madeleine-Bénédicte, née le 21 mars 1739, chanoinesse de Gandersheim.

CHARLES-GEORGES-LEBRECHT.

1733. CHARLES-GEORGES-LEBRECHT, fils aîné d'Auguste-Louis, et son successeur, naquit le 15 août 1730, fut colonel au service de Prusse, et mourut le 17 octobre 1789. Il avait épousé, le 26 juillet 1763, LOUISE-CHARLOTTE-FRÉDÉRIQUE, fille de Frédéric, duc de Holstein-Glücksbourg. De ce mariage sont issus :

1°. Auguste-Christian-Frédéric, qui suit;
2°. Charles-Guillaume, né le 5 janvier 1771, décédé;
3°. Louis, né le 25 septembre 1778, marié avec Louise, fille de Louis, grand-duc de Hesse-Darmstadt, veuve de lui, le 16 septembre 1802. Le 20 du même mois, cette princesse accoucha d'un fils, qui succéda à Auguste-Christian-Frédéric, son oncle.

AUGUSTE-CHRISTIAN-FREDÉRIC.

1789. AUGUSTE-CHRISTIAN-FRÉDÉRIC, né le 18 novembre 1769, épousa, le 9 février 1792, CAROLINE-FRÉDÉRIQUE,

---

PRINCES D'ANHALT-PLESS.

5°. Louis, né le 10 août 1783;
6°. Anne-Emilie, née le 20 mai 1770, mariée, le 20 mai 1791, à Jean-Henri VI, comte d'Hochberg-Fürstenstein, en Silésie.

FRÉDÉRIC-FERDINAND.

1797. FRÉDÉRIC-FERDINAND, né le 25 juin 1769, prince régnant d'Anhalt-Pless, succéda à son père le 12 décembre 1797. Il fut général-major au service de Prusse. Il a épousé, 1°. MARIE-DOROTHÉE-HENRIETTE-LOUISE, fille de Frédéric-Charles, duc de Holstein-Beck, morte le 24 novembre 1803; 2°. le 20 mai 1816, JULIE, née le 4 janvier 1793, fille de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, et de Julie, comtesse de Dœnhof. Le prince d'Anhalt-Pless n'a point d'enfants.

née le 3 août 1777, fille de Frédéric-Auguste, prince de Nassau-Usingen. Il accéda à la confédération du Rhin, et prit le titre de *duc* en 1807. Il mourut sans postérité, le 5 mai 1812.

LOUIS.

1812. Louis, né posthume le 20 septembre 1802, succéda, le 5 mai 1812, à son oncle, le duc Auguste-Christian-Frédéric, sous la tutelle du duc d'Anhalt-Dessau, et fut déclaré majeur, le 9 août 1817. Il fait partie de la confédération germanique.

BRANCHE D'ANHALT-ZERBST.

RODOLFE.

1606. Rodolfe, né le 18 octobre 1576, eut le pays de Zerbst avec les bailliages de Lindau, de Coswick et de Roszlau, dans le partage de la succession de Joachim-Ernest, son père. L'histoire ne dit point à quels exercices il s'adonna : elle se contente de marquer sa mort au 20 août 1622. Il avait épousé, 1°. Dorothée-Hedwige, fille de Henri-Jules, duc de Brunswick, morte en 1608; 2°. en 1612, Madeleine, fille de Jean, comte d'Oldenbourg, décédée en 1657. Du premier lit, il laissa Dorothée, mariée, le 26 octobre 1623, à Auguste, duc de Brunswick, morte le 26 septembre 1634, et Eléonore, laquelle épousa, le 5 février 1632, Frédéric, duc de Holstein-Norbourg, morte le 2 novembre 1681; du second lit, Jean, qui suit, et Elisabeth, morte en 1639, sans alliance.

JEAN.

1622. Jean, né, le 24 mars 1621, de Rodolfe et de Madeleine, succéda, l'année suivante, à son père, sous la tutelle de Gunther, son oncle, zélé luthérien, qui l'éleva dans sa religion, et lui laissa, par son testament, la ville de Jever avec ses dépendances en Westphalie. Cette seigneurie, nommée le Jeverland, a huit lieues de longueur sur quatre environ de largeur. Jean termina ses jours sans avoir rien fait de mémorable, le 14 juillet 1667. Il avait épousé, le 19 septembre 1649, Sophie-Auguste, fille de Frédéric, duc de Holstein-Gottorp (morte le 12 janvier 1681), qui le fit père de quatorze enfants, dont les principaux sont : Charles-Guillaume, qui suit; Antoine-Gunther, né le 11 novembre 1653, qui fit sa demeure à Muhlingen, et se mit au service de la Prusse, où il obtint

le grade de major-général (s'étant marié, le 1er. janvier 1705, avec Auguste-Antoinette, fille de Georges-Job de Marchall-Biberstein, il n'en laissa qu'une fille, nommée Antoinette, et mourut le 10 octobre 1714, deux mois précisément avant sa femme); Jean-Louis, né le 4 mai 1656, seigneur de Dornbourg, près de Zerbst, mort le 1er. novembre, après avoir eu de Christine-Eléonore de Zeitsch, sept enfants, dont l'aîné, Jean-Louis, mourut le 5 novembre 1746, à l'âge de cinquante-six ans; le second, nommé Jean-Auguste, né le 31 décembre 1689, colonel dans les troupes de Saxe-Gotha, mourut le 22 août 1709, à Exiles en Dauphiné; le troisième, Christian-Auguste, viendra ci-après; et le septième, Jean-Frédéric, né le 14 juillet 1695, général-major des troupes de l'empereur en 1733, mourut le 11 mai 1742.

CHARLES-GUILLAUME.

1667. Charles-Guillaume, né le 26 octobre 1652, succéda, l'an 1667, au prince Jean, son père. L'empereur Joseph, dont il avait mérité l'estime, lui accorda, l'an 1708, le titre de *sérénissime*, qu'il était d'usage de ne donner qu'au sénieur de la maison. Il mourut le 13 novembre 1718, laissant de Sophie, fille d'Auguste, duc de Saxe-Halle, qu'il avait épousée le 28 juin 1676, morte le 31 mars 1724, un fils, qui suit; et Madeleine-Auguste, née le 12 octobre 1679, mariée, le 7 juin 1696, à Frédéric, duc de Saxe-Gotha, morte le 11 octobre 1740.

JEAN-AUGUSTE.

1718. Jean-Auguste, né le 29 juillet 1677, succéda, l'an 1718, à Charles-Guillaume, son père. Il mourut le 7 novembre 1742, et fut le dernier de sa branche, n'ayant point eu d'enfants des deux femmes qu'il avait épousées. Frédérique, fille de Frédéric, duc de Saxe-Gotha, morte le 28 mai 1709, à l'âge de vingt-quatre ans, fut la première, et Henriette-Frédérique, fille de Frédéric-Ferdinand, duc de Wurtemberg-Weiltingen, morte le 14 août 1752, la seconde.

CHRISTIAN-AUGUSTE.

1742. Christian-Auguste, né le 29 novembre 1690, troisième fils de Jean-Louis d'Anhalt-Bernbourg, succéda, l'an 1742, à Jean-Auguste, son cousin germain. Il avait été général-major des troupes de Prusse, et était décoré du collier de l'Aigle noir. Le 8 novembre 1727, il avait épousé Jeanne-

Elisabeth, fille d'Auguste, duc de Sleswick-Holstein, et évêque de Lubeck, nommée dame de l'ordre de Sainte-Catherine en Russie, l'an 1744, qu'il laissa veuve, par sa mort, arrivée le 16 mars 1747. Elle passa depuis en France, où elle fixa son séjour, et mourut à Paris, le 30 mai 1760, à l'âge de quarante-huit ans. Christian-Auguste laissa d'elle un fils, qui suit, et Sophie-Auguste-Frédérique, née le 2 mai 1729, laquelle ayant embrassé la religion grecque, le 9 juillet 1744, et pris le nom de Catherine-Alexiewna, fut mariée, le 1er. septembre 1745, à Pierre-Fœdérowitz, grand-duc de Russie, nommé auparavant Charles-Pierre-Ulric, duc de Holstein-Gottorp. Ce prince monta, le 5 janvier 1760, sur le trône de Russie, avec sa femme, qui l'en fit descendre le 9 juillet 1762, et fut déclarée le même jour, impératrice de Russie. Son époux mourut le 17 du même mois.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

1747. Frédérique-Auguste, fils de Christian-Auguste, né le 8 août 1734, nommé chevalier des ordres russes de Sainte-Anne, en 1743, et de Saint-André, en 1744, obtint, au mois de juillet 1751, une dispense d'âge, pour prendre en main la régence de son état. Dès qu'il fut capable de porter les armes, il se dévoua au service de l'empereur, qui le fit général de sa cavalerie. Il a épousé, 1°. le 17 novembre 1753, Charlotte-Wilhelmine-Sophie, de la maison de Hesse-Cassel (*Gazette de France*), qu'il perdit le 23 mai 1759; 2°. le 27 mai 1764, Frédérique-Auguste-Sophie, fille de Victor-Frédéric, prince d'Anhalt-Bernbourg, nommée dame de l'ordre russe de Sainte-Catherine. Ce prince est mort sans postérité, le 3 mars 1793.

BRANCHE DE BERNBOURG-SCHAUMBOURG.

LEBRECHT.

1718. Lebrecht, deuxième fils de Victor-Amédée, prince d'Anhalt-Bernbourg, né le 18 juillet 1669, colonel d'un régiment de Hesse-Cassel, fit sa résidence à Hoym, dans le pays d'Anhalt, depuis 1718 jusqu'à sa mort, arrivée le 17 mai 1727. Il avait épousé, 1°. le 12 avril 1692, Charlotte, fille d'Adolfe, prince de Nassau-Schaumbourg, morte le 31 janvier 1700; 2°. le 27 juin 1702, Eberhardine-Jacobine-Willelmine, fille de Jean-Georges, baron de Wirdens, général-major des

troupes hollandaises, élevée au rang de princesse, le 1er août 1705, par l'empereur, morte le 13 février 1724; 3°. le 14 septembre 1725, SOPHIE, fille de Juste-Adam d'Ingersleben, morte le 31 mars 1726. Du premier lit, il laissa Victor-Amédée-Adolphe, qui suit; et une fille, décédée sans alliance. Du deuxième lit, Willelmine-Charlotte, née le 24 novembre 1704, mariée, le 31 octobre 1724, à Guillaume, landgrave de Hesse-Philippsthal; Sophie-Christine-Antoinette, née le 6 février 1710, mariée, le 10 novembre 1728, à Christian, prince de Schwarzbourg-Sondershausen.

VICTOR-AMÉDÉE-ADOLPHE.

1727. VICTOR-AMÉDÉE-ADOLPHE, né le 7 septembre 1693, eut, en 1707, du chef de son aïeule, le comté de Holzapfel, avec le seigneuries de Schaumbourg et de Lawenbourg, dont il prit la régence en 1714. L'an 1727, après la mort de Lebrecht, son père, il quitta Schaumbourg, où il résidait, et fixa son séjour à Hoym. Il épousa, 1°. le 22 novembre 1714, CHARLOTTE-LOUISE, fille de Guillaume-Maurice, comte d'Isenbourg-Birstein, morte le 2 janvier 1739; 2°. le 14 février 1740, HEDWIGE-SOPHIE, fille de Wenceslas-Louis, comte de Renkel-Oderberg. Les enfants du prince Victor-Amédée-Adolphe, mort en 1772, sont :

Du premier lit :

1°. Charles Louis, qui suit;

2°. François-Adolphe, né le 7 juillet 1724, général-major au service de Prusse, marié, le 19 octobre 1762, avec Marie-Josephe, comtesse d'Haslingen et du saint empire. Il mourut le 22 avril 1784, laissant :

a. Frédéric-François-Joseph, né le 1er. mars 1769, décédé;

b. Victoire-Amélie-Ernestine, née le 11 février 1772, mariée, 1°. le 24 juin 1791, à Charles, prince de Hesse-Philippsthal, mort en 1793; 2°. en 1797, à Charles, comte de Wimpfen, major autrichien;

c. Marie-Henriette, née le 10 février 1779, décédée;

3°. Victoire-Charlotte, née le 25 septembre 1715, mariée, le 26 avril 1732, à Frédéric-Christian, margrave de Brandebourg-Bareuth, séparés en 1739;

Du second lit :

4°. Frédéric-Louis-Adolphe, né le 29 novembre 1741, feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche;

5°. Victor-Amédée, né le 21 mai 1744, marié, le 22 avril 1778, avec Madeleine-Sophie, fille de Frédéric-Guillaume, prince de Solms-Braunfels. Il mourut, sans postérité, le 2 mai 1790;

6°. Georges-Auguste-Louis, né le 6 novembre 1751, mort le 29 octobre 1754.

CHARLES-LOUIS.

1772. Charles-Louis, né le 16 mai 1723, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg-Hoym, en 1772, mort le 20 août 1806, avait épousé, le 16 décembre 1765, Amélie-Eléonore, fille de Frédéric-Guillaume, prince de Solms-Braunfels. Il en eut un prince, qui suit.

VICTOR-CHARLES-FREDERIC.

1806. Victor-Charles-Frédéric, né le 2 novembre 1767, succéda à son père le 20 août 1806, et mourut le 22 avril 1812. Il avait épousé, le 29 octobre 1793, Charlotte-Louise-Wilhelmine-Amélie, née le 6 août 1776, fille de Charles-Christian, prince de Nassau-Weilbourg. Il n'a eu que quatre princesses:

1°. Hermine, née le 2 décembre 1797, décédée;
2°. Adélaïde, née le 23 février 1800, mariée, le 22 juillet 1817, à Paul, prince héréditaire de Holstein-Oldenbourg;
3°. Emma, née le 20 mai 1802;
4°. Ida, née le 10 mars 1804.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

COMTES ET DUCS DE HOLSTEIN.

Le Holstein (en latin *Holsatia*), anciennement appelé la Chersonèse cimbrique, parce qu'il était la patrie des Cimbres, depuis nommés Nordalbingiens, à cause de la position du Holstein au nord de l'Elbe, comprend, dans sa plus grande étendue, du levant au couchant, dix-sept à dix neuf milles géographiques, et, du nord au midi, douze à treize milles, (Busching.) Ce pays est aujourd'hui divisé en quatre cantons, qui sont le Holstein propre au nord, le Dithmarse à l'occident, la Stormarie au sud, et la Wagrie à l'orient. Ses limites sont à l'orient, la mer Baltique; à l'occident, la mer du Nord; le Sleswick au nord, le Lawenbourg, le Mecklenbourg et l'Elbe au midi. Charlemagne ayant subjugué les Nordalbingiens, en transporta plus de dix mille familles en-deçà du Rhin, en Flandre, en Brabant et en Hollande. Dans le traité de paix qu'il fit en 811 avec le roi de Danemarck, il fut convenu que la rivière d'Eyder ferait la séparation entre ce royaume et l'empire. Depuis cette époque, la contrée qui borde cette rivière du côté de l'Allemagne est appelée la Marche, et fut gouvernée par un margrave chargé d'en défendre les limites. Les ducs de Saxe de la maison de Billingen, ou de Billüng, possédèrent ce pays aux dix et onzième siècles, et, à l'extinctiou de cette maison, les empereurs le conférèrent, par inféodation, à divers seigneurs. Adolphe de Salingsleben, premier comte de Schauenbourg, en fut investi, l'an 1030, par l'empereur Conrad II. Etant mort en 1055, il le laissa à son fils de même nom que lui, et de celui-ci il passa à son fils, qui suit.

ADOLPHE I.

Adolphe de Salingsleben, comte de Schauenbourg, en Westphalie, sur les bords du Weser, obtint, l'an 1106, ou, selon, d'autres, l'an 1110, de Lothaire, comte de Supplenbourg et duc de Saxe, le Holstein, qui dépendait alors de ce duché. Il fut aussi pourvu de la Stormarie, vacante par la mort du comte Godefroi; et le tout fut érigé en comté. Adolphe, pour repeupler le Holstein, y appela des Flamands, des Frisons, des Westphaliens, des Venèdes, tous peuples très-laborieux, qui mirent en valeur ce pays naturellement fertile. Adolphe mourut en 1133, laissant de N., son épouse, un fils, qui suit.

ADOLPHE II.

1133. Adolphe II, successeur d'Adolphe I, son père, dans les comtés de Holstein et de Schauenbourg, fut chassé du premier de ces deux héritages, l'an 1139, par Albert l'Ours, margrave de Brandebourg; mais il fut presque aussitôt rétabli par Henri *le Superbe*, duc de Saxe. Il obtint ensuite la Wagrie, qu'il réunit au Holstein. L'an 1140, ou 1144, suivant M. Busching, il bâtit la ville de Lubeck dans la Wagrie, sur les ruines de celle de Buen, près du confluent de la Trave, de la Wackenitz et de la Steckenitz, dans le voisinage de la mer Baltique. Cette ville devint florissante. Les marchands de Bardewick, attirés par Adolphe, s'empressèrent de venir la peupler. Mais sa prospérité excita la jalousie du suzerain Henri *le Lion*, duc de Saxe, au point qu'il défendit d'y vendre autre chose que des comestibles. (*Helmold. Chr. Slav.*, c. 76.) Un incendie ayant consumé Lubeck en 1156, le duc profita de cet événement, l'an 1158, pour engager Adolphe à lui en faire cession sous la promesse de la rebâtir. Henri tint parole; et ayant fait de Lubeck une nouvelle ville, il y appela des peuples du Nord, en leur promettant toute liberté de commerce. (*Helmold.*, c. 86.) Ce fut alors qu'il y établit ces fameux statuts qui eurent pour base ceux de la ville de Soest en Westphalie; statuts qui, confirmés par les empereurs Frédéric I, Frédéric II, et leurs successeurs, furent adoptés, avec leur permission, par un grand nombre des villes voisines de la mer Baltique.

Les Sclaves, ou Vandales, ayant secoué le joug que Henri *le Lion* leur avait imposé, Adolphe joignit ses armes l'an 1163, à celles de ce prince pour les faire rentrer dans le devoir. Cette expédition lui devint funeste. L'an 1164, il fut tué, près de Demmin, en Poméranie, dans un combat contre les

Sclaves. (*Helmold. Chr. Slav.*, liv. 2, c. 4.) Il avait épousé MATHILDE, comtesse de Querfort, dont il laissa un fils de même nom que lui, en bas âge. Mathilde s'étant remariée à Henri, comte d'Orlamunde, ils gouvernèrent ensemble le Holstein à titre de tuteurs du jeune Adolphe.

ADOLPHE III.

1164. ADOLPHE III, fils d'Adolphe II, lui succéda en bas âge dans les comtés de Holstein et de Schauenbourg sous la tutelle de Mathilde, sa mère, et de Henri, son beau-père. Etant devenu majeur, il prit le parti de l'empereur Frédéric I contre Henri *le Lion*, duc de Saxe, et contribua à chasser ce dernier de ses états. L'empereur, en reconnaissance, déclara fief immédiat de l'empire le Holstein, qui jusqu'alors avait relevé du duché de Saxe. Adolphe, l'an 1192, s'étant déclaré pour Waldemar, évêque de Sleswick, révolté contre Canut VI, roi Danemarck, lui mena des secours que la prudence du monarque rendit inutiles. Canut étant revenu l'année suivante dans le Holstein avec des forces considérables, obligea le comte d'acheter la paix aux conditions qu'il voulut y mettre, c'est-à-dire par une grande somme d'argent. Résolu de se venger du roi de Danemarck, Adolphe, l'an 1195, se ligue contre lui avec Otton, margrave de Brandebourg, et l'archevêque de Brême. Canut envoie une flotte commandée par Pierre, évêque de Roschild, et Thorbern, son frère, pour faire tête aux confédérés. Bataille entre les deux armées. Thorbern est tué dans l'action et l'évêque fait prisonnier. Mais celui-ci trompe la vigilance de ses gardes, et s'échappe. Canut, dans les années suivantes, s'étant mis à la tête de ses troupes, remporta de si grands avantages sur les confédérés, qu'Adolphe, abandonné du margrave, fut obligé de rechercher une seconde fois la paix. Il l'obtint, l'an 1200, en cédant le Dithmarse et l'importante place de Rendsbourg, sur les confins du Sleswick. Adolphe, s'étant brouillé, la même année, avec Bernard, duc de Saxe, vient mettre le siége devant Lawenbourg, appartenant a ce dernier. Les assiégés implorent le secours du roi de Danemarck en lui promettant de se donner à lui. Canut se prête à leur demande ; mais avant que le secours arrive, la place est réduite. Cette conquête fut le signal d'une nouvelle rupture entre Canut et Adolphe. Les ducs de Mecklenbourg, Burwin et Niclot, entrèrent, l'an 1201, dans le Holstein, et y commirent d'affreux ravages. Mais Adolphe, étant tombé sur eux, leur livra un combat dans lequel Niclot périt. Cette perte ne servit qu'à irriter les Vandales. Le prince Waldemar, frère de Canut,

étant survenu à la tête des troupes danoises, défit le comte à Stilnow, l'obligea d'aller chercher une retraite à Hambourg, et lui enleva ensuite ses plus fortes places, dont la principale était Lubeck. De Hambourg Adolphe s'était sauvé à Stade. Dès que les Danois eurent repassé la mer, il revint à Hambourg, d'où il chercha de tous côtés à soulever ses sujets contre leur nouveau maître. Ces mouvements rappellent Waldemar dans le Holstein, où il arrive si précipitamment, qu'Adolphe le croyait encore en Danemarck, lorsqu'il parut aux portes de Hambourg. Ne pouvant lui résister ni s'échapper, Adolphe fut contraint de se rendre à lui. Le prince l'ayant fait garrotter, l'envoya prisonnier en Danemarck. Le roi Waldemar II, successeur de Canut, remit, l'an 1203, Adolphe en liberté, après l'avoir fait renoncer à ses prétentions sur le Holstein et avoir reçu deux de ses neveux en otage. Adolphe s'étant retiré dans son comté de Schauenbourg, y finit ses jours, l'an 1232, sans avoir pu rien faire pour sa vengeance et son rétablissement. Il avait épousé, par les soins de Philippe, archevêque de Cologne, N., fille d'Otton, comte de Dassel, dont il laissa un fils, qui suit. (*Arnold. Lubec. Chron. Slav.*, c. 1.)

ADOLPHE IV.

L'an 1224, ADOLPHE IV, fils d'Adolphe III, profita de la prison de Waldemar II, roi de Danemarck, détenu par le comte de Schwerin, pour rentrer dans le Holstein. Rendu à ses états, Waldemar, l'an 1226, prend sur Adolphe, la ville de Rendsbourg. Adolphe, l'année suivante, fut du nombre des princes confédérés qui gagnèrent, le 22 juillet, la bataille de Bornheovède, ou Bornhovet, contre le monarque danois, après quoi il se remit en possession des pays dont son père avait été dépouillé. L'an 1229, Waldemar et Adolphe font, à Ripen, un traité portant que le comte gardera les états que son père a possédés au nord de l'Elbe, et qu'il a reconquis, savoir, le Holstein, la Stormarie et la Wagrie. La ville de Lubeck, qu'il avait aidée à secouer le joug du Danemarck, refusant de lui payer un tribut annuel qu'il exige, il s'unit, l'an 1234, pour la réduire, à ce même Waldemar contre lequel il l'avait soulevée. Mais les efforts des deux princes furent impuissants malgré les armements considérables qu'ils avaient faits, l'un par mer, l'autre par terre. Adolphe, tranquille possesseur de ses états, les abandonna, l'an 1240, pour se faire cordelier. Il mourut l'an 1260, laissant d'HELWIGE, son épouse, fille de Herman, comte de la Lippe, et sœur de Gerhard, archevêque de Brême, deux fils, Jean et Gerhard, avec une fille,

Mathilde, femme, 1°. d'Abel, duc de Sleswick, puis roi de Danemarck; 2°. d'Eric, roi de Suède. Les deux frères ayant partagé la succession paternelle, Jean eut la Wagrie, fit sa résidence à Kiel, et fut chef de la branche de Holstein-Wagrie. Il mourut en 1266, laissant un fils, Jean II, qui finit ses jours en 1291. Adolphe V, successeur de Jean II, son père, fut tué l'an 1315, et remplacé par Jean III, son frère, mort en 1350. Adolphe VI, fils et successeur de ce dernier, mourut, sans postérité, l'an 1390, et sa branche s'éteignit avec lui. (Leibnitz, *Script. Brunswick.*, tom. III, pag. 360-361.)

GERHARD I.

1240. GERHARD, second fils d'Adolphe IV, lui succéda en bas âge dans le Holstein proprement dit, la Stormarie et le comté de Schauenbourg, sous la tutelle d'Abel, son beau-frère, duc de Sleswick, qui le fit élever avec Jean, son frère, à Rendsbourg. Eric IV, roi de Danemarck, voulant reconquérir le Holstein, Abel prit la défense de ses pupilles, et fit alliance avec l'archevêque de Brême, oncle maternel des deux jeunes comtes, et avec la ville de Lubeck, alors entièrement libre, pour s'opposer au dessein du roi, son frère. Mais sur le point d'en venir à une bataille avec lui, il se laissa persuader, par des amis communs, de renoncer à la régence et de la céder à l'archevêque de Brême. Le comte Gerhard et son frère, devenus majeurs, embrassèrent, l'an 1246, le parti d'Abel, qui avait renouvelé la guerre contre Eric, au sujet de l'hommage que ce monarque exigeait de lui. Gunzelin, allié du roi de Danemarck, entra, l'an 1247, dans le Holstein, prit la ville d'Oldeslo, et battit les troupes du comte Jean. L'an 1249, les deux comtes furent compris dans le traité de paix qu'Abel avait fait avec le roi; mais, bientot après, la guerre se renouvela : elle subsistait lorsqu'Eric fut mis à mort, par ordre d'Abel, au mois d'août 1250. Le parricide étant monté sur le trône, se hâta de transiger avec les deux comtes, ses beaux-frères, autant par crainte que par affection pour eux. La ville de Rendsbourg, que ceux-ci répétèrent (elle leur avait été enlevée par les troupes danoises dans le tems qu'Eric fut mis à mort), faisait le principal sujet de la querelle. En attendant qu'elle fût décidée à l'amiable, Abel leur céda l'île de Femeren. Les arbitres furent nommés de part et d'autre pour décider à qui Rendsbourg devait appartenir. Leur jugement fut favorable aux comtes de Holstein; mais la mort d'Abel, arrivée peu de tems après, en suspendit l'exécution.

L'an 1253, les comtes de Holstein prennent le parti des

enfants d'Abel contre Christophe, son frère et son successeur. Etant entrés dans le duché de Sleswick, ils y font des conquêtes qu'ils rendirent à la paix qui se fit l'année suivante. Le comte Jean s'étant brouillé, l'an 1259, avec la ville de Lubeck, fait une tentative pour s'en rendre maître. Mais ayant été secourue à propos par Albert le Grand, duc de Brunswick, elle l'obligea de se retirer. Gerhard et son frère, l'an 1261, s'allient avec Eric, duc de Sleswick, contre la reine Mathilde, régente de Danemarck, et font prisonnière cette princesse dans une bataille donnée le 28 juillet de cette année. Mais le duc de Brunswick s'étant déclaré pour Mathilde, les oblige à la remettre en liberté. Gerhard étant allé voir, l'an 1279, sa fille, reine de Suède, fut arrêté par les Folkungers révoltés contre le roi, et jeté dans la prison du château de Jernsbourg. Le roi, quelque tems après, le fit remettre en liberté.

L'an 1281, le comte Gerhard meurt, laissant d'ADÉLAÏDE, son épouse, fille de Jean, prince de Mecklenbourg, deux fils, Gerhard et Henri, avec une fille, Hedwige, femme de Magnus, roi de Suède. Le premier des deux fils eut, dans le partage qu'il fit avec son frère, le comté de Schauenbourg et la ville de Pinneberg dans la Stormarie. Il continua la branche de Schauenbourg, qui s'éteignit par la mort du comte Otton en 1640.

HENRI I.

1281. Henri I, fils puîné de Gerhard I, lui succéda dans l'ancien Holstein et la Stormarie. Il engagea, l'an 1285, le roi de Danemarck, Eric V, à relâcher Waldemar, duc de Sleswick, qu'il avait fait prisonnier. Henri eut contre les Dithmarses une longue guerre, dont les événements tournèrent à son avantage. Il mourut l'an 1310, laissant de N...., son épouse, fille de Florent, comte de Bronchorst, un fils, qui suit, et une fille, Agnès, mariée à Eric II, duc de Saxe-Lawenbourg.

GERHARD II, DIT LE GRAND.

1310. GERHARD, fils de Henri et son successeur au comté de Holstein, avait été destiné à l'état ecclésiastique du vivant d'un frère aîné qu'il avait, dans l'espérance qu'il succéderait à Giselbert, son oncle, archevêque de Brême. Mais à l'âge de vingt-quatre ans, se trouvant le seul héritier de sa maison, il avait pris le parti des armes et le titre de comte de Rendsbourg, qu'il porta jusqu'à la mort de son père. Eric VI, dit *Menved*, roi de Danemarck, qu'il défendit contre le margrave de Brandebourg, lui donna, pour sa récompense, la jouissance de la

Fionie pendant trois ans. Il conquit Segeberg en Wagrie, et ajouta une bonne partie de la Wagrie à son domaine. L'an 1325, il disputa la tutelle du jeune Waldemar, son neveu, fils d'Eric, duc de Sleswick, à Christophe, roi de Danemarck, et l'obtint concurremment avec lui. Ces deux princes, voulant également dépouiller leur pupille, ne tardèrent pas à se brouiller. Gerhard battit Christophe, qui assiégeait Gottorp, et l'obligea de lever le siége. Le fruit de cette victoire fut la conquête d'une grande partie du Sleswick. L'an 1326, Gerhard prend la défense des Danois révoltés contre ce même roi. Christophe, qu'ils avaient déposé, l'assiége dans Wordinbourg, et l'oblige, par composition, à se retirer dans le Mecklenbourg. Les Danois, par reconnaissance, déclarent Gerhard gouverneur du royaume, pendant la minorité qui durait encore de Waldemar, duc de Sleswick, qu'ils avaient élu roi à la place de Christophe. Ce dernier ayant fait, peu de tems après, une descente dans l'île de Falster, Gerhard le force encore d'en sortir. Tandis que Gerhard et Waldemar font le siége de Gottorp, Christophe, l'an 1329, rentre dans le Danemarck, et vient les attaquer avec une armée que ses partisans lui avaient fournie. Il perd la bataille; mais ce revers n'empêche pas que la Scanie et d'autres provinces ne reviennent à son obéissance. Gerhard, voyant son parti s'affaiblir de jour en jour, s'abouche à Ripen, le 25 février 1330, avec Christophe et le duc de Sleswick. Là, ils font un traité, dont les principaux articles sont que Waldemar quittera le titre de roi, qu'il se retirera dans son duché de Sleswick, dont la succession, au cas qu'il meure sans enfants mâles et légitimes, sera dévolue à Gerhard et à ses héritiers, et que jusqu'à l'échéance de ce cas, Gerhard jouira de la Fionie, à la charge de l'hommage envers le roi.

L'an 1331, nouvelle rupture entre le roi et le comte Gerhard, et nouvelle victoire remportée par celui-ci sur Christophe, le 30 novembre, dans la plaine de Lohœde, non loin de Sleswick. L'infortuné monarque, se voyant alors sans ressources, prend le parti de se mettre à la discrétion de son rival. Gerhard lui rend la paix, et reçoit de lui l'investiture de la Scanie, du Juthland et d'autres portions du Danemarck, pour les tenir, par forme d'engagement, jusqu'au remboursement de la somme de quarante mille marcs d'argent, à laquelle étaient évalués les frais de la guerre. Mais, l'année suivante, les Scaniens, opprimés par les Holstenais, secouent le joug, et se donnent à Magnus, roi de Suède. Gerhard fit de vains efforts pour recouvrer cette province; elle fut perdue pour lui sans retour. Le roi Christophe étant mort le 15 juillet 1334, Gerhard fait ses efforts pour empêcher que l'un de ses deux fils, Otton et Waldemar,

ne lui succède. Otton, secondé par le margrave de Brandebourg, son beau-frère, lève des troupes, va chercher ce rival en Juthland, et lui livre bataille près de Wibourg. Il est battu, fait prisonnier, et transféré au château de Segeberg, d'où il ne sortit que long-tems après. (Mallet, *Hist. de Danemarck*, liv. IV, pag. 192.) Waldemar, duc de Sleswick, entreprend alors de faire revivre son titre de roi. Gerhard lui cède le Juthland pour une partie du Sleswick. Mais les Juthlandais, indignés de ce trafic, prennent les armes pour se remettre en liberté. Tandis que le comte est occupé à les réduire, il se forme un parti puissant en Danemarck, pour rappeler le prince Waldemar, second fils du roi Christophe, et le placer sur le trône. Enfin, l'an 1340, une mort tragique et imprévue met un terme aux succès de Gerhard et aux calamités du Danemarck. Il est poignardé, la nuit du 1er. avril, dans son lit, avec son chambellan et son aumônier, par un gentilhomme juthlandais, qui joignait, au désir de venger sa patrie, un mécontentement personnel contre Gerhard. [Ce prince avait épousé HÉLÈNE, fille de Jean III, duc de Saxe-Lawenbourg, dont il laissa trois fils, Henri, Nicolas et Adolphe; avec une fille, Elisabeth, dont il sera parlé ci-après. (*Voy.* Christophe et Waldemar III, *rois de Danemarck.*)

HENRI II, DIT DE FER.

1340. HENRI II, dit DE FER, à cause de sa fermeté dans les combats, successeur de Gerhard, son père, prit, l'an 1352, le parti de la noblesse de Juthland, qui s'était jetée entre ses bras pour se mettre à l'abri de la sévérité de Waldemar III, roi de Danemarck. Cette protection balança l'autorité du monarque dans le Juthland. On tint, l'an 1356, à Lubeck, une conférence, où se trouvèrent le roi Waldemar, le comte de Holstein et plusieurs autres princes, pour accorder leurs différents. Mais les hostilités ne tardèrent pas à recommencer entre le Danemarck et le Holstein. Tous les princes de Holstein s'étant réunis à la noblesse de Juthland, battirent, l'an 1357, à Randers, le roi Waldemar, et le poursuivirent jusqu'en Fionie, où il fut vainqueur à son tour. Ce dernier combat fut fatal au prince Adolphe de Holstein, qui resta sur la place, et valut au roi la Fionie. Tandis que Waldemar est occupé à la conquête de la Scanie, les princes de Holstein ayant renoué leur ligue avec les Juthlandais et le duc de Sleswick, font irruption en Danemarck. Mais le prompt retour de Waldemar les détermine à faire, l'an 1359, un traité de paix avec ce prince, par la médiation de

Barnime, duc de Poméranie. (Mallet, *Hist. de Danemarck*, liv. IV, pag. 234.) La paix est presque aussitôt rompue que jurée. Le duc Henri et ses frères, aidés par les ducs de Mecklenbourg et de Sleswick, et secondés par la noblesse de Juthland, profitent de l'absence de Waldemar pour reprendre l'île de Femeren qu'ils lui avaient cédée. Il fallut néanmoins, après diverses hostilités qui ne décidèrent rien, renouveler, l'an 1360, dans une diète tenue à Callundbourg, le traité qu'on venait de violer. (Mallet, *ibid.*)

L'an 1362, à la demande des états de Suède, Henri envoie Elisabeth, sa sœur, pour épouser Haquin, roi de Norwège, fils de leur roi Magnus, et déjà couronné roi de Norwège. La princesse ayant été jetée, par la tempête, sur les côtes de Danemarck, est arrêtée et conduite au roi Waldemar, qui la retint dans son palais avec les honneurs dus à sa naissance. Le mariage est manqué par là, et Waldemar fait épouser, l'année suivante, Marguerite, sa fille, au roi de Norwège. Elisabeth, renvoyée à son père, va se confiner dans un cloître pour y finir ses jours. L'enlèvement d'Elisabeth avait été précédé d'une nouvelle rupture entre le Danemarck et le Holstein. Le comte Henri, ligué avec la Suède et les villes anséatiques contre le Danemarck, s'était mis à la tête de leurs escadres, avec lesquelles il s'était rendu maître de Copenhague, que la Suède conserva l'espace d'un siècle. Les Suédois, ayant déposé, l'an 1363, leur roi Magnus, offrent à Henri la couronne de Suède. Il la refuse, alléguant son âge et ses infirmités. Il n'avait cependant encore que cinquante ans, et depuis il eut plusieurs enfants. Henri conseille aux Suédois de prendre leur souverain parmi les enfants d'Albert, duc de Mecklenbourg, et ce conseil est suivi. Henri n'en est pas moins disposé à soutenir la ligue des Suédois et des villes anséatiques contre le roi de Danemarck. L'an 1375, aussitôt après la mort de Waldemar III, roi de Danemarck, il se met en possession du Sleswick, vacant par la mort du duc Henri, mort sans enfants peu de tems avant le roi. Marguerite, régente du Danemarck, craignant de compromettre le salut de l'état en contestant cette possession par la voie des armes, n'y forme aucune opposition. Henri meurt, l'an 1381, ayant eu d'ANNE, son épouse, fille de Henri *le Lion*, duc de Mecklenbourg, Gerhard, qui suit; Albert, tué en 1403; Henri, évêque d'Osnabruck; et Hedwige, mariée, 1°. à Balthasar, de la maison de Mecklenbourg; 2°. à Thierri, comte d'Oldenbourg, dont le fils, Christiern, monta sur le trône de Danemarck, et fonda l'auguste famille, aujourd'hui régnante.

GERHARD III OU VI.

1381. GERHARD, successeur de Henri, son père, aux comtés de Holstein et de Stormarie, reçut d'Olaüs, roi de Danemarck, l'investiture du duché de Sleswick dans l'assemblée des états, tenue à Nybourg l'an 1386. Mais quand il fallut rédiger les lettres d'inféodation, Gerhard prétendit, à l'exemple de Gerhard le Grand, l'un de ses aïeux, que cette investiture ne l'obligeait, ni lui, ni ses descendants, à aucun service. Sur le refus que fit la régente Marguerite de souscrire à cette clause, les lettres furent remises à un autre tems, et ce tems ne vint point, parce que l'affaire parut toujours de plus en plus épineuse. Gerhard hérita, l'an 1390, de la Wagrie, de l'île de Femeren et de la ville de Kiel, par la mort d'Adolphe, dernier mâle de la branche d'Holstein-Ploën. La même année, traité ou pacte de famille entre les comtes de Holstein et ceux de Shauenbourg, en vertu duquel ces deux maisons doivent hériter l'une de l'autre en cas d'extinction de l'une des deux. Par un nouveau traité conclu, l'an 1392, avec la reine Marguerite, Gerhard se fait céder la ville de Wordinbourg, sous la promesse de ne point entrer dans ses démêlés avec le roi de Suède. Peu de tems après, Éric, roi de Danemarck, l'ayant fait citer à Alsen, en Fionie, pour recevoir l'investiture du duché de Sleswick, il s'y présente; mais il refuse de prêter un nouvel hommage, et de se reconnaître tenu à aucun service pour ce duché. La reine Marguerite conseille à son petit-neveu de ne pas insister sur ce point. Gerhard et Albert, son frère, entreprennent, l'an 1403, de subjuguer les Dithmarses qui vivaient dans une sorte d'indépendance; ces peuples, jaloux de leur liberté, la défendent avec valeur. Albert est tué dans un combat qu'il leur livre. Gerhard a le même sort, l'année suivante, dans une autre bataille contre ces mêmes peuples. Avec lui, douze chevaliers, trois cents gentilshommes et ses meilleures troupes, restent sur la place. Il avait épousé CATHERINE, que l'on fait mal-à-propos fille de Magnus Torquatus, duc de Brunswick, de laquelle il laissa Henri, qui suit; Adolphe, qui viendra ensuite; Gerhard, marié, en 1433, avec Anne, fille de Bernard, margrave de Bade; Hedwige; et N...., religieuse au célèbre monastère de Vadstena, en Suède.

HENRI III OU VI.

1404. HENRI, fils aîné de Gerhard, lui succède, en bas âge, sous la tutelle de sa mère et de trois gentilshommes désignés par le testament de son père. Henri, son oncle, évêque d'Os-

nabruck, quitte son évêché pour venir disputer cette tutelle à sa belle-sœur. Il obtient en peu de tems ce qu'il désire; mais la comtesse s'étant adressée à la reine Marguerite et au roi Eric, les prie de prendre, comme suzerains, ses enfants sous leur protection. Marguerite fournit à la comtesse, de tems en tems, des sommes d'argent, pour subsister et se maintenir; mais, n'oubliant pas ses propres intérêts, elle se fait donner, l'une après l'autre, pour sûreté de ses avances, les meilleures places du Sleswick, par forme d'engagement. Elle assure, en même tems, la tutelle à la comtesse et aux trois gentilshommes nommés par feu comte Gerhard. Cependant, pour donner quelque satisfaction à l'évêque Henri, elle consent qu'il prenne la qualité de cotuteur de ses neveux, sans lui attribuer, dans le fond, aucune autorité réelle. Il ne manquait plus à Marguerite, pour avoir tout le Sleswick, que la capitale de ce duché et Gottorp. Déjà elle était en marché pour ces deux objets, lorsqu'elle et la comtesse en vinrent à une rupture éclatante, s'accusant réciproquement de trahison. La comtesse, soutenue d'Adolphe, comte de Schauenbourg, reprit, l'an 1409, Flensbourg, dont elle obligea le magistrat et les chefs de la bourgeoisie à lui prêter serment. Le roi Eric, l'année suivante, pour venger cette injure, fait une descente dans l'île d'Alsen, dont il s'empare. Mais un gros détachement de ses troupes, qu'il avait envoyé dans le Tonderen, est surpris à Soldorp, et mis en déroute par le comte de Schauenbourg, qui fait prisonnier le général avec grand nombre d'officiers, dont il tire d'exorbitantes rançons. Le fruit de cette victoire fut le recouvrement d'une partie des places aliénées du Sleswick. Eric, l'an 1411, pour réparer cet échec, va faire le siége de Flensbourg, dont il se rend maître à peu de frais. Mais il ternit la gloire de ce succès en faisant exécuter le magistrat de la ville et les principaux bourgeois, pour avoir prêté serment à la comtesse. Trève de cinq ans conclue entre Eric et les princes de Holstein. Il était convenu que le sujet de la querelle serait remis à l'arbitrage du duc de Brunswick. Mais Eric, après la mort de Marguerite, rejetant cette voie, veut faire juger l'affaire par le sénat de Danemarck. Les princes cités à ce tribunal ayant refusé de comparaître, y sont déclarés déchus de tout droit au duché de Sleswick. Eric, l'an 1415, fait confirmer ce jugement par l'empereur Sigismond, son parent. Mais les princes de Holstein en appellent à leurs épées, et la guerre recommence. L'an 1416, Eric échoue devant Gottorp qu'il assiégeait; mais il se dédommage de cet échec par la surprise de Sleswick. Le comte Henri ne vit pas la fin de cette guerre, où ses armes eurent presque toujours l'avantage. Il mourut au commencement du Carême

de l'an 1421, suivant Herman Corner, sans laisser de postérité. (*Voyez* Eric, *roi de Danemarck*, *de Suède et de Norwège.*)

ADOLPHE VII.

1421. ADOLPHE, frère et successeur de Henri, continua la guerre pour la défense du duché de Sleswick. Il la fit heureusement avec le secours des villes anséatiques de Vandalie, et à la faveur des troubles qui s'étaient élevés en Danemarck. Le roi Eric, las des pertes qu'Adolphe lui faisait essuyer, et occupé d'ailleurs à réduire ses sujets révoltés, conclut, en 1435, un traité de paix avec le premier, à Wordinbourg, traité par lequel il fut convenu que le duché de Sleswick, avec l'île de Femeren, demeurerait provisionnellement au comte Adolphe, et passerait ensuite à ses héritiers pour en jouir les deux premières années qui suivraient sa mort; après quoi le roi de Danemarck et les comtes de Holstein discuteraient de nouveau leurs droits et prétentions à ce sujet. L'an 1441, Christophe III, récemment élevé sur le trône de Danemarck, craignant d'avoir Adolphe pour ennemi, se montre plus facile encore à son égard. Non-seulement il confirme le traité de Wordinbourg, mais il accorde au comte l'investiture du Sleswick, pour lui et ses descendants, à perpétuité. (Mallet.) Les états de Danemarck ayant élu, l'an 1448, Adolphe pour succéder à ce même roi Christophe, il refusa cet honneur pour le procurer à Christiern, son neveu, comte d'Oldenbourg. (*Voy.* Christiern I, *roi de Danemarck.*) Adolphe termina ses jours, le 4 décembre 1459, sans laisser d'enfants de DOROTHÉE DE MANSFELD, qu'il avait épousée l'an 1435, morte en 1496.

DUCS DE HOLSTEIN.

CHRISTIERN I.

1459. CHRISTIERN, ou CHRÉTIEN, né l'an 1426, de Thierri, comte d'Oldenbourg, et d'Hedwige, sœur d'Adolphe, élu roi de Danemarck l'an 1448, roi de Norwège en 1440, roi de Suède en 1458, succéda, l'an 1459, à son oncle Adolphe, dans le comté de Holstein et le duché de Sleswick. Otton, comte de Schauenbourg, descendant, par les mâles, des premiers comtes de Holstein, avait disputé, d'abord après la mort d'Adolphe, ce comté à Christiern, sur ce qu'étant un fief masculin, il y avait plus de droit que ce monarque, qui n'appartenait à la maison de Holstein que par une femme. Il alléguait,

de plus, le pacte de famille conclu, l'an 1390, entre les deux maisons de Holstein et de Schauenbourg, en vertu duquel l'une des deux venant à s'éteindre, l'autre devait lui succéder. Mais les états de Sleswick et de Holstein s'étant réunis, donnèrent la préférence à Christiern, moins par conviction de la justice de sa prétention, que par la crainte de ses armes. Cependant Christiern, sentant bien qu'on ne saurait jouir avec une juste tranquillité, que de ce qu'on possède légitimement, crut devoir accorder un dédommagement au comte de Schauenbourg. On tint, pour cet effet, une conférence à Odeslo, dans la Wagrie. Les ministres du roi y convinrent, avec ceux du comte, que ce dernier ferait à Christiern une cession générale et irrévocable de tous les droits qu'il pouvait avoir sur le Holstein, en reconnaissance de quoi, le roi lui promettait une somme de quarante-trois mille florins, et lui assurait la possession tranquille de trois bailliages du Holstein; c'étaient ceux qui composent le comté de Pinneberg d'aujourd'hui, comté qui, bien qu'enclavé dans le Holstein, en est une partie distincte. Christiern voulant aussi satisfaire Gerhard et Maurice, ses frères, qui revendiquaient leur part dans le Holstein et le Sleswick, leur céda le tiers qui lui appartenait dans le comté d'Oldenbourg. Cela fait, il reçut l'investiture du Holstein, des mains de l'évêque de Lubeck, à qui l'empereur avait accordé le privilége de la conférer en son nom. Christiern, ayant rempli de la sorte ce qu'il devait à ses concurrents et à son suzerain, se rendit à Hambourg, pour y recevoir à son tour l'hommage de cette ville, comme d'un fief mouvant du Holstein; ce qui ne souffrit point de difficulté.

L'an 1474, Christiern, dans une entrevue qu'il eut avec l'empereur Frédéric III, en allant à Rome, obtint de lui, par lettres du 14 février, l'érection du Holstein en duché, avec les honneurs et les droits attachés à la qualité de duc ou de prince de l'empire. Dans ce duché, l'empereur comprenait le pays des Dithmarses, qui jusqu'alors avaient vécu dans l'indépendance, et dont il laissait la conquête à faire au nouveau duc. Christiern n'osa la tenter, parce que l'accès de ce pays était difficile, et que d'autres soins le détournaient de cette entreprise. Il se contenta de sommer, mais en pure perte, les Dithmarses de lui rendre hommage. Christiern mourut le 22 mai 1481. (Voy. *les rois de Danemarck.*)

JEAN ET FRÉDERIC I.

1481. Après la mort de Christiern I, ses deux fils, JEAN, roi de Danemarck, et FRÉDÉRIC, prétendirent, à l'envi l'un de l'autre, lui succéder aux duchés de Sleswick et de Holstein.

Les états du pays étaient pour Frédéric, appuyé d'ailleurs par la reine, sa mère. On tint plusieurs diètes sur ce sujet, sans pouvoir rien conclure. Enfin, l'an 1484, Jean, possesseur des trois couronnes du Nord, étant entré à main armée dans le Sleswick, on convint, sur la fin de l'année, dans l'assemblée de Levensawy, que les deux frères jouiraient ensemble de l'un et l'autre duché. Mais il ne s'en fit alors aucun partage. L'an 1489, ils reçurent l'hommage des Hambourgeois sur le même pied qu'il avait été prêté à leur père. S'étant assemblés, l'an 1490, à Gottorp, avec la reine leur mère et leurs principaux conseillers, ils partagèrent entre eux, le 10 août, le Holstein-Sleswick, mais de manière que les possessions des deux princes restèrent fort entremêlées les unes avec les autres, que les prélats et la noblesse furent exceptés du partage, et qu'enfin les deux frères conservèrent encore en commun leurs prétentions sur la Dithmarsie et leurs droits sur Hambourg. L'an 1499, se trouvant en forces à-peu-près égales, Jean et Frédéric se concertent pour faire la conquête de la Dithmarsie. Ce pays, de vingt milles d'Allemagne au plus en surface, situé entre l'Elbe et l'Eyder, excitait la cupidité de ces princes par son extrême fertilité. Mais, environné de digues et entrecoupé de canaux pour le défendre des inondations, il était presque impraticable pour la cavalerie, et même difficile à tenir pour l'infanterie étrangère. Malgré ces obstacles, les deux princes entrèrent avec une bonne armée, vers la mi-février de l'an 1500, dans la Dithmarsie. Meldorp, la seule ville qu'il y eût dans cette contrée, céda en peu de jours aux attaques qu'ils lui livrèrent. Mais, ayant voulu ensuite avancer dans le pays, ils se trouvèrent tout-à-coup investis par les eaux, dont les Dithmarses avaient inondé la plaine, en lâchant leurs écluses. Alors ces peuples, tombant sur eux, leur livrèrent un combat si funeste, que plus de dix mille danois et holstenois furent taillés en pièces ou se noyèrent. Le roi et son frère échappèrent avec peine, et reprirent en diligence la route du Holstein, avec les débris de leur armée. Ils ne laissèrent pas néanmoins, après une retraite si honteuse, de menacer d'une nouvelle expédition leurs vainqueurs. Mais les villes anséatiques s'étant rendues médiatrices, on fit à Hambourg une convention par laquelle les princes conservaient leurs prétentions et les Dithmarses leur indépendance, les uns et les autres d'ailleurs se promettant de vivre en paix.

Le roi Jean étant mort le 21 février 1513, Christiern II, son fils et son successeur, se rend, la même année, à Flensbourg, après y avoir convoqué les états de Sleswick et de Holstein, pour prendre possession de la partie de ces duchés

qui lui était échue. « Les grandes sommes avancées au roi dé-
» funt, par le duc Frédéric, oncle du nouveau roi, et le droit
» de libre élection, que s'attribuèrent les états des duchés,
» donnèrent d'abord lieu à quelques contestations, qui n'eurent
» cependant aucune suite. Christiern sentait la nécessité de
» plier sa hauteur naturelle à ce que demandaient les conjonc-
» tures toujours critiques d'un commencement de règne : il sut
» payer le duc Frédéric, son oncle, de belles paroles, et ne
» s'obstina point à contester un droit d'élection qu'on n'exerçait
» point au fond, quoiqu'on ne cessât de le réclamer ». (Mallet.)
La paix, depuis ce tems, régna plusieurs années entre Christiern et le duc son oncle. Mais le premier ne perdait point de vue le projet de s'assujétir le second. Dans un voyage qu'il fit, en 1521, à la cour de l'empereur Charles-Quint, son beau-frère, en Flandre, ayant obtenu de ce prince le droit d'investir les ducs de Holstein, il voulut en faire usage à son retour. Frédéric par lui sommé, l'an 1522, de venir lui rendre hommage, éprouva un refus. Christiern use de dissimulation, et ayant attiré son oncle à Colding, dans le Juthland, il veut emporter de force, ce qu'il ne peut obtenir de gré. Frédéric, toujours ferme dans son refus, fait de son côté diverses demandes à son neveu. Les choses en demeurèrent là pour lors. Mais l'occasion se présenta bientôt à Frédéric, de faire oublier à Christiern ses prétentions. L'an 1523, la couronne de Danemarck lui est déférée par les états de Juthland, et ensuite par toutes les provinces de ce royaume, où la tyrannie de Christiern avait excité un soulèvement universel. Frédéric accepte l'offre, et, par sa valeur, demeure possesseur du Danemarck jusqu'à sa mort, arrivée le 3 avril 1533. Il continua cependant de faire sa demeure à Gottorp, capitale de son duché, où il établit le Protestantisme. D'Anne de Brandebourg, sa première femme, il laissa un fils, qui suit, avec une fille. Sophie de Pomeranie, sa seconde femme, lui donna trois fils, Jean, né en 1521, mort sans alliance, le 2 octobre 1580; Adolphe, tige de la branche de Holstein-Gottorp, qui viendra ci-après; et Frédéric, né en 1529, évêque d'Hildesheim et de Sleswick, mort le 27 octobre 1556; avec deux filles. (*Voy.* Frédéric, *roi de Danemarck.*)

CHRISTIERN II.

1533. Christiern, né le 13 août 1503, succède à Frédéric, son père, dans les duchés de Holstein et de Sleswick, soit comme héritier, soit comme tuteur de ses frères qui étaient en bas âge. On jeta les yeux sur lui, dès lors, pour le placer sur le trône de Danemarck. Mais la mésintelligence des électeurs

occasiona un interrègne de près de quinze mois. Christiern, pendant cet intervalle, fait un traité d'alliance (au mois d'octobre 1533) avec le Danemarck. Les Lubeckois, trouvant l'occasion favorable pour se rendre maîtres du commerce de la mer Baltique, déclarent en même tems la guerre au Danemarck et au Holstein, sous prétexte de vouloir rétablir le roi Christiern, déposé l'an 1523. Christophe d'Oldenbourg, leur général, entre rapidement dans le Holstein, et, ne rencontrant d'abord aucune opposition, il s'empare sans peine d'Entein, de Trittow et de Ploën. De là, se répandant aux environs, il ravage la campagne et jete la terreur dans toute la province. Pendant que le siége de Segebert l'arrête, le duc Christiern, surpris d'abord par une si prompte invasion, assemble à la hâte ce qui peut se trouver de troupes dans le pays, et sollicite les secours du Danemarck, stipulés par un traité d'union, qu'il avait conclu nouvellement avec le sénat de ce royaume, assemblé à Rendsbourg. Ayant obtenu les troupes qu'il demandait, il détache Jean Rantzow, l'un de ses généraux, à la poursuite de Christophe, qui, content de son expédition, s'en retournait à Lubeck, chargé de butin. Eutin, Ploën, Trittow et Segebert, se rendent à Rantzow. Le duc, l'ayant joint ensuite, va se poster à l'embouchure de la Trave, où est le port de Lubeck et s'empare de Travemunde, située près de ce port. Devenu maître, par là, de la navigation de Lubeck, il n'y laisse entrer aucun vaisseau. Il s'avance et va mettre le siége devant cette ville. Elu roi de Danemarck, le 4 juillet 1534, il se vit obligé de conquérir la plus grande partie du royaume qui lui était déféré, et n'en continua pas avec moins d'ardeur son entreprise sur Lubeck. Mais Henri, duc de Mecklenbourg, Philippe, landgrave de Hesse, et les députés de Hambourg et de Lunebourg, s'étant rendus médiateurs, engagèrent Christiern à lever le siége, sous la promesse que la regence de Lubeck fit de garder la neutralité à l'égard du Holstein. Ce traité est du 18 novembre 1534. L'an 1544, Christiern, qui avait gouverné jusqu'alors les duchés de Sleswick et de Holstein, en commun avec ses frères, fit avec eux un partage, dans lequel il eut, pour son lot, Flensbourg, Sunderbourg, Alsen, Arroé, Sunderwith, Segeberg, Oldeslo, Ploën et d'autres lieux: Jean eut Hattersleben, Rendsbourg, Klein-Tundern, etc.: et Adolphe eut Gottorp, la maison et le bailliage de Hutten, Husum, Appenrade, etc, Fréderic, le quatrième frère, ne fut point compris dans ce partage, parce qu'il se trouvait pourvu des évêchés de Sleswick et de Hildesheim. (Busching.) Les états de Danemarck protestèrent contre ce partage, comme contraire à l'acte que le roi Fréderic I avait signé à son avénement au trône, et comme préjudiciable

aux intérêts du royaume. Le roi crut obvier à tous les inconvénients que sa générosité pouvait occasioner, en soutenant qu'il y aurait une union perpétuelle des duchés de Sleswick et de Holstein avec le Danemarck, et que le premier de ces duchés demeurerait en fief à la couronne. Christiern mourut à Colding, le premier janvier 1559, laissant de DOROTHEE, son épouse, fille de Magnus, duc de Saxe-Lawenbourg, Magnus, évêque de Derpt, en Livonie, gouverneur d'Oësel, nommé roi de Livonie, en 1570, par le czar Ivan IV Basilovitch, et mort en 1580; Anne, première femme d'Auguste, électeur de Saxe; et Dorothée, femme de Guillaume, duc de Brunswick et de Lunebourg. (*Voy.* Christiern III, *roi de Danemarck.*)

ADOLPHE IX.

1544. ADOLPHE, né, le 25 janvier 1526, de Frédéric I et de Sophie de Poméranie, se rendit, l'an 1548, à Bruxelles, auprès de l'empereur Charles-Quint, avec ses frères, pour recevoir l'investiture de leurs portions des duchés de Sleswick et de Holstein. Il acompagna, l'an 1551, ce prince au siége de Metz. Frédéric, son frère, étant mort, comme on l'a dit, le 27 octobre 1556, il lui succéda dans l'évêché de Sleswick, qu'il laissait vacant. L'an 1559, il aida le roi de Danemarck, Frédéric II, son neveu, à soumettre les Dithmarses, et fut blessé à la bataille de Heide, où ce peuple fut entièrement subjugué. L'an 1560, il fit un voyage en Angleterre, pour voir la reine Elisabeth, dont il reçut une pension, avec l'ordre de la Jarretière. Il obtint, l'an 1571, de l'empereur Maximilien II, le 4 novembre, à la diète de Spire, l'expectative des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. L'année suivante, il donna des secours à Philippe II, roi d'Espagne, contre les Hollandais. En 1479, sur quelques démêlés qu'il avait avec le roi de Danemarck, il se rendit à Odensée, en Fionie, et fit un accord avec ce monarque, après quoi il lui rendit hommage. Le duc Jean, son frère, étant mort, l'an 1580, comme on l'a dit, sans alliance, il disputa la succession de ce prince à Frédéric, roi de Danemarck, son neveu. L'affaire se trouvant embrouillée, on s'en remit à l'arbitrage de l'électeur de Saxe, du duc de Mecklenbourg et du landgrave de Hesse. Leur décision rendue l'an 1581, fut que le duc Adolphe aurait seul les biens meubles de son frère, et que les immeubles et les fiefs seraient partagés par égales portions, entre le roi et le duc. Ce dernier termina sa carrière le premier octobre 1586. Il avait épousé, le 17 décembre 1564, CHRISTINE, fille de Philippe, landgrave de Hesse (morte en 1604), dont il laissa Frédéric, qui suit;

Philippe, qui vient après lui; Jean-Adolphe, successeur de ce dernier; Jean-Frédéric, archevêque de Brême et évêque de Lubeck. (Celui-ci eut beaucoup à souffrir dans la guerre de l'empereur et du roi de Danemarck, au sujet du rétablissement de l'électeur palatin, et mourut le 3 septembre 1634.) Les filles du duc Adolphe, qui lui survécurent, sont : Sophie, femme de Jean V, duc de Mecklenbourg; Christine, mariée à Charles IX, roi de Suède; Anne, femme d'Ennon III, comte d'Oost-Frise; et deux autres filles.

FRÉDÉRIC.

1586. Frédéric, né le 21 août 1568, évêque de Sleswick, succéda au duc Adolphe, son père, au mois d'octobre 1586, dans le duché de Gottorp. Mais il n'en jouit que très-peu de tems, étant mort le 15 juin 1587, sans lignée.

PHILIPPE.

1587. Philippe, né le 10 août 1570, succéda à Frédéric, son frère, dans l'évêché de Sleswick et le duché de Gottorp. Il mourut sans alliance le 18 octobre 1590.

JEAN-ADOLPHE.

1590. Jean-Adolphe, né le 28 février 1575, archevêque de Brême en 1585, et évêque de Lubeck en 1586, bénéfices qu'il céda, depuis, à Jean-Frédéric, son frère, succéda, l'an 1590, au duc Philippe, son autre frère, dans le duché de Gottorp. Le 30 octobre 1603, il reçut, comme duc de Holstein, avec le roi Christiern IV, la foi et l'hommage de la ville de Hambourg. Il fonda, l'an 1606, une bibliothèque considérable à Gottorp. En 1609, il obtint du roi Christiern, comme seigneur direct, pour soi et sa postérité ducale, le droit de primogéniture. Sa mort arriva le 31 mars 1616, il avait épousé, le 30 août 1596, Auguste, fille de Frédéric II, roi de Danemarck, morte le 5 février 1639, dont il laisa Frédéric, qui suit; Adolphe, mort le 9 septembre 1631, des blessures qu'il avait reçues, deux jours auparavant, à la bataille de Leipsick; Jean, qui avait fait la première branche de Holstein-Eutin, éteinte en la personne de Jean-Auguste, son fils, décédé le 29 janvier 1686; Hedwige, femme d'Auguste, comte palatin du Rhin à Sultzbach; et Dorothée, mariée à Joachim-Ernest, duc de Holestein-Ploën.

FRÉDÉRIC.

1616. Frédéric, né le 22 décembre 1597, succéda, l'an-

1616, au duché de Gottorp. Il accueillit, en 1621, les Remontrants de Hollande, poursuivis par les Gomaristes. leur accorda de grands privileges, et fit bâtir pour eux la ville de Frederic-stadt. Ce prince envoya, l'an 1638, une ambassade vers le roi de Perse, pour lui faire des propositions de commerce qui furent très-bien reçues. Il fit aussi offrir au souverain de Russie deux tonnes d'or (deux cent quarante mille livres, monnaie de Tours) par an pour la liberté du passage dans ses états, et quatre tonnes d'or aux Suédois, parce que, pour arriver à la mer Baltique, il fallait traverser la Livonie. Mais les choses en demeurèrent là, et de nouvelles conjonctures obligèrent le duc d'abandonner son projet de commerce. Frédéric, après la mort d'Otton, dernier comte de Schanenbourg, obtint, l'an 1640, une grande partie de la seigneurie de Pinneberg, dans la Stormarie. Obligé de recevoir les troupes de l'empereur et de l'électeur de Brandebourg dans la guerre de Suède, il abandonne sa résidence de Gottorp, sous la condition d'une exacte neutralité. Le roi de Suède, par le traité qu'il conclut, l'an 1658, à Roschild, avec le roi de Danemarck, obligea ce dernier à céder au duc de Gottorp, son beau-père, les droits de suzeraineté qu'il avait sur le duché de Sleswick : cession qui fut confirmée, l'an 1660, par le traité de Copenhague. On y confirma de plus la communauté de gouvernement, qui donne aux deux contractants un égal pouvoir sur le duché de Holstein, l'un et l'autre recevant également l'hommage et le serment de fidélité des sujets, et ceux-ci ne devant obéir qu'aux ordres émanés de la régence commune des deux souverains. « On ne peut guère imaginer, dit » M. de Mably, un gouvernement plus vicieux; et il semble » qu'on aurait dû établir un partage dans le domaine, mais » non pas dans l'autorité, si l'on eût voulu que la paix subsistât » entre les rois de Danemarck et les ducs de Holstein. » Le 10 août 1659 fut le terme des jours du duc Frédéric. Ce fut ce prince, et non pas son père, qui introduisit le droit d'aînesse ou de majorat dans sa maison. Il avait épousé, le 21 février 1630, MARIE-ELISABETH, fille de Jean-Georges, électeur de Saxe, morte le 24 février 1684, dont il laissa Christiern-Albert, qui suit; Auguste-Frédéric, évêque de Lubeck en 1666, mort, le 3 octobre 1705, sans lignée; Sophie-Auguste, femme de Jean, prince d'Anhalt Zerbst; Marie-Elizabeth, mariée à Louis II, landgrave de Hesse-Darmstadt; Hedwige-Eléonore, femme de Charles-Gustave, roi de Suède; et Auguste-Marie, femme de Frédéric le Magne, margrave de Bade-Dourlach.

CHRISTIERN-ALBERT.

1659. CHRISTIERN-ALBERT, né le 3 février 1641, évêque de

Lubeck depuis 1655, succéda, l'an 1659, au duc Frédéric, son père. L'an 1661, il fait alliance avec le roi de Suède, et veut se rendre maître, par une trahison insigne, de Rendsbourg et de Sleswick; mais ses officiers ne trouvèrent pas dans les gouverneurs de ces places les facilités qu'ils s'étaient promises.

La succession d'Oldenbourg devint, l'an 1671, un sujet de querelle entre Christiern V, nouveau roi de Danemarck, le duc de Holstein-Gottorp et le duc de Holstein-Ploën. Le second, fier, de son alliance avec la Suède, ne veut entendre à aucun accommodement; le roi de Danemarck se déclare alors pour le duc de Holstein-Ploën. Christiern-Albert s'étant fait comprendre dans le traité fait, l'année suivante, entre la France, la Suède et l'Angleterre, le roi de Danemarck en prend de l'ombrage, sans cependant rompre avec lui. Mais, l'an 1675, voyant Christiern-Albert prêt à joindre ses armes avec celles des Suédois, il l'invite à venir le trouver à Rendsbourg pour terminer leurs différents à l'amiable. Le duc s'y étant rendu le 25 juin, et le lendemain la nouvelle étant venue de la défaite des Suédois, par l'électeur de Brandebourg, le roi profita de l'occasion pour obliger le duc, qu'il retenait comme prisonnier, à consentir qu'il mit garnison dans ses places. Tonningen, en conséquence, est livré aux troupes danoises. Le 10 juillet, traité signé entre le roi et le duc, par lequel ce dernier renonce à la souveraineté et à l'indépendance qui lui était accordée par le traité de Roschild. Le roi, l'année suivante, fait démolir les fortifications de Tonningen, quoiqu'il n'eût cette place qu'en séquestre. Quelque tems après, il fait arrêter le baron de Kielman, premier ministre du duc, avec ses trois fils. Christiern-Albert, à cette nouvelle, se sauve à Hambourg. La France le prend sous sa protection. L'an 1679, par le traité conclu le 2 septembre, à Saint-Germain-en-Laye, le roi de Danemarck s'engage à restituer au duc la possession de ses terres, provinces et villes, aussi bien que la souveraineté qui lui a été accordée par les traités de Roschild et de Copenhague. Il s'élève une nouvelle rupture, l'an 1684, entre le Holstein et le Danemarck. Christiern-Albert tendait à rompre l'ancienne union de sa maison avec celle de Danemarck, pour se rendre entièrement indépendant. Le roi s'en étant aperçu, s'empare de ses places et les met en séquestre. Mais elles lui furent rendues, et la querelle fut terminée le 20 juin 1689, à Altena, par la médiation et sous la garantie de l'empereur et des électeurs de Saxe et de Brandebourg. Depuis ce tems, le duc Christiern-Albert vécut en paix jusqu'à sa mort, arrivée à Kiel le 27 décembre 1694, ou le 6 janvier 1695 (n. st.) Il avait épousé, le 14 octobre 1667, FRÉDÉRIQUE-AMÉLIE, fille de Frédéric III, roi de Danemarck. A ses noces, on fit un

wirtschaf, espèce de mascarade qui se fait en Allemagne et en Danemarck. Elle consiste à tirer au sort autant de noms de métiers qu'il y a de convives, et à s'habiller chacun selon le métier qui lui est échu. Le sort des billets changea le roi de Danemarck en seigneur polonais, la reine en coupeuse de bourses, le prince de Danemarck en garçon barbier, le duc de Holstein en marchand de toile, et ainsi des autres. De son épouse, morte le 30 mars 1704, Christiern-Albert laissa Frédéric, qui suit; Christiern-Auguste, chef de la seconde branche de Holstein-Eutin; Sophie-Amélie, femme, 1°. d'Adolphe-Auguste, duc de Holstein-Ploën; 2°. d'Auguste-Guillaume, duc de Brunswick-Wolfenbuttel: et Marie-Élisabeth, abbesse de Quedlimbourg. La ville de Kiel est redevable à Christiern-Albert de son université, qu'il fonda en 1665.

FRÉDÉRIC IV.

1695. **Frédéric**, né le 18 octobre 1671, succéda, l'an 1695, au duc Christiern-Albert, son père, dans les duchés de Gottorp et de Sleswick. Dès qu'il fut en possession, il commença à donner de l'inquiétude au roi de Danemarck par diverses entreprises tendantes à lui assurer une entière indépendance. On était près d'en venir à une rupture ouverte; mais elle fut prévenue par l'interposition des puissances garantes du traité d'Altena. On établit, l'an 1697, des conférences à Pinneberg pour examiner les prétentions respectives des deux maisons rivales. Le duc, cependant, travaillait à de nouvelles fortifications, et recevait des troupes étrangères dans ses états. Le roi, comprenant par-là qu'il était éloigné de traiter à l'amiable, entre avec une armée dans le Holstein, et fait raser deux des forts que le duc avait élevés. Frédéric alors resserre les nœuds de son union avec la couronne de Suède, en épousant la princesse, fille du roi Charles XI. Fier de cette alliance et du titre qu'il avait obtenu de généralissime des troupes suédoises en Allemagne, il rejeta hautement les propositions qui lui étaient faites par le roi de Danemarck. L'an 1699, Frédéric IV, nouveau roi de Danemarck, déclare la guerre au duc de Holstein-Gottorp, et met le duc de Wurtemberg à la tête de ses troupes. Le duc de Holstein ne put faire qu'une faible résistance contre les forces danoises. La plupart de ses places tombent rapidement au pouvoir de l'ennemi. Le roi de Suède, Charles XII, son beau-frère, lui envoie huit mille hommes, et fait en même tems une descente en Danemarck. Mais, au milieu de ces feux de la guerre, le comte de Chamilli, ministre de France en Danemarck, rétablit la paix entre ces princes par le traité

signé, le 18 août de la même année, à Trawendhal, dans la principauté de Ploën. On y renouvela les anciennes unions entre les maisons de Danemarck et de Holstein, et la souveraineté de Sleswick y fut conservée au duc, suivant les traités de Roschild et de Copenhague, avec assurance de deux cent soixante mille rixdales, pour l'indemniser des frais de la guerre. Le duc Frédéric ne survécut pas long-tems à cette pacification. L'an 1702, étant allé joindre en Pologne le roi de Suède, il reçut, à la bataille de Clissow, le 19 juillet, un coup de boulet, dont il mourut deux heures après, laissant un fils, qui suit, d'HEDWIGE-SOPHIE, fille de Charles XI, roi de Suède, qu'il avait épousée le 12 juin 1698, morte le 2 décembre 1708.

CHARLES-FREDERIC.

1702. CHARLES-FRÉDÉRIC, né à Stockholm, le 19 avril 1700, succéda au duc Frédéric IV, son père, sous l'administration de Christiern-Auguste, son oncle, duc de Holstein-Eutin. Les Danois, s'étant emparés, l'an 1715, de la forteresse de Tonningue, la ruinèrent de fond en comble. Le dessein du roi de Danemarck était de s'approprier les états du duc de Holstein-Gottorp et de lui donner en échange les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. L'an 1718, après la mort de Charles XII, le duc Charles-Frédéric fut déclaré prince héréditaire de Suède. L'an 1720, et non 1721, par le traité de paix conclu, le 14 juin, à Stockholm, entre la Suède, le Danemarck et la Russie, le roi de France, comme médiateur, abandonne à la seconde de ces trois puissances la propriété du duché de Sleswick, que le roi d'Angleterre lui avait déjà garantie par un traité particulier. Charles-Frédéric souffrit impatiemment qu'on sacrifiât ainsi les intérêts de sa maison. Le czar Pierre le Grand, qui lui destinait sa fille aînée, ne cessa point d'appuyer les plaintes, les demandes et les remontrances de ce prince. Pierre, le 22 février 1724, conclut avec le roi de Suède un traité, dont le second article portait qu'ils emploieraient leurs bons offices pour faire restituer le Sleswick au duc de Holstein. Le premier étant mort le 28 janvier de l'année suivante, l'impératrice Catherine, sa veuve, qui lui succéda, prit encore avec plus de chaleur les intérêts du duc de Holstein, à qui elle fit épouser, le 1er. juin 1725, ANNE, sa fille aînée. S'étant alliée, par traité du 6 août 1726, avec l'empereur Charles VI, comme garant du traité de Trawendhal, et quatre jours après, avec le roi de Prusse, elle se disposait à faire valoir, par la voie des armes, la réclamation du duc, son gendre. Mais les choses changèrent de face à la cour de Péters-

bourg par la mort de Catherine, arrivée le 17 mai 1727. Cette princesse ayant eu pour successeur un enfant dans la personne de Pierre II, à qui d'ailleurs les intérêts de la maison de Holstein étaient étrangers, les projets de Catherine en faveur du duc Charles-Frédéric, furent abandonnés Cependant, par le traité d'alliance et de garantie, conclu, le 26 mai 1732, à Copenhague, entre les ministres de l'impératrice Anne Iwanova, qui remplaça Pierre II en 1730, et ceux de l'empereur et du Danemarck, il fut réglé que sa majesté danoise paierait la somme d'un million de rixdales au duc de Holstein, dès que celui-ci lui aurait délivré une renonciation à toutes ses prétentions sur le duché de Sleswick. La maison de Holstein rejeta les offres du Danemarck; « persuadée avec raison, dit M. de » Mably, qu'on n'avait pu la dépouiller sans son consentement, » elle ne voulut point faire un trafic mercenaire de ses droits. » Instruite par les caprices d'une fortune qui avait tour à tour » favorisé et détruit ses espérances, elle se flatta que des cours » qui avaient si souvent changé d'intérêts, de vues et d'enga- » gements, en changeraient encore; et elle prit le parti d'at- » tendre de nouvelles conjonctures pour demander la restitu- » tion du Sleswick ». Charles-Frédéric mourut dans cette attente, le 18 juin 1739. D'Anne Pétrowna, sa femme, décédée le 15 mai 1728, il laissa un fils, qui suit.

CHARLES-PIERRE-ULRIC.

1739. Charles-Pierre-Ulric, né le 21 février 1728, succéda, l'an 1739, au duc Charles-Frédéric, son père, sous la régence d'Adolphe-Frédéric, roi de Suède. La Suède lui déféra, l'an 1741, le titre d'altesse royale. Etant passé, l'an 1742, en Russie, l'impératrice Elisabeth, sa tante, sœur cadette d'Anne Pétrowna, sa mère, le décora du collier de l'ordre de Saint-André. Le 5 novembre de la même année, il fut nommé successeur au royaume de Suède, et treize jours après, il fut déclaré, par sa tante, grand-duc de Russie et héritier présomptif de cet empire, sous le nom de Pierre Fœdérowitz, après avoir embrassé publiquement la religion grecque. Il obtint, l'an 1745, d'Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe, et vicaire de l'empire, des lettres de majorat pour le Holstein. En 1752, la diète de Stockholm arrêta, le 4 juin, que si la branche aînée de Holstein venait à s'éteindre, on ferait avec le Danemarck un échange de ce duché contre les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. Enfin l'impératrice Elisabeth étant morte le 5 janvier 1762, il fut proclamé aussitôt empereur de Russie, sous le nom de Pierre III. Elevé au faîte

de la grandeur, sa mauvaise conduite l'en fit descendre presque aussitôt par la plus étonnante révolution. Il mourut, le 17 juillet de la même année 1762, dans le château de Czarko-Zélo, où l'impératrice, sa femme, l'avait fait renfermer. Il avait épousé, le 1er. septembre 1745, cette princesse, dont il a laissé un fils, qui suit. (*Voyez* Pierre III, *empereur de Russie.*)

PAUL-PETROWITZ.

1762. PAUL-PETROWITZ, né à Petersbourg, le 1er. octobre 1754, a été reconnu duc de Holstein-Gottorp après la mort de Charles-Pierre-Ulric, son père, sous la régence de l'impératrice Catherine, sa mère. Il fut en même tems déclaré duc de Russie et héritier présomptif de cette couronne. Sa mère, après la mort de son époux, rappela les troupes qui se préparaient à porter la guerre dans le Holstein, mais sans rien régler au sujet des droits de son fils sur le duché de Sleswick. L'an 1769, il y eut un traité conclu par les soins du comte de Bernstorff, ministre de Danemarck, entre cette couronne et celle de Russie, relativement au Holstein ducal. Par cette convention, le grand-duc doit renoncer, pour lui et ses successeurs, à la portion du duché de Sleswick qui appartenait à sa branche avant le traité de 1720, et consentir à l'échange de sa portion du duché de Holstein contre les comtés d'Oldenbourg, et de Delmenhorst. Pour obtenir l'accession du prince évêque de Lubeck et de sa branche, il fut stipulé que le Danemarck lui céderait le bailliage de Rheinfels et de Rhetwick, et consentirait à un nouvel arrangement relatif à l'évêché de Lubeck. Mais ces conventions n'ont eu leur effet que le 16 novembre 1773, époque de la remise solennelle du duché de Holstein au grand-duc de Russie.

DUCS DE HOLSTEIN-EUTIN.

CHRISTIERN-AUGUSTE.

1695. CHRISTIERN-AUGUSTE (ou CHRISTIAN), né, le 11 janvier 1673, de Christiern-Albert, duc de Holstein-Gottorp, eut en partage, dans la succession de son père, la portion du Holstein dont la belle ville d'Eutin est le chef lieu. Il avait d'abord été chanoine de Lubeck. Ayant ensuite embrassé le parti des armes, il obtint de Charles XII, roi de Suède, un régiment de cavalerie. L'an 1702, il fut chargé de l'administration des états de Charles-Frédéric, son neveu, duc de

Gottorp. L'an 1705, l'évêché de Lubeck étant venu à vaquer, il disputa ce bénéfice contre le prince Charles de Danemarck, qui en avait déjà la coadjutorerie. Christiern-Auguste se fondait sur un accord passé, l'an 1667, à Gluckstadt, entre le roi de Danemarck et le duc de Holstein-Gottorp, par lequel la maison de Danemarck renonçait au droit qu'elle prétendait avoir de posséder alternativement l'évêché de Lubeck avec la maison de Holstein. Malgré cela, le roi de Danemarck, déterminé à soutenir la prétention de son frère, s'empara, l'an 1706, du château d'Eutin. Mais le roi de Suède s'étant déclaré pour Christiern-Auguste, les troupes danoises se retirèrent du château d'Eutin, et le confièrent aux résidents d'Angleterre et de Hollande, pour le tenir en séquestre. Cependant ceux-ci remirent le duc en possession de la place, sans préjudice toutefois des droits du prince Charles. L'an 1713, le roi de Danemarck laisse à Christiern-Auguste les dépendances de l'évêché de Lubeck. Mais, l'année suivante, il fait occuper par ses troupes la principauté d'Eutin, parce que Christiern-Auguste avait fourni des secours au roi de Suède, ennemi du Danemarck. Elle ne lui fut rendue qu'à la paix de 1720. Christiern-Auguste finit ses jours le 25 avril 1726. Il avait épousé, le 2 septembre 1704, Albertine-Frédérique, fille de Frédérique-Magnus, margrave de Bade-Dourlach, morte le 22 décembre 1755, dont il laissa :

1°. Charles-Auguste, évêque de Lubeck après la mort de son père, mort, le 1er. juin 1727, à Pétersbourg, où il devait épouser Elisabeth, seconde fille du czar, depuis impératrice ;
2°. Adolphe-Frédéric, qui suit ;
3°. Frédéric-Auguste, tige des ducs d'Oldenbourg (*) ;

(*) *GRANDS-DUCS DE HOLSTEIN-OLDENBOURG.*

FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

1726. Frédéric-Auguste, né le 20 septembre 1711, lieutenant-général des troupes de Hollande en 1748, évêque de Lubeck le 15 décembre 1750, devint duc d'Oldenbourg en 1774, et mourut le 6 juillet 1785. Il avait épousé, le 21 novembre 1752, Ulric-Frédérique-Wilhelmine, fille de Maximilien, prince de Hesse-Cassel, dont il eut :

1°. Pierre-Frédéric-Guillaume, qui suit ;
2°. Hedwige-Elisabeth-Charlotte, née le 22 mars 1759, mariée, le 7 juillet 1774, à Charles, duc de Sudermanie, puis roi de Suède.

4°. Georges-Louis, major-général au service de Prusse, général au service de Russie; nommé, l'an 1762, administrateur du duché de Holstein-Gottorp, pendant la minorité du grand-duc de Russie, mort le 7 septembre 1763. Il avait épousé Sophie-Charlotte, fille de Frédéric-Guillaume, duc de Holstein-Beck. Il a eu de ce mariage, Pierre-Frédéric-Louis, duc de Holstein-Oldenbourg, prince de Lubeck, administrateur (1819) du grand-duché d'Oldenbourg et de la principauté de Birkenfeld, né le 17 janvier 1755. Il a succédé, comme prince de Lubeck, à son oncle Frédéric-Auguste, le 6 juillet 1785. Il a épousé, le 26 juin 1781, Frédérique-Elisabeth-Amélie, morte le 24 novembre 1785, fille de Frédéric, duc de Wurtemberg. Il en a eu :

A. Paul-Frédéric-Auguste, né le 13 juillet 1783, prince héréditaire, lieutenant-général au service de Russie, et gouverneur-général d'Esthonie. Il a épousé, le 22 juillet 1817, Adélaïde, fille de Victor-Charles-Frédéric, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg-Hoym;

B. Pierre-Frédéric-Georges, né le 9 mai 1784, marié, le 30 avril 1809, avec Catherine-Paulowna, grande-duchesse de Russie (depuis reine de Wurtemberg); née le 21 mai 1788, morte le 7 janvier

---

GRANDS-DUCS DE HOLSTEIN-OLDENBOURG.

PIERRE-FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

1785. Pierre-Frédéric-Guillaume, né le 3 janvier 1754, grand-duc de Holstein-Oldenbourg, a succédé à son père le 6 juillet 1785. L'état de la santé de ce prince ne lui permettant pas de régner, l'administration de son grand-duché a été confiée à son cousin germain, Pierre-Frédéric-Louis, duc Holstein-Oldenbourg, prince de Lubeck. Ce prince a été le dernier de l'Allemagne qui ait accédé à la confédération du Rhin, son accession n'ayant eu lieu que le 14 octobre 1808. Il fut dépouillé de son duché, en 1810, par Buonaparte, et y rentra en 1813. Il obtint dans les années suivantes une augmentation de territoire : l'empereur de Russie lui céda la seigneurie de Jever, et l'acte du congrès de Vienne lui assura un district de cinq mille âmes à prendre sur les états du roi de Hanovre, et un de vingt mille sur la rive gauche du Rhin. Ce dernier consiste dans la principauté de Birkenfeld.

Le grand-duc d'Oldenbourg est membre de la confédération germanique, et il participe à la quinzième voix curiale. Dans l'assemblée générale, il occupe la vingt et unième place et jouit d'une voix virile.

1819, fille de l'empereur Paul Ier. Il mourut le 27 décembre 1812, laissant :

a Alexandre, né le 30 août 1810 ;
b. Pierre, né le 26 août 1812 ;

5°. Anne, femme de Guillaume, prince de Saxe Gotha, morte le 2 février 1758 ;
6°. Hedwige-Sophie, abbesse d'Herfort, au comté de Ravensberg.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

1726. Adolphe-Frédéric, né le 14 mai 1710, successeur de Christiern-Auguste, son père, en la principauté d'Eutin, devient évêque de Lubeck, à la place de son frère, le 16 septembre 1727, administrateur de Gottorp en 1739, et fut déclaré prince héréditaire de Suède le 23 juin (et non pas le 3 juillet) 1743. Il céda, l'an 1750, l'évêché de Lubeck à Frédéric-Auguste, son frère, et succéda, le 6 avril de l'année suivante, à la couronne de Suède, après la mort du roi Frédéric. Il mourut le 12 février 1771.

GUSTAVE.

1771. Gustave, fils aîné d'Adolphe-Frédéric, né le 24 janvier 1746, prince royal de Suède, grand-maître de l'ordre des Séraphins, succéda, l'an 1771, à son père, dans le royaume de Suède et la principauté d'Eutin. Ce prince fut assassiné en 1792. (Voyez *Gustave III*, *roi de Suède*.)

GUSTAVE-ADOLPHE.

1792. Gustave-Adolphe, né le 1er. novembre 1778, succède à Gustave III, son père, le 29 mars 1792, sous la régence du duc de Sudermanie, son oncle. Il prit les rênes du gouvernement le 1er. novembre 1796, fut détrôné le 13 mars 1809, renonça à la couronne, pour sa personne, le 29 du même mois, et en fut déclaré déchu, pour lui et ses descendants, le 11 mai de la même année. Cet infortuné prince s'est retiré en Allemagne, puis en Suisse, où il vit en particulier. Il a un fils âgé de vingt ans et trois filles. (Voyez *Gustave-Adolphe*, *roi de Suède*, où il faut ajouter au nombre de ses enfants, Cécile, née le 22 juin 1807.)

DUCS DE HOLSTEIN-SONDERBOURG.

JEAN, DIT LE JEUNE.

1564. Jean, dit le Jeune, troisième fils de Christiern III, roi de Danemarck, et deuxième du nom, duc de Holstein, né à Colding, le 25 mars 1545, obtint de Frédéric II, son frère, roi de Danemarck, par le traité de Flensbourg, fait en 1564, les îles d'Alsen et d'Arroé, le bailliage de Ploën avec Rhinfels et Arensbourg, dans le Holstein, et, après la mort de Jean, l'aîné, son oncle, Rucheloster, et la moitié de l'île de Sunderwith, où il fit bâtir le château de Gluksbourg en 1582. Il y mourut le 9 octobre 1622. Mais la résidence qu'il faisait, avant de l'avoir bâti, à Sonderbourg, dans l'île d'Alsen, donna le nom de cette ville à sa branche. Il avait épousé, 1°. le 19 août 1568, Elisabeth, fille d'Ernest II, duc de Brunswick-Grubenhagen, morte le 12 février (v. st.) 1586; 2°. le 14 février (v. st.) 1588, Agnès-Hedwige, veuve d'Auguste, électeur de Saxe, et fille de Joachim-Ernest, prince d'Anhalt, morte le 3 novembre 1616. Du premier lit, il laissa Alexandre, qui suit; Jean-Adolphe, mort sans alliance, le 21 février 1624; Frédéric, qui fit la branche de Nordbourg, laquelle s'éteignit le 7 août 1727, dans la personne d'Ernest-Léopold, petit-fils de Frédéric; Philippe auteur de la branche de Glucksbourg; Elisabeth, femme de Bogislas XIV, duc de Poméranie; Dorothée, seconde femme de Frédéric IV, duc de Lignitz; et une autre fille. Du second lit, il laissa Joachim-Ernest, qui a fait la branche de Holstein-Ploën; Anne-Sabine, mariée à Jules-Frédéric, duc de Wurtemberg; et Eléonore, femme de Christiern II, prince d'Anhalt.

ALEXANDRE.

1622. Alexandre, né, le 20 janvier 1573, de Jean le Jeune et d'Elisabeth de Brunswick, succéda, l'an 1622, à son père dans le duché de Sonderbourg, et mourut le 13 mars de l'an 1627. De sa femme Dorothée de Schwarzbourg, qu'il avait épousée le 26 novembre 1604, morte le 5 juin 1639, il laissa Jean-Christiern, qui suit; Alexandre-Henri, qui, s'étant fait catholique, mourut en Silésie l'an 1667; Ernest-Gunther, qui a fait la branche d'Augustenbourg; Georges-Frédéric, mort sans alliance le 23 août 1676; Auguste-Philippe,

qui a fait la branche de Beck; Philippe-Louis, auteur de la branche de Wiesenbourg, éteinte le 4 mars 1644, par la mort du duc Léopold, son petit-fils; et Sophie-Catherine, femme d'Antoine-Gunther, comte d'Oldenbourg.

JEAN-CHRISTIERN.

1627. JEAN-CHRISTIERN, né le 26 avril 1607, successeur d'Alexandre, son père, au duché de Sonderbourg, mourut le 30 juin 1653. Il avait épousé, le 4 novembre 1634, ANNE, fille d'Antoine II, comte d'Oldenbourg, morte le 12 décembre 1688, dont il laissa Christiern-Adolphe, qui suit; Dorothée-Auguste, mariée à Georges, landgrave de Hesse-Lauterbach; et Christine-Elisabeth, femme de Jean-Ernest, duc de Saxe-Weimar.

CHRISTIERN-ADOLPHE.

1653. CHISTIERN-ADOLPHE, né le 3 juin 1641, successeur de Jean-Christiern, son père, fut obligé de céder Sonderbourg au roi de Danemarck. Ayant acquis ensuite Franzhagen, dans le duché de Saxe-Lawenbourg, il y établit sa demeure, et en porta le nom, qu'il transmit à ses descendants. Ce prince finit ses jours le 2 janvier 1702. Il avait épousé, le 1 novembre 1676, ÉLÉONORE-CHARLOTTE, fille de François-Henri, duc de Saxe-Lawenbourg, morte le 25 janvier 1709, dont il laissa Léopold-Christiern, qui suit; et Louis-Charles, duc après son frère.

LEOPOLD-CHRISTIERN.

1702. LÉOPOLD-CHRISTIERN, né le 25 août 1678, duc de Holstein-Franzhagen, après la mort de Christiern-Adolphe, son père, servit dans les troupes du roi de Danemarck, qui le fit colonel d'un régiment de cavalerie. Il mourut de la petite vérole, le 13 juillet 1707, sans avoir été marié, laissant d'une maîtresse trois fils qui n'ont point été reconnus.

LOUIS-CHARLES.

1707. LOUIS-CHARLES, né le 4 juin 1684, succéda, l'an 1707, à Léopold-Christiern, son frère. Il mourut le 11 octobre de l'année suivante, laissant d'ANNE-DOROTHÉE DE WESTERFELD, qu'il avait épousée le 30 décembre 1705, CHRISTIERN-ADOLPHE, né le 16 septembre, mort le 2 avril 1708, le dernier de sa branche.

DUCS DE HOLSTEIN-AUGUSTENBOURG.

ERNEST-GUNTHER.

1627. ERNEST-GUNTHER, né le 14 octobre 1609, d'Alexandre, duc de Sonderbourg, bâtit le château d'Augustenbourg, dans l'île d'Alsen, qui lui échut en partage dans la succession de son père. Cette place a donné le nom à sa ligne. Il mourut le 18 janvier 1689. Il avait épousé, le 15 juin 1651, AUGUSTE, fille de Philippe, duc de Sonderbourg-Wiesenbourg, morte le 26 mai 1701, dont il laissa Frédéric, qui suit; Ernest-Auguste, qui vient après; Frédéric-Guillaume, prévôt du chapitre de Hambourg, mort le 5 juin 1714 (père de Christian-Auguste, qui va suivre, et de Marie-Charlotte, née en 1697, mariée, le 17 octobre 1726, à Philippe-Ernest, duc de Holstein-Glucksbourg; et Louise-Charlotte, femme de Frédéric-Louis, duc de Holstein-Beck.

FREDERIC.

1689. FRÉDÉRIC, né le 27 décembre 1652, fut tué le 3 août 1692, dans un combat contre les Français, près d'Enghien, en Flandre, sans avoir pris d'alliance.

ERNEST-AUGUSTE.

1692. ERNEST-AUGUSTE, né le 30 octobre 1660, hérita, par la mort de Frédéric, son frère, du duché d'Augustenbourg. Il avait été chanoine de Strasbourg, s'était fait catholique, puis était retourné au Luthéranisme. Il mourut, le 12 mars 1731, sans laisser d'enfants de MARIE-THÉRÈSE, sa femme, baronne de Weilbourg, qu'il avait épousée en 1695.

CHRISTIAN-AUGUSTE.

1731. CHRISTIAN-AUGUSTE, né le 4 août 1696, fils de Frédéric-Guillaume, prévôt du chapitre de Hambourg, succéda, l'an 1731, au duc Ernest-Auguste, son oncle. Ayant été fait chevalier de l'ordre de l'Eléphant, en 1721, il devint ensuite gouverneur de l'île d'Alsen, général d'infanterie et colonel des gardes du roi de Danemarck. Il mourut le 20 janvier 1754. De FRÉDÉRIQUE-LOUISE, fille de Christian, comte de Dane-Schiold, en Danemarck, morte le 2 décembre 1744, il laissa: 1°. Frédéric-Christian, qui suit; 2°. Emile-Auguste, né le

3 août 1722, lieutenant-général au service de Danemarck; 3°. Sophie-Charlotte, né le 31 mai 1725, morte le 7 octobre 1752; 4°. Christine-Ulrique, née le 15 mars 1727; 5°. Sophie-Madeleine-Marie, née le 23 mai 1731; 6°. Charlotte-Amélie, née le 24 janvier 1736.

FRÉDÉRIC-CHRISTIAN I.

1754. FRÉDÉRIC-CHRISTIAN I, né le 6 avril 1721, successeur de Christian-Auguste, son père, et lieutenant-général au service de Danemarck, épousa, le 26 mai 1762, CHARLOTTE-AMÉLIE-WILHELMINE, fille de Frédéric-Charles, duc de Holstein-Ploën, morte le 12 octobre 1770. Le duc Frédéric-Christian mourut en 1795, laissant :

1°. Frédéric-Christian II, qui suit;

2°. Frédéric-Charles-Emile, né le 8 mars 1767, général au service de Danemarck, marié, le 29 septembre 1801, avec Sophie-Eléonore-Frédérique, fille du ministre d'état baron Scheel, née le 26 décembre 1778, dont il a eu :

- *a.* Frédéric-Auguste-Emile, né le 3 février 1802;
- *b.* Georges-Eric, né le 14 mars 1805;
- *c.* Henri-Charles-Woldemar, né le 13 octobre 1810;
- *d.* Charlotte-Louise-Dorothée-Joséphine, née le 24 janvier 1803;
- *e.* Pauline-Victoire-Anne-Vilhelmine, née le 9 février 1804;
- *f.* Amélie-Eléonore-Sophie-Caroline, née le 9 janvier 1813;
- *g.* Sophie-Berthe-Clémentine Auguste, née le 30 janvier 1815;

3°. Christian-Auguste, né le 9 juillet 1768, décédé général-major au service de Danemarck;

4°. Louise-Charlotte-Caroline, née le 17 février 1764.

FRÉDERIC-CHRISTIAN II.

1795. FRÉDÉRIC-CHRISTIAN II, né le 28 septembre 1765, mort le 14 juillet 1814, avait épousé, le 27 mai 1786, LOUISE-AUGUSTE, fille de Christian VII, roi de Danemarck. De ce mariage sont issus :

1°. Christian-Charles-Frédéric-Auguste, qui suit;

2°. Frédéric-Emile-Auguste, né le 23 août 1800;

3°. Caroline-Amélie, née le 28 juin 1796, mariée, le 22 mai 1815, à Christian-Frédéric, prince de Danemarck.

CHRISTIAN-CHARLES-FREDERIC-AUGUSTE.

1814. Christian-Charles-Frédéric-Auguste, duc régnant de Holstein-Sonderbourg-Augustenbourg, né le 19 juillet 1798, a succédé à son père Frédéric-Christian, le 14 juin 1814.

DUCS DE HOLSTEIN-BECK.

AUGUSTE-PHILIPPE.

1627. Auguste-Philippe, né le 11 novembre 1612, d'Alexandre, duc de Sonderbourg, eut en partage, ou, selon d'autres, acheta la terre de Beck, située dans la Westphalie, où il mourut en 1675. Il avait épousé, 1°. le 15 janvier 1645, Claire, fille d'Antoine, comte d'Oldenbourg-Delmenhorst, morte le 19 janvier 1647; 2°. en juin 1649, Sidonie, sœur de sa première femme, morte en couches, l'an 1650; 3°. en 1650, Marie-Sibille, fille de Guillaume-Louis, comte de Nassau-Saarbruck, mort en 1675. Du second lit, il laissa Sophie-Louise, femme de Frédéric, comte de la Lippe-Bracke, et du troisième lit, Auguste, qui suit; Frédéric-Louis, qui vient après; Dorothée-Amélie, femme de Philippe-Ernest, comte de la Lippe-Alverdissen; Maximilien-Guillaume, mort en 1692; Antoine-Gunther, général des troupes hollandaises, gouverneur de Lille, puis d'Ipres, mort le premier septembre 1744; Ernest-Casimir, mort en mars 1695; et Sophie-Eléonore, morte en 1724.

AUGUSTE.

1675. Auguste, né, en 1652, du duc Auguste-Philippe et de Marie-Sibylle, succéda, l'an 1675, à son père. Il fut général-major des troupes de Brandebourg, et fut tué, le 26 septembre 1689, au siége de Bonn, laissant un fils, qui suit, de Philippe-Louise, fille de Philippe, comte de la Lippe-Buckbourg, qu'il avait épousée en 1676, morte en 1731.

FRÉDERIC-GUILLAUME.

1689. Frédéric-Guillaume, né, le 2 mai 1682, d'Auguste, auquel il succéda, se fit catholique, et fut major-général des armées de l'empereur. Il mourut, le 26 juin 1719, en Sicile, des blessures qu'il avait reçues. De Marie-Antoi-

NETTE, fille d'Antoine-Emmanuel, comte de Sanfré, qu'il avait épousée le 6 octobre 1708, morte le 18 février 1762, il ne laissa que deux filles : 1°. Marie-Anne-Léopoldine, née en 1717, mariée, en 1735, à Emmanuel, comte de Tarrouc; 2°. Jeanne-Amélie, née en 1719.

FRÉDERIC-LOUIS.

1719. FRÉDÉRIC-LOUIS, né le 6 avril 1653, du duc Auguste-Philippe, chevalier de l'Aigle noir et de l'Éléphant, feld-maréchal des troupes du roi de Prusse, succéda, l'an 1719, à son neveu, dans le duché de Beck. Il mourut le 7 mars 1728. Il avait épousé, le 10 janvier 1685, LOUISE-CHARLOTTE, fille d'Ernest-Gunther, duc d'Augustenbourg, morte le 2 mai 1740, dont il eut huit enfants. Ceux qui lui survecurent sont : 1°. Frédéric-Guillaume, qui suit; 2°. Charles-Louis, mentionné plus loin; 3°. Philippe-Guillaume, major-général des troupes de Prusse; 4°. Pierre-Auguste, rapporté plus bas; 5°. Louise-Albertine, née en 1694, mariée, le 6 mai 1737, à Albert-Frédéric, comte de Stanislawsky et du saint empire; 6°. Sophie-Henriette, née en 1696, mariée, le 11 avril 1736, à Charles, comte de Dohna-Wartenberg; 7°. Charlotte, née en 1701, mariée, en 1737, à Louis-Frédéric, comte de Dohna-Recchertzwald.

FRÉDERIC-GUILLAUME.

1728. FRÉDÉRIC-GUILLAUME, né le 18 juin 1687, feld-maréchal des troupes de Prusse, gouverneur de Berlin, et successeur de Frédéric-Louis, son père, mourut le 11 novembre 1749. Il avait épousé, 1°. ELEONORE, fille d'Uladislas de Los, palatin de Marienbourg, et veuve du prince de Czartoryski; 2°. le 5 novembre 1721, URSULE-ANNE, fille de Christophe, burgrave de Dohna, morte le 17 mars 1761. Du second lit, il laissa Frédéric-Guillaume, qui suit, et Sophie-Charlotte, femme, 1°. d'Alexandre-Emile, burgrave de Dohna-Wartenberg; 2°. de Georges-Louis, prince de Holstein-Gottorp.

FRÉDERIC-GUILLAUME III.

1749. FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, né le 4 novembre 1723, colonel au service du roi de Prusse, et successeur de Fréderic-Guillaume II, son père, fut tué devant Prague, le 6 mai 1757, sans avoir pris d'alliance.

CHARLES-LOUIS.

1757. CHARLES-LOUIS, né le 18 septembre 1690, succéda,

l'an 1757, à son neveu, dans le duché de Beck. Il avait embrassé la réligion catholique en 1723. Le roi de Pologne le fit lieutenant-général de ses troupes et chevalier de ses ordres. Il mourut en 1774, ayant épousé, le 10 août 1730, Anne-Charlotte d'Orlelska, fille naturelle de ce prince, dont il se sépara en 1733 (morte à Avignon, le 27 septembre 1769), après en avoir eu Charles-Frédéric, né le 5 janvier 1732, colonel d'un régiment en France, et maréchal de camp en 1761, mort en 1764; et Auguste, qui fut employé dans le commandement des armées de Russie.

PIERRE-AUGUSTE.

1774. Pierre-Auguste, né le 7 décembre 1695, duc de Holstein-Beck, en 1774, par la mort du duc Charles-Louis, son frère, fut lieutenant-général en Russie, et gouverneur de Revel. Il mourut au mois de mars 1775. Il avait épousé, 1°. en 1723, Sophie, fille de Philippe, landgrave de Hesse-Philippsthal, morte le 8 mai 1728; 2°. Natalie, fille de Nicolas, comte de Gullowin, née le 4 septembre 1724. Les enfants du duc Pierre-Auguste, sont:

Du premier lit:

1°. Charles-Antoine-Auguste, né le 10 août 1727, marié avec Frédérique-Charlotte-Antoinette-Amélie, fille d'Albert-Christian, comte de Dohna-Leistenau, veuve le 12 septembre 1759. Elle eut pour fils:

Frédéric-Charles-Louis, dont l'article va suivre;

Du second lit:

2°. Catherine, née le 23 février 1750, mariée, le 8 janvier 1767, à Iwan, prince de Boratinsky, lieutenant-général au service de Russie, séparés.

FRÉDERIC-CHARLES-LOUIS.

1775. Frédéric-Charles-Louis, né le 30 août 1757, succéda au duc Pierre-Auguste, son aïeul, au mois de mars 1775, et mourut le 25 mars 1816. Il avait épousé, le 9 mars 1780, Frédéric-Amélie, née le 28 février 1757, fille de Léopold, comte de Schlieben. De ce mariage sont issus:

1°. Guillaume-Paul-Léopold, qui suit;
2°. Elisabeth-Frédérique-Sophie-Amélie-Charlotte, née le 13 décembre 1780, mariée, le 23 février 1800, au baron de Richtrofen, mort le 25 février 1808.

GUILLAUME-PAUL-LÉOPOLD.

1816. GUILLAUME-PAUL-LÉOPOLD, duc régnant de Holstein-Beck, né le 4 juin 1785, a épousé, le 26 janvier 1810, LOUISE-CAROLINE, fille de Charles, landgrave de Hesse-Cassel, née le 28 septembre 1789. De ce mariage sont issus :

1°. Charles, prince héréditaire, né le 30 septembre 1812;
2°. Frédéric, né le 23 octobre 1814;
3°. Guillaume, né le 19 avril 1816;
4°. Louise-Marie-Frédérique, née le 23 octobre 1810;
5°. Frédérique-Caroline-Julie, née le 9 octobre 1811.

DUCS DE HOLSTEIN-PLOEN.

JOACHIM-ERNEST.

1622. JOACHIM-ERNEST, né, le 29 août 1595, du duc Jean le Jeune et d'Agnès-Edwige d'Anhalt, a fait la branche d'Arnsberg ou de Ploën. Après l'extinction de celle d'Oldenbourg, il prétendit à sa succession comme plus proche héritier. Mais le roi de Danemarck et le duc de Gottorp le prévinrent. Il y eut à ce sujet un procès qui ne fut terminé qu'après la mort de Joachim-Ernest, arrivée le 5 octobre 1671. Il avait épousé, le 12 mai 1633, DOROTHÉE, fille de Jean-Adolphe, duc de Holstein-Gottorp, morte le 31 mars 1682, dont il laissa Jean-Adolphe, qui suit; Auguste, qui fit la branche encore subsistante de Nordbourg, et fut père de Joachim-Frédéric, qui viendra ci-après; Joachim-Ernest, lequel, ayant embrassé la religion catholique en 1674, se mit au service de l'Espagne, et mourut à Madrid le 4 juillet 1700; Bernard, mort le 3 janvier 1676; Agnès-Hedwige, femme de Christiern, duc de Holstein-Glucksbourg; et deux autres filles.

JEAN-ADOLPHE.

1671. JEAN-ADOLPHE, né le 8 avril 1634, fils aîné de Joachim-Ernest, lui succéda au duché de Ploën. Ce prince eut des talents militaires qu'il n'ensevelit point dans l'oisiveté. Il fut major-général de la cavalerie impériale, en 1664, contre les Turcs. En 1674 et 1675, il commanda les troupes de Brunswick-Lunebourg en Alsace, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Consarbrück contre le maréchal de Créqui, ainsi qu'à la prise de Trèves, qui suivit cette victoire. L'an 1676, il emporta, contre le duc de Gottorp au conseil aulique de

l'empereur, la succession d'Oldenbourg, c'est-à-dire les comtés d'Oldenbourg et Delmenhorst, qu'il céda ensuite au roi de Danemarck en échange de Segeberg, de Nordbourg, et d'autres lieux. Ce monarque le nomma, quelque tems après, feld-maréchal de ses troupes. Il passa ensuite au service des états-généraux, qui le nommèrent gouverneur de Maestricht, puis, en 1693, maréchal-genéral de leurs armées. Ce prince mourut le 2 juillet 1704. Il avait épousé, le 2 avril (et non pas août) 1673, DOROTHÉE-SOPHIE, fille de Rodolphe-Auguste, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, morte le 21 mars 1722, dont il laissa Léopold-Auguste, qui suit; Christiern-Charles, mort, à quatorze ans, le 28 octobre 1704; Dorothée, femme d'Adolphe-Frédéric, duc de Mecklenbourg-Strelitz.

LÉOPOLD-AUGUSTE.

1704. LÉOPOLD-AUGUSTE, petit-fils de Jean-Adolphe, par Adolphe-Auguste, son père, mort le 29 juin 1704, succéda en bas âge à son aïeul, dans le duché de Ploën, et mourut le 4 novembre 1706.

JOACHIM-FREDERIC.

1706. JOACHIM-FRÉDÉRIC, né, le 9 mai 1666, d'Auguste, fils du duc Joachim-Ernest, prit possession de Holstein-Ploën, comme plus proche agnat du jeune duc Léopold-Auguste, malgré l'opposition de Jean-Ernest-Ferdinand, duc de Rhetwick, son cousin. Il servait pour lors en qualité de brigadier dans les troupes hollandaises. L'an 1710, il obtint de l'empereur l'investiture de son duché. Il mourut le 25 janvier 1722. Ce prince avait épousé, 1°. le 26 novembre 1704, MADELEINE-JULIENNE, fille de Jean-Charles, comte palatin de Bircken-feld-Gelnausen, morte le 5 novembre 1720; 2°. le 17 février 1721, JULIENNE-LOUISE, fille de Christiern-Eberhard, prince d'Oost-Frise, morte le 6 février 1740. Du premier lit, il laissa trois filles, dont la dernière, Christine-Louise, épousa, 1°. le 18 août 1735, Albert-Louis-Frédéric, comte de Hohenlohe-Weicked; 2°. le 4 mai 1749, Louis-Frédéric, prince de Saxe-Hildbourghausen.

JEAN-ADOLPHE.

1722. JEAN-ADOLPHE-ERNEST-FERDINAND, né le 4 décembre 1684, de Joachim-Ernest de Holstein, duc de Rhetwick, s'empara du duché de Ploën, après la mort de Joachim-Frédéric, comme son plus proche parent. L'empereur le maintint dans cette possession par un mandement du 15 juin 1723.

Il mourut, le 21 mai 1729, sans laisser d'enfants de MARIE-CÉLESTINE, son épouse, fille de Claude-François de Mérode, marquis de Trelong.

FREDERIC-CHARLES.

1729. FRÉDÉRIC-CHARLES, né posthume, le 4 août 1706, de Christiern-Charles, fils d'Auguste, et petit fils, par son père, du duc Joachim-Ernest, auteur de sa branche, et d'abord nommé sieur de Caëlestein, obtint Nordbourg, en 1722, après la mort de Joachim-Frédéric, et parvint au duché de Ploën, le 21 mai 1729, avec l'appui du roi de Danemarck, auquel il céda Nordbourg. Il fut le dernier de sa branche, étant mort, le 10 octobre 1761, sans laisser d'hoirs mâles de sa femme CHRISTINE-IRMENGARDE, fille de Christian Detler, comte de Reventlau, qu'il avait épousée le 18 juillet 1730. Les filles qu'il laissa, sont : Frédérique-Sophie-Charlotte, femme de Georges-Louis, comte d'Erbach-Schonberg, morte le 4 janvier 1769; Charlotte-Amélie-Wilhelmine, mariée, en février 1762, a Frédéric-Christiern, duc de Holstein-Augustenbourg; et Louise-Albertine, alliée, le 4 juin 1763, a Frederic-Albert, prince d'Anhalt-Bernbourg, morte le 9 mars 1769.

DUCS DE HOLSTEIN-GLUCKSBOURG.

PHILIPPE.

1622. PHILIPPE, né, le 15 mars 1584, de Jean le Jeune, duc de Holstein-Sonderbourg et d'Elisabeth de Brunswick, eut, dans le partage de la succession de son père, le château et le baillage de Glucksbourg, au duché de Sleswick, à trois lieues de Flensbourg, avec une grande partie du Sandewith et quelques seigneuries. Il mourut le 27 septembre 1663. De SOPHIE-HEDWIGE, fille de François II, duc de Saxe-Lawenbourg, qu'il avait épousée le 23 mai 1624 (morte en février 1660), il laissa Christiern, qui suit; Marie-Elisabeth, femme de Georges-Albert, margrave de Brandebourg; Auguste, femme d'Ernest-Gunther, duc de Holstein-Sonderbourg; Christine, mariée à Christian I, duc de Saxe-Mersbourg; Dorothée, femme, 1°. de Christian-Louis, de Brunswck-Lunebourg; 2°. de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg; et une autre fille.

CHRISTIERN.

1663. CHRISTIERN, né le 19 juin 1627, successeur de Phi-

lippe, son père, mourut le 17 novembre 1698, après avoir épousé, 1°. le 13 septembre 1663, SIBYLLE-URSULE, fille d'Auguste, duc de Brunswick, morte le 12 décembre 1671; 2°. le 10 mai 1672, AGNÈS-EDWIGE, fille de Joachim-Ernest, duc de Holstein-Ploën, morte le 20 novembre 1698. Du second lit, il laissa Philippe-Ernest, qui suit; Christian-Auguste, colonel au service de Danemarck; et Sophie-Auguste, morte le 10 juin 1712.

PHILIPPE-ERNEST.

1698. PHILIPPE-ERNEST, né le 5 mai 1673, successeur du duc Christiern, son père, en 1698, mourut le 12 novembre 1729. Il avait épousé, 1°. le 15 février 1699, CHRISTINE, fille de Christian, duc de Saxe-Eisenberg, morte le 24 mai 1722; 2°. le 2 septembre 1722, CATHERINE-CHRISTINE, comtesse d'Alfeld, morte le 8 mai 1726; 3°. le 11 octobre 1726, CHARLOTTE-MARIE, fille de Frédéric-Guillaume, duc de Holstein-Augustenbourg, morte le 30 avril 1760. Du premier lit il laissa Frédéric, qui suit; Charles-Ernest, général major au service de Danemarck, mort en 1761, sans enfants de Charlotte-Clémentine, fille de Simon-Henri-Adolphe, comte de la Lippe-Detmold; et deux filles.

FREDERIC.

1729. FRÉDÉRIC, né le 1er. avril 1701, lieutenant-général au service du Danemarck, succéda, l'an 1729, au duc Philippe-Ernest, son père, et mourut le 18 novembre 1766. Il avait épousé, le 19 juin 1745, HENRIETTE-AUGUSTE, fille de Simon-Adolphe, comte de la Lippe-Detmold, dont il laissa un fils, qui suit, et trois filles, 1°. Sophie-Madeleine, née le 22 mars 1746; 2°. Louise-Charlotte-Frédérique, née le 5 mars 1749, mariée, le 16 juillet 1763, à Charles-Georges-Lebrecht, prince d'Anhalt-Coëthen; 3°. Julienne-Wilhelmine, née le 30 avril 1754, mariée, le 17 juillet 1776, à Louis, prince de Bentheim-Steinfurt, mort le 20 août 1817.

FREDERIC-HENRI.

1766. FRÉDÉRIC-HENRI, né le 15 mars 1747, successeur de Frédéric, son père, en 1766, a epousé, le 9 août 1769, ANNE-CAROLINE, fille de Guillaume-Henri, prince de Nassau-Saarbruck. Il mourut, sans posterité, le 13 mars 1779. Sa veuve se remaria, le 26 octobre 1782, à Frédéric-Charles-Ferdinand, duc de Brunswick-Bevern.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

DUCS DE MECKLENBOURG (*).

Le duché de Mecklenbourg, ou Meckelbourg, situé entre la mer Baltique, la Poméranie, la Marche de Brandebourg, le pays de Saxe-Lawenbourg et le Holstein, tire son nom de son ancienne capitale nommée en latin *Megalopolis*, laquelle, ayant été détruite au douzième siècle, n'est plus aujourd'hui qu'un village à deux lieues de Wismar. Ce duché, suivant Buchholz, dans la description qu'il en a publiée, en 1751, à Rostock, a de longueur trente milles d'Allemagne sur environ vingt milles de largeur. Il se divise en sept provinces. On le nommait anciennement Vandalie, parce qu'il fut la patrie des Vandales, ou Sclaves orientaux, ces fameux pirates qui désolèrent si long-tems les côtes de la mer du Nord. Le souverain qui les commandait ne portait point le titre de roi, quoiqu'il en eût l'autorité; mais se nommait *Kisal*, ou *Korol*, c'est-à-dire *seigneur*, ou *knées weliki*, grand prince. Henri le Lion, duc de Saxe, voulant réprimer les excursions qu'ils faisaient sur ses terres, livra bataille, vers l'an 1159, à Niclot, leur chef, qui périt dans l'action. Le nom de ce barbare, le même que celui de Nicolas, donne lieu de penser qu'il était chrétien. Mais il laissait un fils, nommé Pribislas, qui persista dans le Paganisme. Obligé de prendre la fuite après la mort de son père, il laissa le champ libre à son vainqueur, pour s'emparer de l'héritage qui devait lui revenir. Il attendait depuis quatre

(*) Article revu et amplement corrigé par M. Ernst.

ans l'occasion d'y rentrer, lorsque l'éloignement du duc de Saxe vint la lui offrir. Ce prince ayant accompagné, l'an 1164, l'empereur Frédéric I, dans son expédition d'Italie, Pribislas profita de son absence pour faire irruption dans le Meckenbourg, et réussit à s'y établir. Mais Henri, de retour, ne tarda pas à le chasser après l'avoir mis en déroute dans une bataille donnée près de Demmin, l'an 1164, suivant l'opinion commune; mais plus vraisemblablement, selon M. Buchholz, l'an 1167. Ce revers lui fut salutaire en lui inspirant la pensée d'embrasser le Christianisme. Instruit de ses dispositions, le duc Henri lui rendit ses états, après qu'il eut reçu le baptême des mains de Berthold, abbé de Saint-Michel-sur-le-Mont, près de Lunebourg. La générosité, toutefois, paraît avoir eu moins de part à ce bienfait que la crainte, menacé, comme Henri se voyait, par plusieurs princes voisins qui s'étaient confédérés pour mettre des bornes à sa puissance. Quoi qu'il en soit, Henri excepta du don qu'il faisait à Pribislas, Schwerin et Ratzebourg, qui furent donnés à des comtes particuliers, Stargard, qui fut remis au margrave de Brandebourg, et la Wagrie, qui fut réunie au Holstein.

Pribislas, après sa conversion, pour en prouver la sincérité, fit construire l'abbaye cistercienne de Dobbran, l'an 1171, époque attestée par ces deux vers léonins :

Annus millenus centenus septuagenus
Et primus colitur, cùm Dobbran struitur.

(Beehr, *Rer. Mecklenb.*, pag. 158.)

On lui fait honneur aussi de la fondation de la ville de Rostock, sur la rivière de Varne, à une lieue de la mer Baltique. Mais il ne fit, selon M. Buccholz, qu'agrandir cet ouvrage, commencé par Godescalc, l'un de ses prédécesseurs, qui fut tué l'an 1066. Le duc Henri, son suzerain, ayant entrepris, l'an 1172, le voyage de la Terre-Sainte, il l'accompagna dans cette expédition. Il mourut l'an 1178, suivant les généalogistes. Ce prince fut marié trois fois : 1°. avec PÉTRONILLE, fille de Knut, duc de Sleswick, dont il avait eu, selon M. Buchholz, un fils nommé aussi Knut, mort, l'an 1183, sans lignée; 2°. avec PRISLAVE, princesse de Norwège, mère de Henri Burwin, qui suit; 3°. avec MATHILDE, fille de Boleslas IV, dit *le Frisé*, duc de Pologne, dont il n'eut point d'enfants.

La maison de Mecklenbourg s'est perpétuée en deux lignes, savoir : les ducs de Mecklenbourg-Schwerin et les ducs de Mecklenbourg-Strélitz. Ces ducs avaient cinq voix au collége des princes à la diète. Ils furent, après le duc de Holstein-Oldenbourg, les derniers princes d'Allemagne qui entrèrent dans la

confédération rhénane : leur accession est du 18 février 1808. Ils furent aussi les premiers à s'en détacher. En 1815, les ducs de Mecklenbourg prirent le titre de *grands-ducs*. Ils sont membres de la confédération germanique, et ont à la diète un suffrage curial et la quatorzième place : à l'assemblée générale, le duc de Schwerin occupe la dix-neuvième place, avec deux voix, et le duc de Strélitz, la vingtième, avec une seule voix.

HENRI-BURWIN I, DIT L'ANCIEN, ET NICLOT.

1178. HENRI-BURWIN, fils de Pribislas, et NICLOT, son cousin, fils de Wartislas, frère de Pribislas, se disputèrent, les armes à la main, le Mecklenbourg, après la mort de ce dernier. Dans le feu de leurs dissensions, tous deux furent faits prisonniers, l'an 1182, le premier par le prince de Rugen, le second par le duc de Poméranie. Remis en liberté l'an 1183, ils s'en rapportèrent, pour leur partage, au roi de Danemarck, Canut VI, qui les avait délivrés, en exigeant d'eux qu'ils secouassent la mouvance de la Saxe pour se mettre dans la sienne, et donnassent les otages qu'il leur avait demandés. Ce prince, après cela, fit, de l'héritage contesté, deux lots qui furent tirés au sort. Ilow avec Mecklenbourg échut à Henri-Burwin, et Rostock à Niclot, qui en avait déjà joui du tems de Pribislas, suivant M. Buchholz, mais à titre d'usufruitier. L'an 1201, les deux cousins, s'étant ligués avec le roi de Danemarck contre Adolphe III, comte de Holstein, entrèrent à main armée dans son pays, où ils répandirent la désolation. Mais Adolphe, étant tombé sur eux, leur livra une bataille dans laquelle périt Niclot, sans laisser de postérité de sa femme ANNE, fille d'Albert l'Ours, margrave de Brandebourg. Burwin, ayant recueilli sa succession, fit la paix et donna ses soins pour rétablir ses états délabrés, les policer et en extirper les restes du Paganisme. Il fonda l'abbaye de Sonnencamp et la transporta ensuite dans le lieu nommé depuis Nieucloster. Ce prince mourut, suivant Ludewig, l'an 1228, laissant, selon Buchholz, de MATHILDE, fille de Henri de Saxe, sa première femme, deux fils, qui suivent, avec une fille nommée Catherine. ADÉLAÏDE, fille de Lesko le Blanc, roi de Pologne, sa seconde femme, ne lui donna point d'enfants. Il avait fondé, l'an 1220, la ville de Gustrow, sur la rivière de Nebel, et, l'an 1226, il avait posé la première pierre de la cathédrale. (Beehr. *Rer. Mecklenb.*, pag. 759.)

HENRI-BURWIN II, DIT LE JEUNE.

1228. HENRI-BURWIN II, et NICLOT, son frère, associés par

Henri, leur père, au gouvernement du Mecklenbourg, dès l'an 1219, au plus tard, comme il paraît par une de leurs chartes, partagèrent ses états après sa mort, de manière que l'aîné eut Rostock, et l'autre Mecklenbourg. Mais celui ci ayant été tué, la même année, à Gadebusch, par la chute d'une maison, Henri-Burwin recueillit toute la succession. (Beehr.) M. Buchholz met en 1236 la mort de ce dernier, dont la postérité fut nombreuse et florissante. Des quatre fils que lui donna sa femme SOPHIE, fille de Charles VII, roi de Suède (morte en 1252), l'aîné, qui suit, fut son successeur; Niclot, le second, fut le chef de la ligne de Werle, qui s'éteignit en 1436. (Celui-ci fut un prince zélé pour la religion dont il remplit exactement les devoirs, et favorisa les ministres par ses libéralités. Il eut, avec le margrave de Brandebourg, une guerre dont il sortit avec avantage, et mourut, l'an 1277, après avoir gouverné quarante-neuf ans la portion de l'héritage paternel qui lui était échue.) Henri-Burwin, troisième fils de Henri-Burwin II, donna naissance à la ligne de Rostock dont il était seigneur. (Il fonda, l'an 1244, la ville de Calau, et rétablit, en 1252, celle de Rostock, que le feu avait réduite en cendres. On prétend qu'il fut aveuglé, l'an 1266, par deux de ses fils. Il mourut l'an 1277, et sa branche finit en 1314.) Pribislas, le quatrième fils de Henri-Burwin II, obtint, par un premier partage qu'il fit avec Jean, son frère, le territoire de Mecklenbourg, qu'il échangea ensuite contre le canton de Ricthenberg. Il mourut en 1262, laissant une lignée qui cessa d'exister en 1315. Sophie, l'aînée des trois filles du duc Henri-Burwin II, épousa, suivant Ludewig, Hugues de Lusignan I, roi de Chypre; ce qui est faux (voyez *les rois de Chypre*); Madeleine, la seconde, s'allia, dit le même auteur avec aussi peu de fondement, à un prince de Marseille; et Marguerite, la troisième, fut mariée à Gunzelin, comte de Schwerin.

JEAN, DIT LE THÉOLOGIEN.

1236. JEAN, fils aîné de Henri-Burwin II, et son successeur au duché de Meckenbourg, avait étudié dix (et non vingt) ans dans l'université de Paris, d'où il revint, après la mort de son père, avec le bonnet de docteur; ce qui lui attira les railleries de ses frères, qui l'appelèrent, par dérision, *le Théologien.* Pour être habile dans les lettres, il n'en fut pas moins propre au métier des armes. Au commencement de sa régence, il partit avec la duchesse LUITGARDE, fille de Poppon, comte de Henneberg, son épouse, pour un tournoi indiqué à Wurtzbourg. De là il alla trouver, à Haguenau, l'empereur Frédéric II,

qui par un diplôme lui confirma tout ce qu'il possédait sur terre et sur mer. Ludolphe I, évêque de Ratzebourg, ayant été chassé par Albert I, duc de Saxe, pour le refus qu'il lui faisait, ainsi que d'autres prélats, de reconnaître sa juridiction, trouva un asile à la cour du duc Jean. Ce fut par son conseil que ce prince fonda l'abbaye de Rhène, pour élever de jeunes demoiselles dans les sciences et les bonnes mœurs. (Beehr. *Rer Meck.*, pag. 188.) Zélé pour le bon ordre, il extermina de ses états les brigands, et pourvut à la sûreté des chemins. L'an 1238, voyant que de jour en jour la ville de Mecklenbourg se dégarnissait d'habitants, il fonda dans son voisinage, sur un golfe de la mer Baltique, la ville de Wismar, dont la population répondit promptement à ses vœux. (Beehr. *ibid.*, p. 188.) D'autres prétendent néanmoins qu'il ne fit que l'agrandir et lui accorder de nouveaux priviléges. (Elle obtint, l'an 1266, le mêmes statuts que la ville de Lubeck, et entra bientôt après dans la confédération des villes anséatiques.) L'attachement du duc Jean pour l'ordre Teutonique lui fit prendre part à la guerre qu'il eut avec Svantopelk III, duc de Poméranie. Apprenant que les chevaliers étaient inférieurs en forces à l'ennemi, il contraignit Poppon, son troisième fils, d'entrer dans l'ordre et de marcher contre le duc sous les enseignes du grand-maître Henri de Hohenlohe (et non pas Henri de Weida, comme le marque Beehr.) Poppon perdit la vie dans cette expédition. Le duc Jean marcha lui-même en personne, l'an 1258, au secours des chevaliers occupés en Livonie contre les Idolâtres du pays, pour les contraindre à renoncer à leurs superstitions. (Beehr, pag. 196.) Sa mort est rapportée à l'an 1264 par Buchholz, dont nous préférons l'autorité à celle de Beehr, qui place cet événement en l'année suivante. En mourant, il laissa cinq fils : Henri, qui suit ; Jean ; Niclot et Herman, qui embrassèrent l'état ecclésiastique, mais que Jean quitta ensuite pour épouser une comtesse de Ravensberg ; Albert, mari de Judith, princesse de Werle, mort sans lignée le 18 mai 1265 ; et une fille, nommée Luitgarde, femme de Gérard; comte de Schauenbourg, décédée en 1285.

HENRI III, DIT LE JÉROSOLYMITAIN.

1264. HENRI, fils aîné de Jean *le Théologien*, nommé prince des Obodrites du vivant de son père, était occupé à la guerre de Livonie, lorsqu'il apprit sa mort. A cette nouvelle, étant revenu promptement dans le Mecklenbourg, il s'empara de toute la succession paternelle ; ce qui lui attira une guerre sanglante avec Jean, son frère, qui avait déjà quitté l'état

ecclésiastique. Henri s'accommoda enfin avec lui, par la cession qu'il lui fit de la ville de Gadebusch. L'an 1272 (et non 1273), il se mit en route pour la Terre-Sainte avec une nombreuse noblesse, après avoir nommé Thierri d'Oertz et Henri de Strahlendorf, pour aider son épouse dans le gouvernement de son duché. Jean, son frère, piqué de n'être point à la tête de ces coopérateurs, excita des troubles qui obligèrent la princesse de l'associer à la régence.

L'expédition du duc Henri fut des plus malheureuses. Arrivé en Palestine, il tomba entre les mains des Musulmans, qui le conduisirent à Damas, d'où il fut ensuite transporté au Caire. Il y resta l'espace de vingt-six ans, pendant lesquels il ne subsista que par le secours qu'il tirait du travail d'un de ses domestiques, nommé Martin Bleyer, tisserand de son métier. L'an 1296, Ladgin, chrétien renégat, étant monté sur le trône d'Égypte, se ressouvint d'avoir servi sous les chevaliers teutoniques en Livonie, dans le tems que le duc Henri faisait la guerre aux Infidèles du pays. En considération de cette connaissance, il rendit à ce prince la liberté sans rançon. Mais à peine Henri avait-il fait quelques lieues pour s'en retourner, qu'il fut pris par un parti de musulmans et ramené au Caire. Le soudan le délivra une seconde fois, et, lui ayant fait quelques présents, il lui donna une escorte pour le reconduire avec plus de sûreté. Henri, par ce moyen, arriva enfin dans ses états, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Voilà ce que nous avons extrait de plus vraisemblable du récit que font divers historiens de la captivité du duc Henri et de sa délivrance. Il vécut encore quatre ans après son retour, et mourut au mois de janvier 1302. Il avait épousé, l'an 1260, ANASTASIE, fille de Barnime I, duc de Poméranie, morte en 1315. Cette princesse, durant l'absence de son époux, fut successivement la dupe de deux faux Henri, qui, sur quelques traits de ressemblance, se donnèrent, l'un après l'autre, pour le duc de Mecklenbourg. Mais leur imposture ayant été découverte, ils subirent le supplice qu'ils méritaient. Anastasie eut de son mariage Henri, qui suit, et Jean, mort l'an 1289, avec une fille nommée Luccartis, ou Luitgarde, mariée à Przémislas II, roi de Pologne. (Beehr, p. 214.)

HENRI IV, DIT LE LION CHAUVE.

1302. HENRI, né à Riga, l'an 1262, mérita par son grand courage le surnom de LION, et par sa chevelure celui de CHAUVE. L'an 1283, désespérant de revoir Henri III, son père, il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il lui remit à

son tour. Ayant épousé, l'an 1292, Béatrix, qu'on dit fille d'Albert de Brandebourg, il eut, par ce mariage, la seigneurie de Stargard, qu'elle lui apporta en dot. Mais, l'an 1303, le margrave Woldemar lui disputa ce domaine. Henri prit les armes pour sa défense, et força Woldemar à se désister de ses prétentions. Il eut une autre guerre, dont nous ignorons le sujet, avec l'empereur Albert d'Autriche, dans laquelle il fit, dit-on, des prodiges de valeur, jusques-là que, dans une bataille donnée en Bohême, se voyant abandonné des siens, il soutint lui seul, dans un bois, tous les efforts de l'armée ennemie. Il acquit à perpétuité, l'an 1323, de Christophe II, roi de Danemarck, la ville de Rostock, qu'Eric, prédécesseur de Christophe, après s'en être emparé, lui avait engagée pour six ans. Les habitants de cette ville s'étant révoltés peu de tems après, il les soumit et les punit par une forte amende. L'an 1326, il donna Rostock pour asile à ce même Christophe déposé par ses sujets. Il fit plus, il entreprit de rétablir ce prince, et fit avec lui une descente en Danemarck. Mais enfermés l'un et l'autre par Gerhard II, comte de Holstein, ils furent obligés de composer avec lui et de s'en retourner. Christophe, peu de tems après, accorda, comme suzerain, au duc Henri, l'investiture de la principauté de Rugen, vacante par la mort de Witislas, décédé sans enfants mâles, quoiqu'il eût fait le même don à Wratislas, duc de Wolgast. Ce dernier étant mort la même année, Henri voulut se mettre en possession de l'île de Rugen, et même de la Poméranie-Wolgast; mais il en fut empêché par Barnime III, duc de Stettin et tuteur des enfants de Wratislas. Les Poméraniens, fidèles à leurs princes légitimes, connaissant la valeur de Henri, députèrent à Waldemar, qui se donnait alors pour roi de Danemarck, pour implorer son secours. Waldemar chargea Gerhard III, comte de Holstein, de les secourir. Henri faisait alors le siége du château de Loitz. Gerhard l'ayant obligé de le lever, fit une trève d'un an avec lui, après quoi il retourna en Danemarck. Mais la garnison de la place, loin d'observer la trève, ne cessait de faire des courses dans le Mecklenbourg. Henri se vengea par un stratagême qui le rendit maître du château. Les Poméraniens, n'espérant plus de secours du Danemarck ni des autres princes voisins, mirent à leur tête un brave chevalier, nommé Henri de Moltzahn, qui les conduisit à la place qu'ils venaient de perdre. Les Mecklenbourgeois refusant de les recevoir, ils leur livrèrent un grand combat, dont l'issue fut le recouvrement de la ville de Loitz, mais non pas du château. Tout ce que put faire Henri de Moltzahn, fut d'empêcher les sorties de la garnison. Le duc Henri fit ensuite, mais sans succès, le-

siége de Demmin, avec le secours des princes Herules, ses parents. Mais il fit de là des excursions jusqu'à Gripswald, semant la désolation dans le pays qu'il parcourait. Les Poméraniens, cependant, étant venus à bout de lui débaucher Jean, comte de Gutzkow, l'un de ses partisans les plus redoutables, l'obligèrent par-là d'entendre à une nouvelle trève qui lui fut proposée. Elle n'était pas encore expirée, lorsqu'une fièvre quarte le conduisit au tombeau le 21 janvier 1329. Il eut sa sépulture au monastère de Dobbran. Après le décès de sa première femme, arrivé l'an 1310, selon M. Buchholz, il épousa, l'an 1317, ANNE DE SAXE, morte l'an 1325 au plus tard; car, cette même année, il était remarié avec AGNÈS, comtesse de Lindau et de Ruppin, veuve de Witislas, dernier prince de Rugen. On voit en effet dans le Diplômataire de la vieille Marche de M. Gerken, tom. I, pag. 602, une convention entre Louis, margrave de Brandebourg, et Henri, prince de Mecklenbourg, de Stargard et de Rostock, datée du vendredi avant le Pentecôte 1325, dans laquelle il nomme Gunther aussi comte de Lindau, son beau-frère. Du premier lit, Henri laissa Mathilde, qu'on dit avoir été mariée dans la maison de Brunswick. Du second vinrent Albert, qui suit; Jean, duc de Stargard; Béatrix, abbesse de Ribnitz; et d'autres enfants morts en bas âge. Le troisième lit fut stérile.

ALBERT I ET JEAN II.

1329. ALBERT et JEAN, son frère, succédèrent en bas âge au duc Henri, leur père, sous la tutelle de deux chevaliers qu'il avait désignés avec les magistrats de Wismar et de Rostock. Jean *le Vieux*, prince de Werle, jaloux de n'être pas du nombre de ces tuteurs, leur suscita une querelle qui finit bientôt, l'aîné des deux princes étant parvenu à l'âge de majorité. Albert et Jean possédèrent en commun l'héritage qui leur était échu, l'espace d'environ vingt-cinq ans. Pendant la minorité de Jean, qui fut longue, Albert exerça toute l'autorité dans le duché. Son principal soin fut de purger le pays de brigands, et il y réussit. Ayant été député, l'an 1341, par Magnus, roi de Suède, à l'empereur Louis de Bavière, pour conclure avec lui un traité d'alliance, il fut arrêté sur la route avec toute sa suite par Gonthier, comte de Schauenbourg, son ennemi, qui le mit en prison; mais bientôt après, il fut délivré sur les menaces que fit l'empereur de venger cet outrage fait à sa dignité. (Beehr, pag. 259.) L'an 1347, les deux frères, Albert et Jean, dont le second était nouvellement revenu de France, où il avait combattu l'année précédente à la bataille de Créci, reconnurent solenellennent la mouvance de leur duché de

Stargard envers l'empire. Les margraves de Brandebourg, Louis et Otton, se formalisèrent de cette investiture, comme donnant atteinte au droit de suzeraineté qu'ils prétendaient avoir sur Stargard. Waldemar III, roi de Danemarck, parent des margraves, se disposait à soutenir leur prétention les armes à la main. Mais le mariage convenu d'Ingeburge, fille du monarque danois, avec Henri, fils du duc Albert, termina la contestation. Ce ne fut qu'en 1352 qu'Albert et Jean, son frère, partagèrent entre eux leurs états. Le premier eut, pour son lot, le duché de Mecklenbourg, et le second, celui de Stargard. Mais cet arrangement ne fut consommé qu'en 1355. (Buchholz, pag. 311.)

Le duc Albert, s'étant brouillé, l'an 1350, avec Otton, comte de Schwerin, l'avait fait prisonnier, l'année suivante, dans un combat. Pour sortir de captivité, il fallut qu'Otton donnât Richarde, sa fille et son unique héritière, au jeune Albert, fils aîné de son vainqueur; ce qui était tout ce que celui-ci ambitionnait dans la guerre qu'il lui fit. Mais, l'an 1357, selon Beehr, ou 1360, suivant Busching, Otton étant mort, Albert son gendre, se mit en possession du comté de Schwerin, sans éprouver de contradiction, et, depuis ce tems, les ducs de Mecklenbourg ont ajouté à leurs titres celui de ce comté.

Nous n'entrerons point dans un plus grand détail des actions d'Albert I et de Jean, son frère. Celui-ci, que nous nommons le premier de son nom comme duc de Stargard, précéda l'autre au tombeau. On n'est pas cependant assuré de l'année précise de sa mort. Buchholz prétend qu'il vivait encore en 1377, et apporte en preuve l'acte par lequel l'empereur Charles IV confirma l'érection du Mecklenbourg en duché de l'empire; acte où le duc Jean est nommé comme vivant, et que cet historien date de l'an 1377. Mais Gerdes prétend qu'il est de 1373. Jean I fut marié deux fois. On ignore le nom de sa première femme, dont il laissa Anne, femme de Wartislas, duc de Poméranie. AGNÈS, fille du comte de Ruppin, sa seconde femme, lui donna Jean et Ulric, qui suivent; Rodolfe, évêque de Schwerin, mort en 1415; Albert, évêque de Derpt: et trois filles; Constance, abbesse de Ribnitz; Agnès, femme d'Otton, duc de Poméranie; et Euphémie, alliée à Jean, prince de Wolz-Wredenhagen.

La mort du duc Albert n'a pas une époque plus certaine que celle de Jean, son frère, auquel il survécut, de l'aveu de Beehr et de Buchholz. Ce dernier montre, par un diplôme de 1379, qu'il n'existait plus cette année. Il avait épousé, l'an 1336, EUPHÉMIE, sœur de Magnus, roi de Suède, et fille du duc Eric, dont il laissa Albert, qui suit: Magnus, père de

Jean, qui viendra ci-après; Henri, époux, comme on l'a dit, d'Ingeburge de Danemarck, qui le fit père d'Albert III, que nous verrons aussi duc de Mecklenbourg; Hedwige, femme d'Otton III, duc de Poméranie-Stettin; et Anne.

ALBERT II.

1379. ALBERT II, l'aîné des enfants d'Albert I, était roi de Suède depuis 1363, époque de son couronnement, suivant Buchholz (1), et non depuis 1365, comme on l'a dit ci-devant à son article, commença, l'an 1379 au plus tard, à gouverner le Mecklenbourg par indivis avec ses frères, Henri et Magnus. Pendant son absence, ce fut principalement sur Henri que reposa le gouvernement. La sévérité de ce régent le fit qualifier *le Pendeur* (*Suspensor*), parce qu'il faisait pendre sans quartier, les brigands qu'il pouvait saisir. Par-là, il vint à bout de rétablir la tranquillité et la sûreté dans le Mecklenbourg. Mais la mort ravit au duché ce zélé restaurateur du bon ordre, en 1383. Il s'en fallait bien qu'Albert, son frère, pourvût avec le même soin au repos de la Suède. Les mécontentements qu'il occasiona par son incon-

---

DUCS DE STARGARD.

JEAN II ET ULRIC.

1379. JEAN II et ULRIC, son frère, fils de Jean I, lui succédèrent dans le duché de Stargard, qu'ils gouvernèrent par indivis. (Buchholz, page 273.) Attaché à son cousin Albert, roi de Suède, le duc Jean vola à son secours lorsqu'il vit ses sujets révoltés contre lui se donner à Marguerite, reine de Danemarck. Il combattit avec lui, en 1388, à la fameuse journée de Falkoping, d'où il s'échappa après qu'Albert y eut été fait prisonnier. Etant allé de là se renfermer dans Stockholm, il défendit, pendant six ans, cette ville avec quelques autres places que Marguerite attaqua sans succès. L'an 1394, il conclut, avec cette princesse, une trève de trois ans. Mais voyant, l'année suivante, Albert disposé à céder le trône à sa rivale, il cessa de prendre ses intérêts et retourna dans son duché. Il eut ensuite avec Josse, margrave de Brandebourg, une courte guerre qui finit, l'an 1407, par un traité de paix. Ayant après cela voulu se rendre à Berlin pour s'aboucher avec le margrave, il fut enlevé sur la route par Jean et Thierri, son frère, seigneurs de Gutzkow, et conduit au château de Plauen, sur la Havel, dans la moyenne Marche de Brandebourg. Sa captivité fut de deux ans,

(1) Cet auteur, page 321, met l'élection d'Albert, dans sa qualité de roi de Suède, en 1362, et son couronnement en 1363.

duite, aboutirent à des soulèvements, dont Marguerite, reine de Danemarck, sut se prévaloir pour lui ravir la couronne. Battu et fait prisonnier par l'armée de cette princesse, dans la plaine de Falkoping, le 21 septembre 1388 (et non le 24 février 1389), il fut enfermé avec son fils dans la citadelle de Lindholm, d'où ils ne sortirent que le 17 juin 1395. Leur rançon fut taxée à soixante mille marcs d'argent, faute du paiement de laquelle, Albert devait retourner en prison. L'épuisement des finances d'Albert ne lui permettant pas de rassembler cette somme, les dames du Mecklenbourg vendirent, dit-on, leurs pierreries pour contribuer à l'acquitter envers Marguerite. En reconnaissance de ce bienfait, Albert, ajoute-t-on, leur accorda le droit de retenir, leur vie durant, les fiefs ouverts par l'extinction des mâles, avant de passer aux mâles collatéraux; c'est ce qu'on nomme en allemand au Mecklenbourg, *l'Erbjungfernrecht*. L'opinion commune est qu'Albert, par une des conditions de son élargissement, avait abdiqué la couronne. Buchholz, néanmoins (pag. 336), prétend montrer, par un privilége qu'il accorda, l'an 1398, à la ville de Gréosmuchen, qu'en renonçant aux royaumes de Suède et de Gothie, il en

---

DUCS DE STARGARD.

et finit, l'an 1409, par un échange de sa personne contre Jean de Gutzkow, que le duc Ulric, frère de Jean II, avait fait prisonnier. M. Buchholz (page 275) met la mort de Jean II en 1418, et la fait précéder, ainsi que Beehr, d'un an tout au plus par celle d'Ulric. Le même écrivain donne pour femme, à Jean II, VEGETULA, qu'il fait princesse de Poméranie, avertissant que d'autres la nomment GULHEIDE, et la disent sœur de Jagellon, sur quoi il ne veut rien prononcer. Il laissa, de son mariage, un fils, qui suit, et une fille, nommée Hedwige, abbesse de Ribnitz. A l'égard d'Ulric, il eut, suivant le même auteur, de MARGUERITE, fille de Suantibor, duc de Poméranie, Jean, qui suit; Anne, abbesse de Wantzke; et Henri, mort en 1466, laissant un fils, Ulric, qui viendra ci-après.

JEAN III ET HENRI.

1417. JEAN, fils de Jean II, et HENRI, son cousin, fils d'Ulric, s'associèrent pour gouverner le duché de Stargard. Jean paraît avoir été, du vivant de son père, gouverneur de la Marche de Brandebourg. Mais ce point, comme on voit par ce qu'en rapporte M. Buchholz, est si embrouillé, qu'on ne saurait prendre là-dessus un sentiment fixe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1418, ou 1419, Jean III fut fait prisonnier par le comte de Ruppin, qui, d'accord avec Frédéric I, électeur de Brandebourg, le retint en captivé à Tangermunde l'espace de dix ans. (Buchholz, page 282.) Mais, l'an 1427, il obtint son élar-

conserva néanmoins le titre qu'il prend dans cet acte. Mais pourquoi, malgré le parti qu'il avait pris de descendre du trône, paya-t-il encore une rançon à Marguerite? c'est ce que M. Buchholz ne comprend pas. M. Beehr (pag. 324) soutient même, d'après Frédéric Chemnitz, que ce ne fut qu'en 1404, par acte passé à Flensbourg, le jour de sainte Catherine, 25 novembre, qu'Albert fit sa renonciation authentique à tous les droits qu'il pouvait avoir aux royaumes de Suède, de Norwège et de Danemarck. L'année de sa mort est encore un point sur lequel on ne s'accorde pas. Pontanus, par une faute visible d'impression, la rapporte à l'an 1394. Herman Korner et Krantzius la placent en 1407. Mais Chemnitz et Frédéric Thomas, tous deux mecklenbourgeois, l'assignent à l'an 1414. Il nous paraît, toutefois, qu'on doit l'avancer au moins d'un an. De RICHARDE, fille d'Otton, dernier comte de Schwerin, sa première femme, morte à Stockholm, l'an 1380, Albert eut un fils, Eric, mort avant lui, et une fille, Richarde, mariée à Jean, marquis de Moravie, fils de l'empereur Charles IV. AGNÈS, sa seconde épouse, de la maison, à ce qu'on prétend, de Brunswick, le fit père d'Albert, qui suit. (*Voy.* Albert, *roi de Suède, et corrigez cet article sur celui-ci, ainsi que l'article de Marguerite, reine de Danemarck.*)

DUCS DE STARGARD.

gissement au moyen d'une forte rançon. (*Idem*, page 346.) Nous ne trouvons point de trace de son existence après l'an 1436. Sa femme, LUITGARDE, fille d'Albert, prince d'Anhalt-Coëthen, lui avait donné un fils, nommé Jean, mort avant lui en 1435.

Henri gouverna seul, après la mort de Jean, son cousin, le duché de Stargard. Ce fut un prince querelleur et guerrier, qui eut presque toujours les armes à la main, soit contre les ducs de Poméranie. soit contre les margraves de Brandebourg, soit contre les princes de sa maison. Il mourut en 1466, après avoir été marié deux fois: 1°. avec INGEBURGE, princesse de Poméranie; 2°. avec MARGUERITE, fille, dit-on, de Frédéric, duc de Brunswick-Lunebourg. De l'une de ces deux femmes, il eut un fils, qui suit, et deux filles; Madeleine, mariée à Wartislas, duc de Poméranie, puis à Bernard, comte de Barby; et Marguerite, fiancée à Eric, duc de Poméranie, mais morte, suivant Beehr, avant d'avoir été mariée. Albert Krantzius (*Wandal*, l. XII, page 279) fait un grand éloge de la valeur de ce prince et de son habileté dans l'astronomie; ce qui est confirmé par l'éloge versifié que lui consacra Jean Bocer.

ULRIC II,

1466. ULRIC succéda au duc Henri, son père, qu'il avait servi dans

ALBERT III ET JEAN III.

1413 au plus tard. ALBERT, fils d'Albert II, lui succéda en bas âge, sous la tutelle de JEAN, son cousin, né de Magnus, troisième fils d'Albert I, qui avait déjà été quelque tems corégent. Ces deux princes, après avoir gouverné conjointement, firent un partage dont on excepta Wismar et Rostock, qu'ils continuèrent de posséder par indivis. L'an 1414, ils se rendirent au concile de Constance, d'où il furent rappelés, l'an 1415, par une irruption que Balthasar et Christophe, princes de Werle, au cercle des Venèdes, alliés au margrave de Brandebourg, firent dans leur pays. Albert et Jean, aidés par le duc de Stargard, leur parent, vinrent à bout de donner la chasse aux troupes des deux princes après avoir fait prisonnier Christophe. La ville de Wismar était, depuis huit ans, soulevée contre ses magistrats, qu'elle avait chassés à l'exemple de Lubeck qui avait fait pareil traitement aux siens. Mais celle-ci les ayant rappelés, les habitants de Wismar prirent le parti de s'accommoder avec les ducs de Mecklenbourg, prêts à marcher contre eux avec des forces considérables pour les réduire. Etant venus leur demander pardon à genoux, ils l'obtinrent en leur offrant dix mille marcs d'argent au poids de Lubeck. La ville de Rostock avait également chassé ses magistrats, et s'était

---

DUCS DE STARGARD.

ses guerres contre différents princes voisins. Il déclara la guerre lui-même, en 1467 (on ne dit point pour quel sujet), au duc de Mecklenbourg, Henri le Gras, et à l'évêque de Schwerin, ravagea leurs terres et fit un grand nombre de prisonniers qu'il emmena à Stargard. Mais craignant que ses ennemis n'usassent de représailles, il fit la paix avec eux, et leur rendit les prisonniers qu'il avait faits. S'étant allié, l'année suivante, avec Frédéric, électeur de Brandebourg, il lui fournit du secours contre Eric et Wartislas, duc de Poméranie. S'étant concerté avec Magnus, depuis duc de Mecklenbourg, il fit avec lui, en 1470, le voyage de la Terre-Sainte, d'où il revint en bonne santé l'année suivante. Mais une mort prématurée l'attendait chez lui. Ayant imprudemment bu d'un poison qu'il avait préparé pour un de ses gens dont il voulait se défaire, il en mourut vers la Saint-Martin 1471. De CATHERINE, fille de Guillaume, dernier prince des Venèdes, ou Hérules, il laissa deux filles : Ingeburge, femme d'Eberwin, comte de Bentheim ; Elisabeth, religieuse ; et, suivant Jean Minkenius, une troisième fille, nommée Madeleine, femme de Wartislas, duc de Poméranie. Les états d'Ulric II passèrent, après sa mort, à Henri le Gras, duc de Mecklenbourg.

même engagée par serment à ne jamais consentir à leur rappel. Il fallut, pour l'amener à résipiscence, que les villes anséatiques joignissent leurs remontrances aux menaces des ducs Albert et Jean. Rostock enfin reprit ses magistrats. (Beehr, p. 332.) Les ducs de Holstein étaient alors en guerre avec Eric, roi de Danemarck et de Suède. Albert, appelé à leur secours par Catherine, leur mère et leur tutrice (car ils étaient encore en bas âge), se rendit d'autant plus volontiers à cette invitation, qu'elle lui fournissait l'occasion de venger Albert I, son aïeul, à qui le même Eric avait enlevé la couronne de Suède. Etant entré dans le Sleswick, où était le théâtre de la guerre, avec deux cents chevaux, il prit hardiment le titre de roi de Suède, comme si, avec une si faible cohorte il eût été assuré de vaincre Eric, qui venait assiéger avec une armée innombrable la capitale de ce pays. Mais bientôt, se voyant près d'être enveloppé par l'ennemi, il se trouva trop heureux d'obtenir la permission de se retirer, en promettant, par un acte authentique, de ne plus revenir, et d'entretenir une sincère amitié avec le roi de Danemarck et de Suède. Ceci fut arrêté l'an 1417, le 15 juillet, jour de la *Division des Apôtres*, dit Beehr, pp. 332-333.

L'an 1421, Albert et Jean, son cousin, voyant les princes des Hérules, ou des Venèdes, Balthasar, Guillaume et Christophe, leurs agnats, sans héritiers mâles, firent avec eux, le 10 février, un traité pour leur succéder. Le duc Albert partit, l'année suivante, pour aller épouser, à Tangermunde, MARGUERITE, fille de Frédéric, électeur de Brandebourg. Mais à peine les noces furent-elles célébrées, que la mort le ravit à son épouse. Le duc Jean, son cousin, l'avait précédé la même année au tombeau. Celui-ci avait épousé, 1°. l'an 1398, JUTTE, ou JUDITH, fille d'Otton, comte de Hoya, décédée en 1415; 2°., l'an 1417, CATHERINE, fille d'Eric III, duc de Saxe-Lawenbourg, et veuve de Jean, comte de Werle; mariage pour lequel, à raison de parenté, il fut excommunié par le légat du pape Martin V, qui le réhabilita ensuite. Catherine donna au duc Jean deux fils, Henri et Jean, qui suivent, outre un troisième, mort en bas âge. Ce fut le duc Jean qui fonda, l'an 1415, au nom d'Albert son pupille et au sien, l'université de Rostock, où il plaça, l'an 1419, des professeurs tirés de celle d'Erfort.

HENRI V, DIT LEGRAS, ET JEAN IV.

1423. HENRI, né l'an 1418, et JEAN, fils du duc Jean III, succédèrent au duc Albert, leur cousin, et à leur père, sous la tutelle de Catherine, leur mère, d'où ils ne sortirent que vers

l'an 1439. La régente eut, en 1426, avec Frédéric I, électeur de Brandebourg, une guerre qui finit, l'année suivante, par un traité de paix et d'alliance pour dix ans. (Buchholz, p. 349.) L'an 1427, nouveau soulèvement des bourgeois de Wismar contre leurs magistrats. La ville fut mise au ban de l'empire, et l'exécution de ce ban fut commise aux ducs de Mecklenbourg et à la ville de Lubeck. Mais ces commissaires ménagèrent, en 1430, un accommodement. Il y eut à Rostock, vers le même tems, une semblable sédition, qui dura plus long-tems. L'empereur frappa du ban la ville, et le concile de Bâle y ajouta l'excommunication. L'une et l'autre sentence ne furent levées qu'en 1440, et l'académie ne reprit ses fonctions qu'en 1443. (*Idem*, pp. 353-355.)

La duchesse Catherine, mère de Henri et de Jean, se démit, en 1436, de leur tutelle; et le duc Jean, dans la même année, donna sa main à la princesse Anne, fille de Casimir, duc de Poméranie. Ces événements concoururent avec la mort de Guillaume, dernier prince des Hérules, ou des Venèdes, à Gustrow, qui ne laissait qu'une fille, Catherine, femme d'Ulric II, duc de Stargard. Les ducs de Mecklenbourg et de Stargard convinrent alors, par un traité signé le jour de sainte Cécile (22 novembre), de posséder par indivis la province qui leur était dévolue. Mais Frédéric I, électeur de Brandebourg, qui avait des prétentions sur cette succession, se pourvut devant l'empereur Sigismond pour se la faire adjuger. Le procès demeura suspendu par la mort de Sigismond, arrivée le 9 décembre 1437. Il resta dans le même état sous le règne d'Albert II, successeur de Sigismond. Chacune des parties voulut cependant soutenir, par la force des armes, le droit qu'elle s'attribuait. Enfin, l'an 1442, s'étant assemblées à Wistock, elles y conclurent, le jeudi après Quasimodo, (12 avril), un traité portant que la principauté des Venèdes resterait aux ducs de Mecklenbourg et de Stargard, pour retourner, au défaut d'héritiers mâles, à la maison de Brandebourg. (Beehr, pp. 360-362.) Le duc Jean mourut la même année, ne laissant d'Anne de Poméranie, sa femme, qu'une fille, de même nom que sa mère.

Le duc Henri eut avec les princes de Poméranie différentes guerres dont il sortit avec avantage. Mais il eut soin de maintenir la tranquillité dans ses états, en donnant la chasse aux pirates et aux autres brigands qui venaient les infester. L'an 1471, la mort d'Ulric, dernier duc de Stargard, réunit, dans la main de Henri, tous les domaines de sa maison. Il termina lui-même ses jours le 19 mars 1477, et fut inhumé à Dobbran: prince recommandable par de grandes qualités de cœur et

d'esprit, mais dont l'éclat fut terni par une passion excessive pour les tournois, les plaisirs de la table, et d'autres amusements ruineux qui le jetèrent dans des dépenses extraordinaires auxquelles il ne put suffire qu'en aliénant plusieurs de ses domaines, et cela au grand regret de ses enfants, qui prirent différentes mesures pour mettre obstacle à sa prodigalité. (Beehr, pag. 384.) Il avait épousé, l'an 1436, Dorothée, dont il eut quatre fils et trois filles: Albert, qui suit; Jean, mort avant son père après avoir été marié avec Sophie, remariée ensuite à Magnus, qui suit; Balthasar, né l'an 1442, évêque de Schwerin en 1473, puis, après avoir abdiqué l'épiscopat en 1479, corégent de ses frères. Aucune des trois filles de Henri ne fut mariée; Elisabeth, la dernière, mourut abbesse de Ribnitz en 1496.

ALBERT IV, MAGNUS ET BALTHASAR.

1477. Albert, Magnus et Balthasar, fils du duc Henri V, convinrent, après la mort de leur père, de gouverner en commun, l'espace de deux ans, les états qu'il leur avait transmis. Mais le plus capable et le plus expérimenté des trois était Magnus. Divers voyages qu'il avait faits pour s'instruire, lui avaient acquis une grande connaissance des affaires politiques; et, à son retour d'un pèlerinage fait à la Terre-Sainte, il enchanta le pape Sixte IV et le sacré-collège, en passant à Rome, par le compte qu'il leur rendit del'état des lieux qu'il avait parcourus. Ses frères lui décernèrent le gouvernement avec pouvoir de l'exercer en leur nom. (Beehr, liv. 5, pag. 671.) Le duc Albert, leur aîné, mourut, l'an 1483, à l'âge de quarante-cinq ans, sans laisser d'enfants de sa femme Catherine, fille de Wichman, dernier comte de Ruppin et de Lindau. (Beehr, pag. 682.) Busching fait mourir ce Wichman en 1524, et ne reconnaît point sa fille pour femme d'Albert. Ses deux frères, après sa mort, réunirent sa succession à leurs états. Mais Balthasar laissa le soin des affaires à son frère, pour se livrer entièrement à l'exercice de la chasse. Du vivant du duc Albert IV, il s'était élevé une querelle entre lui et ses frères, d'une part, et les habitants de Rostock, de l'autre, à l'occasion d'une église de cette ville, que le duc Magnus voulait ériger en collégiale pour en conférer les prébendes aux professeurs de l'université, et par là suppléer à la modicité de leurs appointements. Les habitants s'opposèrent à cette entreprise dans la crainte que les ducs, un jour, ne changeassent la collégiale en forteresse pour les tenir en respect. L'évêque de Schwerin, approuvant le dessein de Magnus, frappa d'excommunication la ville, après

quoi le duc, accompagné de l'évêque de Ratzebourg, se rendit à Rome, où il obtint, du pape Innocent VIII, une bulle telle qu'il la désirait, et dont l'exécution fut commise au prélat. La ville de Rostock, persistant dans son opposition, chassa les deux ducs, qui revinrent bientôt après pour en former le siége. Le différent fut apaisé, l'an 1491, par la médiation du roi de Danemarck et de l'électeur de Brandebourg. On fit à Wismar une transaction en vertu de laquelle la collégiale devait subsister, et la ville se soumettait à payer une amende de vingt et un mille florins, et à rappeler les consuls et conseillers qu'elle avait chassés pour avoir été dans les intérêts des ducs. Mais le duc Magnus s'étant voulu rendre ensuite à Rostock, pour arranger avec le magistrat les points qui restaient à régler, en trouva les portes fermées. Irrité de cet outrage, il voulut en recommencer le siége. Les duchesses, sa femme et sa belle-sœur, calmèrent son ressentiment. On fit, après bien des pourparlers, en 1498, un nouvel accommodement qui procura l'entière réconciliation de la ville avec ses maîtres. (Buchholz, pag. 375 et suiv.) Le duc Magnus finit ses jours le 22 novembre 1503, et fut inhumé à Dobbran. Il avait épousé, l'an 1476, SOPHIE, sa belle-sœur, fille d'Eric II, duc de Poméranie, et veuve de Jean, frère de Magnus, après la mort duquel elle avait fait vœu de ne point se remarier. Ayant violé cet engagement, elle fut condamnée, par le pape, à vêtir tous les ans trois pauvres pour expier sa faute. Magnus laissa de cette princesse (morte en 1505) trois fils, Henri, Eric et Albert; avec quatre filles: Dorothée, abbesse de Ribnitz; Catherine, femme de Henri *le Pieux*, duc de Saxe, de la branche albertine, et mère des électeurs Maurice et Auguste; Sophie, mariée à Jean *le Constant*, électeur de Saxe; et Anne, épouse de Guillaume, landgrave de Hesse.

HENRI VI, DIT LE PACIFIQUE, ERIC, ET ALBERT, DIT LE BEL.

1503. HENRI VI, ERIC, et ALBERT, tous trois fils de Magnus, possédèrent en commun le Mecklenbourg avec Balthasar, leur oncle, mais de manière que Henri fut chargé, seul avec Balthasar, du soin des affaires. Ce dernier étant mort, l'an 1507, sans enfants, et Eric l'ayant suivi au tombeau l'an 1508, sans avoir été marié, les deux frères, Henri et Albert, demeurèrent seuls souverains du Mecklenbourg. (Buchholz, p. 383.)

Henri, l'an 1513, fit, avec Albert, son frère, une convention, par laquelle il fut dit qu'après avoir déterminé leurs revenus respectifs, Henri continuerait, pendant cinq ans, de gouverner le pays au nom commun de l'un et de l'autre. Le

terme expiré, Henri voulut garder le gouvernement par indivis, tandis qu'Albert demandait à le partager. Bogislas, duc de Poméranie, s'étant rendu l'arbitre de ce différent, fit convenir les deux frères, l'an 1520, de diviser le pays en deux portions, qu'ils gouverneraient alternativement de deux ans en deux ans, c'est-à-dire que chacune de ces provinces changerait de maître tous les deux ans, à l'exception de la noblesse et des seize plus grandes villes qui resteraient sous la régence commune des deux frères. Mais Albert, voulant revenir contre cet arrangement, obtint, l'an 1523, de l'empereur Charles-Quint, un décret, qui ordonnait le partage entier, perpétuel et sans réserve, du Mecklenbourg Ce décret, expédié à Madrid, n'était pas encore arrivé, que les villes du Mecklenbourg, à l'instigation de Henri, qui en était prévenu, s'unirent pour en empêcher l'exécution. Leurs remontrances l'arrêtèrent en effet. Albert poursuivit sa demande au conseil impérial. Le procès traînant en longueur, les deux princes firent, par *interim*, à Wismar, l'an 1534, un accord pour maintenir, pendant vingt ans, le gouvernement indivis sur le pied du traité de 1520. Mais les revenus furent partagés. Albert devait avoir ceux de Venden et des seigneuries de Rostock et de Stargard. Henri conserva le surplus. Il établit sa résidence à Schwerin, et Albert, la sienne, à Gustrow. (Buchholz, pag. 394.) Nous donnerons séparément la suite de la régence des deux frères.

DUCS DE SCHWERIN

Le duc Henri, fils aîné du duc Magnus, né l'an 1479, ébranlé par les prédications des disciples de Luther, commença, vers l'an 1530, à former des doutes sur l'ancienne religion qu'ils attaquaient. Cependant, de l'aveu de M. Buchholz, il ne souscrivit point la confession d'Augsbourg, et ne fit pas cause commune avec les confessionistes. Magnus, son fils, évêque de Schwerin depuis 1516, l'avait accompagné à l'assemblée où cette confession fut rédigée. On rapporte que ce prélat, avant la lecture des articles qu'elle contenait, s'é-

DUCS DE GUSTROW.

Albert, dit *le Bel*, second fils du duc Magnus, né l'an 1486, ne vit point la fin du procès qu'il avait intenté à Henri, son frère, pour le partage de leurs états. Le désir de plaire à l'empereur Charles-Quint, auquel il resta constamment attaché, fut un des motifs qui le fixèrent dans la religion catholique. L'an 1535, il entreprit de rétablir sur le trône de Danemarck le roi Christiern II, chassé par ses sujets, et passa dans l'île de Zéelande avec une armée, pour se joindre au comte d'Oldenbourg, qui travaillait dans les mêmes vues

tant jeté à genoux devant l'empereur, harangua long-tems en latin et en allemand sur ces articles. Il fut le premier évêque qui se maria; et sa femme Élisabeth, fille de Frédéric I, roi de Danemarck, qu'il épousa l'an 1543, étant devenue veuve de lui en 1550, épousa, en secondes noces, le duc Ulric, et mourut le 5 octobre 1586. (Ludewig.) Le duc Henri, père de Magnus, quoique luthérien décidé au retour d'Augsbourg, ne voulut point entrer dans la ligue de Smalkalde. Il refusa aussi, l'an 1549, de même que la plupart des Protestants, de souscrire le fameux *interim*. L'an 1551, il termina, par son arbitrage, les contestations qui régnaient entre le magistrat et l'université de Rostock. Cette école dépérissait par une maladie épidémique qui en obligea la plupart des élèves à se transporter ailleurs. Henri termina sa carrière à Schwerin, le 6 février 1552. Il avait épousé, 1°. l'an 1506, URSULE, fille de Jean *le Cicéron*, électeur de Brandebourg, morte en 1511; 2°. l'an 1513, HÉLÈNE, fille de Philippe, électeur palatin, décédée en 1521; 3°. l'an 1550 au plutôt (Buchholz), URSULE, fille de Magnus, duc de Saxe-Lawenbourg, morte sans enfants l'an 1569, suivant Ludewig. Du premier lit, il eut Magnus, dont il a été parlé; Sophie, mariée, en 1528, à Ernest, duc de Brunswick-Lunebourg; et Ursule, abbesse de Ribnitz. Du second à la tête des troupes fournies par la république de Lubeck. Le comte prit ombrage de l'arrivée du duc, et leur mésintelligence nuisit beaucoup à la cause qu'ils s'étaient proposé, l'un et l'autre, de défendre. Des amis communs vinrent à bout de les réconcilier; mais les deux princes n'en furent pas moins obligés d'abandonner la partie, l'année suivante, avec une sorte d'ignominie. Le duc Albert fit, dans la suite, à la sollicitation de l'empereur, de nouvelles tentatives en faveur de ce même Christiern, qui n'eurent pas un meilleur succès. Accablé de dettes qu'il avait contractées pour ces malheureuses entreprises, il en mourut de chagrin, le 10 janvier 1547, à Gustrow. Il avait épousé, le 17 janvier 1524, ANNE, fille de Joachim I, électeur de Brandebourg (morte le 19 juin 1567), dont il laissa Jean-Albert, qui suit; Ulric, évêque de Schwerin après avoir été marié deux fois; Georges, tué au siége de Francfort sur le Mein, le 13 juillet 1552; Christophe, évêque de Ratzebourg en 1554, par achat de Christophe de Schulenbourg, qui lui vendit cet évêché, où il introduisit le Luthéranisme (il devint ensuite, l'an 1562, archevêque de Riga; mais Gothard Kettler, duc de Curlande, l'ayant arrêté, l'année suivante, par ordre du roi de Pologne, il fut enfermé dans une prison d'où il ne sortit qu'en 1569, pour retourner à son évêché de

lit sortirent Philippe, qui suit; Marguerite, femme de Henri, duc de Munsterberg en Silésie, et Catherine, femme de Frédéric, duc de Lignitz en Silésie.

PHILIPPE.

1552. PHILIPPE, né le 12 septembre 1514, fut le successeur du duc Henri, son père, et établit, comme lui, sa résidence à Schwerin. Mais comme il était faible d'esprit, son cousin, Jean-Albert, se chargea du gouvernement, qu'il exerça en son nom. Il mourut sans alliance en 1557. (Hubner.)

Ratzebourg, où il mourut l'an 1592, après avoir été marié deux fois); Charles, successeur de Christophe, son frère, dans l'évêché de Schwerin en 1592, puis évêque de Ratzebourg, le même que nous verrons ci-après duc de Mecklenbourg à Gustrow; et Anne, mariée à Gothard Kettler, duc de Curlande, dont on vient de parler. Le duc Albert réunissait à beaucoup de valeur une taille presque gigantesque, une force d'athlète, et une beauté ravissante qui lui mérita le surnom de *Bel*. (Beehr, p. 745.)

JEAN-ALBERT ET ULRIC.

1547. JEAN-ALBERT et ULRIC, les deux seuls fils majeurs du duc Albert *le Bel*, lui succédèrent à sa mort, et abandonnèrent en même tems la principale administration de leurs états au duc Henri, leur oncle. Ce prince ménagea une convention entre les deux frères, par laquelle il fut dit que Jean-Albert gouvernerait le lot de son père, pendant six ans, au nom de tous ses frères. Ulric étant devenu, l'an 1550, évêque de Schwerin, consentit, par un nouvel accord, que Jean-Albert continuât de gouverner encore l'espace de dix ans. Mais le duc Henri, leur oncle, étant mort l'an 1552, Jean-Albert se fit reconnaître curateur de sa succession, à raison de l'imbécillité de Philippe, son fils : ce qui déplut à Ulric. Par un accommodement fait à Wismar, l'an 1555, ils partagèrent les états qu'ils tenaient de leur père, en deux régences, dont l'une fut à Schwerin et l'autre à Gustrow, l'ordre équestre, et les villes de Rostock et de Wismar exceptés pour être régis en commun. Il eut dans la suite de nouvelles difficultés entre eux, qui furent terminées en 1564.

DUCS DE SCHWERIN.

Jean-Albert, né le 22 décembre 1525, fut surnommé par les siens *le Salomon du*

DUCS DE GUSTROW.

Ulric, frère de Jean-Albert, s'étant établi à Gustrow, s'occupa du bonheur de ses sujets

Mecklenbourg. Il avait fait ses études à l'académie de Francfort sur l'Oder. Après la mort de son père, il se déclara pour le Luthéranisme. L'an 1560, il se joignit à Ulric, son frère, pour terminer un différent qui s'était élevé, entre les bourbeois et le magistrat, à Rostock. Les deux frères n'ayant pu y réussir, l'affaire fut portée au tribunal de l'empereur, et n'eut pas un meilleur succès. Jean-Albert, chargé d'exécuter le décret impérial, épuisa en vain les voies de douceur pour réconcilier les esprits. Alors il prit le parti de les subjuguer par la force. L'an 1564, il vint mettre le siége devant Rostock, et, s'en étant rendu maître par capitulation, il punit les habitants de leur désobéissance par une forte amende. Ulric se formalisa de cette entreprise. Mais ensuite, regagné par son frère, il fit entrer ses troupes, l'an 1566, dans la ville dont il exigea, pour ses frais, une somme égale à celle que Jean-Albert en avait tirée. Les deux frères alors firent abattre les murs de la ville, et élever une citadelle pour tenir en bride les bourgeois. Il n'en fallut pas davantage pour les émouvoir de nouveau. On fut obligé, pour les calmer, de consentir à la démolition du fort. Jean-Albert mourut à Schwerin, le 12 février 1576. Zélé protestant, il avait fait imprimer, en 1557, pour ses états, une constitution ecclésiastique, dressée par Philippe Mélancthon ; et, vers le par de sages arrangements, suivant M. Buchholz. C'est tout ce qu'il nous apprend de son administration particulière, sans entrer dans aucun détail. Nous ne répéterons point ici ce que nous disons d'Ulric à l'article de Jean-Albert. Il mourut, l'an 1603, après avoir été marié deux fois. Sa première femme, ELISABETH, fille de Frédéric I, roi de Danemarck, qu'il avait épousée l'an 1556, mourut, en 1586, sans lui avoir donné d'enfants. Il s'était remarié, l'an 1588, avec ANNE, fille de Philippe, duc de Poméranie, dont il ne laissa qu'une fille, Sophie, qu'on dit sans fondement alliée à Frédéric II, roi de Danemarck.

CHARLES.

1603. CHARLES, frère d'Uric et évêque de Ratzebourg, lui succéda au duché de Gustrow, suivant l'usage de sa maison, quoique cette succession fût contraire aux dispositions testamentaires de Jean-Albert. Mais ceci ne causa aucun préjudice aux descendants de ce dernier, Charles n'ayant point été marié. Il gouverna en qualité de tuteur, avec beaucoup d'équité et d'habileté, les pays et les états de ses petits-neveux, Adolphe-Frédéric et Jean-Albert, et leur remit le gouvernement en 1608. Mais il concerta entre eux une convention par laquelle, sa vie durant, le duc Adolphe-Frédéric devait gouverner seul le duché de

même tems, il avait supprimé les monastères de Dobbran, de Mariensée et de Sonnencamp, pour en réunir les revenus à l'université de Rostock. On a vu comment les habitants de cette ville reconnurent ce bienfait. Jean-Albert avait épousé, l'an 1555, ANNE-SOPHIE, fille d'Albert, duc de Prusse (morte le 6 février 1591), dont il laissa Jean, qui suit, et Sigismond, mort sans hoirs en 1603. (Beehr, liv. V, cap. 4; Buchholz, pag. 422-428-436.)

Mecklenbourg-Schwerin, et Jean-Albert celui de Gustave. Charles finit ses jours en 1610.

JEAN V.

1576. JEAN, né le 7 mars 1558, succéda au duc Jean-Albert, son père, sous la tutelle d'Ulric, son oncle, auquel furent adjoints les électeurs de Saxe et de Brandebourg. L'école de Leipsick fut celle où il fut envoyé pour y faire le cours de ses études. Elles ne furent point brillantes. Son esprit, naturellement faible par le vice des organes, dégénéra par degrés en imbécillité. Il mourut à Stargard, le 22 mars 1592, laissant de SOPHIE, fille d'Adolphe IX, duc de Holstein, qu'il avait épousée le 13 mai 1585 (morte en 1634), deux fils, qui suivent, et une fille, Anne Sophie, abbesse de Rhunnen, morte le 22 février 1648.

DUCS DE SCHWERIN

ADOLPHE-FREDERIC.

1592. ADOLPHE-FRÉDÉRIC, né le 15 décembre 1588, succéda au duc Jean, son père, dans le duché de Schwerin, sous la tutelle d'Ulric, son grand-oncle, et de Sigismond-Auguste, son oncle, après la mort desquels il passa sous celle de Charles, son grand-oncle, évêque luthérien de Ratzebourg. (Buchholz, pp. 443-446.) Ce dernier étant mort l'an 1610, Adolphe-Frédéric et Jean-Albert, son frère, recueillirent sa succession. Après avoir gouverné quelque tems le pays en

DUCS DE GUSTROW.

JEAN-ALBERT.

1592. JEAN-ALBERT, second fils du duc Jean, né le 6 mai 1590, fut élevé sous les mêmes tuteurs qu'Adolphe-Frédéric, son frère. Il fit, avec lui, ses premières études à Leipsick, et alla les achever à Strasbourg, tandis que l'autre se rendait, pour le même objet, à Paris. Dans le partage qu'ils firent ensemble du Mecklenbourg, en 1611, il eut, pour sa part, le pays dont Gustrow est le chef-lieu. Les deux frères ayant été proscrits par jugement impérial, pour avoir pris la défense

commun, ils firent, l'an 1611, à Fahrenolz, un partage provisionnel, qui produisit un double gouvernement. Pour sa part, Adolphe-Frédéric eut le duché de Meclenbourg avec la plus grande partie du comté de Schwerin, et environ la moitié de la principauté de Wenden ou de Vandalie. Mais l'ordre équestre, la ville et l'université de Rostock, la ville de Wismar, les diètes et la caisse provinciale, le consistoire et le tribunal provincial et aulique de justice, avec quelques autres objets, restèrent soumis à l'autorité commune des deux frères.

Adolphe-Frédéric fut un des princes qui s'intéressèrent le plus vivement au rétablissement de Frédéric V, électeur palatin, dépouillé par l'empereur Ferdinand II, de son électorat. S'étant ligués, lui et Jean-Albert, son frère, l'an 1623, avec Christiern IV, roi de Danemarck, pour la même cause, ils entamèrent, l'an 1625, une guerre qui fut poussée avec la plus grande vigueur, mais dont l'issue fut très-malheureuse pour eux. L'empereur, pour se venger des deux frères, les mit au ban de l'empire, le 4 mars 1628, et donna leurs états au général Walstein, leur vainqueur, qui ne tarda pas d'en prendre possession. Obligé de fuir, Adolphe-Frédéric se retira en Saxe, et de-là vint, l'année suivante, à Lubeck, d'où s'étant rendu secrètement à Schwerin, il y eut une entrevue de Frédéric V, électeur palatin; furent rétablis, par les Suédois victorieux, au mois de juin 1631. Jean-Albert fonda, l'an 1633, une école à Gustrow, pour instruire la jeunesse dans la religion réformée, qu'il avait embrassée en 1617. Le traité de Prague le réconcilia, en 1635, ainsi que son frère, avec l'empereur. Mais ayant voulu observer, comme ils l'avaient promis, la neutralité dans la guerre des Suédois contre l'empereur et l'électeur de Saxe, leurs états souffrirent beaucoup de la part des deux parties belligérantes. Jean-Albert se donna beaucoup de mouvements, mais en pure perte, pour raccommoder l'électeur de Saxe avec les Suédois. (Buchholz, pag. 508.) Jean-Albert termina sa carrière, le 23 avril 1636, à l'âge de quarante-six ans, et fut inhumé à Gustrow; prince, dit Beehr, d'un caractère doux et bienfaisant, qui, dans des tems moins orageux que ceux où il vécut, aurait fait le bonheur de ses sujets. En voyant les fréquentes irruptions des ennemis dans le Mecklenbourg, il disait à son prédicateur : « Ce n'est point » pour moi ni pour mes proches que j'appréhende les » suites de ceci. Je sais fort » bien que nous ne manquerons pas des aliments et des » vêtements nécessaires : mais » que deviendront mes pauvres » sujets? je les vois périr de » misère sans que je sois en » état de subvenir à leurs besoins. » Cependant il ne ces-

vue avec le roi de Suède, qui l'assura de sa protection. Ce prince, en effet, rétablit les deux frères dans leurs duchés, en 1631; mais ils n'y furent tranquilles qu'en 1635, par le traité de Prague, qui les réconcilia avec l'empereur. Adolphe-Frédéric, l'année précédente, avait obtenu du chancelier Oxenstiern, agissant au nom de la reine de Suède, l'évêché de Schwerin. Alors il rendit au chapitre ses biens, et cette compagnie s'obligea, par reconnaissance, à postuler désormais pour administrateur le duc régnant de Mecklenbourg-Schwerin, et, après l'extinction de cette ligne, le duc de Gustrow. (Buchholz, p. 495.) La paix de Westphalie lui confirma, l'an 1648, la possession de cet évêché et de celui de Ratzebourg, pour en jouir comme de principautés héréditaires et séculières, avec le droit de suffrage à la diète de l'empire. Par le même traité de paix, il fut autorisé à réunir à ses domaines, les prébendes des chanoines après leur mort. On lui abandonna, de plus, les commanderies de Mirow et de Némerow, de l'ordre de Malte. Son neveu, Gustave-Adolphe, eut ensuite la dernière avec une prébende, dans chacune des cathédrales de Magdebourg, d'Halberstadt et de Strasbourg, pour avoir cédé à son oncle l'évêché de Ratzebourg. Wismar resta au pouvoir des Suédois avec le fort de Walfisch, le bailliage de Niencloster, la sait point de répandre des aumônes sur les indigents (Beehr, p. 1322). Il avait été marié trois fois, 1°. l'an 1608, avec MARGUERITE-ELISABETH, fille de Christophe de Mecklenbourg, évêque de Ratzebourg, morte le 16 décembre 1616; 2°. le 25 mars 1618, avec ELISABETH, fille de Maurice, landgrave de Hesse-Cassel, morte sans enfants, le 16 décembre 1625; 3°. l'an 1626, avec ELÉONORE-MARIE, fille de Christian I, prince d'Anhalt-Bernbourg, décédée à Strelitz, l'an 1657. Du premier lit, il laissa Sophie-Elisabeth, femme d'Auguste de Brunswick-Wolfenbuttel, et Christine-Marguerite, mariée à François-Albert, duc de Saxe-Lawenbourg, puis à Christiern-Louis, duc de Mecklenbourg-Schwerin. Du troisième lit sortirent Gustave-Adolphe, qui suit; et trois filles.

GUSTAVE-ADOLPHE.

1636. GUSTAVE-ADOLPHE, né le 26 février 1633, et successeur du duc Jean-Albert, son père, fut en même tems élu administrateur de l'évêché de Ratzebourg. Il eut pour tuteur malgré sa mère qui prétendait à cette fonction, Adolphe-Frédéric, son oncle, duc de Mecklenbourg-Schwerin, qui, l'ayant emmené à Schwerin, l'y fit élever dans le Luthéranisme. Ayant obtenu *veniam ætatis*, il fut inauguré, l'an 1654, à Gustrow. Sa mort

péninsule de Poël, et le port de Warnemunde. (Buchholz, pp. 519-524.) Le duc Adolphe-Frédéric finit ses jours le 24 février 1658, après avoir épousé, 1°. l'an 1622, ANNE-MARIE, fille d'Ennon, comte d'Oost-Frise, morte le 5 septembre 1634; 2°. le 15 février 1635, MARIE-CATHERINE, fille de Jules-Ernest, duc de Brunswick-Danneberg, morte le 1er. juillet 1665. Du premier lit, il laissa Christiern, qui suit; Charles, qui fut colonel au service des Suisses, mort sans alliance le 19 août 1670; Jean-Georges, décédé le 9 juillet 1675, après avoir épousé, le 2 février précédent, Élisabeth, fille d'Antoine-Ulric, duc de Brunswick; Gustave-Adolphe, chanoine de Strasbourg, mort le 14 mai 1670; et deux filles, dont l'une, Anne-Marie, épousa, l'an 1647, Auguste, administrateur de l'archevêché de Magdebourg. Du second lit, Adolphe-Frédéric laissa deux fils, dont l'aîné, Frédéric, duc de Grabow, eut de Wilhelmine, son épouse, fille de Guillaume-Christophe, landgrave de Hesse-Hombourg, trois fils, Frédéric-Guillaume, Charles-Léopold, et Chrétien-Louis, avec une fille, Sophie-Louise, troisième femme de Frédéric I, roi de Prusse. Adolphe-Frédéric, le deuxième fils du second lit du duc Adolphe-Frédéric, vint au monde après la mort de son père, et fit la branche de Mecklenbourg-Strelitz (*).

arriva le 26 octobre 1695. De MADELEINE-SIBYLLE, fille de Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, qu'il avait épousée en 1654 (morte le 20 septembre 1719), il ne laissa que des filles, dont les principales sont: Sophie, femme de Chrétien-Ulric, duc de Wurtemberg; Marie-Emilie, mariée à Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg; Louise, femme de Frédéric IV, roi de Danemarck; et Marie, femme d'Adolphe-Frédéric, duc de Strelitz.

(*) *DUCS DE STRELITZ.*

ADOLPHE-FRÉDÉRIC I.

1658. ADOLPHE-FRÉDÉRIC, né posthume d'Adolphe-Frédéric, duc de Schwerin, et de Marie-Catherine de Brunswick-Danneberg, le 19 octobre 1658, eut pour sa part, de l'héritage paternel, Strelitz avec ses dépendances. Le duc Christiern-Louis, son frère, ne lui avait d'abord assigné qu'un modique apanage en pension viagère. Ce fut le duc Gustave-Adolphe de Gustrow qui lui donna Feldsbourg et Strelitz avec sa fille. (Buchholz, p. 535.) Adolphe-Frédéric mourut le 12 mai 1708. Il avait épousé, 1°. le 24 septembre 1684, MARIE, fille de Gustave-Adolphe, duc de Mecklenbourg-Gustrow (morte le 14 janvier 1701), dont il laissa Adolphe-Frédéric, qui suit; Gustave-Caroline,

CHRISTIERN-LOUIS I.

1658. CHRISTIERN-LOUIS, fils aîné du duc Adolphe-Frédéric, s'empara de toute sa succession dès qu'il eut fermé les yeux, sans égard pour son testament fait en 1654, par lequel il donnait à Charles, son second fils, la principauté de Ratzebourg, et à Jean-Georges, le troisième, celle de Schwerin. Les deux princes lésés lui intentèrent, à ce sujet, au conseil aulique, un procès, dont ils ne virent pas la fin. Mais après leur mort, Christiern-Louis fut obligé, l'an 1681, de s'accommoder avec ses autres frères.

Christiern avait épousé, l'an 1650, MARGUERITE, fille de Jean-Albert, duc de Gustrow, dont il se fit séparer, l'an 1663, par sentence d'une commission qu'il avait établie, pour s'être clandestinement retirée chez sa sœur Sophie-Elisabeth, femme d'Auguste, duc de Brunswick-Wolfenbuttel. S'étant rendu, la même année, à Paris, il y embrassa la religion catholique. A la confirmation où il eut pour parrain Louis XIV, il prit le nom

---

DUCS DE STRELITZ.

femme de Christiern-Louis, duc de Mecklenbourg-Schwerin ; 2°. le 20 juin 1702, JEANNE, fille de Frédéric I, duc de Saxe-Gotha, morte, le 29 juillet 1704, sans enfants ; 3°. CATHERINE-EMILIE-ANTOINETTE, fille de Chrétien-Guillaume, prince de Schwarzbourg-Sondershausen, morte le 1 novembre 1751, dont il eut Charles-Louis-Frédéric, qui viendra ci-après.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II.

1708. ADOLPHE-FRÉDÉRIC II, né le 7 juin 1686, succéda au duc Adolphe-Frédéric I, son père, sous la tutelle de Charles XII, roi de Suède, et de Georges-Louis, électeur d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre. Il mourut en 1749. DOROTHEE-SOPHIE DE HOLSTEIN, qu'il avait épousée le 11 avril 1709, le fit pere de Marie-Sophie, morte, à l'âge de dix-huit ans, en 1728, et d'une autre fille morte en bas âge.

CHARLES-LOUIS-FRÉDÉDIC I.

1749. CHARLES-LOUIS-FRÉDÉRIC I, né le 23 février 1708, successeur d'Adolphe-Frédéric, son frère, mourut le 11 décembre 1752. Il avait épousé, le 5 février 1735, ELISABETH-ALBERTINE, fille d'Ernest-Frédéric, landgrave de Saxe-Hildbourghausen, dont il eut, 1°. Adolphe-Frédéric, qui suit; 2°. Charles-Louis-Frédéric II, qui lui succéda ; 3°. Ernest-Gottlob-Albert, né le 27 août 1742 ; 4°. Georges-Auguste, né le 16 août 1748 ; 5°. Chrétienne-Sophie

de ce monarque. Son mariage ayant ensuite été déclaré nul pour cause de parenté, il en contracta un second en 1665, avec ISABELLE-ANGÉLIQUE DE MONTMORENCI-BOUTEVILLE, sœur du maréchal de Luxembourg. Après avoir fait un traité d'alliance perpétuelle avec la France, il conduisit son épouse dans le Mecklenbourg. Mais ne pouvant se plaire en ce pays, elle l'obligea, l'an 1671, de la ramener en France, où il passa la plus grande partie du reste de ses jours, après avoir établi des gouverneurs dans ses états.

Christiern-Louis était si dévoué à la France, qu'en 1665 et 1666 il était résolu d'échanger le Mecklenbourg, avec l'électeur de Brandebourg, pour le duché de Clèves. Mais l'électeur, quoique sollicité par Louis XIV, ne voulut point entendre à la proposition qui lui en fut faite. Christiern-Louis se brouilla depuis avec le monarque français, qui le fit enfermer, l'an 1684, au château de Vincennes. Le vrai motif de cet emprisonnement, qu'on eut soin de déguiser, était le refus obstiné que le duc faisait au roi, de se réconcilier avec sa femme.

Christiern-Louis eut, ainsi que son cousin Gustave-Adolphe, duc de Gustrow, des difficultés avec les états, pour des impo–

DUCS DE STRELITZ.

Albertine, née le 6 décembre 1735, chanoinesse de Herworden; 6°. Sophie-Charlotte, née le 19 mai 1744, mariée, le 8 septembre 1761, à Georges III, roi de la Grande-Bretagne, morte le 17 novembre 1818.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC III.

1752. ADOLPHE-FRÉDÉRIC III, né le 5 mai 1738, succéda le 11 décembre 1752 à son père, le duc Charles-Louis-Frédéric. Il est mort sans postérité le 2 juin 1794.

CHARLES-LOUIS-FRÉDÉRIC II, GRAND-DUC.

1794. CHARLES-LOUIS-FRÉDÉRIC II, né le 10 octobre 1741, succéda à son frère le 2 juin 1794, et prit le titre de *grand-duc* en 1815. Il mourut le 6 novembre 1816, ayant épousé. 1°. le 18 septembre 1768, Frédérique-Caroline, fille de Georges-Guillaume, prince de Hesse-Darmstadt, morte le 22 mai 1782; 2°. le 24 septembre 1784, Charlotte-Wilhelmine, sœur de la précédente, morte le 12 décembre 1785. Ses enfants furent,

Du premier lit :

1°. Georges-Frédéric-Charles-Joseph, qui suit;
2°. Charlotte-Georgine-Louise-Frédérique, née le 17 novembre 1769, mariée, le 3 septembre 1785, à Frédéric, duc de Saxe-Hildbourghausen, morte le 14 mai 1818;

sitions qu'il prétendait établir sans leur consentement. L'empereur interposa vainement son autorité pour les faire cesser. Le préjudice que causait au Mecklenbourg la longue absence de Christiern-Louis, ne disposait nullement les états à seconder ses vues. L'an 1689, à l'occasion de la guerre qui s'éleva entre la France et l'empire, il quitta Paris pour se retirer à la Haie, où il mourut, sans hoirs, le 21 juin 1692. Sa femme le suivit au tombeau l'an 1695.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

1692. Frédéric-Guillaume, né, le 28 mars 1675, de Frédéric, duc de Grabow, et de Wilhelmine de Hesse, s'étant mis en possession des états de Christiern-Louis, son oncle, eut pour compétiteur Adolphe-Frédéric, frère de celui-ci, avec lequel il s'accommoda l'an 1694. Mais les contestations s'étant renouvelées, l'année suivante, après la mort de Gustave-Adolphe, duc de Gustrow, ils firent ensemble, par la médiation des commissaires impériaux, le 8 mars 1701, une convention

---

DUCS DE STRELITZ.

3°. Thérèse-Mathilde-Amélie, née le 5 avril 1773, mariée, le 25 mai 1789, avec Charles-Alexandre, prince de la Tour et Taxis;

4°. Louise-Auguste-Wilhelmine-Amélie, née le 10 mars 1776, mariée, le 24 décembre 1793, à Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, morte le 19 juillet 1810;

5°. Frédérique-Caroline-Sophie, née le 2 mars 1778, mariée, 1°. le 26 décembre 1793, à Louis, prince de Prusse, frère du roi, mort le 28 décembre 1796; 2°. le 10 décembre 1798, à Frédéric-Guillaume, prince de Solms-Braunfels, mort le 13 avril 1814; 3°. le 29 mai 1815, à Ernest-Auguste, duc de Cumberland, fils de Georges III, roi de la Grande-Bretagne;

Du second lit :

6°. Charles-Frédéric-Auguste, né le 30 novembre 1785, lieutenant-général au service de Prusse.

GEORGES-FRÉDÉRIC-CHARLES-JOSEPH.

1816. Georges-Frédéric-Charles-Joseph, grand-duç régnant de Mecklenbourg-Strelitz, né le 12 août 1779, a épousé, le 12 août 1817, Marie-Wilhelmine, fille de Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel, née le 21 janvier 1796. De ce mariage est née une princesse, le 31 mai 1818.

qui rendit Adolphe-Frédéric possesseur de la principauté de Ratzebourg, de la seigneurie de Stargard, et des commanderies de Mirow et de Némerow, avec une pension annuelle de neuf mille écus à percevoir sur les péages de Boitzenbourg. Le droit de primogéniture fut alors établi de nouveau pour les deux lignes, avec le droit de succession réciproque à l'extinction de l'une des deux. Frédéric-Guillaume mourut, le 3 juillet 1713, sans laisser d'enfants de SOPHIE-CHARLOTTE, fille de Charles, landgrave de Hesse-Cassel, qu'il avait épousée le 2 juin 1704, morte le 30 mars 1749.

CHARLES-LEOPOLD.

1713. CHARLES-LÉOPOLD, né le 26 novembre 1679, ayant succédé au duc Frédéric-Guillaume, son frère, eut, avec les états du pays, des querelles qui durèrent pendant la plus grande partie de sa régence, par rapport aux impositions. Un subcide de cent vingt mille florins, qu'il voulait faire supporter également aux nobles et aux roturiers, fut la principale cause de la discorde. Les premiers, s'étant pourvus au conseil aulique contre cette exaction, obtinrent un rescrit de l'empereur, dont le duc ne tint compte. Il se tenait fort alors de l'appui du czar Pierre le Grand, qui lui fournit deux régiments pour contraindre les rebelles. L'empereur, de son côté, nomma une commission militaire, composée d'hanovriens et de brunswickois, pour faire exécuter son rescrit. Ces troupes, étant entrées au nombre de treize mille dans le Mecklenbourg, forcèrent à la retraite le général Schwerin, qui s'était mis en devoir de leur résister; après quoi, elles s'emparèrent de presque toutes les places du pays. Le duc, pour se ménager une réconciliation avec l'empereur, licencia une partie des troupes qui étaient à sa solde. Celles qui restaient faisaient la garnison de Schwerin et de Doémitz. Ce fut dans cette dernière place qu'il transporta sa résidence. En 1720, il fit un voyage à Vienne, où il obtint l'évacuation de la ville de Schwerin, la diminution des troupes d'exécution, et un délai du paiement des frais de la commission établie contre lui. A son retour, ayant découvert, en 1722, une conspiration formée pour le faire périr avec sa famille, il se retira à Dantzick, avec sa femme et sa fille, qui de là se rendirent à Pétersbourg, pour ne plus le revoir. Le décès de sa mère, arrivé en 1722, fit renaître des contestations entre lui et Christiern-Louis, son frère, qui fut soutenu par la cour impériale. La cour de Russie continua sa protection à Charles-Léopold, même

après la mort de Pierre le Grand. L'an 1728, le conseil aulique, par décret du 11 mai, dépouilla Charles-Léopold de ses états, dont il donna l'administration à Christiern-Louis, son frère. Les ministres de France, de Suède et de Danemarck, à la cour de Vienne, firent leurs représentations à cette même cour, contre cet acte d'autorité; mais elle ne changea rien à ses dispositions. Le décret du conseil aulique fut confirmé le 25 mars 1733, et le mandat de l'empereur fut affiché dans le Mecklenbourg. Le duc Christiern-Louis ayant pris les rênes du gouvernement, Charles-Léopold publia contre lui, le 5 août, un édit avec ordre à tous les paysans de la Vandalie, de s'armer pour sa défense. Il fut obéi. Les paysans, au nombre de dix-huit mille hommes, causèrent un tel désordre dans le pays, que Christiern-Louis fut obligé d'en sortir. Mais ayant succombé dans quelques escarmouches avec les troupes d'exécution du cercle, ils se dispersèrent. Schwerin et Doémitz tenaient toujours pour Charles-Léopold. Des troupes de Schwarzbourg et de Holstein, étant entrées dans le Mecklenbourg, viennent se présenter, le 2 février 1735, devant la première de ces deux villes, qu'elles emportèrent, ainsi que le château, le 9 du même mois. Etant allées ensuite sommer le commandant de Doémitz d'ouvrir ses portes à l'administrateur, elles essuient un refus et une résistance qui conservèrent à Charles-Léopold cette place importante. Il était retiré alors à Wismar, qu'il quitta, l'an 1741, pour se rendre à Doémitz, dans l'espérance que la mort de l'empereur Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740, lui rouvrirait l'entrée de ses états, en faisant cesser le conseil aulique. Mais, à la demande de la noblesse mecklenbourgeoise, le conseil-vicaire, établi à Dresde, confirma la commission et l'administration données ci devant à Christiern-Louis. L'espoir que Charles-Léopold fondait sur les secours d'Anne, sa fille, élevée à la dignité de régente de Russie, fut encore frustré cette année par la révolution arrivée dans ce empire. Enfin, las d'être le jouet de la fortune, il alla passer le reste de ses jours à Doémitz, où il mourut le 28 novembre 1747. Il avait épousé, 1°. le 27 mai 1708, SOPHIE-HEDWIGE, fille de Henri-Casimir, prince de Nassau-Dietz, dont il se fit séparer le 2 juin 1710, morte le 1 mars 1734; 2°. le 19 avril 1716, CATHERINE-IVANOWNA, fille de Jean-Alexiowitch, czar de Russie, morte à Pétersbourg le 25 juin 1733. Du second lit, il eut Elisabeth-Catherine-Christine, née le 18 décembre 1718, élevée en Russie, où la czarine Anne lui fit prendre son nom l'an 1732, mariée, le 14 juillet 1738, avec Antoine-Ulric, prince de Brunswick-

Bevern, nommée régente après la mort de la czarine Anne, déposée la même année, et transférée avec son époux, d'abord à Riga, ensuite dix-huit mois, ou plutôt deux ans et demi après, à Kolmogori, où elle mourut le 18 mars 1746. (Voyez *la Russie*).

CHRISTIERN-LOUIS.

1747. CHRISTIERN-LOUIS, duc de Gustrow, né le 15 mars 1688, nommé administrateur du duché de Mecklenbourg-Schwerin, par décret du conseil aulique, en 1728, n'exerça paisiblement cet emploi que depuis 1741. Il succéda, l'an 1747, dans le duché à Charles-Léopold, son frère, et mourut le 30 mars 1756. Il avait épousé, le 13 novembre 1714, GUSTAVE-CAROLINE, fille d'Adolphe-Frédéric I, duc de Mecklenbourg-Strelitz, morte le 13 avril 1748, dont il laissa Frédéric, qui suit; Louis, chevalier de l'Aigle blanc, né le 6 août 1725, mort le 12 septembre 1778, qui épousa Charlotte-Sophie de Saxe-Cobourg, née le 24 septembre 1731; et deux filles.

FRÉDÉRIC.

1756. FRÉDÉRIC, né le 19 novembre 1717, successeur de Christiern-Louis, son père, dans les duchés de Schwerin et de Gustrow, épousa, le 2 mars 1746, LOUISE-FRÉDÉRIQUE, fille de Frédéric-Louis, prince de Wurtemberg-Stuttgard. Il mourut le 24 avril 1785.

FREDERIC-FRANÇOIS, GRAND-DUC.

1785. FRÉDÉRIC-FRANÇOIS, né, le 10 décembre 1756, de Louis, frère puîné du duc Frédéric, et de Charlotte-Sophie de Saxe-Cobourg, succéda à son oncle le 24 avril 1785. Il a pris le titre de grand-duc en 1815. Il a épousé, le 1 juin 1775, LOUISE DE SAXE-GOTHA, née le 9 mars 1756, morte le 1er. janvier 1808. De ce mariage sont issus :

1°. Frédéric-Louis, grand-duc héréditaire, né le 13 juin 1778, marié, 1°. le 23 octobre 1799, avec Hélène-Paulowna, grande-duchesse de Russie, fille de Paul I, morte le 24 septembre 1803; 2°. le 1er. juillet 1810, avec Caroline-Louise, fille de Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar, morte le 20 janvier 1816; 3°. le 3 mai 1818, avec Auguste-Frédérique, née le 28 no-

vembre 1776, fille de Frédéric-Louis, landgrave de Hesse-Hombourg. Les enfants du grand-duc héréditaire sont ;

Du premier lit :

a. Paul-Frédéric, né le 15 septembre 1800;
b. Marie-Louise-Frédérique-Alexandrine-Elisabeth-Charlotte-Catherine, née le 31 mars 1803;

Du second lit :

c. Albert, né le 11 février 1812;
d. Hélène née le 24 janvier 1814;

2°. Gustave-Guillaume, né le 31 janvier 1781;
3°. Charles-Auguste-Chrétien, né le 2 juillet 1782;
4°. Adolphe-Frédéric, né le 18 décembre 1785;
5°. Charlotte-Frédérique, née le 4 décembre 1784, mariée, le 11 juin 1806, à Christian-Frédéric, prince de Danemarck (séparée).

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

DUCS DE POMÉRANIE.

La Poméranie, dont le nom vient du sclavon Po-mor, *ad mare*, s'étend, dans le sens le plus général, le long de la mer Baltique, depuis le Mecklenbourg, jusqu'à la Vistule, qui la sépare de la Prusse, et était autrefois bornée par la Marche de Brandebourg et de Pologne. Lorsque les Goths, les Vandales, les Francs, les Angles, les Longobards, ou Lombards, et tant d'autres nations germaniques qui ont détruit l'empire romain et fondé presque toutes les monarchies de l'Europe, eurent quitté les bords de la mer Baltique, de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe, leur ancienne patrie, la nation sarmatique des Sclaves, ou Venèdes, occupa ces régions abandonnées, et établit entre l'Elbe et la Vistule un puissant empire divisé en plusieurs états, dont le principal fut celui qui depuis a été nommé Poméranie. Les noms de Slaves, ou Sclaves, et de Venèdes, sont synonymes; car les souverains de Poméranie, qui prennent dans leurs chartes latines le titre de *Duces Slavorum*, ou *Slaviæ*, y substituent toujours celui de ducs des Venèdes dans leurs chartes allemandes, *Herzoge von Wenden*. Dans le partage que Mistivoi, roi des Sclaves, ou Venèdes, fit de ses états, il laissa la partie occidentale à Udon, son fils aîné, et la Poméranie à ses deux autres fils, Ratibor et Bogislas. Ratibor eut plusieurs enfants qui moururent avant lui sans posterité. Bogislas eut un fils nommé Suantibor, qui soutint une longue guerre contre le Danemarck et la Pologne; c'est à ces derniers que remonte la généalogie certaine et non interrompue des ducs de Slavie et de Pomé-

ranie. Suantibor, qui mourut en 1107, laissa quatre fils, Wartislas, Ratibor, Bogislas et Suantopelk. Ces princes, ou du moins les deux aînés, embrassèrent le Christianisme. Au partage que Suantibor fit de ses états, les deux aînés eurent pour leur part le pays qui s'étend depuis le Mecklenbourg jusqu'à la petite rivière de Grabo, qui coule près de la ville de Slave, dans la région appelée alors la Slavie et la Cassubie; c'est ce qu'on peut appeler la Poméranie citérieure, qui appartient à la branche aînée; et toute la partie, depuis la rivière de Grabo jusqu'à la Vistule, qui est la Poméranie proprement dite, échut en partage aux deux puînés, Bogislas et Suantopelk, qui forment la branche de la Poméranie de Dantzick. (Voyez *celle-ci plus bas.*) Les princes de la branche aînée, descendants de Wratislas, furent établis, tantôt à Stettin, tantôt à Wolgast, à Demmin et autre part. Vers la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, ces princes portaient dans leurs chartes, tantôt le titre de ducs de Slavie, tantôt celui de ducs de Poméranie; et quelquefois ils réunissaient tous les deux (1). Après le milieu du treizième siècle, jusqu'à la fin, ils prenaient rarement le titre de ducs de Poméranie, et se nommaient ordinairement ducs de Slavie et de Poméranie, à quoi ils ajoutaient souvent le nom de l'endroit où ils faisaient leur résidence, comme ducs de Stettin et ducs de Demmin, mais rarement celui de Wolgast. Quelque tems après l'extinction de la branche de Dantzick, qui portait uniquement le titre de duc de Poméranie, les princes de la branche aînée l'ajoutèrent constamment à ceux de Slavie et de Cassubie, de sorte qu'il est devenu dans la suite le titre principal et celui de

(1) Bogislas I prend, dans un diplôme de l'an 1186 ou environ, le titre de *Leutitie Dux.* L'éditeur de cet acte, M. de Dreger, remarque, page 37 du Code diplomatique de Poméranie, que ce titre ne s'offre point dans les chartes des autres ducs de Poméranie, ni dans d'autres de Bogislas même; mais il se trompe, car M. Gerken a publié, au code diplomatique de Brandebourg, tome III, page 37 et suivantes, un diplôme de Casimir, daté de l'an 1170, et muni du sceau de Bogislas I, dont l'inscription porte : *Boguslaus Dei gratiâ Princeps Liuticiorum.* Suivant une note de l'éditeur, page 77, c'était le titre général que les anciens Saxons donnaient aux différentes peuplades de Slaves qui habitaient ces contrées. Il comprend les *Rhedari*, les *Hevelli*, les *Brizani*, les *Stoderani*, les *Circiparti*, etc. Par la suite, le nom de *Liutici* a été donné tantôt à un peuple à part, tantôt à tous les habitants de ces contrées, comme on le voit dans Lambert d'Aschaffenbourg sur l'an 1073. Helmold ne l'emploie au contraire que pour désigner les Venèdes de Poméranie.

tout le duché. Il faut encore observer que les ducs de Slavie s'étant mis en possession, quelque tems après l'extinction de la branche de Dantzick, qui finit vers l'an 1295, de la partie de ses domaines qui est entre le Grabo et la Leba, dont Stolpe est la principale ville, ces princes se trouvent plusieurs fois qualifiés ducs de Stolpe, tant dans les chartes que dans l'histoire.

WRATISLAS, OU WITZLAS, ET RATIBOR.

1107. WRATISLAS et RATIBOR, fils de Suantibor, et ses successeurs dans la Poméranie citérieure, reçurent le baptême en 1124. Ratibor, après avoir partagé l'héritage paternel avec son frère, passa en Pologne, où il épousa la fille du duc Boleslas III. Wratislas fonda l'evêché de Julin, transféré depuis à Camin, et lui donna pour évêque Adelbert, missionnaire du pays. Cette ville, bâtie dans une île formée par les rivières de Swine et de Diewenow, était dès-lors considérable, et, à la faveur de son commerce, elle s'accrut tellement, qu'au rapport d'Adam de Brême, elle devint la plus grande et la plus opulente de l'Europe. Wratislas étendit son domaine par la force de ses armes. Il se rendit maître de la nouvelle Marche de Brandebourg, conquit une partie de l'Uckermarck, et fut tué dans son lit, à Stolpe, par un scélérat, l'an 1136. Ayant épousé JEANNE, ou IDE, fille de Canut IV, roi de Danemarck, morte en 1136, il eut d'elle Bogislas et Casimir, qui suivent.

BOGISLAS I ET CASIMIR.

1136. BOGISLAS et CASIMIR succédèrent en bas âge au duc Wratislas, leur père, sous la tutelle de Ratibor, leur oncle, qui, à la nouvelle de l'assassinat de son frère, revint en Poméranie, de Pologne où il résidait depuis son mariage, pour venger sa mort et prendre soin de ses neveux. L'une de ses premières opérations fut la fondation d'un évêché à Julin; ce qui fut confirmé, l'an 1140, par le pape Innocent II, comme on le voit par sa lettre à l'évêque Adelbert, publiée par Dreger. (*Cod. Diplom. Pomeran.*, tom. I, pag. 1.) C'est là qu'on aperçoit mieux qu'ailleurs ce qui faisait alors partie de la Poméranie, savoir Wollin, Demmin, Tribsées, Gutzkow, Wolgast, Usedom, Groswin, Pyritz, Stargard, Stettin, Camin, Colberg, Ziethin, et le district de leurs territoires jusqu'a la rivière de Leba. Ratibor fit la guerre aux Luticiens dont on a parlé ci-dessus, peuple idolâtre et ennemi juré du nom chretien : il les battit en différentes occasions; et s'il ne les terrassa pas en-

tièrement, il les mit du moins hors d'état de nuire aux progrès de la vraie religion. C'était, dit Valentin d'Aichstet, protestant, un prince d'une piété sincère. Ayant appris, ajoute-t-il, que les moines de Cîteaux travaillaient avec l'évêque Adelbert à la propagation de la foi, il leur fit bâtir à grands frais un monastère à Stolpe, et, de peur que l'indigence ne les détournât de leurs travaux apostoliques, il les dota richement, l'an 1150. Il fonda encore, la même année, suivant cet historien, le monastère de Grobe dans un faubourg d'Usedom, et y fut inhumé l'année suivante, époque de sa mort. Il laissa deux fils, Wratislas et Suantopelk; celui ci mourut sans postérité. Wratislas, décédé l'an 1186, laissa un fils nommé Barthélemi, mort après le 1er. août 1254, laissant deux fils, Wartislas et Suantibor, nommés dans une charte sans date, mais donnée après la mort de leur père.

Henri le Lion, duc de Saxe, retenait prisonnier, vers l'an 1160, à Brunswick, Wirtzlas, prince des Obodrites. Pribislas, frère du captif, ne pouvant obtenir, par prières, sa délivrance, rassembla des forces de toutes parts, et vint fondre dans le pays des Obodrites, qui obéissait alors au duc Henri. S'étant rendu maître de Mecklenbourg, il en fit massacrer tous les habitants, et prit ensuite, par composition, Maklow et Custrin. Henri, pour arrêter ses progrès, se fortifia de l'alliance du roi de Danemarck, Waldemar le Grand, et de celle d'Albert, marquis de Brandebourg, rassembla tous ses vassaux, et ayant amené son armée à Maklow, qui lui ouvrit ses portes sans résistance, il y fit pendre en public Wirtzlas; après quoi il amena, l'an 1164, les comtes de Holstein, de Dithmarsie, d'Oldenbourg et de Schwerin, ses vassaux, avec un corps de troupes pour faire le siége de Demmin, où les ducs de Poméranie, Bogislas et Casimir, avaient ouvert un asile à Pribislas. Les Poméraniens, pour connaître les forces de l'ennemi, envoyèrent au-devant de lui des ambassadeurs qui offrirent trois mille marcs pour avoir la paix. Cette ambassade ayant été mal accueillie, ils en envoyèrent une seconde qui n'en offrit que deux mille. Les Saxons, se voyant joués par-là, commencèrent le siége. Mais les Poméraniens, étant tombés la nuit sur les quartiers des Holstenois et des Dithmarses, les taillèrent en pièces sans qu'il en restât un seul. Henri marcha en diligence pour venger cet affront; mais, à son arrivée, les Poméraniens mirent le feu à la place, et se sauvèrent du côté de Stolpe où il les poursuivit. Il n'était pas loin de les atteindre, lorsqu'il se vit obligé de retourner à Brunswick, où il était attendu par les ambassadeurs de l'empereur d'Orient. En partant, il laissa le soin à ses confédérés de traiter avec les Poméraniens; et la paix s'étant faite

à des conditions tolérables, les princes Bogislas et Casimir accordèrent la ville de Demmin pour sa demeure à Pribislas, exclus par le traité de la succession de son frère. Les Poméraniens, au préjudice de cette paix, ne laissèrent pas d'exercer leurs pirateries sur les côtes du Danemarck : à quoi ils furent excités par les Rugiens, qui ne connaissaient guère d'autre métier ni d'autre moyen de subsister. Ceux-ci même les surpassèrent dans ce genre de brigandage. Waldemar le Grand, roi de Danemarck, ne pouvant attaquer à la fois ces deux sortes d'ennemis, prit le parti de s'accommoder avec le duc de Poméranie, et les engagea même à s'allier avec lui pour faire la conquête de l'île de Rugen, sous la promesse de la leur céder à titre de fief de son royaume. L'expédition réussit au gré de ses désirs. Mais au lieu de remettre l'île aux deux princes, il la donna à Jaromar, son parent, en lui imposant un tribut et les devoirs de vassal envers lui. Ce manque de parole fut l'occasion d'une guerre que Bogislas et Casimir déclarèrent à Waldemar, La mer Baltique fut aussitôt couverte de vaisseaux poméraniens, qui allèrent infester les côtes du Danemarck. Waldemar, de son côté, fit une descente en Poméranie, où il commit de grands ravages. Henri le Lion étant venu à son secours, ils assiégèrent ensemble la ville de Julin, la prirent, en brûlèrent une partie et détruisirent ses murs. Depuis cette catastrophe, elle n'a plus été nommée que Wollin, ville pauvre et obscure qui n'occupe plus (1785) qu'une partie de l'ancienne Julin. Les deux princes alliés tentèrent ensuite le siége de Wolgast. Mais la place leur opposa une si vigoureuse résistance, qu'ils furent contraints de se retirer. Jusqu'alors la Poméranie n'avait relevé d'aucune autre puissance. Mais, l'an 1181, au camp devant Lubeck, les ducs s'étant laissé gagner par les caresses et les promesses de l'empereur Frédéric I, eurent la faiblesse de consentir à se reconnaître vassaux de l'empire, dont ils furent déclarés princes. Casimir finit ses jours, l'année suivante, sans laisser de postérité. L'an 1184, Bogislas, excité par l'empereur et par son propre ressentiment, équipe une flotte pour envahir l'île de Rugen. Asalon, archevêque de Lunden et ministre du royaume de Danemarck, instruit de son dessein, prévient la descente, et, ayant rassemblé toute la marine danoise, vole au-devant de la flotte ennemie, lui livre le combat, et la défait totalement. Encouragé par ce premier succès, il fait un nouvel armement avec lequel il va descendre en Poméranie, ravage les environs de Wolgast, et assiége, mais inutilement, Wolgast, tandis qu'Esbern, son frère, s'empare de deux châteaux qui défendent l'embouchure de Swine. Bogislas, si l'on en croit les historiens danois, poussé à bout, passe en Danemarck

pour implorer la clémence du roi Canut VI, son beau-frère, et n'obtient grâce qu'en soumettant sa principauté à la couronne de Danemarck. Si cela est, il faut donc regarder comme supposé l'hommage qu'il rendit à l'empereur, suivant les historiens de Poméranie. Quoi qu'il en soit, la paix se fit, l'an 1187, après trois ans d'hostilités. La même année, Bogislas entra dans le Mecklenbourg avec ses troupes pour favoriser l'invasion que Canut voulait faire dans ce pays. Il mourut, au plus tard, en 1187, et fut inhumé dans le monastère d'Udesom. Ce prince avait épousé, 1°. WALBURGE, fille de Waldemar le Grand, roi de Danemarck; 2°. MIROSLAVA, fille de Mestwin, duc de la Poméranie de Dantzick, dont il eut trois fils, Barnime, Bogislas et Wratislas, avec une fille. Le second et le troisième des fils disparaissent dans l'histoire, après la mort de leur père. On va faire connaître le premier.

BARNIME, DIT LE BON.

1186. BARNIME succéda en bas âge à Bogislas, son père, sous la tutelle de sa mère, qui s'était associé des parents de son époux dans cet emploi. Parvenu à l'âge de majorité, Barnime ne tarda point à faire éclater son ambition. Se trouvant trop resserré dans les domaines que son père lui avait laissés et qu'il aurait dû partager avec ses frères, s'ils eussent vécu, il porta ses armes dans la Poméranie ultérieure, qu'il envahit sur ses cousins, à l'exception de la ville de Stolpe. (Busching.) Ce prince, au reste, gouverna ses états avec une prudence et une douceur qui lui méritèrent le surnom de BON. Son économie et les richesses qu'il attira dans son pays par le soin qu'il eut d'y faire fleurir le commerce et l'agriculture, le mirent en état de fonder plusieurs villes, dont la principale est Prentzlow, dans la Marche Ukraine. L'an 1223, Waldemar II, roi de Danemarck, ayant été fait prisonnier par le comte de Schwerin, les ducs de Poméranie profitèrent de la conjoncture pour secouer entièrement le joug des Danois, dit M. Pauli (tom. VI, p. 200), et, depuis ce tems, ils paraissent, ajoute-t-il, avoir reconnu la souveraineté des margraves de Brandebourg. L'empereur Frédéric II donna, entr'autres faveurs, aux margraves Jean et Otton, l'investiture du duché de Poméranie de la même manière qu'Albert, leur frère et leurs prédécesseurs l'avaient eue. *Confirmantes eisdem ducatus Pomeraniæ prout prædictus Albertus quondam et prædecessores eorum noscuntur a nostris prædecessoribus tenuisse.* (*Cod. Diplom. Pomeran.*, tom. I, p. 150, et *Ludewig. Reliq. manuscript.*, tom. XII, pag. 628.) M. Pauli, pag. 202, venge ce diplôme des attaques qu'on a livrées à son authenti-

cité, et fait voir qu'il ne doit pas s'entendre de la seule Pomérélie, ou Poméranie de Dantzik, mais de la Poméranie entière, c'est-à-dire ultérieure et citérieure. A l'appui de ceci vient une charte de l'an 1250, donnée par Barnime, où il reconnaît que le pays de Wolgast est dévolu héréditairement aux enfants de Jean, margrave de Brandebourg, du chef de leur mère, Sophie de Danemarck, décédée le 3 novembre 1248, à laquelle son père, Waldemar II, au pouvoir duquel il était, l'avait donné en dot; ce qui cependant n'est pas prouvé. Barnime ajoute que, s'étant rendu auprès d'eux avec ses vassaux, *cum fidelibus*, il était convenu avec eux de leur céder par échange pour la terre de Wolgast, qu'il garderait, celle d'Ucker, ou la Marche Ukraine, reconnaissant de plus qu'il tenait tous ses biens en fief des margraves de Brandebourg : *Nos autem recognoscentes nos omnia nostra bona a dictis Marchionibus feodaliter tenere, castrum et terram Wolgast, et insuper omnia bona nostra unà cum consanguineo nostro Warslao* (Wratislas, fils de Casimir) *manu conjunctâ recepimus ab eisdem.* Cette cession est attestée par un diplome de Jean, margrave de Brandebourg, où il appelle Barnime son vassal. (*Ibid.*, pag. 335.)

Barnime céda, l'an 1240, à Conrad, evèque de Camin, le pays de Stargard, pour la somme de 1800 marcs, avec le consentement de Wratislas, son parent. (*Cod. Dipl. Pomer.*, p. 205.), sur quoi l'éditeur observe que les princes de deux branches n'avaient pas encore partagé leurs états, ou que chacune des branches avait sa part dans chaque canton ou district. Barnime, en 1271, remit aux margraves de Brandebourg le château de Dantzick. Mais, l'année suivante, il leur déclara la guerre pour le retirer de leurs mains; appuyé des troupes de Mestwin et de celles de Pologne, il entra dans la nouvelle Marche, et s'empara, l'an 1273, des châteaux de Strhele, ainsi que la ville de Driesen, et dévasta toute cette province. Pour affermir cette alliance avec la Pologne, il maria, dans Stettin, Lucartis, fille de Henri, prince des Obodrites, avec Przémislas. L'an 1274, les Brandebourgeois firent une excursion jusqu'à Camin, qui ne réussit pas. Il y eut ensuite une trève, pendant laquelle Barnime mourut à Demmin, l'an 1278. (Pauli, § 206, pag. 294.) Il avait épousé, 1°. MARIE, fille d'Albert, électeur de Saxe; 2°. MARGUERITE DE BRUNSWICK, déjà morte le 19 mars 1265, comme le prouve une charte de Barnime. (*Cod. Diplom. Poneran.*, tom. I, p. 463.); 3°. MATHILDE, fille d'Otton III, margrave de Brandebourg, décédée le 20 décembre 1316, suivant son épitaphe. Du premier lit, il eut Bogislas, duc de Wolgast; Hedwige, seconde femme de Jean I, margrave de Brandebourg; et Anastasie, femme de

Henri *le Jérosolymitain*, prince de Mecklenbourg. Du second lit, il eut Elisabeth, mariée, dit-on, à Jean, duc de Saxe-Lawenbourg. Du troisième vinrent Otton I; Barnime II; Hildegarde, femme d'Otton d'Anhalt, suivant M. Pauli, inconnue aux historiens d'Anhalt; et Miroslava, mariée à Jean, prince de Werle.

BOGISLAS IV, BARNIME II ET OTTON I.

1278. Bogislas, Barnime et Otton, tous trois fils de Barnime I, gouvernèrent d'abord par indivis les états qu'il leur laissa. Mais Bogislas étant seul en âge de majorité, toute l'autorité se trouva concentrée en lui. Dehnert, cité par M. Pauli, a mis au jour, dans sa *Bibliothèque de Poméranie*, un acte du mois de décembre 1278, par lequel Bogislas, pour lui et pour ses frères, confirme les priviléges des villes de Poméranie. Ce fut, suivant M. Pauli, l'an 1295, que les trois frères partagèrent entr'eux la succession paternelle. Le comte Jatzko de Gutzkow fut l'arbitre qu'ils choisirent pour cette operation. Il adjugea le district de Wolgast à Bogislas, et le district de Stettin aux deux autres.

DUCS DE WOLGAST.

BOGISLAS II OU IV.

1295. Bogislas, fils aîné de Barnime I, après le partage fait avec ses frères, établit sa résidence à Wolgast, d'où il étendit sa domination sur le pays situé entre celui de Rugen et la Péene, sur les îles de Wollin, ainsi que sur le pays de Stargard, jusqu'au Gallenberg. (Pauli, t. VI, p. 313.) La même

---

DUCS DE STETTIN.

BARNIME II ET OTTON I.

1295. Barnime II et Otton I, son frère, après le partage fait avec Bogislas, leur aîné, allèrent s'établir à Stettin, la principale et la plus ancienne ville de la Poméranie, située sur un coteau près de l'Oder. Les écrivains poméraniens ont calomnié Barnime II, ou du moins sont tombés dans une grande erreur de date, en disant qu'il fut assassiné, l'an 1295, par un gentilhomme dont il avait déshonoré la femme. M. Dehnert, dans sa *Bibliothèque de Poméranie*, produit des

année, après la mort de Mestwin II, son parent, duc de la Poméranie ultérieure, décédé sans enfants, il voulut se mettre en possession de ses états. Mais les Polonais et le margrave de Brandebourg s'opposèrent à cette entreprise. On en vint à une guerre qui fut longue et sans succès pour Bogislas. Il eût peut-être conservé la ville de Dantzick, dont il s'était rendu maître, sans les chevaliers Teutoniques, qui l'obligèrent de l'abandonner. Bogislas mourut, le 24 février 1309, avec la réputation de n'avoir jamais dit ni fait aucune chose inconsidérée. Il fut enterré à Camin. Quelques-uns mettent la mort de ce prince en 1319. Mais les vers suivants, rapportés par Valentin d'Aichstet, attestent l'époque que nous donnons à cet événement.

Anno milleno trecentenoque noveno,
Sacra festa die populo celebrante Mathiæ
Slavorum Slavus obiit DUX BUGISLAVUS.

Ce prince tenait sa cour à Anclam, dont il donna la grande église aux ermites de Saint-Augustin. Il ferma de murailles le bourg de Stargard, en 1280. Il avait épousé, 1°. MATHILDE, fille de Jean I. margrave de Brandebourg ; 2°. MARGUERITE, fille de Witzlaff II, prince de Rugen, décédée en 1318, dont

---

DUCS DE STETTIN.

chartes qui montrent Barnime vivant depuis 1319 jusqu'en 1330. Après la mort de Woldemar, margrave de Brandebourg, arrivée vers la fin d'août 1319, les trois princes de Poméranie eurent part à la tutelle du jeune Henri, son fils, mort l'année suivante. Tournant alors leurs vues sur la Marche Ukraine, ils empêchèrent Henri, duc de Mecklenbourg, de s'emparer de ce pays, l'obligèrent d'en sortir, et se rendirent maîtres de Prentzlow et de Passewalk. (Pauli, §. 209.) Après l'extinction de la maison de Brandebourg, les princes de Poméranie cherchèrent à se soustraire à la mouvance du Brandebourg, à laquelle ils étaient sujets. S'étant présentés, l'an 1323, à l'empereur Louis de Bavière, pour lui rendre hommage, ce prince les renvoya à Louis *le Vieux*, son fils, qu'il avait établi margrave. Le refus qu'ils firent de se conformer à cet ordre, occasiona une guerre entre eux et le nouveau margrave. Celui-ci ayant fait alliance avec les ducs de Mecklenbourg et les princes de Werle, entra, l'an 1329, en Poméranie, tandis que ses confédérés y faisaient irruption d'un autre côté. Mais le margrave fut battu par Barnime, près de Prentzlow, et ses alliés le furent par une autre armée commandée par Jean, comte de Gutzkow. Christophe II, roi de Danemarck, beau-père du margrave, ayant triomphé, l'an 1330, de Waldemar, duc de Sleswick, son rival, imposa par là aux ducs de Poméranie. Voyant alors le monarque victorieux prêt à prendre la défense de son gendre, ils pensèrent à s'accommoder

il eut un fils, qui suit ; et deux filles : Marguerite, femme de Nicolas, seigneur de Rostock ; et Hélène, mariée à Bernard II, prince d'Anhalt.

WRATISLAS II, ou IV.

1309. WRATISLAS, fils et successeur de Bogislas IV au duché de Wolgast, fut élu, l'an 1325, par les états de l'île de Rugen, pour remplacer Witzlaff, leur prince, son beau-frère, mort sans laisser de postérité mâle. Comme cette île relevait du Danemarck, il en demanda l'investiture au roi Christophe, retiré pour lors à Bardt, après avoir été déposé et chassé par ses sujets. Christophe la lui accorda, l'an 1326, dans l'espérance d'obtenir de lui des secours pour se rétablir. Mais Wratislas mourut le 1er. août de la même année, et fut enterré à Camin, laissant d'ELISABETH, son épouse, fille d'Henri, duc de Breslaw selon les uns, ou de la maison des ducs de Lignitz selon d'autres, Bogislas et Barnime, qui viendront ci-après ; Wratislas, né posthume, et dit *le Moine*, à cause des grandes libéralités qu'il fit aux monastères (celui-ci se voyant sans enfants, céda son patrimoine à ses frères pour une pension viagère, et mourut en 1369) : et Elisabeth, femme d'Eric, duc de la basse Saxe. Le duc Wratislas, outre l'île de Rugen, avait réuni à son domaine, le district qui s'étend depuis Gallenberg jusqu'à Stolpe. (Pauli.)

BOGISLAS IV ou V, ET BARNIME III.

1326. BOGISLAS succéda en bas âge, avec BARNIME, son frère puîné, au duc Wratislas, son père, sous la tutelle de

---

DUCS DE STETTIN.

avec ce dernier. Mais les négociations entamées à ce sujet ayant été sans succès, les ducs mirent leurs états dans la mouvance du pape Jean XXII, ennemi déclaré de la maison de Bavière. Le pontife ne manqua pas d'exhorter Barnime et Otton à continuer la guerre. Mais la crainte du roi Christophe les retint dans l'inaction, tant que ce prince vécut. Christophe étant mort l'an 1334, Barnime porta la guerre dans le Brandebourg, où il gagna la bataille de Kremmer-Damm sur le margrave. L'évêque de Camin s'étant ensuite rendu auprès du margrave à Templin, lui persuada enfin de se désister de la suzeraineté sur la Poméranie, en retour de quoi les ducs lui rendirent Passewalk avec l'Ukraine, et lui assurèrent la succession éventuelle de leurs états. Ces conventions furent confirmées, l'an 1338, à la diète de Francfort. Voilà ce que rapportent M. Pauli, d'après *la Bibliothèque de Poméranie* de M. Dehnert, et Sommersberg, dans son *Recueil des écrivains*

Barnime le Grand, depuis duc de Stettin. Henri, duc de Mecklenbourg, voulut profiter de sa minorité pour lui enlever l'île de Rugen, dont il se fit donner l'investiture par le même roi Christophe, de qui le père de Bogislas l'avait reçue. Mais Barnime défendit les intérêts de ses pupilles les armes à la main, et obligea le duc de Mecklenbourg de renoncer à ses prétentions. L'an 1348, il obtint de l'empereur Charles IV, l'investiture de la charge de grand-veneur de l'empire, attachée au titre de prince de Rugen. L'an 1363, Charles lui fit l'honneur d'épouser Elisabeth, sa fille. Trois ans après, Bogislas fit, avec les enfants de son frère, le partage de ses états, et conserva la Poméranie, depuis Stolpe jusqu'à Wollin. Ce prince mourut à Bolbuck en 1374, laissant d'ELISABETH, sa première épouse, fille de Casimir III, roi de Pologne, morte en 1326, et enterrée à Marienthron, Casimir, qui suit; Elisabeth, dont on vient de parler; Marguerite, femme d'Ernest *le Ferré*, duc d'Autriche; et Bogislas, qui viendra ci-après. ADÉLAÏDE, sa seconde femme, fille de Henri

BOGISLAS V, OU VI.

1366. BOGISLAS, fils aîné de Barnime III, mort en 1365, fit, l'année suivante, le partage du duché de Wolgast et de ses dépendances avec Bogislas V, son oncle. La sévérité de son gouvernement excita

---

DUCS DE STETTIN.

de Silésie, tome II, page 77. Mais Gerken (*Cod. Diplom. Brandeb.*, tome I, page 166) remarque beaucoup d'incertitude dans ces dates des batailles dont on vient de parler. Il produit aussi, t. III, p. 104, une charte, où l'on voit un fait important, dont aucun historien n'a parlé. C'est que Barnime avait fait prisonnier Waldemar, depuis roi de Danemarck, troisième du nom, et ne l'avait relâché que le 14 août 1338. Le duc Otton finit ses jours le 17 janvier 1345, et fut inhumé au monastère de Colbatz, où l'on prétend, sans preuve, qu'il s'était retiré long-tems auparavant. En mourant, il laissa un fils, qui suit; et une fille, nommée Mathilde, femme de Jean, seigneur de Werle.

BARNIME IV, DIT LE GRAND.

1345. BARNIME IV ayant succédé au duc Otton, son père, dans le duché de Stettin, se joignit, l'an 1348, aux ducs de Wolgast, Bogislas, Barnime et Wratislas, dit *le Moine*, pour aller trouver à Znaïm l'empereur Charles IV, qui leur accorda l'investiture de leurs duchés. L'an 1357, Barnime prit possession du comté de Gutzkow, vacant par la mort du comte Jean, décédé sans enfants. Il fonda, l'an 1360, près de Stettin, une chartreuse appelée aujourd'hui le château d'Oder-

une sédition, dont il punit de mort les auteurs. Il donna la chasse aux brigands qui infestaient son pays, rasa les châteaux qui leur servaient de retraite, et rétablit la sûreté des grands chemins. Ce prince mourut, en 1393, sans laisser d'héritier de ses deux femmes, JUDITH, fille d'Eric, duc de la basse Saxe, et AGNÈS, de la maison, à ce qu'on prétend, de Magnus Torquatus, duc de Brunswick.

WRATISLAS III, OU V.

1393. WRATISLAS, second fils de Barnime III, avait eu dans le partage fait, en 1366, avec Bogislas, son oncle, l'île de Brunswick-Grubenhagen, le fit père de Barnime V, mort sans enfants, l'an 1401, et de Wratislas VI, mort, l'an 1392, à Zendrew, dans la Servie, en allant à la Terre-Sainte. Celui-ci ayant épousé Marie, fille de Henri, duc de Mecklenbourg, fut père d'Eric, qui, du chef de son aïeule maternelle, et par les soins de la célèbre Marguerite, sa grand'tante, réunit sur sa tête, en 1396, les trois couronnes du Nord. (Voy. *les rois de Danemarck.*) Sophie et Agnès furent aussi deux filles de ce même Wratislas. La première ayant épousé Jean, comte palatin, fut mère de Christophe, roi de Danemarck, et mourut en 1426. La seconde eut pour

---

DUCS DE STETTIN.

bourg. L'an 1361, Louis *le Romain*, électeur de Brandebourg, ayant voulu revenir contre le traité de 1338, fait entre sa maison et celle de Barnime, ce dernier l'obligea de renoncer à ce dessein. Barnime mourut à Stettin, le 24 août 1365, laissant d'AGNÈS, son épouse, fille d'Otton *le Libéral*, duc de Brunswick, morte en 1371, Casimir, Bogislas et Suantibor, qui suivent.

CASIMIR V, BOGISLAS VII ET SUANTIBOR.

1368. CASIMIR fut le successeur de Barnime, son père, avec BOGISLAS et SUANTIBOR, ses frères, par indivis. Il déclara la guerre, en 1370, à Otton, margrave de Brandebourg, et fit prisonnier, dans une bataille, Gunther, comte de Lindow et de Ruppin, son vassal et son allié, avec lequel il était en guerre. Il fut tué, en 1373, d'un coup de flèche au siége de Kœnigsberg, dans la nouvelle Marche, sans laisser d'enfants mâles de sa femme, dont on ignore le nom. Bogislas, son frère, mourut de même, en 1404, sans lignée masculine de sa femme ELISABETH, fille d'Eric, duc de Brunswick-Grubenhagen. Suantibor, qui leur survécut, ayant épousé ANNE, fille d'Albert, burgrave de Nuremberg, suivant M. Pauli, laissa d'elle en mourant, l'an 1413, Casimir, qui suit, et Otton, qui, ayant été fait coadjuteur de l'archevêque de Riga, quitta l'habit ecclésiastique pour prendre

de Rugen et celle d'Usedom. Albert, duc de Mecklenbourg, lui ayant déclaré la guerre, le fit prisonnier, en 1369, à la bataille de Damgartin, et exigea de lui une forte rançon. L'an 1378, il eut guerre avec Jean, prince d'Anhalt-Zerbst, qu'il défit, la même année, dans une bataille. L'an 1393, il obtint la plus grande partie de la succession de Bogislas VI, son frère. Il n'en jouit pas longtems, étant mort l'année suivante. D'ANNE, son épouse, fille de Jean, duc de Mecklenbourg, il laissa Barnime, qui suit; Sophie, femme de Henri I, duc de Brunswick; et Wratislas, lequel, après avoir passé la plus grande partie de ses jours à la Terre-Sainte, mourut à Wolgast, le 23 août 1415, laissant d'Agnès de Saxe, son épouse, morte en 1435, deux époux, Otton, prince d'Anhalt.

CASIMIR IV.

1374. CASIMIR, fils aîné de Bogislas V et son successeur, avait été élevé à la cour du roi de Pologne, Casimir, son aïeul maternel, qui lui avait donné plusieurs provinces, *ducatus*, dans ce royaume. L'an 1376, étant au siége du château de Sclottère, il y fut blessé d'un coup de pierre, dont il mourut vers le 2 janvier 1377, sans laisser de postérité de ses deux femmes, dont la première était fille de Keistus, duc de Lithuanie, et la seconde, fille de Sernovit, duc de Mazovie.

BOGISLAS VII, OU VIII.

1377. BOGISLAS succéda au duc Casimir, son frère. Il fut

DUCS DE STETTIN.

le parti des armes, épousa Hedwige de Mecklenbourg, et mourut le 28 mars 1427. Marguerite, femme d'Ulric, duc de Mecklenbourg-Stargard, fut aussi la fille de Suantibor. (Pauli.)

Nous remarquerons ici que les troubles qui agitèrent le Brandebourg sur la fin du quatorzième siècle, fournirent aux princes de Poméranie l'occasion, dont ils profitèrent, de faire de fréquentes et funestes incursions dans ce pays. En 1402, s'étant alliés avec les comtes Gunther et Ulric de Lindaw, et Thierri, seigneur de Quitzow, ils s'avancèrent jusqu'aux portes de Berlin. Mais, l'an 1404, leurs alliés s'étant réconciliés avec le margrave, ils tournèrent leurs armes contre ces princes, auxquels Thierri de Quitzow enleva la ville de Strausberg. (Pauli.)

CASIMIR VI ET OTTON II.

1413. CASIMIR fut le successeur de Suantibor, son père, avec OTTON II, son frere. Frédéric, Burgrave de Nuremberg, ayant acquis, l'an 1415, l'électorat de Brandebourg, les ducs de Poméranie

fils, dont l'aîné, Suantibor, prince de Rugen, mourut, en 1446, sans avoir pris d'alliance; Barnime, le second, fut seigneur de Bardt, et mourut de la peste, au retour d'un voyage de Rome, en 1451, et fut enterré à Camp, sans laisser d'enfants de son mariage avec Anne, comtesse de Winsdorf.

BARNIME VI.

1394. Barnime VI, fils aîné de Wratislas V, eut de grandes guerres avec la ville de Lubeck, qui le battit en diverses occasions. Il mourut de la peste en 1405, laissant de Véronique, son épouse, fille de Frédéric, burgrave de Nuremberg, Wratislas, qui suit; Barnime VII, chargé, l'an 1389 au plutôt, de l'administration de l'évêché de Camin, dont il se démit, en 1392, pour se renfermer dans la régence de son duché. Nicolas de Buck, l'un de ses successeurs dans cet évêché, lui suscita un procès dans les règles, parce qu'il prétendait s'approprier les biens aliénés de son église qu'il avait rachetés de ses deniers. Bogislas se vengea par des actes d'hostilité. Le prélat lui répartit par une excommunication; mais craignant ensuite que Bogislas n'en vînt à son égard aux dernières extrémités, il se démit de son évêché et alla finir ses jours en Prusse. (Pauli.) Mais Magnus de Saxe-Lawenbourg, successeur de Nicolas, renouvela les

---

DUCS DE STETTIN.

ne virent pas de bon œil cette acquisition. Pour traverser le nouvel électeur, ils prirent sous leur protection le turbulent Thierri, seigneur de Quitzow; ce qui les fit mettre au ban de l'empire par l'empereur, avec les villes de Stettin et de Gerzen et tous leurs habitants mâles au-dessus de quatorze ans. Nullement effrayés de ce foudre impérial, ils s'allièrent aux ducs de Mecklenbourg et à ceux de Saxe-Lawenbourg avec lesquels ils entrèrent, l'an 1418, dans le Brandebourg, où ils assiégèrent, mais sans succès, la ville de Strausberg, après avoir fait beaucoup de dégât dans le pays. Frédéric, de son côté, fit alliance avec les villes de Hambourg et de Lubeck, l'électeur de Saxe et les marquis de Misnie. Alors il redemanda la Marche Ukraine, comptant aussi pour cette conquête sur la parole de l'empereur. Ayant dirigé sa marche vers Angermunde, il s'en rendit maître, tandis que Casimir accourait pour la secourir. Celui-ci, ayant trouvé moyen d'y pénétrer par une porte qui était restée au pouvoir des Poméraniens, attaque sur le marché les Brandebourgeois qui le mirent en fuite. La suite de cette victoire fut la prise de plusieurs autres places que Frédéric réduisit sous ses lois. (Pauli, tome VI, page 306.) Le duc de Brunswick-Lunebourg s'entremit ensuite pour amener les parties belligérantes à un traité de paix. Il y eut un compromis fait entre ses mains, qui suspendit, pour quelque tems, les hostilités. Mais elles recom-

mort en 1449; et Elisabeth, abbesse de Grimmen.

WRATISLAS VII.

1405. WRATISLAS, fils aîné et successeur de Barnime VI, fut un prince doué de courage et de vertu. Il hérita, après la mort de ses cousins, du reste du pays de Wolgast, de l'île de Rugen, et, en 1451, de toute la Poméranie. Il fonda, en 1456, l'université de Gripswald, et mourut à Wolhost, en 1457. Ce prince avait épousé, en 1446, SOPHIE DE SAXE (morte en 1462), dont il laissa Wratislas et Eric, qui suivent; Agnès, femme de Frédéric *le Gros*, margrave de Brandebourg, puis de Georges, prince d'Anhalt; et Adèlaïde, femme mêmes poursuites. Bogislas, en ayant appelé au concile de Constance, en 1417, mourut, la même année, avant la décision du procès, et fut enterré à Camin. Il avait épousé SOPHIE, fille de Procope, margrave de Moravie, dont il laissa un fils, qui suit; et deux filles, Adélaïde, mariée à Bernard, duc de basse Saxe; et Ingelburge, femme de Henri de Mecklenbourg.

BOGISLAS VIII OU IX.

1417. BOGISLAS, continuant de retenir les biens de l'église de Camin, fut condamné, l'an 1417, par le concile de Constance, et ensuite mis au ban de l'empire par l'empereur Sigismond. Cette contestation ne

---

DUCS DE STETTIN.

mencèrent en 1425. Les ducs alors s'emparèrent de Prentzlow, qu'ils furent bientôt après forcés d'abandonner. L'an 1427, traité conclu à Templin, le lundi après la Trinité, qui fut une espèce de pacification. Vers ce tems-ci, dit M. Pauli, mourut le duc Otton II. Casimir, son frère, renonçant à ses prétentions sur l'Ukraine, tourna ses armes contre les Hussites, et fournit de grands secours à l'empereur Sigismond dans la guerre qu'il avait avec eux. Mais ceux-ci, par représailles, firent une irruption dans la Poméranie, où ils causèrent de grands dommages. Casimir finit ses jours en 1434, laissant de sa femme CATHERINE, fille de Bernard, duc de Brunswick, morte en 1429, un fils, qui suit, et Anne, femme de Jean, duc de Mecklenbourg.

JOACHIM.

1434. JOACHIM, fils de Casimir VI et son successeur, passa les six premières années de sa régence dans une parfaite tranquillité. Mais, l'an 1440, le lundi après le dimanche *Misericordia Domini* (11 avril), s'étant allié avec Frédéric II, électeur de Brandebourg, il entra en guerre avec Henri V, duc de Mecklenbourg, auquel il enleva quelques places. Mais la paix se fit en 1442. (Pauli, page 310.) Joachim

de Bernard, duc de Saxe-Lawenbourg.

WRATISLAS VIII.

1457. WRATISLAS VIII, fils aîné de Wratislas VII, eut Rugen et Barth, pour sa part dans la succession de son père. L'an 1459, il partagea, avec Eric, son frère, la succession d'Eric, roi de Danemarck, pour ce qu'il possédait en Poméranie. L'an 1464, il résista vigoureusement au margrave de Brandebourg, qui formait des prétentions sur le pays de Stettin. Il mourut à Bardt, le 24 décembre 1478, et fut inhumé à Camp. BARBE, fille de Jean, margrave de Brandebourg, sa première femme, ne lui donna point d'enfants. De MADELEINE, fille d'Ulric, duc de Mecklenbourg, la seconde, fut apaisée qu'en 1436, par la médiation du roi de Danemarck, à Colberg. Bogislas mourut en 1448, et non 1440, comme le marque un moderne, sans hoirs mâles, et fut enterré dans la chartreuse de Rugenwald. Ce prince avait épousé, 1°. MARIE, fille de Conrad, duc de Mazovie; 2°. AGNÈS, fille de Jean I, margrave de Brandebourg, dont il eut Sophie, mariée à Eric II, qui suit. Klemptzen dit que Sophie était née du premier lit, et qu'elle mourut, en 1497, à Stolpe.

ERIC II.

1448. ERIC II, second fils de Wratislas VII, s'empara, l'an 1448, de la succession de Bogislas IX, son beau-père, au préjudice des autres ducs de Poméranie. En 1459, après

---

DUCS DE STETTIN.

termina sa carrière en 1451, laissant d'ELISABETH, son épouse, fille de Jean *l'Alchimiste*, électeur de Brandebourg, un fils, qui suit.

OTTON III.

1451. OTTON, fils de Joachim, lui succéda en bas âge sous la tutelle de Frédéric II, électeur de Brandebourg, à la cour duquel il fut élevé. L'an 1461, il prit en main la régence de son duché, où il ne fit rien de mémorable. Il mourut à l'âge de vingt-deux ans sans alliance, l'an 1464, de la peste qui désolait la Poméranie. Après sa mort, l'électeur Frédéric II prétendit à sa succession en vertu de la convention faite, en 1338, entre le margrave Louis I et le duc Barnime III. Mais le duc de Wolgast s'y opposa avec force. Enfin, les ducs de Mecklenbourg les accordèrent en 1476. Il fut arrêté et convenu que Stettin, avec ses dépendances, resterait aux ducs de Wolgast; mais que les électeurs de Brandebourg pourraient dès-lors porter le titre de ducs de Poméranie avec l'assurance de la succession éventuelle de toute cette province à l'extinction de la maison de Wolgast.

il eut deux fils, Erchman et Suantibor, morts jeunes avant lui. Le duc Wratislas était un prince fort zélé pour la justice. Il purgea son pays des brigands qui l'infestaient, et y rétablit l'ordre et la tranquillité. Il disait à ses paysans : *Mes enfants, gardez vos vaches du loup ; j'aurai soin de les garder des voleurs.* Un capitaine de vaisseau, nommé Eyseborn, ayant enlevé beaucoup de bétail et de viande fumée à des paysans pour ravitailler son vaisseau, fut rencontré, au bout de sept ans, par Wratislas, qui était à la chasse, et qui lui dit : *Pourquoi dans un tel tems, et dans un tel endroit, as-tu enlevé à mes paysans leurs vaches et leur lard ?* Le capitaine eut beau faire des représentations, Wratislas fut inflexible ; et, sur ce qu'Eyseborn lui dit que, si on lui faisait quelque violence, il avait assez d'amis pour venger sa mort, le duc, tirant de sa poche une corde dont il se servait pour arrêter ses chiens, lui répondit : *Voilà une cravate pour toi ; je m'accomoderai avec tes amis comme je pourrai.* A ces mots, il ordonna qu'on mît la corde au cou du criminel, le fit attacher à un arbre, et fouetta lui-même le cheval sur lequel Eyseborn était monté.

BOGISLAS IX, OU X, SURNOMMÉ LE GRAND.

1474. BOGISLAS, né à Stolpe, en Poméranie, le 29 mai 1454, d'Eric II et de Sophie, fut le la mort d'Eric, roi de Suède, de Danemarck et de Norwège, il prétendit, au nom de Sophie, sa femme, recueillir seul la succession de ce prince, en ce qui concernait son mobilier, qui était d'un prix immense, et ses biens héréditaires, qui étaient en partie situés dans la Poméranie ultérieure. Wratislas, son frère, et Otton III, duc de Stettin, voulant avoir leur part dans cet héritage, une guerre civile allait s'allumer entre eux, sans l'intervention de l'électeur de Brandebourg et du duc de Mecklenbourg, qui, l'an 1460, ménagèrent un accommodement, en vertu duquel Otton III devait avoir le pays situé entre Colberg et la Swine ; Eric et Wratislas le reste de la Poméranie ultérieure ; et la femme d'Eric II, les biens allodiaux situés dans cette province. En 1464, Eric II voulut encore se mettre en possession du duché de Stettin, après la mort du duc Otton III. Mais il eut pour adversaire, Frédéric, électeur de Brandebourg, avec lequel il eut une longue guerre à soutenir. Elle eût été plus avantageuse pour lui sans l'avarice de sa femme, qui refusa opiniâtrément de lui faire part des trésors du roi Eric, pour subvenir aux frais de ses expéditions. On remarque qu'en 1468, l'électeur s'étant approché de la ville de Stettin, la duchesse, qui craignait pour sa personne, pour sa famille, et plus encore pour ses richesses, demanda la per-

successeur de son père, dans la partie du duché de Wolgast qui lui appartenait. Wratislas VIII, duc de l'autre partie de Wolgast, étant mort, l'an 1478, sans enfants, Bogislas devint son héritier, et, par ce moyen, toute la Poméranie citérieure fut réunie dans la main de Bogislas.

Paisible possesseur d'un état considérable, Bogislas donna tous ses soins pour y rétablir le bon ordre, affermir son autorité, augmenter ses finances, et procurer la sûreté et l'aisance de ses sujets. Il abolit, sur les côtes de son duché, le droit de varech, et ordonna que tous les effets naufragés fussent rendus aux propriétaires, en payant néanmoins une rétribution pour le repêchement des marchandises. Bogislas fut le fléau des brigands, qu'il vint à bout d'exterminer en les poursuivant à outrance et les punissant avec sévérité. L'an 1488, il secourut Magnus, duc de Mecklenbourg, son beau-frère, contre la ville de Rostock. L'an 1496, il partit à la tête de quarante-un gentilshommes et de trois cents cavaliers pour la Terre-Sainte. Etant arrivé à Inspruck, il y salua l'empereur Maximilien, et, ayant pris congé de lui au bout de huit jours, il renvoya ses escadrons, prit l'habit de pèlerin et le bourdon, ainsi que sa suite, se rendit, le 24 mai, à Venise, et s'y embarqua pour continuer son voyage. Dans la course, le vaisseau sur lequel il était mission de se retirer dans l'intérieur du pays. Elle l'obtint aisément de son époux, qui avait pris pour elle l'éloignement qu'inspire une femme avare et impérieuse. Rugenwald, sur la rivière de Wiper, à trois lieues de la mer, fut la retraite où elle se transporta avec ses enfants, à l'exception de l'aîné que le père retint auprès de lui. Après des négociations entamées à Soldin, en 1467, et à Rostock, en 1471, pour terminer l'affaire du duché de Stettin, la paix fut enfin conclue le dimanche après la Fête-Dieu 1472, par la médiation de Henri, duc de Mecklenbourg, choisi pour arbitre. Ce prince, dans le traité signé le dimanche après la Fête-Dieu, et confirmé, l'année suivante, par l'empereur Frédéric III, dit que le margrave Albert retiendra ce qu'il possède en Poméranie, qu'il portera le titre de duc de cette province, et qu'il en aura la succession en cas d'extinction de la famille régnante. (Gerken, *Cod. Dipl. Brandeb.*, t. VIII, pp. 495-500.) Le duc Eric mourut à Wolgast, le 6 juillet 1474, et fut enterré à Eldenaw. De son mariage, il laissa trois fils: Wratislas ou Wartislas, qui ne lui survécut que de quelques jours; Casimir, mort subitement vers le même tems (on prétendit qu'ils avaient été empoisonnés l'un et l'autre par leur mère); Bogislas, qui suit; et quatre filles, Sophie, mariée à Magnus, duc de Mecklenbourg; Marguerite,

monté, ayant été attaqué par des corsaires turcs, il se défendit contre eux avec avantage, quoiqu'il fût presque sans armes, ainsi que tout son équipage. Ayant débarqué à Jaffa, femme de Balthasar, autre duc de Mecklenbourg; Catherine, mariée à Henri III, duc de Brunswick-Wolfenbuttel; et Marie, abbesse de Wollin.

il se rendit de là, au bout de quinze jours, à Jérusalem, où il satisfit sa dévotion. De retour à Venise, il y apprit la mort de la duchesse, sa mère, à laquelle il fit faire de magnifiques obsèques dans cette ville. Il alla de là à Rome, où il arriva le 14 décembre 1497. Il y fut traité splendidement par le pape Alexandre VI; et, ayant pris congé de lui le 19 janvier 1498, il reprit la route de Stettin, dont le peuple le reçut avec acclamation le jour du jeudi-saint. Etant avancé en âge, il se livra à la débauche de la table, et négligea l'exercice de la justice dans ses états. Bogislas fut témoin des troubles que la naissance du Luthéranisme occasiona dans l'Allemagne. Il fut curieux de voir l'auteur de cette hérésie; et, l'étant venu trouver au retour de la diète de Nuremberg, *Mon révérend Père*, lui dit-il, *je voudrais bien me confesser. — Vous en avez grand besoin*, lui répondit Luther, *car vous êtes un grand prince et par conséquent un grand pécheur.* Le duc, en jurant, suivant sa coutume, l'assura qu'il avait dit vrai. C'est à quoi se réduisit sa confession. Il ne paraît pas que Luther l'ait fait changer de religion. On sait même qu'il trouva fort mauvais qu'on eût abattu les images dans les églises de Poméranie. Il mourut le 30 septembre 1523 à Stettin, et y fut inhumé dans l'église de Saint-Otton. Klemptzen place sa mort au mardi après la Saint-Denis de cette même annee. Ce prince avait épousé, 1°. l'an 1476, MARGUERITE, fille de Frédéric II, électeur de Bandebourg, morte en 1489 et enterrée à Wolgast; 2°. en 1490, ANNE, fille de Casimir IV, roi de Pologne, née le 12 mars 1476, et morte le 23 août 1503, inhumée à Eldenaw. Du second lit, il laissa Georges et Barnime, qui suivent; Anne, mariée, en février 1515, à Georges I, duc de Brieg, veuve en 1521, et recherchée ensuite par Gustave, roi de Suède, dont elle refusa la main, et morte le 10 mai 1550; et Sophie, mariée, en 1518, à Frédéric I, roi de Danemarck.

DUCS DE WOLGAST.

GEORGES I.

1523. GEORGES, né le 11 avril 1493, eut en partage le

DUCS DE STETTIN.

BARNIME IX.

1523. BARNIME IX, second fils de Bogislas X, né le 2 dé-

duché de Wolgast avec la Poméranie supérieure. Il montra d'abord, dit-on, un grand eloignement pour l'hérésie de Luther, mais dans la suite il l'embrassa et devint un de ses plus zélés défenseurs. Après avoir traité inutilement avec l'électeur de Brandebourg à Iüterbock, à Ratisbonne et à Prague, il convint enfin, l'an 1528, à Grimm, que la Poméranie ne serait plus, comme elle l'était depuis le traité de 1338, un fief mouvant du Brandebourg, mais une principauté immédiate de l'empire; et qu'à chaque investiture donnée par l'empereur, la maison de Brandebourg, pour la conservation de son droit éventuel, mettrait la main à l'étendard avec celle de Poméranie, et pourrait en porter le titre. Ce prince apaisa, par sa prudence et par son autorité, des troubles qui s'étaient élevés à Dantzick. Il mourut à Stettin, au mois de mars de l'an 1531, après avoir été marié deux fois, 1°. l'an 1513, à EMILIE, fille de Philippe, électeur palatin, morte à Stettin, le 6 janvier 1525; 2°. en 1530, à MARGUERITE, fille de Joachim I, électeur de Brandebourg, remariée à Jean, prince d'Anhalt. Du premier lit, il laissa un fils, qui suit; et du second, deux filles, Marguerite, mariée, en 1548, à Ernest de Brunswick, duc de Zell, morte en 1569, et Georgette, femme de Stanislas, palatin de Lubeschdz, en Pologne.

cembre 1501, eut, dans le partage de la succession de son père, fait en 1532 avec Philippe, son neveu, le pays de Stettin avec la Poméranie ultérieure. Philippe eut pour la sienne Wolgast, avec l'île de Rugen. (Dehnert, *Biblioth. Poméran.*, tom. III, pag. 143.). Ce fut un prince réglé dans sa conduite et adonné aux lettres. L'an 1534, au mois de décembre, il introduisit dans ses états la confession d'Augsbourg. L'an 1541, il fonda un collége à Stettin, et fit dresser un corps de doctrine pour les églises de son pays.

L'an 1569, après avoir gouverné ses états pendant près de cinquante ans, il les céda à ses petits-neveux, fils de Philippe, duc de Wolgast. Il vécut encore quatre ans depuis cette abdication, et mourut au château d'Odernbourg, près de Stettin, le 2 novembre 1573. Il avait épousé, l'an 1523, ANNE, fille de Henri, duc de Brunswick, morte en 1560, dont il laissa Marie, femme d'Otton, duc de Holstein; Sophie, mariée à Frédéric I, roi de Danemarck; et deux autres filles.

PHILIPPE I.

1531. PHILIPPE, né à Stettin l'an 1515, la veille *de la division des Apôtres* (14 juillet), succéda, l'an 1531, au duc Georges,

son père, qui l'avait fait élever avec soin. Philippe, de concert avec Barnime, son oncle, établit dans ses états, en 1534, la confession d'Augsbourg. L'an 1537, ils entrèrent dans la ligue de Smalkalde; mais ils s'en retirèrent en 1542, voyant que les confédérés allaient trop loin. Ils n'en demeurèrent cependant pas moins attachés, l'un et l'autre, à la religion protestante. L'an 1548, ils envoyèrent des ambassadeurs à la diète d'Augsbourg, pour se purger sur plusieurs chefs d'accusations allégués contre eux par l'empereur Charles-Quint. Mais les conditions qu'on leur imposa, pour leur réconciliation avec ce prince, leur ayant paru trop dures, ils refusèrent d'y souscrire, et les choses en restèrent-là. Le duc Philippe était fort adonné au vin. Son ivrognerie lui causa une maladie de langueur, dont il mourut le 14 février 1560. Il avait épousé, le 27 février 1536, MARIE, fille de Jean, électeur de Saxe, née le 6 décembre 1515, et morte le 7 janvier 1583, dont il laissa Jean-Frédéric, surnommé *le Fort*, duc de Stettin et évêque luthérien de Camin, mort sans enfants le 9 février (v. st.) de l'an 1600; Bogislas, qui suit; Ernest-Louis, dit *le Beau*, duc de Wolgast, mort le 17 juin 1592, et père de Philippe-Jules, décédé le 6 février 1625, sans enfants de sa femme Anne-Marie, fille de Jean-Georges, électeur de Brandebourg; Casimir, dit l'*Affable*, successeur de Jean-Frédéric à l'évêché de Camin, mort sans alliance le 10 mars (v. st.) 1605; Anne, femme d'Ulric, duc de Mecklenbourg; et deux autres filles.

BOGISLAS XI, DIT LE BON.

1560. BOGISLAS, second fils de Philippe I, né le 9 août 1554, duc de Bardt du vivant de son père, lui succéda l'an 1560. Son équité, sa douceur, son amour tendre et compatissant pour ses sujets, lui méritèrent le surnom de *Bon*. S'étant rendu médiateur entre les ducs de Mecklenbourg, il vint à bout d'accommoder leurs différents. Après un règne paisible de quarante-six ans, il mourut le 7 mai 1606, au grand regret de son peuple, qui versa des larmes sur son tombeau. Ce prince avait épousé, 1°. l'an 1572, CLAIRE, fille de François, duc de Lunebourg, morte en 1598; 2°. en 1601, ANNE, fille de Jean *le Jeune*, duc de Holstein-Sonderbourg, morte, en 1616, sans enfants. Du premier lit, il laissa Philippe, qui suit; François, qui vient après son frère; Bogislas, successeur de ce dernier; Georges, mort sans alliance le 27 mars 1617; Ulric, évêque de Camin en 1618, mort sans hoirs le 31 décembre 1622; et Anne, mariée à Ernest, duc de Croï et d'Arschot, morte en 1660.

PHILIPPE II.

1606. Philippe, né le 28 juillet 1573, et successeur de Bogislas, son père, aima les sciences et cultiva surtout la théologie. La politique entra aussi dans le plan de ses études. Ses lumières et sa droiture lui acquirent une grande considération auprès de l'empereur et de plusieurs rois. Dès 1603, il gouvernait le duché de Stettin avec son père. En 1613, il publia une ordonnance pour le réglement de sa cour. En 1617, il fit célébrer, en grande solennité, l'année centénaire de la prétendue réformation. Ce prince mourut le 3 février (v. st.) de l'an 1618, sans postérité. Il avait épousé, l'an 1607, Sophie, fille de Jean *le Jeune*, duc de Holstein-Sonderbourg, morte le 8 mars 1618.

FRANÇOIS.

1618. François, duc de Stettin, né le 24 mars 1577, évêque de Camin, succéda au duc Philippe II, son frère, et céda en même tems son évêché au duc Ulric, son plus jeune frère. Il mourut le 17 novembre 1620, sans laisser d'enfants de sa femme Sophie, fille de Christian I, électeur de Saxe, qu'il avait épousée en 1619, morte en 1635.

BOGISLAS XII, OU XIV.

1620. Bogislas, né le 31 mars 1580, successeur de François, son frère, réunit sous ses lois la Poméranie entière. Les quartiers d'hiver que les Impériaux prirent dans son duché, l'an 1627, lui furent très-onéreux, et les dommages qu'ils y causèrent jusqu'en 1630, furent évalués à plus de six millions. En vain il demanda, par ses envoyés, l'an 1628, quelque soulagement. Le refus qu'on lui en fit l'obligea, en 1630, à se mettre, avec ses états, sous la protection de Gustave, roi de Suède, par un traité conclu, le 21 juillet, à Stettin. Gustave, en conséquence, mit garnison dans Stettin, Stargard et Wolgast. Bogislas mourut le 10 mars 1637, et fut le dernier mâle de sa maison, n'ayant point eu d'enfants d'Elisabeth, fille de Jean *le Jeune*, duc de Holstein-Sonderbourg, qu'il avait épousée le 19 février (v. st.) 1615, morte le 21 décembre 1653. Sa succession appartenait de droit à l'électeur de Brandebourg en vertu des anciens pactes de famille et des investitures impériales : mais les Suédois, qui s'étaient établis dans la Poméranie, en conservèrent la possession en vertu du traité de Stettin ; ce qui fut confirmé, l'an 1648, par la paix de

Westphalie, dont le traité, en ce qui le concerne, semble même aller au-delà de leurs prétentions; « car non-seulement » la Poméranie antérieure et la principauté de Rugen, mais » aussi les villes de Stettin, de Garz, de Damm, de Golnau, » dépendantes de la Poméranie ultérieure, et l'île de Wollin, » furent cédées à la couronne de Suède, ainsi que l'Oder et le » lac nommé *Frische-haff* avec ses trois embouchures. L'élec- » teur de Brandebourg, par là, fut obligé de se contenter du » surplus de la Poméranie ultérieure, à laquelle on ajouta » l'évêché de Camin, que l'on convertit en principauté sécu- » lière. Le traité de paix conclu à Stockholm à la suite de la » guerre du Nord, enleva depuis, à la couronne de Suède, la » plus grande partie de la Poméranie antérieure; elle s'en » démit en faveur de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, de » sa maison et de ses descendants. Elle se démit aussi, à son » profit, de la ville de Stettin et de toute cette contrée située » entre l'Oder et la Péenne, de l'île de Wollin et de celle » d'Usedom, des embouchures de la Swine et de Diveno, du » lac appelé *Frische-haff*, et de l'Oder jusqu'à l'endroit où il » se jette dans la Péenne.... Ce qui est encore digne de remar- » que, est que la couronne de Suède n'a pu parvenir qu'en » 1754 à obtenir l'investiture impériale pour raison de la Po- » méranie. » (Busching.)

PRINCES DE RUGEN.

Rugen, *Rugia*, nommée anciennement Royen, *Roya*, est une île de la mer Baltique dans la Poméranie suédoise, vis-à-vis de Stralsund. Elle a environ sept milles de longueur sur autant de largeur. L'art et la nature l'ont rendue très-forte. La mer y pénètre de côté et d'autre, et en fait des îles et des presqu'îles.

CRITON.

Criton, prince de Rugen, épousa Slavine, fille de Suantibor I, auteur de tous les princes de Poméranie. Il mourut l'an 1107. Criton avait commencé à bâtir la ville et le château de Lubeck; mais Henri, prince des Vandales et de Mecklenbourg, s'empara de tous les pays que Criton possédait, et de Slavine, sa veuve, après avoir battu leur armée.

RATZE.

1107. Ratze, cousin de Criton, lui ayant succédé, vengea sa défaite par une victoire qu'il remporta sur le fils du prince

Henri, qui fut tué dans l'action. Henri appela à son secours le roi de Danemarck, les Saxons, les Slaves et les Poméraniens. Ratze promit une grosse somme d'argent pour faire retirer de si grandes forces. Comme il ne tint point parole, ses ennemis l'attaquèrent de nouveau pendant l'hiver; mais les glaces étant venues à fondre, toute leur armée pensa périr, et fut obligée de se retirer avec perte. L'an 1126, Ratze attaqua de nouveau Lubeck, sur la Schwartau, détruisit la ville et le château, et en fit bâtir un avec le nom de Ratzenbourg, qu'il espérait garder avec tout le pays voisin; mais il en fut chassé par Canut, roi des Abodrites.

Vers l'an 1140, Ratze attaqua, pour la troisième fois, Lubeck, qu'on avait rebâti, et ruina entièrement le château. Alors les habitants de Lubeck bâtirent leur ville au confluent de la Walkenitz et de la Trave. Ratze, après plusieurs guerres, mourut vers l'an 1141. Il laissa trois fils : Tetzlaff, qui suit; Jaromar, qui viendra après son frère; et Stoislaff, mort en 1207, auteur de la maison de Putbus.

TETZLAFF.

1141. TETZLAFF, fils aîné de Ratze, fut élu, après la mort de son père, par les Rugiens, pour leur roi, ou prince. Comme il était encore fort jeune, de même que ses frères, Jaromar et Stoislaff, ils ne purent empêcher les Rugiens de faire de fréquentes irruptions en Danemarck; mais le roi Eric, les ayant repoussés, s'empara de leur ville, dite Arcona, et obligea les Rugiens de lui payer tribut, et d'embrasser le Christianisme. Quelque tems après, ayant refusé le tribut, ils entrèrent avec de grandes forces en Danemarck, et assiégèrent le roi Suénon dans Rothschild; mais celui-ci ayant demandé du secours à Henri le Lion, duc de Saxe, les Rugiens se jetèrent dans la Fionie, et la dévastèrent. Vers l'an 1158, les Rugiens se soumirent au roi Waldemar; mais s'étant soulevés de nouveau, Waldemar, soutenu par les princes de Poméranie, attaqua les Rugiens, et força Tetzlaff et son frère dans Arcona. Tetzlaff fut déposé. Ce prince eut des guerres continuelles avec les Danois, et mourut, l'an 1210, sans alliance.

JAROMAR I.

1210 au plus tard. JAROMAR I fut substitué à Tetzlaff par Waldemar, dans la principauté de Rugen. Absalon, évêque de Rothschild, envoya, vers ce tems, prêcher, chez les Rugiens, la religion chrétienne. Casimir I et Bogislas, princes de Pomé-

ranie, piqués contre le roi de Danemarck d'avoir été frustrés du butin, en l'aidant à soumettre les Rugiens, lui déclarèrent la guerre, et s'emparèrent d'Arcona et de Gartz. Ils assiégèrent ensuite Jaromar dans Rugen, et l'obligèrent de leur demander la paix, ou une suspension d'armes pour un certain tems. La trève étant finie, il s'empara du pays de Bardt jusqu'à Loitz. Depuis ce tems, les rois de Danemarck attaquèrent les princes de Poméranie, qui furent obligés de céder à la supériorité de leurs ennemis. Jaromar fut aussi compris dans leur accommodement. Jaromar fonda, l'an 1193, un couvent, pour des religieuses, à Bergen, dans l'île de Rugen. L'an 1199, il bâtit la ville d'Eldena, avec le consentement des ducs de Poméranie. Il bâtit aussi, l'an 1209, la ville de Stralsund, avec le secours de son beau-frère Waldemar, roi de Danemarck, et la peupla de Saxons. Il mourut l'an 1212. Il avait épousé HILDEGARDE DE DANEMARCK, fille du roi Canut, dont il eut Witzlaff, qui suit: Irmingarde, femme de Casimir II, duc de Poméranie; Bernute, mort en 1241, laissant de Dubslavia de Gutzkow trois fils, emportés par la peste, et Suantipolk, mort en 1217.

WITZLAFF I.

1212. WITZLAFF I prit en main le gouvernement suivant l'ordonnance de Jaromar, son père. L'an 1219, il joignit ses troupes à l'armée de Waldemar, roi de Danemarck, pour attaquer la Livonie et l'Esthonie; ils s'emparèrent de la forteresse de Lindanherus, qui fut entièrement détruite. Le roi, s'étant depuis laissé surprendre par les Esthoniens et les Harions, fut mis en fuite: mais Witzlaff, avec onze cents hommes de ses propres troupes, tomba sur les ennemis, dégagea le roi et les Danois, et tua plus de mille esthoniens. Le roi, étant retourné en Danemarck, laissa le commandement de ses troupes à Witzlaff, qui défit plusieurs fois les Esthoniens, et les obligea d'embrasser le Christianisme. L'an 1231, il bâtit le couvent de Neucampe, avec Bernute, son frère. Il mourut l'an 1241, et fut inhumé à Camp. Sa première femme, SALOMÉ DE POMÉRANIE, mourut l'an 1219. Sa seconde femme fut MARGUERITE DE BRUNSWICK; elle se remaria à Barnime I, duc de Stettin. Les enfants qu'il laissa sont Jaromar, qui suit; Jarslaff, mort en 1247; Borislaff, mort en 1250; et Witzlaff, décédé l'an 1280.

JAROMAR II.

1241. JAROMAR II, fils aîné de Witzlaff, lui succéda. L'an 1255, il bâtit le château et bourg de Damgard pour défendre

ses fontières du côté de Mecklenbourg. Il refusa, l'an 1259, de prêter l'hommage et l'obéissance à Christophe, roi de Danemarck. Christophe fit une descente dans l'île de Rugen, et y causa beaucoup de dommages : mais Jaromar se mit en défense, attaqua l'île de Sélande, y fit un grand butin; et après avoir battu les Danois devant Nestwède, il en égorgea la garnison; ce qui le rendit redoutable et odieux aux Danois. Il mourut l'an 1282. Il avait épousé, 1°. SZUBISLAVA, fille de Conrad, duc de Mazovie; 2°. ELISABETH, fille de Suantopelk, duc de la Poméranie ultérieure; 3°. EUPHÉMIE de Mecklenbourg, morte en 1261. Il laissa deux fils, Witzlaff, qui suit, et Jaromar, coadjuteur de l'évêché de Camin, mort en 1299.

WITZLAFF II.

1282. WITZLAFF II, ayant succédé à son père Jaromar II, sépara ses intérêts de ceux du Danemarck, se mit sous la protection et l'obéissance de l'empire, et reçut l'investiture de l'empereur Rodolphe à Lubeck. Il mena mille hommes en Livonie, au secours des chevaliers occupés à faire la guerre aux Païens qui avaient causé beaucoup de dommage à l'ordre. L'an 1292 ou environ, il fonda, avec l'abbé de Camp, le couvent de Hiddensée, à Rugen. Il fit beaucoup d'alliances en mariant ses cinq filles. Il mourut en Norwège, le jour de saint Thomas (21 décembre) 1303, chez Hacquin, son gendre, et fut enterré à Aeslo. Il avait épousé AGNÈS, fille de Wichman, comte de Ruppin, dont il eut Witzlaff, qui suit; Sambor, marié à Sophie, morte, en 1305, sans enfants; Marguerite, femme de Bogislas II ou IV, duc de Poméranie; Euphémie, mariée à Hacquin, roi de Norwège; Hélène, épouse de Jean, duc de Mecklenbourg; et Sophie, femme de Hacquin, duc de Langeland en Norwège.

WITZLAFF III.

1303. WITZLAFF III, fils aîné et successeur de Witzlaff II, son père, se brouilla avec ses sujets de Stralsund, à cause des grands priviléges qu'il avait été forcé de leur accorder. Les habitants de Stralsund se mirent sous la protection du duc Wratislas IV de Poméranie et du margrave Woldemar; ce qui obligea Witzlaff de se prêter à un accommodement qui ne dura que deux ans. La guerre commença l'an 1316. La ville fut protégée par plusieurs princes et villes. Witzlaff fut secouru par les rois de Danemarck et de Suède, et plusieurs princes d'Allemagne, qui se laissèrent surprendre dans leur

camp par les habitants. Eric, duc de basse Saxe, fut fait prisonnier, et les autres mis en fuite. Les vainqueurs se jetèrent sur Rugen et Bardt, et en ruinèrent les fortifications. Le prince Witzlaff fit un traité avec Wratislas IV, duc de Poméranie et de Wolgast, par lequel ils convinrent de ne point prendre la défense ou protection de leurs sujets de part et d'autre, et que si l'un des deux princes venait à mourir sans enfants, le survivant hériterait des états du défunt. Witzlaff mourut, le 8 novembre 1325, sans héritiers mâles; et en lui s'éteignit la maison des princes de Rugen, venant de Ratze.

Wratislas IV, duc de Poméranie et de Wolgast, lui succéda, tant en vertu dudit traité que comme neveu de Witzlaff, étant fils de Marguerite, sa sœur. Witzlaff III avait épousé MARGUERITE, fille du duc de la Poméranie ultérieure, dont il eut Jaromar, mort avant son père. Depuis ce tems, la principauté de Rugen est restée réunie à la Poméranie.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

DUCS DE LA POMÉRANIE ULTÉRIEURE

OU DE LA POMÉRÉLIE (*).

SUANTIBOR, fils de Bogislas et petit-fils de Mistivoi, roi des Sclaves, ou Venèdes, ayant eu quatre fils, avait laissé, comme on l'a dit ci-devant, la partie occidentale de ses états, qui s'étendait depuis le Mecklenbourg jusqu'à la petite rivière de Grabo, à Wratislas et Ratibor, ses deux aînés; la partie orientale, comprise entre le Grabo et la Vistule, aux deux cadets, Bogislas et Suantopelk. La part de ces derniers était la Poméranie proprement dite, n'étant jamais désignée par un autre nom dans les chartes ni dans l'histoire. Ce n'est qu'au seizième siècle qu'on a commencé à donner communément le nom de Pomérélie, ou de petite Poméranie, à la partie de cet état qui est le long de la Vistule. Il paraît que Bogislas et Suantopelk vécurent toujours en bonne intelligence. Le dernier laissa un fils dont le sort est ignoré. Voici la suite de la descendance de l'autre.

BOGISLAS.

1107. BOGISLAS fonda une petite ville sur la côte occidentale du Golfe de Dantzick, qu'on nomma en latin *Bugustia*, du nom du fondateur, et en langage du pays, Putzig, ensuite Bautzig. Mais Boleslas III, duc de Pologne, remporta plusieurs

(*) Extraite de l'Histoire de l'Ordre Teutonique de M. le baron de Wal, depuis la page 387 du tome II, jusqu'à la fin.

avantages sur lui en 1117 et 1119. Bogislas mourut en 1150, suivant Schutz, secrétaire de la ville de Dantzick au seizième siècle, dans son histoire de Prusse, et laissa un fils, qui suit.

SUBISLAS I, DIT L'ANCIEN.

1150. SUBISLAS, successeur de Bogislas, son père, au duché de Poméranie, soutint une guerre malheureuse, en 1165, contre Waldemar I, roi de Danemarck, qui ravagea son pays. Après la retraite des Danois, Subislas, pour mettre ses sujets à l'abri de pareilles incursions, augmenta et fortifia le bourg de Dantzick ou Dantzig, près du golfe d'Angil, sur la mer Baltique, qui est devenu l'une des villes les plus considérables de l'Europe. A un mille au-delà, il fonda, l'an 1170, l'abbaye d'Oliva, où il fut inhumé l'an 1178, et qui devint la sépulture de ses successeurs. En mourant, il laissa deux fils, Sambor, qui suit, et Mestwin, qui viendra ci-après.

SAMBOR.

1178. SAMBOR, fils aîné de Subislas et son successeur, fit à l'abbaye d'Oliva de grandes libéralités. C'est tout ce que l'on sait de sa régence, dont les uns étendent la durée à vingt ans, et que d'autres bornent à un espace beaucoup plus court. En mourant, il laissa un fils, qui suit.

SUBISLAS II.

SUBISLAS, fils de Sambor et son successeur, n'est connu que par les dons qu'il fit à l'abbaye d'Oliva. On ne peut dire en quelle année il mourut, ni s'il laissa de la postérité.

MESTWIN I.

MESTWIN, second fils de Subislas I, succéda, l'an 1209 au plus tard, à son neveu Subislas II. Cette année est la date d'une donation qu'il fit aux religieuses de Suckow. Dans la charte donnée à ce sujet, il prend le titre de prince de Gdansk; c'est Dantzig. L'an 1210, il fut attaqué par Waldemar II, roi de Danemarck, qui vint ravager la Poméranie et le força de lui prêter serment de fidélité. Mais lorsque le vainqueur se fut retiré, les Poméraniens se hâtèrent de secouer ce joug étranger. Mestwin termina ses jours avant l'an 1215. Il avait épousé N., fille de Micislas III, duc de Pologne, dont il eut quatre fils et deux filles. Les fils sont Suantopelk, qui suit; Wartislas,

chevalier de l'ordre Teutonique; Ratibor, duc de Belgard, puis engagé dans la même milice; et Sambor. Miroslava, l'aînée des filles, épousa Bogislas I, duc de la Poméranie citérieure. L'autre, nommée Hélinga, ou Hélène, donna sa main à Uladislas, surnommé *le Cracheur*, duc de Posnanie. Cromer prétend que Hélinga était fille de Suantopelk, et non de Mestwin. Sambor, quatrième fils de Mestwin, prenait, dans ses chartes, le titre de duc de Poméranie. Ce prince était marié, et fut selon toute apparence, le père de Vesimir, dont nous parlerons plus bas.

SUANTOPELK, ou SUANTOPULK.

SUANTOPELK, fils aîné de Mestwin et son successeur, prit les armes plusieurs fois contre les Polonais, et tua, l'an 1227, leur duc Lesco *le Blanc* dans un combat, ou le fit périr par assassinat, si l'on s'en rapporte aux écrivains polonais. Les ducs de Mazovie, de la grande Pologne et de Silésie, s'étant joints à Suantopelk pour seconder les chevaliers teutoniques dans la conquête qu'ils avaient entreprise de la Prusse, eurent part à la célèbre victoire que ceux-ci remportèrent en 1233, et dont la gloire rejaillit principalement sur le duc de Poméranie, à qui l'on avait déféré le commandement. Mais, l'an 1242, Suantopelk, jaloux des progrès des chevaliers, se ligua contre eux avec les Prussiens et exerça de grandes cruautés sur les sujets de l'ordre. Les chevaliers, courant aux armes, surprirent la forteresse de Sartowitz, et battirent le duc devant la même place qu'il voulait reprendre. Ayant pris ensuite la forteresse de Nakel avec le secours de leurs alliés, ils desolèrent la Poméranie, au point que Suantopelk fut réduit à leur demander la paix et à donner son fils Mestwin en otage. Malgré ce gage, il reprit les armes presque aussitôt, et défit les chevaliers au combat de Rensen. Ils eurent bientôt leur revanche, et forcèrent le duc à renouveler la paix. Ce fut encore pour la rompre peu de tems après. Deux victoires remportées sur lui amenèrent, l'an 1246, une troisième paix ménagée par le duc d'Autriche. Toujours infidèle à sa parole, le duc Suantopelk fait, avec les Prussiens, une nouvelle ligue dont les chevaliers triomphèrent dans des combats où ils battirent séparément les alliés. Jacques Pantaléon, légat du saint siége, s'étant entremis pour la paix, elle se fit au mois de novembre 1248. Tant de coups redoublés ne purent néanmoins contenir l'humeur inquiète de Suantopelk. On le vit, quatre ans après, rentrer en campagne: mais ce fut pour éprouver de nouveaux revers. Les chevaliers, dans une bataille qu'ils lui livrèrent le 25 janvier

1252, firent une grande boucherie des Poméraniens, et poussèrent leurs ravages jusqu'aux portes de Dantzick. Ce fut encore à Suantopelk une nécessité de redemander la paix. Il l'obtint, le 30 juillet 1253, mais à des conditions bien humiliantes pour lui; car, outre la somme de deux mille marcs d'argent qu'on exigea de lui pour chaque contravention, il fut stipulé dans le traité que la ville de Dantzick, avec son territoire, serait dévolue à l'ordre dès le premier acte d'hostilité qu'il commettrait. Abattu par une guerre de onze ans, presque toujours malheureuse, il se montra fidèle enfin à ses serments. Après avoir comblé de biens l'abbaye d'Oliva, et d'autres monastères, il mourut le 11 janvier 1266, laissant d'ERMENGARDE, sa femme, deux fils, qui suivent, et deux filles, Salomé, mariée à Zemomyls, duc de Vladislaw, frère de Vladislas Loketek, roi de Pologne, et Elisabeth, femme de Jaromar II, prince de Rugen.

MESTWIN II, WRATISLAS ET VESIMIR.

1266. MESTWIN et WRATISLAS, fils de Suantopelk, firent un partage de sa succession dont l'aîné recueillit la plus grande part; mais le cadet eut dans son lot la ville de Dantzick. Mestwin, l'an 1268, voyant les chevaliers aux prises avec les Prussiens, s'unit à ceux-ci, et fit avec eux le ravage dans les domaines de l'ordre; mais on ne tarda pas à lui rendre la pareille. Le maître provincial des chevaliers de Prusse, ayant passé la Vistule, fit un tel dégât dans la Poméranie, que le duc, effrayé, fut contraint de faire la paix.

La jalousie et l'envie de dominer ayant brouillé Mestwin et Wratislas, leur querelle éclata vers l'an 1270. Le premier s'étant emparé de Dantzick, le second trouva moyen de surprendre et d'arrêter son frère. Pour recouvrer sa liberté, Mestwin fut obligé de rendre Dantzick. Les hostilités continuèrent néanmoins entre les deux frères. Wratislas, pour se mettre en possession de la régence, eut recours au margrave de Brandebourg, son beau-père, et lui hypothéqua la ville et le château de Dantzick pour les frais de la guerre qu'il entreprendrait pour son service. Mestwin, de son côté, appela Boleslas, duc de Posnanie, à son secours. Les Brandebourgeois, alarmés, pressèrent Wratislas de fournir l'argent qu'il avait promis. Se trouvant hors d'état de les satisfaire, et les voyant déterminés au pillage de Dantzick, pour leur tenir lieu de solde, il se sauva en Prusse dans la vue d'obtenir le secours des chevaliers dont il avait embrassé la règle, suivant quelques écrivains. Mais, alors occupés à pacifier les troubles de la Prusse, ils refusèrent

d'entrer dans les démêlés des deux frères. L'opinion commune est que Wratislas mourut à Elbing vers l'an 1275.

Après la retraite de Wratislas, Mestwin, avec le secours du duc de Posnanie, chassa les Brandebourgeois de Dantzick : mais il ne garda pas cette ville, qui passa entre les mains de Vesimir. Ce prince est connu par une charte de Przémislas, duc de la grande Pologne, de l'an 1293, datée de Dantzick. Quoiqu'on n'ait pas de preuve littérale de son origine, il y a des faits dont le rapprochement semble attester qu'il était fils de Sambor, frère de Suantopelk, et par conséquent cousin germain de Mestwin et de Wratislas. Sambor s'étant retiré à Elbing sous la protection des chevaliers teutoniques, et Wratislas ayant ensuite choisi la même retraite, il est vraisemblable que celui-ci, voulant priver de sa succession Mestwin, son frère, légua sa ville de Dantzick et ses autres possessions à Vesimir, son cousin, puisque celui-ci trouva moyen de se mettre en possession de Dantzick sans que Mestwin se soit mis en devoir de l'en chasser. Vesimir termina ses jours, on ne peut dire en quelle année, sans laisser de postérité mâle.

La faiblesse de Mestwin fut une source de malheurs pour lui durant tout le cours de sa vie. Après avoir été brouillé avec les chevaliers teutoniques, il s'était réconcilié avec eux et leur avait donné de grandes terres en Poméranie. Mais il se repentit ensuite de ces libéralités, et voulut, non-seulement reprendre ce qu'il avait donné aux chevaliers, mais encore leur enlever les terres qu'ils avaient reçues de Wartislas et de Ratibor, ses oncles. Nouveaux débats que le pape termina, l'an 1282, en adjugeant, par sa décision, la terre de Mèwe, qui faisait partie de la donation, aux chevaliers, et laissant à Mestwin ses autres domaines. La dernière charte que l'on connaît de ce prince, est du 18 janvier 1294. Il mourut quelque temps après, sans laisser de postérité légitime, et peut-être même sans avoir été marié. M. Pauli prétend que, d'une religieuse de Stolpe, dont il avait fait sa concubine, après l'avoir enlevée, il eut trois filles, dont l'aînée, nommée Fulcka, fut mariée à Pribislas, seigneur de Belgard; la seconde, appelée Anne, devint femme d'un comte de Holstein, et la troisième, Marguerite, épousa Witzlaff III, prince de Rugen.

La branche des ducs de la Poméranie orientale, étant finie par la mort de Mestwin et de Vesimir, plusieurs prétendants se présentèrent pour recueillir leur succession. Mais les seuls dont les droits paraissaient incontestablement fondés, étaient les margraves de Brandebourg. Etablis depuis long-tems suzerains de la Poméranie par les empereurs, ils revendiquèrent ce duché comme un fief qui leur était dévolu. Mais, sans égard

pour la justice de leur cause, les Polonais s'emparèrent, sous différents prétextes, de la Poméranie. Le margrave Woldemar, se trouvant hors d'état de leur faire face, prit le parti de vendre à l'ordre Teutonique, la partie des états de Mestwin et de Vesimir, qui touche à la Vistule (c'est la Pomérélie d'aujourd'hui). Le traité se fit en 1310; mais il ne fut consommé que l'année suivante, après que l'empereur eut consenti à l'aliénation de ce fief de l'empire. Les Polonais n'ayant pas voulu se dessaisir de cette partie de la succession des ducs de Poméranie, les chevaliers firent, la même année, le siége de Dantzick et des autres forteresses de la Poméranie. Bientôt ils eurent achevé la conquête du pays qu'ils venaient d'acheter. D'un autre côté, Wratislas, duc de Slavie, conquit ou acquit, vers les années 1313 et 1317, le pays de Stolpe, qui avait appartenu à Mestwin et à ses ancêtres, d'où il arriva que les margraves de Brandebourg ne conservèrent rien de la succession des ducs de Poméranie. (*Voy*. Bogislas, *duc de Wolgast.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

BURGRAVES DE NUREMBERG (*).

Le burgraviat de Nuremberg, en Franconie, tire son nom de sa capitale, appelée originairement *Castrum noricum*, aujourd'hui l'une des plus belles villes de l'Allemagne, sur la Pegnitz, qui la divise en deux parties, dont la jonction se fait par un pont magnifique. Il est composé de la principauté de Culmbach et de Bareuth, qui forme le haut burgraviat, et du marquisat d'Onolzbach, ou d'Anspach, qui constitue le bas burgraviat, ou le burgraviat de deçà les Monts. Plusieurs seigneurs de différentes maisons, et entr'autres les comtes de Hohenzollern, furent pourvus, au douzième siècle, par les empereurs, du gouvernement de Nuremberg, qui devint héréditaire entre leurs mains au siècle suivant.

CONRAD I.

Conrad, fils de Rudolphe, comte de Hohenzollern, se montre en qualité de burgrave de Nuremberg, dans une charte d'Eberhard, évêque de Bamberg, de l'an 1164. (*Monum. Boic.*, t. V, pag. 160.) Ce fut à titre de fief masculin héréditaire, qu'il reçut ce gouvernement. Mais on voit que, dès l'an 1273, la succession en fut éventuellement accordée aux filles de Conrad. On prétend que, dans les dissensions des maisons de Guelfe et de Hohenstauffen, qui agitèrent presque toute l'Allemagne, il se déclara hautement pour la dernière.

(*) Dressée avec le secours de M. Ernst.

Il vivait encore en l'an 1200, s'il est le même dont la chronique des évêques de Spire, écrite au seizième siècle, dit : *Anno* 1200 *Conradus comes de Zolre et Burgravius in Nuremberg constituti in præsentia Ottonis IV Imperatoris Romanorum castrum Rietpurg, quod ab ecclesia Spirensi in feudum tenuit, in manu Conradi episcopi liberè resignavit, et illud ecclesiæ Spirensi in perpetuum dimisit absolutum.* (Eccard, *Corp. Histor.*, t. II, p. 2267). Ceci semble d'abord faire deux personnages de Conrad et du burgrave. Mais Jean de Mutterstatt, dans son *Chronicon Spirense*, publié par Senckenberg (*Selecta Juris et Hist.*, t. VI, p. 180), répétant la même chose et presque dans les mêmes termes, ne fait qu'un même personnage de Conrad, comte de Zolre, et du burgrave. Quoi qu'il en soit, il est certain que Conrad I était remplacé dans le burgraviat, soit par mort, soit par résignation, en 1191. On lui donne pour femme MARGUERITE DE VOHBOURG, sœur de l'impératrice Adélaïde; c'est la raison pour laquelle, selon M. Oetter, l'empereur Frédéric avait donné le burgraviat en fief héréditaire, à Conrad son beau-frère.

FRÉDÉRIC I.

1191. FRÉDÉRIC se trouve qualifié burgrave de Nuremberg dans un acte de l'an 1191, donné à la diète de Saalfeld. (Oetter, t. I, p. 270.) On dispute s'il fut le frère ou le fils du précédent; on se partage également sur la maison dont il était issu. M. Oetter, dans son *Essai de l'histoire des burgraves de Nuremberg* (p. 262), cite un diplôme de l'empereur Henri IV (VI) de l'an 1193, et un autre de l'an 1199, dans lesquels Frédéric est expressément nommé comte de Zollern. On le rencontre aux diètes de l'empire, tenues en 1208 et 1214. Il mourut, suivant les archives de l'abbaye d'Heilbronn, l'an 1218. De sa femme, nommée SOPHIE, veuve d'un prince de Bohême, nommé Udalric, il laissa Conrad et Frédéric, qui suivent, et d'autres enfants.

CONRAD II ET FRÉDÉRIC II.

1218. CONRAD II et FRÉDÉRIC II gouvernèrent en commun les états de Frédéric I, leur père. Dans l'inscription du sceau attaché à la charte de quelques priviléges qu'ils accordèrent, l'an 1246, à l'abbaye d'Heilbronn, ils sont qualifiés burgraves. Mais, outre cela, Conrad y est nommé comte de Zollern, et Frédéric y porte le titre de comte d'Abenberg. L'an 1259, Conrad II, avec un autre Conrad, dit *le Jeune*, qui sans doute était son fils, acheta d'Albert et Louis d'Uf-

fenheim la part qu'ils avaient au château de Viernsberg, dont la seigneurie avait été acquise par Conrad, l'an 1235, de Godefroi, comte de Hohenlohe. C'est pour la dernière fois qu'on rencontre dans les chartes le burgrave Frédéric. Conrad, son frère, fut le conseiller de l'empereur Frédéric II, qui lui confia l'éducation de ses deux fils, Henri et Conrad, et lui donna ensuite le gouvernement de l'Autriche, après avoir pris possession de ce duché. Ce seigneur se produit pour la dernière fois, l'an 1260, dans une charte, où, du consentement de Conrad, son fils, il fait quelques donations à l'abbaye d'Heilbronn. Il doit être mort peu de tems après. Sa femme, ELISABETH, sœur de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, lui donna Conrad, mort sans postérité; Frédéric, qui suit; Adélaïde, mariée à Rapoton, comte palatin de Bavière, de la maison d'Ortenberg; et une autre fille, alliée à un seigneur de Heideck, à moins, dit M. Oetter (pag. 313), que ce ne soit la même Adélaïde, remariée à ce seigneur.

FREDERIC III.

FRÉDÉRIC, fils de Conrad II, suivant l'opinion la plus commune, ou, selon M. Oetter, de Frédéric I (ce qui ne paraît pas le plus vraisemblable), devint burgrave de Nuremberg, l'an 1261 au plus tard. Il souscrivit un diplôme en cette qualité, le 15 décembre 1262. (*Oeffelii Script. Rer. boic.* t. I, p. 716.) Il était alors marié depuis long-tems, et avait épousé, l'an 1246, ELISABETH, fille d'Otton le Grand, duc de Méranie, sœur du dernier duc de cette maison, veuve, selon les uns, de Herdge de Grundlach, et, selon les autres, d'un comte de Truhendingen. Après le meurtre d'Otton, son beau-frère, dernier duc de Méranie, il eut pour sa succession des démêlés avec l'évêque de Bamberg, frère du défunt, et de part et d'autre on se tint prêt à vider la querelle par la voie des armes. L'évêque de Wurtzbourg s'entremit pour accommoder les parties; mais on ignore quelle fut précisément l'issue de sa négociation. On voit néanmoins que Frédéric recueillit l'héritage litigieux des seigneuries de Bareuth, de Cadolzbourg et de Langenzenn, outre quelques biens situés au comté de Bourgogne, qu'il vendit, en 1256, à Hugues, qui possédait ce comté, ne se réservant que l'avouerie de Besançon.

Frédéric, autant par ses qualités personnelles que par son opulence, devint un personnage important dans l'empire. Conrad de Hohenstauffen et Guillaume de Hollande, qui se disputaient le trône impérial, recherchèrent, avec un égal empressement, son amitié. Après la mort du premier, il de-

vint le conseiller de Conradin, son fils, dont il reçut une visite en 1267.

Dans la diète qui se tint, en 1273, pour l'élection d'un nouveau roi des Romains, Frédéric fut un des premiers qui se déclarèrent pour Rodolphe, comte de Habsbourg. Député par cette assemblée pour lui porter la nouvelle de son élection, il assista ensuite à son couronnement, et reçut de lui, en cette occasion, l'investiture du burgraviat de Nuremberg, *comicium burgravie in Nuremberg;* ce qui, selon M. Pauli, prouve la possession du territoire. Mais un autre savant d'Allemagne, M. Drenker, dans une dissertation latine, publiée, l'an 1784, à Erlang, en Franconie, prétend que la dignité de prince et la souveraineté territoriale, ont appartenu, long-tems avant cette investiture, aux burgraves de Nuremberg. Frédéric, à l'époque dont nous parlons, n'avait que des filles, dont l'aînée, Marie, avait le comté d'Oëttingen. Il obtint, non-seulement pour lui-même, mais encore pour cette fille, et les enfants des deux sexes qui naîtraient d'elle, et, à leur défaut, pour ses autres filles, le droit de succéder à tous ses fiefs; ce qui lui fut accordé *ex liberalitate et gratia speciali*, et fut confirmé, l'an 1281, par un autre diplôme de Rodolphe, où Frédéric est qualifié son parent (*consanguineus*).

Frédéric avait été choisi par Rodolphe, en 1274, pour porter au pape, présent au concile de Lyon, la nouvelle de son élection, qu'il défendit malgré l'opposition d'Alfonse, roi de Castille. Il accompagna Rodolphe, l'an 1276 et l'an 1278, dans ses expéditions contre Ottocare, roi de Bohême, qui refusait de le reconnaître. Il augmenta ses états, l'an 1277, de plusieurs fiefs qu'il reçut de l'évêque de Frisingue. Dans la suite, il y en ajouta d'autres, qui lui furent conférés par l'évêque de Bamberg.

Après la mort de Rodolphe, Frédéric retrouva dans Adolphe, son successeur à l'empire, la même faveur dont il avait joui sous le règne précédent. Aussi, lorsqu'Albert d'Autriche commença, l'an 1297, à s'élever contre Adolphe, pour lui ravir la couronne impériale, Frédéric donna-t-il à ce dernier des preuves éclatantes de sa fidélité. Mais la mort l'enleva, cette même année, dans les premiers mouvements de son zèle. Il fut inhumé au monastère d'Heilbronn. C'est de lui que descend la maison royale et princière de Brandebourg, aujourd'hui subsistante. De sa première femme, nommée ci-dessus, et morte en 1272, il eut, 1°. deux fils, Jean et Sigismond, tués par les maréchaux de Nuremberg, le 1er. septembre 1261, parce qu'étant à la chasse, leurs chiens, lâchés par l'inattention de leurs valets, avaient mis en pièces l'enfant de l'un

de ces maréchaux ; 2°. Marie, épouse de Louis, comte d'Oëttingen ; 3°. Adélaïde, mariée avec Henri, comte du Châtel ; 4°. Elisabeth, femme de Godefroi, comte de Hohenlohe ; 5°. Anne, abbesse de Schlusselau. Sa seconde femme, HÉLÈNE, qu'il prit en 1275, était de la maison de Saxe. Ce fut avec elle qu'il fonda le couvent de Birkenfeld, près de Neustadt sur l'Aich. Leurs enfants furent Jean et Frédéric, qui suivent ; Anne, mariée à Emicon, comte de Nassau, avant 1297 ; Hélène, femme de Gérard, comte d'Hirschberg, et fondatrice du couvent de Rebdorf, proche Aichstedt.

JEAN I ET FRÉDERIC IV.

1297. JEAN et FRÉDERIC, fils de Frédéric III, gouvernèrent en commun les états de leur père après sa mort. Mais Jean le suivit de près au tombeau, si l'on s'en rapporte à l'épitaphe gravée sur sa tombe sépulcrale à Heilbronn. Cette inscription porte : *Anno Domini* 1298 *Cal. Sept. obiit Dom. Johannes filius senior Friderici Burgravii de Nuremberg.* (Menken, *Script. Rer. Germ.*, tom. III, pag. 660.) La chronique de Hoff., qui l'a transcrite, nomme, sur l'an 1307, pag. 663, Frédéric et Conrad, son frère, burgraves de Nuremberg, comme ayant acquis plusieurs fonds du comte d'Orlamunde ; ce qui porte à croire que ces deux frères étaient fils et successeurs du burgrave Jean I. A l'égard de Frédéric, frère de ce dernier, après la mort d'Adolphe de Nassau, il reconnut pour roi des Romains Albert d'Autriche, dont il reçut l'investiture en 1300. Henri de Luxembourg, étant parvenu, en 1308, au trône impérial, eut un zélé partisan dans le burgrave Frédéric, qui aida, l'an 1309, Jean, fils de ce prince, à se mettre en possession du royaume de Bohême. Frédéric, l'année suivante, accompagna le même empereur dans son expédition d'Italie. La mort de Henri ayant encore fait vaquer l'empire en 1313, mit aux prises deux concurrents pour le remplir, Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche. Le burgrave Frédéric se déclara pour le premier, dont il fit prisonnier le rival, en 1322, à la bataille de Muldorf. L'usage était alors établi dans l'empire que lorsqu'une tête couronnée était prise à la guerre, elle fût remise entre les mains de l'empereur, ou de celui qui en exerçait les droits. En conséquence, le burgrave fit conduire le duc d'Autriche à Louis de Bavière. Celui-ci, par reconnaissance, lui abandonna tous les prisonniers faits sur les Autrichiens. Mais, par une générosité peu commune, le burgrave les mit tous en liberté sans exiger de rançon, à condition néanmoins qu'ils mettraient tous leurs biens nobles dans sa mouvance. Telle est,

suivant M. Pauli, l'origine de la cour feodale des burgraves de Nuremberg, en Autriche, dont relèvent jusqu'à trente-deux tant comtes que simples seigneuries et autres biens considérables. La possession de ce droit ayant été troublée par les Impériaux, les burgraves en firent leurs plaintes en différentes occasions, et surtout au congrès tenu, l'an 1648, pour la paix de Westphalie. Enfin, le droit qu'ils réclamaient leur fut assuré, l'an 1654, par le traité de Nuremberg, fait en conséquence de la paix dont on vient de parler.

Le burgrave Frédéric suivit, l'an 1327, le roi des Romains en Italie, et continua de le servir jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mai 1332. L'église d'Heilbronn fut le lieu de sa sépulture comme elle l'était de ses ancêtres. De MARGUERITE, son épouse, qui lui survécut long-tems, il doit avoir laissé les enfants qui suivent, savoir : Jean et Albert, dont il sera parlé ci-après ; Conrad, mort sans lignée en 1334, ou le 3 avril 1335, suivant la chronique de Regnitzhof ; Frédéric, chanoine d'Aichstet, puis évêque de Ratisbonne, mais dépouillé de cette dignité, en 1341, par son chapitre, pour avoir vendu à son insu Donnusauf à Charles IV, roi des Romains ; Berthold, chevalier teutonique, commandeur de l'ordre à Vurnsberg, puis chancelier de l'empereur Louis de Bavière, nommé par le pape, en 1351, à l'évêché d'Aichstet, dont il ne prit possession qu'en 1355 ; Catherine, femme d'Eberhard, comte de Wertheim ; Agnès, femme de Berthold, comte de Greisbach ; Marguerite, épouse d'Adolphe, comte de Nassau ; Anne, mariée, dit-on, à un landgrave de Hesse, dont on ne marque point le nom ; et Béatrix, mariée, en 1373, à Albert III, archiduc d'Autriche, morte en 1404.

JEAN II ET ALBERT.

1332. JEAN et ALBERT, son frère, surnommé LE BEAU, succédèrent à Frédéric, sous la tutelle de Marguerite, leur mère ; et, devenus majeurs, ils convinrent de gouverner ensemble le burgraviat pendant six ans. L'harmonie qui régna entre eux, fut si grande, qu'elle fit prolonger ensuite ce gouvernement indivis jusqu'à la mort de Jean. Celui-ci, l'an 1338, fit un pacte de succession éventuelle avec Otton, comte d'Orlamunde, pour la ville de Culmbach et d'autres places appartenantes à ce dernier. (Dumont, *Corpus Diplom.*, tom. I, pp. 11-166 : Rousset, *Supplém.*, tom. I, pp. 11-136.) L'empereur Louis de Bavière n'eut point de partisans plus zélés que Jean II et Albert, son frère. Ce fut en vain que le pape Jean XXII, ennemi capital de ce prince, s'efforça de les soulever contre lui. Lorsque la cour-

de Rome eut donné à Louis un rival dans la personne de Charles IV, en 1346, ils promirent au premier de le servir avec deux cents hommes armés. Louis, en retour, nomma Jean gouverneur de la Marche de Brandebourg, et rendit aux deux frères de fréquentes visites. Après sa mort, arrivée l'an 1347, le burgrave Jean donne ses soins pour accorder les fils de ce prince sur le partage de la succession paternelle. On voit par un acte daté du jour de saint Erasme (3 juin) de l'an 1353, qu'il y avait réussi, et qu'il s'était engagé à maintenir l'arrangement auquel il les avait amenés. Les burgraves, cependant, voyant la ville de Nuremberg menacée par le nouvel empereur, prirent le parti de céder à la force et de lui faire leurs soumissions. L'électeur de Brandebourg, fils de Louis de Bavière, les avait prévenus, et avait su mettre Charles IV dans ses intérêts par une alliance faite avec lui dès l'an 1350. Charles desirait de joindre à ses domaines les châteaux de Flozz et de Parchstein. Les burgraves, pour cimenter la paix avec lui, se déterminèrent à les lui vendre; ce qui fut suivi d'une alliance offensive et défensive conclue avec ce prince le 15 juillet 1353. Le burgrave Jean termina ses jours le 7 octobre de l'an 1357, ou 1358, et fut inhumé dans le caveau de ses ancêtres à Heilbronn. D'Elisabeth, son épouse, fille de Berthold, premier prince de Henneberg, il eut cinq enfants : Frédéric, qui suit; Marguerite, femme d'Etienne, duc de Bavière; Elisabeth, mariée, 1°. à Ulric, comte de Schauenbourg, 2°. à Albert, landgrave de Leuchtenberg; Anne, abbesse de Birkenfeld; et Adélaïde, abbesse de Birkenfeld après sa sœur, transférée, en 1370, à l'abbaye de Himelskron.

ALBERT ET FREDERIC V.

1357 ou 1358. Albert continua de gouverner le burgraviat avec Frédéric, son neveu, fils de Jean II. L'un et l'autre vendirent, l'an 1360, à l'empereur Charles IV, la forteresse de Rotenberg, ou plutôt le droit de relief sur cette place, par acte du dimanche avant la conversion de saint Paul (19 janvier); mais ils acquirent, en compensation, plusieurs terres considérables (Lunig, *Cod. diplom. Germ.*, tom. I, pag. 1215.) Albert mourut le 5 avril 1361, suivant son épitaphe. (Menken, tom. XI, pag. 677.) Sa femme, Sophie, fille de Henri, comte de Henneberg, ne lui donna point d'enfants mâles. Leurs filles, Marguerite et Anne, épousèrent, la première, qu'on a dite ci-devant fille du burgrave Jean II, Balthasar, landgrave de Thuringe; la seconde, Suantibor, duc de Poméranie.

FRÉDÉRIC V, SEUL.

1361. FRÉDÉRIC, après la mort d'Albert, son oncle, se trouva chargé seul du burgraviat de Nuremberg. Du vivant de son père, il avait été gratifié de plusieurs fiefs importants par l'empereur Charles IV, dont il avait acquis la faveur. Ce prince ajouta, l'an 1362, à ces dons, une imposition à percevoir sur les monastères des évêchés de Bamberg, de Wurtzbourg et d'Aichstet. Fréderic n'était pas un favori sans mérite. Charles, connaissant sa valeur et son expérience, le déclara général des troupes impériales en Bohême pendant son absence. Quelques écrivains ont avancé que Charles IV fut le premier qui décora du titre de prince les burgraves de Nuremberg. C'est une erreur que Charles réfute lui-même dans un diplôme donné l'an 1362, avec l'intervention des électeurs, et rapporté par M. Pauli (tom. VI, pp. 46-48). On y voit que cette qualité compétait anciennement, *ab antiquo tempore*, aux burgraves, mais que plusieurs des prédécesseurs de Frédéric l'avaient négligée à certains égards. C'est pourquoi Charles réhabilite Frédéric dans cette dignité, en vertu de laquelle il souscrivit, l'an 1376, un diplôme impérial immédiatement après les ducs et avant les comtes. (Oeffel, *Script. Rer. boic.*, tom. I, p. 717.) Cette même année, les habitants de Nuremberg, pendant l'absence de Frédéric, portèrent l'audace jusqu'à élever un mur autour de son château pour le séparer entièrement de la ville. Le burgrave voulut se venger de cet outrage par la voie des armes. Mais comptant sur la protection de l'empereur et l'équité des princes, il aima mieux en porter ses plaintes à la première diète prochaine. Le procès ne fut néanmoins terminé que dans une seconde, où l'empereur condamna la ville de Nuremberg à payer une somme de cinq mille florins à Frédéric, avec défense d'élever la muraille plus haut qu'elle n'était, et ordre de laisser toujours une porte ouverte tant que la ville ne serait pas en guerre avec le burgrave. L'ancienne chronique de Nuremberg, publiée par Oeffel (*Script. Rer. boic.* tom. I, pag. 325), place ceci en 367, par une faute visible.

Après la mort de Charles IV, la guerre se ralluma entre le burgrave et la ville de Nuremberg. Dans la guerre qu'elle occasiona l'an 1388, Frédéric eut pour alliés deux comtes de Schuarzbourg, le comte de Reineck, le prince de Henneberg, et d'autres puissants seigneurs. Les Norimbergeois, de leur côté, s'étayèrent de l'alliance de plusieurs villes. Mais l'empereur Wenceslas, qui s'était d'abord déclaré pour la ville de Nuremberg, arrêta toutes les hostilités par son édit de pacification générale, publié le 5 mai 1389. Frédéric abdiqua sur la fin de

ses jours, ne se réservant que la forteresse de Plessenbourg, où il termina ses jours au mois de janvier 1397. De sa femme ELISABETH, de la maison de Misnie, morte le 20 août 1370, il laissa deux fils, qui suivent; et neuf filles, qui sont, Elisabeth, mariée à Rupert, comte palatin, puis roi des Romains; Béatrix, femme d'Albert, duc d'Autriche; Marguerite, épouse d'Herman, landgrave de Hesse; Catherine, fiancée à Sigismond, prince royal de Bohême, puis empereur, qui lui préféra, par intérêt, Marie, princesse royale de Hongrie (Catherine, après cet affront, se fit religieuse, et devint abbesse de Regnitzhof, où elle mourut l'an 1409); Véronique, femme de Barnime VI, duc de Wolgast; et quatre autres, religieuses.

JEAN III ET FRÉDERIC VI.

1397. En quittant le gouvernement de ses états, le burgrave Frédéric V les partagea entre ses deux fils, JEAN III et FRÉDÉRIC VI. Le premier eut les terres qui forment le haut burgraviat, et le second reçut pour son lot le bas burgraviat. Jean fixa sa résidence à Plessenbourg. Dans les dissensions qui troublèrent la maison de Luxembourg, il prit la défense de Sigismond, roi de Hongrie, contre les rebelles de ses états, ainsi que contre les Turcs. Ce fut lui qui lui sauva la vie dans la fameuse bataille donnée contre ces derniers, l'an 1396, à Nicopoli. L'ayant soustrait aux poursuites des ennemis, il l'emmène sur un bateau, par le Danube, jusqu'à Constantinople. De retour en ses états, l'an 1403, il y maintint la paix et y rendit le commerce florissant. Etant parti, l'an 1415, pour le concile de Constance avec une suite de cent vingt chevaux, il eut la satisfaction d'y voir investir son frère de l'électorat de Brandebourg. Il mourut le 11 juin 1420, sans avoir eu d'enfants mâles de sa femme, MARGUERITE, fille de l'empereur Charles IV, morte en 1410, après lui avoir donné Elisabeth, mariée en 1406 à Eberhard *le Doux*, comte de Wurtemberg. Après la mort de Jean III, tout le burgraviat fut réuni dans la main de l'électeur Frédéric, son frère.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES MARGRAVES DE BRANDEBOURG,

PUIS ROIS DE PRUSSE (*).

La Marche de Brandebourg faisait partie de l'ancienne Saxe; elle est située entre la basse Saxe et les frontières de Pologne, ayant au nord le Mecklenbourg et la Poméranie, au midi, le duché de Saxe, la Lusace et la Silésie. On la divise en vieille Marche, moyenne Marche et nouvelle Marche, dite aussi l'Uckermark. Henri I, roi de Germanie, après avoir vaincu, en 926, les Henètes, les Vandales, et les autres Sclaves du Nord, nomma des gouverneurs pour défendre ses frontières contre les incursions des barbares. Ils furent d'abord amovibles, puis héréditaires sous le titre de margraves. Les auteurs varient sur la suite chronologique de ces premiers margraves. On suit ici l'annaliste saxon, l'historien contemporain le plus exact et le plus instruit pour la Saxe.

SIGEFROI.

Sigefroi, fils de Thierri, comte de Ringelheim et frère de Mathilde, seconde femme de Henri I, roi de Germanie, dont il devint gendre en épousant sa fille du premier lit, obtint, dit-on, de ce prince, le gouvernement de la vieille Marche;

(*) Article dressé sur les Mémoires de M. Ernst, tirés, en grande partie, de l'Histoire générale, civile et politique de la Prusse et des pays qui en dépendent, etc., par M. Charles-Frédéric Pauli, professeur de droit public et d'histoire, membre de l'académie royale allemande de Kœnigsberg, tome I, à Halle, 1760.

les autres Marches n'y furent jointes que successivement, par conquêtes sur les Sclaves, ou par acquisitions. Sigefroi avait sous ses ordres Bernard, gouverneur particulier des Rhétariens, qui défit les barbares en 930. Sigefroi mourut, en 637, sans laisser d'enfants de sa femme, dont on ignore le nom. Voilà ce que nous apprend la foule des modernes touchant Sigefroi. Mais, en lui donnant le titre de marquis de Brandebourg, ils sont contredits par Wittekinde, lequel assure formellement que Henri I, roi de Germanie, après avoir vaincu les Héveldes, laissa à ces peuples leur roi Tugumir, qui l'était par droit héréditaire. *Fuit quidam Slavus*, dit-il, *à rege Henrico relictus, qui jure gentis paternâ successione Dominus esset eorum qui dicuntur Heveldi, dictus Tugumir.*

GÉRON, COMTE DE STADE.

937. GÉRON, fils de Géron, comte de Stade et de Hartzfeld, créé margrave de Lusace par le roi Henri I, le fut aussi, suivant l'opinion commune, de la Marche de Brandebourg, par le roi Otton en 937. Cependant, M. Pauli (§. 143, pag. 138), conteste à Géron le titre de marquis de Brandebourg, avouant, néanmoins, qu'il avait reçu en fief d'Otton le Grand, le royaume brandebourgeois des Hevelins, qui lui fut conféré à titre de duc ou de gouverneur impérial des pays situés au-delà de l'Elbe. Quoi qu'il en soit, Géron se conduisit partout avec prudence et valeur; il évita les embuches des barbares, qui voulaient le faire périr; et trente de leurs principaux chefs, dans un assaut qu'ils lui livrèrent, furent massacrés. Il vainquit, en 954, les Sclaves Vehres, et rapporta, de cette expédition, un butin considérable. En 955, il contribua plus que tout autre, par une habile manœuvre de guerre, à faire remporter à Otton I, roi de Germanie, une victoire complète sur les barbares, dans une bataille où leur roi fut tué. Géron fonda, l'an 961, l'abbaye de Gernrode. Il réduisit, en 963, le duc Misecon et ses sujets sous l'obéissance de l'empire. Ce prince mourut fort âgé, le 20 mai 965, après avoir donné des preuves de sa grande expérience dans les guerres contre les Vandales, les Lorrains, les Danois et les Sclaves, et en Italie où il suivit trois fois l'empereur Otton. Il avait épousé MADELEINE, de la maison, à ce qu'on prétend, d'Anhalt, dont il eut deux fils, Géron, mort enfant, et Sigefroi, tué à l'âge de vingt ans, en 959, dans une bataille contre les Sclaves.

THÉODORIC, OU THIERRI.

965. THÉODORIC, fils du comte Bennon, obtint la Marche

de Brandebourg en 965, après la mort de Géron. Il était déjà recommandable par plusieurs belles actions. Les Sclaves, devenus chrétiens et tributaires des empereurs, se voyant traités avec beaucoup de hauteur et de dureté par Théodoric, prirent tous les armes sous les ordres de Mistivoi, leur prince, s'emparèrent de Hambourg, de Havelberg et de Brandebourg, dont ils brûlèrent les églises, et retournèrent au Paganisme. L'empereur Otton II gagna sur eux une grande bataille; mais Théodoric, qui devait mieux défendre la province, fut destitué en 983. Il mourut, en 985, à Magdebourg, où il avait une prébende, laissant un fils, nommé Bernard, qui, dans la suite, fut pourvu du margraviat, et quatre filles, savoir: Oda, d'abord religieuse, ensuite mariée à Micislas, duc de Pologne; Teutberge, femme de Dedon, seigneur en Misnie; Mathilde, tirée de l'état religieux pour épouser Prébislas, prince des Sclaves; Otenhulde, morte religieuse à Quedlimbourg.

LOTHAIRE, COMTE DE WALBECK.

983. LOTHAIRE, comte de Walbeck, obtint, de l'empereur Otton II, la Marche à la place de Théodoric en 983. Il combattit, en 992, sous l'empereur Otton III, contre les Luticiens. L'an 998, un incendie qui consuma la ville de Brandebourg, obligea Lothaire de l'abandonner aux Sclaves. Après la mort d'Otton III, il contribua, l'an 1002, à l'élection de Henri II. Lothaire mourut à Cologne, le 25 janvier 1003. Il avait épousé, vers l'an 979, GODILE, dont il eut Werner, qui suit. Sa veuve se remaria, l'an 1007, à Herman, marquis de Misnie.

WERNER.

1003. WERNER, fils du margrave Lothaire, lui succéda l'an 1003. Accusé par le comte Dedon, auprès de l'empereur Henri II, de mauvaise administration dans son gouvernement, Werner, pour s'en venger, attaqua, les armes à la main, son accusateur, qui fut tué dans le combat. Werner fut déposé, l'an 1009, pour cette action. Il voulait causer de nouveaux troubles en 1013: Henri lui pardonna. Mais, l'année suivante, au mois de novembre, Werner mourut à Ellerstat d'une blessure qu'il reçut en voulant enlever Reinilde, dame de Bichling. Il avait épousé, l'an 999, après l'avoir tirée du couvent de Quedlimbourg, LUITGARDE, fille d'Eckart, margrave de Misnie, et de Sunéhilde, ou de Swanchilde, fille d'Herman Billüng, duc de Saxe, morte, d'une manière fort édifiante, à Wolmerstadt le 13 novembre 1012, et enterrée à Walbeck.

BERNARD I.

1010. BERNARD I, fils de Théodoric, duc et marquis, dont il est parlé ci-dessus, obtint la Marche de l'empereur en 1010, après la déposition de Werner. Il fit la guerre à Géron, archevêque de Magdebourg, et ravagea ses terres. L'empereur Henri II les réconcilia, en 1018, à Wanzleben, et condamna Bernard à payer une somme d'argent, pour le dédommagement de l'archevêque. Bernard mourut peu après, laissant un fils, de même nom, qui suit, et Thutburge, morte religieuse à Quedlimbourg en 1018.

BERNARD II.

1018. BERNARD II, fils du précédent (suivant la chronique de Lunebourg), lui succéda. On met sa mort après 1044. Il laissa, d'un premier lit, Guillaume, qui suit; Conrad, mort avant 1056; et une fille, nommée Oda. Un troisième fils de Bernard, nommé Otton, lui fut donné par une femme russe.

GUILLAUME,

1046 ou environ. GUILLAUME, fils de Bernard II, est le premier seigneur de Brandebourg que les anciens écrivains aient qualifié *marquis septentrional.* M. Pauli est d'opinion que cette qualification vient de ce qu'après la cession du marquisat de Sleswick, faite aux Danois, en 1036, par l'empereur Conrad, le Brandebourg commença d'être proprement le marquisat septentrional du duché de Saxe. Guillaume périt dans une irruption des Luticiens, près du château de Prentzlow sur l'Elbe, en 1056. Après sa mort, Otton, son frère consanguin, voulut se mettre en possession du margraviat de Brandebourg, et mit dans ses intérêts la plupart des seigneurs saxons; mais la cour impériale ne voulut pas le reconnaître. Il fut tué, l'an 1057, par Brunon, jeune comte de Brunswick, qui tomba mort en même tems d'un coup de lance dont Otton le perça.

UDON I, COMTE DE STADE.

1057. UDON I, fils de Ludger-Udon, comte de Stade, et d'Adélaïde de Suabe, obtint la Marche en 1056, après la mort de Guillaume, ou plutôt après celle de son père, que l'empereur, dont il était parent, avait nommé à cette principauté, mais qui mourut, en 1057, avant que d'en avoir pris possession. Udon, l'an 1058, fut mis à la tête de la ligue, que Guil-

laume, évêque d'Utrecht, forma contre Florent, comte de Hollande. Il remporta peu de gloire de cette expédition. (*V.* Florent I, *comte de Hollande.*) En 1075, à la bataille gagnée le 8 juin, près de la rivière d'Unstruth, par Henri IV, sur les Saxons, Udon, combattant avec ceux-ci, blessa grièvement Rodolfe, duc de Suabe, son cousin germain, qui était alors dans l'armée de l'empereur. Udon se réconcilia depuis avec l'empereur, et lui donna son fils pour otage. Ce prince lui accorda son agrément pour l'échange qu'il fit, avec le comte Wipert, du comté de Groisch, contre le pays des Balsamiens, qu'il réunit à son margraviat. Udon mourut le 4 mai 1082. Il avait épousé ODA, fille d'Herman, comte de Werle, et de Richense, morte en 1110. Il en eut quatre fils : Henri, qui suit; Udon, qui vient après son frère; Sigefroi, chanoine de la grande église de Magdebourg; Rodolfe, qui fut le successeur de ses deux frères; et trois filles : Gertrude, femme du palatin de Reineck; Adélaïde, mariée à Frédéric, comte palatin de Puthelenthorp; et N...., abbesse d'Asleben.

HENRI I, DIT LE LONG.

1082. HENRI succéda, en 1082, à Udon I, son père, et mourut, en 1087, sans enfants. Il suivit tantôt le parti de l'empereur Henri IV, tantôt celui de l'anticésar Herman. Mais, l'an 1087, il fit la paix avec Henri, et mourut la même année. Il avait épousé EUPRAXIA, ou PRAXEDE, dite aussi ADÉLAÏDE, fille de Vsévolod, prince de Préislavle en Russie, qui se remaria, l'an 1089, à l'empereur Henri IV.

UDON II, COMTE DE STADE.

1087. UDON II devint, en 1087, le successeur de son frère Henri, et donna son comté de Stade à Frédéric, son *fidèle serf.* Mais celui-ci s'émancipa et s'appropria ce comté qu'il n'avait qu'à titre précaire. Cette usurpation fut appuyée par l'empereur, qu'il avait su gagner à l'appât de quarante marcs d'argent. L'an 1100, il convertit en abbaye la prévôté de Kersevelt. La même année, il attaqua les Luticiens, et leur prit la ville de Brandebourg, après un siége de quatre mois, en 1101; mais il l'abandonna peu de tems après, soit de gré, soit de force. Son attachement pour l'empereur lui mit à dos les Saxons. L'an 1103, ils se liguèrent contre Udon, et assiégèrent Achersleben : le pays fut ravagé par les deux armées. Udon mourut à Rosenfeld le 2 juin 1106, et fut inhumé à l'abbaye d'Hirsehfeld, dans le pays de Bremen. Il avait épousé IRMENGARDE, fille de Théo-

doric, comte de Prosecke, et de Mathilde (morte en 1154), dont il eut un fils, Henri; et deux filles: N...., femme de Henri *le Jeune*, margrave de Misnie, et Hermengarde, mariée à Poppon, comte de Henneberg, morte en 1178.

RODOLFE I.

1106. RODOLFE, frère des deux margraves précédents, reçut de l'empereur Henri V l'administration de la Marche, pour huit ans seulement, à condition d'élever et entretenir son neveu Henri. En 1112, l'empereur, fâché contre Lothaire, duc de Saxe, et contre le margrave Rodolfe, de ce qu'ils retenaient dans les chaînes Frédéric, comte de Stade, les déposa à la diète de Goslar. Otton, comte de Ballenstadt, fut pourvu du duché, et Helperic, comte de Prosecke, eut le margraviat. Mais la réconciliation s'étant faite peu après, leurs états leur furent rendus. Rodolfe remit, en 1115, le margraviat à Henri, fils d'Udon, son frère, et mourut en 1124. Il avait épousé RICHARDE, fille d'Herman, burgrave de Magdebourg (morte en 1152, suivant l'annaliste saxon), dont il eut Udon, qui viendra ci-après; Rodolfe, comte de Dithmarsen, de Franckleben et de Stade, après la mort du comte Frédéric (nous en parlerons encore plus bas); Hartwick, archevêque de Brême, depuis 1148 jusqu'au 6 octobre 1168, qui, n'étant que prévôt de cette église, lui donna le comté de Stade, que Henri *le Lion*, duc de Saxe, reprit ensuite; Luitgarde, femme, 1°. de Frédéric, comte palatin de Saxe; 2°. d'Eric III, roi de Danemarck; 3°. d'Herman, comte de Winzenbourg, avec lequel elle fut assassinée, dans sa maison, par ses propres sujets, le 29 janvier 1152.

HENRI II.

1115. HENRI II, fils d'Udon II, fut investi du margraviat, en vertu de la démission que Rodolfe, son oncle, en avait faite. Le détail de ses actions n'est pas venu jusqu'à nous. Nous savons seulement qu'en 1123, il marcha contre le duc de Saxe, mais que la paix se fit avant qu'on en vînt aux mains. Il mourut en 1128, sans laisser d'enfants. Il avait épousé ADÉLAÏDE, sœur d'Albert l'Ours, comte d'Ascanie. Elle lui survécut, et épousa, en secondes noces, Werner de Weltheim, comte d'Osterbourg.

UDON III.

1128. UDON III, comte de Franckleben, fils de Rodolfe I, fut mis en possession de la Marche en 1128. Ayant pris part

aux querelles du comte de Winzenbourg avec l'empereur, il fut tué, le 13 mars 1130, près d'Achersleben, par les gens d'Albert l'Ours, alors marquis de Lusace, sans laisser d'enfants.

CONRAD DE PROSECKE.

1130. CONRAD, fils d'Helpéric, comte de Prosecke, succéda immédiatement (suivant l'annaliste saxon), à Henri, fils d'Udon II, en 1130. Conrad accompagna l'empereur Lothaire, l'an 1133, en Lombardie. Il fut tué d'un coup de flèche auprès de Monza, dans le tems qu'il devait épouser la fille du duc de Pologne, à laquelle il était fiancé. La bonne conduite qu'il avait tenue dès sa jeunesse, le fit appeler *la Fleur de la Saxe*. Après sa mort, l'empereur Lothaire II conféra la Marche, en 1134, à Albert, comte d'Ascanie, pour les fidèles services qu'il en avait reçus dans l'expédition de Rome. Quelques historiens mettent, à l'année 1140, Rodolfe II, fils de Rodolfe I, en possession du margraviat jusqu'en 1142, qu'Albert fut rétabli. Rodolfe fut tué dans un combat par les Dithmarses, le 13 mars 1145.

ALBERT I, L'OURS.

1134-1142. ALBERT I, surnommé L'OURS et LE BEL, fils d'Otton *le Riche*, comte de Ballenstadt, mort en 1123, et d'Elike, ou Elisabeth, fille de Magnus, duc de Saxe, décédée en 1142, était marquis de Lusace dès l'an 1121, comme le prouve un diplôme de cette date, où il est ainsi qualifié. Dans la guerre que l'empereur Lothaire eut, en 1126, avec les Bohémiens, il servit ce prince avec valeur. Mais cinq ans après, Lothaire, pour quelque mécontentement, lui retira la Lusace. Ayant recouvré depuis ses bonnes grâces, il reçut de lui, en 1134, le margraviat de Brandebourg. Les Venèdes étaient pour Albert des voisins incommodes qui l'inquiétaient par leurs courses. Il entra dans leur pays à main armée, l'an 1136, et leur causa de grands dommages. Une seconde irruption qu'il y fit l'année suivante, les obligea de rester en repos. L'empereur Conrad lui ayant conféré, l'an 1138, le duché de Saxe, après en avoir dépouillé Henri le Superbe, il battit les confédérés de ce dernier, près de Mimirberg, et lui enleva plusieurs places. Mais Henri, avec le secours de Rodolfe II, comte de Stade, les reprit, le chassa même de ses propres possessions, et s'empara du margraviat de Brandebourg. Un armistice ménagé, peu de tems après, par des ecclésiastiques, fit rentrer Albert dans son patrimoine. Henri étant mort le 19 octobre 1139, Albert reprit

le titre de duc de Saxe. Il irrita par là de nouveau ses ennemis, à la tête desquels étaient l'impératrice douairière, Richilde de Saxe, veuve de l'empereur Lothaire, et les archevêques de Mayence et de Magdebourg. La guerre qu'ils lui firent, malgré la protection dont l'empereur Conrad l'honorait, le réduisit bientôt à l'extrémité. Heureusement pour lui, la mort le délivra des trois têtes qu'on vient de nommer; ce qui contribua beaucoup à lui procurer une paix avantageuse, qui fut conclue aux fêtes de la Pentecôte de l'an 1142, à Francfort. Le margraviat de Brandebourg fut alors érigé en principauté mouvante immédiatement de l'empire, et rendu à Albert avec ses biens patrimoniaux; mais Henri *le Lion* resta maître de la Saxe. Ce qui servit le plus à lui procurer cet avantage, fut la succession du pays situé entre l'Elbe et l'Oder, que Przibislas, roi des Sclaves et des Vandales, nommé Henri depuis son bapteme, lui transmit par son testament, suivi de sa mort, arrivée dans ces conjonctures. Albert, pour faire échouer les prétentions que l'envie pourrait former sur cette succession, prit le parti de la soumettre à l'empire, afin d'en être, en cas de besoin, promptement secouru. Jusqu'alors il avait fait sa résidence à Salswedel. Il la transporta depuis à Brandebourg. M. Pauli croit que l'empereur lui donna, vers le même tems, l'office d'archicamérier. L'an 1146, de concert avec Conrad, marquis de Misnie, il réussit à faire la paix entre Boleslas IV, roi de Pologne, et l'empereur qui avait fait marcher des troupes pour rétablir Uladislas sur le trône de Pologne. Il conduisit, l'an 1148, une armée dans la Poméranie ultérieure, sous prétexte d'une croisade, mais dans la vue de faire valoir ses prétentions sur les districts de ce pays, qui avaient appartenu à l'état des Venèdes et des Abodrites. Il mit le siége devant Demmin, et fut obligé de le lever par la désunion de ses alliés, qui cherchaient chacun leur avantage particulier. L'année suivante, le duc de Poméranie, craignant une nouvelle visite d'Albert, s'engagea à conserver le Christianisme dans ses états. La propriété des comtés de Prosecke et de Winzenbourg occasiona, l'an 1152, entre Albert et Henri *le Lion*, un différent que l'empereur Frédéric I termina en adjugeant le premier de ces domaines à Albert, et le second à Henri. Albert, brave comme il était, ne pouvait manquer d'aller signaler sa valeur à la Terre-Sainte. Il partit en effet, au mois de février 1158, pour cette expédition, d'où il revint l'année suivante. Le duc Henri *le Lion* ayant déclaré la guerre, en 1164, aux Poméraniens, Albert lui prêta main-forte. Mais bientôt la jalousie les divisa. Ils tournèrent leurs armes l'un contre l'autre, et ne les mirent bas qu'en 1168, lorsque l'empereur fut de retour de son expédition d'Italie. Ce

prince, les ayant fait venir à la diète de Bamberg, mit fin à leur querelle par une décision qui fut à l'avantage du duc. L'an 1169, ou environ, Albert remit le gouvernement de ses états à son fils aîné. Ce prince finit ses jours le 18 novembre de l'an 1170, suivant les chroniques de Leutersberg et de Lunebourg, et fut inhumé, suivant M. Pauli, appuyé de quelques anciens, dans l'église de Saint-Pancrace à Ballenstadt. D'autres mettent sa sépulture à la cathédrale de Brandebourg. Les Sclaves, lorsqu'il fut devenu maître de cette ville, s'étaient retirés, en grande partie, du pays. Albert le repeupla d'habitants tirés de Hollande et de Zéelande ; c'étaient les plus habiles cultivateurs qu'il y eût alors en Europe. Albert établit aussi dans ses états de nouvelles églises, des écoles et des juridictions. Le margraviat, en un mot, lui doit son premier lustre. Il avait épousé SOPHIE, fille d'Otton, comte de Reineck, suivant l'opinion commune, mais plutôt, selon la conjecture de M. Croll, fille de Frédéric de Hohenstauffen, et par conséquent sœur de l'empereur Conrad III (morte en juillet 1160). Il eut de ce mariage six fils et trois filles. Les fils sont Otton, qui suit ; Sigefroi, qui devint évêque de Brandebourg en 1173, archevêque de Brême en 1180, et mourut en 1184 ; Henri, chanoine de Saint-Maurice de Brandebourg ; Herman, comte d'Orlamunde, qu'il transmit à sa postérité ; Albert, comte de Ballenstadt ; Thierri, comte ou marquis de Werben, Bernard, duc de Saxe, troisième du nom. Les filles sont : N., femme de Thibaut, prince de Bohême ; Hedwige, mariée, en 1147, avec Otton *le Riche*, marquis de Misnie ; et Anne, femme de Niclot, duc de Mecklenbourg.

OTTON I.

1170. OTTON, fils aîné d'Albert l'Ours et son successeur au margraviat de Brandebourg, mena, l'an 1175, des troupes à l'empereur Frédéric I, occupé à réduire les villes soulevées de Lombardie. De retour en ses états, l'an 1177, il se joignit au duc Henri *le Lion*, pour aller faire la guerre aux Poméraniens, qui les avaient provoqués par des excursions faites sur leurs terres. Ils assiégèrent Demmin ; mais le duc n'ayant point voulu consentir à l'incendie de la place lorsqu'elle était sur le point d'être forcée, le siége fut levé sous la promesse que firent les ennemis de respecter, dans la suite, les terres de leurs voisins. En 1178, Otton, brouillé avec le duc Henri, prit parti contre lui, dans la guerre qu'il eut avec Ulric, évêque d'Halberstadt. Bernard, son frère, ayant été pourvu, l'an 1180, à la diète de Gelnhausen, du duché de Saxe, dont Henri *le Lion* venait d'être dépouillé, Otton l'aida de toutes ses forces, pour le mettre en

possession de cette principauté. Il fonda, la même année, le monastère de Lehmin, et non Lérain, ordre de Cîteaux. L'an 1181, il porta la guerre en Poméranie, et gagna une bataille sur le duc Bogislas I. Il se joignit, l'an 1383, à Bernard, son frère, pour défendre Niclot, duc de Mecklenbourg, attaqué par Burwin, son cousin. On n'est point sûr de l'année de sa mort. M. Pauli adopte l'année 1184, marquée, pour l'époque de cet événement, dans l'ancien nécrologe de l'église d'Havelsberg. Mais il est certain qu'il fut inhumé à l'abbaye de Lehmin. Il avait épousé, 1°. l'an 1149, à Croswick, JUDITH, fille d'un prince polonais, vivante encore l'an 1170, et qualifiée *la Perle de la Pologne*, dans son épitaphe qu'on voit à la cathédrale de Brandebourg; 2°. ADÉLAÏDE, dont on ignore la naissance. Du premier lit, il laissa Otton, qui suit; Henri, comte de Gardersleben, dont il n'est plus fait mention depuis l'an 1196; et Albert, qui viendra après son frère. M. Pauli ne connaît point d'autres enfants d'Otton I.

OTTON II.

1184. OTTON II succéda, l'an 1184, à Otton I, son père. L'an 1188, il fit à l'église de Stendal une donation, et se nomme, dans la charte qui la renferme, Otton second; ce qui déroute ceux qui mettent en 1198 la mort d'Otton I. Il joignit ses armes, l'an 1190, à celles de Henri, roi des Romains, et de Bernard, son oncle, pour arrêter les efforts que Henri *le Lion* faisait pour recouvrer la Saxe. L'an 1192, Otton associa ses armes à celles d'Adolphe III, comte de Holstein, pour la défense de Waldemar, évêque de Sleswick, ce fils naturel de Canut V, roi de Danemarck, qui disputait ce trône à Canut VI. La prudence et la valeur du monarque qu'ils voulaient déposséder, rendit leurs efforts impuissants. (Voy. *les rois de Danemarck.*) Otton prit la croix, en 1195, pour la Terre-Sainte; mais les affaires du margraviat ne lui permettant pas une longue absence, il se fit dispenser de son vœu par le pape. Après la mort de l'empereur Henri VI, arrivée l'an 1198, il garda la foi qu'il avait donnée au jeune roi Frédéric, et consentit que Philippe, duc de Suabe, eût la tutelle de ce prince jusqu'à sa majorité. Mais la guerre qu'il eut, la même année, avec le Danemarck, l'empêcha de rien faire de plus en sa faveur. Il la fit avec succès, et défit les Danois, en bataille rangée, l'hiver suivant. Ayant fait ensuite irruption dans une partie du Mecklenbourg et dans la Poméranie antérieure, il mit le pays du prince Jaromar à contribution. Otton mourut le 5 juillet 1206, sans avoir, à ce qu'il paraît, été marié.

ALBERT II.

1206. ALBERT II succéda, l'an 1206, à son frère Otton II. Ils avaient eu, si l'on en croit Blotuse, de grands démêlés ensemble pour la succession paternelle. Mais les anciens gardent là-dessus un silence profond. Albert fut attaché au parti de Philippe de Suabe tant qu'il vécut. Mais, après la mort de ce prince, il concourut à l'élection d'Otton IV pour le royaume de Germanie, et fit la paix avec la maison des Guelfes. L'an 1209, il aida le marquis de Lusace, Conrad, son beau-père, à faire le siége de Lébus, dont la garnison avait souvent fait des courses sur ses terres. Uladislas, duc de Pologne, étant venu au secours de la place, en précipita la reddition par sa défaite. Conrad étant mort, l'an 1210, sans enfant mâle, Albert, du chef de sa femme, forma des prétentions sur tout le marquisat de Lusace. Mais Thierri, marquis de Misnie, obtint, à force d'argent, la Lusace inférieure, et ne laissa que la supérieure aux enfants d'Albert. Ce fut l'empereur Otton IV qui régla ce partage. Loin de lui en savoir mauvais gré, le margrave Albert n'en parut que plus attaché à ses interêts. Le pape Innocent III ayant excommunié, l'année suivante, Otton et ses partisans, Albert encouragea ce prince à braver les foudres de Rome, et fit une ligue offensive et défensive, avec lui, contre tous ses ennemis. Le plus animé, d'entre eux, était l'archevêque de Magdebourg. Albert lui fit la guerre durant plusieurs années, et dévasta ses terres à diverses reprises. Albert, cependant, en défendant les intérêts d'autrui, ne négligeait pas les siens propres. Vers le même tems, il acquit de Boleslas, duc de la basse Silésie et neveu de Boleslas le Grand, duc de Breslaw, la ville de Lébus avec une partie du pays qui compose ce qu'on nomme aujourd'hui la nouvelle Marche; mais cette acquisition ne fut point solide. Il entama, l'an 1214, une guerre qui dura trois ans avec le Danemark et les princes de Poméranie. L'an 1215, l'empereur n'étant plus en état de se relever, Albert se tourna du côté de Frédéric II, et fit sa paix avec lui. Ce prince lui confirma ses droits sur la Poméranie. Albert mourut le 23 février de l'an 1221, et fut inhumé à l'abbaye de Lehmin. De MATHILDE, son épouse, fille de Conrad III, marquis de Lusace (morte l'an 1252 ou 1255), il eut Jean et Otton, qui suivent; Mathilde, femme d'Otton *l'Enfant*, duc de Brunswick; Anne, mariée à Niclot, fils de Henri-Burwin, duc de Mecklenbourg.

JEAN I ET OTTON III, DIT LE PIEUX.

1221. JEAN et OTTON, son frère, succédèrent en bas âge au

margrave Albert, leur père, sous la tutelle et la régence de leur mère, qui s'acquitta de cet emploi sagement, de concert avec Henri, prince d'Anhalt, qu'on lui avait donné pour adjoint. L'un de ses premiers soins fut de racheter, de l'archevêque de Magdebourg, l'advocatie que l'empereur lui avait conférée des fiefs de cette succession, mouvants immédiatement de l'empire; ce qu'elle ne put obtenir qu'en payant dix-neuf cents marcs au prélat. L'an 1226, les deux jeunes princes, après avoir reçu de l'empereur l'investiture de leurs états, commencèrent à les gouverner en commun et sans partage. Ils eurent, l'an 1238, une guerre, dont on n'explique pas le sujet, avec Henri, marquis de Misnie, et l'évêque d'Halberstadt. Ce dernier fit le margrave Otton prisonnier, et ne le relâcha, au bout de six mois, qu'après avoir tiré de lui une forte rançon. Les hostilités continuèrent l'année suivante, et devinrent plus animées par la jonction de l'archevêque de Magdebourg aux ennemis des margraves. Ce qui avait fait entrer le prélat dans cette confédération, c'était le refus que faisaient les deux princes, de ratifier les donations faites à son église par Otton II, leur prédécesseur. On en vint, l'an 1240, à une nouvelle bataille, où l'archevêque fut blessé et l'évêque d'Halberstadt fait prisonnier avec soixante chevaliers. Pour recouvrer sa liberté, l'évêque, après un an de captivité, fut obligé de rendre la rançon qu'il avait exigée d'Otton en 1238, et de restituer à la maison de Brandebourg tout ce qu'il lui avait enlevé. L'archevêque fut encore battu l'an 1243, et n'obtint la paix qu'en 1244. Ce furent les margraves qui en dictèrent les conditions, dont la principale fut que la vieille Marche serait entièrement affranchie de la mouvance de l'église de Magdebourg. Dans le même tems que les margraves faisaient tête à cette ligue, ils avaient à repousser les ducs de Poméranie, qui voulaient profiter des conjonctures pour s'agrandir à leurs dépens. La paix ne se fit avec ceux-ci qu'en 1250. Ce fut Barnime, tige des ducs suivants de Poméranie, qui la traita, en cédant aux margraves l'Uckermarck (sauf les droits que l'évêque de Camin y avait) en échange des châteaux et pays de Wolgast qu'il avait envahis sur eux, et qu'il mit sous leur mouvance ainsi que tout le reste de ses états. C'est ce que l'on voit par l'acte du traité publié par M. Dreger dans son Code Diplomatique de Poméranie. L'an 1248, les margraves cimentèrent l'acquisition qu'Albert, leur père, avait faite de la ville de Lébus par la nouvelle vente que leur en fit Boleslas *le Chauve*, duc de Lignitz. Guillaume, roi de Germanie, auquel ils s'étaient attachés depuis la mort de Frédéric II, leur accorda, l'an 1252, l'expectative sur le duché de Saxe. Ils obtinrent encore de lui, l'année

suivante, le pays de Zerbst en fief. Le comte de Holstein étant en guerre avec Christophe, roi de Danemark, les deux frères se joignirent au premier, qui battit le monarque, l'an 1254, avec leur secours, et leur engagea, pour les dédommager des frais de la guerre, la ville de Rendsbourg. L'année suivante, Otton se mit à la tête des troupes qu'Ottocare, roi de Bohême, envoya dans la Prusse, où il avait déjà fait une expédition, en 1251, avec les chevaliers Teutoniques. Après la mort du roi Guillaume, arrivée au mois de janvier 1256, plusieurs princes jetèrent les yeux sur Otton, pour le remplacer. Mais les trésors de Richard de Cornouailles les éblouirent. Otton, de son côté, donna son suffrage au roi de Castille, qu'il abandonna dans la suite, pour se donner à Richard.

L'an 1262, les deux margraves ménagèrent un accord entre Eric V, roi de Danemarck, et Eric, duc de Jutland. Le premier de ceux-ci ayant été fait prisonnier par le second, fut livré au margrave Jean, qui rendit au comte de Holstein, allié du duc, la ville de Rendsbourg, se réservant d'exiger du roi la somme de six mille marcs, pour laquelle cette place avait été engagée. Jean mit le roi, l'an 1264, en liberté, sous la condition qu'il épouserait une princesse de Brandebourg, sur la dot de laquelle serait déduite la somme dont on vient de parler. Vers la fin de leur vie, les deux margraves partagèrent leurs états entre eux; mais on ne sait ni l'époque ni les conditions de ce partage. Le margrave Jean mourut le 4 avril 1266, et fut inhumé à l'abbaye de Chorin qu'il avait fondée. Il avait épousé SOPHIE, fille de Waldemar II, roi de Danemarck, morte en couches à Flensbourg le 3 novembre 1248, dans un voyage qu'elle avait entrepris en Danemarck, pour réconcilier ses frères. M. Pauli rejette les deux autres femmes que les modernes donnent à ce margrave, savoir: Sophie, fille d'Albert I, duc de Saxe, et Hedwige, fille de Barnime II, duc de Poméranie. Quoi qu'il en soit, il eut pour enfants légitimes Jean, qui suit; Otton, dit *à la Flèche*, qui viendra ci-après; Conrad, dont il sera également parlé; Eric, qui entra dans le clergé; Herman, évêque de Havelberg; Jean, successeur de ce dernier; Henri, dit *Sans-Terre*, parce qu'il n'eut point de part, avec ses frères, à la corégence du Brandebourg; Hélène, femme de Thierri de Misnie; Euphémie, prise pour une autre Euphémie, mariée à Christophe II, roi de Danemarck; Mathilde, femme de Bogislas II, duc de Poméranie; et Agnès, femme d'Eric V, roi de Danemarck.

Le margrave Otton ne survécut à son frère que jusqu'au 9 octobre 1267, et fut enterré dans le couvent des Franciscains, qu'il avait fondé, en 1254, à Strasbourg, dans la Marche

Ukraine. Ce prince se distingua autant par les austérités qu'il pratiquait, que par sa bravoure qu'il portait quelquefois jusqu'à la témérité. Il avait épousé BÉATRIX, fille de Prémislas II, roi de Bohême, dont il eut Jean III et Otton; Albert, prince vaillant, marié, en 1272, à Mathilde, fille de Christophe I, roi de Danemarck, dont il eut, entr'autres enfants, Marguerite, femme de Przémislas, roi de Pologne; Otton, que M. Pauli donne pour époux à Edwige, fille de l'empereur Rodolphe (ce qui n'est pas sûr); Cunégonde, mariée à Béla, prince de Hongrie; et Mathilde, femme de Bogislas, duc de Poméranie.

Après la mort de ces deux frères, l'histoire de Brandebourg devient fort difficile à éclaircir, parce qu'on ne sait point quel fut le partage de chaque ligne : l'aînée descendait de Jean, et la cadette était issue d'Otton. M. Pauli a pris le parti de confondre ces deux branches, ou lignes, suivant l'ordre chronologique. Nous avons cru plus à propos de les placer sur deux colonnes parallèles, en évitant, toutefois, de répéter dans l'une ce qui aura été dit dans l'autre.

BRANCHE OU LIGNE AÎNÉE.

JEAN II, OTTON IV ET CONRAD II.

1266. JEAN II, OTTON IV et CONRAD, tous trois fils du margrave Jean I, lui succédèrent et partagèrent entre eux ses états. Leurs possessions s'accrurent peu de tems après par le transport que le roi de Bohême leur fit de quelques territoires de la Lusace qu'il avait retirés à l'évêque de Misnie, son vassal, pour le punir de lui avoir refusé son secours dans la guerre qu'il avait avec le roi de Hongrie. La paix s'étant faite entre les deux monarques, le prélat redemanda aux margraves ce qu'ils retenaient de ses domaines. Un arbitrage, dont les parties convinrent, satisfit l'évêque, l'an 1272, en lui adjugeant ce qu'il

BRANCHE OU LIGNE CADETTE.

JEAN III, DIT DE PRAGUE.

1266. JEAN III, surnommé DE PRAGUE, pour avoir été elevé dans cette ville, fils du margrave Otton III, fut une des victimes de la passion des tournois, aussi justement condamnée par la religion que par la raison. Ayant été grièvement blessé, le 19 avril 1268, dans un de ces jeux militaires à Mersbourg, il mourut de cet accident la nuit suivante. De son mariage, il laissa trois fils : Otton, dit *le Long;* Albert ; et Otton, dit *le Petit.*

OTTON V, DIT LE LONG.

1268. OTTON, que sa taille fit surnommer LE LONG, l'aîné, de plusieurs années, de ses frères, gouverna seul les états

réclamait. Wratislas et Mestwin, son frère, duc de la Poméranie orientale, étaient alors en guerre pour la ville de Dantzick, que le second disputait au premier. Celui-ci, pour mettre les margraves dans ses intérêts, leur engagea Dantzick jusqu'au remboursement des frais qu'ils auraient faits pour sa défense. Wratislas étant mort, l'an 1274, Mestwin somma les margraves de lui rendre la ville de Dantzick, et, sur leur refus, il la reprit de force avec le secours des Polonais. (Pauli, t. V, p. 261.)

L'an 1277, le pape écrivit au margrave Jean II, pour le prier de ratifier les promesses faites au saint siége par l'empereur Rodolphe; ce qui prouve que le caractère de margrave de Brandebourg n'appartenait proprement qu'à Jean. Celui-ci, la même année, eut la guerre avec Gunther de Schwalenberg, élu archevêque de Magdebourg, après qu'Eric de Brandebourg et Busson de Querfurt, tous deux aspirant à ce siége, y eurent renoncé. Otton, frère de Jean II, l'ayant accompagné, fut pris, le 15 janvier 1279, dans une bataille, et ne recouvra sa liberté qu'au moyen d'une rançon de quatre mille marcs. (*Ib.* p. 262.)

Gunther de Schwalenberg s'étant démis de l'archevêché, les princes de Brandebourg, soutenus par Albert, duc de Brunswick, et Thierri de Misnie, briguèrent de nouveau ce siége pour Eric, leur frère. de sa branche pendant leur minorité. Pour mettre à couvert ses frontières, il fit bâtir le château de Dilenzick. Boleslas, duc de Pologne, lui en opposa un autre, nommé Meseritz, et de-là une guerre avec la Pologne, qui dura quelques années. L'an 1272, il fit, avec ses frères, Albert et Otton *le Petit*, le partage de la succession paternelle. Choisi, l'an 1276, avec d'autres seigneurs, pour arbitre de la querelle qui s'était élevée entre l'empereur Rodolphe et Ottocare, roi de Bohême, il vint à bout de les accommoder. Mais, l'an 1278, Ottocare, se repentant du traité qu'il avait fait avec l'empereur, reprit les armes. Ce fut la cause de sa perte. Il fut tué, la même année, dans une bataille. Mais Rodolphe ayant voulu se rendre maître de la Bohême, Otton s'y opposa, et prit la tutelle des enfants du feu roi. La reine, sa veuve, fit de vains efforts pour l'en empêcher. Rodolphe, lui-même, prit sa défense, et le maintint dans un emploi dont il ne s'était chargé, à ce qu'il paraît, que par des motifs de générosité. Les historiens bohémiens l'accusent, il est vrai, de tyrannie et d'avarice; mais les Allemands rejettent sur la reine et ses partisans, tous les troubles excités pendant sa régence. M. Pauli rapporte onze griefs à sa charge, et cherche à le justifier, avouant, toutefois, qu'il peut avoir passé les bornes de la modération. Il mourut à

Mais la pluralité des voix ayant été pour Bernard de Woelpke, ils voulurent emporter, par la force, ce qu'ils n'avaient pu obtenir par leurs recommandations. On en vint aux armes, et les partisans d'Eric entreprirent le siége de Stasfurt, où Otton IV fut blessé d'une flèche à la tête, d'où la dénomination d'Otton *à la Flèche* lui resta. Mais la place ne fut pas emportée. Cette guerre durait encore en 1281, et telle en fut l'issue, que ni Eric ni Bernard n'eurent l'archevêché. Jean II mourut l'an 1282, non dans le mois de septembre, comme quelques-uns le disent, mais plusieurs mois auparavant. Il avait épousé, 1°. HEDWIGE, fille de Niclot de Mecklenbourg, morte le 8 septembre 1277; 2°. HÉLENE, fille de Thierri de Misnie. Il ne paraît pas que les enfants qu'il eut de ces deux mariages lui aient survécu.

OTTON IV.

1282. OTTON IV, dit A LA FLÈCHE, frère de Jean II, lui succéda dans le margraviat électoral de sa maison. Ce prince et Conrad, son frère, conclurent, le 25 mai 1282, un traité fort important avec la ville de Stendal. (Pauli, *ibid.* pag. 264.) Eric, étant devenu enfin archevêque de Magdebourg, se joignit, l'an 1291, à ses neveux, Otton et Albert, pour faire le siége du château d'Herlingsberg, dont la garnison avait fait des excursions sur leurs ter-

Béerwald, le 24 juillet 1298, et fut enterré à l'abbaye de Lehmin. On lui donne deux femmes: 1°. CATHERINE, fille, non de Przémislas I, duc de Calisch, en Pologne, mais de Wenceslas III, roi de Bohême; 2°. JUDITH, fille d'Herman II, comte d'Henneberg, et de Marguerite de Hollande, mariée en 1268, morte vers 1317. Les enfants d'Otton sont, 1°. Mathilde, femme de Henri IV, duc de Breslaw, devenue veuve en 1290 (d'autres la nomment Agnès); 2°. Judith, mariée, en 1298, à Rodolfe, duc de Saxe, inhumée, suivant son épitaphe, dans l'église des Franciscains de Wittemberg, en 1328; 3°. Cunégonde, religieuse; 4°. Béatrix, femme de Boleslas, duc de Schweidnitz. On donne aussi au margrave Otton V, quatre fils; mais il n'y en a de certain qu'Herman, qui suit.

HERMAN, DIT LE LONG.

1298. HERMAN, que la grandeur de sa taille fit surnommer LE LONG, successeur d'Otton V, son père, commença son gouvernement par un acte de justice et de valeur. Un chevalier, nommé Herman Riben, ayant rassemblé des brigands dans son château de Glassin, au Mecklenbourg, faisait de là des courses funestes sur les lieux circonvoisins. Le margrave Herman, s'étant allié avec ses parents et Henri de Mecklenbourg, vint attaquer ce

res. Cette place appartenait au duc de Brunswick, Henri *le Merveilleux*, qui pourvut si bien à sa défense, qu'il rendit inutiles les efforts des assiégeants, et fit prisonnier l'archevêque Eric. (*Ibid.* pag. 265.) Remis en liberté, le prélat entreprit, avec aussi peu de succès, le siége du château de Neugatersleben (pag. 289). Dans la suite, on voit la maison de Brandebourg maîtresse de plusieurs lieux en Saxe, dont le principal était Landsberg, ancienne résidence des marquis de Misnie, qui en portèrent souvent le nom. Les princes de Brandebourg cédèrent ces terres à Henri *Sans-Terre*, leur frère, pour le débouter de ses prétentions sur la régence des états de son père, qu'il soutenait devoir lui être commune avec eux. Mais ils réservèrent à toute leur maison le retour de ces cantons, et en retinrent, sans doute par cette raison, le titre, se qualifiant souvent marquis de Brandebourg et de Landsberg. (*Ibid.* pag. 269.)

L'an 1292, à la diète de Francfort, le margrave Otton IV fut traversé par son cousin Otton *le Long*, qui lui contesta le droit de donner le suffrage de la maison de Brandebourg dans l'élection du roi des Romains; ce qui fit qu'à l'insu l'un de l'autre ils remirent ce droit à l'archevêque de Mayence. (*Ibid.* n°. 271.) Adolphe de Nassau, que cette élection plaça sur le trône, ami d'Otton IV, lui céda, l'an 1295, repaire, qu'il prit et détruisit. Il se qualifia comte d'Henneberg, parce que sa mère avait eu pour sa dot une partie de ce comté. (Pauli, *ibid.* p. 274.) Sur la fin de l'an 1303, il ajouta à ses états la basse Lusace, que le marquis Tieman lui vendit. (*Ibid.* p. 277.) Un des principaux soins d'Herman fut de faire fleurir le commerce dans ses états. Ami de la concorde, il travailla, de concert avec Otton IV, son cousin, à la réconciliation d'Eric, roi de Danemarck, avec Christiern, son frère; et les deux médiateurs se rendirent garants de leurs conventions. Ce même Otton ayant pris les armes, en 1308, contre la maison de Mecklenbourg, Herman crut devoir marcher à son secours. Mais il mourut le 24 octobre de la même année, et fut enterré à l'abbaye de Lehmin. D'Anne, son épouse, fille de l'empereur Albert I, remariée en 1318, avec Henri VI, duc de Breslaw, Herman eut Jean, qui suit: Judith, mariée, en 1318, à Henri XII, comte de Henneberg: Mathilde, femme, selon les historiens de Silésie, de Henri IV, duc de Sagan; Agnès, mariee à Woldemar, électeur de Brandebourg, puis à Otton de Brunswick. (*Ibid.* p. 282.)

JEAN L'ILLUSTRE.

1308. Jean, surnommé l'Illustre, fils d'Herman le Long et son successeur, né l'an 1302, demeura, jusqu'à l'an

tous les droits qu'il avait, comme chef de l'empire, sur la ville de Lubeck. (*Ibid.*)

Mestwin, duc la Poméranie orientale, étant mort sans enfants le 25 décembre 1295, Przémilas, roi de Pologne, qu'il avait institué son héritier, se mit en possession de ce duché. Mais il eut pour adversaires les princes de Brandebourg, qui prirent les armes pour faire valoir les prétentions qu'ils avaient sur cette succession. Otton trancha la querelle par un assassinat, en faisant poignarder Przémislas, à Rozogno, le jour des Cendres, 8 février 1296, à table, comme on l'a dit plus haut. Otton, après ce coup, se rendit maître, selon Garzéus, de tous les lieux contentieux.

1314, sous la tutelle du margrave Woldemar, qui le déclara majeur à l'âge de douze ans. Ce jeune prince étant mort, au mois de novembre 1317, sans avoir été marié, toute sa succession revint à Woldemar.

L'an 1298, Otton et ses frères, oubliant ce qu'ils devaient à l'empereur Adolphe, consentirent à sa déposition et au choix que l'on fit d'Albert d'Autriche pour le remplacer. Otton, l'an 1300, eut la guerre avec Niclot, duc de Rostock et de Werle, dans le Mecklenbourg, pour avoir refusé, contre sa parole, d'épouser Marguerite, fille du margrave Albert, sa parente. Les frais qu'occasiona cette affaire ayant obligé Otton et ses frères de mettre une imposition sur le clergé, ce corps, alors si redoutable, les frappa, l'an 1302, d'excommunication et mit leurs terres en interdit. Les margraves, de leur côté, sévirent contre les ecclésiastiques pour les contraindre à faire leurs fonctions. Le pape Boniface VIII, instruit de ce démêlé, envoya sur les lieux un légat qui excommunia de nouveau les margraves; ce qui fut confirmé par le pontife. Raynaldi ne dit point quelle fut l'issue de cette querelle. Otton et son cousin Herman aidèrent, l'an 1305, le roi de Bohême dans la guerre qu'il avait avec l'empereur Albert. La paix s'étant faite l'année suivante, les margraves y furent compris.

Les limites du Brandebourg et du Mecklenbourg furent, l'an 1308, le sujet d'une contestation entre les propriétaires de ces deux états. Les margraves prétendant que le château d'Udenbourg sur l'Elbe, possédé par le duc de Mecklenbourg, devait leur revenir, Otton et son cousin Herman se jettent, à la tête de quatre mille cavaliers et d'un plus grand nombre de fantassins, dans le Mecklenbourg, où ils font le dégât. La mort de l'empereur Albert, arrivée le 1er. mai de cette année, fit cesser les hostilités. A la diète qui se tint pour donner un nouveau chef à l'empire, tous les princes régnants de Brandebourg, ainsi que ceux de Saxe, exercèrent en commun le droit de

suffrage (Pauli, p. 285). Otton vivait encore le 27 novembre 1308, jour de l'élection de l'empereur Henri, quoiqu'il n'y fut pas présent; mais il mourut peu de tems après. Ce fut un des princes les plus renommés de sa maison. Il était savant pour le tems. M. Pauli rapporte une chanson de sa composition. HEDWIGE, fille de Henri V, duc de Lignitz, fut sa femme, dont on ne voit pas qu'il ai laissé de postérité. (*Ibid.*)

WOLDEMAR.

1309. WOLDEMAR, ou WALDEMAR, fils de Conrad, frère d'Otton IV, fut le successeur de son oncle, et eut en même tems la tutelle de Jean *l'Illustre*, son cousin. Dans une lettre d'investiture qu'il donna le 3 mai 1309, il se qualifie margrave de Brandebourg, de Landsberg et de Lusace; ce qui prouve qu'il avait dès-lors succédé à Otton IV. M. Pauli s'est donc mépris en mettant la mort de celui-ci au 10 septembre 1309. Woldemar, le 31 mai 1310, vendit à l'ordre Teutonique les villes et châteaux de Dantzick, de Dirschau, et plusieurs cantons de la Poméranie orientale qui lui appartenaient, pour la somme de dix mille marcs d'argent, avec promesse de faire ratifier cette vente par un diplôme impérial. Piqué de quelque manquement de la ville de Rostock, à son égard, le margrave, pour se venger, l'an 1312, vint l'assiéger, accompagné de ses alliés, et ne consentit à se retirer qu'au moyen de quatorze mille marcs d'argent, payables, partie en monnaie, partie en marchandises. (Pauli, tom. V, pag. 288.) De retour chez lui, il chassa de ses états Frédéric *le Mordu*, landgrave de Thuringe, et marquis de Misnie, qui avait profité de son absence pour y faire irruption dans le dessein de recouvrer la basse Lusace, que Tieman, son frère, avait cédé, comme on l'a dit, au margrave. Woldemar le poursuivit jusqu'en Misnie, où l'ayant fait prisonnier dans un combat, il l'obligea de renoncer à la Lusace, et de lui abandonner même quelques-unes de ses places. Mais Frédéric ne remplissant point les clauses de son traité, les hostilités recommencèrent sous la conduite de Jean *l'Illustre*, beau-frère de Woldemar, jeune prince, né l'an 1302, mais dont la valeur, suivant M. Pauli, devançait les années. La paix se fit enfin l'an 1317. Mais tandis que Woldemar était aux prises avec le landgrave de Thuringe, il avait fait alliance, dès l'an 1314, avec Wratislas, duc de Poméranie, pour défendre la ville de Stralsund, contre Witslas, ou Witzlaff, prince de Rugen, qui avait entrepris de la subjuguer. Presque tous les princes du Nord prirent couleur dans cette affaire, la plupart en faveur de Witslas, tels qu'Eric VI, roi de Danemarck;

Henri, duc de Mecklenbourg; les rois de Norwège, de Suède, de Pologne et de Hongrie, et le duc de Russie; Eric, duc de Saxe-Lawenbourg; Gérard et Jean, comte de Holstein; Nicolas et Henri, comtes de Schwerin. Woldemar eut pour alliés, outre le duc de Poméranie, Niclot et Werner de Mecklenbourg et la ville de Gripswald. Une bataille qu'il perdit, l'an 1316, près de Granzow, ne le déconcerta point. Il profita de la mésintelligence qui régnait entre Eric VI, roi de Danemarck, et Christophe, son frère, pour attirer celui-ci dans son parti. Christophe ayant pratiqué des intelligences avec une partie de la flotte qui était devant Stralsund, va faire une descente dans l'île de Fuhnen. Cette diversion, jointe à la brave défense que Stralsund faisait, et la diversité des intérêts des confédérés, les fit penser à lever le siége et à faire la paix, qui fut conclue, après bien des difficultés, le 13 décembre 1317. à Wordinbourg. Elle fut honorable à Woldemar. Amis dès-lors, Witslas et lui, ils firent alliance ensemble pour la sûreté de leurs états respectifs et le maintien de la ville de Stralsund dans ses priviléges. Christophe ne voulut point être compris dans cette paix, et le margrave donna sa parole de garder entre ce prince et le roi, son frère, une exacte neutralité. La principauté d'Anhalt était reversible à Woldemar, au défaut de la ligne directe. L'expectative lui en fut accordée, l'an 1318, par lettres de l'empereur Louis de Bavière. Woldemar termina sa carrière, l'année suivante, à Béerwald, dans la nouvelle Marche, entre le 19 juin et le mois de septembre, et fut inhumé à l'abbaye de Chorin. M. Pauli réfute amplement la fable qui le fait partir secrètement pour la Terre-Sainte, après avoir fait répandre le bruit de sa mort, suivi de son retour supposé qui dissipa ce bruit. (*Ibid.*, p. 309 *et seq.*) Il ne laissa, suivant Albert de Strasbourg et le continuateur d'Albert de Stade, aucun enfant d'AGNÈS, son épouse, fille du margrave Herman *le Long*, à laquelle il s'était allié vers l'an 1310. Elle se remaria, l'an 1319, avec Otton *le Libéral*, duc de Brunswick, et mourut le 27 novembre 1334.

HENRI LE JEUNE.

1319. HENRI, fils de Henri, marquis de Landsberg, dit *Sans-Terre*, mort vers l'an 1317, et petit-fils du margrave Jean I, succéda en bas âge à Woldemar, suivant le continuateur d'Albert de Stade et quelques chartes. On a déjà dit plus haut que Henri *Sans-Terre* fut exclus de la co-régence du Brandebourg par ses frères, sans que l'on sache pourquoi : mais ce qui est certain, c'est qu'à force de clameurs, Henri

obtînt le droit de succession pour sa postérité, aux défauts d'héritiers directs de ses frères. L'empereur Louis de Bavière, oncle maternel du jeune Henri, donna ses soins pour le mettre en possession du margraviat. Mais comme il était en bas âge, les ducs de Poméranie lui furent donnés pour tuteurs avec sa mère. Il ne paraît pas néanmoins que Henri ait été reconnu pour héritier légitime dans tout le margraviat. Rodolfe, duc de Saxe, prit d'abord, au mois d'octobre 1319, la qualité de tuteur de la douairière de Woldemar; on le voit ensuite se qualifier *pupillorum Marchionum tutorem*, et plusieurs villes lui déférèrent ce titre. M. Pauli, persuadé que Rodolfe ne prétendait pas être le tuteur du jeune Henri, tant à raison de sa haine contre la maison de Bavière, dont était la mère de ce prince, que parce que Henri *Sans-Terre* n'eut que ce fils, pense que Rodolfe entendait être le tuteur d'Albert et de Woldemar, jeunes comtes d'Anhalt-Coëthen, fils d'une sœur du feu margrave Woldemar. Mais il est difficile de combiner cette assertion avec ce que dit plus haut le même historien, savoir, que cette dame était déjà veuve en 1290. Quoi qu'il en soit, l'empereur Louis, pour maintenir son neveu, le déclara majeur avant qu'il eût atteint l'âge de douze ans. (*Ibid.* p. 311.) Mais les vues de l'empereur furent anéanties par la mort du jeune prince, arrivée au mois de septembre 1320. Il n'est donc pas surprenant que plusieurs monuments donnent Woldemar pour le dernier de sa maison.

Henri *le Jeune* eut une sœur, nommée Sophie, mariée à Magnus *le Pieux*, duc de Brunswick, auquel l'empereur donna, l'an 1333, l'investiture de Landsberg et de ses dépendances, qui avaient été assignées en douaire à la femme de Henri *Sans-Terre.* Après la mort de Henri *le Jeune*, ou plutôt après celle de Woldemar, plusieurs princes voisins tâchèrent de mettre à profit la conjoncture pour recouvrer ou ravir différentes places ou portions de terre sur lesquelles ils avaient des prétentions. Mais les descendants d'Albert *l'Ours*, margrave de Brandebourg, tels que ceux de Saxe-Wittemberg et d'Anhalt, se portèrent pour seuls héritiers de cette succession. On ne vit pas néanmoins les princes de Saxe-Lawenbourg se mettre au rang des prétendants, quoiqu'également issus du même Albert, sans doute parce que Bernard, son second fils, dont ils descendaient, ayant renoncé pour lui et sa postérité au margraviat, ils jugèrent sensément n'y avoir aucun droit. Aussi l'empereur, déclarant le Brandebourg et les fiefs qui en dépendaient, ouverts par la mort des margraves, le conféra de plein droit à son fils aîné, qui suit.

LOUIS I DE BAVIÈRE, DIT LE VIEUX.

L'an 1323, LOUIS, fils aîné de l'empereur Louis de Bavière, fut pourvu de margraviat de Brandebourg, par son père, à l'âge de douze ans, dans la diète de Nuremberg, tenue au printems. Pendant son adolescence, l'empereur se déclara son tuteur, et, en cette qualité, se fit investir par l'évêque d'Halbertadt de tous les fiefs de la Marche, mouvants de cette église : le père, de son côté, dans la diète de Nuremberg, donna, le 24 juin 1324, à son fils, l'investiture du margraviat avec l'expectative du duché d'Anhalt ; ce qu'il renouvela depuis à Rome, l'an 1328, après avoir reçu la couronne impériale. (Pauli, *ibid.*, pag. 319.)

Le pape Jean XXII était brouillé, dès l'an 1323, avec Louis de Bavière, le père, qu'il refusait de reconnaître pour empereur. Leur querelle s'envenimant de plus en plus, le pontife, l'an 1326, devint l'instigateur d'une irruption subite que fit dans la nouvelle Marche une armée nombreuse, composée de russes, de lithuaniens, de valaques et de polonais, sous la conduite de Uladislas Loketek. Encouragée par les horreurs qu'elle avait commises impunément dans ce pays, elle y revint l'année suivante. Mais Jean, roi de Bohême, étant venu au secours de l'empereur, elle fut repoussée avec perte. (*Ibid.*, pag. 320-323.) Rodolfe, duc de Saxe, n'était pas du nombre des partisans de l'empereur. Celui-ci, n'ayant pu le mettre dans ses intérêts, donna, l'an 1329, pour se venger, au margrave Louis, son fils, l'expectative de Landsberg et de Sangershausen, dont le duc prétendait devoir hériter, quoiqu'ils relevassent du margraviat. L'empereur s'étant allié, la même année, avec les ducs de Mecklenbourg et de Werle, ils entrèrent, de concert, par deux endroits, dans la Poméranie, pour contraindre le duc Barnime à se reconnaître vassal du Brandebourg. Cette expédition leur réussit mal. La guerre, cependant, continua par les intrigues du pape. Une bataille gagnée, l'an 1331, par Barnime et ses neveux, sur Louis, le détermina enfin à faire une paix désavantageuse, en renonçant au vasselage que ces ducs lui devaient. (*Ibid.*, p. 325.) On murmura de cette paix dans l'empire, dont elle diminuait les droits ; aussi ne fut-elle point durable. Il s'en fit une plus solide, l'an 1338, à la diète de Francfort, où les ducs de Poméranie se reconnurent vassaux de l'empire, et consentirent à la succession éventuelle de leurs états, en faveur de l'électeur de Brandebourg. (*Ibid.*, pag. 358.)

Le Brandebourg, l'an 1348, fut troublé par un faux Wolde-

mar II, qui, avec l'appui et le secours de l'empereur Charles IV et d'autres princes, s'empara de plusieurs villes. C'etait un meûnier, nommé Jacques Rebock. Il avait été quelque tems attaché au service du prince pour lequel il se donnait, et lui ressemblait parfaitement. Pour soutenir son imposture, il disait que le pape lui ayant imposé une pénitence pour avoir épousé sa proche parente, il s'était retiré dans une solitude, et avait fait enterrer un cadavre étranger sous son nom, afin de se dérober à toutes les recherches; mais, qu'ayant accompli sa pénitence, il devait rentrer dans ses droits. M. Pauli traite fort au long de cet imposteur, et prétend montrer que ce furent Rodolfe, duc de Saxe, les princes d'Anhalt et l'archevêque de Magdebourg, qui lui firent jouer ce rôle pour leurs propres interêts (*Ibid.* pp. 339–348). Quoi qu'il en soit, le margrave Louis se défendit avec valeur, malgré quelques échecs qu'il reçut, contre le prétendu Woldemar et ses partisans. L'an 1351, le 24 décembre, il céde à ses frères, Louis et Otton, pour eux et pour leurs enfants, à perpétuité, le margraviat de Brandebourg, ne se réservant que le droit de suffrage appartenant au Brandebourg, dans l'élection du roi des Romains, après quoi il partit du Brandebourg, au commencement de l'an 1352, pour aller gouverner son duché de la haute Bavière et le comté de Tyrol. Il mourut, au mois d'octobre 1361, à Munich, où ses cendres reposent encore. Il avait épousé, en 1322, 1°. MARGUERITE, fille de Christophe II, roi de Danemarck, morte sans enfants, l'an 1341; 2°. MARGUERITE, surnommée *Maulstasch*, en allemand, à cause de la difformité de sa bouche, fille et héritière de Henri, duc de Carinthie et comte de Tyrol, dont il eut, en 1344, un fils, nommé Mainard, marié avec une princesse d'Autriche et mort sans enfants, en 1363, ce qui fit que sa mère céda, l'année suivante, le Tyrol à la maison d'Autriche. (Pauli, *ibid.*, pag. 369.)

LOUIS II, DIT LE ROMAIN.

1352. LOUIS, dit LE ROMAIN, à cause de sa naissance qu'il avait prise, le 17 janvier 1328, à Rome, reçut le 2 janvier 1352, l'hommage de ses sujets, pour lui, son frère Otton, et, leur lignée cessant, les descendants de Louis *le Vieux*. La charte où ceci est énoncé, fut expédiée à Saltzewedel. (*Ibid.*, pag. 359.) Louis, dans une grande partie de la même année, eut les armes à la main contre les partisans du faux Woldemar, dont l'archevêque de Magdebourg était le plus obstiné. L'empereur Charles IV, auquel, à l'exception du prélat, tous les autres étaient convenus de s'en rapporter, défendit, par un édit daté

du mardi après la nativité de la Vierge, aux Brandebourgeois, de reconnaître d'autres margraves que lui et son frère. Il travailla même, pour assurer l'effet de son édit, à leur réconciliation avec le saint siége sous l'anathème duquel était la maison de Bavière, depuis la déposition de l'empereur Louis V. Pour la procurer, le margrave Louis fit publier, en 1353, un pardon général pour tous ceux qui auraient suivi le faux Woldemar. Il fit plus, le pape refusant de lever l'excommunication et l'interdit dont la Marche était frappée, à moins qu'on ne fît satisfaction à l'évêque de Lébus, il conclut un traité de paix avec ce prélat. Enfin les troubles dont le Brandebourg avait été si long-tems agité, cessèrent entièrement, l'an 1355, par la paix que ménagea l'empereur entre les margraves et les maisons d'Anhalt et de Saxe-Wittemberg, comme aussi l'archevêque de Magdebourg, et par la retraite du faux Woldemar. Ce dernier, pour sauver l'honneur de ceux qui l'avaient employé, renonça pleinement à ses prétentions sur le Brandebourg et délia les Brandebourgeois de l'hommage qu'ils lui avaient fait. L'acte de cette renonciation fut expédié, l'an 1355, à Dessau, dans la principauté d'Anhalt, où vraisemblablement ce fourbe mourut l'année suivante. (*Ibid.*, pag. 362.)

Louis concourut, l'an 1356, à la rédaction de la fameuse bulle d'or, par laquelle fut introduit le droit de primogéniture dans les états électoraux, avec le suffrage attaché aux possesseurs du Brandebourg. La huitième voix y fut accordée à Louis. (*Ibid.*, pag. 365.) Il fit encore, l'année suivante, avec les ducs de Mecklenbourg et ceux de Poméranie, une convention à laquelle plusieurs princes accédèrent. L'an 1360, Otton, dont le margrave Louis avait été jusqu'alors le tuteur, devint son corégent. Libre, par-là, de s'éloigner de ses états, Louis alla se joindre aux chevaliers Teutoniques, pour faire la guerre aux Lithuaniens, dont ils firent le duc prisonnier.

Le margrave Louis le Romain termina ses jours, l'an 1365, sans laisser d'enfants de ses deux femmes, dont la première, nommée, à ce qu'il paraît, CUNÉGONDE, était fille de Casimir le Grand, roi de Pologne; la seconde, dite INGEBURGE, de la maison de Mecklenbourg, était déjà mariée en 1352.

OTTON V, DIT LE FAINÉANT.

1365. OTTON, après la mort de Louis le Romain, son frère, gouverna seul le margraviat de Brandebourg. Les deux frères, l'an 1364, avaient donné leur consentement au traité que l'empereur fit avec le marquis de Misnie, pour retirer de ses

mains la Lusace, moyennant une somme d'argent déterminée, dont mille marcs furent d'abord comptés à Louis. Ils avaient, de plus, consenti que la Lusace fût donnée à titre de fief mouvant de la Bohême, par l'empereur à Boleslas, duc de Schweidnitz et de Jauer, se réservant le droit d'y rentrer après la mort de celui-ci, en remboursant la même somme. Otton ne se trouvant point en état de faire ce retrait, donna, l'an 1368, au roi de Bohême, un reversal par lequel il déclarait avoir, à perpétuité, vendu à lui et à ses héritiers la basse Lusace, et promettait de lui livrer tous les titres concernant cette province; après quoi, l'empereur permit au roi Wenceslas d'en prendre possession.

L'an 1370, les ducs de Poméranie, voulant profiter de la faiblesse du gouvernement d'Otton, entrèrent à main armée dans ses états. La guerre qu'ils lui firent dura deux ans, et fut terminée, l'an 1372, par la médiation du roi de Danemarck et de Frédéric, duc de Bavière-Landshut. Otton, piqué de n'avoir point été secouru par l'empereur, pensait à rompre le pacte de confraternité fait entre sa maison et celle de Luxembourg, et à transmettre ses états à son neveu Frédéric, duc de Bavière. L'empereur, instruit de ce dessein, fondit tout-à-coup, l'an 1373, avec une armée, dans la nouvelle Marche. Otton, sans défense, accepta sans hésiter, une conférence qui lui fut proposée, et dans laquelle il fut convenu qu'on lui laisserait, pour sa vie, quelques places, avec le titre d'archicamérier et cent mille florins une fois payés. En conséquence de cet arrangement, Otton, le 23 août 1373, donna sa démission du margraviat en faveur de Wenceslas, fils, encore en bas âge, de l'empereur. Otton alla ensuite s'établir à Wolfstein, sur l'Iser, près de Landshut, et passa, dans la débauche, le reste de ses jours, qu'il finit, l'an 1376, à Seelenthal, sans laisser de postérité légitime. Il avait épousé, l'an 1364, ANNE, dite aussi ELISABETH, fille de l'empereur Charles IV.

WENCESLAS DE LUXEMBOURG.

1373. WENCESLAS, fils de l'empereur Charles de Luxembourg, né le 26 février 1361, succéda, l'an 1373, au margrave Otton V, sous la régence de son père. Charles, après avoir reçu l'hommage des Brandebourgeois, projeta d'unir, à perpétuité, le margraviat au royaume de Bohême, ce qui fut agréé dans une diète tenue, le jour de la Trinité 1374, à Graben. (*Ibid.*, pag. 374.) En conséquence, Charles ordonna de dresser un cadastre du Brandebourg; et cet ouvrage, quoique fait à la hâte, le mit en état de se procurer des sommes considérables pour l'exécution de ses projets. Wenceslas étant devenu, l'an

1376, roi des Romains, son père continua de gouverner le Brandebourg, non plus comme auparavant, au nom de son fils, mais en son propre nom. Sentant approcher le terme de sa carrière, il fit le partage de ses états entre ses enfants, laissant à Wenceslas, qui était l'aîné, la Bohême, dont il avait déjà le titre; au second, nommé Sigismond, le Brandebourg; et à Jean, le troisième, la basse Lusace, qu'il avait détachée du royaume de Bohême, avec la Marche au-delà de l'Oder; c'est la nouvelle Marche d'aujourd'hui (*Voy.* Wenceslas, *roi de Bohême.*)

SIGISMOND DE LUXEMBOURG.

1378. Sigismond obtint le margraviat de Brandebourg du vivant de l'empereur Charles IV, son père, par la démission qu'en fit, en sa faveur, Wenceslas, son frère, par acte donné à Prague, le vendredi après la Pentecôte (11 juin 1378), réservant néanmoins le retour de cette principauté à lui et ses héritiers, rois de Bohême, au défaut d'hoirs mâles de Jean, duc de Gorlitz, son autre frère. Sigismond employa le reste de cette année et les trois suivantes à parcourir ses nouveaux états, pour recevoir les hommages des villes et de la noblesse. Le Brandebourg, sous le gouvernement de Sigismond, souffrit beaucoup des irruptions qu'y firent les Polonais et les Poméraniens, ainsi que les ducs de Mecklenbourg qui s'emparèrent de quelques villes dans la Prignitz, sur lesquelles ils formaient des prétentions. La Hongrie, dont la reine Marie avait donné sa main, l'an 1386, à Sigismond, était, dans le même tems, agitée par des troubles encore plus grands. Sigismond, tout occupé à s'y maintenir, donna, par engagement, le margraviat de Brandebourg, l'an 1388, à ses deux neveux, Josse et Procope, fils de Jean de Gorlitz, avec le consentement de leur père et du roi Wenceslas, comme ayant le droit de succession éventuelle. Mais M. Pauli prouve que ce fut proprement à Josse que fut engagé le margraviat, et qu'on ne fit hommage à Procope qu'éventuellement et pour le cas où Josse viendrait à décéder sans héritiers.

JOSSE, DIT LE BARBU, PAR ENGAGEMENT.

1388. Josse, fils aîné de Jean de Gorlitz, dixième margrave de Brandebourg, se fit une occupation sérieuse de recouvrer les provinces de cette principauté, qu'on lui avait arrachées. Il en attaqua, l'an 1389, les détenteurs, aidé par Bernard et Henri, fils de Magnus Torquatus, duc de Brunswick, et leur enleva

quelques châteaux. Mais le peu de succès de ses armes ralentit son ardeur. Ayant établi, l'an 1391, gouverneurs de la Marche de Brandebourg, Léopold de Bredow et Huiner de Konigsmarck, il s'en absenta et n'y revint que rarement pour lever les sommes qui lui étaient dues. Son eloignement enhardit la noblesse à faire ce qu'elle jugeait à propos, et l'archevêque de Magdebourg en profita pour déclarer la guerre au Brandebourg. Josse, l'an 1394, fit une alliance défensive avec la noblesse et la ville de Lunebourg. Mais elle ne le préserva pas de la prison où il fut mis par l'empereur Wenceslas. Délivré l'an 1395, le besoin d'argent lui fit prendre le parti d'engager le margraviat à Guillaume, marquis de la haute Misnie, son beau-frère, pour une somme de quarante mille *schock* de deniers de Pologne. Guillaume rétablit le repos dans le pays en réduisant, à l'aide de quelques seigneurs voisins, les repaires des brigands qui l'infestaient. M. Pauli croit que Sigismond ayant hérité, par la mort de son frère, Jean de Gorlitz, arrivée en 1393, de la Marche située au-delà de l'Oder, avait alors vendu à Josse le margraviat, en se réservant le pouvoir de le racheter, et que Josse le céda, par engagement, à Guillaume. Quoi qu'il en soit, Josse reprit le gouvernement du Brandebourg, l'an 1398, entre les mois de juillet et d'octobre. Mais sa présence n'y fut guère moins rare qu'auparavant. Les villes de Brandebourg, se voyant comme abandonnées, parce que leurs gouverneurs n'étaient pas en état de les défendre, firent entre elles, le 9 juin 1399, une confédération pour leur sûreté commune; moyen insuffisant contre les perturbateurs du repos public, comme le prouvent les horreurs qu'ils commirent dans le margraviat, et dont M. Pauli fait le détail affligeant. (*Ibid.*, pag. 417.) Josse, élu roi des Romains, le 1er. octobre 1410, mourut à Brünn, le 8 janvier suivant, à l'âge d'environ soixante-un ans, laissant le Brandebourg dans le plus déplorable état. On ignore le nom de sa femme. Mais il est hors de doute qu'il ne laissa point de postérité.

SIGISMOND, DE NOUVEAU.

1411. SIGISMOND, devenu roi des Romains, se remit en possession du Brandebourg après la mort de Josse, à l'exception de la partie située au-delà de l'Oder, qu'il avait vendue, l'an 1402, à l'ordre Teutonique, en réservant pour lui-même et les héritiers de Josse, la faculté du rachat. S'étant rendu sur les lieux, il y publia une paix publique, et nomma gouverneur Frédéric, burgrave de Nuremberg. C'était un de ses créanciers, qui lui avait prêté des sommes considérables, pour la sûreté

desquelles ce gouvernement devait lui rester jusqu'au remboursement. C'était donc une espèce d'aliénation, dont Sigismond n'excepta que la dignité électorale et ses fonctions. Frédéric, étant allé prendre possession du margraviat en 1412, éprouva des oppositions de la part de plusieurs nobles, qui, ayant par engagement ou par usurpation des fonds ou droits appartenants au fisc, craignaient qu'il ne les retirât ou ne les rachetât. S'étant alliés avec les ducs de Stettin, ils gagnèrent sur lui une bataille, le 24 octobre. Mais Frédéric parvint, l'an 1414, à les faire rentrer dans le devoir. L'année suivante, Sigismond lui vendit le margraviat pour la somme de quatre cent mille ducats, dont il avait déjà reçu, long-tems auparavant, une grande partie; mais Sigismond se réserva la faculté du retrait, à perpétuité, pour ses hoirs mâles et ceux de Wenceslas, roi de Bohême, son frère. (*Voy.* Sigismond, *empereur.*)

FRÉDÉRIC I.

1415. Frédéric I, tige de la maison régnante de Brandebourg, fils de Frédéric, burgrave de Nuremberg, et d'Elisabeth de Misnie, descendant de Conrad I, burgrave de Nuremberg, vivant environ l'an 1200, fils puîné de Rodolfe, comte de Hohenzollern, obtint, par la vente que lui en fit Sigismond, le margraviat de Brandebourg, dont ce prince lui donna l'investiture au concile de Constance, le 18 avril 1417, du consentement des électeurs et des princes de l'empire, qui assistèrent en grand nombre à cette cérémonie. Les princes de la maison d'Anhalt avaient des prétentions sur le Brandebourg. Frédéric, pour les engager à s'en désister, leur donna une somme d'argent, dont ils se contentèrent. Les ducs de Mecklenbourg, qui se prétendaient indépendants du margraviat, ne furent pas d'aussi bonne composition. Frédéric se vit obligé, l'année 1418 et la suivante, de marcher contre eux à la tête de son armée. Dans la première de ces deux campagnes, l'empereur Sigismond, appelé en Hongrie par les troubles qui continuaient d'y régner, nomma Frédéric vicaire de l'empire, titre dont il remplit glorieusement les fonctions par le soin qu'il eut d'affermir, en Allemagne, la paix jusqu'alors mal observée. Le duc de Poméranie s'étant emparé de l'Uckermarck, ou de la Marche Ukraine, Frédéric, l'an 1420, porta la guerre dans ce pays, qu'il vint à bout de faire rentrer sous ses lois par traité conclu, la même année, à Perleberg. Frédéric, après cette expédition, marche au secours de l'empereur contre les rebelles de Bohême, commandés par Jean Ziska. Le peu de succès qu'il eut en ce pays, refroidit Sigismond à son égard. Cependant, la haute idée que

ce prince avait toujours de sa valeur, le porta, l'an 1422, à le mettre à la tête de l'armée, que l'empire envoya dans la Bohême. La même année, après la mort d'Albert III, duc de Saxe, le dernier de la maison d'Ascanie, l'électeur Frédéric se mit sur les rangs pour lui succéder, et fit des conquêtes en ce pays. Mais l'empereur ayant conféré la Saxe, l'année suivante, à Frédéric de Misnie, l'électeur de Brandebourg fut obligé de la céder à ce rival, moyennant une somme d'argent qu'il en reçut. Ayant recommencé la guerre, en 1425, contre la Poméranie et le Mecklenbourg, il la termina, la même année, par la captivité de Jean III, duc de Mecklenbourg-Stargard. Ce prisonnier ne recouvra sa liberté qu'en 1427, après avoir reconnu sa mouvance féodale envers le Brandebourg, qu'il avait contestée jusqu'alors. Pressé pour le remboursement complet de l'acquisition qu'il avait faite de son électorat, Frédéric vendit, en 1427, son burgraviat à la ville de Nuremberg, avec le château impérial dont il était gouverneur perpétuel, et tous les droits qui lui appartenaient dans l'intérieur de ses murs, quelques-uns aussi hors de la ville. « Cette clause, dit M. Pfeffel, énoncée en » termes trop vagues, a causé des procès et des discussions in» nombrables entre la ville de Nuremberg et les margraves de » Brandebourg, des rameaux d'Anspach et de Bareith, qui » possèdent les terres burgraviales ».

L'électeur de Brandebourg, réconcilié avec l'empereur, retourna, l'an 1430, en Bohême, où il commanda de nouveau, mais sans succès, l'armée de l'empire. Il se vit attaqué, l'an 1432, par les Bohémiens, dans ses propres états, où ils firent différentes excursions. Il eut à se défendre, en 1434, contre Bernard, duc de Saxe-Lawenbourg, qui s'était jeté subitement sur ses terres sans qu'on nous apprenne le motif de cette irruption. L'empereur interposa son autorité pour arrêter ces hostilités, qui se terminèrent, l'année suivante, par un traité de paix. Pour mettre en sûreté les domaines qu'il avait en Franconie, il fit alliance avec l'archevêque de Mayence, l'évêque de Wurtzbourg et quelques autres seigneurs voisins. Il envoya, l'an 1438, en Bohême, son fils Albert, au secours de l'empereur Albert II, qui lui donna le commandement de son armée. Frédéric mourut à l'âge de soixante-huit ans, en 1440, le 20 ou le 21 septembre. Il avait épousé, l'an 1400, ELISABETH, fille de Frédéric, duc de Bavière-Landshut, morte le 13 novembre 1443. Les enfants qu'il laissa de ce mariage sont Jean, surnommé *l'Alchymiste*, lequel, par déférence pour son père, ayant cédé son droit d'aînesse à son frère puîné, passa tranquillement ses jours, occupé de l'alchymie, à Plassembourg, dans le Voitgland, où il mourut le 1er. décembre (et non le 16 no-

bembre) 1464; Frédéric, qui suit; Albert, électeur après son frère; un autre Frédéric, dit *le Gros*, qui eut en partage Tangermunde dans la vieille Marche; Elisabeth, mariée, en 1418, à Louis II, duc de Lignitz, mort le 30 avril 1436, puis remariée à Wenceslas, duc de Teschen, décédée le 31 octobre 1449; Cécile, alliée, le 30 mai 1423, à Guillaume *le Belliqueux*, duc de Brunswick, qui la chassa, l'an 1431, avec ses enfants; Marguerite, qui épousa 1°. l'an 1423, Albert V, duc de Mecklenbourg, mort avant la consommation du mariage; 2°. l'an 1431, Louis....., mort en 1445; 3°. Martin de Waldenfels, grand-maître de sa cour (elle finit ses jours à Landshut, le 20 juillet 1463); Dorothée, morte le 19 mars 1477; Madeleine, mariée, en 1430, à Frédéric, dit *le Débonnaire*, duc de Lunebourg; Barbe, nommée par d'autres Catherine.

FRÉDÉRIC II, DIT DENT DE FER.

1440. FRÉDÉRIC II, que sa force extraordinaire fit nommer *Dent de Fer*, second fils de l'électeur Frédéric I, né le 19 novembre 1413, obtint l'électorat par la disposition de son père, et la cession de son frère aîné, Jean l'Alchymiste. Il avait été fiancé, l'an 1421, avec Hedwige, fille de Jagellon, roi de Pologne, née l'an 1408. Mais cette princesse mourut avant l'accomplissement de son mariage, empoisonnée, suivant le bruit commun, par la reine Sophie, sa belle-mère. Les dissensions de Sigismond de Saxe, évêque de Wurtzbourg, avec son chapitre, l'ayant fait déposer, Frédéric prit sa défense contre le duc de Saxe, frère du prélat, qui appuyait sa destitution, et, après quelques hostilités réciproques, il fit la paix entre eux, l'an 1441, en épousant CATHERINE, leur sœur. Le caractère de Frédéric, loin de le porter à la guerre, lui faisait rechercher au contraire, tous les moyens de l'éviter. Ce fut dans cet esprit qu'il s'accommoda, pour la succession des ducs de Werden et de Werle, avec ceux de Mecklenbourg, qui accordèrent à la maison de Brandebourg le droit de leur succéder éventuellement dans leurs états; ce qui fut confirmé par l'empereur, le lundi avant la fête de sainte Marguerite (16 juillet 1442), et muni ensuite du consentement qu'y donnèrent les électeurs l'un après l'autre.

Frédéric fit preuve de désintéressement, l'an 1446, en refusant, pour la seconde fois, la couronne de Pologne, qui lui était offerte après le refus de Casimir, duc de Lithuanie. Il est vrai que, connaissant le caractère de Casimir, il craignit de se compromettre avec lui, en acceptant une couronne que ce prince n'aurait pas soufferte sur la tête d'un étranger. Casimir, en effet,

par cette considération, revint sur ses pas, et accepta enfin la couronne qui lui avait été déférée. Le margrave le fit complimenter à ce sujet, et dès-lors il s'établit entre eux une étroite amitié. Frédéric fit un autre acte de générosité, le 1er. novembre 1447, en partageant le margraviat avec Albert, son frère puîné. Plusieurs seigneurs, et places de la basse Lusace, frappés de la sagesse du gouvernement de Frédéric, se rangèrent, l'an 1448, sous ses lois, et le reconnurent pour leur souverain, après la promesse qu'il leur fit de confirmer leurs priviléges. Il employa les années suivantes à visiter ses nouveaux sujets, dont sa présence augmenta le nombre. Albert, son frère, s'étant brouillé avec la ville de Nuremberg, il entra, l'an 1449, dans la confédération que firent, en faveur de celui-ci, quinze évêques, seize princes séculiers, et un plus grand nombre d'autres seigneurs. La guerre qu'enfanta cette formidable alliance, finit, l'année suivante, par un traité. Frédéric, dans le même tems, fournit du secours à Guillaume, duc de Saxe, contre l'électeur de Saxe, son frère, qui d'ailleurs répétait la portion de la Lusace qui s'était donnée au margrave. Toutes ces querelles furent pacifiées en 1450, et la dernière par l'entremise de l'archevêque de Magdebourg.

La nouvelle Marche s'étant mise, l'an 1454, sous la protection de l'électeur de Brandebourg, il l'acheta des chevaliers Teutoniques, l'année suivante, pour la somme de cent mille florins, par acte du vendredi avant la saint Mathieu, et conclut en même tems une alliance défensive avec eux. Albert, son frère, et Louis *le Riche*, duc de Bavière, se portaient une haine réciproque qui alluma, l'an 1462, une guerre presque générale en Allemagne. L'électeur de Brandebourg prit le parti du premier, qui etait celui de l'empereur. Mais Georges Podiébrad, roi de Bohême, s'allia au second par ressentiment contre l'électeur, qui, l'année précédente, lui avait refusé son suffrage pour le trône impérial, dont on voulait faire descendre Frédéric III. Georges, pour se venger, donna des troupes au seigneur de Sternberg, qui formait des prétentions sur Cotbus, dans la basse Lusace. Les Bohémiens se disposaient aussi à faire irruption dans la nouvelle Marche. L'électeur, ne se trouvant point en force pour réprimer ces hostilités, prit le parti de s'accommoder avec le roi de Bohême, en cédant, par traité du samedi avant la Pentecôte 1462, la basse Lusace, à l'exception du cercle de Cotbus.

Otton III, dernier duc de Stettin, étant venu à mourir sans enfants, l'an 1464, l'électeur de Brandebourg voulut se mettre en possession de ce duché, fondé sur un traité fait, en 1338, par Louis de Bavière, l'un de ses prédécesseurs, avec les ducs

de Poméranie, qui portait que, leur ligne venant à manquer, la Poméranie serait réunie à l'électorat de Brandebourg. Mais les ducs de Wolgast s'opposèrent à cette réunion. Après de longues contestations, il fut enfin convenu à Soldin, le 25 janvier 1466, que le duché de Stettin demeurerait au pouvoir des ducs de Wolgast, mais à condition que ceux-ci demeureraient feudataires de l'électeur de Brandebourg pour toute la Poméranie et l'île de Rugen. Mais les conditions de ce traité étant mal observées par les ducs, l'électeur prit les armes, l'année suivante, pour les contraindre à les remplir. Le roi de Pologne, s'étant rendu médiateur dans cette guerre, l'an 1469, obtint un armistice sous la clause que celle des parties belligérantes, qui voudrait recommencer les hostilités, en préviendrait un mois auparavant son ennemi. Frédéric II, vers le même tems, réunit, comme vacant, le comté de Wernigerode à la Marche.

Le même esprit de désintéressement qui avait engagé ce prince à refuser deux couronnes, lui fit abdiquer, l'an 1470 (et non 1469), l'électorat en faveur d'Albert, son frère, après quoi il alla s'établir à Plassembourg, en Franconie, où il mourut le 10 février 1471. Il avait épousé, en 1441, CATHERINE, fille de Frédéric *le Belliqueux*, électeur de Saxe, dont il eut deux fils, Jean et Erasme, morts avant lui; et deux filles, Marguerite, mariée, selon les historiens de Brandebourg, à Bogislas, duc de Poméranie, morte en 1489, et Dorothée, alliée à Jean III, duc de Saxe-Lawenbourg.

ALBERT III.

1470. ALBERT, surnommé L'ACHILLE et L'ULYSSE, à cause de sa valeur et de sa prudence, né le 24 novembre 1414, succéda, l'an 1470, dans l'électorat, à Frédéric, son frère. Il était auparavant burgrave de Nuremberg et margrave de Bareith, et dès-lors il était célèbre par ses exploits. Il avait fait la guerre, comme général de la ville de Breslaw, contre les Polonais; il avait gagné huit batailles contre les habitants de Nuremberg, qui lui contestaient les droits que son père s'était réservés en vendant le burgraviat à la ville; il avait fait prisonnier, en 1444, suivant les mémoires pour l'histoire de Brandebourg, Louis le Barbu, duc de Bavière, à Ingolstadt; événement dont ne parle point M. Pauli. Mais dans une neuvième bataille, donnée contre les Nurembergeois, il avait été fait prisonnier, après s'être défendu comme un lion; il avait enfin remporté le prix en dix-sept tournois. Il continua la guerre au sujet du duché de Poméranie-Stettin jusqu'en 1476, que la paix se fit aux conditions du traité de 1467. (*Voy.* Bogislas X, *duc de*

Poméranie.) Après l'abdication de Frédéric, son frère, il ne s'empressa pas de prendre les rênes du gouvernement de l'électorat; mais il les confia à Jean, son fils, et n'arriva que l'an 1471, vers la Saint-Michel, dans le Brandebourg, ayant reçu l'hommage de ses sujets avant de s'y rendre. L'an 1471, il commanda, suivant les mémoires pour l'histoire de Brandebourg, les armées de l'empereur, dont il eut toute la confiance, contre le duc de Bavière et contre le duc de Bourgogne. Aussi habile négociateur que grand capitaine, il disposa ce dernier à la paix, et ce fut le succès de cette tentative qui lui mérita le surnom d'*Ulysse*. Il ne réussit pas aussi facilement à terminer les contestations qu'il avait avec les ducs de Poméranie pour la succession du dernier duc de Stettin. Les conférences que l'empereur, à leur demande, avait fait tenir, en 1471, sur ce sujet, ayant échoué, Albert prit les armes et s'empara de plusieurs places de l'héritage contesté. Elles lui furent laissées dans le traité de paix, conclu, le 3 juin de l'année suivante, à Prentzlow. Il fit, l'an 1473, un pacte de confraternité avec les maisons de Saxe et de Hesse pour la succession réciproque, à l'extinction d'une de leurs lignes. La même année, il partagea ses états entre ses fils, laissant à l'aîné le margraviat, au second Anspach en Franconie, et au troisième Bareith. Enfin, las du gouvernement, il le remit, le 25 juin 1476, à son fils aîné, se réservant la dignité électorale. Albert mourut, le 11 mars 1486, à Francfort sur le Mein, pendant l'élection de Maximilien I, roi des Romains. Il avait épousé, 1°. l'an 1445, MARGUERITE, fille de Jacques de Bade, morte en 1457; 2°. en 1458, ANNE, fille de Frédéric II, électeur de Saxe, morte en 1512. Du premier lit sortirent, entr'autres enfants, Jean, électeur; Ursule, mariée, en 1467, à Henri, duc de Munsterberg; et Elisabeth, femme d'Eberhard, duc de Wurtemberg. Du second lit, Albert eut Frédéric, mort en 1536, tige des anciens margraves de Brandebourg, en Franconie, et des ducs de Prusse; Émilie, femme de Gaspar, duc de Deux-Ponts; Barbe, qui, ayant épousé, l'an 1472, Henri XI, duc de Glogaw et de Crossen, fit passer et revenir ce duché à la maison de Brandebourg; Sigismond, qui eut pour partage Bareith avec le Voitgland; et cinq autres enfants.

JEAN, SURNOMMÉ CICERON.

1476. JEAN, à qui son éloquence naturelle acquit le surnom de CICÉRON, né le 2 août 1455, fut le successeur d'Albert, son père, dans l'électorat, qu'il administrait avec lui depuis plusieurs années. Nous voyons en effet qu'en 1474 il s'unit avec

Ernest, électeur de Saxe, pour concilier les rois Casimir de Pologne, Wladislas de Bohême, et Mathias de Hongrie, sur leurs différents pour la Silésie. Jean *le Cicéron* et l'électeur de Saxe entrèrent en Silésie à la tête de six mille chevaux, et se déclarèrent ennemis de celui des rois qui refuserait de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portaient. Son éloquence, à ce que disent les annales, procura l'accord de ces princes, et les fit consentir à partager la Silésie et la Lusace entre la Hongrie et la Bohême. « Je voudrais, dit le plus illustre de ses successeurs, que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence » de ce prince; car, dans celui-ci, les six milles chevaux paraissent le plus fort argument. Un prince, ajoute-t-il, qui peut » décider les querelles par la force des armes, est toujours un » grand dialecticien. C'est un Hercule qui persuade à coups de » massue. » Le margrave Jean fit la guerre, pendant six ans, à Jean II, duc de Sagan, pour conserver à Barbe, sa sœur, le duché de Crossen, qui lui revint après la mort de cette princesse. En 1484, il prit la ville de Lunebourg sous sa protection, et lui procura la paix avec le duc de Brunswick. Les secours que l'électeur Jean fournit à l'empereur contre le roi de Hongrie, lui attirèrent les effets de la vengeance de ce dernier, dont les hussards, envoyés, l'an 1488, dans ses états, ainsi que dans ceux de l'électeur de Saxe, les ravagèrent l'espace d'environ trois mois. Les deux princes attaqués s'étant mis en devoir de chasser ces troupes, furent prévenus par leur retraite qui fut suivie d'un accommodement. Jean *le Cicéron* ne cultiva pas seulement les lettres, il les protégea; il travaillait à ériger une université à Francfort sur l'Oder, lorsque la mort le surprit à Arnebourg le 9 janvier 1499. Il avait épousé, le 24 avril 1476, à Berlin, MARGUERITE, fille de Guillaume III, duc de Saxe, morte en 1511, dont il eut, outre deux enfants morts en bas âge, Joachim, qui suit; Albert, archevêque de Magdebourg et évêque d'Halberstadt en 1513, électeur de Mayence en 1514, cardinal en 1518, mort le 24 septembre 1545; Anne, mariée à Frédéric I, duc de Holstein, puis roi de Danemarck; et Ursule, femme de Henri VI, duc de Mecklenbourg. Jean *le Cicéron* fut extrêmement replet, malgré les remèdes qu'il employait pour diminuer son embonpoint.

JOACHIM I.

1499. JOACHIM I, surnommé NESTOR, à cause, dit M. Pauli, de ses bons conseils, né le 21 février 1484, succéda, l'an 1499, à Jean, son père. L'an 1502, il confirma le pacte de succession éventuelle de la Poméranie. Il fournit des troupes, en

1504, à l'empereur Maximilien contre l'électeur palatin. L'université de Francfort sur l'Oder lui doit son établissement, dont l'époque précise est marquée au 1er. mai 1506. Les Juifs, par ses ordres, furent chassés de son électorat, l'an 1510, sur l'aveu que plusieurs d'entre eux firent qu'en un certain pays ils achetaient des enfants chrétiens pour les égorger. Il termina, l'an 1511, par une paix solide, la guerre qui durait depuis trois ans entre le roi de Danemarck et la ville de Lubeck. Etant à Halle, en 1514, il pensa y périr, avec l'archevêque de Magdebourg, son frère, par les intrigues des Juifs, qui, pour se venger de leur expulsion du Brandebourg, avaient aposté quelqu'un pour les empoisonner. Il obtint de l'empereur, en 1517, l'expectative sur le duché de Holstein. Ce fut auprès de lui que Christiern II, roi de Danemarck et de Suède, son beau-frère, trouva, l'an 1523, un asile, après avoir été chassé par ses sujets. L'an 1524, il réunit à ses états le comté de Ruppin par vacance de fief. Il s'accommoda enfin, le 14 août 1529, avec le duc de Poméranie sur les différents qu'ils avaient ensemble. Depuis le traité qu'ils firent alors, les droits de la maison de Brandebourg sur toute la Poméranie ne souffrirent plus de contradiction. Joachim I termina ses jours à Stendal le 11 juillet 1535, et non 1532, comme portent les mémoires pour l'histoire de Brandebourg, après avoir exhorté ses fils à demeurer fermement attachés à la foi catholique, qu'il avait constamment défendue, jusqu'à protester, en 1532, dans la diète de Ratisbonne, qu'il aimait mieux perdre ses états, et même la vie, que de consentir à aucun accommodement avec les Protestants en matière de religion. Ce prince était savant et excellait surtout dans la connaissance des langues, des mathématiques, de l'astronomie et de l'histoire. Il avait épousé, l'an 1502, ELISABETH, fille de Jean, roi de Danemarck et de Suède. Cette princesse, ayant embrassé le Luthéranisme, irrita par-là tellement son époux, que, ne se croyant pas en sûreté à sa cour, elle prit la fuite en 1528, et se retira en Saxe, où l'électeur lui assigna, pour sa demeure, le château de Lichtenberg. Elle y appela souvent Luther, qui la confirma dans ses erreurs, où elle persévéra jusqu'à sa mort, arrivée le 9 juin 1555. De son mariage, elle eut Joachim, qui suit; Anne, mariée, en 1524, avec Albert, duc de Mecklenbourg, morte en 1567; Elisabeth, alliée, 1°. l'an 1537, à Eric, duc de Brunswick, 2°. l'an 1546, à Poppon, comte de Henneberg, morte en 1558; Marguerite, alliée, 1°. en 1530, à Georges, duc de Poméranie, 2°. en 1532, à Jean, prince d'Anhalt, morte en 1543; et Jean, dit *le Prudent*, duc de Crossen et margrave de la nouvelle Marche. Celui-ci, connu sous le nom de margrave de Custrin, lieu de sa

résidence, mourut le 13 janvier 1571, ne laissant que deux filles, dont l'aînée, Catherine, épousa Joachim-Frédéric, électeur de Brandebourg. l'autre, nommée Elisabeth, fut mariée à Georges-Frédéric, margrave de Brandebourg, en Franconie. Joachim I laissa encore un fils naturel, nommé Achalius de Brandebourg, né en 1516, écolâtre de la collégiale de Saint-Victor de Mayence jusqu'en 1550, puis luthérien, vivant encore en 1579.

JOACHIM II.

1535. JOACHIM II, successeur de Joachim I, son père, né le 9 janvier 1505, fit, avant d'être électeur, une campagne en Hongrie contre les Turcs, qu'il battit à Léopoldsdorft en 1532. Parvenu à l'électorat, il procura la paix en 1536, entre Albert, duc de Mecklenbourg, son beau-frère, et le roi de Suède. L'année suivante, il renouvela le pacte de succession mutuelle avec les maisons de Saxe et de Hesse, et fit une pareille convention avec Frédéric II, duc de Lignitz. Il introduisit dans ses états, l'an 1539, la religion luthérienne, que son père en avait écartée par des édits sévères, et par ce moyen, il acquit les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lébus, qu'il incorpora à la nouvelle Marche; ce qui ne fut néanmoins consommé que sous le gouvernement de son fils. Cependant il n'entra point dans ligue de Smalkalde, et demeura attaché au parti de l'empereur pendant la guerre de 1546. L'évêché d'Havelberg étant venu à vaquer en 1553, il en donna l'administration à Georges de Blanckenberg, l'un de ses officiers, pour récompense de ses services. L'an 1561, à l'exemple de l'électeur de Saxe, et de concert avec lui, il sécularisa tous les autres évêchés de ses états. En 1569, il obtint de son beau-frère, Sigismond-Auguste, roi de Pologne, le droit de succéder à Albert-Frédéric, dans le duché de Prusse, au cas qu'il mourût sans enfants. Joachim termina ses jours le 3 janvier 1571. Il avait épousé, 1°. le 7 novembre 1524, MADELEINE, fille de Georges, duc de Saxe, morte le 29 décembre 1534; 2°. le 1er. septembre 1535, HEDWIGE, fille de Sigismond, roi de Pologne, morte le 7 février 1573. Il eut du premier lit, Jean-Georges, qui suit; Frédéric (IV), archevêque de Magdebourg, mort le 3 octobre 1552; Barbe, mariée 1545, à Georges II, duc de Brieg en Silésie, morte le 2 janvier 1595; et d'autres enfants, morts en bas âge. Du second lit, il eut Sigismond, archevêque de Magdebourg, mort le 14 septembre 1566, avec trois filles; Elisabeth-Madeleine, alliée, dans le carnaval 1559, à François-Otton, duc de Brunswick-Lunebourg, qu'elle perdit le 29 avril suivant; morte le 22 août 1595; Hedwige, mariée, le

25 février 1560, à Jules, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, morte le 21 octobre 1602 ; et Sophie, qui, ayant épousé, le 24 décembre suivant, Guillaume, baron de Rosemberg, mourut en 1564. Joachim II était éloquent, amateur des lettres, et fort versé dans les affaires politiques de l'Allemagne. Il cultiva aussi la peinture, et l'on conserve des tableaux de sa main. Pacifique par caractère, il fut bon voisin et détestait la persécution en matière de religion. Il fut rigide observateur de la justice, fit des lois somptuaires et agrandit le commerce. Le crédit qu'il avait en Europe lui procura le surnom d'*Hector allemand*. Dans ses dernières années, il devint l'esclave de ses favoris, et surtout de sa maîtresse Anne Sidow. Il mourut fort endetté par les libéralités qu'ils lui arrachèrent et les dépenses que lui occasiona son goût pour les bâtiments.

JEAN-GEORGES.

1571. JEAN-GEORGES, né le 11 septembre 1525, de Joachim II, et son successeur, réunit à l'électorat, en 1571, la nouvelle Marche, par la mort de Jean *le Prudent*, son oncle, décédé sans hoirs mâles. Son gouvernement fut tranquille. L'an 1577, de concert avec l'électeur de Saxe, il pacifia les troubles qui s'étaient élevés entre Etienne Battori, roi de Pologne, et la ville de Dantzick. L'an 1587, il renouvela les traités de succession avec les maisons de Saxe et de Hesse. Ami de notre roi Henri IV, il lui envoya, l'an 1591, du secours contre la ligue. Il en fournit, trois ans après, à l'empereur contre les Turcs. Ce prince mourut le 8 janvier 1598. Il avait épousé, 1°. l'an 1545, SOPHIE, fille de Frédéric II, duc de Lignitz, morte le 25 janvier 1546; 2°. en 1548, SABINE, fille de Georges, margrave de Brandebourg, morte le 2 novembre 1575; 3°. l'an 1577, ELISABETH, fille de Joachim-Ernest, prince d'Anhalt, morte en 1607. Il eut, du premier lit, Joachim-Frédéric, qui suit; du second, onze enfants, dont huit morts en bas âge. Parmi les trois autres, on compte Sophie, qui épousa, le 20 avril de l'an 1582, Christian I, depuis électeur de Saxe, morte le 7 décembre 1622. Nous n'avons point de lumières sur le sort des deux autres. Du troisième lit sortirent dix-huit enfants, dont sept morts en bas âge. Du nombre des autres sont Christian, auteur de la nouvelle tige des margraves de Bareuth, éteints en 1769; Joachim-Ernest, auteur du rameau des margraves d'Anspach, éteints en 1806; Frédéric, mort le 19 mai 1611; et Georges-Albert, mort le 19 novembre 1616. L'électeur Jean-Georges fut un prince ami et protecteur des sciences. Pour les encourager, il se déclara lui-même recteur de l'université de Francfort sur l'Oder. Il haissait

le luxe, et bannit l'ivrognerie de sa cour. Quoique pacifique par inclination, il eut toujours une armée prête à faire face aux événements.

JOACHIM-FRÉDÉRIC.

1598. Joachim-Frédéric, né le 27 janvier 1546, fut pourvu, du vivant de l'électeur Jean-Georges, son père, en 1553, de l'évêché de Havelberg, et, en 1566, de l'archevêché de Magdebourg. En parvenant à l'électorat, il se démit de ce dernier bénéfice en faveur d'un de ses fils. L'an 1603, Georges-Frédéric, margrave de Bareith et d'Anspach, étant mort sans enfants, Joachim partagea sa successession, garda le duché de Jagerndorff en Silésie, et donna Bareith et Anspach à ses deux frères cadets. En 1605, il administra la Prusse pendant la démence du duc Albert-Frédéric, et recut le serment de fidélité des habitants. Ce prince mourut d'apoplexie, le 18 juillet 1608. Il avait epousé, 1°. le 8 janvier 1570, Catherine, fille de Jean, margrave de Brandebourg-Custrin, morte le 30 septembre 1602; 2°. le 23 octobre 1603, Éléonore, fille d'Albert-Frédéric, duc de Prusse, décédée le 31 mars 1607. Il eut du premier lit, Jean-Sigismond, qui suit; Jean-Georges, élu évêque de Strasbourg, en concurrence avec le cardinalde Lorraine (Jean-Georges donna sa démission en 1604, et reçut de son père le duché de Jaegerndorff, dont il fut ensuite dépouillé pour avoir suivi le parti de l'électeur palatin); Christian-Guillaume, archevêque de Magdebourg; Barbe-Sophie, mariée à Jean-Frédéric, duc de Wurtemberg; et Anne-Catherine, femme de Christiern IV, roi de Danemarck. Du second lit, Joachim n'eut qu'une fille, Marie-Éléonore, mariée, en 1630, à Louis-Philippe, duc de Simmeren. L'électeur Joachim-Frédéric fut le premier prince qui établit un conseil d'état. Il fonda le collége de Joachimsthal, où cent vingt personnes sont gratuitement élevées, nourries et instruites dans les belles-lettres.

JEAN-SIGISMOND.

1608. Jean-Sigismond, né le 8 septembre 1572, succéda, l'an 1608, à Joachim-Frédéric, son père. L'an 1609, après la mort de Jean-Guillaume, dernier duc de Juliers et de Clèves, il fit valoir ses droits à cette succession du chef de sa femme, petite-fille du duc, contre Wolfgang-Guillaume, comte palatin, qui était fils (et non époux) d'Anne, sœur cadette du duc de Juliers. Les deux prétendants firent ensuite une convention provisionnelle au sujet de ces duchés. Elle ne fut pas de longue

durée. Dans une entrevue qu'eurent l'électeur et le duc, le premier, dans la chaleur de la dispute, donna un soufflet à l'autre; ce qui les brouilla sans retour, et alluma la guerre entre eux. L'empereur, profitant de cette division, voulut s'emparer des duchés contentieux, sous prétexte de les mettre en séquestre; mais les princes protestants s'y opposèrent, et formèrent cette célèbre alliance, qu'on nomma l'*Union* (1), et dans laquelle Sigismond entra des premiers. L'an 1614, il embrassa la religion protestante, pour complaire, dit un de ses descendants, aux peuples de Clèves, qui devaient devenir ses sujets. L'an 1618, après la mort d'Albert-Frédéric, son beau-père, il se mit en possession du duché de Prusse, dont il avait obtenu, dès 1611, l'investiture du roi de Pologne. Jean-Sigismond finit ses jours le 23 décembre 1619. Il avait épousé, le 30 octobre 1594 ANNE, fille d'Albert-Frédéric, duc de Prusse, et de Marie-Eléonore, princesse de Juliers et de Clèves, dont il eut Georges-Guillaume, qui suit; Joachim-Sigismond, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean; Anne-Sophie, mariée à Frédéric-Ulric de Brunswick; Marie-Eléonore, femme de Gustave-Adolphe, roi de Suède; et Catherine, mariée, 1°. à Bethlem-Gabor, prince de Transylvanie; 2° à François-Charles, fils de François II, duc de Saxe-Lawenbourg.

GEORGES-GUILLAUME.

1619. GEORGES-GUILLAUME, fils et successeur de Jean-Sigismond, né le 3 novembre 1595, se trouva impliqué, malgré lui, dans la guerre de trente ans, commencée, en 1618, à l'occasion de la révolte des Bohémiens. Il ne fit aucune alliance solide, parce que sa faiblesse l'obligea toujours de subir la loi du plus fort. Il ne fut favorisé d'aucun parti, et vit ses états, pendant tout le cours de sa régence, dévastés par les troupes amies et ennemies. L'an 1621, il reçut du roi de Pologne l'investiture de la Prusse. L'an 1628, il fit, à Dusseldorp, une nouvelle convention provisionnelle avec le duc de Neubourg: elle fut renouvelée en 1630, et l'électeur eut le duché de Clèves avec le comté de la Marck. L'an 1631, Papenheim et Tilli, généraux impériaux, emportent, après quatre assauts, le 21 mai, la ville de Magdebourg. Le roi de Suède s'en prend aux élec-

(1) L'alliance des princes protestants, dite l'*Union*, se forma le 3 février 1610, et le soufflet ne fut donné qu'en 1614. On ne peut donc pas rapporter à cet événement l'origine de cette ligue. (*Voy.* Pfeffel, page 475.) (*Note de l'Editeur.*)

teurs de Saxe et de Brandebourg, de la perte de cette place. Georges-Guillaume se rend au camp de Gustave, et lui accorde tout ce qu'il veut lui demander. Il s'excuse à son retour, auprès de l'empereur, sur la nécessité des conjonctures. L'an 1635, traité de paix conclu, le 30 mai, et non le 21 mars, à Prague entre l'empereur, l'électeur de Saxe et celui de Brandebourg. La condition de ce dernier n'en devint pas meilleure : ses états continuèrent d'être foulés tour-à-tour par les Impériaux et les Suédois. Bogislas, dernier duc de Poméranie, étant mort, l'an 1637, sans enfants, sa succession fut réclamée par l'électeur de Brandebourg. Mais les Suédois l'empêchèrent de faire valoir ses droits sur ce duché, dont ils étaient maîtres en partie, et qu'ils voulaient retenir pour eux. L'an 1640, Georges-Guillaume mourut à Kœnigsberg, le 1 et non le 3 décembre, laissant les affaires de son électorat dans la plus grande confusion. Il avait épousé, le 14 janvier 1616, ELISABETH-CHARLOTTE, fille de Frédéric IV, électeur palatin, morte le 16 avril 1660, dont il eut Frédéric-Guillaume, qui suit; Louise-Charlotte, mariée à Jacques, duc de Curlande; et Hedwige-Sophie, femme de Guillaume, landgrave de Hesse.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME I, DIT LE GRAND, ÉLECTEUR.

1640. FRÉDÉRIC-GUILLAUME, surnommé LE GRAND, né le 6 février 1620, succéda, l'an 1640, à son père, Georges-Guillaume, dans ses états délabrés par une longue guerre. L'an 1641, il reçut du roi de Pologne, le 17 octobre, l'investiture de la Prusse, sous une redevance annuelle. L'an 1643, il retira, par une trève de vingt ans, conclue avec les Suédois, la plus grande partie de ses états qu'ils occupaient. Il céda, l'an 1648, par le traité de Westphalie, à la Suède, la Poméranie citérieure, avec Stettin et l'île de Rugen ; ce ne fut qu'un échange : on lui donna pour équivalent les évêchés de Halberstadt, de Minden et de Camin, qui furent sécularisés avec l'expectative sur l'archevêché de Magdebourg. L'an 1656, Frédéric-Guillaume fit, le 21 janvier, un traité avec Charles-Gustave, roi de Suède, contre la Pologne, et contribua beaucoup au gain des trois combats de Warsovie, donnés les 28, 29 et 30 juillet. Il conclut, l'année suivante, à Vehlau, le 19 septembre, un autre traité avec le roi de Pologne, qui reconnut la souveraineté de la Prusse, et la succession à ce duché fut étendue aux margraves de la Franconie. Ainsi la Prusse ducale cessa dès lors d'être un fief mouvant de la Pologne. Par le même traité, la ville d'Elbing fut cédée à l'électeur jusqu'au paiement d'une somme de

quatre cent mille écus. Peu de tems après, il fit alliance avec le Danemarck, qu'il secourut contre la Suède. Cette guerre fut terminée par le traité d'Oliva, signé le 23 mai 1660. Frédéric-Guillaume ayant assemblé, l'an 1663, les états à Kœnigsberg, s'y fit solennellement reconnaître souverain de la Prusse. La succession de Juliers était toujours en souffrance entre lui et le duc de Neubourg. Ce ne fut qu'en 1666, qu'elle fut entièrement décidée par un accommodement irrevocable. Le duché de Clèves, avec les comtés de la Marck et de Ravensberg, devint la part de l'électeur; le duc eut pour la sienne Juliers et Berg. Frédéric-Guillaume entra, l'an 1672, dans l'alliance de l'empereur avec la Hollande, contre la France; mais les Français ayant fait une irruption dans ses états de Westphalie, il fut obligé d'embrasser la neutralité. Etant rentré ensuite dans la même alliance, il reçut plusieurs échecs en Alsace par la faute des généraux de l'empire, et n'eut pas le tems de les réparer. Une diversion que les Suédois firent dans le Brandebourg, le rappela des bords du Rhin. Sa marche fut si précipitée et si secrète, qu'il surprit les Suédois à Rathenau, tandis qu'ils le croyaient encore en Alsace. Il fit prisonniers tous ceux qui se trouvèrent dans la place; puis, s'étant mis à la poursuite des autres corps suédois répandus dans ses états, il les attaqua, le 18 juin, à Ferhbellin, les défit entièrement, et les chassa ensuite de la Prusse, après leur avoir enlevé plusieurs villes de Poméranie. Les Français firent, pour le roi de Suède, la même diversion qu'il avait faite en leur faveur. Ils entrèrent en forces dans le pays de Clèves. Alors Frédéric-Guillaume se vit contraint d'accéder au traité de Nimègue de 1678, et de rendre aux Suédois toutes les villes de Poméranie, dont il s'était emparé. Mais, l'an 1680, il fut indemnisé de cette perte par l'archevêché sécularisé de Magdebourg, dont il fut mis en possession pour être à jamais incorporé à son électorat. Frédéric-Guillaume ouvrit, l'an 1685, un asile aux Protestants de France, que la révocation de l'édit de Nantes avait engagés à sortir du royaume. Vingt mille français vinrent s'établir dans ses états, et leur nombre répara en partie le dépeuplement causé par la guerre de trente ans. L'an 1686, il envoya du secours en Hongrie contre les Turcs. Il fit, la même année, une convention avec l'empereur, au sujet du duché de Jaegerndorff, et obtint, en dédommagement, le cercle de Schwibus. Ce prince mourut d'hydropisie, le 29 avril 1688, à l'âge de soixante-huit ans. « Fréderic-Guillaume, dit l'illustre auteur » des mémoires de Brandebourg, avait toutes les qualités qui » font les grands hommes; magnanime, débonnaire, généreux, humain....... Il devint le restaurateur et le défenseur de

» la patrie, le fondateur de la puissance de Brandebourg, l'ar-
» bitre de ses égaux..... Avec peu de moyens, il fit de grandes
» choses, se tint lui seul lieu de ministre et de général, et
» rendit florissant un état qu'il avait trouvé enseveli sous ses
» ruines ». Il avait épousé, 1°. le 7 décembre 1646, LOUISE-HENRIETTE, fille de Frédéric-Henri, prince d'Orange, morte le 6 juin 1667; 2°. le 13 juin 1668, DOROTHÉE, fille de Philippe, duc de Holstein-Gluksbourg, morte le 6 août 1689. Il laissa du premier lit, Frédéric, qui suit, et Hedwige-Sophie, mariée à Guillaume VI, landgrave de Hesse-Cassel; et du second, cinq fils et deux filles. Philippe-Guillaume, l'un des cinq fils, fut l'auteur des margraves de Brandebourg-Schewedt qui se sont éteints à la fin du dix-huitième siècle. Ce fut vers la fin du régne de ce prince que les postes furent établies dans le Brandebourg.

FRÉDÉRIC III, ÉLECTEUR, PREMIER ROI DE PRUSSE.

1688. FRÉDÉRIC III, né à Kœnigsberg le 1, et non le 22 juillet 1657, succéda, l'an 1688, à l'électorat de Brandebourg, que Frédéric-Guillaume, son père, lui laissa dans l'état le plus florissant. Etant entré, l'an 1689, dans l'alliance formée contre la France, il s'empara de Bonn, le 12 octobre, malgré la brave résistance du baron d'Asfeld, qui en était gouverneur. Rimbergue et Kaiserswerth s'étaient déja rendus aux troupes brandebourgeoises. Frédéric envoya, l'an 1691, du secours à l'empereur contre les Turcs, qui furent battus à Salenkemen. Il continua, les années suivantes, à fournir des troupes aux alliés, en Flandre sur le Rhin et en Hongrie. Zélé pour les progrès des lettres dans ses états, il érigea, l'an 1693, l'université de Halle.

Les principautés de Lignitz, de Brieg et de Wohlau étant devenues vacantes, l'an 1675, par la mort de Georges-Guillaume de Lignitz, dernier mâle de sa maison, l'empereur Léopold se crut en droit de les réunir à son domaine. Mais le grand électeur prétendit qu'elles devaient lui revenir en vertu d'un ancien pacte de confraternité fait entre sa maison et celle de Lignitz. La contestation fut terminée à l'amiable, l'an 1686, par la cession que le premier fit au second du cercle de Schwibus, en échange des principautés qu'il réclamait. Le grand électeur étant mort deux ans après, l'empereur voulut revenir contre le traité qu'il avait fait avec lui, sur ce que le nouvel électeur Frédéric III, n'étant encore que prince électoral en 1686, s'était engagé par un réversal à lui restituer le cercle dont il s'était dessaisi. On disputa de nouveau là-dessus l'espace d'en-

viron sept ans. Enfin l'électeur ayant besoin de l'empereur, pour un dessein que son ambition lui avait suggéré, remit à ce prince le cercle contesté, moyennant une somme de deux cent cinquante mille florins, à quoi Léopold ajouta l'expectative sur le comté de Limbourg, en Franconie, et sur la principauté d'Oost-Frise.

L'envie de captiver les bonnes grâces de l'empereur, fut aussi le principal motif qui détermina Frédéric III à se déclarer pour lui dans la guerre qui s'éleva, l'an 1700, entre la maison d'Autriche et celle de Bourbon, après la mort de Charles II, roi d'Espagne. Ce fut alors que se manifesta le désir que Frédéric III avait depuis long-tems d'obtenir le titre de roi. Ses vœux furent enfin accomplis. Par le traité de Vienne, au moyen d'un secours de dix mille hommes qu'il promit de fournir aux alliés, l'empereur consentit à reconnaître, pour royaume, la Prusse, qu'il avait refusé cinq ans auparavant de reconnaître pour duché séculier. Le prince Eugène, apprenant cette nouvelle, dit tout haut: « Il faudrait pendre les ministres qui ont donné à l'em» péreur un conseil aussi perfide ». Le 18 janvier 1701, Frédéric fut proclamé roi à Kœnigsberg, et se mit lui-même la couronne sur la tête. L'électrice sa femme, princesse de beaucoup d'esprit, fut couronnée en même tems que lui. En partant pour cette cérémonie, il lui échappa de dire à quelques-unes de ses femmes: « Je suis au désespoir d'aller jouer en Prusse la reine de théâtre auprès de mon Esope ». (Frédéric était contrefait.) Ce prince établit, pour consacrer les prémices de sa royauté, l'ordre de l'Aigle noir, et fonda une académie des sciences à Berlin, dont le célèbre Leibnitz fut nommé directeur. « On lui » lui avait persuadé, dit un de ses descendants, qu'il convenait » à la royauté d'avoir une académie, comme on fait accroire à » un nouveau noble qu'il est séant d'entretenir une meute » (1).

---

(1) « Ce nouveau roi, sans génie, sans puissance, et presque sans » revenu, s'était mis dans la tête qu'on ne pouvait porter dignement » une couronne sans être environné de tout l'appareil du luxe et de la » magnificence; et il prit pour modèle la cour de Louis XIV, qui » était alors la plus brillante de l'Europe. Il voulut être sacré par un » évêque, et il donna ce titre à un de ses chapelains. Il fit faire une » ampoule sur le modèle de celle de France, et alla se faire oindre à » Kœnigsberg, en Prusse, parce que les rois de France vont se faire » sacrer à Reims. Il porta les grandes perruques espagnoles, et donna » des fêtes. Il avait un premier ministre, un grand-maître des céré» monies, cinquante cuisiniers et une académie des sciences. » (*Vie de Frédéric II*, pp. 3-4.)

Guillaume, roi d'Angleterre, étant décédé l'an 1702, Frédéric prétendit, du chef de sa mère, à la succession de la maison d'Orange; mais il ne put en avoir qu'une partie. L'an 1707, en qualité d'héritier de cette maison, il acquit le comté de Tecklenbourg, et obtint la principauté de Neuchâtel, après la mort de la duchesse de Nemours. Frédéric mourut à Berlin, le 25 février 1713, à l'âge de cinquante-six ans. Ce prince ruina ses peuples en voulant étaler un faste et une magnificence qui étaient au-dessus de ses forces. Il méconnut la véritable grandeur des souverains, qui consiste à faire le bonheur de leurs sujets, et à proportionner le luxe de leur cour aux facultés de l'état. Il avait épousé, 1°. le 23 août 1679, ELISABETH-HENRIETTE, fille de Guillaume VI, landgrave de Hesse-Cassel, morte le 27 juin 1683; 2°. le 28 septembre 1684, SOPHIE-CHARLOTTE, fille d'Ernest-Auguste, duc de Hanovre, décédée le 1 février 1705, à Hanovre, dans le sein de sa famille (comme elle approchait du dernier moment, on voulut introduire au chevet de son lit, un ministre réformé, « laissez-moi mourir, » lui dit-elle, sans disputer »; 3°. le 19 novembre 1708, SOPHIE-LOUISE, fille de Frédéric, duc de Mecklenbourg, morte le 29 juillet 1735, après avoir été répudiée. Il eut du premier lit, Louise-Dorothée, première femme de Frédéric, prince héréditaire de Hessel-Cassel, depuis roi de Suède, morte le 23 décembre 1705; du second lit, Frédéric-Auguste, mort en bas âge; et Frédéric-Guillaume, qui suit.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, ROI DE PRUSSE.

1713. FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, né, le 15 août 1688, à Berlin, fils de Frédéric, premier roi de Prusse, parvint au trône sous les heureux auspices de la paix. Il obtint, par le traité d'Utrecht, le pays de Gueldre, avec la confirmation de la principauté de Neuchâtel et de sa qualité de roi, qui fut reconnue par toutes les puissances. La guerre continua dans le Nord, entre Charles XII, roi de Suède, et ses ennemis. Ceux-ci ayant assiégé Stettin, capitale de la Poméranie, la ville fut remise en séquestre entre les mains du roi de Prusse, qui gardait alors la neutralité. Sur la réclamation de Charles XII, contre ce séquestre, Frédéric-Guillaume joignit ses troupes, en 1714, à celles des Russes, des Danois et des Saxons. Ses armes, qu'il avait prises, malgré lui, contre un héros qu'il estimait, eurent un heureux succès. Il chassa les Suédois de Stralsund, en 1715, et retourna vainqueur à Berlin. L'an 1720, la paix se fit à Stockholm, et, par ce traité, le roi de Prusse fut maintenu dans la portion de la Poméranie, comprise entre l'Oder et la

Péene, qui faisait partie des conquêtes des alliés. Ennemi du droit féodal, il l'abolit, en 1717, dans ses états, et convertit tous les fiefs en biens allodiaux.

L'an 1724, il fonda de nouveau l'ancienne ville de Potsdam, dans une île de quatre milles de tour, formée par la Havel, y fixa sa résidence et y fit des établissements avantageux, tels que deux grands hôpitaux, l'un pour les enfants mâles des soldats, l'autre pour les filles, une manufacture pour les velours, etc. En 1725, il accéda au traité d'Hanovre contre l'empereur et le roi d'Espagne; mais, deux ans après, il fit à Wusterhausen un nouveau traité d'alliance avec l'empereur. L'an 1730, le roi de Prusse, instruit que le prince héréditaire, Charles-Frédéric, son fils aîné, las de la sévérité de ses traitements, avait concerté, avec ses confidents, de se dérober de la cour et de passer en pays étranger, le fait arrêter, sur la fin d'août, avec son complice, le lieutenant Kat, jeune homme de vingt-deux ans, et l'envoie prisonnier au château de Custrin sur l'Oder. On instruisit le procès du prince, on consulta les universités et les juges de Berlin, que le roi savait punir en leur distribuant des coups de canne, depuis le président jusqu'aux secrétaires, quand ils ne jugeaient pas à sa fantaisie. C'en était fait du prince royal sans l'empereur Charles VI, qui, par le moyen du comte de Seckendorf, obtint à grand'peine qu'on ne le ferait point périr. Le roi dit après avoir accordé la grâce : *L'Autriche verra un jour quel serpent elle réchauffe dans son sein.* Mais il fut inexorable envers le jeune Kat. En vain la reine, les princes, et les parents de l'infortuné, se jetèrent à ses pieds pour faire révoquer l'arrêt de mort qu'il avait lui même prononcé le 2 novembre 1730: Kat fut exécuté, le 7 du même mois, à Custrin, dans la cour du gouvernement, en présence du roi, et sous les yeux du prince royal, à qui quatre grenadiers tenaient la tête pour l'empêcher de détourner la vue de cet affreux spectacle. Charles-Frédéric, reconduit en sa prison, adoucit son infortune par l'étude qui lui était défendue, mais à laquelle il trouvait moyen de se livrer en trompant ses surveillants ou en les gagnant. Enfin, après une absence de la cour d'environ quinze mois, il y parut pour la première fois, le 22 novembre 1731, pendant les noces de la princesse de Bareith sa sœur, où il n'était point attendu, le roi son père l'ayant fait venir de Custrin sans en rien communiquer à personne.

La même année, le roi Frédéric-Guillaume termina le grand procès qui durait depuis trente ans sur la succession de la maison d'Orange et du roi Guillaume III : comme héritier des droits de son aïeule, Louise-Henriette, et fondé sur le testament de son bisaïeul Henri-Frédéric, il obtint la principauté

de Meurs, le comté de Lingen, les seigneuries de Tourneheut et d'Héristal, et toutes les autres terres situées dans le Brabant autrichien. Le prince de Nassau-Dietz-Orange, fondé sur le testament du roi Guillaume III, et sur les prétentions de sa bisaïeule, Albertine-Agnès, fille cadette du prince Henri-Frédéric, reçut le marquisat de Ulissingen et de Véere, la baronnie de Bréda, et les terres situées dans la souveraineté de Hollande. (Pfeffel.)

Peu de tems après le retour du prince royal à la cour, le roi son père avait pensé à lui donner une épouse, et avait jeté les yeux sur Elisabeth-Christine, fille de Ferdinand-Albert II, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née le 8 novembre 1715, et nièce de l'impératrice régnante. Frédéric témoignant de la répugnance pour ce parti, le roi, toujours absolu dans ses volontés, obtint son consentement à coups de canne et de pied au derrière, et le mariage s'accomplit, le 12 juin 1732, au château de Salzdehlen. La princesse était certainement digne de la main de Frédéric, par ses qualités de corps et d'esprit: mais des raisons politiques et physiques éloignaient le prince de cette alliance. Pour récompense de son obeissance forcée, le roi lui ayant donné le comté de Ruppin, Frédéric alla s'établir à Rheinsberg, maison de plaisance de ce comté, fort délabrée alors, et à laquelle il donna une nouvelle face. De là, son père l'emmena, l'année suivante, sur le haut Rhin, avec un corps de dix mille hommes, pour secourir l'empereur dans la guerre qu'il avait avec la France, pour la succession au trône de Pologne. Les opérations du prince Eugène, général de l'armée autrichienne, dont il fut témoin, ne remplirent pas l'idée qu'il s'était faite de ce héros : il avoua depuis, qu'il n'avait vu que l'ombre du grand Eugène. Aussi, la campagne finie, ramena-t-il son armée en Prusse, où son père, contraint par le dérangement de sa santé, l'avait précédé.

Frédéric-Guillaume mourut d'hydropisie, le 31 mai 1740, laissant dans un état florissant ses provinces, ses finances et ses troupes. « Il avait dépensé près de vingt-cinq millions de notre » monnaie à faire défricher des terres, à bâtir des villes et à » les peupler. Il y attira plus de seize mille hommes de Salz-» bourg, leur fournissant à tous de quoi s'établir et de quoi » travailler. En se formant ainsi un nouvel état, il créait, par » une économie singulière, une puissance d'une autre espèce. » Il mettait tous les mois, environ, soixante mille écus d'Alle-» magne, en réserve, ce qui lui composa une trésor immense » en vingt-huit ans de règne. Ce qu'il ne mettait pas dans ses » coffres, il l'employa à former une armée de quatre-vingt » mille hommes choisis, qu'il disciplina lui-même d'une ma-

» nière nouvelle, sans néanmoins en faire usage ». (*Vocab. Fr.*) Ce prince, austère dans ses mœurs, exigeait dans ses sujets la même régularité de conduite dont il leur offrait le modèle. Il ne pouvait voir les ecclésiastiques dans les parades, et les renvoyait étudier chez eux la Bible : les femmes, lorsqu'il marchait dans les rues, s'enfuyaient pour n'être pas apostrophées de paroles dures, et de coups de canne, comme si elles eussent manqué à leur devoir étant hors de leur ménage. Les soldats étaient commandés pour aller au sermon et pour communier, et on mettait des sentinelles à la porte de l'église pour arrêter ceux qui auraient été tentés de sortir. Frédéric-Guillaume observa scrupuleusement les lois de la fidelité conjugale. Il avait épousé, le 28 novembre 1706, Sophie-Dorothée, fille de Georges-Louis, électeur d'Hanovre, et roi d'Angleterre, morte le 28 juin 1757. Il eut de ce mariage onze enfants, dont les principaux sont Frédéric, qui suit : Auguste-Guillaume, prince de Prusse, mort le 14 juin 1758 ; Frédéric-Henri-Louis ; Auguste-Ferdinand, grand maître de l'ordre de Saint-Jean, à Sonnenbourg ; Louise-Ulrique, femme d'Adolphe-Frédéric, roi de Suède.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse.

1740. Charles-Frédéric II, né 24 janvier 1712, succéda, le 31 mai 1740, au roi Frédéric-Guillaume, son père. L'éducation qu'il avait reçue était plus propre à former un grand capitaine qu'un grand roi; mais le génie, dit un homme d'esprit, force tous les obstacles qui s'opposent à son développement. Le jeune Frédéric, condamné par son père à ne savoir que l'art militaire et son cathéchisme, cultiva lui-même son esprit par la lecture et la réflexion. Il s'appliqua surtout à la politique et à la poésie : deux genres d'études qui vont rarement ensemble. La campagne du Rhin de 1734 fut un des premiers objets qui excitèrent sa verve : il la célébra par des vers français qui ont depuis vu le jour dans le recueil de ses poésies. Lié de la plus étroite amitié avec le fameux Jordan, il se l'associa pour la composition de son Antimachiavel, qu'il publia dès qu'il fut monté sur le trône. Dans le même tems, il reprit son ancien projet de voyager dans les principales contrées de l'Europe. Mais, étant arrivé à Strasbourg, et y ayant été reconnu par un soldat qui en donna avis au maréchal du Bourg, il vit qu'il lui serait impossible de garder l'*incognito*. Ce contre-tems, qui devait le priver du fruit qu'il espérait tirer de ses voyages, lui fit reprendre brusquement la route de Berlin. Il y avait à peine un mois qu'il

était de retour, lorsque la mort de l'empereur Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740, lui donna lieu de faire valoir ses prétentions sur la Silésie. Le secret de cette entreprise fut tel, même à la cour de Berlin, que le marquis de Beauvau, envoyé par le roi Louis XV pour complimenter ce prince sur son avénement au trône, voyant les troupes prussiennes se rendre de tous côtés aux environs de la capitale, ne put deviner où elles devaient se porter. Il ne le sut qu'au départ de l'armée, lorsque le roi lui dit : *Je vais, je crois, jouer votre jeu ; si les as me viennent, nous partagerons.* (*Annales de Marie-Thérèse.*) Ce prince, interpellé sur le motif de son invasion, *Je viens reprendre par la voie des armes*, répondit-il, *ce que la force m'a enlevé.* La Silésie pliait sous lui, tandis que l'héritière de Charles VI se trouvait dans le plus grand embarras pour défendre la succession autrichienne contre les différentes puissances qui la revendiquaient. L'an 1741, après avoir gagné, le 4 avril, sur les troupes de cette princesse, la bataille de Molwitz, Frédéric entra, le 15 mai suivant, dans le traité d'alliance fait avec ces mêmes puissances. L'an 1742, il s'empara du comté de Glatz au mois de janvier. Vainqueur à Czaslau, le 17 mai de la même année, il fit, avec la reine de Hongrie, le 28 juillet suivant, un traité de paix qui lui assura presque toute la Silésie avec le comté de Glatz. L'an 1744, ayant accédé à un nouveau traité d'union, conclu, le 22 mai, à Francfort, entre les alliés, il fait irruption dans la Bohême, s'empare de Prague, le 16 septembre, et soumet plusieurs autres villes. Cette diversion rappela de l'Alsace le prince Charles de Lorraine. A son approche, les Prussiens évacuent la Bohême. La guerre fut portée en Silésie ; Frédéric y gagna, le 4 juin 1745, la bataille de Striegau, ou de Friedberg, contre les Autrichiens et les Saxons. Un aide-major, député du roi de France pour annoncer au roi de Prusse le succès de la bataille de Fontenoi, fut témoin de l'action. *Vous direz à votre maître*, lui dit le vainqueur, *que j'ai acquitté à Friedberg la lettre de change qu'il a tirée sur moi à Fontenoi.* Le fruit de cette victoire, et de trois autres qui la suivirent de près, fut la conquête de la Saxe. L'année précédente (1744), le prince d'Oost-Frise étant mort sans enfants, Frédéric s'était mis en possession de ses états en vertu de l'expectative accordée à sa maison en 1695. L'an 1745, pendant qu'on fait à Francfort les préparatifs pour le couronnement de l'empereur François, il gagne une bataille, le 20 septembre, sur les Autrichiens, aux environs de Prausnitz, ville de Bohême sur les confins de la Silésie. Le 25 décembre de la même année, traité de Dresde, par lequel Marie-Thérèse cède de

nouveau la Silésie et le comté de Glatz au roi de Prusse, qui lui garantit réciproquement ses états d'Allemagne, et reconnaît pour empereur son époux.

L'an 1756, à l'occasion de la guerre qui s'était allumée entre la France et l'Angleterre, Frédéric signe, le 16 janvier, un traité d'alliance offensive avec le roi d'Angleterre. Il entre en Saxe au mois de septembre suivant, et s'en empare sans déclaration de guerre. De là, il apprend dans ses manifestes à l'Europe étonnée, qu'il commence les hostilités sans être agresseur, et que son invasion dans les états de l'un des principaux membres de l'empire n'a pour but que la conservation des libertés du corps germanique. Le 6 mai 1757, bataille de Prague entre les Prussiens et les Autrichiens. Ceux-ci, battus après avoir été victorieux, se retirent, au nombre de trente-cinq mille hommes, dans la ville, dont les premiers forment aussitôt le siége. Le général autrichien Brown, que son mérite avait élevé du rang de simple soldat à la dignité de feld-maréchal, y meurt de ses blessures quelques jours après la bataille. La mort de ce grand homme compensa la perte que les Prussiens avaient faite, dans l'action, du général Schwerin, l'un des créateurs de leur discipline militaire, et le premier guide de Frédéric dans la carrière des armes. Le comte de Daun, autre général des Autrichiens, marche au secours de Prague, défait, le 18 juin, les Prussiens à Chotzémitz, les oblige de lever le siége et les chasse entièrement de la Bohême. Au mois de novembre, bataille de Rosbach, sur la Saale, près de Mersbourg, gagnée par le roi de Prusse sur les armées impériale et française, commandées, l'une par le prince de Saxe-Hildbourghausen, l'autre par le prince de Soubise. Elle fut engagée contre l'avis du général français, qui, n'étant qu'auxiliaire, ne pouvait que proposer. Le 4 décembre, nouvelle victoire du roi de Prusse sur le prince Charles près de Lissa. L'an 1758, se voyant pressé par les Russes en Poméranie et par les Autrichiens du côté de la Bohême, menacé d'ailleurs d'un troisième ennemi prêt à fondre sur lui, Frédéric engage les Anglais à rompre le traité honteux de Closter-Seven, afin de former une barrière entre l'armée de France et la sienne. Délivré par là de sa plus grande inquiétude, il va faire le siége de Schweidnitz, la seule place de Silésie qui fût restée aux Autrichiens, dont il se rend maître le 16 mars. De là il arrive, par des marches et des contre-marches, devant Olmutz, capitale de la Moravie. Tandis qu'il est occupé au siége de cette place, Laudon, commandant des troupes légères autrichiennes, lui enlève, vers la mi-juin, un convoi très-considérable, escorté par quatorze mille hommes. Cette perte l'oblige à lever le

siége; mais il fait sa retraite avec tant de précaution, qu'il met le maréchal Daun, qui l'observait, dans l'impuissance de l'inquiéter. Le 11 octobre, bataille d'Holkirken, en Lusace, gagnée par les Autrichiens, aux ordres du même général, sur le roi de Prusse, dont le camp fut forcé après un combat de quelques heures. Dix mille hommes étendus sur le champ de bataille, du nombre desquels furent le maréchal Keith, le prince François de Brunswick et le général Kleist, cent quatorze canons enlevés, avec vingt-neuf drapaux ou étendards, toutes les tentes et les bagages; telle fut la perte que ce monarque fit dans cette journée. Ce désastre, le plus grand que le roi de Prusse eût essuyé jusqu'alors, servit à faire connaître les ressources de son génie. Il perdit si peu de terrain, qu'il alla prendre tranquillement un autre camp à une demi-lieue de l'armée victorieuse. Au commencement du mois de novembre, Daun étant arrivé devant Dresde pour délivrer cette ville, Frédéric fait marcher ses troupes, sous la conduite des généraux Dhona et Wedel, au secours de la place. Daun, obligé de lever le siége, se retire, le 16 du même mois, en Bohême.

L'an 1759, nouveau revers pour Frédéric; Wedel, général prussien, est battu, le 23 juillet, à Crossen, par les Russes; et le roi de Prusse, les ayant attaqués lui-même, à Francfort sur l'Oder, le 12 août suivant, essuie une nouvelle défaite, après être revenu sept fois à la charge. Le 5 septembre, le comte de Schmettau rend la ville de Dresde au prince de Deux-Ponts, et obtient les honneurs de la guerre, avec la permission de se retirer à Magdebourg. Le 20 novembre, le général Fink, envoyé par le roi de Prusse, avec dix-huit mille hommes, pour couper la communication des Autrichiens avec la Bohême, est forcé, par le maréchal Daun, dans le village de Maxen, près du fameux camp de Pyrna, où il s'était retranché. Il gagne une hauteur où il recommence le combat, et où il est encore vaincu. Le lendemain, sommé de se rendre, à peine d'être culbuté dans l'Elbe avant la fin du jour, il se rend prisonnier avec quatorze mille hommes qui lui restaient, livre soixante-six pièces de canons, tous les drapaux, les timbales, les trompettes, les chevaux, les chariots et tout le bagage. Cette journée, si glorieuse pour les Autrichiens, ne leur coûta pas deux mille hommes; mais elle n'eut aucune suite décisive.

L'an 1760, le général Laudon, s'étant mis en marche pour faire le siége de Glatz, est arrêté par le général Fouquet, qui s'était posté sur les montagnes de Buchberg et de Doëtorsberg. Il attaque les Prussiens, le 23 mai, dans leurs retranchements, et, après un combat de quatre heures, il fait prisonnier le général prussien avec neuf mille hommes, continue sa route et

se rend maître de Glatz. Le 2 novembre, bataille de Torgau entre le roi de Prusse et le maréchal Daun; ce dernier eut, dans l'action, qui fut très-vive et très-meurtrière, la cuisse fracassée d'un coup de feu. Odonelb, qui prit la place du maréchal en son absence, remporta une victoire qui lui mérita les plus grands éloges. L'an 1761, l'armée des Russes et celle des Autrichiens s'étant réunies dans la Silésie, Frédéric campe près de Schweidnitz pour se mettre à l'abri de toute insulte. Voyant, quelque tems après, que la disette des fourrages les a séparés, il sort de son camp pour se rapprocher de Neiss. Laudon, qui l'observe, saisit ce moment, et se présente devant Schweidnitz. L'attaque est si brusque, qu'il se trouve au milieu de la place sans donner au commandant le tems de proposer une capitulation. L'an 1762, le 9 octobre, Frédéric, malgré Daun, qui tâche en vain de le forcer dans son camp, travaille à prendre Schweidnitz, et triomphe de la belle résistance du comte de Guasco, commandant de la place, que l'incendie d'un magasin de poudre oblige à se rendre prisonnier de guerre avec toute la garnison, après une défense de deux mois et demi. Lorsque le comte, avec ses officiers, alla saluer le roi, *messieurs*, leur dit Frédéric, *vous avez donné un bel exemple à imiter à ceux qui auront à défendre des places; votre défense me coûte plus de huit mille hommes.* Cette guerre, plus destructive dans l'espace de sept ans que ne l'avait été celle qui avait désolé l'Allemagne pendant trente ans dans le siècle précédent, fut terminée par le traité d'Hubertsbourg, près de Dresde, signé le 15 février 1763. La Silésie, à quelques réserves près, y fut abandonnée pour la troisième fois au roi de Prusse. Une chose bien remarquable, c'est que, pendant toute cette guerre, il n'avait mis aucun nouvel impôt, n'avait exigé aucune avance de ses sujets, fait aucun emprunt chez l'étranger, et jamais le paiement de son armée n'avait été différé d'un moment. « Cependant, » aussitôt après la paix, il remit à la Silésie un impôt de six » mois, distribua dans les campagnes dix-sept mille chevaux » pour l'agriculture, et ouvrit ses magasins et ceux des Russes, » en Pologne, qu'il avait achetés pour fournir à l'agriculteur » du pain et de la semence. En même tems, il fit travailler » au projet de rebâtir les villes et les villages, et songea aux » moyens d'augmenter la population et l'industrie. La guerre » avait diminué de plus de cent cinquante mille âmes la popu- » lation de la Silésie. En 1776, elle était de soixante-douze » mille sept cent trente-quatre mille âmes de plus qu'avant la » guerre. » (*Vie de Frédéric II*, tom. III, pag. 2-3.)

L'administration de la justice avait grand besoin de réforme en Prusse; et Frédéric, en étant convaincu, fit travailler, l'an

1746, à un code nouveau, qui, en retranchant un grand nombre de formalités, simplifiait tellement la jurisprudence, que tout procès devait être terminé dans l'espace d'un an: c'est ce qu'on appelle le *Code Frédéric*; ouvrage qui mérita, en 1748, une médaille au chancelier Coccei, qui en était l'auteur. Mais l'expérience ne tarda pas d'apprendre à Frédéric, que son code, malgré les éloges qu'on lui donnait, était encore loin du but qu'il s'était proposé. Un second code, qu'il fit composer, en 1780, ne remplit pas mieux ses vues; et l'on peut dire, avec un de ses biographes, que, malgré l'habilité du nouveau rédacteur, *la confusion la plus grande règne toujours dans les tribunaux prussiens.*

L'ambition de Frédéric, après la guerre de sept ans, parut satisfaite, et comme rassasiée de ses conquêtes; mais, l'an 1772, les troubles qui s'élevèrent en Pologne, réveillèrent en lui cette passion, par la facilité qu'ils lui présentèrent d'agrandir considérablement ses états sans verser de sang. Par un traité secret que le prince fit avec la reine de Hongrie et l'impératrice de Russie, ces trois puissances convinrent d'envahir et de partager entre elles les portions de cette république divisée, qui se trouvaient à leur bienséance. « La Russie prit pour séparation » de ses limites, la rivière de Wella, depuis sa source jusqu'à » l'endroit où elle se décharge dans le Niémen, et depuis la » source du fleuve Bérésina jusqu'à Rzcezyca, où il tombe dans » le Dniéper. La Prusse s'appropria la Prusse polonaise, et » cette partie de la grande Pologne, qui est située au-delà de » la Netze. La maison d'Autriche se mit en possession de toute » la rive gauche de la Vistule, depuis les salines jusqu'à l'en- » droit où le Wiroz se jette dans cette rivière, de même que » de tout le palatinat de Belz, de la Russie rouge et de la plus » grande partie de la Wolhinie ». (*Vie de Frédéric.*) Que ce partage ait été légitime ou non, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider. La Pologne fit de vains efforts pour s'y opposer. Enfin, l'an 1774, il prévalut par l'acquiescement forcé de la république, et les trois puissances alliées restèrent paisibles maîtresses des possessions qu'elles s'étaient appropriées.

Frédéric vit avec joie, l'an 1778, sa protection recherchée par le duc de Deux-Ponts, l'électeur de Saxe, et le duc de Mecklenbourg, qui disputaient à la maison d'Autriche une partie de la succession du dernier duc de Bavière, décédé sans enfants le 30 décembre 1777. Il prit hautement les intérêts de ces trois princes, et mit sur pied une armée formidable pour les faire valoir. L'empereur lui opposa des forces égales. La Silésie et la Bohême furent les principaux théâtres de cette

guerre, où le prince Henri, frère du roi, et Laudon, général de l'empereur, déployèrent toutes les ressources de l'art militaire sans en venir à une action décisive. Enfin, les cours de France et de Russie ayant été choisies pour médiatrices, la paix fut signée à Teschen, le 13 mai 1779. Le principal article porte que la maison d'Autriche aura un morceau de la Bavière, savoir, la partie située entre le Danube, l'Inn et la Saltz. Tout le reste demeure à la Bavière comme auparavant.

Concentré désormais dans le gouvernement de ses états, Frédéric leur consacra tous ses soins, et aucune de leurs parties n'échappa à ses regards bienfaisants. Telle est la description que faisait un de ses ministres de la situation florissante où ils étaient en 1785 : « En peu d'années, dit-il, Frédéric a fait » bâtir, en plusieurs endroits de sa domination, cinq cent » trente-neuf villages, qu'il a peuplés de quarante-deux mille » six cent neuf familles, la plupart attirées de la Pologne et » d'autres pays. Les bords de la Netze et de la Warta étaient » incultes et noyés ; il a rendu à la fertilité cent vingt mille » acres de terres, dont le desséchement est dû aux travaux » qu'il a fait faire pour contenir les eaux de ces rivières dans » leurs lits.... Frédéric a formé, dans ses propres domaines, » près de trois cents fermes, données en baux héréditaires à » des cultivateurs. Ce prince a consacré, l'année dernière, à » favoriser la population, toutes sortes de cultures et les » manufactures, deux millions deux cent trente-six écus. A » son avénement au trône, en 1740, la population était de » deux millions deux cent trente-six mille âmes ; elle est » augmentée aujourd'hui d'un million sept cent soixante-dix » mille ; et, si l'on ajoute à ce calcul les nouvelles acquisitions » en Pologne, en Silésie, etc., on ne portera pas trop haut » l'évaluation du nombre des sujets de sa majesté prussienne à » six millions d'âmes. » (Le baron de Herberg, *Dissert. sur la popul. du royaume de Prusse.*) Il s'en fallait bien que les affaires de l'état absorbassent entièrement l'attention de ce monarque. Aux fonctions de la royauté, il savait allier la culture des lettres, dont aucune partie ne lui était étrangère. Il excellait surtout dans la poésie française ; et son poëme de *l'Art de la guerre*, quand il serait le seul fruit de sa verve, suffirait pour l'égaler à nos plus grands poëtes. Sa prose ne le cédait guère à ses vers ; son *Antimachiavel*, par où il débuta dans la carrière des lettres, et ses *mémoires historiques du Brandebourg*, en sont la preuve. Ce grand prince termina ses jours par une hydropisie qui l'enleva, le 17 août 1786, à Potsdam, dans la soixante-quatorzième année de son âge, et la quarante-sixième de son règne. Il avait épousé, le 12 juin 1732, ÉLISABETH-

CHRISTINE, fille de Ferdinand-Albert II, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, dont il n'eut point d'enfants.

FRÉDERIC-GUILLAUME II.

1786. FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, né, le 25 septembre 1744, d'Auguste-Guillaume, prince de Prussse, et de Louise-Amélie de Brunswick-Wolfenbuttel, succéda au roi Frédéric, son oncle, le 17 août 1786. Il mourut le 16 novembre 1797. Il avait épousé, 1°. le 14 juillet 1765, ELISABETH-CHRISTINE-ULRIQUE, fille de Charles, duc de Brunswick-Wolfenbuttel (séparée en 1769); 2°. le 15 juillet 1769, FRÉDÉRIQUE-LOUISE, née le 16 octobre 1751, fille de Louis, landgrave de Hesse-Darmstadt. Ses enfants furent;

Du premier lit :

1°. Frédérique-Charlotte-Ulrique-Catherine, née le 7 mai 1767, mariée, le 29 septembre 1791, à Frédéric, prince d'Angleterre, duc d'Yorck;

Du second lit :

2°. Frédéric-Guillaume, qui suit;
3°. Frédéric-Louis-Charles, né le 5 novembre 1773, marié, le 26 décembre 1793, avec Frédérique-Caroline-Sophie, fille de Charles-Louis-Frédéric, duc de Mecklenbourg-Strelitz. Il mourut le 28 décembre 1796, ayant eu de ce mariage :
   a. Frédéric-Guillaume-Louis, né le 30 octobre 1794; marié, le 21 novembre 1817, à Louise, princesse d'Anhalt-Bernbourg;
   b. Frédérique-Wilhelmine-Louise-Amélie, née le 30 septembre 1796, mariée, le 18 avril 1818, à Léopold-Frédéric, duc d'Anhalt-Dessau;
4°. Frédéric-Henri-Charles, né le 30 décembre 1781, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Prusse;
5°. Frédéric-Guillaume-Charles, né le 3 juillet 1783, marié, le 12 janvier 1804, à Marie-Anne, fille de Frédéric-Louis-Guillaume, landgrave de Hesse-Hombourg, née le 13 octobre 1785. De ce mariage sont issus :
   a. Adalbert, né le 29 octobre 1811;
   b. Woldemar, né le 2 août 1817;
   c. Elisabeth-Victoire, née le 18 juin 1815;
6°. Frédérique-Louise-Wilhelmine, née le 18 novembre 1774, mariée, le 1er. octobre 1791, à Guillaume de

de Nassau, prince d'Orange, roi des Pays-Bas depuis 1815;

7°. Frédérique-Christine-Auguste, née le 1er. mai 1780, mariée, le 13 février 1797, à Guillaume, prince-électoral de Hesse-Cassel.

FRÉDERIC-GUILLAUME III.

1797. **Frédéric-Guillaume III**, né le 3 août 1770, succéda, le 16 novembre 1797, à son père Frédéric-Guillaume II. Il épousa, le 24 décembre 1793, **Louise-Auguste-Wilhelmine-Amélie**, morte le 19 juillet 1810, fille de Charles-Louis-Frédéric, duc de Mecklenbourg-Strelitz. De ce mariage sont issus :

1°. Frédéric-Guillaume, prince royal, né le 15 octobre 1795;

2°. Frédéric-Guillaume-Louis, né le 22 mars 1797;

3°. Frédéric-Charles-Alexandre, né le 29 juin 1801;

4°. Frédéric-Henri-Albert, né le 4 octobre 1809;

5°. Frédérique-Louise-Charlotte-Wilhelmine, née le 13 juillet 1798, mariée (sous le nom d'Alexandra Feodorowna), le 13 juillet 1817, à Nicolas Paulowitch, grand-duc de Russie, frère de l'empereur;

6°. Frédérique-Wilhelmine-Alexandrine-Marie-Hélène, née le 23 février 1803;

7°. Louise-Auguste-Wilhelmine-Amélie, née le premier février 1808.

Pour les événements politiques et militaires de ces deux derniers règnes, *voyez* la table chronologique qui se trouve à la fin de cet ouvrage.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ARCHEVÊQUES DE MAGDEBOURG (*).

CETTE contrée, qui comprend le duché, auparavant archevêché, de Magdebourg, anciennement habitée par les Lombards, fit partie ensuite du royaume de Thuringe, après la destruction duquel, opérée par les Francs et les Saxons, elle devint le partage de ces derniers, et fut une portion de l'Ostphalie. Sous le règne de Charlemage, qui fit la conquête de cette province, on y voit une ville, nommée *Magadobourg*, qui resta au-dessous de la médiocrité jusqu'au règne d'Otton I, roi de Germanie; Edithe, première femme de ce prince, l'ayant obtenue pour son douaire, s'occupa de son agrandissement, et la fit entourer de murailles. A sa demande, Otton accorda le droit d'étape à cette ville, et y bâtit, en 937, un monastère, qu'il transféra depuis hors des murs, et dont une partie des revenus fut employée, l'an 968, à l'érection d'un siége archiépiscopal après la mort de Bernard, évêque d'Halberstadt, qui s'y était constamment opposé. Hideward, successeur de ce prélat, s'étant montré plus accommodant, consentit, dans un concile tenu à Ravenne, à céder une partie de son diocèse pour former celui de Magdebourg, auquel on assigna, pour suffragants, les évêques de Posen, de Brandebourg, d'Havelberg, de Mersbourg, de Zeitz et de Misnie. Le pape Jean XIII confirma cet établisse-

(*) Dressée, en grande partie, à l'aide des Mémoires de M. Ernst, extraits du cinquième volume de l'Histoire de Brandebourg, de M. Pauli.

ment, et accorda aux archevêques de Magdebourg de grands priviléges, dont le plus remarquable est la primatie dans toute l'Allemagne, proprement dite. Les successeurs d'Otton comblèrent ce nouveau siége de tant de bienfaits, qu'il devint l'un des plus importants de la chrétienté. Aussi, ceux qui l'occupèrent eurent-ils toujours une grande influence dans les affaires de l'empire. (Pauli, pag. 225.)

ALBERT I.

ALBERT I, moine de Corbie, puis de Saint-Maximin de Trèves, envoyé, l'an 961, par l'empereur Otton I, pour prêcher l'évangile aux Russes, fut abbé de Weisenbourg en 966, nommé, deux ans après, par ce prince archevêque de Magdebourg, et sacré, le 1er. octobre 968, par le pape Jean XIII, à Rome. Arrivé, le 21 décembre suivant, à Magdebourg, il y sacra les évêques de Mersbourg, de Zeitz et de Misnie. La réception trop pompeuse qu'il fit, l'an 972, à Herman, comte de Billüng, gouverneur, ou burgrave de Magdebourg, déplut à l'empereur, qui le condamna à donner au fisc autant de chevaux qu'il avait fait sonner de cloches et allumer de cierges à l'arrivée de ce comte. Il sut mieux se maintenir à la cour d'Otton II, qui, l'an 978, lui accorda la juridiction royale sur tous les habitants de la ville, avec le droit d'en nommer le burgrave. Il fit plus; il céda, l'année suivante, aux chanoines le droit d'élire leur archevêque. Albert mérita la considération dont il jouissait par son exactitude à remplir ses devoirs. S'étant mis en route, l'an 981, pour aller visiter le diocèse de Mersbourg pendant l'absence de l'évêque, il tomba de cheval en pleine campagne, et mourut de cet accident le 20 juin de la même année. Son corps fut transporté à Magdebourg, et fut inhumé dans la cathédrale. (Pauli, pag. 227.)

GISELER.

981. GISELER, évêque de Mersbourg, et chapelain de la cour impériale, parvint au siége de Magdebourg par la plus noire ingratitude, et la fourberie la plus insigne. C'était sur Olthric, écolâtre de cette église, qu'était tombée l'élection des chanoines. Pour en obtenir la confirmation de l'empereur, alors occupé en Italie, Olthric s'adressa à Giseler, qui avait été son disciple. Mais celui-ci, par ses intrigues, réussit à le supplanter et à se faire nommer à sa place. Ce fut un coup fatal pour Olthric, qui, ne pouvant y survivre, laissa, par sa mort, le champ libre à son indigne rival. Mais si l'ambition de Giseler fut satisfaite, son avarice ne le fut pas encore. En montant sur

le siége de Magdebourg, il voulut retenir celui de Mersbourg, et il y réussit en faisant supprimer cet évêché, et convertir sa cathédrale en abbaye. C'est ce qu'il obtint du pape Benoît VII, à force de présents.

Les Venèdes, peuple idolâtre du Mecklenbourg, désolaient alors, par leurs courses, les pays qui les avoisinaient. Giseler, s'étant joint à divers seigneurs et prélats également intéressés à les réprimer, leur livra, l'an 982, une bataille, dont le succès répondit à ses vues. Etant allé en Italie rendre compte de cette expédition à l'empereur Otton II, il reçut de lui, pour sa récompense, la ville de Coren. Il sut également plaire à l'empereur Otton III, Mais, ayant laissé prendre la ville de Brandebourg en 998, ce revers diminua beaucoup de son crédit à la cour de ce prince. Alors, ceux qu'il avait mécontentés commencèrent à porter, contre lui, des plaintes au pape Grégoire V. Sommé par ce pontife de venir lui rendre compte des moyens qu'il avait employés pour parvenir à son siége et faire supprimer celui de Mersbourg, il éluda la citation. Il sut également se tirer d'intrigue au concile que l'empereur fit tenir, l'an 1000, à Magdebourg, sur le même sujet. Mais l'empereur Henri II, de concert avec le pape Jean XVII, ayant renouvelé cette affaire, on voulut le contraindre à retourner à son premier siége, en abdiquant l'archevêché de Magdebourg. On attendait là-dessus sa dernière déclaration, lorsqu'en 1004 on apprit qu'il était mort d'apoplexie, à la campagne, le 24 février de cette année. Tel est le récit de Dithmar, un peu différent de celui d'Adelbold dans la vie de saint Henri. Le corps de Giseler fut transporté dans sa cathédrale.

TAGANUS, OU DAGANUS.

1004. TAGANUS, ou DAGANUS, dit aussi DEDON, bavarois de naissance et chapelain de la cour, fut mis à la place de Giseler, par ordre de l'empereur, contre le vœu du chapitre de Magdebourg, qui avait élu pour archevêque son prévôt Walthard. Cet acte d'autorité dans un prince aussi religieux que Henri II, n'était point inspiré par des motifs humains. C'était saint Wolfgand, évêque de Ratisbonne, qui lui avait recommandé Taganus comme un homme doué de toutes les qualités convenables à l'épiscopat. Henri le combla de ses faveurs. En 1005, il lui fit donation de la ville d'Arnebourg. En 1012, à sa demande, il confirma toutes les chartes et tous les priviléges accordés à l'église de Magdebourg, et à cette grâce, il ajouta le don de la ville de Frose et de ses dépendances. Mais Taganus mourut le 9 juin de la même année à Rothenbourg sur la Saale, d'où son corps fut rapporté dans sa cathédrale.

WALTHARD.

1012. WALTHARD, que les chanoines avaient voulu substituer à Giseler, fut élu de nouveau, le 15 juin 1012, pour succéder à Taganus. Sa jouissance fut tranquille, mais très-courte; car s'étant rendu à la diète de Tribur, tenue le 24 juillet suivant, il y tomba malade et alla mourir, le 12 ou le 19 août de la même année, à Giébichenstein.

GERON.

1012. GÉRON, chapelain de la cour impériale, et fils de Dedon, seigneur de Wondeswège, fut préféré pour le siége de Magdebourg, par l'empereur, à Thierri, comte d'Are, que le chapitre avait élu le 11 novembre. Mais celui-ci fut ensuite dédommagé par l'évêché de Munster, que Henri II lui procura. Géron accompagna, l'an 1015, ce prince dans son expédition contre Boleslas, duc de Pologne. Mais ayant donné dans une embuscade, il y perdit plusieurs milliers des soldats qu'il avait à sa suite, et eut peine lui-même à se sauver après avoir été blessé. Ce revers ne l'empêcha pas de marcher de nouveau, l'année suivante, avec l'empereur contre les Polonais; mais la valeur avec laquelle ils se défendirent, obligea Henri de leur faire des propositions de paix, dont le prélat fut chargé. Il ne put cependant les faire accepter que l'année suivante. Géron tenait alors dans les liens de l'excommunication Bernard, comte de Ballenstadt, pour des torts considérables qu'il avait faits à son église. Pour le délier, il l'obligea de réparer le mal qu'il avait causé. La ville de Magdebourg n'était pas encore entièrement fermée de murs; Géron acheva cet ouvrage l'an 1022. Il mourut, l'année suivante, le 23 octobre, à Faderode, avec la réputation d'un prélat vertueux et éclairé. Son corps fut rapporté dans son église.

HUMFRIDE.

1023. HUMFRIDE, d'abord moine, ensuite prévôt de l'église de Wurtzbourg, et chapelain de la cour impériale, fut choisi par l'empereur Henri II pour remplir le siége vacant de Magdebourg. Son prédécesseur avait eu des démêlés qui n'étaient pas encore terminés avec l'évêque d'Halberstadt, touchant les limites de leurs diocèses. Ce ne fut qu'après l'an 1038, qu'Humfride s'accommoda avec l'évêque d'Halberstadt, en lui cédant vingt-deux paroisses avec leurs dîmes. Il mourut en 1051,

après avoir fait confirmer les priviléges de son église par les empereurs Conrad II et Henri III.

ENGELHARD.

1051. ENGELHARD, tiré d'un monastère de Wurtzbourg, pour être fait prévôt de Goslar, chapelain ensuite de l'empereur, fut substitué, l'an 1051, à l'archevêque Humfride, avec l'agrément du pape Léon IX, dont il reçut la même année le *pallium*. M. Pauli le fait encore assister cette année au concile de Mayence, où le mariage des prêtres, dit-il, fut condamné. Mais il n'y eut point de concile à Mayence en 1051, et c'est apparemment de celui qui s'y tint en 1049 que M. Pauli veut parler, et alors Engelhard n'y put assister qu'en qualité de prêtre. Ce prélat mourut le 31 août 1063.

WERNER, OU WEZELIN.

1063. WERNER, ou WEZELIN, chapelain de l'empereur Henri IV, fut placé sur le siége de Magdebourg après la mort d'Engelhard, par une élection forcée des chanoines. C'était Frédéric de Landsberg, qu'ils avaient d'abord élu. Mais Annon, archevêque de Cologne, qui avait alors tout pouvoir dans l'empire, les obligea de revenir sur leurs pas, et de donner leurs voix à Werner, qui était son frère. L'empereur n'acquit pas un partisan fidèle et constant dans ce nouveau choix. Werner entra, l'an 1073, dans la confédération des princes saxons contre Henri, qui le fit prisonnier en 1075, et le remit presque aussitôt en liberté. Cette grâce ne le rendit pas plus soumis. L'an 1077, il concourut au couronnement de l'anti-césar Rodolfe. L'année suivante, à la bataille livrée, le 7 août, aux Saxons par l'empereur, il fut des premiers à fuir; mais ayant été pris dans une forêt par des soldats impériaux, il fut massacré ou peut-être perdu.

HARDWIG.

1078. HARDWIG, prévôt des églises de Mayence et de Goslar, fut placé par le même Rodolfe, l'an 1078, sur le siége vacant de Magdebourg, dont il ne prit néanmoins possession qu'au mois d'août de l'année suivante. Attaché par reconnaissance à son promoteur, il adhéra pareillement à l'anti-césar Herman qui lui succéda. Le parti de Henri IV ayant prévalu, Sigewin, archevêque de Cologne, déposa, l'an 1085, l'archevêque de Magdebourg comme un intrus, et l'empereur

lui substitua Hardwig, abbé d'Hirschfeld. Le premier Hardwig, contraint, l'année suivante, après la bataille de Wurtzbourg, où il se trouva, de prendre la fuite, se retira en Danemarck. Mais las de cet exil, il vint s'humilier devant l'empereur, qui le rétablit dans sa dignité, l'an 1089, sous la promesse qu'il fit de travailler avec zèle à ramener les rebelles à son obéissance. L'empereur, pour l'attacher encore plus étroitement à ses intérêts, voulut qu'il fît à Cologne la cérémonie du couronnement de l'impératrice, son épouse. Mais ces faveurs ne purent triompher de l'aversion secrète que le prélat avait pour sa personne. Il y persista jusqu'à sa mort, arrivée subitement à Fadderode, le 17 juin de l'an 1102. On le dépeint comme un homme peu éclairé, qui, par son inquiétude fanatique, causa de grands dommages à son église. (Pauli, p. 235.)

HENRI.

1102. Henri, comte d'Aslau et non de Dassel, issu des comtes de Winzenbourg, chanoine d'Hildesheim et de Paderborn, nommé, l'an 1084, évêque de cette dernière église par l'anticésar Herman, et chassé, peu de tems après, par l'empereur Henri IV, fut élevé sur le siège de Magdebourg, après la mort d'Hardwig, auprès duquel il s'était réfugié. L'empereur n'ayant point voulu le reconnaître, il resta dans un état incertain jusqu'à la déposition de ce prince, après laquelle Henri V, son fils, se déclara pour ce prélat, et le fit sacrer par Ruthard, archevêque de Mayence. Envoyé de la diète, tenue, l'an 1106, en cette ville, au pape Pascal, il fut arrêté sur la route par un officier de Henri IV. Sa mort, arrivée le 15 avril 1107, suivit d'assez près son élargissement. C'est tout ce que nous apprennent de lui les anciens monuments.

ADELGOTE.

1107. Adelgote, fils de Werner, comte de Veltheim, prévôt d'Halberstadt, devint le successeur de l'archevêque Henri par l'élection du chapitre, que l'empereur ratifia. Les Venèdes ayant fait irruption, l'an 1110, dans la haute Saxe, Adelgote se joignit aux évêques, ses voisins, pour repousser ses ennemis. Mais ces prélats, en lui accordant leur secours, l'obligèrent dans la confédération formée par les Saxons contre l'empereur. Ce prince, pour se venger d'Adelgote, prononça contre lui une sentence de déposition, qui n'eut point d'effet. Le prélat, par représailles, excommunia, l'an 1115, l'empereur à cause de ses démêlés avec le pape. Quelques-uns

placent la mort d'Adelgote au 18 janvier 1118. Mais puisqu'il assista, l'an 1119, au concile de Cologne, c'est une conséquence qu'il dut vivre jusqu'en 1120. Il avait fondé, l'an 1116, l'abbaye des chanoines réguliers, près de Halle, où son corps fut inhumé. On loue, dit M. Pauli, sa piété, sa charité et sa libéralité envers les églises.

ROTGER.

1120. ROTGER, chanoine de Magdebourg, fils d'un père de même nom, comte de Veltheim, fut élu par son chapitre pour succéder à l'archevêque Adelgote, dont il était parent. Il encourut la disgrâce de l'empereur, pour avoir promis au pape, avec serment, de n'adhérer ni à ce prince, ni à l'antipape Bourdin. Mais l'an 1122, il trouva sa paix dans celle que l'empereur fit avec le pontife romain. Une fièvre lente le fit descendre au tombeau vers la fin de l'an 1125.

NORBERT.

1126. NORBERT, né à Xanten, au pays de Clèves, fondateur, en 1120, de l'ordre des Chanoines réguliers de Prémontré, fut nommé, l'an 1125, par l'empereur Lothaire, à l'archevêché de Magdebourg. Cette nomination avait été précédée de trois élections irrégulières, dans l'une desquelles Arnold, l'un des élus, devint l'objet d'une sédition où il périt. Nortbert arriva nu-pieds à Magdebourg, et fut sacré par Udon, évêque de Zeitz. Le clergé, qu'il entreprit de réformer, souleva le peuple contre ce prélat, qui, pour se soustraire à la mort, fut obligé de se sauver dans la tour de son église. Les embuches que l'on continuait de lui tendre, le déterminèrent à se retirer à Halle. Mais son éloignement causa bientôt des regrets à ses diocésains. Sollicité, pressé par eux, de revenir, il rentra dans Magdebourg, aux acclamations du peuple. L'an 1129, il changea la collégiale de Notre-Dame à Magdebourg en abbaye de Prémontrés. L'empereur Lothaire, en 1132, voulut que Nortbert l'accompagnât dans l'expédition qu'il fit en Italie pour mettre le pape Innocent II, chassé par l'antipape Pierre de Léon, en possession de l'église de Latran. Au retour de cette entreprise, qui fut heureuse, Norbert tomba dans une maladie de langueur qui l'enleva, après quatre mois de souffrances, le 6 juin 1134. Ses vertus éminentes lui ont mérité une place dans le calendrier des saints.

CONRAD.

1134. CONRAD, fils de Gebhard, comte de Querfurt, cha-

noine de Magdebourg et de Goslar fut donné, par une élection unanime, pour successeur à saint-Norbert, dans le siége de Magdebourg. L'empereur, auquel il se rendit agréable, l'etant venu voir en 1136, l'exempta du droit de douane par un privilége qui devint commun aux archevêques de Magdebourg qui suivirent. Henri, burgrave de Magdebourg, étant mort vers ce tems, Conrad donna cet office, en titre de fief, à Burchard, son frère, dont les descendants l'ont tenu long-tems. Ce prélat accompagna, l'an 1137, l'empereur Lothaire dans sa seconde expédition d'Italie. Après la mort de ce prince, il se déclara pour la maison des Welphes, ou Guelfes, contre celle de Hohenstauffen, et rendit à la première de grands services. Sa mort arriva le 12 mai de l'an 1142, pendant que les démêlés de ces deux maisons duraient encore. (*Voyez* Albert l'Ours, *margrave de Brandebourg.*)

FRÉDERIC.

1142. FRÉDÉRIC, fils, à ce que prétendent plusieurs, sans le prouver, de Thierri, comte de Wettin, fut élu pour succéder à l'archevêque Conrad. La paix s'étant faite quelque tems après entre les maisons des Guelfes et de Hohenstauffen, l'empereur Conrad ratifia l'élection de Frédéric, et le pape lui envoya le *pallium*. Frédéric, l'an 1147, fit alliance avec les Polonais, et marcha en personne avec les croisés contre les Venèdes situés au-delà de l'Elbe. Ce prélat termina ses jours au commencement de l'an 1152.

WICHMAN.

1152. WICHMAN, évêque de Zeitz depuis 1148, fut nommé, l'an 1152, à l'archevêché vacant de Magdebourg, par l'empereur Frédéric I, pour terminer la discorde qui s'était élevée entre les capitulants, dont les uns portaient le prévôt Gérard, les autres, le doyen Hazzon. Mais le pape Eugène III, regardant, comme une entreprise faite sur ses droits, le procédé de l'empereur, soutint l'élection de Gérard, et prétendit, mais en vain, qu'elle prévalût. De là le refus qu'il fit du *pallium* à Wichman, qui ne le reçut que de son successeur. Ce prélat, qu'on accuse d'avoir acquis sa place à prix d'argent, était originaire de Séebourg, au comté de Mansfeld, fils de Géron, comte en Bavière, et de Mathilde, fille d'Otton, comte de Nordheim. Après avoir suivi la profession des armes dans sa jeunesse, il était entré dans le clergé, sans se dépouiller entièrement de ses inclinations martiales. Il les mit en action, l'an 1157, par la prise de Brandebourg, qu'il enleva aux

Venèdes. Attaché constamment à l'empereur Frédéric, il eut part, en 1160, à l'élection de l'antipape Victor, et adhéra depuis à Paschal III, qui lui fut substitué l'an 1164. Etant parti, cette même année, pour la Palestine, il tomba entre les mains des Sarrasins. De retour à Magdebourg, après sa délivrance, il s'allia aux ennemis de Henri *le Lion*, duc de Bavière et de Saxe, avec lequel il fut en état de guerre jusqu'en 1168, époque du retour de Frédéric d'Italie en Allemagne. Leur réconciliation, qui se fit alors, fut telle, que Henri, partant pour la Terre-Sainte, en 1171, commit à Wichman la garde de ses états. Ce prélat accompagna l'empereur au-delà des monts et fut un des médiateurs de sa paix avec le saint siége, après s'être fait lui-même absoudre par le pape, pour avoir suivi le parti de ce prince. La race des comtes de Sommerschenbourg s'étant éteinte en 1179, Wichman acheta ce comté d'Adélaïde, abbesse de Quedlimbourg, sœur du dernier comte. Ce fut l'occasion d'une nouvelle rupture entre lui et le duc Henri. Le prélat étant entré dans la grande confédération formée contre ce prince, s'empara sur lui, en 1181, du château de Haldensleben, qu'il fit raser et dont il réunit le territoire à son église. Il mourut, l'an 1192, dans son château de Couze, près de Choren, avec la réputation d'un prélat habile dans les affaires politiques, ferme dans ses projets et magnifique dans sa dépense. Son gouvernement ajouta un degré considérable de puissance au siége de Magdebourg. L'année qui suivit sa mort, l'empereur, en mémoire des services qu'il avait reçus de lui, enrichit son église de plusieurs territoires dont il avait dépouillé le duc Henri *le Lion*. (Pauli, pag. 241.)

LUDOLPHE.

1192. LUDOLPHE, né d'un paysan de Kroppensted, dans l'évêché d'Halberstadt, élevé dans l'école de Paris, où il fut reçu docteur, nommé à son retour en Allemagne, par l'archevêque Wichman, écolâtre, puis doyen de l'église de Magdebourg, devint enfin le successeur de ce prélat, à l'exemple duquel il procura de grands avantages à son église. Les margraves de Brandebourg, auxquels il se rendit agréable, lui donnèrent, en 1196, une grande partie de la vieille Marche, pour la tenir d'eux en fief. Après la mort de l'empereur Henri VI, il prit le parti de Philippe de Suabe contre Otton, son compétiteur à l'empire; et, ayant joint ses troupes à celles du premier, il fit le dégât sur les terres du second, qui, bientôt après, lui rendit la pareille. Le pape Innocent III étant alors déclaré pour Otton, sut mauvais gré à Ludolphe de

n'être pas entré dans ses vues. Mais le prélat fit la paix avec le pontife avant sa mort, arrivée le 16 avril 1205. Il était si replet, que sa grosseur l'obligea d'aller toujours en voiture contre l'usage du tems. (Pauli, pag. 242.)

ALBERT II

1205. ALBERT II, comte de Hallermonde, entre Hanovre et Hamelen, prévôt du chapitre de Magdebourg, en fut élu pour archevêque par l'évêque d'Halberstadt, et trois autres compromissaires, nommés pour départager entre un grand nombre de prétendants qui avaient chacun des voix. Ce ne fut qu'au bout d'un an, qu'étant allé à Rome, il fut confirmé par le pape, qui le sacra et l'éleva au cardinalat. Engagé dans le parti du roi, Philippe de Suabe, il réconcilia ce prince avec Innocent III, et Philippe étant mort en 1208, il fit sa paix avec Otton IV, qu'il accompagna, l'an 1209, à Rome, où il fut couronné. Mais la bonne intelligence ne régna pas longtems entre eux. Dès l'année suivante, en qualité de légat du saint siége, en Allemagne, Albert promulgua la sentence de déposition, prononcée par le pape contre Otton, et l'an 1212, à la diète de Mayence, il concourut à l'élection de Frédéric II. Ces démarches attirèrent les armes d'Otton dans le diocèse de Magdebourg, où il fit le dégât dans les années 1212 et 1215.

Deux fois le prélat fut fait prisonnier dans le cours de ces hostilités, et deux fois promptement délivré par la valeur de ses troupes qui forcèrent les places où il était renfermé. L'an 1216, il soumit à sa juridiction métropolitaine l'évêché de Camin. L'archevêque Albert n'eut proprement de repos qu'après la mort d'Otton, arrivée l'an 1218. L'empereur Frédéric, partant, en 1223, pour l'Italie, le nomma son vicaire en Saxe, et l'année suivante, il voulut l'avoir en sa compagnie pour répéter ce voyage. Il assista, l'an 1225, à la diète d'Aix-la-Chapelle, où l'on résolut une nouvelle croisade pour la Terre-Sainte; mais il eut la prudence de ne pas s'enrôler dans cette expédition. L'an 1229, il s'éleva une guerre entre le prélat et les margraves de Brandebourg, Otton et Jean, au sujet du château de Walbeck, que ceux-ci avaient fait construire. Mais l'engagement qu'ils prirent de le faire raser, mit fin à la querelle. L'année de la mort d'Albert n'est point certaine. Quelques écrivains placent en 1234 cet événement; d'autres le reculent en 1232, après quoi l'on aperçoit plus de traces de son existence. Quoi qu'il en soit, ce prélat emporta, dans le tombeau, la réputation de l'un des plus importants personnages de son tems. Il avait commencé, l'an 1207, suivant

M. Pauli, ou 1211, selon M. Busching, à reconstruire son église cathédrale, qu'un incendie avait consumée. C'est la même qu'on voit aujourd'hui, et dont le patron est saint Maurice.

BURCHARD (I.)

Burchard (I), chanoine de Magdebourg et prévôt d'Hildesheim, fut élu pour successeur de l'archevêque Albert, dont il était parent. Son épiscopat fut court; s'étant mis en route pour Jérusalem, il mourut à Constantinople, au mois d'avril 1235.

WILLEBRAND.

1236. Willebrand, frère d'Albert II, et prévôt de la collégiale de Saint-Nicolas, se rencontre, au mois de mars 1236, avec le titre d'élu de Magdebourg. L'an 1239, s'étant joint aux margraves de Brandebourg, il fit avec eux la conquête de Lébus sur l'Oder. Mais bientôt après, il eut avec eux une guerre, qui ne finit qu'en 1244. Ce prélat finit ses jours en 1252.

RUDOLPHE DE DINGELSTADT.

1252. Rudolphe de Dingelstadt, successeur de Willebrand, paraît avoir reçu du pape, à Rome, l'archevêché de Magdebourg. Les margraves de Brandebourg ayant acquis, l'an 1254, de Ludolphe II, évêque d'Halberstadt, la ville d'Aschersleben sur l'Eine, avec la cense de Séeleben, le chapitre d'Halberstadt, contre le gré duquel cette acquisition s'était faite, vendit, en 1257, les mêmes objets à l'archevêque de Magdebourg; ce qui ayant été ratifié par le pape, les margraves furent obligés d'entrer en accommodement avec l'archevêque. Ce prélat mourut subitement à table, le 29 avril 1260.

RUPERT.

1260. Rupert, fils de Burchard II, ou d'Herman I, comte de Mansfeld et seigneur de Querfurt, doyen de Magdebourg, élu archevêque de la même église en 1260, se rendit, l'année suivante, à Rome, pour y faire sacrer et recevoir le *pallium*. A son retour, il pilla les Juifs de son diocèse, et les taxa à cent mille marcs d'argent pour le remboursement des frais de son voyage. Le magistrat de Halle ayant pris la défense de ces malheureux, le prélat vint assiéger la ville; et l'ayant prise, il la punit par une forte amende. Il eut ensuite d'autres contestations avec elle pour les salines et les fortifications du château de

Giebichenstein. Par l'accommodement qui fut fait en 1263, il fut convenu qu'il n'éleverait point de forteresse à un mille aux environs de Halle. Il tint à Magdebourg, en 1266, un synode, dont Lunig a publié les actes, et mourut à la fin de la même année.

CONRAD.

1266. CONRAD, baron de Sternberg en Westphalie, chanoine et chancelier de Magdebourg, succéda, le 26 décembre 1266, à Rupert. Le burgraviat de Magdebourg, possédé par la maison de Saxe, lui parut une usurpation qu'il entreprit de réprimer. Par convention faite, le 15 septembre 1269, avec Jean et Albert, ducs, le premier de la basse, le second de la haute Saxe, il les obligea d'acheter de lui cette dignité, et d'en recevoir de ses mains l'investiture, comme d'un fief de son église. Il régla, l'an 1276, avec les margraves de Brandebourg, les limites de sa dépendance du côté de la Havel. Sa mort arriva l'an 1278.

GUNTHER (I.)

1278. GUNTER (I), comte de Schwalenberg, fut élevé sur le siége de Magdebourg par une élection canonique, après qu'à force d'argent on eut obtenu le désistement de deux contendants, le prévôt Eric de Brandebourg, et Busson de Querfurt, entre lesquels le chapitre avait partagé ses voix. Mais les frères d'Eric étant revenus contre la cession qu'il avait faite, s'allièrent aux ducs Albert de Saxe, et Albert de Brunswick, ainsi qu'à plusieurs comtes, avec lesquels il s'empara du château d'Acken. Gunther, secouru par Otton, comte d'Anhalt, recouvra la place le 15 janvier 1279, et fit même prisonnier Otton IV, margrave de Brandebourg, que sa femme racheta ensuite pour quatre mille marcs d'argent. Cependant Gunther, malgré cet avantage, prit le parti d'abdiquer, et de retourner dans son comté de Schwalenberg.

BERNARD.

1279. BERNARD, doyen de Magdebourg, et comte de Woelpke, fut donné pour successeur à l'archevêque Gunther, par le plus grand nombre des capitulants. Mais Eric de Brandebourg avait toujours pour lui un parti, que ses frères animaient et travaillaient à renforcer. Bernard eut pour lui l'archevêque de Brême, l'évêque d'Hildesheim, Albert de Brandebourg de la ligne cadette, et Otton, comte d'Anhalt. On en vint aux armes, et la guerre se fit avec un succès presque égal. L'évêque de Mers-

bourg et le comte de Querfurt s'étant rendus médiateurs, on fit un traité de paix, après quoi Bernard disparaît dans l'histoire, soit que sa mort ait suivi de près ce traité, soit qu'il ait jugé à propos de renoncer à son élection que le pape n'avait pas voulu confirmer. Quoi qu'il en soit, l'archevêché resta vacant jusqu'en 1283.

ERIC DE BRANDEBOURG.

1283. Eric de Brandebourg, s'étant mis pour la troisième fois sur les rangs pour l'archevêché de Magdebourg, obtint pour lors la pluralité des voix parmi les capitulants; mais il n'eut pas celle des suffrages du peuple, qui ne pouvait oublier les dégâts que sa maison lui avait fait essuyer. Effrayé des murmures qui retentissaient à ses oreilles, il alla consulter le margrave Otton IV, dont l'avis fut qu'il fallait gagner les esprits par la douceur. Ce parti réussit; et les esprits s'étant calmés, Eric prit successivement possession des terres de l'archevêché. Il eut cependant querelle, en 1285, avec quelques-uns de ses vassaux, surtout avec ceux de Roéder. Ayant entrepris alors, sans succès, le siége de Neugattersleben, il demeura quelque tems en repos, et tint, l'année suivante, à Magdebourg un synode, dont ses suffragants promirent d'observer les statuts. L'an 1290, après la mort d'Otton de Bren, il se mit en possession de la ville de Wattin, dont ce comte avait fait donation, l'an 1288, à son église. Ayant été fait prisonnier, en 1291, au siége d'Herlinsberg, où il avait accompagné ses parents, sa rançon, au refus du chapitre et des états du pays, fut payée par les bourgeois de Magdebourg. Ce fut avec le secours de ces mêmes bourgeois qu'il acheta d'Albert de Saxe, en 1294, le burgraviat et la préture de Magdebourg, mais sous la condition qu'ils seraient exercés par ceux que la ville nommerait indépendamment du prelat. La mort d'Eric suivit de près cette acquisition. Une maladie l'emporta l'an 1295.

BURCHARD (II.)

1295. Burchard (II), fils puîné de Sigefroi, comte de Blankenbourg, chanoine de Magdebourg et d'Halberstadt, devint le successeur de l'archevêque Eric par une élection que le pape Boniface VIII confirma. Ce pontife, l'an 1296, à la demande de Burchard, chargea l'évêque de Naumbourg de travailler avec lui à faire rentrer à la mense archiépiscopale les biens qui en avaient été aliénés. Ce ne fut pas le seul bien temporel que Burchard fit à son église. Il engagea, l'an 1298, Burchard, comte de Mansfeld, à lui céder, à titre de fief, ses terres de Walde-

rode. En 1301, il acheta, du margrave Thierri *le Jeune*, pour six mille marcs d'argent, la féodalité de la Lusace. Par une confédération faite, l'an 1303, avec les collégiales et les monastères de son diocèse, il prit des mesures pour empêcher ses successeurs d'aliéner, en aucune manière, les terres ou les droits de son église. Il ne veilla pas seulement à ses intérêts temporels; il l'édifia constamment par sa piété, qu'il fit éclater principalement par sa charité envers les pauvres. Son grand soin fut d'entretenir l'harmonie parmi les bourgeois. Il eut parmi ses vassaux des ennemis, qui, l'ayant attaqué de nuit dans l'église, l'auraient enlevé sans le prompt secours que ses fidèles ouailles lui apportèrent. Le terme de ses jours arriva l'an 1305.

HENRI.

1305. HENRI, fils puîné de Henri II, comte d'Anhalt-Aschersleben, après avoir gouverné en commun, avec son frère Otton, ses états héréditaires, entra dans le clergé, devint chanoine de l'église de Magdebourg, et fut ensuite élu pour succéder à l'archevêque Burchard. Étant allé prendre le *pallium* à Rome, on l'y retint pendant environ deux ans, pour lui faire apprendre le latin qu'il ne savait pas, et il obtint enfin ce qu'il était venu chercher, au moyen de mille marcs d'argent. A son retour, il s'empara, par ruse, le 6 août 1307, de la ville de Schoenebeck dans la haute Saxe, et de là, étant revenu à Magdebourg, il voulut, par un autre stratagême, se rendre maître de l'une des portes, dont la bourgeoisie s'était approprié la garde ; mais il excita par là une révolte, dont il faillit être la victime. Il mourut le 10 novembre de la même année.

BURCHARD III.

1307. BURCHARD III, fils de Burchard IX, seigneur de Schraplau, fut élu, le 25 novembre 1307, pour succéder à l'archevêque Henri. Il assista, l'an 1311, au concile général de Vienne, et consentit d'y recevoir, de la main du pape, un vicaire, au grand déplaisir de son chapitre. Il en revint chez lui plein de préjugés affreux contre l'ordre des Templiers, dont il fit brûler les membres qui étaient dans les quatre cours ou maisons de ses états, après s'être saisi de leurs biens. Ce prélat s'attira des querelles continuelles avec les villes de Magdebourg et de Halle, par les nouveaux impôts dont il les chargea, et par les forts qu'il fit élever dans leur voisinage. Après avoir secoué, par une renonciation formelle, le 3 février 1322, le joug de son obéissance, elles lui déclarèrent la guerre. Des arbitres, convenus

de part et d'autre, firent cesser, le 15 octobre suivant, les hostilités par leur jugement auquel les parties se soumirent. Il portait en substance que l'archevêque ne lèverait plus d'impositions sans le consentement des intéressés. Mais le prélat viola bientôt ses engagements. Son chapitre, indigné de sa mauvaise foi, donna, le 26 juillet 1325, aux villes qui s'étaient jointes aux deux qu'on vient de nommer, un réversal, par lequel il promettait de ne fournir aucun secours à l'archevêque contre elles. Le 29 août suivant, Burchard, arrêté dans son propre palais, fut jeté dans une prison, où la même nuit on lui ôta secrètement la vie. Son corps, ayant été enfin découvert, fut inhumé, le 18 novembre 1326, dans la chapelle de Saint-Gengoul. Il porta l'économie jusqu'à ne point quitter ses habits qu'ils ne fussent entièrement usés, ce qui le fit appeler *l'Evêque déguenillé*. Quelques écrivains lui attribuent de grandes vertus, et excusent ses défauts le mieux qu'ils peuvent. Deux de ses successeurs, Otton et Thierri, ont même sollicité, mais sans succès, sa canonisation.

HEIDEKE DE ERFA.

1326. HEIDEKE DE ERFA, doyen de Magdebourg, fut donné pour successeur à l'archevêque Burchard. S'étant aussi acheminé pour aller recevoir des mains du pape le *pallium*, il fut arrêté sur la route par Wenceslas de Buchenau, qui le retint en prison, l'espace d'un an, à Brandenfels. Mais à peine fut-il élargi, qu'il mourut à Eisenach, où il fut inhumé dans l'église des Franciscains.

OTTON.

1327. OTTON, fils puîné d'Otton I, landgrave de Hesse, fut nommé à l'archevêché de Magdebourg par le pape Jean XXII, à la place du prévôt Henri, comte de Stolberg, que le chapitre avait élu pour succéder à l'archevêque Heideke de Erfa. Son premier soin fut de travailler à rétablir la paix dans le pays. Dès le 1er. septembre 1327, il déchargea, par un acte public, les bourgeois de Halle de l'accusation du meurtre de son prédécesseur, qu'on leur imputait, et confirma leurs priviléges. Il usa de la même modération à l'égard de la ville de Magdebourg, et fit lever l'interdit dont le pape Jean XXII l'avait frappée à ce sujet, ainsi que celle de Halle. Ce prélat finit ses jours l'an 1361, à la suite d'une longue maladie, et fut inhumé dans sa cathédrale. Otton est le premier archevêque de Magdebourg qui se soit dit *évêque par la grâce du saint siège* dans ses actes publics.

THIERRI.

1361. Thierri, évêque de Minden, fut nommé, le 20 juin 1361, par le pape Innocent VI, pour remplir le siége vacant de Magdebourg, et rendit par là nulle l'élection que le chapitre avait faite de Louis, évêque d'Halberstadt. Thierri était le favori de l'empereur Charles IV, et c'était à la récommandation de ce prince que le pape l'avait choisi. Son père était un marchand drapier de Stendal, dans la Marche de Brandebourg, nommé Kogelwit. S'étant fait moine cistercien à Lehmin, il avait été envoyé à Rome par l'évêque de Brandebourg. De retour en sa patrie, il se mit au service de l'empereur Charles IV, qui, trouvant en lui des talents distingués, le fit gouverneur de Bohême, et, l'an 1353, lui procura l'évêché de Minden, où il fit peu de résidence, parce que bientôt après il fut nommé vicaire de l'empereur en Allemagne. Enfin, l'archevêché de Magdebourg, auquel il fut élevé, ouvrit une nouvelle carrière à ses talents. Il paya de ses propres épargnes les frais du *pallium*, et racheta plusieurs terres de son église, engagées par ses prédécesseurs. Ayant assemblé, l'an 1363, son chapitre, les états et les villes de ses domaines, il prit des mesures avec eux pour établir une paix solide, et paya de fermeté pour la maintenir. La peste s'étant fait sentir dans son diocèse vers la fin de la même année, donna de l'exercice à sa charité.

L'an 1367, il se trouva engagé dans une guerre contre Gérard, évêque d'Hildesheim, dans laquelle il eut pour alliés Magnus Torquatus, évêque d'Halberstadt, depuis duc de Brunswick, Woldemar, prince d'Anhalt, et plusieurs autres comtes et seigneurs, à l'aide desquels il engagea, le 3 septembre, une bataille dans laquelle périt le prince d'Anhalt, écrasé sous les pieds des chevaux, outre quinze cents hommes qui restèrent sur la place, et l'évêque d'Halberstadt fut fait prisonnier avec le duc de Brunswick et plusieurs autres, dont l'évêque d'Hildesheim tira treize mille marcs pour leur rançon. Du nombre de ceux qui perdirent la vie à cette journée, fut encore le seigneur d'Hamsleben, feudataire de l'église de Magdebourg, dont le fief, par défaut d'héritiers mâles, fut dévolu à l'archevêque. A peine eut-il recueilli cette succession, que la mort l'enleva le 21 décembre de la même année. Son gouvernement fut utile à son église, qui lui fut redevable de plusieurs avantages considérables. La communauté des drapiers de Stendal conserve encore son autel et son armure militaire.

ALBERT III.

1368. Albert III de Sternberg, évêque de Leutméritz,

fut nommé, par le pape Urbain V, archevêque de Magdebourg, à la demande de l'empereur Charles IV, dont il était alors chancelier par préférence à Frédéric de Hoym, évêque de Mersbourg, que le chapitre avait élu. Albert, après son installation, confirma les priviléges des états et des villes de son archevêché. Ce prélat fut un très-mauvais économe. Il aliéna plusieurs villes et villages dépendants de son église, et se laissa engager par l'empereur Charles IV à lui céder la basse Lusace, que Burchard III, son prédecesseur, avait acquise du dernier landgrave Tiesceman. S'étant attire par la le mépris et l'aversion de ses sujets, il prit son trésor avec plusieurs choses précieuses et des reliques des saints, et s'en alla en Bohême, où il permuta, l'an 1371, son archevêché contre son ancien evêché de Leutméritz, possédé alors par Pierre de Bruma.

PIERRE DE BRUMA, OU DE BRUNN.

1371. PIERRE DE BRUMA, ou DE BRUNN, devenu, l'an 1371, archevêque de Magdebourg, ne reçut que l'année suivante l'hommage des habitants de la capitale et de ceux de Halle. Les receveurs des dîmes papales exerçaient alors leurs fonctions avec une violence qui révoltait les peuples. Pierre assembla, l'an 1373, un synode, où l'on prit des mesures pour contenir ces exacteurs dans de justes bornes. Les Brunswickois ayant fait irruption, la même année, dans l'archevêché, Bussonduss, chef de la milice archiépiscopale, leur rendit la pareille en faisant le dégât dans leur pays, où il fit prisonnier, dans une bataille, Ernest, duc de Gottingen, avec soixante chevaliers et un grand nombre de leurs soldats. Pierre fit alliance, en 1374, avec la maison de Luxembourg, alors régnante dans le Brandebourg, pour le maintien de repos des deux états, qui ne laissa pas néanmoins d'être troublé quelquefois par les pillages de certains nobles de Magdebourg. Le prélat eut aussi des querelles avec la ville de Halle pour des intérêts temporels, qui ne furent assoupies qu'en 1380. Celles qu'il eut dans le même tems avec son chapitre et d'autres ecclésiastiques mécontents aboutirent à lui faire abandonner son siége pour se retirer secrètement avec un riche trésor en Bohême, d'où il envoya, l'an 1381, sa démission. Il mourut à Olmutz, en 1387.

LOUIS.

1381. LOUIS, fils de Frédéric *le Sérieux*, marquis de Misnie et de Thuringe, né l'an 1340, évêque d'Halberstadt en 1357, de Bamberg en 1366, archevêque de Mayence en 1374, fut

transféré, l'an 1381, sur le siége de Magdebourg, par le pape Urbain VI, après la démission de Pierre de Bruma. La capitale de cette église fut la dernière à le reconnaître. L'ayant enfin gagnée en confirmant ses privilèges, le 15 mars 1381, il y fit son entrée à la tête de mille chevaux. De là il alla détruire des repaires de brigands qui désolaient le pays. L'année suivante (1382), il donna une grande fête à Calbe, dans les jours de carnaval, où il dansa au bal dans l'hôtel-de-ville. Mais le feu ayant pris dans la maison contiguë, chacun chercha à gagner la porte. L'escalier, surchargé, se rompit, et plus de cent personnes furent blessées. Louis seul fut écrasé. On l'enterra sans solennité. Il n'avait pris que le titre d'administrateur de l'église de Magdebourg, parce qu'il avait déjà un évêché.

FRÉDÉRIC II DE HOYM.

1382. Frédéric II de Hoym, évêque de Mersbourg depuis 1356, élu, dès l'an 1368, par le chapitre de Magdebourg pour remplir ce siége, mais exclus alors par le pape Urbain V, comme on l'a dit ci-devant, pour favoriser Albert de Sternberg, porté par l'empereur Charles IV, fut enfin donné sans opposition, l'an 1382, pour successeur de la même église à l'archevêque Louis. Son gouvernement ne fut que d'environ neuf mois, pendant lesquels il ne cessa de faire du bien à son église. Sa tête n'était pas néanmoins des plus solides, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'ayant voulu chanter à Mersbourg une messe de *congé* (que veut dire ce mot?), et ne pouvant la trouver dans le Missel, il en conçut un effroi qui lui causa la mort le 9 novembre 1388. On voit encore son tombeau dans la cathédrale de Mersbourg.

ALBERT IV.

1382. Albert IV, fils aîné de Gebbehart XVIII, seigneur de Querfurt, chanoine de Mersbourg et de Magdebourg, était à Rome pour solliciter le siége de la première de ces deux églises, vacant par la translation de Frédéric, lorsqu'il apprit la mort de ce prélat, et le choix libre et unanime que le chapitre de Magdebourg avait fait de sa personne pour le remplacer. On le représente comme un prélat avare, inquiet et impudique. L'an 1390, il prêta du secours au duc de Brunswick, contre les Brandebourgeois; et, l'an 1394, ayant eu guerre avec ces derniers, il surprit par trahison, le 4 décembre, à l'aide du prince d'Anhalt et du seigneur de Querfurt, la ville de Rathenow, que ses troupes pillèrent inhumaine-

ment ; après quoi s'étant jetées sur le Haveland, elles y mirent tout à feu et à sang. Ceux de Brandebourg ne tardèrent guère à se venger de ces cruautés. La ville de Rathenow fut rendue par le prelat, en 1396, aux Brandebourgeois. Mais la noblesse de Magdebourg en vint aux mains plusieurs fois avec eux, dans les années suivantes, et reçut divers échecs, qu'elle ne trouva pas moyen de reparer. L'altération des monnaies compromit, l'an 1401, l'archevêque et son chapitre avec la ville capitale, qu'ils prétendirent, mais vainement, réduire par la voie de l'interdit. La menace que le prélat fit aux bourgeois de les citer devant le redoutable tribunal de Westphalie, fut plus efficace. On fit, le 26 fevrier 1403, un accord au moyen duquel tout rentra dans l'ordre. L'archevêque, peu de tems après, étant tombé malade, choisit pour son coadjuteur, dans la vue d'assurer le repos du pays, Gunther, fils puîné du comte de Schwarzbourg. Ce fut un des derniers actes d'Albert. Il mourut de la goutte à Giebichenstein, le 11 juin 1403, et fut inhumé dans sa cathédrale.

GUNTHER (II) DE SCHWARZBOURG.

1403. GUNTHER (II) DE SCHWARZBOURG devint le successeur de l'archevêque Albert peu de tems après avoir été nommé son coadjuteur. Il était savant et versé dans les affaires, mais d'un caractère prompt et facile à irriter; ce qui l'engagea dans plusieurs guerres. Ce fut contre Albert *le Boiteux*, prince d'Anhalt-Coëthen, qu'il entreprit la première, qui dura l'espace de trois ans, au grand détriment des deux parties, et fut terminée, l'an 1407, par la médiation de Bernard, duc de Brunswick. L'archevêque, en 1410, déclara la guerre à Bernard V, prince d'Anhalt-Bernbourg, pour venger la captivité qu'il avait fait subir à son père ; et, l'ayant fait prisonnier avec le secours du comte de Mansfeld, il l'enferma dans un château où il mourut l'an 1411. (*Sagittarius, hist. Anhalt.*, pp. 63-64.)

Les murmures que l'altération des monnaies avait excités sous le gouvernement d'Albert IV, se renouvelèrent sous celui de Gunther. Les bourgeois de Halle ne pouvant obtenir justice de lui, se la firent eux-mêmes, en brûlant l'officier préposé à la fabrique de ces espèces. Gunther, jugeant l'accusation fausse, déféra, l'an 1413, la ville de Halle à l'empereur, qu'il engagea à la mettre au ban de l'empire. Il obtint du pape, dans le même tems, une sentence d'excommunication et d'interdit contre elle. L'archevêque, assisté du gouverneur de Brandebourg et de l'électeur de Saxe, ses alliés, marcha ensuite contre cette ville, dont il fit le siége, l'an 1414, pendant la moisson.

Elle ne fut point prise à la vérité, mais les pertes qu'elle essuya furent estimées à plus de trente mille florins, outre treize mille qu'elle fut obligée de payer, pour rentrer en grâce avec son souverain.

Les Hussites faisaient alors en Allemagne tous les ravages que le fanatisme le plus outré peut inspirer. Etant entrés, l'an 1428, dans l'archevêché, ils y signalèrent, cette année et la suivante, leur fureur. Les bourgeois de Magdebourg, dans la crainte d'une surprise, firent alors bâtir une tour sur le fonds de l'exemption du chapitre, pour garantir la ville, qui, de ce côté-là, manquait de fortifications. L'archevêque et les chanoines s'opposèrent à cette entreprise; et, soutenus par la noblesse, les villes de Calbe et de Salze, et les margraves de Brandebourg, ils firent mettre la ville de Magdebourg au ban de l'empire. Mais les villes de Halle et de Brunswick se déclarèrent hautement pour elle; et, ayant pris les armes pour sa défense, elles s'emparèrent, en 1433, de plusieurs places de l'archevêque. Le concile de Bâle se tenait alors. Le prélat, s'y étant transporté, fit donner par l'assemblée un ordre aux Magdebourgeois, sous peine d'excommunication, de démolir leurs fortifications, de réparer tous les dommages qu'ils avaient causés, et de rendre à l'archevêque l'obéissance que des ouailles et des sujets doivent à leur pasteur et à leur souverain. Commandement inefficace. Les deux villes soulevées continuent de faire des conquêtes sur l'archevêque. L'électeur de Saxe, son partisan, vient assiéger Halle, et, n'ayant pu s'en rendre maître, il met à Geln une garnison qui incommode beaucoup Halle et Magdebourg. Enfin, l'an 1435, l'évêque de Mersbourg et Bernard VI, prince d'Anhalt-Bernbourg, s'étant rendus médiateurs, vinrent à bout, non sans de grandes peines, de concilier les parties par un traité conclu, le 4 mai, au monastère de Neuvarc, près de Halle, et confirmé par l'empereur, le 29 juin suivant. L'archevêque, après avoir absout, au nom du concile de Bâle, la ville de Magdebourg, des censures qu'elle avait encourues, y fit une entrée triomphante. Il eut, en 1437, une guerre qu'il fit avec succès contre le seigneur de Steinfurt. Sa mort arriva, le 23 mars 1445, à Giebichenstein, d'où il fut transporté dans sa cathédrale, le lundi de Pâques, pour y être inhumé.

FRÉDÉRIC (III).

1445. Frédéric (III), comte de Beichlingen, conseiller et grand-maréchal de la cour impériale, fut élu pour succéder à l'archevêque Gunther, qui l'avait recommandé à l'article de la mort. Il était encore jeune alors, purement laïque et presque

sans lettres : mais il avait des mœurs pures et menait une vie mortifiée, dont il ne se départit pas dans l'épiscopat. Le cardinal Cusa lui rendit, en 1451, le témoignage, au retour de l'Allemagne, qu'il était le seul véritable évêque qu'il y eût rencontré. Peu de tems après son élection, l'électeur de Saxe l'ayant menacé de la guerre, il ne s'en mit pas en peine, disant que Dieu l'ayant appelé aux fonctions paisibles de l'épiscopat, il saurait bien le défendre, sans qu'il prît les armes lui-même pour sa défense. L'électeur, surpris de cette réponse, termina le différent à l'amiable. Il employa même, en 1446, son pouvoir, avec l'évêque de Mersbourg, pour obliger la ville de Halle à prêter à l'archevêque l'hommage qu'elle lui refusait. Ennemi de la superstition, il mit en interdit, l'an 1452, la ville de Wilsaac, pour le culte qu'elle s'obstinait de rendre à certaines hosties prétendues miraculeuses, contre la défense du cardinal Cusa. L'évêque d'Havelberg, à qui ce culte produisait un revenu, s'offensa de l'interdit, et mit dans ses intérêts le prévôt de la cathédrale de Brandebourg, conservateur apostolique des droits de son église. On se lança, de part et d'autre, des excommunications, et on en vint même aux armes. Le pape Nicolas V, instruit de ce scandale, y mit fin en contraignant l'évêque d'Havelberg, par le ministère de ceux de Mersbourg et de Misnie, ses commissaires, de faire satisfaction à l'archevêque. Frédéric mourut à Giebichenstein, d'une fièvre maligne, le 10 novembre 1464. C'est le premier archevêque de Magdebourg qui, dans ses lettres, ait pris le titre de primat d'Allemagne, quoique ses prédécesseurs en eussent joui longtems auparavant.

JEAN.

1465. Jean, cinquième fils d'Etienne, troisième fils de l'électeur palatin Robert III, fut transféré de l'évêché de Munster sur le siége de Magdebourg par une élection libre, où sa naissance avait moins influé que son mérite personnel. C'était un seigneur vertueux, savant et pacifique. Il avait pris le degré de licence en droit dans l'université de Bologne, et depuis ce tems, il avait mené une vie retirée jusqu'en 1458, époque de son épiscopat de Munster. Ce fut l'an 1465 qu'il fit son entrée à Magdebourg à la tête de deux mille chevaux. L'année suivante, Bernard VI, dernier prince de la branche aînée d'Anhalt-Bernbourg, soumit ses états à l'église de Magdebourg pour les reprendre d'elle en fief; ce qui fut confirmé, le 6 janvier 1470, par l'empereur et par le pape Sixte IV, en 1475. L'archevêque Jean mourut le 13 décembre de la même année.

ERNEST.

1476. Ernest, troisième fils de l'électeur de Saxe de même nom, fut présenté par son père à l'âge de onze ans, et recommandé par le landgrave de Thuringe, son parent, pour occuper le siége de Magdebourg, élu par le chapitre le 19 janvier 1476, et confirmé par le pape après bien des difficultés. Ce fut Adolfe, fils d'Adolfe, prince d'Anhalt, qui gouverna, pendant la minorité d'Ernest, l'église de Magdebourg. Plusieurs des habitants de Hall refusant l'obéissance au jeune prélat, Adolfe vint sur les lieux en 1479, et soumit les rebelles. Ceux d'Halberstadt, mécontents de Gebhard de Hoym, leur évêque, l'ayant obligé d'abdiquer, choisirent, l'an 1480, Adolfe pour administrateur. Il vécut assez bien avec eux pendant quelques années. Mais ayant ensuite usurpé, sur le chapitre d'Halberstadt, les biens d'Alsleben, ils s'attirèrent l'animadversion d'Adolfe, qui, l'an 1486, vint assiéger leur ville devant laquelle il resta l'espace de cinq semaines; après quoi, l'on fit une composition amiable. Ernest, agissant par lui-même, entra en contestation, l'an 1488, avec la ville de Magdebourg, qui vint à bout de le calmer au moyen d'une certaine quantité de florins qu'elle lui paya. Il reçut la consécration épiscopale, l'année suivante, des mains de l'évêque de Mersbourg, et, l'an 1490, il consacra l'église cathédrale d'Halberstadt, bâtie depuis deux siècles, et y célébra la grand'messe, ce qu'aucun évêque n'avait fait depuis cent ans. La seigneurie de Querfurt étant devenue, l'an 1496, un fief ouvert à l'église de Magdebourg, dont elle relevait, par la mort de Brunon, dernier mâle de cette maison, l'archevêque Ernest s'en mit en possession en donnant aux filles de Brunon une somme de quarante mille florins qu'elles agréèrent. Le prévôt Adolfe fit pour lui, en 1505, la visite du diocèse de Magdebourg, dans la vue de procurer la réformation des mœurs dont le clergé de cette église avait grand besoin. Ernest, l'an 1509, et non 1498, se fit donner pour coadjuteur Frédéric de Saxe, son cousin, grand maître de l'ordre Teutonique, fils d'Albert *le Courageux*, que la mort enleva le 14 décembre 1510. Lui-même cessa de vivre le 3 août 1513, suivant son épitaphe gravée sur une tombe d'airain, sous laquelle il fut inhumé dans sa cathédrale.

ALBERT (V).

1513. Albert (V), né de Jean, électeur de Brandebourg, le 28 juin 1490, chanoine de Magdebourg, de Mayence et de Trèves, devint archevèque de la première de ces trois églises

le 13 août 1513, par une élection libre du chapitre, et, peu de tems après, celui d'Halberstadt le choisit pour administrateur de cette église; double élection qui fut confirmée par le pape Léon X le 7 décembre suivant. L'archevêché de Mayence étant venu à vaquer dans le mois de février 1514, Ernest fut encore postulé, le 9 mars suivant, pour remplir ce siége, qu'il accepta sans quitter les deux dont il était déjà pourvu. Il en prit possession par dispense du pape Léon X, qui taxa les frais du *pallium* à trente mille ducats, somme exorbitante alors. Mais, pour soulager le prélat, il lui permit d'en prendre la moitié sur le produit des indulgences qu'il faisait publier alors en Allemagne. Albert, fait cardinal en 1518, fit tomber la couronne impériale, l'année suivante, sur Charles, roi d'Espagne, qu'il couronna, le 23 octobre 1520, à Aix-la-Chapelle. Ce fut lui qui contribua principalement à faire mettre, le 8 mai 1521, dans la diète de Worms, l'hérésiarque Luther au ban de l'empire. Il ne put cependant empêcher ses erreurs de pénétrer dans les diocèses de Magdebourg et d'Halberstadt. Les affaires de l'empire ne lui permettant pas d'être présent dans ces églises, il crut devoir suppléer à son absence en se donnant, l'an 1523, pour coadjuteur Jean-Albert, son cousin, de la ligne de Brandebourg, en Franconie. Cette précaution n'arrêta pas les progrès du Luthéranisme; et, si nous en croyons M. Pauli, le cardinal Albert chancela lui-même, lorsqu'il vit, en 1525, Albert, grand-maître de l'ordre Teutonique, embrasser cette secte. Nous le voyons cependant, la même année, faire alliance avec l'électeur de Brandebourg et les ducs de Brunswick, Eric et Henri, pour s'opposer aux progrès de l'hérésie. Il fit éclater son chagrin, l'année suivante, en apprenant que la ville de Magdebourg s'était alliée aux protecteurs de Luther, l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, les ducs de Lunebourg, de Mecklenbourg, le prince d'Anhalt, et le comte de Mansfeld.

La ligue formée par les Protestants, à Smalkalde, menaçant les églises catholiques, le cardinal Albert, après diverses conférences avec leurs chefs, conclut avec eux à Nuremberg, en 1532, un traité, qui fut la première paix de religion. Ce prélat, à mesure qu'il avançait en âge, manifestait son aversion pour les Luthériens. L'an 1534, il en fit chasser de Halle un grand nombre, même du corps des magistrats, avec femmes et enfants. Le duc de Saxe, en qualite de burgrave de cette ville, voulut intervenir en leur faveur, et ne fut point écouté; ce qui occasiona une querelle qui dura quelques années, sans qu'on en vînt néanmoins aux armes. Luther, cependant, déclamait publiquement dans ses écrits et ses sermons contre le cardinal, qu'il représen-

tait comme le plus grand persécuteur de l'évangile, exhortant ses auditeurs à demander à Dieu sa mort. Albert accéda, l'an 1538, à la ligue formée par les Catholiques à Nuremberg. Mais, l'année suivante, toute la Marche de Brandebourg ayant embrassé le Luthéranisme, il fut obligé d'accorder aux villes de Magdebourg et d'Halberstadt l'exercice de cette religion, avec la clause néanmoins que les églises et les monastères resteraient dans le même état. La ville de Halle, en l'absence du cardinal, extorqua du coadjuteur la même indulgence en 1541. Albert termina ses jours, le 24 septembre 1545, dans un château d'Aschaffenbourg. (Voyez *les archevêques de Mayence.*) Il fut le protecteur des savants, dont plusieurs fréquentaient sa cour. Erasme et Ulric Hutten ont fait son éloge, et l'ont vengé par-là des déclamations de Luther, que M. Pauli juge lui-même excessives.

JEAN-ALBERT.

1545. Jean-Albert, né le 20 septembre 1499, coadjuteur d'Albert V dans l'archevêché de Magdebourg et l'évêché d'Halberstadt, fut son successeur dans ces églises. Les villes de Magdebourg et d'Halberstadt hésitèrent quelque tems à le reconnaître, et la seconde ne consentit à lui rendre hommage qu'après s'être accommodée pour son burgraviat avec lui, par l'entremise de l'électeur de Saxe. Mais l'archevêque, pour se débarrasser des entraves que l'électeur lui avait données, engagea Maurice, duc de Saxe, parent, mais ennemi, de l'électeur, à prendre ses deux évêchés sous sa protection; après quoi, Maurice vint surprendre la ville de Halle, où il donna la loi. L'électeur, instruit de ce qui venait de se passer, déclara la guerre à l'archevêque; et la ville de Halle lui ayant ouvert ses portes, il força Jean-Albert, le 1er. janvier 1547, de renoncer à ses évêchés en sa faveur, et de s'éloigner de Halle. Mais l'empereur ayant battu les troupes de l'électeur le 24 avril suivant, et fait prisonnier ce prince lui-même à Muhlberg, fit prendre possession de Halle en son nom, et s'y rendit en personne le 10 juin, après avoir rendu la veille, au prélat, ses évêchés. Cependant, la ville de Magdebourg, engagée dans la ligue de Smalkalde, refusa obstinément l'obéissance à ce dernier. Les chanoines de la métropole prirent alors le parti de la retraite, emportant avec eux le trésor de leur église.

La ville, triomphant de leur départ, s'empara de leurs biens, et secoua leur juridiction, à quoi elle ajouta une déclaration de guerre par une lettre qu'elle leur écrivit. Elle voulut en même tems établir, de force, le culte luthérien dans la cathédrale.

L'empereur, informé de ces violences, mit la ville au ban de l'empire. Le chapitre essaya vainement de la ramener à son devoir, en nommant, pour coadjuteur de l'archevêque, Frédéric, prince de Brandebourg. Charles-Quint, devenu supérieur à son ennemi, rétablit, l'an 1548, l'archevêque dans ses évêchés, par un diplôme donné, le 12 juillet, à la diète d'Augsbourg. Le prélat, s'étant rendu en conséquence dans la ville de Halle, établit sa résidence au fort de Saint-Maurice. Les états de sa dépendance vinrent alors lui renouveler leur serment de fidélité; mais il leur déclara que l'empereur l'avait chargé de leur faire accépter l'*interim*, sur quoi ils demandèrent du tems pour en délibérer. L'archevêque, leur ayant accordé six semaines, remit cependant les Récollets en possession de leur couvent, d'où ils avaient été chassés ; et s'étant fait remettre la clé de l'une des portes de Halle, nommée la *porte Ulric*, obligea les habitants d'admettre deux sénateurs fort catholiques, choisis de sa main. Ce fut une de ses dernières opérations. Il mourut de paralysie au château de Saint-Maurice de Halle, le 17 mai 1550, et fut enterré dans la chapelle de sa cour. Le zèle de ce prélat, pour le maintien de la religion catholique, éclata dans toutes les occasions. Il n'omit rien pour en rétablir l'exercice dans la ville de Halle; mais ce fut sans succès. Il avait une telle aversion pour le Luthéranisme, qu'étant perclus, il se faisait porter, les dimanches, dans un fauteuil à la porte du château, pour observer ceux qui revenaient des temples luthériens, et il accueillait ceux qu'il rencontrait de reproches et de coups de bâton. La ville de Magdebourg persévérait toujours dans sa révolte. Maurice, devenu électeur de Saxe, chargé par l'empereur d'exécuter le ban prononcé contre elle, vint, le 4 octobre 1550, pour en commencer le siége, qui dura jusqu'au mois de novembre de l'année suivante, et finit par une capitulation.

FRÉDÉRIC (IV).

1551. Frédéric (IV), fils de Joachim II, électeur de Brandebourg, et de Madeleine de Saxe, né le 12 décembre 1530, élu évêque de Naumbourg en 1548, évêque d'Havelberg après avoir été, l'année précédente, nommé coadjuteur de l'archevêque de Magdebourg, en obtint le siége, par élection capitulaire, après la mort de Jean-Albert; mais le pape Jules III lui refusa ses lettres de confirmation, parce qu'il était fils d'un prince qui avait introduit le Luthéranisme dans ses états. Frédéric eut recours au concile de Trente, pour vaincre, par son moyen, l'opposition du pape. La confirmation fut enfin accordée l'an 1551 ; et l'an 1552, Frédéric devint encore évêque

d'Halberstadt. Mais la mort le ravit à ses évêchés le 3 octobre de cette dernière année.

SIGISMOND.

1552. SIGISMOND, fils de l'électeur Joachim II et d'Hewige, sa seconde femme, fut élu, à l'âge de quatorze ans, par le chapitre de Magdebourg, pour succéder à Frédéric, son frère. L'électeur, à raison de la jeunesse de son fils, engagea le chapitre à nommer gouverneur des états de l'archevêché, Georges, comte de Mansfeld. La confirmation du pape étant arrivée, il fit son entrée, le 21 janvier 1554, dans la ville de Halle, dont il reçut, deux jours après, le serment de fidélité. L'année suivante, on fit un réglement en son nom sur la procédure; et, par la médiation de l'électeur, son père, il conclut, avec la ville de Magdebourg, un accord en vertu duquel le chapitre fut remis en possession de tous ses droits. Ce fut aussi par les soins du même électeur que Sigismond entra, l'an 1557, en paisible jouissance de l'évêché d'Halberstadt, qui lui était contesté par un rival puissant. Il ménagea, l'année suivante, avec la ville de Magdebourg, le traité de Wolmirstedt, qui remit le chapitre dans l'état où il était avant 1547. Cependant le culte catolique ne fut point rétabli publiquement à Magdebourg. Le magistrat demeurait toujours attaché au Luthéranisme, et son exemple faisait des progrès journaliers et rapides. Les états du pays s'étant assemblés le dimanche *judica* (27 mars) 1547, la noblesse et les villes représentèrent à l'archevêque que le chapitre voulant faire revivre l'exercice public de la religion catholique dans son diocèse, ils ne pourraient se joindre à lui pour surmonter les difficultés qui s'opposeraient à l'exécution de ce dessein. Le prélat et le chapitre entrèrent enfin dans leurs vues, et, le 6 décembre 1561, le service luthérien commença à se faire dans l'église métropolitaine, où depuis vingt ans tout culte public avait cessé. On fit ensuite la visite du diocèse pour y abolir tous les restes de la catholicité. Ordonnance de Sigismond, donnée, l'an 1564, pour enjoindre à tous les hommes, excepté les ecclésiastiques, de se faire couper la barbe, dont on ne leur permet de conserver qu'une moustache. L'archevêque Sigismond termina ses jours, à la fleur de son âge, le 14 septembre 1566, après une maladie de dix-neuf semaines. Il laissa d'une concubine deux enfants.

JOACHIM-FRÉDÉRIC.

1566. JOACHIM-FRÉDÉRIC, fils de Jean-Georges, prince électoral, puis électeur de Brandebourg, né le 27 janvier 1546,

fait évêque d'Havelberg, l'an 1553, à l'âge de sept ans, et de Lébus, en 1555, succeda, l'an 1566, par élection capitulaire, à Sigismond dans l'archevêché de Magdebourg. La ville de Halle, à son entrée, qu'il y fit le 8 janvier 1567, l'obligea de promettre, avant de lui faire hommage, qu'il renoncerait à l'archevêché dans le cas où il parviendrait à l'électorat. Les états s'étant assemblés le 26 juin 1570, il y fut résolu, de concert avec l'administrateur (c'est ainsi que M. Pauli nomme toujours lui-même Joachim-Frédéric), qu'on acheverait d'effacer toutes les traces de catholicisme dans l'archevêché. Joachim-Frédéric fit la même année ce que nul des prélats immédiats n'avait encore osé faire : il épousa publiquement CATHERINE, fille du margrave Jean de Custrin, issu des margraves de Brandebourg. Le pape Pie V tonna contre cette nouvauté scandaleuse, et pressa l'empereur Maximilien II de se joindre à lui pour déposer Joachim-Frédéric. Mais les délais dont usa ce prince timide, rendirent inutiles les efforts du pontife. Les prélats ne voulurent point cependant l'admettere parmi eux dans les diètes de l'empire.

L'élection d'un évêque de Strasbourg ayant occasioné, l'an 1593, une scission parmi les chanoines, dont une partie était catholique et l'autre luthérienne, Joachim-Frédéric se déclara pour les derniers, et voulut faire valoir par les armes le choix qu'ils avaient fait de Jean-Georges, son fils. Les Catholiques, de leur côté, portant le cardinal Charles de Lorraine, l'empereur Rodolphe II ordonna aux deux partis de cesser les hostilités en attendant son jugement, qui ne vint point. Mais chaque parti occupa, l'année suivante, une portion de la ville.

Joachim-Frédéric était lié d'inclination avec le roi de Navarre, depuis notre roi Henri IV, et lui avait fourni, dès l'an 1587, des troupes qu'il avait obtenues des princes protestants assemblés à Lunebourg. Il le servit plus efficacement, en 1591, en lui faisant passer des sommes considérables d'argent avec ses propres troupes. Il cherchait avec d'autant plus d'ardeur l'amitié de ce monarque, qu'elle pouvait lui être utile pour assurer à sa maison la succession de celle de Juliers, prête à s'éteindre dans le duc régnant. L'an 1598, la mort de son père, arrivée le 8 janvier, lui ouvrit le trône électoral de Brandebourg.

CHRISTIAN-GUILLAUME.

1598. CHRISTIAN-GUILLAUME, fils de Joachim-Frédéric, né le 28 août 1587, fut élevé, par élection du chapitre, sur le siége de Magdebourg, après que son père fut parvenu à l'électorat de Brandebourg, et cela conformément à deux capitula-

tions faites avec ce dernier : la première, que l'archevêché serait censé vacant dès qu'il serait devenu électeur ; la seconde, que la compagnie choisirait parmi ses fils celui qu'elle jugerait à propos pour lui succéder, se réservant toutefois, s'il était mineur, l'administration, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de vingt et un ans, fixé pour la majorité. L'empereur ayant approuvé ce choix, le chapitre commença l'exercice de sa régence en convoquant, pour le mois de mars 1599, une assemblée des états à Halle. Ce fut là que l'élu fut proclamé solennellement archevêque. On y convint aussi de lever et de soudoyer des troupes pour chasser les Espagnols de Westphalie. Christian-Guillaume étant devenu majeur en 1608, le chapitre lui remit le gouvernement. Il se maria, l'an 1614, à la fille de Henri-Jules, duc de Brunswick, et renonça en même tems à l'archevêché, dont le chapitre se remit en possession le 28 novembre, et publia un interrègne. Mais Christian-Guillaume ayant fait une nouvelle capitulation avec cette compagnie, le 14 décembre suivant, elle le postula de nouveau pour administrateur de l'archevêché, dont les vassaux lui renouvelèrent l'hommage. L'an 1617, il fit célébrer, le 31 octobre et les deux jours suivants, l'année centenaire, ou le *jubilé* du Luthéranisme. Il entra, l'an 1625, malgré le chapitre et les états, dans la ligue des princes de la basse Saxe contre l'empereur. Ce parti ayant attiré, sur l'archevêché, toutes les forces de l'empereur, le chapitre, après avoir souffert les ravages qu'elles commirent pendant trois ans, s'étant assemblé à Egeln, déclara Christian-Guillaume déchu de son administration, et postula, le 25 janvier 1628, pour le remplacer, Auguste, fils de Jean-Georges I, électeur de Saxe. L'empereur, dont l'intention était de procurer ce siége à Léopold-Guillaume, son fils cadet, qu'il y avait fait nommer par le pape, témoigna, par un rescrit au chapitre, son mécontentement de cette élection. S'étant transporté, l'an 1630, à Halle, il y déposa, le 7 avril, les chanoines luthériens de Magdebourg, en mit d'autres en leur place, et y fit prêter serment de fidélité à son fils, comme archevêque de Magdebourg. Cependant, Christian-Guillaume n'avait pas abandonné la partie. Assuré du secours de Gustave, roi de Suède, il entra, le 1er. août, dans Magdebourg, où il reprit le titre d'administrateur. Il y fut assiégé, le 30 mars 1631, par les Impériaux, qui, s'étant rendus maîtres de la place le 10 mai suivant, le firent prisonnier. Le roi de Suède, au mois de juin de la même année, étant arrivé dans l'archevêché, s'empara de Halle, et fit bloquer, l'an 1632, Magdebourg, que les Impériaux abandonnèrent.

Le 30 mai 1635, traité conclu entre l'empereur et l'électeur de Saxe, par lequel il fut convenu qu'Auguste resterait en pos-

session de l'archevêché, à la réserve de quatre bailliages qui seraient adjugés à Christian-Guillaume, avec une pension de douze mille écus. Ce dernier alla depuis s'établir à Quinna, où il mourut le 1er. janvier 1665. Il avait embrassé, le 20 mars 1632, la religion catholique à Neustadt, en Autriche, et il y persévéra jusqu'à la mort. On voulut dans sa dernière maladie, lorsqu'il avait déjà perdu la parole, l'engager à retourner au Luthéranisme, mais il ne répondit que par des signes de croix, à chaque semonce qu'on lui faisait. Il avait épousé, 1°. l'an 1615, DOROTHÉE, fille de Henri-Jules, duc de Brunswick, morte en 1649; 2°. BARBE-ELISABETH, comtesse de Wurben, décédée en 1656; 3°. MAXIMILIANE, comtesse de Waldstein. Du premier mariage, il eut Sophie-Elisabeth, mariée, en 1638, à Frédéric-Guillaume, duc de Saxe-Altenbourg.

AUGUSTE.

1638. AUGUSTE, second fils de Jean-Georges I, électeur de Saxe, élu coadjuteur de Christian-Guillaume en 1627, et reconnu, l'an 1635, par le traité de Prague, comme on l'a dit, pour archevêque de Magdebourg, fit son entrée dans cette ville après la retraite des Suédois, le 18 octobre 1638, et y reçut le serment de fidélité. Ses troupes, le 27 du même mois, le rendirent maître de Halle, en chassant du fort Saint-Maurice les Suédois: mais ceux-ci étant bientôt après rentrés dans Halle, Auguste quitta cette ville, le 9 février 1639, pour retourner à Dresde. Les Impériaux ayant perdu, l'an 1642, la bataille de Leipsick contre les Suédois, Auguste fit, avec ces derniers, un traité par lequel il s'obligea de garder la neutralité pour l'archevêché de Magdebourg, après quoi il revint, le 31 décembre, à Halle. L'an 1647, étant sur le point de se marier avec ANNE-MARIE, fille d'Adolfe-Frédéric, duc de Mecklenbourg-Schwerin, il donna sa renonciation à l'archevêché: mais tout de suite il fut élu de nouveau par le chapitre.

L'an 1648, par la paix de Westphalie, l'archevêché de Magdebourg fut laissé, par forme d'indemnité, à la maison électorale de Brandebourg, pour en jouir à perpétuité après la mort d'Auguste, ou après qu'il l'aurait volontairement quitté. Le chapitre avait cherché vainement à prévenir ce coup, en nommant un coadjuteur à Auguste, dans la personne d'Ernest-Auguste, prince de Brunswick. L'an 1650, les états magdebourgeois firent hommage à Grossensaltza, le 4 avril, à l'électeur de Brandebourg, et le chapitre le prêta le jour suivant.

L'administrateur Auguste s'appliqua, depuis la paix de Westphalie, à faire oublier à ses sujets, autant qu'il était possible,

les maux passés. Sa mort arriva, le 4 juin 1680, dans son château de Halle, d'où son corps fut transféré, le 22 juillet suivant, au château de Weissenfels, dans les caveaux qu'il y avait fait faire dans la chapelle castrale. Sa première femme étant morte le 11 décembre 1669, il se remaria, le 29 janvier 1672, à JEANNE-WALPURGE, fille de Georges-Guillaume, comte de Linange-Westerbourg, décédée le 4 novembre 1687. Du premier lit, il eut Jean-Adolfe, mort, le 24 mai 1697, dans ses pays héréditaires de Weissenfels et de Querfurt; et d'autres enfants. Du second lit, vinrent deux fils. Après la mort d'Auguste, l'électeur de Brandebourg se hâta de prendre possession de l'archevêché de Magdebourg à titre de duché séculier. S'étant transporté, la même année, à la diète de Ratisbonne, il y prit place, et y vota parmi les princes à la suite de ceux de Bavière.

La cathédrale de Magdebourg, dédiée à Saint-Maurice, l'une des plus vastes et des plus belles d'Allemagne, est la même qui fut construite sous le règne de l'empereur Otton IV; et son haut chapitre, composé de seize chanoines avec un prévôt, subsiste encore de nos jours. Le roi de Prusse, Frédéric II, le décora, en 1763, d'une croix d'or émaillée de blanc, dont le milieu représente, d'un côté, l'aigle noir de Prusse, couronné, et de l'autre, l'effigie de Saint-Maurice. Cet ornement se porte attaché à un ruban ondé, couleur d'orange, et noué à une boutonnière.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

GRANDS-MAITRES DE L'ORDRE TEUTONIQUE (*).

L'ORDRE des chevaliers Teutoniques doit son origine aux croisades, de même que ceux des hospitaliers de Saint-Jean et des Templiers. Vers l'an 1128, un riche particulier allemand, qui avait fixé sa demeure à Jérusalem, commença à retirer dans sa maison les pauvres pèlerins de sa nation. (Jacob de Vitriaco, *hist. Hierosol. ap.*, Bongars, pag. 1084 *et seq.* Sanut, *secreta fidelium.*, liv. III, part. 7, cap. 3.) Ipérius, dans la chronique de Saint-Bertin, ajoute de plus, que la femme de ce charitable allemand, dont on n'a pas conservé le nom, établit un second hôpital à côté du premier, pour y recevoir les pauvres femmes de sa nation. Des bornes si étroites ne pouvant suffire à son zèle, il fit construire un hôpital à ses frais, et obtint du patriarche la permission d'y joindre une chapelle, qui fut dédiée à la sainte vierge. Plusieurs gentilshommes allemands et beaucoup de particuliers de la même nation, s'empressèrent d'augmenter cette fondation, et se vouèrent au service des pauvres et des malades. Comme l'objet de leur pèlerinage était de combattre les Infidèles, ils s'y obligèrent par un second vœu, en prenant pour modèle la règle des Templiers. L'hôpital allemand de Jérusalem ne fut pas détruit non plus que celui de Saint-Jean, lorsque Saladin prit cette ville après la bataille de Tibériade; mais le vainqueur n'y souffrit que le nombre de personnes absolument nécessaires pour les desservir.

(*) Extraite de l'Histoire de cet Ordre, composée par M. le baron de Wal, l'un de ses membres.

Cet établissement peut être regardé comme la source éloignée de l'ordre Teutonique. Les Chrétiens ayant entrepris le siége de Ptolémaïs, ou Saint-Jean-d'Acre, en 1189, on vit bientôt se renouveler le même acte de charité dans leur camp. Quelques citoyens des villes de Brême et de Lubeck, touchés de compassion pour le grand nombre des malades et blessés allemands qui se trouvaient dans l'armée des croisés, firent une tente avec les voiles d'un de ces vaisseaux de transport, qu'on nommait coquets, et en latin *cogo* ou *coca*, (Ducange, *Gloss*), et reçurent dans cet hôpital tous les infirmes et les blessés de leur nation, qu'ils traitèrent avec le soin qu'inspire la plus tendre charité. On conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que les frères de l'hôpital allemand de Jérusalem, qui avaient pu éviter les fers de Saladin, partagèrent cette bonne œuvre. Les choses étaient dans cet état, lorsque Frédéric, duc de Suabe, arriva, au commencement de l'automne de l'an 1190, avec les débris de l'armée de l'empereur Frédéric *Barberousse*, son père, qui venait de mourir en Cilicie. Le duc de Suabe, jugeant, par les services que ces hospitaliers rendaient à l'armée, combien cet établissement serait utile si on lui donnait une forme stable, imagina d'en faire un ordre de chevalerie, à l'imitation de ceux de Saint-Jean et des Templiers. Le patriarche et tous les chefs de l'armée applaudissant à ce projet, les évêques furent chargés de rédiger une regle, tirée de celle des hospitaliers, pour ce qui regardait le soin des malades, et de celle des Templiers, pour ce qui avait rapport à la milice et à la discipline particulière. Après quoi, le duc de Suabe érigea solennellement le nouvel ordre, à qui on donna, pour titre de fondation, l'hôpital allemand, ou teutonique, de la Sainte-Vierge de Jérusalem. Le duc de Suabe, voulant donner toute la consistance possible à cet établissement, envoya des ambassadeurs à Henri VI, son frère, alors roi des Romains, pour lui demander la confirmation du nouvel ordre, et l'engager à joindre ses sollicitations aux siennes, pour obtenir également celle de Clément III, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Mais Clément mourut, au printems de l'an 1191, avant d'avoir pu satisfaire leurs désirs ; de sorte que l'ordre Teutonique fut confirmé par Célestin III, qui le mit sous la règle de saint Augustin, et lui donna les mêmes priviléges que l'église avait accordés aux hospitaliers de Saint-Jean et aux Templiers. L'habit des chevaliers Teutoniques est le manteau blanc avec la croix noire, liserée d'argent. Cet ordre, composé de trois classes, fut renfermé uniquement dans la nation germanique. Les seuls gentilshommes pouvaient être admis dans la classe des chevaliers : les prêtres ne furent jamais astreints à aucune preuve, et les frères

servants furent composés de gens de tout état, et si nombreux, dans les tems de la grande splendeur de l'ordre, qu'on en comptait plus de six mille dans la Prusse seule. Cette dernière classe est abolie depuis long-tems.

I. HENRI DE WALPOT.

1190. Henri de Walpot, d'une maison illustre du Rhin, fut élu premier maître de l'ordre Teutonique lors de son institution au camp d'Acre. Les Chrétiens ayant pris cette ville au mois de juillet de l'année suivante, Walpot y bâtit un hôpital avec une église, où Frédéric, duc de Suabe, eut sa sépulture. Henri combattit, avec ses chevaliers, contre les Sarrasins, qui ravageaient la Syrie, jusqu'à sa mort, arrivée le 24 octobre de l'an 1200.

II. OTTON DE KERPEN.

1200. Otton de Kerpen, gentilhomme, natif de Brême, étant âgé de quatre-vingts ans, succéda à Walpot. Il se distingua particulièrement par sa charité, et gouverna l'ordre avec sagesse pendant six ans, étant mort le 2 juin de l'an 1206.

III. HERMAN DE BARDT.

1206. Herman de Bardt fut élu maître de l'ordre après la mort d'Otton de Kerpen. Il finit ses jours à Acre, le 20 mars 1210, et fut inhumé dans l'église de la maison chef d'ordre, auprès de ses prédécesseurs. Selon toute apparence, Bardt mourut des blessures qu'il avait reçues en combattant avec Livon, roi d'Arménie, et les hospitaliers de Saint-Jean, contre le sultan de Cogni.

IV. HERMAN DE SALZA.

1210. Herman de Salza, successeur de Bardt, trouva l'ordre fort affaibli par les pertes qu'il venait d'essuyer; mais il prit en peu de tems un accroissement si prodigieux sous son magistère, et reçut tant de priviléges et de bienfaits des papes, des empereurs et de différents princes, qu'il se vit bientôt en état de faire les plus grandes entreprises. L'an 1217, Salza combattit les Infidèles en différentes occasions avec les rois de Hongrie et de Jérusalem; il se signala surtout, l'an 1219, au siége de Damiette, où les chevaliers Teutoniques et les Templiers eurent la gloire de sauver l'armée chrétienne par leur courage. Jean de Brienne, roi de Jérusalem, témoin des grandes actions des

Teutoniques, les récompensa en permettant à leur chef d'ajouter la croix d'or du royaume de Jérusalem, à la croix noire de l'ordre. Cette distinction, réservée au grand-maître, est encore usitée aujourd'hui (1787). Après la fin malheureuse de l'expédition des croisés en Egypte, Salza passa en Italie et gagna la confiance et les bonnes grâces de l'empereur Frédéric II, qu'il détermina à épouser Yolande de Brienne, héritière du royaume de Jérusalem, dans la vue d'engager ce monarque à secourir plus efficacement la Terre-Sainte. Frédéric employa le maître des Teutoniques dans toutes les négociations les plus épineuses, et particulièrement dans ses démêlés avec le pape Honorius III, qui consentit de prendre Salza pour arbitre de ses différents avec l'empereur. Le maître des Teutoniques montra tant de droiture et de dextérité dans cette circonstance délicate, qu'ils le comblèrent l'un et l'autre de bienfaits. Le pape lui donna une bague de grand prix, qu'il transmit à ses successeurs, pour conserver le souvenir de cet événement ; et Frédéric l'éleva au rang des princes de l'empire, de même que les grands-maîtres qui lui succéderaient, avec permission de joindre l'aigle impérial à leurs croix, comme ils le pratiquent encore aujourd'hui (1787). Salza fut encore un de ceux qui contribuèrent le plus à réconcilier l'empereur avec le pape Grégoire IX.

Le maître des Teutoniques fut sollicité par le duc de Masovie, de venir, avec ses chevaliers, au secours de la Pologne, que les Prussiens, peuple barbare et idolâtre, mettaient à feu et à sang ; mais il ne se détermina qu'après avoir consulté le pape et l'empereur, qui l'encouragèrent à tenter l'entreprise, en lui promettant de grands secours. Le duc de Masovie fit donation à l'ordre de la province de Culm, envahie par les Prussiens ; et lui donna surabondamment tout ce que les chevaliers pourraient conquérir de la Prusse. qui ne lui appartenait nullement. L'empereur donna en toute souveraineté à l'ordre, non-seulement ce qu'il tiendrait du duc de Masovie, mais encore la Prusse entière, s'il pouvait la conquérir sur les Païens. Pour seconder les chevaliers, le pape Gregoire IX confirma les donations du duc, et fit prêcher la croisade contre les Prussiens. Salza, voyant son ordre assez nombreux pour attaquer la Prusse, sans abandonner la défense de la Terre-Sainte, nomma frère Herman de Balck, chef de l'entreprise, avec le titre de proviseur, ou précepteur de Prusse.

Balck, ayant assemblé une petite armée, passa la Vistule, l'an 1231, et campa sur la rive opposée. Après avoir remporté plusieurs avantages sur les Prussiens, il fit agrandir et fortifier son camp, qu'il convertit en ville, sous le nom de THORN.

Ayant eu, pendant les deux années suivantes, de nouveaux succès, il fonda les villes de Culm et de Marienwerder. L'an 1233, le grand-maître vint reconnaître l'état de la Prusse, à qui, le 28 décembre, il donna ses premières lois. Il ordonna aussi d'y frapper les premières monnaies. Les chevaliers, secourus par Henri, marquis de Misnie, conquirent la province de Pomésanie, et, l'an 1237, le maître provincial fit jeter les premiers fondements de la ville d'Elbing. Les Teutoniques soumettent ensuite les provinces de Pogésanie, de Warmie, de Nattangie et de Barthonie, avec les secours d'Otton I, duc de Brunswick, de sorte que, dans un espace d'environ neuf ans, près de la moitié de la Prusse fut éclairée des lumières de la foi, et reconnut la souveraineté de l'ordre Teutonique. L'ordre de Christ, ou des chevaliers Porte-Glaives de Livonie, fondé l'an 1201, avait acquis de vastes domaines par ses conquêtes; mais comme il s'affaiblissait presque autant par ses victoires, que par les revers, les chevaliers de Livonie demandèrent d'être incorporés dans l'ordre Teutonique, ce que le pape et le grand-maître leur accordèrent en 1237. Salza nomma le même Balck, qui avait commencé la conquête de la Prusse, pour gouverner la Livonie en qualité de précepteur, ou proviseur. L'an 1238, Balck, fit un traité d'alliance avec Waldemar II, roi de Danemarck, auquel il rendit la ville de Revel, ainsi qu'une partie de l'Estonie, que les chevaliers Porte-Glaives avaient conquise sur les Danois. C'est vers cette époque que le chef de l'ordre fut nommé grand-maître, ou maître-général, pour marquer sa supériorité sur les précepteurs de Prusse, de Livonie et d'Allemagne, qui commencèrent à prendre le titre de maître, en ajoutant le nom de la province commise à leurs soins. Herman de Salza, qui fut un des plus grands hommes de son siècle, mourut, le 24 juillet de l'an 1239, à la commanderie de Barlette, dans la Pouille, où il fut inhumé.

V. CONRAD DE THURINGE.

1239. CONRAD, fils d'Herman I, landgrave de Thuringe fut nommé grand-maître après la mort de Salza. Avant que d'entrer dans l'ordre, il avait épousé AGNÈS, fille de l'empereur Frédéric II, dont il devint veuf en 1218, suivant Falken. (*Trad. Corbeien.*) Vers le tems de son élection, Suantopelck, duc de la Poméranie de Dantzick, que l'on nomme aujourd'hui (1787) Pomérélie, jaloux des progrès des chevaliers Teutoniques, fait soulever les néophytes de la Pogésanie, de la Warmie, de la Nattangie, et de la Barthonie. Ces Prussiens, abjurant le même jour la religion du vrai Dieu, se jettent, conduits par le duc, sur

la partie basse de la Prusse, et de là sur la Pomésanie et le pays de Culm, massacrant tous les Chrétiens qu'ils rencontrent, et rasant plusieurs châteaux. Les seules forteresses d'Elbing, de Balga, de Reden, de Culm et de Thorn, résistent à ces furieux. Le maréchal de l'ordre, voulant avoir sa revanche, surprend Sartowitz, château du duc, sur la rive gauche de la Vistule. Suantopelck, outré de cette perte, assemble une armée nombreuse pour la réparer; et comme il avait plus de monde qu'il ne fallait pour repousser les travaux du siége, il passe la Vistule, sur la glace, avec la plus grande partie de ses troupes, pour ravager de nouveau le pays de Culm. Le maréchal attaque les Poméraniens, qu'il met en fuite, après leur avoir tué neuf cents hommes, et, passant lui-même la Vistule, il oblige le duc de lever le siége. Les chevaliers Teutoniques, alliés au duc de Cujavie, de Kalisch et de la grande Pologne, prennent l'importante place de Nackel, et ravagent la Poméranie. Le duc, inquiet pour Dantzick, sa capitale, demande la paix en 1242, et l'obtient; mais il est obligé de laisser le prince Mestwin, son fils aîné, en otage entre les mains des Teutons, pour répondre de l'exécution de ses promesses. Quoique la plus grande partie de la Prusse fût encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, le pape ordonne, en 1243, de la partager en quatre diocèses, qui sont ceux de Culm, de Pomésanie, de Warmie et de Sambie, et veut que les terres conquises, ou à conquérir, soient divisées en trois parts, deux pour les Teutoniques et la troisième pour les évêques et leurs chapitres. La même année, Innocent IV prend la Prusse aux droit et propriété de saint Pierre, et la donne aux chevaliers pour la posséder librement. Il se sert de cette formule pour en investir le grand-maître : *Annulo nostro investimus.* Conrad mourut le 24 juillet 1244, et fut inhumé dans l'église de l'hôpital teutonique, à Marbourg.

VI. HENRI DE HOHENLOHE.

1244. Le grand chapitre, assemblé à Venise, ne put s'accorder sur le choix d'un grand-maître, de sorte que les suffrages furent partagés entre HENRI DE HOHENLOHE et LOUIS DE QUEDE. Ce dernier étant mort quelques mois après, les chevaliers de la basse Allemagne donnèrent un autre compétiteur à Hohenlohe, dans la personne de Guillaume d'Urenbach. Mais cet antigrand-maître, à peine connu de nom, n'empêcha pas Hohenlohe d'être reconnu en Prusse, en Livonie, en Allemagne, enfin par l'ordre entier, et même par l'empereur, pour seul et légitime grand-maître. Les anciens écrivains de l'ordre, voulant dérober le souvenir de ce schisme à la pos-

térité, n'ont pas fait mention de Hohenlohe, ce qui a jeté une confusion étonnante dans l'histoire. Hartknoch, qui l'a placé mal à propos entre Salza et Conrad, est le premier qui ait reconnu son existence avec quelque certitude; mais elle est demontrée aujourd'hui par tant de monuments authentiques, que cet auteur ne connaissait pas, qu'elle ne souffre plus d'objection, non plus que le rang que ce grand-maître doit occuper dans l'histoire. Le duc de Poméranie, qui n'avait juré la paix que pour avoir le tems de se préparer à la rompre avec fruit, fait soulever de nouveau les apostats de la Prusse, et taille en pièces un détachement de quatre cents chevaux des Teutoniques, près du lac Rensen. Les chevaliers, réduits aux plus grandes extrémités dans la ville de Culm, en sortent avec une poignée de monde, pour attaquer l'armée du duc, tuent quinze cents poméraniens, et poursuivent les vaincus si chaudement, que la plupart se noient en voulant passer la Vistule à la nage. Cette perte oblige Suantopelck de renouveler la dernière paix; mais ce fut pour la rompre une seconde fois. Le légat du saint siége fait prêcher la croisade contre le duc de Poméranie et les Prussiens; les Teutoniques battent Suantopelck sous les murs de Schwedt, et une autre fois en rase campagne. Ces deux victoires coûtent trois mille hommes aux ennemis. Nouvelles paix en 1246, par l'entremise du duc d'Autriche. Les Teutoniques bâtissent la forteresse de Christbourg. Le duc de Poméranie, rompant encore la paix, se ligue avec les Prussiens pour en faire le siége. Les chevaliers battent l'avant-garde des Prussiens, dont l'armée se disperse, et mettent en déroute celle de Poméranie. Le duc, qui avait failli d'être pris, demande encore la paix, qui fut faite au mois de novembre de l'an 1248, par la médiation de Jacques Pantaléon, légat du saint siége. Le 7 de février de l'année suivante, le légat ménage un accord entre les chevaliers et les Prussiens, que ces derniers rompent aussitôt. Les Teutoniques, secourus par plusieurs princes de l'empire, les forcent à la fin à rentrer dans l'obéissance; et Suantopelck, qui avait encore essuyé une sanglante défaite, fut obligé de renouveler la paix, en 1253, avec des conditions très humiliantes pour lui; c'était la première fois qu'il l'a signait avec intention de la garder; elle fut le terme d'une guerre cruelle, qui durait depuis treize ans. Les armes des chevaliers Teutoniques de Livonie avaient encore des succès plus brillants. Le maître provincial, André de Stuckland, oblige, par ses victoires, Mendog, grand-duc de Lithuanie, à demander la paix, et lui persuade d'embrasser le Christianisme, promettant de lui faire accorder le titre de roi par le pape. Innocent IV, déférant aux instances du maître provincial et de

Mendog, prend la Lithuanie aux droit et propriété de saint Pierre, l'érige en royaume, et ordonne aux évêques de Prusse et de Livonie, de sacrer Mendog, qui fut couronné avec sa femme, l'an 1251. En Palestine, les chevaliers Teutoniques combattirent vaillamment sous les yeux de saint Louis, pendant la malheureuse expédition qu'il fit en Egypte. Ce grand prince, les honorant d'une affection particulière, leur fit plusieurs dons, et ajouta quatre fleurs de lis à la croix du grand-maître, comme une marque perpétuelle de ses bontés. Cette concession est du 20 août de l'an 1250. Il n'y a rien de certain sur l'époque de la mort du grand-maître Hohenlohe, qui, selon Pauli, arriva en 1253. Ce prince fut inhumé dans l'église du château de Mergentheim, qu'il avait donné à l'ordre.

VII. POPON D'OSTERNA.

1253. Popon d'Osterna fut choisi pour être le successeur de Hohenlohe. L'an 1254, Ottocare, roi de Bohême, vint en Prusse, à la tête de quarante mille hommes, et battit les Sambiens, qu'il obligea de se soumettre à l'ordre. L'année suivante, les Teutons bâtirent Konigsberg, pour tenir les Sambiens dans la sujétion. Les chevaliers de Prusse et de Livonie, s'étant réunis en 1259, furent battus à Durben par les Lithuaniens, révoltés contre leur souverain. Cet événement fit naître l'idée aux Prussiens de secouer le joug. Mendog, que les Teutoniques avaient converti au Christianisme, et qu'ils avaient fait reconnaître pour roi de Lithuanie par le pape, pensait, de son côté, à reprendre le culte des idoles, et fomentait sous main la révolte des Prussiens, qui éclata l'année suivante. Les Prussiens, soutenus par Mendog, qui était à la tête de trente mille hommes, levèrent l'étendard de la révolte, et massacrèrent tous les Chrétiens qu'ils rencontrèrent; il n'y eut que les provinces de Culm et de Pomésanie qui restèrent fidèles. L'an 1261, les Teutoniques furent battus à Pokarwis. Les comtes de Juliers et de la Marck étant venus à leur secours l'année suivante, ils prirent leur revanche contre les Sambiens, auxquels ils tuèrent trois mille hommes. Pendant le siége de Konigsberg, qui dura très-long-tems, les Teutoniques firent des actions de valeur à jamais mémorables. Le grand-maître ne vit pas la fin de tant de maux, ayant abdiqué en 1262, à cause de son grand âge, qui ne lui permettait plus de porter le poids d'un gouvernement si difficile.

VIII. ANNON DE SANGERSHAUSEN.

1262. Annon de Sangershausen fut élu pour succéder à

Osterna. Les chevaliers de Konigsberg défirent trois fois les Sambiens, qu'ils forcèrent de rentrer sous le joug. Il n'en fut pas de même du reste de la Prusse. L'an 1263, les Teutoniques furent battus à Lobau, et obligés d'abandonner plusieurs forteresses qu'ils défendaient depuis trois ans. De nombreuses armées de lithuaniens et de samogites se joignirent aux rebelles pour ravager la Prusse ; ce qui rendit ce malheureux pays, pendant long-tems, le théâtre de l'horreur et du carnage. Les chevaliers, tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, montrèrent toujours la même intrépidité, et finirent par remporter trois victoires si sanglantes sur les Prussiens, qu'ils furent obligés, l'an 1273, de rentrer dans l'obéissance. Annon de Sangershausen, prince d'un grand mérite, mourut le 8 juillet de l'an 1274, et fut inhumé à Marbourg.

IX. HARTMAN DE HELDRUNGEN.

1274. HARTMAN DE HELDRUNGEN fut le successeur d'Annon. Au commencement de son magistère, il restait encore trois provinces de la Prusse dans lesquelles les chevaliers n'avaient pas encore porté leurs armes. La Scalovie et la Nadruvie furent soumises en moins de trois ans, et, l'an 1278, les chevaliers attaquèrent la Sudavie; c'était la province la plus peuplée et la plus puissante de la Prusse. Cette guerre fut poussée avec beaucoup d'activité; mais le grand-maître n'en vit pas la fin, étant mort le 19 août de l'an 1283. Il fut inhumé dans l'église de l'ordre à Mergentheim. Heldrungen avait fait commencer, en 1280, la célèbre forteresse de Marienbourg.

X. BURCHARD DE SCHWENDEN.

1283. BURCHARD DE SCHWENDEN succéda à Heldrungen. Peu de tems après son élection, les chevaliers achevèrent la conquête de la Prusse, en soumettant la Sudavie ; ainsi ce ne fut qu'après cinquante-deux ans de travaux et de combats que la Prusse, éclairée des lumières de la foi, fut entièrement soumise à la souveraineté de l'ordre Teutonique. La même année, les Teutoniques tournèrent leurs armes contre les Lithuaniens, qui n'avaient cessé de secourir les apostats de la Prusse, et faisaient depuis long-tems une guerre cruelle à l'ordre. Cette guerre contre la Lithuanie dura plus d'un siècle sans interruption, et recommença ensuite à diverses reprises. L'an 1289, nouvelle conspiration des Prussiens, qui fut étouffée au berceau. Le grand-maître, l'an 1290, fut au secours de la ville d'Acre, menacée d'un siége par les Sarrasins : il fut battu par les Infidèles, et mourut de ses blessures dans l'île de Rhodes.

XI. CONRAD DE FEUCHTWANGEN.

1290. Conrad de Feuchtwangen fut le successeur de Burchard de Schwenden. Il joua un rôle très-distingué avec ses chevaliers au dernier siége d'Acre; et lorsque cette place fut prise, l'an 1291, il établit le siège de l'ordre dans la commanderie de Venise, pour être à portée de prendre part aux nouvelles entreprises qu'on pourrait faire pour recouvrer la Terre-Sainte. L'an 1295, nouvelle conspiration des Prussiens, qui fut étouffée par la punition des chefs. Ce furent les derniers efforts de ce peuple pour retourner à l'idolâtrie. Le grand-maître, qui s'était rendu en Prusse, partit pour la Bohême, et mourut à Prague, l'an 1297; il fut inhumé dans l'église du château de Dragowitz.

XII. GODEFROI DE HOHENLOHE.

1297. Godefroi, petit-neveu de l'ancien grand-maître, Henri de Hohenlohe, fut élu pour successeur de Conrad de Feutchtwangen par le chapitre assemblé à Venise, le 14 septembre. La guerre civile entre les chevaliers de Livonie et l'archevêque de Riga, éclata pour lors avec une fureur sans exemple; car on se battit neuf fois en dix-huit mois. Cette funeste querelle dura long-tems, et eut les suites les plus fâcheuses. L'an 1303, il y eut un schisme dans l'ordre; mais il fut promptement éteint par la sagesse du compétiteur, qu'une partie des chevaliers avait donné à Hohenlohe, dont la mort arriva l'an 1309, et dont l'inhumation se fit à Marbourg.

XIII. SIGEFROI DE FEUCHTWANGEN.

1309. Sigefroi de Feuchtwangen, élu du vivant de Hohenlohe par une partie des chevaliers, avait regardé cette élection comme nulle, et ne prit les rênes du gouvernement qu'après avoir été élu de nouveau à l'unanimité. Il abolit la maîtrise provinciale de Prusse, et transféra le siége de l'ordre et sa résidence de Venise à Marienbourg, qui devint la capitale de la Prusse. Mestwin, dernier duc de la Poméranie de Dantzick, étant mort sans laisser d'enfants légitimes, les Polonais s'emparèrent de sa succession sous divers prétextes. Les margraves de Brandebourg, établis depuis long-tems par les empereurs, pour seigneurs suzerains des ducs de Poméranie, revendiquèrent cette succession comme un fief dévolu, et vendirent une grande partie de la Poméranie à l'ordre Teutonique, avec l'agrément

de l'empereur Henri VII. Les voies de conciliation ayant été inutiles, les Teutoniques prirent les armes et firent la conquête de la Poméranie qu'ils venaient d'acheter. Cet événement fut la source des longues guerres qu'il y eut entre l'ordre et la Pologne. Après avoir fait bâtir une ville neuve à Dantzick, le grand-maître mourut dans sa résidence de Marienbourg, le 5 mars de l'an 1312, et fut inhumé à Culmsée, dans l'église cathédrale de l'évêché de Culm.

XIV. CHARLES DE BEFFART.

1312. CHARLES DE BEFFART, natif de Trèves, fut élu pour succéder à Feuchtwagen, et poussa vivement la guerre contre la Lithuanie. Uladislas Loketek, roi de Pologne, intenta un procès à l'ordre, au sujet de la Poméranie. Le pape, à qui il s'était adressé, nomma trois polonais, dont deux formaient des prétentions contre les chevaliers, pour juges de cette querelle. Les protestations des Teutoniques n'empêchèrent pas que les nonces ne portassent une sentence, en 1322, par laquelle ils condamnaient l'ordre à rendre la Poméranie au roi, avec les dommages et intérêts. Si cette sentence ne fut pas cassée en forme, ce qu'on ignore, elle fut au moins regardée comme nulle et resta sans effet. Le grand-maître, s'étant rendu à Avignon, y gagna plusieurs procès importants; mais il y contracta une maladie qui altéra fort sa santé, ce qui le détermina à se rendre à Trèves, où il mourut au sein de sa famille, l'an 1324. Il est probable qu'il fut inhumé dans la grande commanderie que l'ordre a dans cette ville.

XV. WERNER D'ORSELEN.

1324. WERNER D'ORSELEN fut nommé, le 6 de juillet, pour succéder à Beffart. Le roi de Pologne ayant attaqué l'ordre Teutonique, les hostilités furent suspendues par une trève qui devait durer jusqu'à Noël de l'an 1326. Le roi profita de cet intervalle pour affaiblir les alliés de l'ordre, et fit, en 1326, un horrible ravage dans le Brandebourg. L'année suivante, les chevaliers prirent plusieurs places de Pologne, et, l'an 1328, le roi se jeta sur la Prusse avec une puissante armée; mais il s'en retourna sans succès. Le roi de Bohême étant venu au secours de l'ordre, on fit une guerre sanglante, qui fut suspendue, l'an 1330, par une trève, pendant laquelle on devait remettre à l'arbitrage des rois de Hongrie et de Bohême, la décision de tous les différents qui existaient entre l'ordre et la Pologne. La même année, le grand-maître fut assassiné à Marienbourg, le

18 de novembre, et fut inhumé à Marienwerder, dans l'église cathédrale de l'évêché de Pomésanie.

XVI. LUTHER DE BRUNSWICK.

1331. LUTHER, ou LUDÈRE, fils d'Albert le Gras, duc de Brunswick, fut élu grand-maître le 11 de février. L'arbitrage n'ayant pas eu lieu, et la trève étant expirée, on se prépara de nouveau à la guerre. La même année, une armée formidable de teutoniques fit le ravage dans la Pologne. Bataille de Plowcze, remarquable en ce qu'on combattit deux fois le même jour : les Teutoniques furent défaits, la première fois, par la trahison du palatin de Posnanie, qui était dans leur armée ; mais à la seconde, ils battirent si complètement l'armée royale, qu'ils firent la conquête d'une partie de la grande Pologne, sans que le roi fût en état de secourir aucune des places qu'on lui enlevait successivement. L'an 1332, le roi, ayant reçu un puissant secours de Hongrois, voulut rendre la pareille aux Teutons, et marcha vers la Prusse, sans entreprendre de recouvrer ce qu'on lui avait enlevé. Le grand-maître fut au-devant de lui sur la frontière ; et les deux armées étant déjà en présence, on convint d'une trève jusqu'à la Sainte-Trinité de l'année suivante. Brunswick, aprés avoir fait jeter les fondements d'une nouvelle église cathédrale à Konigsberg, en reconnaissance du succès que le ciel avait accordé à ses armes, mourut dans cette ville, vers la fin de l'an 1333.

XVII. THÉODORIC D'ALTENBOURG.

1334. THÉODORIC, burgrave d'Altenbourg, âgé de près de quatre-vingts ans, fut élu, au commencement de l'année, pour être le successeur de Luther de Brunswick. Les rois de Hongrie et de Bohême, qui avaient été pris de rechef pour arbitres, prononcèrent, en 1335, une sentence par laquelle ils adjugeaient la Poméranie aux Teutons ; mais elle était conçue de manière que le roi de Pologne devait donner une renonciation en forme sur ce duché. Le roi Casimir, ne voulant pas remplir cette condition, recommença les hostilités pendant que le grand-maître faisait une expédition en Lithuanie ; mais les rois de Hongrie et de Bohême, en leur qualité d'arbitres, ordonnèrent une nouvelle trève jusqu'à la Saint-Jean de l'an 1337. L'année suivante, le grand-maître, malgré son grand âge, se mit à la tête de l'armée teutonique, battit les Lithuaniens, et les obligea de lever le siége de Bayern. Cette victoire fut suivie d'une seconde rem-

portée par le maréchal de l'ordre. Le roi Casimir, ne voulant pas se soumettre à la sentence des arbitres, s'adressa au pape, qui délégua des nonces pour juger de cette querelle. Les Teutons, ayant cause gagnée, refusèrent de courir le risque d'une nouvelle sentence, protestèrent et appelèrent au pape même; cela n'empêcha pas les nonces d'excommunier l'ordre, en le condamnant à rendre la Poméranie, avec quelques autres provinces sur lesquelles la Pologne avait formé des prétentions : mais le pape, ayant fait examiner la sentence par les cardinaux, déclara qu'elle était injuste, et conseilla au roi de s'accommoder. Les rois de Hongrie et de Bohême, après avoir été juges, firent les fonctions de médiateurs; et l'on était au moment de commencer les conférences, lorsque le grand-maître mourut à Marienbourg, le 14 juin de l'an 1341. Ce prince fut inhumé dans l'église souterraine de cette ville, qu'il avait fait construire pour la sépulture des grands-maîtres.

XVIII. LUDOLPH KONIG DE WEITZAU.

1342. LUDOLPH KONIG fut élu grand-maître de l'ordre, après un interrègne de plus de six mois. L'an 1343, paix entre l'ordre et la Pologne. Les Teutoniques rendirent les conquêtes qu'ils avaient faites dans la grande Pologne pendant le magistère de Brunswick, et le roi Casimir renonça solennellement à toutes prétentions sur les possessions de l'ordre, et particulièrement sur le duché de Poméranie, dont il s'obligea de faire effacer le titre, gravé sur le grand sceau de la Pologne, s'engageant pour lui et ses successeurs de ne jamais reprendre ce titre, ni dans leurs actes, ni dans leurs sceaux. Ce traité, conclu à Kalisch, le 8 de juillet, fut ratifié à Jungenleslau, par la diète du royaume, le 23 du même mois. Le grand-maître méditant une expédition contre la Lithuanie, les rois de Hongrie et de Bohême, le marquis de Moravie, le comte de Hollande et d'autres princes, vinrent en Prusse pour y prendre part; mais l'hiver de 1344 à 1345 fut si doux, que les glaces ne portèrent pas, et qu'il fut impossible de traverser les rivières ni les marais, de sorte que ces princes en furent pour les peines de leur voyage, et que l'ordre ne tira aucun fruit d'un si grand armement. Le grand-maître eut une fièvre violente qui ne fut pas sans quelques mélanges de frénésie : il se rétablit et continua de gouverner l'ordre; mais sa santé se trouvant fort affaiblie, il abdiqua en 1345, et mourut trois ans après. Il fut inhumé à Marienwerder.

XIX. HENRI DUSENER D'ARFBERG.

1345. Henri Dusener, élu le 13 décembre, signala son magistère par deux victoires mémorables qu'il remporta sur les Lithuaniens. L'an 1347, le grand-maître acheta le duché d'Estonie, de Waldemar III, roi de Danemarck, pour la somme de dix-neuf mille marcs d'argent, et abdiqua l'an 1351. L'opinion commune est qu'il mourut la même année. Il fut inhumé à Marienwerder.

XX. WINRICH DE KNIPRODE.

1351. Winrich de Kniprode fut donné pour successeur à Dusener. L'an 1356, Casimir, roi de Pologne, oubliant les serments qu'il avait faits à Kalisch, reprit le titre de seigneur et d'héritier de la Poméranie, dans un traité qu'il fit avec l'empereur Charles IV. contre l'ordre Teutonique et la maison de Bavière, dont l'objet ne tendait à rien moins qu'à leur ruine; mais cette ligue étant restée sans effet, l'ordre demeura en paix avec la Pologne. Le grand-maître ne cessa de faire une guerre terrible aux Lithuaniens, dont les principaux événements furent le siége et la prise de Kowno, en 1362, et la bataille de Rudau, en 1370. Dans cette bataille, le grand-maître défit, avec quarante mille hommes, soixante-dix mille lithuaniens, russes et tartares, qui laissèrent onze mille des leurs sur le carreau, et perdirent encore plus de monde dans la fuite. Ce prince, l'un des plus grands hommes qui aient gouverné l'ordre Teutonique, mourut le 24 juin de l'an 1382, et fut inhumé à Marienbourg.

XXI. CONRAD ZOLNER DE ROTENSTEIN.

1382. Conrad Zolner de Rotenstein fut élevé à la grande-maîtrise, le 2 ou le 5 d'octobre. Jagellon, grand-duc de Lithuanie, ayant embrassé le Christianisme pour épouser Hedwige, reine de Pologne, les Polonais firent jurer à ce prince, avant de le reconnaître pour roi, qu'il ferait la conquête de la Poméranie et de la Prusse entière. Comme la Lithuanie fut unie à la Pologne par ce mariage, les Teutoniques se trouvèrent dans une situation singulière; car ils évitèrent de rompre avec les Polonais, malgré l'injustice des serments qu'ils avaient exigés du nouveau roi. Ainsi, ils vécurent dans une sorte de paix avec Jagellon, comme roi de Pologne, tandis qu'ils continuèrent à lui faire une sanglante guerre en

Lithuanie. Guillaume, duc de Gueldre, se mit en route, sur la fin de l'an 1388, pour venir à leur secours. Mais en passant par les états de Poméranie, il fut arrêté, par ordre du duc Wratislas, sous prétexte qu'il n'avait pas de sauf-conduit, et ne recouvra sa liberté qu'en promettant de ne jamais porter les armes contre la Pologne et la Poméranie. (*Pontan. Hist. Gelr.* l. 8, p. 351.) Le grand-maître fonda, vers le même tems, à Culm, une université, que les troubles, survenus depuis, n'ont jamais permis de perfectionner. Conrad Zolner mourut à Christbourg, le 20 août de l'an 1390, dans la neuvième année de son magistère, et fut inhumé à Marienbourg.

XXII. CONRAD DE WALLENROD.

1391. CONRAD DE WALLENROD fut élu, le 12 mars, pour succéder à Zolner, et continua la guerre contre la Lithuanie. L'an 1393, il assembla une armée formidable, dans laquelle il comptait jusqu'à quarante mille hommes de troupes auxiliaires, et termina la campagne sans succès marqué et sans avoir essuyé d'échec considérable. Un certain Léandre, qui avait d'abord suivi la secte des Albigeois, et qui avait adopté ensuite les erreurs de Wiclef, fit des prosélytes en Prusse, par la connivence du grand-maître. Cet hérétique pérît misérablement; et la fin de Wallenrod ne fut guère plus heureuse; car il mourut dans un accès de frénésie, le 24 juillet de l'an 1394.

XXIII. CONRAD DE JUNGINGEN.

1394. CONRAD DE JUNGINGEN, élu grand-maître le 30 novembre, refusa de se charger de ce fardeau jusqu'à l'année suivante, qu'il prit les rênes du gouvernement. L'an 1396, il acquit la province de Dobrzin du duc d'Opelen, ce qui déplut beaucoup aux Polonais. Les pirates Vitaliens, qui s'étaient emparés de l'île de Gothland, faisant un grand tort au commerce de la Prusse, le grand-maître fit armer une flotte, et en chassa les pirates. La reine Marguerite, maîtresse des trois royaumes du Nord, envoya une flotte pour réunir Gothland à la Suède. Les Teutoniques soutinrent un siége dans Wisby, et firent lâcher prise aux Suédois et aux Danois. L'empereur Wenceslas offrit sa médiation, et l'on assembla un congrès à Helsinbourg, en 1398, où on régla que les Teutons rendraient Gothland à la Suède, et que la reine paierait les frais de la guerre. Les ambassadeurs du grand-maître se rendirent de Helsinbourg à Copenhague, où l'on conclut un traité d'union entre les trois couronnes du Nord et l'ordre Teuto-

nique. L'an 1402, le grand-maître acheta la nouvelle Marche de Brandebourg, de Sigismond, margrave de Brandebourg et roi de Hongrie. Cette acquisition lui assurait une communication avec l'Allemagne, indépendamment de la Pologne. L'an 1404, congrès de Racziansz, où le roi de Pologne céda le duché de Samogitie à l'ordre, qui lui rendit en échange la province de Novogrodeck, qu'il avait conquise. Par un second acte fait dans le même tems, l'ordre consentit au retrait de Dobrzin, qui ne devait s'effectuer que l'année suivante; et Jagellon, par un troisième acte, renouvela nuement et simplement la paix faite en 1343, entre le roi Casimir, et le grand-maître Ludolph Konig. L'année suivante, le grand-maître reçut le roi dans sa ville de Thorn, où l'on termina l'affaire de Dobrzin, et, peu de tems après, il fut mis en possession de la Samogitie. Au moyen de cette acquisition et de celle de la nouvelle Marche, la souveraineté de l'ordre s'étendit depuis l'Oder jusqu'au golfe de Finlande. Jungingen eut quelques démêlés avec l'Angleterre au sujet du commerce de ses états, qui était si florissant, que plusieurs villes de la Prusse allaient de pair avec les principales villes commerçantes des côtes de la Baltique. Ce sage grand-maître, qui avait élevé l'ordre à son plus haut degré de puissance et de grandeur, décéda pieusement le 30 mars 1407, et fut inhumé à Marienbourg.

XXIV. ULRIC DE JUNGINGEN.

1407. ULRIC DE JUNGINGEN, frère du précédent, fut élu le 26 de juin. Il s'éleva une difficulté avec les Polonais, au sujet de Santock et de Driesen, villes de la nouvelle Marche. Le roi se fondait principalement sur un hommage extorqué à un mineur, à l'insu de sa famille, mais qui fut désavoué, peu de tems après, de la manière la plus solennelle; les Teutoniques s'appuyaient sur les chartes qui prouvaient la longue possession des margraves de Brandebourg, qu'ils représentaient. Vitolde, à qui Jagellon avait donné en fief le grand duché de Lithuanie, enleva la Samogitie aux Teutons, d'accord avec le roi, et ce dernier reprit le titre de seigneur de la Poméranie, dans un manifeste. Les démarches pour obtenir justice ayant été inutiles, le grand-maître entra en Pologne à main armée, et prit quelques places. Le roi de Bohême ayant offert sa médiation, on le prit pour arbitre, et il prononça sur tous les points en faveur des Teutons. Le roi de Pologne refusa de se soumettre à l'arbitrage, quoiqu'il s'y fut obligé par le compromis le plus solennel, et dédaigna de se prêter aux démarches ultérieures du roi de Bohême et du grand-maître. Jagellon,

qui n'avait accepté cet arbitrage que pour avoir le tems de se préparer, entra en Prusse à la tête d'une armée formidable, composée de polonais, de lithuaniens, de samogites, de russes et de tartares. Le grand-maître, trahi par les ambassadeurs du roi de Hongrie, avec lequel il avait fait un traité, fut au-devant de Jagellon avec quatre-vingt-trois mille hommes, et le rencontra dans les plaines de Tannenberg, le 15 juillet de l'an 1410. Après avoir taillé en pièces la droite des ennemis, le grand-maître fut au moment de saisir la victoire; mais il la perdit avec la vie, en faisant un dernier effort pour la fixer. Cette chute fut le signal de la déroute des Teutoniques, qui fut complète : mais ils ne succombèrent pas sans gloire; car l'opinion commune fait monter la perte de cette journée à cent mille hommes, entre lesquels on compta soixante mille polonais, ou alliés de cette couronne. Plusieurs places de la Prusse ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, et le roi entreprit le siége de Marienbourg, qu'il fut obligé de lever au bout de cinquante-sept jours, pour retourner en Pologne, où il fut à peine arrivé, qu'il se vit sans armée.

XXV. HENRI DE PLAUEN.

1410. HENRI, comte DE PLAUEN, qui avait défendu si courageusement Marienbourg, fut élu grand-maître dans le courant de novembre. Les Teutoniques avaient déjà repris, à peu près tout ce qu'ils avaient perdu, lorsqu'on fit la paix à Thorn, le premier février de l'an 1411. Par ce traité, le roi de Pologne renonçait encore à la Poméranie, en reconnaissant qu'elle devait continuer d'appartenir à l'ordre, de même que les autres provinces qui avaient été contestées autrefois, et s'obligeait, outre cela, de relâcher les prisonniers sans rançon : par là, tout fut remis sur le même pied où il était avant la guerre, à l'exception de la Samogitie, dont le roi et Vitolde devaient jouir leur vie durant, en donnant un acte de retour aux Teutoniques, après cette époque. Le roi eut à peine conclu ce traité, qu'il refusa d'en accomplir les principales conditions, et le rompit même quelques mois après, tant en reprenant le titre de seigneur de la Poméranie, qu'en travaillant à une ligue avec l'empereur Sigismond pour la destruction de l'ordre. Celui-ci ayant changé d'avis, on le prit pour arbitre. Ce prince ordonna, par différentes sentences, que Jagellon relâcherait les prisonniers, qu'il délivrerait un acte de retour de la Samogitie aux Teutons, ainsi qu'il avait été stipulé à Thorn, et renoncerait à la Poméranie; mais Jagellon employa des subterfuges pour éluder le retour de la Samogitie après sa

mort, et ne tarda pas d'afficher de nouveau ses prétentions sur la Poméranie. L'évêque de Wladislaw ayant été compris dans le traité de Thorn, l'ordre fut aussi condamné à lui rendre certaines dîmes qui appartenaient à son église. Le grand-maître, qui avait si bien mérité de l'ordre, tant par la belle défense qu'il avait faite à Marienbourg, que par la manière dont il avait terminé cette guerre, se rendit odieux par sa mauvaise conduite, et plus encore en favorisant l'hérésie de Wiclef, dont il ne fut pas lui-même exempt. Le mécontentement alla si loin, qu'il fut déposé dans un grand chapitre, tenu le 11 octobre de l'an 1413.

XXVI. MICHEL KUCHMEISTER DE STERNBERG.

1414. MICHEL KUCHMEISTER fut élu le 9 janvier pour succéder à Plauen. Dans le courant de mai de la même année, l'archevêque de Strigonie, commissaire de l'empereur, prononça, à Bude, une nouvelle sentence arbitrale en faveur des chevaliers. Les Polonais, répétant toujours la Poméranie, le pays de Culm et Michalou, malgré le nombre de traités et de sentences qui les avaient adjugés à l'ordre, coururent aux armes. Le roi, à la tête de l'armée la plus formidable que la Pologne eût encore mise sur pied, dévasta le pays de Culm et les provinces les plus voisines; mais bientôt le grand-maître, qui se tenait sur la défensive, eut l'adresse, à l'aide d'un stratagême, d'attirer toutes les forces des ennemis devant la forteresse de Strasbourg, ou Brodnitz. Pendant que le roi faisait tous ses efforts pour se rendre maître de cette place importante, Kuchmeister ne cessait de harceler les ennemis, et s'attacha avec tant de succès à leur couper les vivres, que cette armée si florissante fut au moment d'être détruite par la famine et la dysenterie. L'évêque de Lausanne, légat du pape Jean XXIII, étant arrivé sur ces entrefaites, n'eut pas de peine à engager le roi et le grand-maître à faire une trève de deux ans, et à remettre la décision de leurs difficultés au concile de Constance. Le roi leva le siége de Strasbourg, le 6 octobre, pour retourner en Pologne, et le grand-maître eut la gloire d'avoir ruiné, sans coup férir, la plus puissante armée que les ennemis eussent jamais employée contre l'ordre. Les Polonais attaquèrent vivement les Teutoniques devant le concile de Constance; mais toutes les procédures cessèrent quand les chevaliers, las de se disputer, eurent entrepris de faire lire leurs titres en pleine session. Les intrigues des Polonais empêchèrent les Teutoniques d'achever cette lecture : ainsi, le concile ne décida rien. L'an 1419, le pape Martin V délégua des nonces pour tâcher de

terminer les différents de l'ordre avec la Pologne. On s'assembla inutilement à Gniewkow, parce que les Polonais ne voulurent se prêter à aucune proposition. Les nonces ayant vu les titres des chevaliers, ne purent leur refuser une attestation qui mettait la justice de leur cause en évidence; mais le pape, sollicité vivement par le roi de Pologne, déclara que cet acte ne pourrait lui préjudicier, parce que ces nonces n'avaient pas vu les titres sur lesquels il fondait ses prétentions. L'empereur Sigismond, choisi pour arbitre par les deux parties, donna complètement gain de cause aux Teutoniques, par une sentence du mois de janvier 1420. Le roi de Pologne, qui s'était soumis à cet arbitrage par le compromis le plus solennel, tâcha d'éluder l'effet de cette sentence, en recourant de nouveau au pape; mais les chevaliers, ne voulant pas être traînés de tribunal en tribunal, au gré de leurs adversaires, protestèrent, avec d'autant plus de raison, que l'empereur avait ordonné, du consentement des parties, qu'elles paieraient une amende de dix mille marcs d'argent pour chaque contravention à la paix, ainsi que pour chaque démarche qu'elles pourraient faire pour obtenir quelque modification de sa sentence. Des ennemis, plus redoutables encore que les Polonais, menaçaient l'ordre de nouveaux malheurs; c'étaient la division qui s'était mise parmi les chevaliers, et l'esprit d'indépendance qu'on peut regarder comme le germe de la révolte qui commençait à faire des progrès dans la Prusse. Le grand-maître en eut tant de chagrin, qu'il abdiqua pendant le Carême de l'an 1422.

XXVII. PAUL BELLISER DE RUSDORF.

1422. PAUL BELLISER DE RUSDORF fut élu, le 10 de mars, pour remplacer Kuchmeister. La même année, le roi de Pologne assembla une armée de cent mille hommes, et, sans autre motif que celui d'accomplir le projet qu'il avait formé, depuis long-tems, d'exterminer l'ordre, il se jeta, vers la fin de juillet, sur la Prusse, où il fit un ravage effroyable, sans qu'il y ait eu d'autre événement que quelques siéges, des massacres et des incendies. Comme les Prussiens supportaient impatiemment ces maux, qui se renouvelaient si souvent, le grand-maître fut obligé de conclure un traité, le 27 septembre, par lequel il renonçait au duché de Samogitie et au Suderland, et abandonnait à la Pologne la forteresse de Nessaw, avec toutes les autres terres situées dans la Cujavie, que les ducs de Masovie avaient données anciennement aux chevaliers; en revanche, la Pologne assurait encore à l'ordre le duché de Poméranie, ainsi que les pays de Culm et de Michalou, auxquels

elle n'avait cessé de renoncer et de prétendre alternativement. C'est la première paix où l'ordre fut obligé d'abandonner quelque partie de ses domaines. L'armée polonaise avait commis tant d'excès pendant cette expédition, que le roi, qui les avait probablement ordonnés, fut contraint de demander au pape l'absolution de l'excommunication que ses soldats avaient encourue par leurs sacriléges et leurs autres forfaits. La guerre ayant recommencé en 1431, les chevaliers firent une incursion dans le royaume; vingt-quatre villes furent contraintes d'ouvrir leurs portes, et ils se vengèrent sur le plat pays d'une partie des maux que les Polonais avaient fait souffrir à la Prusse. Le roi ayant appelé les Hussites à son secours, ils dévastèrent misérablement la nouvelle marche de Brandebourg et la Poméranie: ces hostilités furent terminées par une trève de douze ans, faite au mois de décembre de la même année; elle fut convertie en une paix perpétuelle, conclue à Brzesc, le 31 décembre de l'an 1436. La division croissant en Prusse, et les désordres avec elle, le grand-maître établit un nouveau conseil provincial auquel il donna beaucoup d'autorité; mais cette condescendance ne ramena pas la tranquillité. La noblesse et quelques villes ayant fait une confédération pour le maintien de leurs priviléges, le sage grand-maître trouva qu'une partie de leurs plaintes était fondée, et voulait y remédier : mais une faction puissante s'éleva contre lui; ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il prit le parti d'abdiquer le 6 décembre de l'an 1440. Rusdorf mourut à Elbing, le 29 du même mois, étant en chemin pour se rendre à Konigsberg. Il fut inhumé à Marienbourg.

XXVIII. CONRAD D'ERLICHSHAUSEN.

1441. CONRAD D'ERLICHSHAUSEN fut élu le 19 avril. C'était un homme sage et prudent, qui maintint la paix avec ses voisins, mais qui ne put la rétablir dans la Prusse ni dans l'ordre même. Il paraît que le chagrin contribua beaucoup à accourcir sa carrière, qu'il termina le 6 novembre de l'an 1449. Il fut le dernier grand-maître inhumé à Marienbourg.

XXIX. LOUIS D'ERLICHSHAUSEN.

1450. LOUIS D'ERLICHSHAUSEN remplaça son oncle dans les premiers mois de cette année. Les Prussiens, après s'être assurés des secours de la Pologne, se révoltèrent en 1454; et le roi Casimir qui avait renouvelé plusieurs fois le serment de maintenir la dernière paix avec l'ordre, reçut l'hommage des re-

belles, qu'il soutint avec toutes les forces du royaume. Les Teutoniques, à qui il ne restait que quelques places après la révolution, ne se découragèrent pas, et remportèrent, la même année, une victoire signalée à Comitz, où Casimir faillit de perdre la vie ou la liberté. Pendant une longue suite d'années, ce fut un mélange de revers et de succès de part et d'autre. Cette guerre coûta la vie à trois cent mille hommes, et l'on compta près de dix-huit mille villages qui furent la proie des flammes. Pour comble de maux, la peste joignit ses ravages aux fureurs de la guerre. Malgré cela, le grand-maître se soutint douze ans contre toutes les forces de la Pologne et des Prussiens révoltés: mais, à la fin, il fallut céder et conclure un traité ruineux en 1466. La Prusse fut alors divisée en deux parties : l'occidentale, qui comprenait la Poméranie nommée aujourd'hui Pomérélie, passa sous la domination du roi, et l'orientale demeura au grand-maître avec l'obligation d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Comme Marienbourg tombait dans le lot des Polonais, le grand-maître transféra le siége de l'ordre à Konigsberg, où il mourut le 4 avril 1467. Il fut inhumé dans l'église cathédrale de cette ville.

XXX. HENRI REUSS DE PLAUNE.

1469. HENRI, comte DE REUSS PLAUEN, nommé vice-grand-maître à la mort d'Erlichshausen, gouverna l'ordre en cette qualité jusqu'au 20 octobre de l'an 1469, qu'il fut élevé à la grande-maîtrise. Il ne jouit pas long-tems de cette dignité; car, en revenant de rendre hommage au roi de Pologne, il fut frappé d'apoplexie à Thorn, et mourut, le 2 janvier 1470, à Morungen, où on l'avait transporté. Il fut inhumé à Konigsberg.

XXXI. HENRI REFFLE DE RICHTENBERG.

1470. HENRI DE RICHTENBERG fut élu pour être le successeur de Plauen dans le courant de l'année, et mourut en 1477. Il se conduisit avec beaucoup de prudence. Mais on l'accuse d'avoir poussé la sévérité trop loin à l'égard de l'évêque de Sambie, qui mourut en prison.

XXXII. MARTIN TRUCHSÈSS DE WETZHAUSEN.

1477. MARTIN TRUCHSÈSS, élu le 4 août, chercha à secouer le joug de la Pologne. Il fit une alliance avec le roi de Hongrie, et prit parti contre les Polonais en faveur de Nicolas de Tungen, qui prétendait à l'évêché de Warmie; mais le roi de

Hongrie n'ayant pas envoyé les secours qu'il avait promis, le grand-maître fut obligé, en 1480, de renouveler la paix avec la Pologne, et de rendre hommage au roi pour la Prusse. De Wetzhausen mourut le 5 janvier 1489, et fut inhumé à Konigsberg comme son prédécesseur.

XXXIII. JEAN DE TIEFEN.

1489. JEAN DE TIÉFEN gouverna l'ordre avec beaucoup de sagesse et de modération. Ce prince ayant voulu mener lui-même du secours au roi de Pologne, qui voulait faire une expédition contre le hospodar de Valachie, mourut de la dysenterie à Lemberg, l'an 1497. Son corps fut transporté à Konigsberg, et inhumé dans la cathédrale. De son tems, l'ordre perdit le bailliage de Sicile, malgré tous les soins qu'il prit pour le conserver.

XXXIV. FRÉDÉRIC DE SAXE.

1498. FRÉDÉRIC, duc de Saxe, ayant été postulé pour grand-maître, vint prendre possession de sa dignité le 29 de septembre. Ce prince refusa constamment de rendre hommage à la Pologne, et ne négligea rien pour s'assurer des secours de l'empire, si on voulait l'y contraindre. Frédéric mourut à Rochlitz, le 14 décembre de l'an 1510, et fut inhumé à Meissen, dans le tombeau de sa maison. Du tems de ce grand-maître, Ivan III, grand-duc de Russie, voulut envahir la Livonie; mais Walter de Plettenberg, maître provincial des chevaliers Teutoniques, après avoir défait deux fois les Russes, remporta, l'an 1501, une troisième victoire si complète, près de Preskow, que le grand-duc jugea à propos de faire une trêve de cinquante ans.

XXXV. ALBERT DE BRANDEBOURG.

1511. ALBERT, margrave de Brandebourg, ayant été postulé, fit ses vœux à Mergentheim, où on lui remit l'acte de sa nomination, et il fit son entrée à Konigsberg le 22 novembre de l'an 1512. Albert ayant refusé de rendre hommage à la Pologne, le roi Sigismond lui déclara la guerre le 28 décembre de l'an 1519. Elle dura jusqu'en 1521, que l'empereur et le roi de Hongrie, s'étant portés pour médiateurs, les engagèrent à faire une trêve de quatre ans. Albert, qui avait reçu diverses sommes de Walther de Plettenberg, maître provincial des chevaliers Teutoniques en Livonie, lui accorda l'indépendance, l'an 1521, c'est-à-dire le droit d'exercer la souveraineté en son

propre nom. Albert, l'an 1524, prêta serment de fidélité à l'empire dans la diète de Nuremberg, et prit séance au banc des princes ecclésiastiques après les archevêques et avant tous les princes évêques de l'empire. L'an 1525, la trève avec la Pologne étant au moment d'expirer, on voulut entamer des conférences à Presbourg, mais elles furent inutiles Le grand-maître, déjà prévenu de la doctrine de Luther, envoya négocier à Cracovie, où il se rendit ensuite, et conclut, le 9 avril, avec le roi, son oncle, un traité par lequel il fut reconnu duc héréditaire de tout ce que l'ordre possédait en Prusse, tant pour lui que pour ses frères et leurs successeurs, à condition d'en recevoir l'investiture du roi; ce qui fut exécuté immédiatement après. Albert, fortifié par un grand nombre de polonais, prit possession du duché, quitta l'habit de l'ordre, et chassa les Catholiques. Ainsi l'ordre perdit entièrement la Prusse par l'apostasie de son grand-maître. Albert épousa, le 24 juin de l'an 1526, ANNE-DOROTHÉE, fille de Frédéric I, roi de Danemarck, et, en secondes noces, ANNE, fille d'Eric I, ou *le Vieux*, duc de Brunswick-Lunebourg. Il eut des enfants de toutes les deux. Albert-Frédéric, qui lui succéda au duché de Prusse, était né de la seconde de ses femmes.

XXXVI. WALTHER DE CRONBERG.

1526. WALTHER DE CRONBERG ne fut élu grand-maître que vers la fin d'août 1526. Mais, après la défection d'Albert de Brandebourg, les chevaliers qui se trouvaient en Allemagne, songèrent à se donner un chef. Thierri de Cléen, maître des chevaliers Teutoniques en Allemagne et en Italie, et, en cette qualité, prince de l'empire, vit bien qu'on ne pourrait faire un sort convenable au nouveau grand-maître sans joindre à cette dignité celle dont il jouissait, et, se sentant trop âgé pour se charger d'un pareil fardeau, il se démit de la maîtrise d'Allemagne et d'Italie, qui fut réunie à la grande-maîtrise; en conséquence, Walther de Cronberg, qui remplaça Albert de Brandebourg, prit le titre d'administrateur de la grande-maîtrise de Prusse, et de maître de l'ordre Teutonique en Allemagne et en Italie.

L'empereur Charles-Quint confirma Cronberg dans sa dignité, et lui donna l'investiture solennelle dans la diète d'Augsbourg, l'an 1530. Deux ans après, Albert de Brandebourg fut proscrit par la chambre impériale, établie à Spire, comme injuste détenteur de la Prusse; mais les troubles de l'empire ne permirent pas de mettre cette sentence à exécution. Cronberg, après s'être donné des mouvements incroyables pour

réparer les pertes de son ordre, termina sa carrière le 4 avril 1543. Il fut inhumé à Mergentheim en Franconie, où il avait fixé le siége de la grande-maîtrise.

XXXVII. WOLFGANG SCHUZBAR, DIT MILCHLING.

1543. WOLFGANG SCHUZBAR, qui remplaça Cronberg quelques mois après sa mort, reçut, l'année suivante, l'investiture de l'empereur dans la diète de Spire. Ce grand-maître aida de ses troupes Charles-Quint pendant tout le cours de la guerre qu'il fit aux Protestants qui ravageaient les possessions des chevaliers Teutoniques en Allemagne. Ce prince montra autant de zèle que son prédécesseur pour le rétablissement de l'ordre en Prusse, et avec aussi peu de succès. La trève de cinquante ans, que Ivan III, grand-duc de Russie, avait faite avec Walther de Plettenberg, étant expirée, Ivan IV reprit les projets de son aïeul sur la Livonie, où des armées innombrables de Russes et de Tartares arrivèrent successivement. Le courage des chevaliers Teutoniques ne put suffire pour résister à un pareil torrent; pour comble de malheur, Gothard Kettler, maître des chevaliers Teutoniques, embrassa le Luthéranisme à l'imitation d'Albert de Brandebourg, et abandonna, l'an 1561, à la Pologne ce qui restait à l'ordre en Livonie, à la réserve des provinces de Curlande et de Sémigalle, qu'il retint pour lui avec le titre de duché, et pour lesquelles il fit hommage à la couronne de Pologne. Ainsi l'ordre se vit encore dépouillé des domaines immenses qu'il avait en Livonie, et fut réduit à ceux qu'il possédait dans l'empire. Wolfgang mourut le 11 février 1566, et fut inhumé à Mergentheim.

XXXVIII. GEORGES HUND DE WENCKHEIM.

1566. GEORGES HUND DE WENCKHEIM reçut l'investiture de l'empereur Maximilien II, dans la diète d'Augsbourg, l'année même de son élection. Ce grand-maître, qui n'avait cessé de solliciter du secours pour recouvrer la Prusse et la Livonie, mourut à Mergentheim, le 17 juin de l'an 1572.

XXXIX. HENRI DE BOBENHAUSEN.

1572. HENRI DE BOBENHAUSEN fut élu grand-maître le 6 août. La diète de Ratisbonne ayant proposé de transférer l'ordre sur les frontières de la Hongrie, pour l'opposer aux progrès des Turcs, le grand-maître assembla le chapitre, en 1577, pour délibérer sur cette proposition, et envoya, l'année

suivante, une liste à l'empereur, non-seulement des pertes qu'ils avait essuyées en Prusse et en Livonie, mais encore en Allemagne, par l'établissement du Luthéranisme. L'empereur, voyant que ce projet pourrait conduire l'ordre à sa ruine, cessa de l'inquiéter sur cet objet. L'an 1584, Bobenhausen fit l'archiduc Maximilien son coadjuteur, et laissa une partie des soins de l'administration à ce prince, sans cependant renoncer à la grande maîtrise. Batthori, roi de Pologne, étant mort à la fin de l'an 1586, l'ordre vit renaître ses espérances de recouvrer la Prusse; car une partie des Polonais élut le prince coadjuteur, tandis que l'autre donna ses suffrages à Sigismond, prince de Suède. Mais ces espérances s'évanouirent bientôt; car Maximilien fut battu deux fois, et fait prisonnier; ce qui l'obligea de renoncer à ses prétentions sur la couronne de Pologne. Henri de Bobenhausen mourut le 15 mars 1595, à Cronweisenbourg, où il s'était retiré, et fut inhumé dans l'église que l'ordre a dans cette ville.

XL. MAXIMILIEN D'AUTRICHE.

1595. MAXIMILIEN, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien II, se trouva en possession de la grande-maîtrise par la mort de Bobenhausen. Il fut nommé général en chef de l'empereur, et combattit avec moins de fortune que de talents; car il fut défait par les Turcs à Kereste, l'an 1596: cent chevaliers et quatre cents cavaliers, entretenus par l'ordre, combattaient avec lui dans l'armée impériale. Les changements que l'ordre avait éprouvés exigeaient qu'on en fît dans son régime, parce que les chevaliers n'étaient plus assez nombreux pour mener la vie conventuelle, comme ils avaient fait auparavant; ce qui engagea Maximilien, en 1606, à renouveler les statuts avec quelques modifications que les circonstances rendaient nécessaires: ce sont ceux qu'on suit encore aujourd'hui. L'ordre perdit entièrement le bailliage d'Utrecht, pendant le magistère de ce prince, qui fut un modèle de vertus, et mourut à Vienne le 2 novembre de l'an 1618. Il est inhumé dans le tombeau de la maison impériale.

XLI. CHARLES D'AUTRICHE.

1618. CHARLES D'AUTRICHE, cousin, et non pas frère de l'archiduc Maximilien, comme porte l'édition des Bénédictins, lui succéda, ayant été désigné pour son coadjuteur, dès le mois de septembre précédent. Ce prince possédait les deux évêchés, de Breslaw et de Brixen; le pape lui accorda les dispenses nécessaires pour les tenir avec la grande-maîtrise. Philippe IV, roi d'Espagne, ayant appelé le grand-maître pour aller gouverner,

en son nom, le royaume de Portugal, ce prince se rendit à Madrid. Il y mourut assez subitement le 28 décembre 1624, et fut inhumé à l'Escurial.

XLII. JEAN-EUSTACHE DE WESTERNACH.

1625. JEAN-EUSTACHE DE WESTERNACH, grand-commandeur du bailliage de Franconie, fut élu grand-maître le 19 mars. Ce prince, qui avait été employé toute sa vie au service de la maison d'Autriche, tant à la guerre que dans les négociations les plus épineuses, s'était acquis une grande considération. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le 28 octobre 1627, emportant les regrets de l'empereur et de son ordre. Il est inhumé à Mergentheim.

XLIII. JEAN-GASPARD DE STADION.

1627. JEAN-GASPARD DE STADION, grand-commandeur du bailliage d'Alsace, ressemblait assez à son prédécesseur par ses vertus et ses talents. L'an 1629, le grand-maître et le chapitre nommèrent l'archiduc Léopold-Guillaume coadjuteur. L'empereur, ayant mis ce jeune prince à la tête d'une armée contre les Suédois, le fit accompagner par Stadion, dont les talents militaires étaient connus; mais le grand-maître mourut d'un coup d'apoplexie, dans le village d'Ammeren, situé entre Brunswick et Erfort, le 21 novembre 1641. Le corps de ce prince fut transporté à Mergentheim pour être inhumé dans l'église du couvent des Capucins, qu'il avait fait bâtir.

XLIV. LEOPOLD-GUILLAUME D'AUTRICHE.

1641. LÉOPOLD-GUILLAUME, fils de l'empereur Ferdinand II, ayant quitté le parti des armes, réunit, avec la grande-maîtrise, les évêchés de Passaw, de Strasbourg, d'Halberstadt, d'Olmutz et de Breslaw, et gouverna les Pays-Bas depuis 1647 jusqu'en 1656. Le grand-maître tint un chapitre, le 17 avril 1662, dans lequel l'archiduc Charles-Joseph, son neveu, fut nommé son coadjuteur. Il mourut à Vienne le 20 novembre suivant.

XLV. CHARLES-JOSEPH D'AUTRICHE.

1662. CHARLES-JOSEPH, fils de l'empereur Ferdinand III, se trouva encore mineur à la mort de son oncle; ce qui engagea l'ordre à nommer Jean-Gaspard d'Ampringen administrateur

de la grande maîtrise jusqu'à sa majorité. Il fallait également pourvoir à l'administration de l'évêché de Passaw, auquel il avait été élu. Mais ce prince ne parvint pas à l'âge de pouvoir gouverner lui-même, étant mort à Vienne le 27 janvier de l'an 1664.

XLVI. JEAN-GASPARD D'AMPRINGEN.

1664. Jean-Gaspard d'Ampringen, grand-commandeur du bailliage d'Autriche et administrateur de la grande-maîtrise du vivant de l'archiduc Charles, fut élevé, le 20 mars de la même année, à la dignité de grand-maître. Ce prince envoya du secours aux Vénitiens, assiégés depuis long-tems par les Turcs dans la ville de Candie. Ampringen fut fait vice-roi de Hongrie en 1673, et ensuite gouverneur de la Silésie. L'an 1679, il nomma coadjuteur, Louis-Antoine, comte palatin, et mourut à Breslaw le 9 septembre 1684. Il fut inhumé dans l'église de la maison de l'ordre à Frendenthal, en Silésie.

XLVII. LOUIS-ANTOINE, comte palatin.

1684. Louis-Antoine, fils de Philippe-Guillaume, duc de Neubourg, étant coadjuteur d'Ampringen, s'était distingué plusieurs fois à la tête des chevaliers Teutoniques, et principalement au siége de Vienne, que les Turcs furent contraints de lever le 12 septembre de l'an 1683. Ce prince, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut abbé commandataire de Fécamp, en Normandie, chanoine de Cologne, de Liége, de Munster, prévôt d'Elwangen, évêque de Worms en 1691, coadjuteur de l'électeur de Mayence au commencement de l'année 1694. Il eut aussi quelques voix pour l'évêché de Liége; mais il mourut peu de jours après, le 4 mai de cette même année 1694, et fut inhumé à Dusseldorf.

XLVIII. FRANÇOIS-LOUIS, comte palatin.

1694. François-Louis, frère du précédent grand-maître, était déjà évêque de Breslaw quand il fut élu grand-maître le 13 de juillet; il remplaça de même son frère dans le siége de Worms et dans la prévôté d'Elwangen. Frédéric III, électeur de Brandebourg, ayant été proclamé roi de Prusse à Konigsberg, le 18 janvier de l'an 1701, le grand-maître protesta contre cette proclamation, et réclama les droits de son ordre sur cet état. Il fut secondé par le pape Clément XI, qui écrivit aux principales puissances de la chrétienté, pour les engager à

refuser le titre de roi à Frédéric. Mais ses sollicitations furent aussi inutiles que celles du grand-maître. François-Louis fut fait coadjuteur de Mayence le 5 novembre 1710. Il devint électeur de Trèves le 20 février 1716, et se démit alors de la charge de gouverneur de la Silésie, qu'il avait exercée depuis la mort du grand-maître Ampringen. Enfin, le 29 janvier 1729, il fut élu archevêque de Mayence, et mourut à Breslaw au mois de mars ou d'avril de l'an 1732.

XLIX. CLÉMENT-AUGUSTE DE BAVIÈRE.

1732. Clément-Auguste de Bavière fut élu grand-maître le 12 juillet. Ce prince était en même tems électeur de Cologne, évêque de Munster, de Paderborn, de Hildesheim et d'Osnabruck. Ce grand-maître réclama les droits de l'ordre sur la Curlande à la mort de Ferdinand, dernier descendant de Gothard Kettler, et lorsque Charles Christiern, duc de Saxe, fut investi de ce duché. Il mourut, le 4 février de l'an 1761, au château d'Ehrenbreitstein, résidence de l'électeur de Trèves. Il est inhumé dans l'église métropolitaine de Cologne.

L. CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE.

1761. Charles-Alexandre de Lorraine, frère de l'empereur François Ier., feld-maréchal des armées de l'empereur et de l'empire, et gouverneur-général des Pays-Bas autrichiens, fait chevalier de l'ordre Teutonique, le 3 mai 1761, à Mergentheim, fut élu grand-maître de l'ordre le lendemain. Son altesse royale ayant assemblé un grand chapitre de l'ordre à Bruxelles, on élut unanimement, le 3 octobre 1769, l'archiduc Maximilien, son neveu, pour coadjuteur. Le 17 avril 1774, accord entre le roi de France et le grand-maître, par lequel sa majesté très-chrétienne abolissait en France, et le grand-maître dans les états de l'ordre relevant immédiatement de l'empire, le droit d'aubaine en faveur des sujets respectifs. Ce traité fut ratifié à Bruxelles, par son altesse royale, le 28 du même mois. Ce prince mourut au château de Terwuren, le 4 juillet 1780, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles.

LI. MAXIMILIEN-FRANÇOIS D'AUTRICHE.

1780. Maximilien-François d'Autriche, né à Vienne le 8 décembre 1756, frère de l'empereur Joseph II, prit possession, le 25 octobre 1780, de la grande-maîtrise de l'ordre

Teutonique à Mergentheim. Le 29 décembre de l'année suivante, le comte de Kaunitz Rittberg, chevalier de l'ordre et ministre plénipotentiaire de son altesse royale, comme grand-maître, reçut en son nom, de sa majesté impériale, l'investiture des fiefs qui relèvent immédiatement de l'empire. Maximilien, ayant été élu coadjuteur de l'électeur de Cologne et de l'évêque de Munster au mois d'août 1780, prit possession de ces deux dignités le 15 avril 1784.

ÉTAT PRÉSENT (1784) DE L'ORDRE TEUTONIQUE.

L'ordre Teutonique est divisé en onze bailliages, qui sont, 1°. le bailliage d'Alsace et de Bourgogne, 2°. le bailliage d'Autriche, 3°. le bailliage de Coblentz, 4°. le bailliage d'Etsch ou de Tyrol, 5°. le bailliage de Franconie, 6°. le bailliage de Hesse, 7°. le bailliage des Pays-Bas, nommé communément du *vieux jonc*, 8°. le bailliage de Westphalie, 9°. le baillage de Thuringe, 10°. le bailliage de Lorraine, 11°. le bailliage de Saxe. Il y a long-tems que le bailliage d'Utrecht est entièrement séparé de l'ordre, quoiqu'il en ait retenu jusqu'aujourd'hui le nom et la forme. Les Protestants sont admis dans les bailliages de Hesse, de Thuringe et de Saxe; dans tous les autres, il faut faire profession de la religion catholique.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES MAITRES DE L'ORDRE DE CHRIST,

ET ENSUITE

DES MAITRES DES CHEVALIERS TEUTONIQUES,

EN LIVONIE (*).

L'ORDRE des chevaliers de Christ, fondé vers la fin de l'an 1201, ou au commencement de 1202, par Albert, troisième évêque de Livonie, fut confirmé, l'an 1205, par le pape Innocent III, qui donna aux nouveaux chevaliers la règle des Templiers, et leur ordonna de porter une croix rouge avec une épée de même couleur sur un manteau blanc. C'est de là qu'est venue la dénomination de chevaliers porte-glaives de Livonie, que beaucoup d'écrivains ont donnée, mal a propos, aux chevaliers Teutoniques qui leur ont succédé. Cet ordre, qui n'a eu que deux maîtres, n'a existé qu'environ trente-six ans, les chevaliers de Christ ayant été incorporés, l'an 1237, dans l'ordre Teutonique, par le pape Grégoire IX. A cette époque, le grand-maître de l'ordre Teutonique envoya des proviseurs, ou précepteurs, pour commander les chevaliers et gouverner les nouveaux états que l'ordre venait d'acquérir en Livonie. Les précepteurs, nommés par le grand-maître et son chapitre, étaient amovibles; mais ensuite ils furent élus par le chapitre de Livonie, et confirmés par le grand-maître; et enfin les maîtres de Livonie finirent par acquérir l'indépendance du grand-maître quant à l'exercice de la souveraineté. Ils furent alors élevés à la dignité de prince, et eurent séance à la diète avec

(*) Extraite de l'Histoire de l'Ordre Teutonique de M. le baron de Wal.

les princes ecclésiastiques de l'empire. Comme les proviseurs, ou précepteurs, de Livonie, sont communément qualifiés de maîtres provinciaux, dès l'origine, par les historiens, et qu'ils finirent par prendre le titre de maître dans leurs chartes, nous ne leur donnerons pas d'autre nom pour éviter toute confusion. Quand les chevaliers Teutoniques eurent acquis le duché d'Estonie du roi de Danemarck, la Livonie se trouva partagée entre eux, l'archevêque de Riga, et les évêques de Derpt, d'Oësel et de Curlande. Tous ces prélats eurent aussi séance à la diète de l'empire, de même que l'évêque de Revel. Ces différents domaines étaient pays d'état, et la réunion de tous les chefs formait les états-généraux, qui s'assemblaient quelquefois avec les députés des grandes villes pour délibérer sur les objets importants qui regardaient la Livonie en général. Outre que les chevaliers Teutoniques devinrent bientôt les plus puissants par leurs conquêtes, ils avaient encore l'avantage que les vassaux de l'archevêque de Riga, et les évêques de Derpt, d'Oësel et de Curlande étaient obligés de marcher à la guerre sous les ordres des maîtres provinciaux; ainsi ils disposaient, en quelque sorte, de toutes les forces de la Livonie. On ne sait pas la date de cet ancien privilége, qui fut confirmé ou renouvelé en 1397; mais il est vraisemblable qu'il eut lieu dès le tems des chevaliers de Christ, ou tout au moins lorsque les chevaliers Teutoniques leur succédèrent. L'autorité des maîtres Teutoniques de Livonie était si grande, dès le commencement, qu'ils faisaient la guerre et la paix, des traités d'alliance avec les souverains, donnaient des priviléges et faisaient des lois sans l'intervention des grands-maîtres; ce qui nous a engagés à leur donner place dans cet ouvrage.

I. VINNON.

1201 ou 1202. VINNON, que quelques uns nomment VINNON DE ROHRBACH, fut le premier maître des chevaliers de Christ. Il obtint, en 1206, de l'évêque Albert, le tiers des terres qu'on pouvait conquérir sur les Idolâtres; ce qui fut confirmé par le souverain pontife. Vinnon, homme très-pieux, et qui combattait en toute occasion avec beaucoup de courage, fut assassiné, l'an 1208, par un de ses chevaliers. On lui attribue la fondation des villes de Windau et de Wenden. Cette dernière a été la résidence la plus ordinaire des maîtres des chevaliers Teutoniques, successeurs des porte-glaives.

II. VOLQUIN.

1208. VOLQUIN, nommé par quelques écrivains SCHENCK DE

WINTERSTADEN, succéda à Vinnon. Il fit de grandes conquêtes sur les Païens de la Livonie, et différents partages avec l'évêque de Riga. Pendant la captivité de Waldemar II, roi de Danemarck, les Estoniens se rendirent maîtres de la ville de Revel, qui appartenait aux Danois. Volquin, à son tour, s'empara de l'Estonie, reprit Revel aux rebelles, et fit environner cette ville d'un mur, à la place des fortifications de bois que Waldemar y avait faites. Volquin, toujours les armes à la main contre les Russes et les Païens de la Livonie, faisait des progrès surprenants; mais le zèle des croisés se refroidissait, et il voyait son ordre s'affaiblir, presque autant par ses victoires que par les revers qu'il essuyait; ce qui lui fit demander, avec instance, d'être incorporé, avec ses chevaliers, dans l'ordre Teutonique. Les évêques de Livonie joignirent leurs prières aux siennes; mais Herman de Salza, grand-maître de l'ordre Teutonique, résista, pendant plusieurs années, à leurs sollicitations. Volquin ayant été tué, avec cinquante chevaliers de son ordre, dans une bataille contre les Lettiens, le peu de chevaliers qui restait envoya de nouveaux députés pour représenter le triste état de la Livonie, et pour solliciter plus vivement l'incorporation. Cet événement décida le pape et le grand-maître à satisfaire leurs desirs. Grégoire IX fit à Viterbe, le 14 mai 1237, la cérémonie de relever les députés des chevaliers de Christ de leur premier vœu, et de leur en faire prononcer un nouveau en les revêtant de l'habit de l'ordre Teutonique; il ordonna à tous les chevaliers de Christ, qui existaient encore, de faire la même chose, et donna deux bulles, le même jour, qui attestent cette incorporation. Le grand-maître se hâta d'envoyer des chevaliers Teutoniques en Livonie, sous la conduite d'Herman de Balke, qui s'était déjà acquis beaucoup de gloire en commençant la conquête de la Prusse. Celui-ci fut le premier précepteur, ou maître provincial de l'ordre Teutonique en Livonie.

MAITRES PROVINCIAUX

DE L'ORDRE TEUTONIQUE, EN LIVONIE.

I. HERMAN DE BALKE.

1237. Guillaume, légat du saint siége, ménagea un accord entre le roi de Danemarck et HERMAN DE BALKE, au sujet de l'Estonie. Par ce traité, fait à Stenby, le 7 juin de l'an 1238, Balke rendit Revel et l'Estonie au roi, qui fit don de la province de Jervie à l'ordre, et l'on se promit des secours réciproques contre les Païens de la Livonie. Balke, qu'on prétend

avoir été secondé par les Danois, voulut se venger des Russes de Pleskow, qui avaient fait diverses incursions en Livonie, et les battit près d'Isebourg, de manière à leur ôter l'envie de reprendre la ville de Derpt, qu'on leur avait enlevée autrefois. Le maître provincial, ayant reçu un nouveau secours de l'évêque de Derpt, fut mettre le siége devant Pleskow. Il prit cette ville importante par capitulation, et y laissa une garnison teutonique. Balke gouverna les états de l'ordre, en Livonie, pendant six ans, avec autant de gloire que de sagesse, et se retira ensuite en Allemagne à cause de son grand âge.

II. HENRI DE HEIMBOURG.

1243. Du tems de HENRI DE HEIMBOURG, successeur d'Herman de Balke, Alexandre, surnommé Newski, prince de Novogorod, marcha à la sourdine sur Pleskow, qu'il reprit. Soixante-dix chevaliers Teutoniques furent passés au fil de l'épée avec la garnison, et six autres chevaliers de l'ordre périrent dans les supplices les plus cruels. Les Russes se jetèrent ensuite sur la Livonie, et firent un grand ravage. Pendant l'hiver, Heimbourg leur rendit la pareille, et fit une irruption dans le duché de Novogorod, tua deux généraux ennemis, et tailla leurs troupes en pièces. Après cet événement, Heimbourg, dont la santé était fort dérangée, quitta la maîtrise de Livonie.

III. THÉODORIC DE GRUNINGEN.

1245. GRUNINGEN est déjà nommé dans un acte de la cour de Rome du 3 mars 1245, par lequel on attribuait un tiers de la Sémigalle et deux tiers de la Curlande aux chevaliers Teutoniques, et le reste aux évêques. Alexandre Newski, voulant avoir sa revanche, vint de nouveau pour attaquer la Livonie. On combattit, le 5 avril, sur la glace du lac Peipus; les Teutoniques, vaincus après un combat opiniâtre, laissèrent cinq cents hommes sur le champ de bataille, et en perdirent davantage par la rupture de la glace. Le maître provincial envoya des députés à Alexandre, qui s'était retiré à Pleskow après sa victoire, et fit la paix en rendant aux Russes plusieurs places qu'on leur avait prises. La même année, l'empereur Frédéric II donna la Livonie, la Curlande et la Samogitie à l'ordre, par un diplôme daté de Vérone. Comme on prétendait qu'Albert, troisième évêque de Riga, avait reçu la Livonie de Philippe de Suabe, roi des Romains, et qu'on voit encore la copie d'une prétendue investiture donnée au même Albert, en 1224, par Henri, aussi roi des Romains, cette concession ne pouvait pas manquer de faire naître des difficultés

entre l'ordre Teutonique et les archevêques de Riga. Après cet événement, Gruningen battit les Curlandais, et les obligea de se soumettre à payer un tribut. Pour les tenir en bride, le maître provincial fit bâtir les châteaux de Curen, d'Ambote et de Goldingen, où il mit de bonnes garnisons. Les Curlandais, impatiens du joug, proposèrent à Mendog, grand-duc de Lituanie, de le reconnaître pour maître, s'il voulait les délivrer de la domination des Teutons. L'an 1247, Mendog vint avec trente mille hommes mettre le siége devant le château d'Ambote. Gruningen, qui s'était approché à la faveur des bois, le surprit pendant qu'il livrait un assaut à la place, le mit en fuite après lui avoir tué seize cents hommes, et fit un grand nombre de prisonniers. Après cet exploit, il augmenta les fortifications des trois nouvelles forteresses, et fit ensuite une course en Lithuanie, où il mit tout à feu et à sang pour se venger du grand-duc. Théodoric de Gruningen fut rapppelé par le grand-maître en 1250, et renvoyé auprès du pape qui était alors à Lyon.

IV. ANDRÉ DE STUCKLAND.

1250. Apeine STUCKLAND avait pris possession de sa dignité, qu'une armée composée de lithuaniens, de samogites et de sémigalliens, vint fondre sur la Livonie. Le maître provincial la défit complètement, et suivit les Samogites dans leur pays, où rien ne put lui résister. De là, il revint dans la Semigalle, qu'il assujétit à payer un tribut, et fondit ensuite sur la Lithuanie, où il terrassa tout ce qui osa se présenter devant lui. Le grand-duc Mendog, craignant de se voir dépouillé de ses états, demanda une entrevue au maître provincial, et fit des propositions de paix. Stuckland lui répondit qu'il ne pouvait traiter avec un prince idolâtre ; mais que s'il voulait embrasser le Christianisme, il ferait volontiers la paix ; et, pour tenter son ambition, il promit que, s'il se convertissait, il ferait ériger la Lithuanie en royaume par le pape. Mendog, ayant accepté la proposition, fut instruit par un prêtre de l'ordre Teutonique, et ensuite baptisé avec toute sa famille. Les succès de Stuckland avaient été bien rapides ; car on voit une bulle d'Innocent IV, du 16 juillet 1251, par laquelle il prenait la Lithuanie aux droit et propriété de saint Pierre, et reconnaissait Mendog pour roi de Lithuanie. Ce prince fut sacré peu de tems après par l'évêque de Culm, en vertu du pouvoir que le pape lui avait donné par une autre bulle de la même date. L'an 1252, Stuckland bâtit le château de Memel aux confins de la Prusse, après quoi il força les habitants de l'île d'Oésel de renoncer à la pluralité des femmes, et renonça lui-même à sa dignité pour se retirer en Allemagne.

V. EBERHART DE SEYNE.

EBERHARD, comte de Seyne, qui avait commandé les chevaliers Teutoniques pendant la malheureuse expédition de saint Louis en Egypte, combattit avec avantage les Samogites et les Idolâtres de la Curlande. On ne sait pas précisément les époques de son magistère, qui fut fort court. Il se retira en Allemagne à cause de son grand âge.

VI. ANNON DE SANGERSHAUSEN.

Les époques du magistère d'ANNON DE SANGERSHAUSEN ne sont pas mieux connues que celles de son prédécesseur. On sait qu'il combattit avec succès les Samogites, les Curlandais et les Lithuaniens, et qu'il défit deux fois les Sémigalliens; mais à la fin, il fut battu par les Païens, et laissa beaucoup de monde sur le champ de bataille. Sangershausen bâtit la forteresse d'Annebourg en Sémigalle, pendant qu'il commandait en Livonie, et parvint, en 1262, à la grande-maîtrise de l'ordre Teutonique.

VII. BURCHARD DE HORNHAUSEN.

BURCHARD DE HORNHAUSEN paraît déjà dans une charte du 14 mai 1257, avec la qualité de maître provincial de Livonie. Pendant qu'il était aux prises avec les Russes et les Lithuaniens révoltés contre leur roi, les Samogites se jetèrent sur la Curlande, et battirent le commandeur de Goldingen, qui laissa trente-trois chevaliers de l'ordre sur le champ de bataille, avec un grand nombre de soldats. Le maître provincial revint à cette nouvelle; et, comme les Samogites étaient retirés, il emporta d'emblée une forteresse des Sémigalliens, et bâtit le château de Doblen. Hornhausen s'étant joint avec ses Livoniens aux chevaliers de Prusse, ils furent battus à Durben par les Païens de la Lithuanie, au mois de juillet 1259. Les Teutoniques perdirent beaucoup de monde dans cette affaire, entre autres le maître de Livonie, le maréchal de Prusse et cent cinquante chevaliers de l'ordre.

VIII. ANDRÉ.

ANDRÉ, dont on ignore le nom de famille, n'est connu que par une charte de Mendog, du mois de juin de l'an 1260, par laquelle il donnait le royaume de Lithuanie aux chevaliers Teu-

toniques, s'il venait à mourir sans enfants. Cette donation n'était qu'une feinte pour fermer les yeux aux chevaliers sur ses liaisons avec les Prussiens. Trois mois après, Mendog abjura le Christianisme, en abandonnant le titre de roi, qu'il tenait du pape, pour reprendre celui de grand-duc, et engagea, par-là, tous ses sujets révoltés à se ranger sous ses étendards ; après quoi il fit un horrible massacre des Chrétiens, tant de Pologne que de la Prusse, et fit périr dans les supplices les chevaliers de Livonie qui se trouvaient à sa cour et qu'il avait mis en possession éventuelle de ses états. Il est assez vraisemblable qu'André fut du nombre de ces malheureux.

IX. GEORGES D'EICHSTET.

Georges d'Eichstet fut battu par les Lithuaniens et les Samogites, qui consentirent néanmoins à faire une trève. Les habitants de l'île d'Oésel ayant pris les armes, Eichstet les défit près de Karmel, et rétablit dans l'île le culte de la religion chrétienne qu'ils avaient abandonnée.

X. WERNER DE BREITHAUSEN.

Mendog s'était ligué avec les Russes et son neveu Stroynat, duc de Samogitie, pour exterminer les chevaliers de Livonie. Les Russes n'étant pas arrivés à tems, le grand-duc, qui s'était avancé jusqu'à Wenden, fut obligé de se retirer. Les Russes, voyant le coup manqué par leur faute, voulurent se dédommager par la prise de Derpt, qu'ils brûlèrent, et dont ils emmenèrent les dépouilles ; mais le maître provincial les poursuivit si chaudement, qu'il leur reprit le butin, et fit un grand ravage en Russie. Les Samogites, profitant de son absence, pénétrèrent fort avant en Livonie ; le maître provincial envoya ordre aux chevaliers, restés à la garde de la Livonie, d'assembler ce qu'ils pourraient de monde pour leur couper la retraite : ce qu'ils firent avec succès ; car ayant attaqué l'armée samogite auprès de Dunamunde, ils en firent un grand carnage. Cette bataille meurtrière se donna au clair de la lune. Le maître provincial, étant tombé malade, fut obligé d'abandonner les Russes, pour revenir en Livonie. Lorsqu'il fut rétabli, il prit trois forteresses aux Païens de la Curlande, et les rasa de fond en comble. Plusieurs princes russes s'étant réunis, fondirent sur l'Estonie, et livrèrent une sanglante bataille, le 18 février 1268, aux Teutoniques, qui s'étaient vraisemblablement joints aux Danois. Les chevaliers furent vaincus ; et, pour prendre leur revanche, ils furent, au printems, dévaster les environs de

Pleskow, dont ils brûlèrent les faubourgs. Comme ils faisaient mine d'attaquer cette place, le prince Georges Andréwitch arriva au secours, avec une armée de Novogorodiens. Les Teutoniques se retirèrent sans être inquiétés, et cette guerre fut terminée par un traité. Il y a tant d'incertitudes dans les dates des événements de ce tems là, qu'on ne sait à quel magistère on doit attribuer celui-ci.

XI. OTTON DE LUTTERBERG.

Deux chartes de l'an 1268 (*Cod. dipl. Polon.*, tom. V, pag. 21), l'une sans date de mois, et la seconde datée du mois de décembre, nous apprennent qu'OTTON DE LUTTERBERG était alors maître provincial de Livonie. Ce sont deux accords, l'un avec le prévôt et chapitre cathédral de Riga, et l'autre avec l'archevêque et le même chapitre. Lutterberg a été inconnu à tous les anciens écrivains, et l'on ne sait si on doit le placer avant ou après Conrad de Mandern; car Gadebusch (*Annal. Livon.*, pag. 281) fait mention d'un privilége que ce dernier doit avoir donné à la ville de Pernau, en 1265, quoiqu'il marque seulement le commencement de son magistère en 1269.

XII. CONRAD DE MANDERN.

MANDERN perdit une bataille contre les Russes de Novogorod, les Lithuaniens et les Samogites (c'est peut-être celle de 1268 dont on a parlé plus haut). Dans un second combat, il courut le plus grand danger; cependant il parvint à arrêter les courses que les Semigalliens faisaient au-delà de la Dwine, en fortifiant les frontières. Ce maître provincial, à qui la ville de Mittaw, résidence actuelle du duc de Curlande, et la forteresse de Wittenstein doivent leur origine, demanda son rappel à cause de son grand âge et de ses infirmités.

XIII. OTTON DE RODENSTEIN.

1272. La même année que RODENSTEIN fut envoyé en Livonie par le grand-maître, il battit les Russes de Pleskow, perdit 1350 hommes dans le combat, et en tua cinq mille aux ennemis. L'année suivante, le maître provincial prit Isebourg, et fut, avec dix-huit mille hommes, mettre le siége devant Pleskow, où il fut joint par neuf mille hommes qu'il avait fait embarquer sur le lac Peipus. Pendant qu'on poussait les travaux du siége, Wassilli, grand duc de Vladimir et prince de Novogorod, se porta pour médiateur et parvint à ménager un

accommodement. Les Lithuaniens et les Samogites, après avoir fait une entreprise sur l'île d'Oésel, ravageaient le centre de la Livonie. Les évêques de Derpt et d'Oésel, et le commandant des Danois à Revel, s'étant joints au maître provincial, celui-ci attaqua les ennemis en 1274. On combattit sur la glace d'un lac près de Karkus, et les Chrétiens eurent le dessous. Rodenstein, et douze, ou, selon d'autres, cinquante-deux chevaliers de l'ordre restèrent sur la place, avec six cents allemands, sans compter les Livoniens, et Herman, évêque d'Oésel, qui fut blessé grièvement. C'est à ce maître provincial que la forteresse d'Oberpalen doit sa constructiou.

XIV. ANDRÉ DE WESTPHALEN.

1274. Comme les ennemis continuaient leurs ravages, les chevaliers de Livonie, sans attendre les ordres du grand-maître, reconnurent pour maître provincial ANDRÉ DE WESTPHALEN, qui avait mérité leur confiance par la manière distinguée avec laquelle il avait rempli la charge de maréchal de Prusse. Westphalen assembla une nouvelle armée et attaqua les Lithuaniens; mais il perdit la victoire avec la vie, et laissa la Livonie dans l'état le plus déplorable.

XV. WALTHER DE NORDECK.

1275. WALTHER DE NORDECK, envoyé par le grand-maître Hartman de Heldrungen, rétablit les affaires de la province par ses talents et son bonheur. Il battit plusieurs fois les Samogites et les Sémigalliens, détruisit les forteresses de Tarweyte et de Mésothen, qui appartenaient à ces derniers, et céda une partie des conquêtes qu'il avait faites dans la Sémigalle à l'église de Riga. Les succès de Nordeck furent si multipliés et si complets, qu'ils lui méritèrent le surnom de *Victorieux*. Ce maître provincial environna de murs de pierres plusieurs forteresses qui n'étaient fortifiées auparavant qu'en terre et en bois, et jeta, en 1277, les fondements des châteaux de Neuhausen en Curlande, et de Nitau en Livonie; après quoi il se retira en Prusse.

XVI. ERNEST DE RASBOURG.

1278. ERNEST DE RASBOURG, ayant entrepris de bâtir la forteresse de Dunabourg sur la rive droite de la Dwine, apprit que les Lithuaniens et les Samogites faisaient un grand armement pour interrompre l'ouvrage. Il résolut de les prévenir, et fit une irruption en Lithuanie avec le plus grand succès.

Les ennemis ne tardèrent pas de venir en Livonie pour prendre leur revanche. On se battit près d'Ascherade, le 9 mars 1279, avec beaucoup d'acharnement. Long-tems la fortune parut égale; mais le grand étendard de la Livonie étant tombé au pouvoir des Lithuaniens, les soldats commencèrent à lâcher le champ de bataille avec soixante-onze chevaliers de l'ordre et un nombre de soldats proportionné. Le gouverneur de l'Estonie, qui était venu au secours des Teutoniques, fut couvert de blessures, et eut peine à se sauver avec le reste de ses Danois.

XVII. CONRAD DE FEUCHTWANGEN.

1279. CONRAD DE FEUCHTWANGEN, nommé en même tems maître provincial de Prusse et de Livonie, trouva cette dernière province dans la consternation. Les Lithuaniens, occupés de brouilleries intestines, ne cherchèrent pas à profiter de leur victoire : mais les Sémigalliens se soulevèrent et détruisirent de fond en comble le château de Festen, dont ils passèrent la garnison au fil de l'épée, avec quinze chevaliers qui s'y trouvaient. L'archevêque de Riga et le maître provincial, qui étaient également intéressés à étouffer la révolte, se réunirent, et parvinrent à faire rentrer les Sémigalliens sous l'obéissance. Feuchtwangen eut une maladie qui l'obligea de demander son rappel. Il devint grand-maître de l'ordre en 1290, et se distingua beaucoup au dernier siége d'Acre.

XVIII. MANGOLD DE STERNBERG.

Une charte du 18 mai de l'an 1282 (*Acta Borussica*, t. III, pag. 274) nous apprend que Sternberg était en même tems maître provincial de Prusse et de Livonie. On ignore ce qui se passa dans cette dernière province pendant son magistère, qui dut être fort court.

XIX. GUILLAUME DE SCHURBOURG.

GUILLAUME DE SCHURBOURG, commandeur de Fellin, fut élevé à la dignité de maître provincial par les chevaliers de Livonie, sans que les historiens nous apprennent si le choix fut approuvé par le grand maître. Schurbourg, tranquille du côté des Lithuaniens, n'oublia rien pour réparer les maux que la Livonie avaient soufferts par leurs dernières incursions, et pour la mettre en état de résister aux nouvelles entreprises qu'ils pouvaient tenter. A cet effet, il fit bâtir les châteaux de Wolmar, de Burtneck, de Frikaten et de Rositten. Le maître pro-

vincial fut obligé de prendre souvent les armes contre les habitants de la Livonie, dont la plupart n'étaient chrétiens que de nom. L'an 1287, les Sémigalliens se révoltèrent et reçurent un puissant secours des Lithuaniens. Schurbourg assembla son armée et combattit avec tant de malheur, qu'il resta sur le champ de bataille, avec trente-trois chevaliers de l'ordre et un grand nombre de soldats. Seize chevaliers, pris par les ennemis, furent encore plus malheureux ; car les uns furent assommés à coups de bâton, et les autres rôtis vivants sur des grils de bois.

XX. CONRAD DE HERZOGENSTEIN.

1287. La même année que HERZOGENSTEIN fut nommé par le grand-maître à la maîtrise de Livonie, Witzlas III, prince de Rugen, vint au secours de l'ordre avec mille chevaux. Herzogenstein battit et soumit entièrement les Sémigalliens, prit la forteresse de Doblen, et détruisit les châteaux de Ratten et de Sydroben, qui avaient été bâtis par les rebelles. Ce maître provincial mourut la seconde année de son magistère, au grand regret des Livoniens.

XXI. BODO DE HOHENBACH, *nommé par d'autres* OTTON.

1289. Pendant le magistère de BODO, que d'autres nomment OTTON, la Livonie ne fut pas inquiétée par les ennemis du dehors. Mais il paraît que c'est de son tems que la division entre l'ordre et les évêques commença à se manifester. On ne peut pas dire au juste quelle fut la cause de ces querelles funestes à la Livonie; mais on peut assurer que l'envie de dominer les uns sur les autres en fut le vrai motif. Le défaut de titres rend cette partie de l'histoire de Livonie fort obscure.

XXII. BALTHASAR.

Une charte du 5 mars 1292 (*Cod. Dipl. Polon.*, t. V, p. 21), nous fait connaître Balthasar maître de Livonie, qui fit un accord avec Jean, archevêque de Riga. Arndt fait mention, dans la seconde partie de sa chronique de Livonie, d'un maître provincial nommé Galt, qui paraît être le nom de Balthasar en abrégé ; la première lettre de ce dernier nom ayant pu être changée en G par la faute de quelque copiste.

XXIII. HENRI DE DUMPESHAGEN.

HENRI DE DUMPESHAGEN, qui était maître de la Livonie

en 1294, fit un traité avec Bernard, évêque de Derpt. Comme l'archevêque Jean II s'était persuadé qu'il voulait par là lui ôter l'appui des évêques, il obligea Bernard à le rompre. Dumpeshagen voulut se mêler de l'élection d'un nouvel archevêque après la mort de Jean II, et ne fit qu'augmenter la division qui se manifestait déjà hautement entre l'ordre et le clergé. Ce maître de la Livonie mourut en 1295.

XXIV. BRUNO.

1296. La même année que Bruno, dont aucun écrivain ne nous a transmis le nom de famille, fut élevé à la dignité de maître provincial, le grand-duc de Lithuanie voulut faire une entreprise sur les terres de l'ordre : mais les Livoniens étaient sur leurs gardes, et la renommée grossit tellement leurs forces, que les Lithuaniens, effrayés, prirent le parti de la retraite sans coup férir. L'an 1297, la division entre l'ordre et l'archevêque éclata d'une manière terrible : le prélat, secondé de son chapitre et des habitants de Riga, fit un traité contre l'ordre avec le grand-duc de Lithuanie, ou plutôt renouvela celui que son prédécesseur avait fait. L'animosité fut telle, qu'on se battit neuf fois en dix-huit mois. Les chevaliers Teutoniques furent victorieux : mais les grands coups ne se frappèrent que l'année suivante avec des succès différents. L'an 1298, Withenès, grand-duc de Lithuanie, qui était resté jusques-là spectateur tranquille, malgré le traité qu'il avait fait avec l'archevêque, vint à son secours avec une armée de Lithuaniens, et pénétra fort avant dans la Livonie. Le premier juin, on combattit près de Freyden, où le maître provincial perdit la victoire avec la vie ; vingt-trois chevaliers de l'ordre et quinze cents hommes restèrent sur le champ de bataille du côté des Teutoniques.

XXV. GODEFROI DE ROGGE.

1298. En nommant Godefroi de Rogge maître provincial de Livonie, le grand-maître y envoya des secours de la Prusse, sous les ordres de Berthold de Bruhane, commandeur de Konigsberg. Bruhane fit une si grande déligence, qu'il se trouva à portée de venger la mort de Bruno quatre semaines après l'événement. Comme ceux de Riga et les Lihuaniens étaient occupés à faire le siége de Neumuhl, le commandeur, joint aux Livoniens, les attaqua le 29 juin, les contraignit de lever le siége, et leur tua plus de quatre mille hommes. Après ce succès, les chevaliers firent un grand ravage en Lithuanie.

L'an 1299, le maître provincial donna de grands priviléges à la ville de Lubeck pour favoriser son commerce en Livonie et en Russie. L'an 1302, le grand-maître de l'ordre Teutonique vint en Livonie pour tâcher d'y ramener la paix, mais inutilement. Il y laissa, en partant, un renfort de cinquante chevaliers. Le château de Saint-Georges, situé dans la ville de Riga, et qui servait d'habitation au maître de Livonie, ayant été détruit par les habitants, ces derniers s'accommodèrent avec l'ordre en 1306, et comptèrent une somme de huit cents marcs par forme de dédommagement. On ignore si Godefroi mourut en Livonie, ou s'il fut rappelé par le grand-maître.

XXVI. GERARD DE JOCKE.

1307. GÉRARD, nommé Conrad par quelques écrivains, reçut du secours de la Prusse l'année même de sa nomination, et en profita pour prendre la ville de Pleskow, dont il ramena un grand butin. Cet événement obligea les Russes à faire la paix, ou plutôt une trève. Le défunt archevêque Jean de Schwerin, la ville de Riga et l'évêque d'Oésel, avaient adressé au pape une longue liste de leurs griefs contre les chevaliers Teutoniques, peu de tems après que la guerre civile était commencée. Entre plusieurs plaintes très-fondées, il y avait beaucoup de calomnies absurdes. On ne voit pas que ce mémoire ait rien produit jusqu'en 1308, que l'archevêque Frédéric, qui se tenait à Avignon, renouvela les mêmes plaintes, auxquelles il en ajouta de nouvelles. C'était dans la chaleur du grand procès des Templiers, et il espérait apparemment de faire envelopper les chevaliers Teutoniques dans la même proscription. Malgré toutes ses sollicitations, il ne put obtenir qu'une bulle de Clément V, donnée à Avignon le 19 juin 1309, pour ordonner d'informer; ce qui ne produisit aucun effet. Le 15 juin 1314, accord entre le roi de Danemarck, comme duc d'Estonie, et le maître provincial au sujet des limites. Le 28 avril 1316, le chapitre de Riga et les vassaux de cette église firent un accord avec le maître provincial, dont l'objet principal était de s'unir pour résister aux Russes et aux Lithuaniens; mais le pape l'annulla, avec clause d'excommunication, le 21 décembre de l'année suivante.

L'an 1320, les querelles commencèrent avec les évêques. Les Lithuaniens firent de grands ravages en Livonie en 1322 et 1323. Les Livoniens, partisans de l'archevêque, ayant persuadé au pape que les chevaliers Teutoniques étaient les seuls qui empêchaient Gedimin, grand-duc de Lithuanie, d'embrasser le Christianisme, Jean XXII envoya, en 1324, des

nonces à Riga pour s'en éclaircir. Le grand-duc non-seulement justifia l'ordre par un désaveu formel des lettres qu'on avait supposées, mais il donna encore des marques terribles de son aversion pour le Christianisme, en faisant ravager cruellement les frontières de la Livonie et de la Pologne. Gérard mourut en 1327.

XXVII. EBERHARD DE MONHEIM.

1327. EBERHARD DE MONHEIM, commandeur de Goldingen, fut nommé à la maîtrise de Livonie par le grand-maître Werner d'Orselen. Les habitants de Riga ayant attaqué Dunamunde, forteresse de l'ordre, et s'étant ligués avec le grand-duc de Lithuanie, pour exterminer les chevaliers, Monheim bloqua la ville de Riga, et obligea les habitants, abandonnés par le chapitre, de se rendre à discrétion le 17 mars 1330. Alors il exigea qu'ils lui rapportassent tous leurs priviléges, et leur en donna un nouveau, le 16 août suivant. La même année, les Lithuaniens ravagèrent la Curlande. Pendant la suivante, le maître de Livonie fit construire un château en forme de citadelle pour contenir la ville de Riga sous son obéissance. L'an 1334, Monheim fait la guerre aux Russes avec succès, et prend encore une fois la ville de Pleskow. Le comte d'Arensbourg l'ayant secondé dans cette expédition, il donna le nom et les armes de ce seigneur allemand à un château de l'île d'Oésel, en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus. Pendant que le maître provincial se signalait contre les Russes, l'archevêque Frédéric l'attaquait vivement à la cour du pape, à cause de la prise de Riga et des autres biens de l'archevêché; mais cette affaire était de nature à ne pas être terminée pendant le magistère de Monheim, qui renonça à sa dignité en 1340 à cause de son grand âge. Il eut la grande commanderie de Cologne pour sa retraite.

XXVIII. BURCHARD DE DREYLEWEN.

1341. Les Russes étant venus pour interrompre les travaux que DREYLEWEN faisait faire à Marienbourg, il les défit; et, les ayant poursuivis jusqu'en Russie, il les força de demander la paix. L'an 1343, les paysans de l'Estonie, s'étant révoltés, firent un horrible massacre de la noblesse; exemple qui fut suivi par les habitants de l'île d'Oésel. Les Danois qui se trouvaient en Estonie, étant réduits aux plus fâcheuses extrémités, appelèrent Dreylewen à leur secours, et firent un accord avec lui, par lequel ils le chargeaient de la défense et de la conservation des villes de Revel et de Wesenberg. Le maître provin-

cial vola au secours des Danois, tua dix mille hommes aux rebelles dans une bataille, et fit mettre les armes bas aux Estoniens. De là, il se rendit dans l'île d'Oésel, où il tua neuf mille de ces insulaires qui avaient commis les plus grandes cruautés contre les chevaliers de l'ordre, et obligea les autres de travailler à la construction de la forteresse de Sonnenbourg, qu'il fit bâtir pour les tenir en bride. Les Estoniens et ceux de l'évêché de Derpt ayant appelé les Russes à leur secours, il fallut encore une victoire pour apaiser cette terrible révolte. Pendant que Dreylewen était occupé à cette guerre, les Lithuaniens profitèrent de l'occasion pour ravager la partie méridionale de la Livonie. L'an 1346, le grand-maître, Henri Dusener, ayant rassemblé toutes ses forces pour combattre les Lithuaniens et leurs alliés, le maître provincial le joignit avec les troupes de la Livonie. On se battit dans la plaine d'Oukaym le jour de la Purification, et la victoire des chevaliers fut des plus complètes; car, selon l'opinion la plus générale, les ennemis perdirent dix-huit ou vingt mille hommes, et même le double, suivant les annales des Russes. Burchard de Dreylewen mourut en 1346, ou 1347, après avoir bâti le château de Frauenbourg, construit, ou achevé celui de Marienbourg, et fortifié plusieurs autres places.

XXIX. GOSWIN D'ERECK, OU DE HERIKE.

1347. Le grand-maître de l'ordre Teutonique ayant acheté le duché d'Estonie de Waldemar III, roi de Danemarck, l'année même de la nomination de GOSWIN, il réunit cette belle province avec les états que l'ordre possédait déjà en Livonie; mais il chargea les chevaliers d'une redevance annuelle au trésor général de l'ordre. Le pape ayant ordonné à l'ordre de rendre la ville de Riga à l'archevêque, Goswin ne jugea pas à propos d'obéir, parce que les habitants de Riga avaient commencé la guerre en faisant de grands ravages sur les terres de l'ordre, et qu'il prétendait pouvoir la retenir à titre de conquête. L'an 1354, l'évêque de Westeras, commissaire du pape, déclara le maître, le maréchal et les commandeurs de la Livonie, excommuniés. En 1360, nouvelle sentence qui ordonne de rendre Riga à l'archevêque. Ce maître provincial mourut, ou fut rappelé par le grand-maître, en 1361, après avoir fait environner Karkus d'un mur de pierres.

XXX. ARNOLD DE VIETINGHOF.

1361. Aussitôt que VIETINGHOF, ci-devant commandeur de

Marienbourg, fut nommé à la maîtrise de Livonie, il commença à faire bâtir la forteresse de Kawelecht. L'an 1363, accord fait à Dantzick, en vertu duquel on devait rendre la ville de Riga à l'archevêque qui affranchissait les maîtres de Livonie du serment qu'ils devaient lui prêter à leur avénement. Vietinghof assista puissamment le grand-maître Winrich de Kniprode dans la guerre qu'il fit aux Lithuaniens. Il fit prisonnier, dans une bataille, Keistut, duc de Samogitie, et assista à la prise de Kowno, que quelques écrivains lui attribuent mal à propos. On dit que Vietinghof fut tué, en 1363, dans un combat contre les Lithuaniens, tandis qu'Arndt prétend avoir vu une charte de ce maître provincial, du 23 avril 1365. Comme il y a beaucoup d'incertitude sur les époques du magistère de Vietinghof, ainsi que sur celles de ses deux successeurs, nous les marquerons selon ce qui paraît le plus probable, sans prétendre les garantir.

XXXI. GUILLAUME DE FREYMERSEN.

1365. Guillaume, qui ne paraît nommé Ernnersheim dans une charte que par une faute de copiste ou d'imprimerie (*Cod. Policon.*, tom. V, pag. 78), fut le successeur de Vietinghof. En 1366, accord avec l'archevêque de Riga, par lequel on acheva ce qui n'avait été qu'ébauché en 1363. Le maître de Livonie abandonna la juridiction de Riga, en se réservant le commandement des armées, et l'archevêque renonça au serment qu'il prétendait lui être dû par les maîtres de Livonie ; malheureusement cet accord fut mal observé. L'an 1367, Freymersen commença à faire bâtir la forteresse de Smitten, qui ne fut achevée que trois ans après. La même année, il fit un traité avec Olgerde, grand-duc de Lithuanie, et son frère Keistut. Cet acte singulier, intitulé *Pax Latrunculorum*, était une trève qui n'avait lieu que pour les partisans, ou troupes légères, des deux côtés, qui ne devaient exercer aucune hostilité sur les frontières désignées; mais il était stipulé que les parties contractantes auraient la liberté de traverser, quand elles voudraient, ces mêmes pays avec des troupes réglées, pour continuer la guerre qui durait depuis long-tems entre les Lithuaniens et la Livonie. L'an 1371, nouvelle querelle avec l'archevêque de Riga, parce que le maître provincial prétendait que le clergé de la Livonie devait porter l'habit de l'ordre Teutonique. Elle fut poussée si loin, que Freymersen s'empara d'une partie des biens de l'archevêché. On croit que ce maître provincial mourut en 1374, après avoir été continuellement aux prises avec les Lithuaniens, de même que son prédécesseur.

XXXII. ROBIN D'ELTZEN.

1374. ROBIN D'ELTZEN (nommé Job d'Ulsen par Schurtzfleisch) , succéda à Freymersen. Pendant le Carême de l'an 1380, il fit une trève jusqu'à la Pentecôte avec Jagellon, grand-duc de Lithuanie , dont il exclut positivement le duc Keistut et les Samogites. L'année suivante, il attaqua la Samogitie, tua beaucoup de monde, et ramena sept cents prisonniers et quatorze cents cheveaux de la cavalerie des ennemis. Les chanoines de Derpt ayant élu , en 1378 , Jean Damorow pour leur évêque, le maître provincial protégea Jean Hebet, son compétiteur , et l'installa de force en 1382 , en réduisant Damerow à la qualité de simple chanoine. Les accords faits précédemment avec l'archevêque n'ayant pas eu d'effet , le cardinal Barthelemi, juge délégué du pape, renouvela, en 1390, l'excommunication qui avait été prononcée contre les maîtres de Livonie, pour n'avoir pas rendu la ville de Riga. On ne sait rien de certain sur la fin de ce maître provincial, qui ne cessa de secourir le grand-maître dans ses expéditions en Lithuanie, et à qui on peut reprocher trop d'animosité contre les évêques. Il parait que ce fut de son tems que le pape Boniface IX soumit l'église de Riga à la règle de l'ordre Teutonique.

XXXIII. WENNEMAR DE BRUGGENEY.

1393. WENNEMAR, nommé par d'autres Waldemar de Bruggeney, regardant le siége de Riga comme vacant, par la fuite de Jean de Sinten, avait pris l'administration des biens et forteresses de l'archevêché. Le 10 mars et le 24 de septembre, le pape Boniface approuva non-seulement que le maître eût pris sous sa sauve-garde les biens de l'archevêché, pour les mettre à l'abri des entreprises des Russes et des autres ennemis du voisinage, mais il fit plus, car il le releva de l'excommunication qui avait été fulminée précédemment contre le maître et les commandeurs de la Livonie. L'an 1396, le maître provincial demanda aux évêques de Livonie un cens annuel, apparemment pour contribuer à la défense du pays. Diétrich, ou Théodoric II, évêque de Derpt, s'y opposa, et appela en Livonie les Russes de Pleskow, les Lithuaniens et les Samogites. On en vint à une bataille, où le maître provincial remporta la victoire; mais elle coûta si cher, qu'elle lui fit désirer de voir bientôt la fin de cette guerre. L'an 1397, Bruggeney fit reconnaître Jean de Wallenrod pour archevêque de Riga, en obligeant les chanoines d'abandonner le parti d'Otton, qu'ils lui avaient donné

pour compétiteur. La même année, on accommoda, à Dantzick, l'affaire du maître de Livonie avec l'évêque de Derpt et les autres évêques. Dans cet acte du 15 juillet, on maintint, dans toute sa force, l'ancien accord qui obligeait les vassaux de l'église de Riga, d'Oésel, de Derpt et de Curlande, de marcher à la guerre sous les ordres des maîtres provinciaux de l'ordre Teutonique ; ce qui les rendait maîtres de toutes les forces de la Livonie. Suivant quelques écrivains, Bruggeney attaqua les Samogites avec quinze mille hommes, l'an 1399, tandis que les chevaliers de Prusse en faisaient autant de leur côté : on tua quatre mille hommes aux ennemis, et on leur enleva grand nombre de prisonniers. Ce fut la dernière expédition du maître provincial, qui mourut cette même année.

XXXIV. CONRAD DE VIETINGHOF.

1400. Après que VIETINGHOF, auparavant commandeur de Fellin, eut fait diverses expéditions, en Lithuanie, avec les chevaliers de Prusse, il se brouilla avec les Russes de Pleskow, qu'il défit complètement près de la rivière de Muddaw, en 1403. Cette journée fut très-fatale aux ennemis, qui laissèrent sept mille hommes sur le champ de bataille, et dont un grand nombre se noya en voulant passer la rivière. Les chevaliers de Prusse ayant été battus à Tannenberg, le 15 juillet 1410, par l'armée de Pologne et de Lithuanie, Vietinghof vola au secours de Marienbourg, assiégée par Jagellon, et eut l'adresse de détacher Vitolde, grand-duc de Lithuanie, du parti du roi. Après la levée du siége de Marienbourg, Vietinghof revint en Prusse avec une armée plus considérable que la première, et fut compris dans le traité de paix que le grand-maître, Henri de Plauen, fit à Thorn, le 1er. février 1411, avec le roi de Pologne. Ce maître provincial mourut en 1413.

XXXV. THEODORIC TORCK.

1413. TORCK, né l'an 1344, était entré dans l'ordre en 1383, ainsi il avait soixante-neuf ans lorsqu'il fut élevé à la dignité de maître de Livonie. Cette province fut assez tranquille pendant son magistère, par l'attention qu'il eut de se tenir toujours en situation, de se faire respecter de ses voisins. On ne sait si Torck mourut en 1415 ou en 1416.

XXXVI. SIGEFROI LANDERN DE SPANHEIM.

L'an 1416, SIGEFROI DE SPANHEIM assembla les vassaux de

l'église de Riga au château de Ronnebourg, qui appartenait à l'archevêque; et, dans un acte qu'il y fit, il prit le titre de vicaire du chapitre de Riga, et le scella du sceau de son vicariat. Comme il y avait douze ans que les maîtres de Livonie étaient vicaires de l'archevêque, Spanheim se fit donner une quittance en 1417. L'année suivante, ce maître provincial fit un traité de limites et de commerce avec le grand prince Vassili et les Russes de Novogorod. L'an 1424, l'empereur Sigismond accorda un privilége à l'ordre, par lequel il déclarait que ses sujets ne pouvaient être cités devant les tribunaux de l'empire. Cette année fut aussi l'époque de la mort de Spanheim.

XXXVII. CYSSE DE RUTENBERG.

1424. CYSSE DE RUTENBERG remplaça Spanheim dans la maîtrise de Livonie. L'an 1426, il donna un privilége à la ville de Narva, avec des armoiries et un sceau. Henning de Scharfenberg, s'étant brouillé avec les chevaliers, parce qu'il ne voulait plus porter l'habit de l'ordre, quoiqu'il en fût membre avant son élévation à l'archevêché de Riga, tint un concile provincial en 1426, ou, selon d'autres, en 1428, et envoya des députés pour faire des plaintes au pape. Goswin d'Aschenberg, commandeur de Grubin, arrêta les députés sur la frontière, et les fit jeter dans un lac. Ce forcené, loin de cacher son crime, écrivit aux évêques, que, sans avoir reçu l'ordre de personne, il avait puni leurs députés comme des traîtres à la patrie, et se sauva. Le pape Martin V ayant ordonné provisionnellement que tous les ecclésiastiques de la Livonie porteraient l'habit de l'ordre, on convint, le 15 août 1428, que l'archevêque demanderait pardon au maître provincial pour avoir changé de vêtement; qu'en réparation des désordres que cela avait occasionés, le chapitre de Riga célébrerait annuellement un anniversaire pour les maîtres et chevaliers de Livonie : on ajouta que le grand-maître, ni celui de Livonie, ne pourraient être recherchés à cause de la mort des députés du concile, parce qu'ils avaient prouvé qu'ils n'y avaient aucune part; mais que si on pouvait se saisir du coupable, on le punirait comme il le méritait; et l'on finit par convenir qu'on continuerait le procès commencé au sujet de l'habillement du clergé, et que de part et d'autre on pourrait faire valoir les bulles qu'on avait obtenues de Rome, dans la poursuite de cette affaire. Le grand-duc Suitrigelon ayant été chassé de la Lithuanie par son cousin Sigismond, que le roi de Pologne protégeait, quoique Suitrigelon fût son frère, ce dernier essaya de rétablir sa fortune, et demanda du secours aux chevaliers de Livonie, qui partagèrent la

perte que ce prince fit à la bataille d'Osmiani, le 8 décembre 1432. Les vaincus laissèrent dix mille hommes sur le champ de bataille, et les Lithuaniens aidés des Polonais, firent quatre mille prisonniers. Les écrivains livoniens ne font pas mention de cet événement, rapporté par les Polonais et les Lithuaniens, non plus que de diverses entreprises que les chevaliers doivent avoir faites, l'an 1434, en faveur de Suitrigelon. Pendant que le maître provincial ravageait la Lithuanie, il fut attaqué de la dysenterie qui s'était mise dans son armée, et en mourut à son retour. Plusieurs écrivains prolongent de beaucoup son magistère; mais il paraît que c'est mal à propos.

XXXVIII. FRANK DE KERSDORF.

1434. Frank de Kersdorf fut nommé à la maîtrise de Livonie par le grand-maître Paul de Rusdorf, son parent. Comme les difficultés avec l'archevêque de Riga, subsistaient toujours, le maître de Livonie fut cité par le concile de Bâle à comparaître en quatre-vingt-dix jours après l'insinuation. On ignore l'effet qu'eut cette citation.. Le duc Suitrigelon, ayant assemblé une armée nombreuse, entreprit le siége de Wilkomiers, et fut entièrement défait devant cette place par l'armée de Lithuanie. Les chevaliers de Livonie partagèrent cette perte. L'opinion commune est que Kersdorf y fut tué : mais elle est fausse, si les écrivains polonais ne se sont pas trompés en marquant la bataille de Wilkomiers au 1er. septembre de l'an 1435, puisqu'on connaît des accords qu'il a faits postérieurement. Le plus mémorable est celui qu'il fit à Walk, le 4 décembre de la même année, par lequel il rendait à l'archevêque de Riga les biens que ses prédécesseurs avaient arrêtés ; et l'archevêque, en revanche, lui céda un certain terrain au-delà de la Dwine, pour la somme de vingt mille marcs, monnaie de Riga. Il paraît que Kersdorf mourut peu de tems après.

XXXIX. HENRI DE BUCKENVORDE, DIT SCHUNGEL.

Les chevaliers de Livonie choisirent pour leur maître provincial Henri de Buckenvorde, dit Schungel (nommé par d'autres Schungel de Buckenvorde). Cela déplut au grand-maître, qui avait le droit de nommer les maîtres de Livonie avec le concours de son chapitre; mais on y avait déjà dérogé autrefois, et les chevaliers firent des représentations si pressantes pour prouver que Buckenvorde était l'homme le plus propre à ré-

parer les malheurs que la Livonie venait d'essuyer, que le grand-maître confirma le choix qu'ils avaient fait. Comme on n'a rien de certain sur la mort de Kersdorf, on ne peut rien assurer sur l'époque de l'élection de Buckenvorde; mais il y a de l'apparence qu'elle eut lieu en 1436, et qu'il mourut en 1437, ou 1438.

XL. HENRI VINKE D'OBERBERGEN.

1438. Les chevaliers de Livonie, profitant des troubles de la Prusse, élurent pour leur chef HENRI VINKE (nommé par quelques écrivains Finck d'Auerberg), et lui promirent fidélité sans attendre la confirmation du grand-maître. L'an 1444, les Russes de Novogorod vinrent, pendant l'hiver, ravager les environs de Narva, jusqu'au lac Peipus. L'année suivante, pendant l'été, le maître provincial prit sa revanche, et fit, en 1447, une ligue pour deux ans, contre les Russes de Novogorod, avec Christophe, roi de Danemarck et de Suède. Le maître provincial fit une irruption en Russie, à la Saint-Jean; mais il ne paraît pas qu'il fut secondé par Christophe, comme ils en étaient convenus; ainsi cette entreprise se réduisit à des ravages, parce que les ennemis étaient sur leurs gardes. L'an 1449, Silvestre Stobwasser, nouvellement élu archevêque de Riga, s'engagea à porter et à faire porter, par son clergé, l'habit de l'ordre Teutonique, et promit d'être fidèle au grand-maître, à celui de Livonie et à tout l'ordre. On ne sait pas précisément l'époque de la mort de ce maître provincial, à qui la forteresse de Bauske, en Sémigalle, dut sa fondation.

XLI. JEAN DE MENGDEN, DIT OSTHOF.

1451. L'année de la nomination de ce maître provincial, nommé MENGDEN, dit OSTHOF, dans une charte (*Cod. Poloni.*, t. V, p. 136), l'ordre fit un accord à Wolmar, le 6 juillet, avec l'archevêque et le clergé de Livonie, qui s'obligèrent, entr'autres points, à porter l'habit et à suivre la règle de l'ordre Teutonique; mais les chevaliers renoncèrent au droit de visiter les églises. Le 30 novembre 1452, traité de Kirchholm, entre le maître de Livonie et l'archevêque, par lequel ils convinrent, qu'ayant un droit égal sur la ville de Riga, ils la posséderaient et gouverneraient en commun. Le pape Nicolas V confirma cet accord, en ordonnant aux évêques de Pomésanie, de Curlande et de Sambie, de veiller à son exécutoire, et d'employer les censures ecclésiastiques contre la

partie qui voudrait y contrevenir. Les Prussiens s'étant révoltés, en 1454, contre le grand-maître, l'archevêque voulut profiter de l'embarras où l'ordre se trouvait pour annuler le traité de Kirchholm. Le maître de Livonie proposa une assemblée des états à Walck, où l'archevêque promit de se rendre; mais au lieu de cela, il fut à main armée à Riga, et voulut engager les habitants à chasser les chevaliers et à détruire leur château. Pendant ce tems, l'archevêque avait négocié avec la Suède, à qui il promettait d'abandonner une partie de la Livonie, et en obtint un secours de quatre mille hommes. Quoique le maître de Livonie fût en état de punir la perfidie de l'archevêque malgré ce secours, il préféra un accommodement qui eut lieu, le 23 septembre, dans Wolmar, où l'on renouvela le traité de Kirchholm, et où l'on transigea, de part et d'autre, sur toutes les difficultés. Le 12 février 1457, tous les états de la Livonie s'unirent pour dix ans contre les ennemis du dehors. Le 13 décembre suivant, le maître de Livonie fit un traité avec Christiern, roi de Danemarck, pour quinze ans, par lequel il s'obligeait de payer annuellement mille florins d'or du Rhin, pour avoir un secours de quatre à cinq cents hommes. Le grand-maître céda la souveraineté de l'Estonie à celui de Livonie, par un acte du 24 avril 1459, à cause des secours d'hommes et d'argent qu'il lui avait donnés. L'an 1463, une escadre livonienne, qu'il envoyait au secours du grand-maître, fut battue par les rebelles de la Prusse. L'an 1466, une autre flotte de quarante navires chargés de soldats, de vivres et de munitions, fut battue par la tempête et périt presque entièrement dans les écueils; et sept cents chevaliers livoniens, qui avaient pris la route de terre, furent totalement détruits par les Samogites. La même année, le grand-maître fut contraint de faire une paix ruineuse avec la Pologne. Le maître provincial mourut en 1469. Il avait donné un village et deux mille marcs pour avoir sa sépulture dans le cœur de la cathédrale de Riga; l'archevêque Silvestre s'y opposa inutilement, et se vengea en défendant de lui dresser une épitaphe.

XLII. JEAN WOLTHUSEN, DIT FERSEN.

1470. JEAN WOLTHUSEN fut élevé à la maîtrise de Livonie dans le courant de janvier. Pendant le Carême de 1471, ce maître provincial fut déposé, arrêté à Helmet, et enfermé dans une tour à Wenden, où il finit ses jours. Quelques-uns prétendent qu'il avait mérité ce traitement par quelque intelligence secrète avec les Russes; et d'autres, qui le croient inno-

cent, veulent que ce soit l'effet d'une faction puissante qui s'était élevée contre lui.

XLIII. BERNARD DE BORCH.

1471. **Bernard de Borch** fut élevé à la maîtrise de Livonie pendant le Carême de cette année. L'an 1473, accord de Berkenbomen entre l'archevêque Silvestre, qui insistait toujours pour rompre le traité de Kirchholm, et le maître de Livonie, par lequel ils s'engagèrent respectivement à rester tranquilles pendant soixante ans. Silvestre ne l'eut pas plutôt signé, que le maître de Livonie apprit qu'il venait de faire un traité contre l'ordre avec l'évêque de Derpt, et qu'il n'oubliait rien pour lui susciter des ennemis en Danemarck, en Pologne, en Lithuanie, en Suède, à Lubeck et dans les autres villes anséatiques; malgré cela, il patienta dans l'espérance de ramener l'archevêque à des sentiments plus équitables. L'an 1476, les villes hanséatiques s'entremettent pour pacifier les troubles de la Livonie. Les états assemblés l'an 1477, à Wolmar, ayant vu les traités sur lesquels le maître de Livonie fondait ses droits, envoie députation sur députation à l'archevêque, qui s'obstina à ne vouloir tenir aucun accord. Peu de tems après, le maître de Livonie intercepta des lettres des députés que l'archevêque avait envoyés en Danemarck, en Suède, en Pologne et en Lithuanie, pour engager les souverains de ces états à venir fondre sur la Livonie. Après avoir fait de nouveaux efforts pour animer les Suédois, les Danois et les Lithuaniens, contre les chevaliers Teutoniques, l'archevêque fit, en 1479, un traité contre l'ordre, avec l'administrateur de Suède et quelques archevêques du royaume. Borch, qui avait patienté jusques-là, s'abandonna à une colère d'autant plus terrible qu'elle avait été plus long tems retenue. Il s'empara des forteresses de l'archevêché, prit et brûla le château de Kokenhansen, où Silvestre s'était enfermé, le mit dans une étroite prison, et donna l'administration des biens de l'archevêché à Simon de Borch, son frère, évêque de Revel. Le pape donna une bulle fulminante contre le maître de Livonie, le 19 août de la même année; il l'excommuniait, et lui ordonnait de relâcher l'archevêque et de le remettre en possession des biens de son église, ignorant que Silvestre était mort le 12 du mois précédent. Le pape ayant nommé Etienne, ci-devant avocat du défunt archevêque, pour le remplacer, ce choix ne fit que perpétuer les difficultés. L'empereur Frédéric III, qui soutenait le maître de Livonie contre le pape, écrivit, l'an 1481, en sa faveur, aux rois de Pologne et de Danemarck,

et ordonna aux princes de l'empire de le maintenir dans la possession des biens de l'archevêché, prétendant qu'étant un fief de l'empire, c'était à lui à y remettre l'ordre troublé par les archevêques. Le 22 avril, Frédéric donna l'investiture des biens de l'archevêché au maître de Livonie, ordonnant à la ville de Riga de lui obéir; ce qui ne fut publié que le 13 novembre suivant. La même année, les Russes attaquent la Livonie et la Lithuanie. L'an 1482, Borch fait une trève pour deux ans avec la ville de Riga, à commencer à la Saint-Jean, et l'on convint que dans cet intervalle il pourrait rebâtir son château, et la ville garder les troupes étrangères. L'an 1484, les habitants de Riga démolirent le nouveau château des Teutoniques, et prirent Dunamunde qu'ils rasèrent : ces excès furent suivis d'un accord. L'année suivante, la guerre recommença avec les sujets de l'archevêché, et les Suédois envoyèrent du secours à la ville de Riga; ce qui donna occasion aux Russes de ravager la Finlande et la Livonie. L'an 1486, les villes anséatiques de la Vandalie se liguèrent avec les Suédois contre les chevaliers de Livonie. La même année, les chevaliers, dégoûtés de leur maître, le déposèrent, et lui accordèrent la forteresse de Marienbourg pour sa retraite. D'autres disent qu'il fut déposé parce qu'il était excommunié.

XLIV. JEAN FREYTAG DE LORINGHOF.

1486. Freytag prend possession de la maîtrise de Livonie le jour de la déposition de son devancier. Un accommodement projeté manque, parce que la ville de Riga s'obstine à ne pas renvoyer les troupes suédoises. L'an 1487, ceux de Riga battirent le maître de Livonie à Treyden; ce qui n'empêcha pas l'archevêque et la noblesse d'abandonner leur parti. Freytag prit sa revanche la même année, et les battit à Neumulh. L'année suivante, le maître de Livonie s'accommoda avec Stein-Sture, administrateur de Suède, avec lequel il fit une alliance contre les Russes. L'an 1491, accommodement du maître de Livonie avec la ville de Riga. Jean Freytag mourut le 3 juin 1493.

XLV. WALTHER DE PLETTENBERG.

1493. Quoiqu'on ne sache pas l'époque précise de l'élévation de Plettenberg, il n'est pas douteux qu'elle eut lieu peu de tems après la mort de son prédécesseur. L'année suivante, il termina les difficultés avec la ville de Riga, rebâtit Dunamunde et fortifia Wenden. Le 21 juin 1501, Plettenberg

fit un traité avec Alexandre, grand-duc de Lithuanie, contre Ivan III, grand-duc de Moskow; mais il fut inutile, car le grand-duc ne donna aucun secours aux Livoniens. Les Russes étant venus, la même année, ravager la Livonie avec 40,000 hommes, Plettenberg les défit complètement, le 7 de septembre, près de Mahelm. Le 13 septembre 1502, bataille de Pleskow, où Plettenberg défit l'armée moscovite, forte de quatre-vingt-dix mille russes et de trente mille tartares. Il tua quarante mille hommes aux ennemis, selon les calculs les plus modérés. Au mois de septembre 1503, traité de Pleskow, où l'on fit une trève de cinquante ans entre la Russie et la Livonie. L'an 1520 ou 1521, car on ignore l'époque précise, mais celles-ci sont les plus probables, Plettenberg et ses successeurs furent affranchis de la dépendance du grand-maître pour l'exercice de la souveraineté sur les domaines de l'ordre en Livonie. Pour obtenir cette indépendance et la liberté d'élection, Plettenberg compta une grosse somme d'argent au grand-maître, Albert de Brandebourg. Plettenberg fit, l'an 1522, un arrangement avec le grand-duc de Russie; dans ce traité, il est qualifié prince de Livonie. L'an 1525, la même année que l'ordre Teutonique perdit la Prusse par l'apostasie du grand-maître, Albert de Brandebourg, Plettenberg et ses successeurs furent élevés à la dignité de princes de l'empire. On voit par un recès de la diète tenue à Spire, par Ferdinand, roi des Romains, en 1529 (*Ap.* Goldast, *Const. Imper.*, t. III, p. 494 *et seq.*), que le député du maître de Livonie suivait immédiatement ceux des archevêques de Bremen, de Besançon et de Riga, et qu'il précédait ceux des quatre évêques de la Livonie, de même que ceux de l'évêque d'Aichstet, et d'autres princes-évêques de l'empire. Ainsi il est probable que le maître de Livonie avait la séance immédiate après le grand-maître de l'ordre Teutonique, qui suivait les archevêques et qui précédait tous les évêques princes de l'empire. Ferdinand, roi des Romains, confirma, le 8 juillet 1533, au nom de l'empereur absent, Herman de Bruggeney, comme coadjuteur du maître de Livonie. Plettenberg l'avait demandé avec le consentement du grand-maître Walther de Cronberg. Ainsi, quoiqu'indépendant, quant à la souveraineté et à la liberté de l'élection, il regardait toujours le grand-maître de l'ordre comme son supérieur en sa qualité de religieux. Le maître de Livonie étant à l'église, le 28 février 1535, y mourut assis devant l'autel, sans maladie, mais uniquement de vieillesse. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Jean, à Wenden, sa résidence, où il était mort. Plettenberg fut un des plus grands hommes de son siècle; mais on peut lui reprocher d'avoir favorisé le Luthé-

ranisme. Il paraît, à la vérité, que ce fut par politique et pour étendre son autorité en Livonie; mais cela ne l'excuse pas. Cependant on ne voit pas qu'il ait embrassé ouvertement cette hérésie; et, à la manière dont Vénator parle de sa mort (pag. 208.), il paraît qu'il mourut fidèle à la religion catholique.

XLVI. HERMAN DE BRUGGENEY, DIT HASENKAMP.

1535. BRUGGENEY, ci-devant maréchal de Livonie et coadjuteur, prit possession de la maîtrise aussitôt après la mort de Plettenberg. L'an 1537, accord fait à Wolmar avec l'archevêque et les autres prélats de la Livonie, où l'on confirma le traité de Kirchholm de 1452, au sujet de la ville de Riga, et où le clergé s'engagea à suivre la bulle qui le soumettait à la règle, et à porter l'habit de l'ordre. Charles-Quint permit, le 11 février 1538, aux maîtres de Livonie de ne recevoir l'investiture de leur principauté que quatre ans après avoir pris possession de leur dignité. L'an 1545, Jean de Recke fut fait coadjuteur du maître de Livonie. Bruggeney nomma, la même année, des commissaires pour jurer et confirmer la paix perpétuelle avec la Pologne, et pour terminer quelques difficultés de limites; mais on ne finit rien sur ce dernier article. Le 28 juillet 1546, le maître de Livonie, l'archevêque et les évêques s'engagent de ne prendre aucun étranger pour coadjuteur, et surtout parmi des princes ou personnes d'un grand état. Au mois de février 1547, le maître de Livonie, son coadjuteur, et l'archevêque firent ensemble leur entrée solennelle à Riga, avec une suite magnifique de deux mille deux cents chevaux. Comme la ville avait déjà fait hommage au maître de Livonie, elle le rendit, dans cette occasion, au coadjuteur et à l'archevêque, en conséquence du traité de Kirchholm, où l'on avait réglé qu'elle appartiendrait en commun au prélat et à l'ordre. Avant cette cérémonie, le coadjuteur et l'archevêque avaient promis de maintenir les habitants de Riga dans l'exercice du Luthéranisme. Le czar Ivan IV ayant demandé, cette même année, à l'empereur, de laisser passer en Russie des ingénieurs et des ouvriers allemands de toute espèce, au nombre de trois cents, Bruggeney, qui jugeait bien que cette émigration ne pouvait qu'être funeste à la Livonie, fit si bien qu'il l'empêcha : refus dont le czar fut fort piqué. Une peste horrible, qui faisait de grands ravages en Livonie et en Russie, emporta Herman de Bruggeney le 4 février 1549.

XLVII. JEAN DE RECKE.

1549. Le 13 août de cette année, la diète de Ratisbonne

exempta le maître de Livonie du paiement ordinaire des taxes de l'empire, à la réserve de cinquante florins pour l'entretien de la chambre de justice, et cela à cause du danger dont il était menacé par les Russes. Jean de Recke mourut à Fellin dans le courant de l'année 1551.

XLVIII. HENRI DE GALEN.

1552. L'empereur donna, le 22 janvier 1552, l'investiture de la Livonie, de l'Estonie et de la Curlande au député de Galen. L'an 1554, le czar exige un tribut de l'évêché de Derpt; quoique cette demande fût aussi injuste que nouvelle, on promit de le payer, et les députés de tous les états de la Livonie firent une trève de quinze ans avec les Russes. L'an 1556, Galen et les évêques, mécontents de ce que l'archevêque avait choisi Christophe, duc de Mecklenbourg, pour coadjuteur, sans égard pour l'accord qu'il avait signé lui-même en 1546, ne négligèrent rien pour empêcher l'effet de cette nomination. L'archevêque, ayant demandé des troupes à son frère Albert, duc de Prusse, fut déclaré ennemi de la patrie par les états. Galen, déjà fort âgé, voyant que cette querelle l'entraînerait dans une guerre, nomma son coadjuteur, avec le concours de son chapitre, Guillaume de Furstenberg, gouverneur de Fellin. Les troupes de l'ordre prirent plusieurs forteresses de l'archevêché, et Furstenberg, ayant assiégé l'archevêque et le coadjuteur dans Kokenhausen, les obligea de se rendre prisonniers le 30 juin 1556. Le roi de Pologne voulut faire rendre la liberté aux princes, dont le premier était son cousin germain. Ferdinand, roi des Romains, la diète de l'empire, le roi de Danemarck, le duc de Pomeranie, et d'autres, s'entremirent pour accommoder cette affaire, mais inutilement. Henri de Galen, homme naturellement assez doux, mais qui avait laissé prendre trop d'autorité à son coadjuteur, beaucoup plus vif que lui, ne vit pas la fin de ces difficultés, étant mort le 3 mai 1557.

XLIX. GUILLAUME DE FURSTENBERG.

1557. Le roi de Pologne, qui avait pris le parti de l'archevêque et du coadjuteur, vint camper avec cent mille hommes à Poswal, près des frontières de la Livonie. Furstenberg, campé à Bauske, à sept milles de là, avec des forces bien inférieures, fut obligé de faire un traité de paix daté de Poswal le 5 septembre, par lequel on remettait Guillaume de Furstenberg en possession de l'archevêché, et l'on reconnaissait le duc de

Mecklenbourg pour son coadjuteur. Le 14 du même mois, Furstenberg et les états de la Livonie firent à Poswal un traité d'alliance contre le czar avec le roi de Pologne. Au mois de novembre de la même année, le czar Ivan IV déclare la guerre à la Livonie. Le 25 janvier 1558, quarante mille russes entrent en Livonie, et font un ravage horrible dans l'évêché de Derpt, ainsi que dans la Wirie et les environs de Narva qui appartenaient à l'ordre; après quoi ils se retirent. Les ennemis, étant revenus en plus grand nombre, prirent Narva aux Teutoniques, et vinrent de là mettre le siége devant Neuhausen, place de l'évêché de Derpt. Furstenberg, étant campé à Walk, tint un chapitre, le 9 juillet 1558, dans lequel il fit reconnaître Gothard Kettler, commandeur de Fellin, pour son coadjuteur. Les Teutoniques abandonnent alors les forteresses de Wesenberg, de Neulschels et de Tolsbourg. Cent mille russes entreprirent le siége de Derpt, qui se rendit à composition le 18 juillet. Cette perte fut suivie de celle de plusieurs places que les Teutoniques abandonnèrent. En automne, le coadjuteur reprend Ringen et bat un corps de russes à Terrater, à trois milles de Derpt. Le 1er. février 1559, cent trente mille russes passèrent près de Riga pour aller ravager la Curlande. Christophe de Mecklenbourg étant dans cette province avec un petit corps d'allemands, que la renommée faisait passer pour une armée considérable, les ennemis prirent le parti de se retirer. Dans les premiers mois de l'année 1559, Guillaume de Furstenberg se démit entièrement de sa dignité en faveur de son coadjuteur, et choisit pour sa retraite la forteresse de Fellin, qu'on devait regarder comme inexpugnable.

L. GOTHARD KETTLER.

1559. Le 31 août, traité de Wilna avec le roi de Pologne, par lequel KETTLER se mit sous sa protection, sauf les droits de l'empire, et lui engagea un district considérable avec plusieurs places pour répondre des frais de la guerre. Le roi s'obligea de le défendre contre les Russes, et de partager les conquêtes qu'on pourrait faire sur les ennemis; mais ce prince, qui ne songeait qu'à profiter des malheurs de la Livonie, ne lui donna aucun secours. Le 11 novembre, le maître de Livonie attaqua les Russes dans leur camp, près de Derpt, et remporta un avantage considérable; mais il fut obligé de renoncer à ses projets sur cette place, dans la crainte d'être enveloppé. Après cela, Kettler fit une entreprise inutile sur Lays, dont les Russes s'étaient emparés. Au mois de janvier 1560, les Russes prennent Marienbourg par capitulation. Le 5 avril,

Kettler, qui voulait s'emparer d'une partie des dépouilles de son ordre, fit un pacte avec quelques-uns des principaux commandeurs, par lequel il s'obligeait d'employer tous ses efforts en faveur de l'ordre et du pays; et si on ne réussissait pas, il devait lui être libre de se marier et de se former une principauté héréditaire. Le 2 août, bataille d'Ermès, où les chevaliers furent entièrement défaits. L'ordre y perdit la fleur de ses chevaliers, et ceux qui tombèrent vivants entre les mains des ennemis, furent conduits à Moskow, où on les fit périr dans les supplices les plus cruels. Les vainqueurs marchèrent de là sur Fellin, où s'était retranché l'ancien maître de Livonie; ils prirent cette place inexpugnable par trahison, et enfermèrent Furstenberg à Lubin, après l'avoir fait servir de spectacle à la populace de Moskow. Kettler ayant envoyé des députés à Gustave, roi de Suède, qui avait donné quelques espérances de secours, ils le trouvèrent au lit de la mort, et son successeur avec une façon de penser toute différente. Le grand-maître de l'ordre Teutonique, qui se donnait tous les mouvements possibles pour engager les princes de l'empire à secourir la Livonie, n'avait pas plus de succès en Allemagne. Au commencement de juin 1561, la ville de Revel et la noblesse du duché d'Estonie renoncèrent formellement à l'obéissance qu'elles avaient jurée au maître de Livonie, et se donnèrent à la Suède. Le jour de la Saint-Jean, le commandeur de la citadelle de Revel fut obligé de la rendre aux Suédois, après l'avoir vaillamment défendue. Kettler, désespérant de sauver la Livonie, ne perdit pas de vue ses intérêts; il embrassa ouvertement le Luthéranisme, et, le 28 novembre 1561, il abandonna à la Pologne toutes les possessions de l'ordre, à la réserve de la Curlande et de la Sémigalle, dont il fit hommage au roi Sigismond-Auguste, qui les érigea en sa faveur en duchés héréditaires. Ainsi l'ordre Teutonique perdit ce qui lui restait en Livonie, comme il avait perdu la Prusse, c'est-à-dire par l'apostasie et la défection de Gothard Kettler, dernier maître de Livonie, et premier duc de Curlande.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DATE DUE

